



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

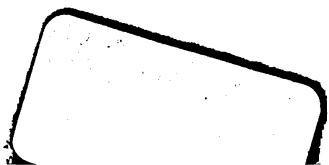
- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



3 3433 00364195 2



K. A. L.
B. M. L.



~~525.6~~

Bulletin

KAA

~~130B~~

~~1996~~



BULLETIN
DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES,
ÉCONOMIE PUBLIQUE, VOYAGES,

TOME XVII.

LISTE

DE MM. LES COLLABORATEURS

DE LA VI^e SECTION

DU BULLETIN UNIVERSEL DES SCIENCES

ET DE L'INDUSTRIE (1).

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE ET POLITIQUE. *Collab.* : MM. Augoyat, Bottin, Coquebert de Montbret (C. M.), Denaix (DEN.), Depping (D-G.), de Férussac (F.), L. de Freycinet, Dezos de la Roquette, Larenaudière, Levillain, Lourmand, Peuchet, de Rossel, Sueur-Merlin, Walckenaër, Warden.

GÉOGRAPHIE ANCIENNE ET COMPARÉE. MM. Barbié du Bocage, Bottin, Champollion-Figeac, Depping (D-G.), Alexandre de Laborde, Letronne, Abel Rémusat, Walckenaër (W-R.).

TOPOGRAPHIE, GÉODÉSIE, PLANS, CARTES, de toute nature. MM. Augoyat, Benoît, Brué, Denaix (DEN.), de Férussac (F.), Francoeur, L. de Freycinet, Levillain, de Rossel, Sueur-Merlin, Walckenaër (W-R.).

STATISTIQUE, ARITHMÉTIQUE POLITIQUE, ÉCONOMIE PUBLIQUE, ET COMMERCE. MM. Azévedo, Benjiston de Châteauneuf, Berthevin, Bottin, Comté, Coquebert de Montbret (C. M.), Delambre, Depping (D-G.), Baron Ch. Dupin, de Férussac (F.), Baron Fourier, Guillemot, E. Héreau, Jolivot, Alexandre de Laborde, Lassale, Levillain, Lourmand, Ch. Lucas, Mauroy, de Montvéran, de Pétigny, Peuchet, Rey, Rodet, Riva, Tardif, Villard, Villermé, Villot, Warden.

VOYAGES. MM. Coquebert de Montbret (C. M.), Depping D-G.), Dezos de la Roquette, de Férussac (F.), L. de Freycinet, E. Héreau, Larenaudière, Lesson, Albert-Montémont, Peuchet, Riva, de Rossel, Roulin, Sueur-Merlin, Walckenaër, Warden.

Rédacteur principal, M. AUBERT DE VITRY.

(1) Ce Recueil, composé de huit sections, auxquelles on peut s'abonner séparément, fait suite au *Bulletin général et universel des annonces et des nouvelles scientifiques*, qui forme la première année de ce journal. Le prix de cette première année (1823) est de 40 fr. pour 4 vol. in-8°, ou 12 numéros, composés de 10 feuilles d'impression chacun.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,

RUE JACOB, N^o 24.

BULLETIN

DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES, etc. ;

ÉCONOMIE PUBLIQUE, VOYAGES,

RÉDIGÉ PAR M. AUBERT DE VITRY.

6^e SECTION DU BULLETIN UNIVERSEL,

PUBLIÉ

SOUS LES AUSPICES

De Monseigneur le Dauphin,

PAR LA SOCIÉTÉ

POUR LA

PROPAGATION DES CONNAISSANCES

SCIENTIFIQUES ET INDUSTRIELLES,

ET SOUS LA DIRECTION

DE M. LE BARON DE FÉRUSSAC.

TOME DIX-SEPTIÈME.



A PARIS,

AU BUREAU CENTRAL DU BULLETIN, rue de l'Abbaye, n° 3;

Et chez ARTHUS BERTRAND, rue Hautefeuille, n° 23.

Paris, Strasbourg et Londres, chez MM. TREUTTEL et WURTE.

1829.



BULLETIN

DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES, ÉCONOMIE PUBLIQUE; VOYAGES.

GÉOGRAPHIE ET STATISTIQUE.

1. **TRAITÉ DE GÉOGRAPHIE DE CLAUDE PTOLÉMÉE**, d'Alexandrie^{es}, traduit pour la première fois du grec en français sur le manuscrit de la Bibliothèque du Roi; par M. l'abbé HALMA, chanoine de l'église métropolitaine de Paris. In-4° de 27 f. 3/4, plus une planche. Paris, 1828; impr. d'Eberhart.
2. **ÉLÉMENTS DE LA GÉOGRAPHIE SACRÉE**, rédigés d'après un nouveau plan, etc.; par P. A. B., officier de l'Université. In-12 de 6 feuil. Paris, 1827; Gauthier frères.
3. **ANALEKTEN FÜR ERD-UND HIMMELSKUNDE.** — *Mélanges de géographie et d'astronomie*; par GRUTHUISEN, prof. d'astronomie à Munich. In-8°, cah. 1; prix, 45 kr. Munich, 1828; Palm.
4. **PROSPETTO COMPARATIVO**, etc. — *Tableau comparatif des principales montagnes et des principaux fleuves de la Terre; enrichi d'une table indiquant les hauteurs et l'étendue.* Milan, 1827. (*Annali univ. di Statist.*, etc.; vol. XV, n° XLIV, fév. 1828, p. 217.)

Cette carte, où l'on a tracé 4 chaînes de montagnes prises dans les 4 parties du monde, est, d'après les *Annales de statistique*, etc., un travail recommandable; il serait cependant à désirer, dit le critique italien, que ces quatre chaînes placées l'une au-dessous de l'autre, fussent disposées de manière à ne pas se confondre, et qu'elles changeassent de teinte à mesure qu'elles traversent des pays différens, ainsi qu'on le fait sur les cartes géographiques pour distinguer les royaumes et les empires.

Il était difficile, sans doute, de se maintenir dans des pro-

portions exactes relativement aux fleuves, surtout à l'égard de ceux d'Amérique: aussi cette proportion n'est-elle suffisamment apparente, quant à la largeur, qu'à leur embouchure.

Ce tableau, d'ailleurs, est en tout plus satisfaisant que celui qui a paru en France il y a déjà plusieurs années.

5. ACCROISSEMENT DE LA POPULATION EN EUROPE. (*Gazette du Commerce de Nurnberg*; avril 1828, p. 186.)

D'après les calculs les plus récents, l'accroissement annuel de la population offrirait, pour chaque million, le tableau suivant :

En Prusse.....	27,027
Grande-Bretagne.	16,667
Pays-Bas	12,372
Royaume de Sicile	11,111
Russie.....	10,527
Autriche.....	10,114
France.	6,536

D'après ce calcul, la population se doublerait

En Prusse, en.....	26 ans
Grande-Bretagne.	42
Pays-Bas.....	56 $\frac{1}{2}$
Royaume de Sicile	63
Russie.....	66
Autriche.....	69
France	105

6. FRAGMENT D'UN OUVRAGE INÉDIT SUR LES PEUPLES NOMADES, ANCIENS ET MODERNES; par M. PACHO (1).

A la dernière assemblée générale de la Société de Géographie, un membre de la Commission centrale de cette Société, M. Pachó, déjà connu avantagusement dans le monde savant par son intéressante Relation d'un voyage à Cyrène, a lu un fragment remarquable d'un ouvrage inédit sur les peuples

(1) Nous consacrerons dans les *Mélanges* une notice à la mémoire de ce voyageur courageux et plein de talent qu'une infortune déplorable vient de ravir dans toute la force de l'âge au monde savant. N. d. R.

nomades, anciens et modernes. Nous allons en donner une idée sommaire. Volney, cet observateur profond, ce savant qui luttait sans ménagemens contre les préjugés et les systèmes, fut quelquefois peu conséquent avec lui-même. Il se servit des observations de Bernardin de St.-Pierre pour combattre les idées systématiques de Montesquieu sur l'influence des climats, et, oubliant dans le même livre les principes qu'il avait adoptés, il chercha à établir un système approchant de celui qu'il venait de combattre : la grande différence qui existe entre les mœurs des Arabes Scénites et celle des Sauvages de l'Amérique en fut le sujet; et voici quel en fut le développement. Selon Volney, la cause première de cette différence morale entre des peuples dont l'état social est à peu près le même, devrait être attribuée à la nature du sol, lequel, formé en majeure partie de plaines rases en Arabie et en Libye, aurait porté les habitans à la vie pastorale, et, par suite, à des mœurs douces; et couvert de forêts en Amérique, les y aurait rendus chasseurs, et les aurait conduits, par l'habitude de verser le sang, à l'état complet de brute, à celui d'anthropophages. C'est à la réfutation de ces inductions que M. Pacho a consacré le fragment dont nous venons de parler. L'histoire lui en a offert les moyens; disons plus: elle lui a offert des réponses victorieuses et incontestables. Il résulte, en effet, de l'examen des mœurs et des localités respectives des peuples nomades qui occupaient dans l'antiquité les mêmes lieux que les Scénites actuels, des faits diamétralement opposés aux idées de Volney. Nous citerons, dans le nombre de ceux qu'a exposés M. Pacho, les habitans proprement dits de l'Atlas, qui menèrent une vie pastorale et s'abstinrent même de toute nourriture animale au milieu de leurs forêts, les Garamantes qui préférèrent aller chercher au loin de la terre fertile pour en couvrir le sol ingrat qu'ils habitaient et le rendre par ce moyen labourable, plutôt que d'aller faire la chasse aux animaux des forêts voisines de leur canton; les Maxyes, dispersés primitivement sur les prolongemens orientaux de la chaîne atlantique, qui négligèrent les faciles moyens d'existence que leur offrait la chasse au milieu des bois touffus dont ils étaient environnés, pour s'adonner entièrement à l'agriculture. De plus, il est à remarquer que les seuls Libyens, qui recoururent de temps à autre à la chasse pour subvenir à leur

nourriture, tels que les Nomades littoraux de Pomponius Méla et les Africains chasseurs de Lucain, furent ceux précisément qui occupaient les cantons les plus éloignés des forêts, et les moins propres, par conséquent, à offrir une telle ressource. Après avoir confronté ces observations avec d'autres peuples nomades de l'antiquité, spécialement avec les Scythes, dont le pays dépourvu de forêts était, au rapport d'Hérodote, couvert d'excellens pâturages, et où néanmoins ils furent loin de mener une vie pastorale, M. Pacho attribue la grande différence de mœurs que l'on trouve, soit entre les divers Nomades de l'antiquité, soit entre les anciens et modernes Nomades de l'Asie et de l'Afrique, et les Sauvages de l'Amérique, aux croyances et aux cultes religieux de ces divers peuples. Quoiqu'il en soit de cette opinion, qui n'est d'ailleurs émise par M. Pacho que pour présenter une solution, et non pour ériger un système, les faits historiques qu'il cite à l'appui semblent la faire naître d'eux-mêmes.

7. SUR L'INTRODUCTION DU CAFÉ EN EUROPE. (*Orient. Herald* ; mars 1827, p. 379.)

L'auteur de cet article fait d'abord connaître comment le Café fut découvert, employé et propagé dans l'Orient, et comment, ensuite, de l'Orient il fut apporté et devint à la mode en Europe, d'où il passa dans les Colonies.

Le Café n'était pas connu en Arabie, au commencement du XV^e siècle. Vers l'an 1450, le mufti d'Aden faisant un voyage en Perse, en remarqua le premier l'usage, et le naturalisa à son retour dans sa ville natale, d'où, 20 à 30 ans plus tard, on l'introduisit à la Mecque. Les derviches de l'Yémen prônèrent les qualités de ce grain précieux, et malgré une foule d'obstacles et de déclamations, il parvint successivement à Bagdad, au Caire, à Alep, et enfin à Constantinople, vers l'an 1554. Des maisons spéciales pour la vente du Café s'y multiplièrent assez rapidement, surtout dans le voisinage des promenades publiques.

On n'est pas bien certain de l'époque où ce breuvage fut connu en Europe. Il paraît qu'on l'employa d'abord à Venise vers l'an 1615, ensuite à Paris vers l'an 1644, et à Londres, en 1652. L'auteur détaille les probabilités de ces époques. En 1669, Soliman Aga, ambassadeur de la Sublime-Porte, le mit à la mode

à Paris, où plusieurs établissemens se formèrent avec une telle célérité qu'en très-peu de temps on compta 300 cafés qui furent réunis en une compagnie de distillateurs. Dès ce moment l'usage du Café devint général. — L'abbé Raynal évalue à 12,000,000 de livres les quantités importées annuellement en Europe, avant la plantation du Café dans les Colonies. Les Hollandais l'introduisirent à Batavia vers l'an 1696, les Français à la Martinique en 1727, après qu'il l'eût été à l'île Bourbon en 1717, les Anglais, en 1728, à la Jamaïque, d'où on en exporta plus de 60,000 barils, dès 1782. On étendit ensuite cette culture dans l'Inde, à Ceylan, Sumatra, et dans les autres possessions européennes, comme elle avait déjà été propagée à Surinam, en 1718.

Dans l'Yémen, le Cafeyer atteint jusqu'à 18 pieds de hauteur; mais en Europe il en dépasse rarement 10. On prétend qu'aux Antilles il s'élève jusqu'à 30 pieds. On l'a trouvé dans l'état natif, à Saint-Domingue, en Abyssinie, à Mozambique, sur la côte de Zanguebar, et dans les forêts d'Orapu, au fond de la Guyane.

A. M.

8. ITINÉRAIRE GÉNÉRAL TOPOGRAPHIQUE ET HYDRAULIQUE de la France, contenant, etc.; par J. A. FOULON. In-8° de 21 feuilles 1/4; prix, 6 fr. Paris, 1827; Audin.

9. LA MONARCHIE FRANÇAISE COMPARÉE AUX PRINCIPAUX ÉTATS DU GLOBE, ou Essai sur la statistique de la France, considérée sous les rapports géographique, moral et politique, offrant, dans un seul tableau, le *maximum*, le *minimum* et le *terme moyen* de sa population, de la richesse, de l'industrie, du commerce, de l'instruction et de la moralité de ses habitans, comparés à leurs corrélatifs dans plusieurs pays de l'ancien et du nouveau monde, à l'usage des hommes d'état, des administrateurs, des banquiers, des négocians, des voyageurs, et spécialement de MM. les Pairs et de MM. les Députés; par Adrien BALBI. Gr. in-fol.; prix, 6 fr.; collé sur toile, 8 fr. Paris, 1828; Renouard.

Nous ne pouvons, pour l'instant, que signaler ce beau travail d'un savant aussi recommandable par un esprit consciencieux dans ses recherches, que par la sagacité avec laquelle il emploie les résultats d'un labeur infatigable. Ce nouveau produit de ses veilles est la suite et le complément de sa *Balance politique du Globe*, en 1828. (Voir le *Bulletin* de mai 1828, page 1.) Il

offre d'abord des observations préliminaires, remplissant, en 8 têtes de grandes colonnes, la partie supérieure du milieu du tableau; le reste de la 1^{re} de ces colonnes, à gauche, est consacré aux notes. Les 3 derniers quarts de la 8^e contiennent l'explication développée du tableau, qui se compose de 3 parties. La 1^{re}, au milieu du tableau, est une *Esquisse statistique de la monarchie française*. Le titre de chaque colonne en indique le contenu. La 2^e partie, qui remplit à peu près la moitié de la 1^{re} grande colonne, à gauche, présente le *Parallèle entre la monarchie française et les principaux États du monde, rangés d'après leur étendue*; c'est l'extrait de la *Balance politique du Globe*, par l'auteur. La 3^e partie, occupant à peu près la moitié inférieure de la grande colonne, à gauche, presque toute la grande colonne, à droite, et la partie inférieure du milieu du tableau, offre, sous le titre de *Résumés statistiques comparés*, en 28 subdivisions, ou articles distincts, plusieurs importantes comparaisons entre la monarchie française et les principaux États du monde. Entre autres objets d'un haut intérêt, ces rapprochemens mettent sous les yeux du lecteur les résultats comparatifs entre la France et les autres pays, pour les produits des trois règnes (minéral, végétal et animal), la navigation, les inégalités dans la population, sous divers points de vue, les rapports des forces et des ressources des différens États, à leur population respective, celui des élèves des deux sexes à la même donnée, celui des écrits périodiques et des imprimeries, celui des suicides et des condamnés, etc.

Une lecture attentive des observations préliminaires, en signalant toutes les difficultés des calculs statistiques, les causes nombreuses des erreurs qui les vicient trop souvent, surtout lorsqu'on veut tirer de faits mal connus, inexacts, des inductions morales et politiques, prouvera la sévérité consciencieuse avec laquelle le judicieux écrivain a scruté les élémens de ses travaux, comme sa circonspection et sa réserve dans l'emploi des matériaux qu'il a mis en œuvre. Aussi cet habile statisticien s'est-il borné au titre modeste d'*Esquisse* pour la partie de son travail qu'il a consacrée à la statistique physique, morale et politique de la France; et, pour tous les résultats compris dans son tableau, dont l'exactitude lui laissait des doutes qu'il lui était impossible de lever, il a grand soin d'en indiquer l'incertitude. Parmi les écrivains qui s'occupent de travaux analogues, M. Balbi est donc certainement l'un de ceux avec qui l'on doit le moins craindre

de s'égarer. Ses observations préliminaires seront méditées avec fruit par tous les hommes studieux qui se livrent à des recherches du même genre. Reconnaître, comme on peut le faire aisément avec lui, les lacunes de la science et les causes d'erreurs graves qui arrêtent à chaque pas l'investigateur, est le seul moyen de les éviter.

Dans sa 1^{re} séance à l'Athénée, M. le D^r Villermé, dont les recherches statistiques portent la même empreinte de labeur consciencieux, de sagacité et d'utilité réelle, s'est servi, quant à la population, qui l'occupe spécialement, du beau travail de M. Balbi, à qui il s'est plu à rendre une justice complète. A. D. V.

10. ÉTAT COMPARATIF DU PRODUIT DES IMPÔTS INDIRECTS de l'exercice 1828 pour les 9 premiers mois, avec ceux de l'exercice 1825, qui ont servi de base au Budget de 1828, en France.

DÉSIGNATION DES IMPÔTS.	PRODUITS DES IMPÔTS INDIRECTS des 9 premiers mois		DIFFÉRENCES SUR L'EXERCICE 1825.	
	pour l'exercice 1828.	pour l'exercice 1825.	augmenta- tion.	diminu- tion.
Droits d'Enregistrement, de Timbre, de Greffes, d'Hypothèques.....	136,540,000	128,759,000	7,781,000	
Droits de Douanes, de Navigation, etc.	83,377,000	70,828,000	12,549,000	
Droits de consommation des sels, perçus à l'extraction sur les côtes.	36,808,000	36,973,000	"	165,000
Idem, dans l'intérieur.....	4,447,000	4,790,000	"	343,000
Droits sur les Boissons.....	76,182,000	74,601,000	1,581,000	
Diverses taxes indirectes (Voitures publiques, Navigation, etc.)....	19,071,000	19,600,000	2,000	
Produit de la vente des Tabacs....	50,284,000	49,758,000	526,000	
Produit de la vente des Poudres...	2,849,000	2,877,000	"	28,000
Produit de la taxe des Lettres, et du droit de 5 pour cent sur les envois d'argent.....	21,178,000	19,192,000	1,986,000	
Produit des Malle-postes et des Paquebots.....	1,614,000	1,253,000	361,000	
Loterie.....	10,641,000	12,607,000	"	2,066,000
			24,786,000	2,592,000

AUGMENTATION..... 22,194,000

a Le produit des licences a été retiré de l'article des Boissons, et reporté à celui des diverses taxes indirectes.

b Y compris le produit des licences retiré de l'article précédent, et les droits de Péages sur les ponts et canaux soumissionnés, montant à 91,000 fr. pour l'exercice 1825, et à 216,000, pour l'exercice 1827.

c Cette augmentation est le résultat de l'établissement du service journalier des Postes, qui, d'après l'évaluation du Budget, aurait dû produire 2,625,000 fr.

(Voir pour les résultats des 1^{er} et 2^e trimestres, le Moniteur des 14 avril et 15 juillet derniers.)

II. ÉTAT COMPARATIF DU PRODUIT DES IMPÔTS INDIRECTS de l'exercice 1828, avec ceux de l'exercice 1827, pour les 9 premiers mois de chacune de ces années, en France.

DÉSIGNATION DES IMPÔTS.	PRODUITS DES IMPÔTS INDIRECTS des 9 premiers mois		DIFFÉRENCES SUR L'EXERCICE 1828.	
	pour l'exercice 1828.	pour l'exercice 1827.	augmenta- tion.	diminu- tion.
Droits d'Enregistrement, de Timbre, de Greffes, d'Hypothèques.....	136,540,000	132,096,000	4,454,000	
Droits de Douanes, de Navigation, etc.	83,377,000	72,162,000	11,215,000	
Droits de consommation des sels, perçus à l'extraction sur les côtes.	36,808,000	35,895,000	913,000	
Idem, dans l'intérieur.....	4,447,000	4,541,000	"	94,000
Droits sur les Boissons.....	76,182,000	74,700,000	1,482,000	
Diverses taxes indirectes (Voitures publiques, Navigation, etc.)....	19,671,000	19,648,000	23,000	
Produit de la vente des Tabacs....	50,284,000	49,129,000	1,155,000	
Produit de la vente des Poudres....	2,849,000	3,058,000	"	209,000
Produit de la taxe des Lettres, et du droit de 5 pour cent sur les envois d'argent.....	21,178,000	19,276,000	1,903,000	
Produit des Malles-postes et des Paquebots.....	1,614,000	1,243,000	371,000	
Loterie.....	10,641,000	10,621,000	20,000	
			21,536,000	303,000
Augmentation..... 21,233,000				

a Le produit des licences a été retiré de l'article des Boissons, et reporté à celui des diverses taxes indirectes.

b Y compris le produit des licences retiré de l'article précédent, et les droits de Péages sur les ponts et canaux soumissionnés, montant à 91,000 fr., pour l'exercice 1825, et à 216,000 pour l'exercice 1827.

c Cette augmentation est le résultat de l'établissement du service journalier des Postes, qui, d'après l'évaluation du Budget, aurait dû produire 2,625,000 fr. (Voir pour les résultats des 1^{er} et 2^e trimestres, le Moniteur des 14 avril et 15 juillet derniers.)

12. DU SYSTÈME ACTUEL DE LA DETTE PUBLIQUE, de l'amortissement, et des obstacles que ce système oppose au crédit; par Alph. JARRY. In-8° de 2 feuil. Paris, 1828; Sautelet.

13. SITUATION DE LA CAISSE D'AMORTISSEMENT et de la Caisse des dépôts et consignations de France, au 30 septembre 1828.

Il résulte du compte inséré aujourd'hui au *Moniteur*, que la Caisse a reçu au 30 juin 1828, sur le capital de la dotation, les arrérages et le produit des bois vendus 859,513,607 fr. 58 c. Antérieurement au 22 juin 1825, jusqu'au dernier trimestre de

1828, la Caisse a employé en achat de rentes 859,474,992 fr. 83 c. à 3, 4 $\frac{1}{2}$ et 5 pour cent; restait par conséquent en espèces en caisse, au 30 septembre 1828, 658,537 fr. 76 c., dont il faut déduire 619,923 fr. 01 c. pour le coût de 25,052 fr. de rentes 3 pour cent, restant à payer au 30 septembre 1828. Reste net 38,614 fr. 75 c.

Les recettes de la Caisse des consignations s'élevaient, au 30 septembre 1828, à 213,191,159 fr. 68 c.; sur cette somme, on doit prélever 159,925,505 fr. 80 c. de remboursemens effectués pendant le troisième trimestre; reste au 30 septembre 1828, tant en espèces qu'en effets disponibles en porte-feuille, 62,265,653 fr. 88 c.

Les recettes de la Caisse des dépôts s'élevaient, au 30 septembre 1828, à 414,672,662 fr. 63 c.; sur cette somme, on doit prélever 383,687,256 fr. 42 c. de remboursemens effectués pendant le 3^e trimestre de 1828. Reste au 30 septembre 1828, tant en espèces en caisse qu'en effets disponibles en porte-feuille, 30,985,406 fr. 21 c. Les valeurs déposées consistent principalement en 11,559,916 fr. ou inscriptions de rentes sur le grand-livre, appartenant à divers ministères, administrations ou établissemens publics, et à divers particuliers, dont 741,722 fr. en 3 pour cent; 2,863 fr. en 4 $\frac{1}{2}$ pour cent; et 10,815,331 fr. en 5 pour cent.

Il a été racheté depuis le 1^{er} juillet jusqu'au 30 septembre inclusivement, 810,908 fr. de rente, 3 pour cent, qui ont coûté 19,731,948 fr. 41 c.; ce qui établit un prix commun de 73 fr.; et 3,223 fr. de rente, 4 $\frac{1}{2}$ pour cent, qui ont coûté 70,966 f. 99 c.; ce qui établit un prix commun de 99 fr. 09 c. (*Journ. des Débats*; 12 octobre 1828.)

14. DOCUMENTS, NOTES ET RENSEIGNEMENS SUR LA CAISSE HYPOTHÉCAIRE, et Vues sur les moyens les plus prompts, les plus faciles et les plus efficaces de porter cet établissement au plus haut degré de prospérité en améliorant tout à la fois le sort des actionnaires et celui des emprunteurs, des porteurs d'obligations et des chambres de garantie; par les Fondateurs de l'Agence générale des Sociétés. In-8° de 2 feuilles. Idem. 2^e partie de la 1^{re} livrais. In-8° d'une feuille; prix, 3 fr. Paris, 1828; impr. de Selligie.

15. SUR LES ENTREPÔTS DE COMMERCE DANS L'INTÉRIEUR; par M. TOLLENARE. (*Lycée armoricain*; 71^e livr., 1828, 12^e vol., p. 359.)

Comme toutes les grandes questions d'économie politique, celle des Entrepôts dans l'intérieur, qu'on agite aujourd'hui, se présente sous deux faces opposées, et, suivant qu'on l'envisage de l'un ou de l'autre côté, on a des résultats différens; ce ne peut donc être que dans le choix des résultats que réside le point de solution, c'est-à-dire dans le plus ou moins d'avantages que présente le système que l'on préfère. Lorsque de grands intérêts personnels se joignent aux débats de cette espèce, l'autorité, à qui il appartient de prononcer, doit redoubler de prudence et se tenir en garde contre un entraînement qui peut n'être que le fruit d'un examen imparfait de la question.

L'auteur de l'article que nous analysons ici n'a peut-être pas suivi ces règles avec une suffisante exactitude; mais du moins il a traité la question sous les points de vue propres à en faire connaître la nature et l'importance; nous le laisserons parler, notre rôle devant être ici, celui, non pas de critique, mais de rapporteur impartial des opinions et des raisons des écrivains. C'est aux intérêts des consommateurs surtout que M. T. paraît s'être arrêté; ce sont, en effet, ceux que le fisc doit ménager, ce nous semble, avec le plus de soin, les intérêts du commerce n'étant guère qu'en seconde ligne, puisque le commerçant ne manque jamais de faire supporter au consommateur l'augmentation de prix dont les droits ou les frais des marchandises le forcent à faire les avances.

« L'établissement des Entrepôts intérieurs augmentera-t-il, diminuera-t-il les frais de production? fera-t-il que les consommateurs français paieront le sucre, le café, les denrées coloniales, qu'on y dirigerait, moins cher ou plus cher que dans l'état actuel de la législation? telle est la question qu'il s'agit d'examiner.

« Depuis la révolution jusqu'à nos jours, une douzaine de tarifs des douanes se sont succédés; l'idée-mère en est toujours ou fiscale, ou protectrice des créations nationales, ou politiquement hostile. Le système d'entrepôt n'y règne, en général, que comme moyen de faciliter la réexportation des marchan-

disés qui, dans l'année, n'auraient pas été-livrées à la consommation ; on n'y trouve pas encore formellement fondé ou consacré le principe de diminuer les frais de production, en ne percevant les droits qu'au moment le plus voisin de la consommation. A la formation seulement du dépôt de Lyon, en 1805, et à celle de l'entrepôt des cotons de Naples dans Paris, en 1812, entrepôts privés du transit et de la réexportation, on aperçoit quelques mesures favorables aux consommateurs.

« Les négocians surent bien profiter alors des délais qu'ils obtenaient pour acquitter les droits : mais ils étaient si loin d'y voir le dessein de rendre les prix plus modérés pour les consommateurs que pas une tentative ne fut faite pour généraliser le système des entrepôts dans l'intérieur, quoiqu'alors, et depuis le tarif de 1810, les denrées coloniales payant des droits d'entrée cinq, dix et quinze fois plus élevés que ceux qu'on paie actuellement, l'intérêt de l'avance de ces droits eut dû modifier considérablement le prix marchand et s'accroître d'un *quantum* beaucoup plus considérable que quand les droits sont modérés.

« Le motif qui justifierait pour les consommateurs l'établissement des entrepôts dans l'intérieur, semble être tiré de la doctrine de l'impôt par les Droits-Réunis, lequel n'est perçu qu'au moment de la consommation. C'est ce retard qui permet en effet de vendre la denrée moins cher que s'il n'y avait pas de délai, puisque le vendeur gagne l'intérêt des avances du droit, qu'il aurait faites depuis l'instant où il reçoit la production et celui où il la livre à la consommation.

« Le délai accordé par l'administration des Droits-Réunis tourne ainsi au profit du consommateur et simule un entrepôt dans l'intérieur. Aussi se plait-on à dire, en appliquant ce raisonnement aux Douanes : si le quintal de sucre qu'on achète 100 fr. et qui a payé 30 fr. de droits d'entrée, eut joui, par l'effet d'un entrepôt à l'intérieur, de six mois de terme de plus pour le paiement de ces 30 fr., il eût pu être délivré à 75 centimes de moins, c'est-à-dire à 99 fr. 25 cent. ; donc le consommateur aurait intérêt à ce que les entrepôts s'établissent dans l'intérieur. »

L'auteur se livre ici à des calculs hypothétiques, d'où il résulterait que les denrées qui entrent dans la consommation inté-

rieure et venant du dehors ne paient que 21 à 22 millions de droits; parce que le littoral de la France et les départemens qui avoisinent ces places, sont approvisionnés par les entrepôts existans maintenant; il n'y aurait donc qu'un tiers des denrées soumis aux droits d'entrée, qui seraient dans les entrepôts de l'intérieur, en supposant les droits d'entrée sur ces denrées seules de 63 millions; c'est sur cette donnée qu'il raisonne.

« En supposant, dit-il, que les denrées qui y seraient entreposées jouissent du bénéfice de ne payer les droits que neuf mois après leur dépôt, ce sont vingt-deux millions qui pourront n'être payés au trésor que neuf mois plus tard que dans l'état actuel des choses. En supposant l'intérêt de l'argent à six pour cent, voilà, sur 22 millions, 990 mille francs (soit un million), que les négocians entreposeurs auront réellement épargnés; et ce qui, à raison de la concurrence, pourra leur faire baisser le prix à l'avantage des consommateurs. »

Mais cet avantage, demande l'auteur, vaut-il le sacrifice qu'il exigera? « C'était, dit-il, le trésor public qui profitait de l'anticipation des neuf mois de terme nouveau en touchant à l'avance le montant du droit allant à 22 millions; il n'en profitera plus; les négocians et par conséquent les consommateurs en garderont l'avantage pour eux, c'est-à-dire l'intérêt d'un million à peu près pour les 22 millions. » Mais quand le trésor reçoit ou épargne un million, il ne le jette pas à l'eau : il en fait un emploi pour les contribuables, et cet emploi, prescrit par les trois branches du pouvoir législatif, est jugé et doit rigoureusement être reconnu comme nécessaire. »

L'auteur s'attache ensuite à prouver que les consommateurs français, qui, sous le rapport des recettes et dépenses, font bourse commune avec le trésor, n'auraient rien à gagner à le priver d'une recette d'un million; ce qu'ils auraient reçu d'une main, dit-il, il faudrait qu'ils le rendissent de l'autre.

« Il serait temps, ajoute encore l'auteur, de renoncer à ces déclamations générales qui tendent à constituer les gouvernemens en hostilité permanente contre les gouvernans, comme au temps où toute taxe dérivait du droit de conquête, ou était une extorsion du fort sur le faible. »

Cette réflexion, à laquelle il donne plus de développement, est suivie d'une estimation approximative des dépenses qu'oc-

casionneraient l'établissement et le service des entrepôts proposés pour l'intérieur; ils ne diminueraient en rien ou du moins très-peu celles du service actuel des douanes; des diverses réflexions consignées ici, il résulterait que les denrées coloniales entreposées dans l'intérieur, coûteraient plus cher aux consommateurs que dans l'état présent; ainsi, la demande de ce changement ne peut être faite par ceux-ci; mais il n'en est pas de même des négocians; ils y attachent une grande importance, au moins ceux de l'intérieur, et ceux des ports et des villes frontières repoussent cette innovation avec autant d'opiniâtreté que ceux de l'intérieur la réclament. Nous ne suivrons cependant pas notre auteur dans ses déductions en faveur de son opinion; nous dirons seulement qu'après avoir établi que les consommateurs ne gageraient rien et que le gouvernement perdrait dans ce changement, il prétend également que le commerce y aurait peu d'intérêt.

« Il a été dit en faveur des entrepôts dans l'intérieur (c'est l'auteur qui parle) que les denrées coloniales s'y trouvant accumulées et y représentant de moindres capitaux déboursés que si les droits en avaient été payés, elles circuleront plus facilement d'une main à l'autre. Je ne le nie pas, je fais très-grand cas du système des spéculations sur la place; elles doivent entrer dans les combinaisons du haut commerce; elles empêchent les prix de tomber au-dessous de celui de production, ce qui est un bien, et prévient souvent des ruines individuelles; point de doute que les entrepôts nouveaux ne favorisassent ces spéculations; mais elles ne constituent pas une véritable circulation commerciale. Leur effet est celui de la table de bouillotte; ce que l'un perd, l'autre le gagne. Qu'une commission de un ou deux pour cent soit perçue au Havre ou à Paris, que Pierre, pressé de vendre, perde trois francs, que Paul, plus habile, saura gagner, la communauté y est faiblement intéressée; elle le serait à ce que le noble commerce de la spéculation, qui sera toujours la loi à ses commissionnaires, ne dégénérât pas en agiotage; or, si cette considération ne peut pas s'exprimer en chiffre, parce qu'elle est toute morale, du moins ne peut-on nier qu'elle serait très-applicable aux affaires qui se traitent dans la capitale où tant de gens, par de fausses spéculations, nuisent si souvent aux véritables intérêts de l'industrie. »

Il résulte des faits et des considérations présentés par l'auteur, quoiqu'un peu obscurément en plusieurs points, que, suivant lui, et vraisemblablement suivant la vérité, 1° les consommateurs profiteraient faiblement de la diminution supposée qu'opéreraient, dans le prix des denrées, les entrepôts de l'intérieur; 2° que la perte qu'y pourrait faire le gouvernement ne serait compensée par aucun avantage sensible dans la consommation; 3° que les négocians et spéculateurs seuls y trouveraient de l'avantage, sans qu'on puisse dire si cet avantage ne tournerait pas même au détriment du commerce tel qu'il se fait aujourd'hui; 4° qu'il n'est point certain que les nouveaux établissemens ne produisissent pas aux villes d'entrepôt actuel plus de mal qu'il n'en résulterait de bien pour les autres, et surtout pour les consommateurs et les agens de l'industrie.

PEUCHET.

16. TABLEAU PAR NATURE D'ACTES ET DE MUTATIONS DES DROITS D'ENREGISTREMENT perçus en France pendant l'exercice 1826. (*Compte général de l'administration des finances, pour 1827, par le Ministre des finances. Paris, mars 1828; Imprimerie royale; p. 190, 204 et 205.*) (Voir le *Bulletin d'oc.* 1828, p. 201).

Dans la note qui précède le tableau de développement de cette perception, le Ministre fait remarquer, avec raison, que les détails contenus dans les comptes des préposés, présentant le produit des droits, *pour chaque nature, ou espèce d'actes et de mutations*, d'après les divisions établies dans les tarifs, font connaître et peuvent seuls indiquer nettement la consistance de la matière imposable pour toutes les parties de cette taxe; ils donnent les moyens de combiner, sur des bases certaines, les améliorations dont les tarifs pourraient être susceptibles dans l'intérêt de l'état et des contribuables : ces détails enfin sont encore intéressans par les renseignemens qu'ils offrent sur le mouvement des propriétés mobilières et immobilières, et sur le nombre des divers actes civils, administratifs et judiciaires.

Les résultats pour l'année 1826 sont puisés dans les comptes rendus à la Cour par les receveurs.

Le décime pour franc, fixé par la loi du 6 prairial an 7, n'est pas compris dans ce tableau.

On verra que le résultat total des perceptions pour l'année 1826 s'élève à 123,995,043 fr. 39 c.

Le tableau qui suit (p. 206-209), donne pour le total des recouvrements en droits d'enregistrement, pendant l'année 1827, la somme de 124,406,711 fr. L'augmentation pour cet exercice est donc de 411,667 fr. 61 c.

Voici le tableau des perceptions pour 1826.

RÉCAPITULATION GÉNÉRALE des Droits d'Enregistrement perçus pendant l'année 1826.

DÉSIGNATION		INDICATION	MONTANT	
de chaque partie.	de chaque paragraphe.	DU TITRE DE CHAQUE PARAGRAPHE.	par paragraphe.	par partie.
			fr. c.	
1 ^{re} PARTIE.	1	Transmissions entre vifs de MEUBLES, à titre onéreux.	6,577,246 34	
	2	Transmissions entre vifs d'IMMEUBLES, à titre onéreux.	59,819,517 71	
	3	Transmissions entre vifs à titre gratuit, en ligne directe.	4,653,462 15	
	4	Transmissions entre vifs à titre gratuit, entre époux.	39,858 80	
	5	Transmissions entre vifs à titre gratuit, en ligne collatérale.	767,544 44	
	6	Transmissions entre vifs à titre gratuit, entre personnes non parentes, et en faveur d'établissements publics.	477,508 73	
	7	Mutations par décès, en ligne directe.	7,077,346 15	21 0 fr. c. 107,3- 08 15
	8	Mutations par décès, entre époux.	3,072,632 53	
	9	Mutations par décès, en ligne collatérale.	9,987,200 12	
	10	Mutations par décès, entre personnes non parentes et en faveur d'établissements publics.	1,630,884 00	
	11	Baux et antichrèses.	1,427,172 45	
	12	Adjudications au rabais et marchés.	419,383 75	
	13	Obligations.	6,041,725 26	
	14	Cautionnements.	676 022 15	
	15	Libérations.	3,308,060 64	
	16	Condamnations, collocations et liquidations.	1,315,452 93	
2 ^e PARTIE.	1	Actes civils et administratifs.	5,094,495 14	15,375,324 45
	2	Actes judiciaires.	3,340,665 39	
	3	Actes extrajudiciaires.	6,936,749 92	
	4	Actes de l'état civil.	3,414 00	
3 ^e PARTIE.	unique.	Droits et demi-droits en sus.	1,208,710 79	1,208,710 79
TOTAL égal aux produits des droits d'enregistrement constatés par les comptes de 1826, présentés à la cour des comptes.				fr. c. 123,996,043 39

En parcourant les divers développemens, ou paragraphes, auxquels cette récapitulation se rapporte, on remarquera que les droits perçus sur les *ventes de meubles et récoltes sur pied* (1^{re} partie, § 1^{er}, n^o 1), le sont sur une valeur totale de 146,744,869 fr. 50 c., que les *cessions et délégations de créances à terme*, figurent dans la perception pour une somme totale de 145,084,702 fr. Les ventes d'immeubles, en général, pour 994,531,496 fr. 36 c. Les échanges de biens ruraux non contigus, pour 15,373,825 fr. 20 c., et les échanges de biens contigus pour 39,362 actes. Les biens *meubles*, transmis par contrats de mariage, pour 188,927,494 fr. 40 c.; et *id.* immeubles, pour 45,332,656 fr. 72 c. Les transmissions d'immeubles, hors contrats de mariage, pour 119,022,309 fr.; les mutations par décès en ligne directe, *meubles*, 302,704,004 fr.; *immeubles*, 632,058,614, etc. Les obligations de sommes, etc., et transactions, pour 519,831,898 fr.; les condamnations de justices de paix, pour valeurs mobilières, pour 17,844,838 fr.; *id.* des tribunaux de 1^{re} instance, commerce et arbitrage, pour 169,823,388 fr. L'espace et le temps nous manquent pour ajouter à ces indications quantité d'autres non moins curieuses. L'examen de ces tableaux conduira ceux qui les consulteront à des résultats très-intéressans sur le mouvement des propriétés mobilières et immobilières en France.

17. I. DISSERTATION SUR SAMAROBRIVA, ANCIENNE VILLE DE LA GAULE; par M. MANGON DELALANDE, inspecteur des domaines. In-8°. Saint-Quentin, 1825; Tilloy.

18. II. RAPPORT SUR SAMAROBRIVA, ANCIENNE VILLE DE LA GAULE; par M. BRUNEAU, membre résidant. (*Mém. de la Soc. cent. d'agriculture, sciences et arts du départ. du Nord*; 1826, p. 156.)

19. III. MÉMOIRE EN RÉPONSE AU RAPPORT FAIT à la Société académique de Douai, sur l'ouvrage intitulé: *Dissertation sur Samarobriva*, etc., présenté à la Société des sciences, arts et belles lettres de la ville de St.-Quentin; par M. MANGON-DELALANDE. In-8° de 28 p. St.-Quentin, 1827; Tilloy.

20. IV. MÉMOIRE SUR L'ANCIENNE VILLE DES GAULES QUI A PORTÉ LE NOM DE SAMAROBRIVA; par M. RIGOLLOT fils, médecin ordinaire de l'Hôtel-Dieu, prof. à l'École secondaire de médecine d'Amiens, etc. In-8° de 38 p. Amiens, 1827; Caron-Duquenne.
21. V. MÉMOIRE EN RÉPONSE A CELUI DE M. RIGOLLOT, SUR L'ANCIENNE VILLE DES GAULES QUI A PORTÉ LE NOM DE SAMAROBRIVA, présenté à la Société académique de St.-Quentin; par M. MANGON-DELALANDE. In-8° de 57 p. St.-Quentin, 1827; Tilloy.
22. VI. SECOND MÉMOIRE SUR L'ANCIENNE VILLE DES GAULES QUI A PORTÉ LE NOM DE SAMAROBRIVA, suivi d'éclaircissemens sur Vermand, capitale des *Veromandui*; par M. RIGOLLOT fils. In-8° de 46 p. Amiens, 1828; Boudon-Caron.
23. VIII. ÉCLAIRCISSEMENS CONCERNANT LA VILLE GAULOISE DE SAMAROBRIVA, OU PLUTÔT SAMAROBRIGE; par M. le comte d'ALLONVILLE, ancien préfet de la Somme, et actuellement au départ. de la Meurthe. (Extr. de sa *Dissertation sur les camps romains du département de la Somme*; in-4°. Clermont, 1828.) Voyez le *Bulletin*, Tome XI, n^{os} 27 et 28.

Quelle a été la position de la ville gauloise *Samarobriva*, dont César et Cicéron ont les premiers parlé? Est-ce sur le sol d'Amiens ou de St.-Quentin qu'il faut la chercher? Cette question déjà agitée il y a long-temps par des savans qui ne sont plus, vient d'être de nouveau soulevée, et a donné lieu à une guerre de plume qui ne paraît pas être encore à sa fin. D'un côté, M. Mangon Delalande, président de la Société des sciences, arts et belles lettres de St.-Quentin, a publié, en 1825, une dissertation dans laquelle, considérant le sujet sous un point de vue nouveau, il croit avoir démontré, par des calculs de distances géographiques dont il trouve les élémens dans les commentaires de César, que la ville d'Amiens n'est point la *Samarobriva* de César, et que ce nom appartient à l'antique *Augusta Veromanduorum*, aujourd'hui St.-Quentin, dans le département de l'Aisne. Dans les rangs opposés, sont : 1° MM. Brunneau, membre de la Société d'agriculture, sciences et arts de

Douai, qui, dans un rapport fait sur la dissertation de M. Delalande, avance avec *Ortelius*, que l'on pourrait bien, avec quelque espérance de succès, chercher l'emplacement contesté sur le territoire de Bray-sur-Somme, petit village situé entre St.-Quentin et Ham, dont le sol reproduit tous les jours les débris d'une ancienne ville.

2^o M. le D^r Rigolot, membre de l'Académie d'Amiens, qui, ramenant la question à un seul point, décide, dans une première et une seconde dissertation, que cette ville ancienne ne peut être qu'Amiens.

3^o Enfin, M. le comte d'Allonville, ancien préfet du département de la Somme, qui, dans sa *dissertation sur les camps romains de ce département*, donne des éclaircissemens concernant la ville gauloise de *Samarobrica*, et place aussi cette ancienne localité à Amiens. Nous avons lu, avec attention, les quatre écrits et pesé les argumens de l'une et de l'autre partie.

Le système de M. Delalande repose entièrement sur une circonstance consignée dans les Commentaires de César, et il ne veut, pour autorité, que ces mêmes Commentaires. On y lit, qu'au retour de sa seconde expédition en Angleterre, César vint à *Samarobrica*, et ce fut aussi la première fois qu'il eût occasion de parler de cette ville.

« Ayant mis ses vaisseaux à sec, disent les Commentaires, et après avoir tenu les états des Gaules dans la ville de *Samarobrive*, *concilioque Gallorum Samarobrivæ peracto*, instruit (je copie M. Delalande) que cette année là les blés étaient plus rares que dans les années ordinaires, César se vit forcé de répartir les légions chez plusieurs nations environnantes. En conséquence, il en envoya une chez les *Morini*, sous la conduite de C. Fabius; une autre chez les *Nervi*, dont il confia le commandement à Quintus Cicero; une chez les *Essui*, avec Lucius Roscius; une quatrième chez les *Rhemi* (pays de Reims), avec T. Labienus, qui alla camper sur la frontière des peuples de Trèves; il en plaça trois *in Belgio*, qu'il confia à M. Crassus, son questeur, à L. Munatius Plancus et à C. Trebonius, ses lieutenans; enfin il fit partir une légion en cinq cohortes pour le pays des *Eburons*, sous les ordres de Sabinus et de Cotta.

« Ces troupes ainsi réparties sur plusieurs points, il obvia au manque de vivres, et quoique séparées par les distances, ses

légions se trouvaient encore renfermées dans un rayon de cent mille pas ou 33 à 34 lieues, *harum tamen legionum millibus passuum centum continebantur.* »

Or, voici comment M. Delalande place ses légions. Il envoie celle de Fabius chez les Morins, et la poste à Cassel, *Castellum Morinorum*, environ 24 lieues d'Amiens et 34 de St.-Quentin; celle de Cicéron est placée par lui à Kaster (Castres), entre Bruxelles et Audenarde, distant de 33 lieues de St.-Quentin, et de 55 d'Amiens; il met celle de Labienus chez les Remi, et trouve son emplacement à *Maquenoise*, sur l'ancienne frontière des *Treviri*, où les curieux vont encore visiter aujourd'hui un des camps romains les mieux conservés; il place celle de M. Crassus, questeur de César dans le *Belgium*, à Condren, *Contraginum* de l'itinéraire d'Antonin, village qui ne fait qu'un avec Chauny, position militaire sur la voie romaine qui se dirige de St.-Quentin sur Soissons, et choisie parfaitement dans le système de la castramétation romaine, et enfin celle de L. Munatius Plancus, aussi lieutenant de César, dans le *Belgium*, à Vieux Laon, près St.-Thomas, entre Laon et Neufchatel, position parfaitement conservée et récemment décrite dans la collection des Mémoires de la Société royale des antiquaires de France.

Nous avons dit que la répartition des troupes faite par César sur plusieurs points, était tellement combinée, que les légions se trouvaient toutes dans un rayon de 100,000 pas, 33 à 34 lieues.

Or, la position la plus éloignée de St.-Quentin, des cinq que détermine M. Delalande, est celle d'*Aduatuca*, Namur, et elle n'en est qu'à 33 ou 34 lieues, tandis qu'elle est à plus de cinquante d'Amiens, et les quatre autres positions sont à une distance beaucoup moindre, d'où M. Delalande conclut que St.-Quentin, réunissant toutes les conditions de distances assignées par César, et les réunissant seul, il doit être l'antique *Samarobriva*. M. Bruneau, le premier des antagonistes de M. Delalande, dans une opinion remarquable par l'érudition et la convenance *dél style*, se borne à déclarer qu'il ne peut être entièrement d'accord avec M. Delalande sur la position de ses camps romains; toutefois il admet celle de Fabius chez les *Morins*, celle de Sabinus chez les *Éburons*, le camp de C. Trebonius dans le *Belgium*; mais il recule vers Tournai celui de Cicéron, éloigne un

peu vers Mézières celui de Labienus, chez les *Remi*, et pense que placer celui de Munatius Plancus près de Reims, c'est le mettre hors du *Belgium*, où il faut cependant le trouver.

De son côté, M. Rigolot, né à Amiens, habitant cette ville et membre de son Académie, attaque l'opinion de M. Delalande avec cette chaleur qui ne donne pas toujours raison, et cependant il ne lui conteste sérieusement que la position du camp de Sabinus et de Cotta, et veut qu'elle ait été, non à Namur, mais à Tongres, c. à d. à une distance de St.-Quentin, qui excède les proportions établies par César, mais qui, sous ce rapport, serait encore bien plus défavorable à Amiens.

M. Delalande, pénétré de son sujet, qu'il paraît avoir bien étudié, et étudié sur place, répond aux argumens des deux académiciens de Douai et d'Amiens, avec un talent digne du leur : il accorde que le camp chez les *Nervi* pourrait être, sans inconvénient pour son opinion, porté à un lieu plus loin de l'emplacement qu'il assigne, avec Ortelius, au *Ciceronis castra* ; il observe que le *Labieni castra* des anciennes cartes est placé par lui sur la frontière des *Treviri*, ainsi que le demande M. Bruneau, répond que Condren, le *Contraginun* de l'itinéraire, est sur la frontière du Beauvoisis, *in Bellovacos*, du côté du Vermandois, et qu'enfin le *Belgium* devait comprendre la province rémoise, dont on sait que le Vermandois faisait partie ; qu'ainsi, en plaçant Lucius Munatius dans le camp près Vieux Laon, ce n'est pas le mettre hors du *Belgium*. Quant aux camps de Sabinus et de Cotta, il a pensé qu'il était d'autant plus conforme aux probabilités historiques, que César ait songé à le placer à *Aduatuca*, aujourd'hui Namur, position forte, au centre de la frontière des *Aduatuci* et des *Eburones*, que déjà Sabinus et Cotta avaient hiverné dans cette position, et que le général en chef y avait lui-même placé les bagages de ses troupes.

En résumé, M. Delalande se tenant ferme au centre du *Belgium* qu'il s'est formé, en défend avec intrépidité les limites, à l'abri des camps de César qui les couvrent, et dont il peut, en quelques heures, centraliser toutes les forces. Enfin, si, mettant à part les auteurs qui, nés à Amiens, ont pu obéir à une influence locale bien naturelle, la masse des autres autorités citées en faveur du chef-lieu du département de la Somme l'emporte encore par le nombre sur celle des autorités qui militent

pour St.-Quentin, il ne sera pas moins à peu près impossible de débusquer M. Delalande de ses *camps limites*, tant que la vraie position du *Belgium* n'ayant pas été déterminée par une autorité prépondérante, l'on pourra aller chercher le centre de cette contrée, point de départ de l'expédition de César, soit à Amiens, soit à St.-Quentin, c. à d. dans deux localités différentes, qui sont distantes entr'elles de 19 lieues de poste, lorsque l'éloignement des points d'arrivée des légions est fixé d'une manière très-positive.

Quant à M. d'Allonville, le 3^e champion d'*Amiens Samarobriua*, dont nous avons cité la dissertation, il n'a eu aucune part personnelle dans la réponse de M. Delalande, parce que les *éclaircissemens concernant la ville gauloise de Samarobriua*, n'étaient pas encore connus du patron de *Samarobriua St.-Quentin*, lorsqu'il a écrit; car, avec le zèle qu'on lui connaît pour le soutien de son opinion, il n'aurait pas manqué de faire observer au recommandable historiographe des camps romains de la Somme, que rien, dans ceux de ces camps qui s'éloignent vers l'Occident, n'annonce qu'ils aient été occupés par César ou ses lieutenans, que César, dans ses Commentaires, n'a marqué aucun camp de ce côté, que c'est au contraire vers l'Orient et vers le Nord qu'il a placé ses légions, ainsi que le reconnaissent MM. Rigolot et Bruneau, qu'il les y a fait camper sous les Labienus, les Sabinus et Cotta, les Quintus Cicero, qui étaient ses véritables lieutenans, ceux qu'il nomme et nous fait connaître dans ses Commentaires, qu'ainsi cette première partie de la savante dissertation ne peut servir, en quoi que ce soit, à déterminer les distances dont on a besoin pour retrouver l'emplacement de *Samarobriua*.

BOTTIN.

24. STATISTIQUE DE PARIS. — Distribution du sol. (*Moniteur*; 2 déc. 1828.)

D'après les derniers renseignemens statistiques sur Paris, la superficie entière de cette ville comprend une étendue de 34,396,800 mètres carrés, ou 344,958 hectares.

Circonférence des boulevards extérieurs, plus de 5 lieues et demie. La méridienne, tirée du Nord au Sud, en passant par l'Observatoire, donne 5,505 mètres de longueur. La perpendiculaire, tirée de l'Est à l'Ouest, en allant de la barrière de Cha-

ronne à celle des Bons-Hommes, 7,809 mètres de longueur. — Division : *arrondissemens* ou mairies 12. Quartiers (4 par mairies) 48. Rues 1,111; impasses 120; enclos 13; ruelles 127; passages 129; places 75; quais 33; ponts 16; barrières 58; boulevards au Midi 9; boulevards au Nord 13. — Habitations : Palais, 8; hôtels avec cours, jardins, 560; maisons, 27,900; boutiques pour la vente des alimens, 9,800. Monumens : Ports, 16; halles, 11; marchés, 22; aqueducs, 4; machines hydrauliques, 3; fontaines, 86; bornes-fontaines, 124; basiliques, 2; églises paroissiales, 12; succursales, 27; communautés religieuses et couvens de filles, 38; bibliothèques, 15; collèges royaux, 5; écoles royales, sociétés savantes, 23; pensionnats des deux sexes, 262; théâtres, grands et petits, 24; jardins publics, 4; casernes, 84; prisons, 10; cimetières, 5.

25. DES IMPÔTS ET D'UN ENTREPÔT RÉEL POUR LA VILLE DE PARIS; par M. G. P. LEGRET DE ROSOY. In-8° de 2 feuilles; prix, 75 c. Coulommiers, 1827; Brodard. Paris, Renard.

26. DE L'ENTREPÔT DE PARIS; par M. FERRIER. 2^e MÉMOIRE. In-8° de 41 p. Lille, nov. 1828; Danel. Paris, Pélicier et Chatel.

La question de l'entrepôt à accorder à Paris et aux villes de l'intérieur est une des plus importantes qu'on puisse agiter dans l'intérêt du commerce; ce n'est pas cependant que nous pensions que des craintes excessives ou que des espérances démesurées fussent susceptibles de se réaliser. La force des choses ferait demeurer une grande portion des produits dans les ports; des obstacles imprévus diminueraient le gain qu'on attend; rien ne tournerait, dans cette question neuve, au gré des prophètes, dans l'un ou l'autre système.

M. Ferrier, dans son Mémoire, réduit à deux questions tous les raisonnemens en faveur de l'entrepôt: il néglige tous les détails, toutes les questions accessoires, et se propose de résoudre ces deux ci :

1^o L'entrepôt fera-t-il de Paris un marché européen ?

2^o Ce marché, en plaçant le commerce maritime sous le joug des spéculateurs de Paris, ne tuera-t-il pas nos armemens pour les Colonies, et avec eux l'espoir de notre marine ?

Il résout la première question négativement, et affirmativement la 2^e.

Il est certain que l'entrepôt est un privilège, sinon il devrait être accordé à toutes les places de commerce. Quelles seront les conditions du privilège? c'est ici que commence la discussion. Colbert, en le créant, l'a sagement borné aux ports maritimes; ce privilège de localité est assigné par la nature, par l'intérêt de l'état et par celui du commerce. L'état ne perd pas ses droits à la consommation; la marchandise est dans ses mains. Le commerce reçoit le droit de mouvement, soit qu'il veuille exporter ou introduire, et c'est de la liberté des mouvements que dépend toute la prospérité commerciale. Aussi la faveur de l'entrepôt pour les ports est-elle appréciée comme un des moyens d'action les plus désirables. Il y a encore cette considération que la spéculation se portant sur une moindre valeur, opère plus rapidement sur les masses.

D'ailleurs, dit M. Ferrier, quels argumens fait-on valoir en faveur de l'entrepôt de Paris? Le premier, qu'on met le plus volontiers en avant, parce qu'il favorise les masses, est que l'entrepôt ferait descendre le prix de la denrée. Ce motif ne peut soutenir un examen sérieux; la diminution ne peut être qu'en raison du paiement par avance du droit; or, le paiement, en le supposant effectué dans sa dernière limite, ne peut être retardé que d'une année. On aura donc gagné l'intérêt de l'avance du droit pour une année, ou 1 centime et demi à 2 centimes. La diminution n'est donc pas assez sensible pour affecter la valeur des denrées, au point d'aider par le bas prix la consommation à s'étendre.

Mais un motif bien plus puissant fait penser que l'entrepôt à Paris peut offrir des dangers. Le jeu, selon lui, s'établira sur les denrées coloniales. On jouera sur le sucre, on jouera sur le café; ce sera tantôt une cause de hausse, tantôt une cause de baisse. En outre, le monopole, à l'aide des puissans capitaux sans emploi, peut facilement s'établir. On a vu des accaparemens pour des masses plus fortes troubler le commerce et la fortune des villes maritimes, et le sort de nos colonies se pourrait décider à la Bourse. Dans les villes maritimes, cet accord est impossible, ou du moins plus difficile.

Les ports de mer comprennent tout le danger de leur posi-

tion. De là, cette résistance, cette unanimité de réclamations, cette opposition formelle. En vain voudrait-on faire briller à leurs yeux l'étalage d'avantages hypothétiques; ils sont trop instruits de leur intérêt pour se laisser décevoir ainsi.

On fait valoir le système des consignations : mais qui ne sait combien les consignations ont été funestes aux propriétaires, qui ont envoyé leurs marchandises? Le commerce des colonies n'offre pas à la spéculation des gains en raison du mouvement qu'il donne à nos ports, ni dans le rapport des risques qu'il laisse. Mais, cependant, il a ses chances de gain et de perte, tandis que la consignation n'a produit que des mécomptes.

L'entrepôt créé pour les ports, a été une des conceptions du ministre qui a le plus fait pour le commerce, et que les phrases de quelques pamphlétaires moroses ne sauraient priver de sa gloire : mais il ne s'est pas avisé d'en étendre la mesure aux villes de l'intérieur. On annonce que l'entrepôt pour Paris serait pour son commerce une source de gains. Je l'admets; mais faut-il priver vingt populations maritimes pour ajouter déjà aux chances commerciales de la capitale?

Le danger n'est pas moins imminent pour les colonies que pour les ports de mer.

Celles qui nous restent, ne peuvent cultiver le sucre, le café qu'avec des circonstances moins favorables que les colonies étrangères. Le prix de la denrée y sera donc toujours supérieur à celui auquel peut l'amener dans notre marché le commerce étranger. Si nous voulons conserver les colonies, ce débouché immense de nos produits manufacturés, nous devons souscrire aux mesures qui peuvent faire équilibrer le prix des denrées qu'elles nous livrent.

Sans colonies, la marine est un luxe; son existence serait compromise; la pêche et le commerce colonial sont les seuls qui la vivifient, qui l'entretiennent. Ne serait-ce pas acheter trop cher la combinaison qui ferait augmenter la fortune déjà colossale de trois ou quatre maisons de la capitale, que de livrer à leurs désastreuses spéculations le sort de la marine et de nos colonies?

BERTHEVIN.

27. EXÉCUTION DU PROJET DE LA RUE DE BOURBON, A ORLÉANS, approuvé par ordonnance roy. du 16 sept. 1825. In-4° de 9 feuilles. Paris, 1828; impr. de Heury.

Les autorités de la ville d'Orléans ayant adopté l'heureuse idée conçue en 1814 par M. Pagot, architecte du département du Loiret, de tracer une rue nouvelle ayant 20 mètres de largeur, et conduisant directement de la rue Royale à la cathédrale de Ste.-Croix, soumirent ce projet à la sanction royale, qui fut accordée par ordonnance du 13 janvier 1819. Cependant, aux termes de cette ordonnance, l'ouverture de cette rue ne devait s'effectuer que par *succession des temps*. Mais une autre ordonnance du 16 sept. 1825 en permit l'ouverture *immédiate*.

Une compagnie s'est alors formée à Paris, sous le titre de *Compagnie de la rue de Bourbon, à Orléans*, à l'effet de faire exécuter le projet d'une nouvelle rue et d'une nouvelle place à Orléans, dites rue de Bourbon et place Ste.-Croix. Le capital social est de 4,000,000 fr., divisé en 4,000 actions immobilières, nominatives ou au porteur, de chacune 1,000 fr., produisant 5 pour $\frac{1}{100}$ d'intérêts par an, à partir de chaque versement, et payables aux porteurs d'actions les 1^{er} juin et 1^{er} décembre de chaque année. Ce capital est garanti par les immeubles de la Compagnie, et le remboursement s'en opère par la vente des dits immeubles. Tous les fonds appartenant à la Société, à quelque titre que ce soit, sont versés entre les mains de MM. Vassal et comp., banquiers de la Société. Le versement du prix des actions se fait par quart; les comptes de la Compagnie sont rendus deux fois par an. La Société est anonyme.

28. NAVIGATION ET COMMERCE DES PAYS-BAS.

Il résulte du relevé statistique suivant, publié par les journaux hollandais, que depuis 1824 la navigation du royaume des Pays-Bas a éprouvé à peu près chaque année une augmentation progressive.

Vaisseaux entrés en.....	1824	1825	1826	1827	1828
Dans le port d'Anvers.....	681	800	928	822	955
D'Amsterdam.....	1,729	1,606	1,887	1,982	2,132
Par la Meuse et Gorée.....	1,373	1,396	1,567	1,731	2,085
Dans le port d'Ostende.....	400	436	482	501	574

Quantité de balles de café importées dans les ports désignés ci-dessous.

PORTS.	En 1825	En 1826	En 1827	En 1828
Anvers.....	270,000	341,000	379,000	367,000
Amsterdam.....	102,000	150,000	113,000	169,000
Rotterdam.....		134,000	98,000	113,000

(*Galignani's Messeng.* Paris, 21 janv. 1829.)

29. ONDERZOEK OVER HET GEBRUIK VAN EEN OPENBAAR SPEL, SPECIAAL TOEGEPAST OP HET RIJK DER NEDERLANDEN, etc.—Recherches sur le projet et l'usage d'une loterie spécialement applicable au royaume des Pays-Bas; par M. A. D. MEYER. In-8°. Amsterdam, 1828; Gartman. (*Correspond. mathém. et phys.*; par A. QUETELET, IV^e livr.; Tom. IV, 1828, p. 282).

L'auteur, avocat à Amsterdam, et frère du célèbre jurisconsulte de ce nom, avait reconnu par expérience les abus auxquels donnait lieu la loterie hollandaise. En 1815, il avait à ce sujet présenté au gouvernement le Mémoire qu'il publie aujourd'hui et dans lequel il cherchait à donner aux loteries une direction moins désastreuse. Il se plaint de ce que, dans l'organisation nouvelle des lotteries, on s'est servi de son travail; mais en manquant entièrement le but utile qu'il indiquait. Voici à peu près les bases de son plan : on établirait deux loteries par mois, qui présenteraient de grands prix de fl. 100,000, de 70,000, de 40,000, payables sans déduction. Les billets ne seraient que de 10 fl., et on ne pourrait les partager en moins de 10 parties; les billets non débités resteraient à la charge du trésor. On aurait aussi un tableau de prix et de primes d'environ 500,000 fl., et, en cas de besoin, on formerait des tableaux supplémentaires. L'auteur calcule que le bénéfice du trésor devrait former les $\frac{3}{8}$ des sommes exposées.

30. NOMBRE DE LOIS ADOPTÉES PAR LE PARLEMENT ANGLAIS dans le cours des 4 dernières années :

MATIÈRE DES LOIS.	ANNÉES.			
	1825	1826	1827	1828
Agriculture	28	24	26	19
Compagnies	11	5	5	2
Amélioration dans les villos et districts	78	47	39	39
Communications intérieures	106	88	63	83
Navigaton	15	4	7	6
Règlemens particuliers	51	42	45	33
Totaux	286	206	185	182

(Atlas. — *Calign. Messeng.* ; 18 sept. 1828.)

31. **EXPOSÉ CLAIR ET SINCÈRE** de quelques faits relatifs à l'état financier du royaume uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande, suivi de réflexions sur l'inutilité de l'amortissement dans le moment actuel, traduit de l'anglais. 1 $\frac{1}{2}$ feuille. In-8° avec tableau. Paris, 1828 ; Mesnier.

32. REVENUS DE LA GRANDE-BRETAGNE. — I. *État général.*

Pour connaître l'état précis de l'augmentation ou de la diminution de ce revenu, dit le journaliste à qui nous empruntons cet article, et dont on connaît l'opposition aux principes de l'ancien ministère (Canning, Huskisson, lord Goderich), il faut remonter à une année ou deux. Nous ne pouvons prendre pour point de départ aucune année antérieure à celle de 1825 ; car c'est en 1824 que furent introduits, au milieu, dit-on, des acclamations du Parlement, ces réductions des droits d'entrée et de ceux d'accise qui devaient rendre, comme par enchantement, le revenu plus productif. Par ces raisons, nous ne pouvons pas prendre 1824. Nous partirons donc de 1825, la première année des expériences saines et profondes.

REVENUS.			
ANNUELS.		TRIMESTRIELS.	
	livr. sterl.		livr. sterl.
Janvier 1826.	48,573,820	Janvier 1826.	12,381,089
1827.	46,650,672	1827.	12,524,085
1828.	46,644,675	1828.	12,386,079
1829.	48,305,322	1829.	13,022,300

On voit, par cet état que, quoique le revenu du trimestre qui vient de finir surpasse de 641,211 liv. st. le revenu de janvier 1826, le revenu de l'année finissant au 5 janvier 1829, si on le compare à celui de 1826, présente, une diminution de 268,498 l. Toujours est-il, néanmoins, que les résultats, pris dans leur ensemble, sont flatteurs, en ce qui concerne les liqueurs spiritueuses, les thés, les sucres, les cafés, etc., etc., qui ont été consommés dans le cours de l'année dernière. Mais il faut aussi se ressouvenir que, tandis que notre revenu est moindre qu'il était en 1826, nos dépenses sont plus considérable, et que nous avons maintenant besoin d'une augmentation annuelle de revenu jusqu'à concurrence d'un million et plus, destinée à alimenter le fonds d'amortissement, et à faire face aux dépenses imprévues. (*Morning Journ. — Galign. Messeng.* ; 10 janv. 1829.)

2) PRODUIT NET DU REVENU DE LA GRANDE-BRETAGNE dans les années finissant au 5 janvier 1828 et 1829.

Branches du revenu.	Années finissant au 5 janv.		Augmentation.	Diminution.
	1828.	1829.		
Douanes.....	16,391,838	16,125,118	"	266,720
Accises.....	16,969,564	18,700,373	1,730,809	"
Timbre.....	6,375,140	6,666,363	291,223	"
Postes.....	1,385,000	1,400,000	15,000	"
Taxes.....	4,768,273	4,849,302	81,029	"
Mélanges.....	754,860	564,166	"	190,694
	46,644,675	48,305,322	2,118,061	457,414

A déduire la diminution... 457,414

Augmentation sur l'année. 1,660,647

Années finissant au 5 janv.

Branches du revenu,	1828.	1829.	Augmentation.	Diminution.
Douanes.....	4,022,274	3,789,222	"	233,052
Accises.....	4,228,933	5,023,328	794,395	"
Timbre.....	1,527,585	1,618,630	91,045	"
Postes.....	328,000	441,000	13,000	"
Taxes.....	2,013,557	2,026,395	12,838	"
Mélanges.....	215,730	223,725	7,995	"
	12,336,079	13,022,300	919,273	233,052
A déduire la diminution...			233,052	.

Augmentation sur le trimestre... 686,221

REVENUS ET CHARGES affectés sur le fonds consolidé, dans les trimestres finissant au 5 janvier 1828 et à l'époque correspondante de 1829.

Revenus.

Trimestres finissant au 5 janvier

Branches du service.

	1828.	1829.
Douanes.....	2,863,390	2,691,105
Accises.....	4,228,933	5,023,328
Timbre.....	1,527,585	1,618,630
Postes.....	328,000	341,000
Taxes.....	2,013,557	2,026,395
Mélanges.....	215,732	223,725
	11,177,197	11,924,183
Fonds des tontines.....	11,362	11,399

A caisse pour autant porté dans le présent compte, et provenant du produit des voies et moyens pour remplacer semblable somme émise sur le produit courant du fonds consolidé de l'Irlande, pour les différens services publics

477,264	632,668
11,665,823	12,568,250

Branches du service.	Trimestres finissant au 5 janvier	
	1828.	1829.
Annuités de l'échiquier.....	1,915	1,994
Compagnie de la mer du Sud.	97,697	97,694
Capital de la banque.....	89,125	89,125
Dividendes.....	8,486,035	8,475,979
Dette nationale.....	1,212,100	509,435
Fidéli-commissaires pour le paiement des pensions de la marine et de l'armée...	"	"
Liste civile.....	212,500	212,500
Pensions.....	93,481	94,255
Autres charges.....	194,083	199,018
	10,386,936	9,680,000
Surplus.....	1,278,887	2,888,250
	11,665,823	12,568,250
Billets de l'échiquier émis pour le fonds consolidé, le 10 octobre 1828, et acquit- tés sur le produit courant dudit fonds, dans le trimes- tre finissant le 5 janvier 1829.....	"	4,243,379
Surplus au 5 janvier 1829...	2,883,250	"
Émission du fonds consolidé, à compte des subsides ac- cordés pour le service de l'année 1828.....	4,012,274	1,124,024
	4,012,274	1,124,024
Total au 5 janv. 1829, pour lequel il devra être pourvu par une émission de billets de l'échiquier, imputables sur le produit courant du fonds consolidé, dans le tri- mestre finissant au 5 avril 1829.....	"	5,367,403

(*Courier. — Gagn. Messeng. Paris, 10 janv. 1829.*)

3) BRASSERIES.

En 1827, le montant des droits perçus sur la bière forte brassée en Angleterre et en Écosse, fut de 6,172,239 liv. st., et le nombre des quarts de drèche d'orge sur lesquels les droits d'accise furent perçus dans le courant de la même année, en Angleterre, en Écosse et en Irlande, produisit au fisc 3,488,793 liv. st. Celui des gallons de liqueurs distillées dans toute l'étendue du royaume-uni, pendant l'année finissant au 5 janvier 1828, s'éleva à 19,684,426; et le montant des droits prélevés sur cette branche d'industrie, à 4,178,536 liv. st. 15 s. 4 d. (*Times. — Galign. Messeng.*; 7 oct. 1828.)

33. I. IMPORTATIONS ET EXPORTATIONS DE LA GRANDE-BRETAGNE.

— 1) État général de 1824 à 1827.

En 1826, la valeur officielle des exportations fut de 50,399,356 liv. st., dont 40,332,854 liv. st. représentaient celle des productions territoriales et objets manufacturés de la Grande-Bretagne et de l'Irlande. En 1827, cette valeur s'éleva à 61,082,695 liv. st., dont 51,276,448 liv. st. pour les seules productions territoriales et manufacturières de la Grande-Bretagne et de l'Irlande. La valeur des importations a augmenté presque dans la même proportion. (*Globe. — Galign. Messeng.*; 3 mai 1828.)

L'accroissement survenu dans la quotité de nos importations prouve que ce pays s'est trouvé en état d'obtenir une plus grande quantité d'objets de consommation de l'étranger, ce qui semble prouver une augmentation de richesse et d'aisance. D'un autre côté, celle de nos exportations nous donne l'assurance que nous avons acquis ces objets au prix de notre industrie. Voici le tableau synoptique de nos importations et de nos exportations pendant les 4 dernières années :

Importations.	Exportations.
En 1824..... 36 millions.	58 millions $\frac{1}{4}$
1825..... 42 $\frac{1}{2}$	55 $\frac{1}{2}$
1826..... 36	50 $\frac{1}{4}$
1827..... 43 $\frac{1}{2}$	61

Nous remarquerons ici que ce relevé ne donnant pas en détail la valeur actuelle des importat. et des exportat., nous ne pouvons déterminer dans quelle proportion elles sont toutes entrées. Ce tableau ne nous met à portée que de comparer les importa-

tions et les exportations en masse. On y voit que les produits de l'année dernière offrent un maximum remarquable dans l'une et l'autre branche des revenus, et une coïncidence de 21 pour cent d'augmentation sur toutes deux, comparativement aux produits de l'année 1826. (*Courier. — Galign. Messeng.*; Paris, 9 mai 1828.)

2) *Avec les États Unis de l'Amérique du Sud, depuis 1822 jusqu'en 1827, inclusivement..*

- *Exportations* pour toutes les parties de l'Amérique du Sud : en 1822, 3,990,344 liv. st. 10 sh. 5 d.; en 1823, 5,802,437 liv. st. 16 s. 7 d.; en 1824, 7,857,610 liv. st. 3 s. 2 d.; en 1825, 8,682,551 liv. st. 19 s. 9 d.; en 1826, 4,531,094 liv. st. 15 s. 1 d.; et en 1827, 6,602,163 liv. st. 14 s. 8 d. La valeur des marchandises, tant étrangères que coloniales, comprises dans ces évaluations, est d'un peu moins que de $\frac{1}{3}$.

Importations. Valeur officielle de celles qui eurent lieu du Mexique et des états de l'Amérique du Sud : en 1822, 1,541,218 liv. st. 19 s. 8 d.; en 1823, 1,733,803 liv. st. 7 s. 7 d.; en 1824, 2,084,916 liv. st. 9 s. 8 d.; en 1825, 2,630,408 liv. st. 17 s. 3 d.; en 1826, 1,263,650 liv. st. 7 s. 1 d.; et en 1827, 1,752,461 l. st. 2 s. 11 d.

Quoiqu'il en soit, ces états sont imparfaits en ce qu'ils ne comprennent point le produit du commerce qui se fait avec le continent espagnol par l'intermédiaire des Indes occidentales étrangères et les nôtres propres. (*New Times. — Galign. Messeng.*; 19 juin, 1828.)

- 3) *OR ET ARGENT. Notice sur l'or et l'argent exportés d'Angleterre, du 1^{er} janvier 1825 jusqu'au 5 nov. 1826.*

La quantité d'or et d'argent exportée d'Angleterre pendant le temps déterminé ci-dessus, se monte à 205 millions, savoir :

1,296,641 onces d'or tant monnayé qu'en barres,

et 8,422,472 id. d'argent;

ce qui constitue une somme de 145 millions de francs pour l'or, et 60 millions pour l'argent. (*Hertha*; 1827, 3^e année, vol. ix, cah. 2. — *Gazette géographique*, p. 49.)

- 4) *LAINES. Valeur déclarée des étoffes de laine et de la laine filée, exportées depuis 1820 jusqu'en 1828.*

Années.....	Valeurs déclarées.
1820.....	5,987,449-9-11
1821.....	5,585,430-2-2
1822.....	6,463,923-12-2
1823.....	6,488,673-14-6
1824.....	5,634,471- 2-6
1825.....	6,042,411- 4-4
1826.....	6,194,926- 2-3
1827.....	4,982,908-16-6
1828.....	5,277,861- 6-2

(*Times*. — *Galign. Messeng.*; Paris, 25 juin 1828.)

II.) *Exportation de laines pour l'Angleterre.* (*Oekonom. Neuigk. und Verh.*; 1826, n° 28, p. 221. — *Hertha*, mai 1827. *Nouvell. géographique*, p. 137.)

Le résultat de cette note est que, dans les 20 années antérieures à 1826, l'exportation des laines de l'Allemagne pour l'Angleterre a considérablement augmenté, et que le progrès de cette exportation va toujours croissant. Cette exportation comparée à celle d'Espagne, était autrefois dans la proportion de 1 à 17 pour la quantité, de 1 à 25 pour la valeur. Suivant toujours une augmentation progressive depuis 1824, l'exportation des laines d'Allemagne a fourni à l'Angleterre les $\frac{3}{4}$ de sa consommation en laine étrangère (3 fois la valeur de ce que lui fournit l'Espagne), et tandis que la laine espagnole perd chaque année de sa qualité, depuis la révolution de 1808, le prix moyen de la laine d'Allemagne a plus que doublé; cette branche du commerce allemand l'emporte maintenant sur tout le commerce d'exportation que font avec l'Angleterre, la France, les Pays-Bas, la Suède, la Norvège, et le Danemark réunis. Il est quadruple de toutes les exportations germaniques pour la Grande-Bretagne, et surpasse en valeur toutes les autres exportations maritimes de l'Allemagne prises ensemble. Quel encouragement pour l'élève du menu bétail en Allemagne, qu'un commerce si peu sujet aux variations de la mode, et dont les progrès sont aussi assurés! D'après les documents officiels, la valeur des laines introduites en Angleterre, était en 1824 de 678,323, et en 1825, de 762,734 liv. st. On voit par les derniers états qu'a présentés au parlement lord Liver-

pool, que la moyenne de l'importation des laines en Angleterre, pour les 3 années 1823, 1824, et 1825, excédait vingt millions de livres pesant par an. L'*Hertha* évalue l'importation des laines en Angleterre pour les 2 années 1815 et 1826, comparées, de la manière suivante :

1815	1826
43,795,281 livres pesant.	15,964,067 livres pesant.
A. D. V.	

III) EXPORTATION DES ÉTOFFES DE LAINE fabriquées en Angleterre. (*Nouv. annal. des voy.* ; juin 1827, p. 423.)

Cette note porte en 1825, la valeur officielle des laines anglaises exportées, à 5,925,374 liv. st., et la valeur déclarée, à 6,173,775 id. Elle était en 1815, de 9,338,142. D'après la même note, l'importation des laines étrangères dans la Grande-Bretagne était, en 1825, de 43,700,553 liv. st., en 1816, elle n'était que de 7,517,487.

5) SOIES. I. *Etat des quantités de soie importées*, du 5 janvier 1826 au 5 janvier 1827.

ANNÉES.	FRANCE.	ITALIE.	TURQUIE.	INDES ORIENTALES ET LA CHINE.	TOTAL.
<i>Soies crues et de rebut.</i>					
	*	*	*		
1825	885,334	794,404	341,107	1,029,346	3,113,448
1826	266,602	153,427	240,840	1,803,039	2,487,008
<i>Soie torse et retorse.</i>					
1825	168,241	600,360			768,603
1826	164,152	9,825			174 607

II. Soies tant manufacturées que non manufacturées exportées du 5 janvier 1825 au 5 janvier 1826.

ANNÉES.	non manufacturées. Poids par livres.	manufacturées ou mélangées avec d'autres matières. Valeur.
	liv. pes.	£
1824	3,700	159,647
1825	153,606	150,815
1826	279,512	108,648

(*Asiatic Journ.*; juill. 1827, p. 76.)

6) COTON. 1) Cotons importés, consommation et exportation, dans la Grande-Bretagne, pendant les 10 dernières années, ainsi que les cours extrêmes du bon Upland (Géorgie et Caroline court), pendant ces mêmes années.

ANNÉES.	IMPORTA- TIONS DES ÉTATS- UNIS.	TOTAL.	CONSUME- MENT.	EXPORTA- TION.	EXISTENCE à la fin de chaque année.	PAIX EXTRÊMES DU BON UPLAND.
1818	205,510	672,286	417,500	60,100	307,700	19 à 22 d.
1819	205,079	645,352	432,660	66,770	353,700	12 1/2 à 20
1820	301,928	671,551	490,900	27,540	406,700	11 à 14
1821	301,945	491,847	491,650	52,000	354,320	10 à 11 1/2
1822	329,052	533,093	541,850	60,010	285,500	8 1/2 à 10 1/2
1823	449,866	670,073	534,390	36,380	385,800	8 1/2 à 11
1824	282,773	541,760	639,100	53,100	235,560	8 1/2 à 10 1/2
1825	424,988	821,250	565,430	75,520	415,660	9 1/2 à 19
1826	395,712	582,446	560,500	95,000	342,500	7 à 8 3/4
1827	647,128	893,651	712,000	71,300	452,230	6 3/4 à 7 1/2
1828	300,000	546,500	712,600	71,300	214,838	"

Dans ce tableau, les quantités pour l'année 1828 ont été établies en prenant pour base les calculs que j'ai faits plus haut, et j'observerai en passant que dans l'année 1824, les importations ont été plus faibles que dans les autres, et la consommation plus forte de 105,000 balles qu'en 1823. Le résultat de ce mouvement fut connu le 1^{er} janvier 1825, et il s'en suivit immédiatement une hausse qui fut plus tard poussée au-delà de 100 pour 0/0 par une rage de spéculation. Les causes qui ont produit cet effet en 1825 n'existent pas aujourd'hui; mais il y a analogie avec celles de 1824, avec cette différence qu'en 1824-5 on crut aux rapports d'un déficit dans nos récoltes, et que cette année les agents anglais les ont représentées beaucoup plus fortes qu'elles ne le sont réellement.

En examinant le tableau ci-dessus, je trouve ce résumé: 1° que la consommation des cotons a graduellement augmenté en Angleterre, et que le terme moyen de l'augmentation dans les 10 dernières années est de 30,000 par an; dans les 5 dernières elle a été de 35,000 balles. 2° que les importations ont aussi augmenté, mais dans une bien moindre proportion. Les hauts prix ont invariablement provoqué de fortes importations, tandis que les bas prix ont produit l'effet contraire. 3° que les existences de la fin de chaque année, comparées avec la consommation et l'exportation, présentent les proportions suivantes:

En 1818	64 à 100	En 1823	70 à 100
1819	70 à 100	1824	84 à 100
1820	78 à 100	1825	65 à 100
1821	65 à 100	1806	(manque).
1822	47 à 100	1827	58 à 100

En 1828 (suivant mes calculs)

la proportion serait de..... 28 à 100

4° que la consommation et l'exportation comparées avec les importations, présentent les autres proportions suivantes:

En 1818	71 à 100	En 1823	85 à 100
1819	92 à 100	1824	128 à 100
1820	91 à 100	1825	78 à 100
1821	111 à 100	1826	113 à 100
1822	112 à 100	1827	88 à 100

Cette année, d'après mes calculs, la proportion sera de 144 à 100; et si nous admettons une importation plus forte de 100,000 balles que celle que j'ai fixée, la proportion sera de 120 à 100, ou à peu près la même qu'en 1824.

5° qu'en 1827, les prix ont été plus bas qu'à toute autre époque antérieure, quoique la consommation ait été plus forte, et que les approvisionnements n'aient pas été disproportionnés aux besoins. Au fait, en 1823 et 1825, les importations ont excédé les besoins, et les prix se sont maintenus de $8\frac{1}{2}$ à 11 d. en 1823, et à $9\frac{1}{2}$ à la fin de 1825; tandis qu'aujourd'hui, malgré toutes les circonstances qui militent en faveur de cet article, il reste à 7 d. pour le bon Upland. (*Le Phare du Havre*, 27 juin 1828.)

II) Coton filé et fil de coton retors exportés pendant le 1^{er} trimestre de 1827 et 1828

L'un des résultats les plus extraordinaires de cet état, consiste dans l'étonnante quantité de coton filé envoyée dans l'Inde et à la Chine.

Coton filé exporté dans les 3 premiers mois de l'année 1828 :

De Londres.....	206,139	} 5,821,562
— Liverpool.....	2,171,471.	
— Hull.....	3,443,952.	

Idem, dans les 3 premiers mois de 1827 :

De Londres.....	223,158.	} 4,318,199
— Liverpool.....	1,690,947.	
— Hull.....	2,404,094.	

Augmentation en 1828..... 1,503,363

Fil de coton retors exporté dans les trois

premiers mois de l'année 1828..... 314,573

Idem de 1827..... 226,777

Augmentation en 1828..... 87,796

Coton filé exporté pour l'Inde et pour la Chine dans le courant du premier trimestre de

1828..... 826,515

Idem de l'année 1827..... 139,149

Augmentation en 1828..... 687,366.

On voit par cet état que la quantité de coton filé exportée pour l'Inde et pour la Chine, forme à peu près à elle seule la septième partie du montant total de l'exportation de cet article.

(*Hull Advertiser*. — *Galign. Messeng.*; 10 avril, 1828.)

7) EXPORTATION D'INDIGO ET DE COTON d'Angleterre au continent européen, et importation des mêmes denrées dans la Grande-Bretagne. (*Hertha*, 1827; 3^e année, vol. IX, cah. 5. Gazette géographique, p. 136.)

Exportation.

Indigo.		Coton brut.	
1823	3,030,293 livres.	1823	9,318,403 livres.
1824	2,938,944	1824	13,299,508
1825	4,006,013	1825	18,004,933
1826	4,366,428	1826	24,474,920

Ces nombres, dit le rédacteur, indiquent d'une manière frappante le progrès des manufactures du continent.

Importation

Indigo.		Coton.	
1823	7,229,150 livres.	1823	189,161,345 livres.
1824	5,080,972	1824	143,365,124
1825	7,858,134	1825	217,140,965
1826	8,567,980	1826	153,753,197

8) Coton et Café..

D'un tableau comparatif que nous avons sous les yeux, il résulte que l'importation de cotons en Angleterre pendant les 2 premiers mois de l'année courante, s'est élevée à 100,690 balles; il n'était l'an dernier que de 64,900 balles. Celle du café était de 1450 tonneaux contre 1200 l'an passé. Les existences de coton étaient calculées au 1^{er} mars, à 423,360 balles, contre 304,110 balles, même époque l'an dernier; et celles de café à 13,000 tonneaux contre 13,400 idem. (*Phare du Havre*; 15 mars 1828.)

9) Sucre et Café.

Sucre brut des Indes orientales, importé ou exporté dans l'année finissant le 5 janvier 1822.

	IMPORTÉ.	EXPORTÉ.	DOITS perçus.
	quint.	quint.	£
De l'île Maurice.....	204,343	46,480	229,281
Des Indes Orientales et de la Chine.....	175,522	64,078	171,777
	3,791,865	111,558	401,058

Café des Indes orientales importé ou exporté dans l'année finissant le 5 janvier 1828.

	IMPORTÉ.	EXPORTÉ.	DOITS perçus.
	£	£	£
De l'île Maurice.....	279		
Des Indes Orientales, et de la Chine.....	5,872,102	4,655,104	33,201
	5,872,381	4,655,104	33,201

(*Asiat. journ.*; juin 1828, p. 800.)

10) THÉ. Commerce et consommation du thé.

Il s'en faut de beaucoup que l'usage du thé parmi les classes inférieures de la société en Angleterre, soit ce qu'il pourrait être. Si elles pouvaient se procurer cette denrée à un prix plus raisonnable, nul doute que sa consommation n'augmentât considérablement. La quantité de thé sur laquelle le fisc perçut les droits en 1800, donna pour terme moyen, suivant le taux de la population d'alors, 28 onces par tête; et en l'année 1820, lorsque cette population s'était accrue jusqu'à 6,000,000, la quantité de thé pour laquelle les droits furent acquittés, réduisit ce terme moyen à proportion de l'accroissement de la population, c'est-à-dire à 20 onces; ou, en d'autres termes, l'approvisionnement avait diminué à raison de 80 pour cent, ce qui prouve soit que cet approvisionnement n'était pas proportionné aux demandes, soit que l'augmentation des prix avait restreint la consommation. Le commerce des importations des Américains à la Chine, qui, en 1800, ne donnait qu'un produit de 740,000 liv. st., s'était élevé en l'année 1825 jusqu'à 1,600,000 liv. st.; et leurs exportations de ce pays, dans cet intervalle de vingt-cinq ans, ont augmenté de 385 pour cent, tandis que celles de la Compagnie atteignent à peine le taux de 25 pour cent pour le même espace de temps! Et de plus, après des relations commerciales de 150 ans avec la Chine, notre commerce n'est guère que de 8 pour cent plus considérable que celui des Américains, quoique notre population soit positivement plus que double de la leur. (*Sphinx.* — *Galign. Messeng.* Paris, 8 janv. 1829.)

11) Vins.

Nombre de gallons de vins étrangers qui ont été importés pendant les 5 dernières années.

En 1823.....	5,509,361
1824.....	5,111,792

En 1824, les lois qui établissent les bas prix actuels des vins, commencèrent à recevoir leur effet; et cette cause combinée avec la manie mercantile qui signala l'année 1825, occasiona un énorme accroissement d'importation qui, toute fois, commença et finit dans le courant de cette même année.

En 1825.....	9,114,573.
1826.....	5,869,414.
1827.....	5,938,406.

On voit par l'état ci-dessus, que bien qu'il annonce une légère augmentation d'importations, la réduction du taux des droits n'a nullement opéré les merveilles qu'on en attendait; et la raison en est toute simple. Le vin est une boisson de luxe, qui n'est guère qu'à l'usage d'une certaine haute classe de la société; or cette classe se composant, en général; de personnes aisées, on ne peut pas raisonnablement supposer qu'aucune augmentation du prix du vin les détermine jamais à renoncer à des jouissances habituelles de cette nature. D'un autre côté, ces mêmes personnes ayant présomptivement reçu plus ou moins d'éducation et étant tenues, tant par cette raison que par leur rang ou leur fortune, à observer un décorum convenable, ne seront jamais tentées de voir dans une réduction quelconque des prix du vin un motif plausible d'augmenter la consommation ordinaire qu'elles font de cette liqueur. Voilà pourquoi la consommation locale du vin, en 1827, a été à peu près la même qu'en 1822. (*Galignani's Messeng.*; Paris 31 juillet 1827.)

12). *Comestibles.*

Il a été importé de France en Angleterre, dans le courant de l'année 1827, 63,109,618 œufs de poule, et 14,182 boisseaux de pommes. (*Globe. — Galign. Messeng.*; Paris 5 juill. 1828.)

13). NOMBRE DE PIÈCES D'ÉTOFFES (COTONNADES) DITES *Bandan-noes*, TANT IMPORTÉES DES INDES ORIENTALES ET DE LA CHINE, que réexportées pour des pays étrangers, depuis le 5 janvier 1814 jusqu'au 5 janvier 1827.

Années.	IMPORTATIONS.			EXPORTATIONS.
	Pour le compte de la Compagnie des Indes.	Pour le compte particulier du Commerce.	TOTAL.	
	pièces.	pièces.	pièces.	pièces.
1814—1815	38,084	33,448	71,532	61,564
1816	14,318	91,846	106,162	91,539
1817	32,575	83,326	115,901	115,691
1818	29,382	56,614	85,996	90,359
1819	32,740	45,463	78,203	110,891
1820	22,217	20,151	42,368	72,150
1821	35,665	32,846	68,511	76,963
1822	48,431	39,375	87,806	73,122
1823	40,775	65,759	106,534	94,663
1824	35,489	109,524	145,013	127,430
1825	45,419	75,867	121,286	122,907
1826	62,252	84,277	146,529	69,363
1827	39,996	186,715	226,711	44,521

(*Asiat. journ.*; juill. 1827, p. 76).

14). GANTS.

Du 5 juillet 1826 au 31 déc. de la même année, il en a été importé à Londres 39,788 douzaines de paires; en 1827, 63,644 *id.*; du 1^{er} janv. au 30 mai 1828, 77,312 *id.*; en sorte que pendant les cinq derniers mois, il entra journellement dans le seul port de Londres plus de 500 douzaines de paires de gants, terme moyen de l'importation de ce genre d'articles. A ces quantités, il convient d'ajouter un supplément considérable pour tout ce qui aura été introduit par contrebande. — Si on rapproche cette immense importation d'un fait qui est, qu'à Worcester la fabrication et le commerce des gants y occupent environ quarante mille individus, et que *jamais cette branche d'industrie ne fut plus languissante qu'en ce moment*, on ne sera pas étonné d'apprendre qu'un tel état de choses fait naître de grandes inquiétudes dans cette ville. (*Worcester journal.* — *Calign. Messeng.*; Paris, 26 juin 1828).

15). EXPORTATION DES MACHINES A VAPEUR DE LA GRANDE-BRETAGNE.

Le tableau suivant a été soumis au Parlement; il indique les divers pays pour lesquels il a été exporté des machines, avec la valeur officielle dans chacune des années finissant le 5 janvier 1825, 1826 et 1827.

Europe.	1825	1826	1827
Russie..... liv. st.	1,880	2,103	1,902
Suède.....	173	776	212
Norvège.....	62	160	265
Danemark.....	117	192	100
Prusse.....	142	67	1,088
Allemagne.....	492	3,716	4,371
Pays-Bas.....	9,521	18,432	46,156
France.....	18,878	42,782	69,765
Portugal, Açores et Madère..	1,477	1,034	647
Espagne et îles Canaries.....	2,846	874	1,024
Gibraltar.....	593	441	1,354
Italie.....	929	2,918	5,704
Malte.....	223	70	186
Iles Ioniennes.....	42	45	144

Turquie et le Levant.....	4,498	3,677	3,640
Iles Guernesey, Jersey, Alder- ney et Man.....	866	1,549	75
TOTAUX.....	42,739	80,836	136,622
Asie.			
Indes orientales.....	48,754	38,980	30,492
Nouvelle-Hollande.....	1,197	2,210	3,779
Afrique.....	1,499	456	325
Amérique.			
Colonies anglaises du Nord..	2,876	1,265	438
Antilles anglaises.....	17,127	29,623	27,674
Antilles étrangères.....	4,059	1,100	2,040
États-Unis.....	2,872	4,519	2,606
Brésil.....	6,986	9,597	12,329
Mexique et Guatemala.....	127	29,176	4,635
Colombie.....	105	4,627	2,972
Pérou.....	715	3,713	6,309
Chili.....	150	2,185	238
Buenos-Ayres et Monte-Video.	346	4,129	3,495
TOTAUX.....	129,652	212,416	233,955

34. EXPORTATIONS DE LA CHINE. — Concurrence des Commerces Anglais et Américain.

Une députation des négocians des États-Unis, établis à Canton, avait adressé aux autorités chinoises une pétition tendant à ce qu'il leur fût permis de continuer leur commerce sur le pied ordinaire. Le commerce des exportations de Canton, et ainsi de fait celui de toute la Chine, se trouve, comme on sait, exclusivement le privilège d'un corps de négocians chinois, appelés Hong ou négocians de *sûreté*, qui sont responsables envers le gouvernement de la conduite des étrangers domiciliés à Canton, et qui, en considération de cette garantie, jouissent du monopole du commerce en question. Ce corps de marchands n'est pas une Compagnie à capitaux réunis en un fonds commun; il ressemble plutôt à une Société purement nominale dont chaque membre est libre de trafiquer pour son propre compte, et d'obtenir, concurremment avec ses coassociés, une part de tout le commerce des exportations, aussi grande qu'il le peut; en sorte que, tandis que quelques-uns de ces négocians sont immensé-

ment riches, d'autres sont très-pauvres, et que plusieurs d'entre eux ont fait banqueroute. Il est permis aux étrangers d'acheter des articles de peu d'importance dans les boutiques d'une certaine rue de Canton, mais *non des marchandises d'exportation*. Mais, de cet état de choses, est née une autre circonstance que nous ne connaissions pas, et qui n'était pas généralement connue dans ce pays-ci, savoir que les Américains couvrant probablement pour une légère rétribution convenue d'avance et en secret, leurs opérations mercantiles, du nom de quelque négociant Hong, traitaient en effet des exportations avec des individus qui s'établissaient avec la qualité de marchands dans le quartier privilégié. Ils avaient ainsi les avantages réels d'un commerce libre quoique indirect avec les Chinois; tandis que la Compagnie des Indes anglaise se bornait, soit par indolence, soit de crainte de donner lieu à des différends avec le gouvernement, à se servir des marchands Hong.— Il paraît que par suite des faillites, le nombre de ces derniers se trouve réduit à 7, dont 4 seulement jouissent d'une bonne réputation. En février de la présente année les facteurs de la Compagnie des Indes, à Canton, conclurent avec ceux-ci, plus traitables que les trois autres, une convention en vertu de laquelle les marchands Hong s'engagèrent à ne permettre à aucun étranger de trafiquer avec des Chinois autres qu'eux-mêmes; en un mot, que le commerce libre américain ne serait couvert du nom privilégié d'aucun des membres de leur corps.— Les Américains ont adressé, mais en vain, aux marchands Hong, à la factorerie de Canton et au gouvernement chinois, de fortes remontrances contre cet arrangement qui réduit presque les trafiquans libres américains, pour le commerce avec la Chine, au même niveau désavantageux où se trouve placée la Compagnie des Indes anglaise. La différence qui existe entre les modes suivant lesquels s'est fait, à Canton, le commerce américain et celui de la Compagnie des Indes, peut servir à expliquer, en partie, la raison pour laquelle la Compagnie a éprouvé, dit-on, des pertes sensibles sur ses exportations de marchandises de manufacture britannique, tandis que les Américains font un commerce considérable et progressif, et, par conséquent, lucratif, dans les mêmes articles. Nous ne voyons pas que les Américains, même d'après leurs propres allégations, aient aucune raison de se

plaindre. La Compagnie a le droit de dire aux négocians Hong : nous ne voulons pas consentir à ce qu'il soit permis à des étrangers autres que nous, en corrompant des individus de votre corps, de jouir d'un commerce libre, tandis que nous conformant à l'esprit de la loi, nous nous bornons à ne traiter qu'avec vous seuls. (*Globe. — Galign. Messeng.* ; Paris, 8 déc. 1828).

35. COMMERCE DE COTONS A LIVERPOOL.

Importations de cotons en avril 1828.....	72,100 b.
— — — 1827.....	65,100 b.
Import. de cotons du 1 ^{er} janv. au 30 avril 1828...	198,000 b.
— — — du 1 ^{er} janv. au 30 avril 1827...	112,700 b.
Vente de cotons en avril 1828.....	75,600 b.
— — — 1827.....	60,400 b.

(*Phare du Havre* ; 6 mai 1828.)

36. EXPORTATIONS DE LIVERPOOL.

Le tableau suivant indique, en verges carrées, le montant des marchandises de coton qui ont été exportées du port de Liverpool dans le cours des 4 dernières années. Il résulte de cet état que, pendant cette courte période, les exportations pour l'Amérique du sud ont presque triplé, et que près d'un tiers de toutes les marchandises de coton exportées de Liverpool, était destiné pour ce pays. Cette augmentation de commerce peut servir, jusqu'à un certain point, à expliquer la détermination du gouvernement britannique de reconnaître l'indépendance de l'Amérique du sud.

ANNÉES.	AMÉRIQUE SEPTENTRIO- NALE.	AMÉRIQUE DU SUD.	EUROPE.	AUTRES PAYS.	TOTAL.
1821	31,994,000	23,394,000	44,602,000	16,672,000	118,662,000
1822	34,839,000	26,060,000	69,558,000	15,044,000	145,446,000
1823	41,443,000	47,998,000	58,069,000	22,504,000	170,004,000
1824	43,489,000	67,068,000	68,006,000	29,948,000	208,511,000

(*Niles' Regist.* ; 19 mars 1825).

37. COMMERCE D'IRLANDE.

On peut citer en preuve de l'accroissement du commerce de Dundee, qu'en 1810-11, le montant du produit des douanes de cette ville, ne fut que de 5,694 liv. st., tandis qu'en 1825-26, il s'éleva jusqu'à 64,364 liv. st. A la première de ces époques, les droits d'accise montaient à 10,000 liv. st.; maintenant leur produit annuel est de 18,000 liv. st. (*Scotsman*).

L'importation du bétail d'Irlande dans ce pays-ci, augmente chaque année. On pourra s'en former une idée d'après le relevé suivant de celle qui s'en est faite depuis le 3 janvier 1827 jusqu'au 31 décembre de la même année, dans le seul port de Liverpool : bœufs, vaches et veaux, 38,052 (frêt, 30,441 liv. st.); bêtes à laine, 132,531 (frêt, 13,252); porcs, 138,574 (frêt, 20,786 liv. st.) (*Atlas. — Galign. Messeng*; 3 juill. 1828).

38. BANQUES DE LA GRANDE-BRETAGNE.

Il vient de se former à Manchester une banque à fonds réunis (*Joint Stock*). Son capital est de 2 millions de liv. sterl., dont 200,000 liv. st. sont déjà réalisés. Vu la grande étendue des relations commerciales et industrielles dont Manchester est devenu le centre, cet établissement, considéré relativement à la grande question des banques de province, est loin d'être un événement indifférent en soi. Depuis quelque temps, deux choses doivent avoir frappé les esprits éclairés : la première qui est que le système actuel des banques de province est essentiellement défectueux ; la seconde qui consiste en ce que le gouvernement s'est efforcé de réformer ce système par les seuls moyens qui fussent à sa portée ; savoir : en pressant les directeurs de la banque d'Angleterre d'établir des succursales dans l'intérieur du pays. Les raisons qui ont provoqué cette dernière mesure, sont évidentes : on se proposait par là de procurer au commerce et à l'industrie des facilités convenables et utiles, accompagnées d'une parfaite sécurité pour le public, sécurité que l'existence de capitaux imposants et effectifs, peut seule inspirer et justifier. Cette mesure avait encore pour objet immédiat d'empêcher que le pays ne fût inondé d'une multitude de billets de banque émis par des personnes sans qualité à cet égard, et qui, aux premiers symptômes de détresse pécuniaire,

étaient toujours prêts à cesser leurs paiemens. Mais le gouvernement se trouvera grandement allégé de toutes inquiétudes sur ce point important, si on en vient à établir généralement un système de banques fondé sur des capitaux réels et suffisans, et guidé dans le mode et les moyens de son exécution par cette discrétion et ce jugement dont la propriété est le plus sûr garant; il n'est pas de moyen plus propre à conduire probablement à ce grand objet que celui qui consisterait à favoriser et à provoquer l'établissement de banques à fonds réunis, possédant des capitaux effectifs. Il a été établi dans le cours des 2 dernières années, deux banques de cette espèce, l'une à Lancaster, l'autre à Huddersfield; on assure qu'elles ont rapporté d'honnêtes bénéfices. (*Manchester Chron.* — *Galign. Messeng.*; Paris, 18 déc. 1828).

39 STATISTIQUE DES FORTUNES A BIRMINGHAM.

Nous avons sous les yeux une singulière évaluation de la richesse foncière et mobilière de Birmingham, telle qu'on la suppose. Suivant cette estimation, la valeur totale des biens que possèdent en toute propriété les habitans de cette ville, s'élève à 11,000,000 de liv. st. Voici l'état de la fortune des individus domiciliés, tant dans Birmingham, que dans son territoire :

3 individus possédant ensemble 1,000,000 liv.			
10	Id.	Id.	2,000,000
20	Id.	Id.	3,000,000
50	Id.	Id.	4,000,000
100	Id.	Id.	5,000,000

On a à peu près la moitié du tout. (*Leamington Courier.* — *Galignani's Messeng.*; 6 nov. 1828).

40. DIE SCOTTISCHE NATIONAL KIRCHE, NACH IHRER GEGENWÄRTIGEN INNEREN UND ÄUSSEREN VERFASSUNG. — L'Église nationale écossaise d'après son organisation actuelle intérieure et extérieure, appendice à la Caractéristique des églises évangéliques; par Aug. Fréd. Léop. GREMBERG. In-8° de 317 p.; 1828. (*Goetting. gelehrte Anzeigen*; juillet 1828, p. 1065.)

Il est facile de voir, dans cette description, que l'auteur avait puisé dans l'histoire de l'Église d'Écosse des notions préliminaires sur son état, long-temps avant de mettre la main à

l'œuvre, et cela afin de mieux se préparer à l'observer lui-même. On peut même présumer que ces notions préliminaires rendirent plus vif en lui le désir de connaître personnellement l'Écosse, et le déterminèrent à consacrer à un voyage dans ce pays le secours que le gouvernement accorde de temps à autre aux *Dom-Candidaten*, aspirans au canonat, à Berlin, pour qu'ils puissent entreprendre un voyage scientifique. Nous reprocherons à l'auteur d'avoir peint trop en beau le tableau que nous avons sous les yeux.

Ce défaut est surtout sensible dans les observations qu'il présente sur le caractère propre au christianisme national écossais, sur l'esprit qui domine dans ses dogmes, dans le mode que l'on suit pour l'enseigner, parmi les hommes chargés de l'enseignement, ainsi que sur le caractère particulier de leur théologie. Il compare l'esprit de notre théologie chrétienne à celui de la théologie écossaise; mais il est facile de s'apercevoir qu'il est constamment disposé en faveur de cette dernière.

Voici comment l'auteur caractérise la théologie écossaise, considérée dans son état actuel.

Cette théologie tend, d'une manière très-prononcée, à présenter la foi dans ses rapports avec la vie pratique, et à la rendre, autant que possible, accessible aux esprits. Mais jamais elle ne s'est élevée à la hauteur purement scientifique que la théologie critique, historique et exégétique a atteint en Allemagne. Car cette théologie ne se renferme point dans les limites de la théorie; au contraire, son caractère saillant consiste à ne s'engager dans la théorie que dans les points où celle-ci devient accessible à la pratique, y entre, s'y maintient, et y trouve son complément; mais cette tendance pratique, qui est si forte, empêche non-seulement les doctrines de l'Église de s'éteindre dans un dogmatisme scolastique; elle les garantit en outre de l'influence dangereuse de la spéculation d'une part, et du mysticisme de l'autre. Un peuple dont la vie et l'activité, comme le peuple allemand, sont tout entières dans sa pensée, professe la plus haute estime pour les génies puissans qui se fraient des routes nouvelles dans les espaces incommensurables de la science métaphysique, ou empirique, et qui se font surtout une réputation scientifique. Le peuple écossais est tout autre : ayant une répugnance naturelle pour les systèmes d'idéalisme

et pour les théories qui prétendent avoir une valeur indépendante de la pratique, il veut des réalités, et il a la plus haute considération pour celui qui, par son caractère et ses actes, exerce l'influence la plus décisive sur la vie sociale. On estime beaucoup les connaissances philosophiques, en tant qu'elles servent de préparation à la vie publique; mais on ne fait point un cas particulier des systèmes métaphysiques purs; on se borne à en prendre une connaissance historique, comme d'essais réitérés que les hommes font pour fixer leurs idées sur les choses de l'ordre le plus élevé.

On se livre à des investigations sur les principes ainsi que sur les notions de l'intelligence humaine, mais on n'en fait pas un sujet d'abstractions et d'hypothèses sans aucun but; on se tient sur un terrain plus solide, et on laisse la spéculation qui s'oppose à une autorité plus haute, comme source du devoir et de la foi, suivre sa marche. On aime et l'on pratique une certaine philosophie fondée sur la réflexion, et bien que, sous le rapport scientifique, elle ne porte point ses vues bien loin, elle ne s'abandonne cependant pas aux caprices d'un arbitraire vague et bizarre. D'ailleurs, si l'on rejette tous les systèmes purement métaphysiques, on ne perd pas de vue pour cela ce qui est important, et l'on suit religieusement les doctrines vraies.

Cette citation suffira pour prouver à tout homme quelque peu familiarisé avec la théologie écossaise la justesse des remarques que nous avons précédemment faites sur la manière de procéder de l'auteur; cette manière domine aussi dans les observations qu'il présente sur l'opposition des deux partis principaux qui sont nés dans le sein de l'Église nationale écossaise, savoir, les évangéliques et les modérés; car, autant l'auteur en a bien saisi le côté historique et politique, autant il a été vague dans l'exposé de la partie uniquement relative à la doctrine. En effet, il a évité à dessein de s'engager trop avant dans les détails, afin de ne point blesser le parti des modérés, qu'à la vérité il favorise moins que celui des évangéliques, mais qui est cependant le parti dominant en Écosse. Par contre, on ne lira pas sans plaisir le tableau que l'auteur trace des particularités des cultes écossais, soit public, soit domestique, avec leur influence sur l'esprit religieux du peuple, et sur la création d'une concorde pieuse entre les citoyens, des formes de la discipline de l'Église

écossaise, dont la rigueur primitive a été considérablement adoucie, et des traits principaux de la constitution de l'Église écossaise, qui sont évidemment combinés de manière à favoriser le plus possible l'indépendance de l'Église, relativement à l'État. Le lecteur familiarisé avec l'histoire de l'Écosse ne manquera pas de remarquer combien de choses, quoique bonnes, sont émanées d'une source qui n'était pas entièrement pure, savoir, de l'antipathie nationale de l'Écosse contre l'Angleterre, de la haine des presbytériens contre l'Église épiscopale anglaise et sa liturgie; et les hommes qui ont une connaissance plus approfondie que d'autres de l'histoire du christianisme en général, devront naturellement craindre que les formes du christianisme écossais ne produisent et n'entretiennent une religion sans vie, et consistant uniquement dans des formés.

41. STATISTIQUE D'ÉDIMBOURG EN 1828. — Population (y compris Leith), 170,000 âmes; 1 palais royal; 1 collège; 31 professeurs; 1 école d'équitation; 1 académie militaire; 700 instituteurs dans toutes les branches de l'enseignement; 1 bourse royale; 70 églises; 2 théâtres; 13 cours de justice; 400 avocats; 800 écrivains, sollicitateurs, etc.; 86 arithméticiens; 40 médecins; 70 chirurgiens; 100 apothicaires; 7 bibliothèques; 11 journaux; 42 compagnies et agences d'assurance (dont 34 sont anglaises); 11 hôpitaux publics; 60 maisons de charité; 25 sociétés littéraires; 80 malles-postes et diligences royales; 86 voitures de louage; 400 messagers et porteurs; 80 bureaux publics; 850 rues, places, ruelles, etc.; 5 ponts. (*Scotsman. — London and Paris Observ.*; 14 déc. 1828.)

42. POPULATION DE L'IRLANDE.

Si on divise la population de l'Irlande en quatre grandes classes, relativement à l'âge, le recensement de 1821 présente le déplorable tableau d'un pays qui, tout en possédant toutes les ressources de l'industrie, et un nombre de bras suffisant pour le cultiver, n'en est pas moins malheureux.

Enfants âgés de 5 ans et au-dessous, 1,040,666, dont au moins la moitié est mal vêtue et mal nourrie.

Enfants âgés de 5 à 15 ans, 1,748,663, dont 1,300,000 ne reçoivent point d'éducation.

Artisans âgés de 15 à 70 ans, 3,931,660, dont 1,094,845 se trouvent sans travail.

Vieillards âgés de 70 à 100 ans, 81,191, en grande partie mendiants.

Il a déjà été fait quelque chose pour procurer de l'éducation et de l'emploi aux individus qui en manquent; chaque jour on ajoute aux efforts de la veille; mais il reste encore mille fois plus à faire pour arriver au but proposé. (*Morning-Chronicle*. — *Galign. Messeng.*; 9 oct. 1828.)

43. STATISTIQUE NOBILIAIRE D'IRLANDE.

Il paraît, d'après le tableau statistique d'Irlande, par M. César Moreau, vice-consul, que nous avons déjà analysé, qu'à l'époque du mois de juillet 1827, le nombre des membres de la noblesse irlandaise était de 219, dont 1 duc, 14 marquis, 76 comtes, 48 vicomtes, 70 barons et 4 palresses. Sur celui des 137 pairs irlandais, il y en a 135 mariés, 27 veufs et 45 célibataires. Des 162 pairs, tant mariés que veufs, 38 sont sans enfans; les 134 autres pairs en ont présentement 534 vivans, dont 278 garçons et 256 filles. Quatre pairs irlandais sont chevaliers de l'ordre de la Jarretière, 10 de celui du Bain, et 18 de celui de St.-Patrice. Parmi les 28 pairs irlandais qui siègent comme représcntans au Parlement britannique, 7 ont été créés pairs depuis leur élection; dans le nombre des 212 membres restans de la noblesse irlandaise, 66 sont de même pairs de la Grande-Bretagne. Les ancêtres des pairs irlandais furent ennoblis de la manière suivante : savoir, 5 comme princes du sang royal, 8 comme courtisans, 8 comme appartenant à des branches cadettes de la noblesse, 11 comme hommes d'état, 7 comme marins, 23 comme militaires, 6 comme diplomates, 11 comme légistes, 11 par alliances de familles, et 121 par l'influence des richesses. La descendance de 13 pairs remonte au 11^e siècle; celle de 10 pairs au 12^e; celle de 12 pairs au 13^e; celle de 13 pairs au 14^e; celle de 10 pairs au 15^e; celle de 37 pairs au 16^e; celle de 31 pairs au 17^e; et celle de 2 pairs au 18^e. M. César Moreau n'ayant pu parvenir à établir avec exactitude la généalogie de 26 autres pairs, les a omis dans son état. Les ancêtres de 48 pairs irlandais étaient étrangers. Le nombre des pairs catholiques est, en Irlande, de 8, dont 2 comtes, 4 vicomtes et

2 barons; en Écosse, de 2 comtes seulement, et, en Angleterre, de 8, dont 1 duc, 1 comte et 6 barons. Le nombre des baronets irlandais est de 91, parmi lesquels il ne s'en trouve que 5 de catholiques. (*Sun. — Galign. Messeng.* ; 26 oct. 1827.)

44. EXPLOITATION DES MINES EN IRLANDE.

Nous avons sous les yeux un rapport de la Compagnie des Mines d'Irlande, qui contient l'état estimatif suivant de la valeur des minéraux extraits de ces mines :

En 1825,	6,418 liv.	4 s.	7 d.
1826,	14,185	1	8
1827,	21,457	12	9

Il n'est point fait mention, dans cet état, du montant des dépenses d'exploitation et d'administration. Les opérations de la Compagnie paraissent avoir été entravées par l'insuffisance des fonds dont se compose son capital. Les directeurs de l'entreprise, d'après une évaluation des propriétés acquises, estiment à la somme de 10,000 ^{fr}, ou à raison de 10 s. par action, le montant des bénéfices de la Société sur toute l'opération. (*Globe. — Galign. Messeng.* Paris, 14 janv. 1827.)

45. STATISTISK UDSIGT OVER DEN DANSKE STAT in Begyndelsen afaaret 1825. — Aperçu statistique sur les États danois, au commencement de l'année 1825, pour servir de manuel aux fonctionnaires publics, et de guide à ceux qui cultivent la statistique; par F. THAARUP, conseiller d'état. In-8° de xxiv et 739 pag., avec 38 tableaux in-fol. Copenhague, 1825; Brummer. (*Dansk Litteratur-Tidende* ; 1828, n° 30-34.)

Il y a quelques années que nous avons fait mention des ouvrages de statistique de M. Thaarup (*Bull.* ; To. X, n° 65). Si nous avons tardé de rendre compte de son dernier ouvrage, c'est que nous désirions nous le procurer pour en faire une analyse détaillée; mais ne l'ayant pas reçu, nous prenons le parti de le faire connaître d'après la Gazette littéraire du Danemark, qui, elle-même, ne l'a analysé que récemment; nous profiterons de quelques observations faites par ce journal.

M. Thaarup commence par une bibliographie de la statistique du Danemark. Le manuel de M. Schlegel, 1793-1796, n'a pas été achevé; il a paru une traduction danoise du *Tableau de*

la mer Baltique, par Catteau Calleville; mais cet ouvrage laisse beaucoup à désirer; d'ailleurs la statistique n'en était pas l'objet principal. M. Thaarup passe ensuite à la situation, puis à la division, au sol et au climat du Danemark. A l'époque de la publication de l'ouvrage, le prof. Schouw n'avait pas encore fait connaître les résultats de ses observations intéressantes sur la météorologie de ce royaume. Les côtes de Danemark ont, selon M. Thaarup, une longueur de 600 milles, et même, si l'on y comprend les grands golfes, de 8 à 900. Aucun lieu du Danemark n'est à plus de 10 milles de la mer; l'auteur ne pouvait pas connaître encore l'espèce de révolution naturelle qui, en février 1825, a achevé de mettre le Limfiorden en communication avec l'Océan, et changé en île le Jutland septentrional. Le canal qui s'est formé n'est pourtant pas navigable; l'enquête faite par le gouvernement a prouvé qu'il faudrait trop de fonds pour achever ce que la nature a commencé. L'auteur fait remarquer que la mer opère constamment des changements sur les côtes: à Romœe, elle ronge la côte méridionale, et ajoute à celle du nord.

Un chapitre important est le 5^e, sur la population. Pour cet objet, on n'a malheureusement que des données peu certaines. Le dernier recensement est de l'an 1801; ainsi il date de près de 28 ans; il manque d'ailleurs au gouvernement danois ces habitudes salutaires de publicité que donne le régime constitutionnel, et dont le Danemark comprendra tôt ou tard les avantages. La Gazette littéraire danoise fait observer qu'il est aussi bien plus difficile chez une nation que chez une autre de faire un recensement exact. Les relevés faits en 1769 et 1787, dans la saison de l'été, n'ont pu être suffisants, parce que, dans cette saison, une partie considérable de la population est sur mer; en 1801, on a fait le recensement pendant l'hiver; mais il y a beaucoup de marins inscrits sur les rôles, qui se sont établis ailleurs. Toutes les fois qu'on procède à un recensement, le peuple craint d'ailleurs qu'il ne s'agisse du projet d'une nouvelle capitation, et cache le véritable nombre d'individus dans une maison ou une famille. Aussi M. Thaarup n'a pu arriver que par induction à des résultats: il prend d'abord la population du Danemark (dans les duchés sur le continent) d'après le recensement de 1801..... 926,110 âmes.

A cette somme, il ajoute l'excédant des naissances sur les morts, depuis 1801 jusqu'au commencement de 1824

215,656

Total 1,141,766

L'auteur calcule de même la population des duchés sur le continent; mais il ne donne pas de total.

En admettant pour le Slesvig et le Holstein 707,736

Et pour le duché de Lauenbourg environ 35,000

On a, pour les principaux états danois, un total de

1,884,502

Il faut y ajouter les îles éloignées et les colonies, savoir : l'Islande

50,092

les îles Faroer

5,209

le Groenland

6,050

Total 1,992,484

Il manque encore l'établissement, à la vérité insignifiant, de la côte de Guinée, dont M. Thaarup ne parle pas, ainsi que Tranquebar, qui, selon Schlegel, avait, en 1792, une population de 29,858 âmes, et Frederiksnagor, dont Schlegel évaluait la population à environ 10,000; mais, d'après des renseignements communiqués à la Gazette littéraire, le territoire de Tranquebar n'avait, en 1819, qu'environ 20,000, et Frederiksnagor qu'un peu plus de 5,000. — Il n'y a que la ville de Copenhague dont on fasse annuellement le relevé. En 1806, on y comptait 95,369 habitans; en 1822, elle en avait 103,166, et l'année suivante, 105,722; enfin, en 1825, on en comptait 108,627; on s'étonne que la population de la capitale se soit accrue ainsi, tandis que le commerce et la navigation y ont diminué.

M. Thaarup passe ensuite aux productions. Nous avons parlé, dans d'autres articles, de la quantité de grains et d'autres productions exportées du Danemark; on évalue à 7 millions de *tonnes* tout le produit en grains de ce royaume. Quant aux bois, le Jutland en a bien moins, relativement à son étendue, que les îles; les côtes occidentales du Danemark commencent, en général, à en manquer; les vents d'ouest leur sont contraires, et, en abattant imprudemment les bois sur la côte, on a facilité aux sables des dunes le moyen d'envahir les ter-

rains. L'auteur calcule la consommation énorme de bois pour la construction des vaisseaux et des moulins : il faut, pour un vaisseau de guerre de 74 canons, 150 pieds cubiques de chêne, ou environ 2000 grands arbres. Dans le duché de Slesvig on compte 300 moulins, dont les 2 tiers sont des moulins à vent. Un axe de moulin peut durer 24 ans ; or, un chêne capable de donner un axe de cette espèce, a besoin de 2 siècles de croissance ; ainsi 8 à 9 axes s'usent pendant qu'il en croît un. On objecte à ce calcul qu'un chêne de 2 siècles peut donner probablement plus d'un axe. Nous avons parlé, dans le *Bulletin*, d'après d'autres ouvrages, de la diminution qu'a subie l'exportation des chevaux danois ; un ouvrage de statistique de M. Collin, nous a fourni des données pour connaître la valeur des exportations de beurre, fromages, bestiaux, etc. D'après une gazette commerciale, le Danemark et les duchés ont, en 1827, exporté 9,956 skippond de viande salée, et 46 $\frac{1}{2}$ sk. de viande fumée. M. Thaarup parle aussi de la viande de cheval qui sert de nourriture aux Danois en diverses circonstances. Dans l'année citée, il a été exporté 8,965 $\frac{1}{2}$ skippond de peaux. Selon M. Thaarup, la race de brebis danoises a beaucoup souffert du croisement avec les races étrangères ; le Jutland exporte encore beaucoup de laine par Gothenbourg et pour l'Amérique septentrionale. La chapellerie, qui était florissante, surtout à Viborg, a diminué avec la production de la laine. Le Jutland fournit encore à la capitale et à l'étranger beaucoup de bas et de bonnets de laine. En 1824, la même province a exporté 14,880 porcs ; dans la Zélande méridionale, on a des porcs d'une bonne race ; les jambons de Vordingborg ont de la réputation dans le nord. On trouve des ciders dans la petite île de Christiansœe, sous Bornholm, et, en hiver, dans le grand Belt et à Sylt ; cette dernière île, et celle de Foehr, attirent un nombre immense de canards sauvages ; on en prend cent mille par an. Dans les mêmes îles, on recueille beaucoup d'œufs d'oiseaux aquatiques.

M. Thaarup donne des renseignemens détaillés sur les pêches du Danemark, qui, en général, ont beaucoup diminué. Dans le Cattégat et dans les deux Belts, on est loin de tirer de cette ressource tout le parti que présentent les localités.

En Danemark, il n'y a point de constitution qui déclare tous

les citoyens égaux devant la loi; il y a des classes privilégiées et d'autres non privilégiées; des nobles doués de prérogatives, et des paysans sur qui pèsent les charges; des propriétés seigneuriales, et des propriétés de cultivateurs obligées à fournir des soldats. On regarde comme un encouragement une ordonnance royale qui exempte, tous les 3 ans, du service militaire, 18 jeunes paysans, pourvu qu'ils apprennent les meilleurs procédés en agriculture. Un encouragement plus efficace seroit l'abolition des privilèges de castes.

L'auteur a un chapitre intéressant sur l'Industrie manufacturière du Danemark. Dans les duchés, il existe un grand nombre de tuileries; celles de Flensborg ont une grande activité. Le Jutland fournit beaucoup de poterie, qui est connue aussi dans les états voisins. Copenhague a une fabrique de porcelaine; mais elle est en décadence, quoique, pour la soutenir, on ait imposé de forts droits d'entrée sur la porcelaine étrangère; l'île de Bornholm fournit à cette fabrique une très-bonne argile. Le Danemark n'a que 2 verreries, l'une sur l'Eider, entre Rendsborg et Friedrichstadt, l'autre à Gisselsfeldt, en Sélande. Copenhague a des fabriques de placage en métal, d'instrumens de musique, de physique, de chirurgie, de ferblanterie; dans le Lauenbourg, il y a 2 martinets de cuivre. Le séchement des grains occupe, dans le Danemark, plusieurs établissemens. On distille beaucoup d'eau-de-vie de grains, surtout dans les ports de mer; la côte orientale du Jutland a un grand nombre de corderies. L'auteur convient que le papier danois est inférieur au papier étranger, ce qu'il attribue à ce qu'on porte plus de gros linge dans le royaume, et que, par conséquent, les chiffons de linge fin y sont plus rares. Les tissus de coton ne peuvent non plus concourir avec ceux de l'étranger, surtout avec les tissus anglais, vu la perfection des machines employées en Angleterre. On a voulu relever la draperie du pays par les impôts mis sur les draps étrangers; cependant la plupart des grandes fabriques de draps, à Frédériksherg, Frédérica et Randers, sont tombées : celle d'Usserød travaille pour l'armée, et fournit annuellement 70 à 80,000 aunes de draps fins et gros.

Pour la navigation, l'auteur donne un tableau des navires danois employés en 1824; ses renseignemens ne sont pas suffisans pour faire connaître toute l'étendue de la construction

des navires. Le commerce étranger a, en grande partie, pour objet l'exportation des grains; il en a été question plus haut; ici nous ajouterons seulement que, sur les 743,360 tonnes de grains que, selon un terme moyen, la Norvège tire du dehors pour sa subsistance, les 2 tiers viennent du Danemark. M. Thaarup traite aussi de la banque nationale, des monnaies, etc.

Dans un autre chapitre, il traite de l'instruction publique. A Copenhague, le nombre des écoles publiques a augmenté, depuis 1815 jusqu'en 1822, de 33 à 67, et celui des écoles particulières, de 108 à 181. On sait, par d'autres écrits, les progrès de l'enseignement mutuel en Danemark. Dans les chapitres suivans, M. Thaarup s'occupe des théâtres, des établissemens de charité, de la justice, de l'administration civile, de l'armée (forte de 60,000 hommes), de la marine royale, des rangs, des ordres et de la noblesse, des colonies, des finances, de l'État, etc.

La Gazette littéraire danoise blâme l'exécution du plan de ce Manuel de statistique; il y manque des renseignemens importants, tandis que l'auteur s'appesantit sur des détails qu'il aurait suffi de mentionner en passant. Toutefois, on trouve dans l'ouvrage de M. Thaarup un nombre considérable de données de statistique utiles à connaître.

D-c.

46. POPULATION DU DANEMARK.

Il paraît, d'après le dernier recensement de la population du Danemark, dressé à la fin de 1828, qu'elle était, savoir: dans les anciennes provinces danoises, de 1,521,278 âmes; dans le Holstein, de 374,745; dans le Lauenbourg, de 35,640; en Islande, de 49,826; dans les îles Faroer et le Groenland, de 11,240; dans les colonies des Indes-Occidentales, de 46,290: ce qui présente un total de 2,049,359 habitans. Si à ce total on ajoute la population de la Guinée danoise et des établissemens des Grandes-Indes, il s'élèvera à 2,100,000 âmes. La population de Copenhague est de 104,174. Le nombre des prêtres dans le Danemark proprement dit est de 1,600, et il s'en trouve environ 300 autres disséminés dans les îles Faroer, l'Islande, le Groenland et les colonies. (*Galignani's Messeng.* Paris, 21 janv. 1829.)

47. MOUVEMENT DE LA POPULATION EN DANEMARK.

Il est né en Danemark, pendant le courant de l'année der-

nière, 36,954 enfans; 26,160 individus sont morts dans le même espace de temps. (*Nouveau journal de Paris*; 1^{er} oct. 1828, page 2.)

48. PRODUIT DES MINES D'ARGENT DE KONGSBERG. (Suède.)

La mine d'argent de Kongsberg a produit, en 1820, 1,538 livres d'argent massif, et en 1827, environ 2,121 livres. (*Éphémérides géograph. de Weimar*; 1828, vol. XXIV, cah. 14, p. 447.)

49. FORELOEBIG UNDERSØGELSE OVER VORMEN OG STORELVEN ELLER GLOMMEN. — Recherches provisoires sur la navigabilité du Vormen et du Glommen, en Norvège. 178 p. in-8°, avec 9 cart. hydrograph. Christiania, 1828; imprim. de Grøndabl. (Extrait du *Magazin for Naturvidenskab.*; Tom.X.)

Le gouvernement norvégien ayant ordonné, en 1824, des recherches sur la navigabilité des rivières de Vormen et Glommen entre Miøsen et Frédérikstad en Norvège, le capitaine du génie Schive se livra à de grands travaux, dont les résultats furent consignés dans 35 cartes hydrographiques et un mémoire. Un extrait de ce mémoire et des cartes viennent d'être rendus publics. On y voit que ces deux rivières ne pourraient être rendues navigables sans de trop grands frais entre OEiern et Frédérikstad; mais on pourrait rendre praticable la partie qui s'étend entre OEiern et le lac de Miøsen; l'auteur du projet propose de plus d'établir un chemin en fer depuis Christiania jusqu'à Relingsund, d'où les cargaisons pourraient s'embarquer dans des bateaux, pour être transportées jusqu'à Miøsen. Le Miøsen est un lac de 9 à 10 milles norvég. de long, qui reçoit le Longen et 10 rivières moins considérables, telles que le Mesna-elv, le Mø-elven, le Brummund-elv, etc. Le lac débouche dans le bassin du Vormen.

Les cartes hydrographiques qui accompagnent l'extrait du mémoire paraissent avoir été levées avec beaucoup de soin; elles sont bien lithographiées. D.

50. ISTORITSCHESKOÏE OBOZRÉNIE ROSSIISKAGO ZAKONOPOLÓGÉNIA. — Aperçu historique de la législation russe, contenant de plus des notions exactes: 1) sur les anciennes ordonnances moscovi-

tes, qui restèrent en vigueur jusqu'au règne de Pierre-le-Grand; 2) sur les anciens titres, dignités et emplois en Russie; 3) sur les tribunaux et emplois qui existaient anciennement dans la petite Russie. 131 pages in-4°. Saint-Petersbourg, 1826; Impr. de Glazounof.

51. *ROSSIJSKOÏE OUCOLOVNOÏE PRAVO.* — Code criminel russe, avec cette épigraphe tirée des œuvres de Catherine II. « Les lois sont pour tous les hommes; tous doivent leur obéir, et tous conséquemment doivent en comprendre l'esprit »; par Pierre GOULIAÏEF. 193 p. in-8°. Moscou, 1826.

52. *LE COMMERCE DE LA RUSSIE EN 1827.* (*Allgem. Handl. Zeitung*; sept. 1828, n° 111, p. 461.) (Voyez le *Bulletin*, Tom. XIII, n° 92, pour le commerce en 1826 et Tome X, n° 193, pour le commerce en 1825.)

Les tableaux des douanes de Russie en 1827, cités par la Gazette de commerce, sont précédés d'une introduction de M. de Bibikof, directeur du département du commerce extérieur.

Déduction faite du droit de douane des marchandises importées, on obtient, d'après ces tableaux, le résultat suivant :

Estimation des marchandises exportées, non compris l'argent monnayé	234,770,423 roubles.
Estimation des marchandises importées	172,303,676
Balance	62,466,747 roubles.

Les places de commerce les plus favorables sous le rapport de l'exportation, ont été *Riga*, *Odessa* et *Archangel*; les moins favorables, *Petersbourg*, *Polangen* et *Reval*.

En général, l'exportation a été, en 1827, plus considérable qu'en 1826, ainsi que le prouve le tableau comparatif qui suit :

	En 1827.	En 1826.
Grains de toute espèce, pour	37,462,878 roubles.	16,766,833 roubles.
Lin	25,722,842	25,494,669
Chanvre	26,270,322	24,966,390
Graine de lin et chanvre	11,838,427	7,636,302
Soies de porc	5,970,237	3,887,600
Huile de chanvre et		

de lin	1,975,070	1,002,010
Bois.....	8,654,537	7,919,156
Potasse.....	3,180,875	2,666,305
Peaux brutes	3,011,151	2,616,157
Peaux préparées ...	5,667,907	4,306,666
Chevaux.	177,872	137,980
Suif	38,808,559	28,053,078
Fer	7,869,084	6,136,006
Câbles et cordage. .	2,347,173	1,949,751
Objets de laine	1,119,310	739,426
Objets de lin.....	11,721,139	9,003,320

Il a été importé :

En 1827.

En 1826.

Matières de teinture,

pour.....	16,006,284 roubles.	13,544,986 roubles.
Plomb	2,048,852	1,063,326
Droguerie	3,313,013	2,454,778
Objets de coton....	15,126,902	12,627,635
Objets de laine.....	9,753,083	9,289,126
Soierie	8,428,633	6,749,655
Objets de lin	1,166,729	703,470
Bestiaux.....	2,471,674	2,152,239
Café	6,342,449	4,640,670
Thé	6,719,166	5,675,992
Vins de toutes les		
qualités	10,865,676	8,025,831
Champagne.....	2,412,622	1,552,817

53. IMPORTATIONS ET EXPORTATIONS DE LA RUSSIE EN 1828. (8 premiers mois.)

Importations.

Sel.....	1,708,689 pouds.
Sucre candi	710,281
Bois de teinture...	266,880
Coton filé.....	220,775
Huile d'olive.....	147,245
Café.....	98,180

Exportations.

Bois de construction, pour. 5,794,422 roubles.

Suif	3,121,838 pouds.
Lin.....	2,121,326
Chanvre	2,170,538
Fer en barre.....	859,610
Cuivre	88,270
Grains de toutes espèces....	1,237,912 chetwerts.
Potasse.....	371,507 pouds.
Huile de graines de chanvre.	289,716
Cuir.....	182,373

(*Globe*. — *Galighani's Messeng.* ; 11 nov. 1828.

54. PROGRÈS DU COMMERCE RUSSE PAR LES CONQUÊTES. (*Extrait d'une lettre d'un voyageur à M. de Férussac.*)

Tauris, ce $\frac{30 \text{ mars,}}{11 \text{ avril}}$ 1828.

Pendant que M. Klaproth cherchait dans un savant mémoire à combattre les idées émises par le chevalier Gamba dans son ouvrage sur la Géorgie, et à prouver que les Russes ne réussiraient point dans leur guerre contre la Perse, le général en chef Paskevitch s'emparait, en 6 jours, d'Erivan, entra ici sans coup férir, et, par un traité de paix dont il dictait les conditions, obtenait 80 millions de contributions de guerre, et pour limite cette rive gauche de l'Araxe, que M. Gamba avait avec raison indiquée comme frontière naturelle de la Géorgie. Vous serez encore plus étonné, quand vous saurez que l'armée russe ne comptait pas 25,000 hommes de troupes, qu'elle n'avait pas même de corps de réserve, en faisant la guerre à une nation qui fournissait à Xercès une armée de 1,200,000 hommes. Il faut bien convenir, d'après ces faits, que votre compatriote Gamba n'a pas rêvé, lorsqu'il a dépeint l'Asie occidentale sous de tristes couleurs; c'est qu'il l'a jugée sur le présent, et non sur le passé. Mes observations confirment les siennes, et ma relation en fournira des preuves nombreuses.

Les projets des Russes sont immenses; ils paraissent comprendre la haute importance de la Géorgie pour l'agrandissement de leur commerce. On veut employer une partie de la contribution de guerre à établir un bon port à Redout-Kalé, des ponts sur toutes les rivières, des grands chemins propres aux voitures, depuis Redout-Kalé jusqu'à Erivan; enfin, il est question d'une foire annuelle à Tiflis et de beaucoup d'autres mesures utiles.

Tauris a une nombreuse légation anglaise; une légation russe va y être établie; il est singulier que la France n'y ait personne. Toute cette partie de l'Asie offre une masse considérable de consommateurs. La Perse, à cause des 50 ou 60 petites cours des nombreux fils ou gendres du Schah, offrirait un vaste débouché où tous les produits de vos manufactures de luxe trouveraient un débit assuré, et l'on peut espérer de former, par la Perse et le Caboul, d'utiles relations de commerce avec le Lahor, le Moultan, le Cachemire, le Pandjab, etc. Il me paraît incontestable que Tiflis ne soit destiné à devenir sous peu un très-important marché entre l'Europe et l'Asie occidentale. Ces négocians de Tiflis, qui vont chaque année acheter à Leipzig pour 2 à 3 millions de marchandises, qui traversent ensuite toute l'Allemagne et la Podolie, pour être expédiées d'Odessa sur Redout-Kalé, devraient avertir l'Europe du parti qu'elle peut tirer d'un semblable débouché.

Les événemens qui se précipitent pour abaisser ou détruire l'empire ottoman rendent ce résultat inévitable. La position de la Géorgie est entièrement changée depuis le traité de paix avec la Perse, et l'on peut dire que sa situation et l'influence acquise par la Russie attireront forcément à Tiflis le commerce de l'Asie, depuis la rive droite de l'Indus jusqu'à la Méditerranée.

On parle ici d'une grande compagnie qui doit se former, mais dans laquelle on veut des associés anglais; elle doit monter des caravanes régulières, se rendant tous les ans en Géorgie pour le mois d'octobre, époque qui serait indiquée pour la foire annuelle dont je vous ai parlé.

Parmi les dépouilles opimes qui accompagnent la contribution de guerre, il faut compter la bibliothèque d'Ardebil; elle passait pour la plus belle de la Perse; elle se compose d'un très-grand nombre de manuscrits, ornés de magnifiques vignettes et reliés avec le plus grand soin. On espère, dit-on, y trouver beaucoup de livres précieux; on en a dressé un catalogue.

Les Anglais seront long-temps encore vos maîtres pour l'établissement des relations commerciales avec les pays éloignés. On ne peut ici assez méditer sur leur habileté, assez admirer la marche de leur gouvernement et des simples maisons de leurs

commerçans. Il semble que les particuliers, comme le gouvernement de cette nation, sachent que le commerce extérieur exige des combinaisons savantes et même du génie, lorsque l'on veut se créer de nouveaux débouchés; l'on n'a rien fait dans ce genre de tentatives, lorsque les regards de la prévoyance n'embrassent pas l'ensemble du monde. Le commerce extérieur peut dépendre de mille calculs souvent inaperçus; il réclame une connaissance approfondie des productions des états divers, des besoins de leurs peuples, de leurs goûts, de leurs usages, de leurs intérêts, de leurs alliances; il se lie enfin à une politique habile, dégagée de calculs étroits et minutieux, si peu en rapport avec l'état présent des sociétés. Je félicite votre gouvernement d'avoir compris qu'il lui fallait, comme à l'Angleterre, dans son bureau du commerce et dans l'amirauté, des hommes spécialement chargés de réunir tous les documens scientifiques sur la situation des divers états, et je vois avec une grande satisfaction que ce vœu que vous avez si souvent exprimé, a été réalisé, etc.

55. GEOGRAPHISCH STATISTISCHE DARSTELLUNG, etc. — Exposé géographico-statistique de la force des états composant la Confédération germanique; par Aug. Fr. W. Crome. 3^e partie. Grand in-8° de xii et 270 p. Leipzig, 1827; Fleischer. (*Leipz. Lit. Zeitung*; juillet 1827, n° 177, p. 1409.)

Ce volume renferme la statistique du duché de *Brunswick*, du grand duché de *Saxe-Weimar-Eisenach*, des principautés de *Schwarzbourg-Sondershausen* et de *Rudolstadt*, des principautés de *Reuss*, *Lippe-Detmold*, *Lippe-Schaumbourg*, et de la principauté de *Waldeck-Pyrmont*. La statistique des autres duchés de la maison de Saxe-Ernestine a été réservée pour le 4^e et dernier volume. Dans celui que nous annonçons, les résultats statistiques sur les pays de *Schwarzbourg*, de *Lippe*, de *Reuss* et de *Waldeck* sont fondés sur des données officielles.

Le duché de *Brunswick*, non compris la principauté d'Oels en Silésie. Surface = 72 milles carrés; population = 235,000 âmes. En 1760, ce duché n'avait que 158,980 habitans; en 1788, 184,708, et en 1812, à l'époque du royaume de Westphalie, 209,517.

Grand duché de Weimar. Surface = 67 m. c. Pop. = 201,000

habitans, d'après les données officielles de la Diète de Francfort; aujourd'hui, d'après Hassel, 206,000 âmes. Ces dernières données paraissent être plus exactes.

Schwarzbouurg-Sondershausen. Surface = 20 m. c. Population = 45,100 âmes, d'après les données officielles de la Diète de Francfort; aujourd'hui probablement 47,000 habitans.

Schwarzbouurg-Rudolstadt. Surface = 21 m. c. Population officielle = 53,940 habitans. L'auteur croit que cette principauté n'en a aujourd'hui que 53,300.

Principauté de Reuss, ligne aînée (Greiz). Surface = 7—8 m. c. Population = 24,000 habitans. *Ligne cadette (a), Reuss-Schleiz et (b) Reuss-Lobenstein et Ebersdorf.* Surface = 21—22 m. c. Population = 56,000 habitans.

Lippe-Deimold. Surface = 21 m. c. Population, 75,000 habitans. D'après les données officielles de 1817, cette principauté n'avait, à cette époque, que 69,062 habitans, non compris Lipstadt et Blomberg.

Lippe-Schaumbouurg. Surface = 8 m. c. Population = 25,600. La population officielle, en 1817, était de 24,000 habitans.

Waldeck-Pyrmont. Surface = 21 $\frac{1}{2}$ m. c. Population, 55,000 habitans; en 1817, elle n'était que de 51,877 âmes. D. L.

56. QUELQUES REMARQUES STATISTICO-POLITIQUES SUR LES DIFFÉRENS RAPPORTS DE POPULATION. (*Sophronizon*; 1826, vol. VIII, cah. 4, p. 1.)

Le grand-duché de Bade compte 1,006,000 âmes sur une superficie de 273 milles (d'Allemagne) carrés, ainsi 3,650 sur 1 mille carré. En faisant faire des progrès à l'agriculture, on pourrait parvenir à faire vivre sur le mille carré 7,300 âmes : une population plus forte n'y trouverait plus de nourriture. Cependant, d'après des tables de population d'un grand nombre de villes et provinces d'Allemagne publiées dans la Gazette de Francfort, la population de ce pays augmente chaque année de $\frac{1}{92}$; elle sera donc doublée en moins de 70 ans; elle sera quadruplée en moins de 150 ans : il y aurait donc dans le pays de Bade 14,600 hommes sur le mille carré. Les épidémies, les guerres, etc., pourront réduire cet accroissement de population; néanmoins elle sera encore beaucoup au-delà de ce que

le sol pourra nourrir. Il serait donc bon que les gouvernemens encourageassent l'émigration dans les pays où la population est encore fort au-dessous des moyens de subsistance que fournit le sol, par exemple, dans le Brésil, où l'on ne compte que 30 âmes par mille carré, et où pourrait vivre toute la population de l'Europe.

L'auteur convient que, sans être très-fertile, un territoire peut contenir beaucoup plus de monde qu'il n'en peut nourrir; mais c'est seulement lorsque cette population trouve des moyens de subsistance dans une industrie très-perfectionnée : or, l'auteur craint que les machines n'empêchent les hommes de subsister tous de leur industrie. Suivant le calcul de Partingdon, es 10,000 machines à vapeur qui, en 1822, existaient en Angleterre, remplaçaient 200,000 ouvriers, qui, avec leurs familles, représentaient une masse d'au moins 500,000 âmes; toutefois l'auteur n'oublie pas que les machines provoquent exploitation des mines de houille, donnent lieu à des fonderies et à de grandes fabriques, etc. En résultat, vu l'accroissement progressif de la population en Europe, il faut que les gouvernemens s'occupent sérieusement à favoriser l'émigration, ou à multiplier les genres d'industrie. D—c.

57. POPULATION DE LA VILLE DE COLOGNE.

Vers la fin de 1827, la population de Cologne était de 64,961 habitans, dont 5,458 militaires et 2,272 individus composant a population de la commune de *Deutz*. La population de cette ville a éprouvé depuis 1826 un accroissement de 1,341 âmes. *Éphémérides géog. et stat. de Weimar*; 1828, vol. XXV, cah. 3, p. 95.)

58. POPULATION DE CARLSRUHE.

Vers la fin de 1827, la population de cette capitale de Bade se montait à 19,520 individus, ce qui offre un accroissement de 654 âmes depuis 1826. (*Ibid.*)

59. SUR LE NOUVEL INSTITUT POLYTECHNIQUE DE CARLSRUHE. (*Polytechn. Journ.* de Dingler; déc. 1825, p. 475.)

On vient de fonder à Carlsruhe un institut polytechnique, dont l'organisation ne paraît pas, d'après le recueil que nous

citons, répondre à l'idée attachée aux principes fondamentaux d'un institut de cette nature. L'auteur du mémoire regrette beaucoup qu'on se soit écarté du plan de l'institut polytechnique de Paris.

60. POPULATION DE LEIPZIG.

La population de cette ville se montait en 1827 à 37,000 individus. Le nombre des étudiants avait diminué. (*Éphémérides géogr. de Weimar*; 1828, vol. XXIV, cah. 11, p. 377.)

61. POPULATION DU GRAND-DUCHÉ DE SAXE-EISENACH.

D'après l'Almanach statistique de ce grand-duché pour l'année 1827, cet état comptait, à la fin de 1826, 221,604 habitants et 13,219 maisons, c'est-à-dire, dans le cercle de régence de Weimar, 149,070 ames et 29,679 maisons; et dans celui d'Eisenach, 72,584 ames et 13,219 maisons. On compte dans ces deux cercles 512 églises, et 494 écoles avec 32,213 élèves. Il y a 219 foires dans 54 endroits privilégiés.

L. D. L.

62. POPULATION DE STETTIN.

La population de Stettin, non compris le militaire en activité, montait, à la fin de 1827, à 27,569 ames, 560 individus de plus qu'en 1826. La même année (1826), le nombre des naissances était de 1,201 et celui des décès de 811. (*Éphémérides géogr. de Weimar*; 1828, vol. XXIV, cah. 14, p. 446.)

63. POPULATION DE LA RÉGENCE DE DUSSELDORF AU 1^{er} janvier 1826. (*Hertha*; 1826, 3^e année, vol. VII, cah. 1, p. 16.)

La population montait, à cette époque, à 652,875 ames, dont environ 400,338 catholiques, 245,945 évangeliques, 861 mennonites et 5,679 juifs. La superficie de cette régence étant de 96 66 milles géographiques carrés; ce seraient 6,754 individus par mille carré. La contrée la plus peuplée de cette régence (et de toute la monarchie prussienne) est le duché de Berg, et notamment le cercle manufacturier d'Elberfeld-Mettmann, où l'on comptait en 1819 jusqu'à 12,595 individus par mille carré.

64. NOTE SUR BONN (Prusse).

Les provinces rhénanes de la Prusse ont en ce moment 10

gymnases : *Bonn, Münstereiffel, Wesel, Duisburg, Clèves, Essen, Elberfeld, Dusseldorf*, et 2 à *Cologne*. Huit de ces institutions existent depuis 1816. Le nombre total des élèves est de 2,300, et celui des professeurs et maîtres = 117, y compris 8 directeurs. Les rétributions des élèves montent à 20,594 thlr; en 1816, elles n'excédaient pas 5,716 thlr. Outre ces gymnases, il y a encore deux séminaires pédagogiques, l'un pour 100 élèves catholiques à Brühl, et l'autre pour 30 élèves protestans à Moers. L'instruction publique dans les provinces rhénanes coûte annuellement à l'état 100,000 thlr. (*Leipzig. Literatur-Zeitung*; sept. 1826, n° 233, p. 850.)

65. BUDGET DU DUCHÉ DE BRUNSWICK, depuis 1815 jusqu'en 1822 inclusivement.

Années.	Revenus.	Dépenses.
1815.....	2,902,299 flor.	2,383,959 flor. de conv.
1816.....	2,737,164 $\frac{1}{2}$	2,630,672
1817.....	2,497,890	2,681,679
1818.....	2,485,060 $\frac{1}{2}$	2,292,604
1819.....	2,523,819 $\frac{1}{2}$	2,467,585 $\frac{1}{2}$
1820.....	2,462,125 $\frac{1}{2}$	2,371,054 $\frac{1}{2}$
1821.....	2,445,187 $\frac{1}{2}$	2,361,243
1822.....	2,376,933 $\frac{1}{2}$	2,354,638 $\frac{1}{2}$
En 8 ans.....	20,430,480 19,543,835	19,543,835 $\frac{1}{2}$
Excédant.	886,644 $\frac{1}{2}$	

(*Éphémérides géograph. de Weimar*; 1827, vol. XXIV, cah. 2, p. 57.)

66. DAS HERZOGTHUM BRAUNSCHWEIG. — Le duché de Brunswick dans son état actuel; par le D^r VENTURINI. Petit in-8° de xxviii et 304 pages; prix de souscription : 12 gr. Helmstadt, 1826, Fleckeisen. (*Iena. allg. Liter. Zeitung*; mai 1827, n° 90, p. 237.)

Le besoin d'un travail semblable à celui que nous annonçons était, d'autant plus senti que, depuis la publication en 1803 de l'ouvrage de *Hassel et Bege*, intitulé : *Description géographique et statistique des principautés de Wolfenbüttel et Blankenberg*,

de grands changemens ont eu lieu dans l'organisation du duché de Brunswick. L'ouvrage de M. Venturini, dit la *Gazette d'Iéna*, aurait pu être plus utile, s'il l'eût soumis à l'examen des hommes versés dans les matières qu'il traite. Cette observation se rapporte principalement à la partie géognostique. L. D. L.

67. I. MÉMOIRE SUR LES MŒURS ET LES CÉRÉMONIES DES NESSÉRIÉ, connus en Europe sous le nom d'ANSARI; par M. FÉLIX DUPONT, drogman, gérant le vice-consulat de France à Lattaquié en 1821. (*Journ. asiat.*; sept. 1824, p. 129.)

68. II. NOTICE SUR LES NESSÉRIÉ, peuplade qui habite les montagnes des environs d'Alep; par le même. (*Journ. des Voyages*; juill. 1825, p. 62.)

69. OBSERVATIONS sur le mémoire précédent, de M. FÉLIX DUPONT, par M. GUYS, vice-consul de France à Lattaquié. (*Journ. asiat.*; nov. 1826, p. 306.)

Le mémoire et la notice, qui n'en est qu'un extrait, donnent sur les *Nessérié* un précis intéressant dont nous allons offrir les principaux détails. Cette peuplade agricole habite le territoire qui s'étend depuis Antioche jusqu'à Tripoli, et qui occupe presque toutes les montagnes situées à l'est de Lattaquié, ainsi qu'une partie assez considérable de la plaine. Cette étendue de pays est divisée en 16 *Moukataa*, ou cantons, formés de 20 à 25 villages chacun, et administrés par des *Moukadem*, ou gouverneurs qui reçoivent chaque année l'investiture du *Mutselim* de Lattaquié, et lui paient annuellement 400 bourses de miri. La population du territoire des *Nessérié* montagnards, sans compter ceux d'Alep, ni ceux des environs d'Antioche, ni même ceux de Caramanie, qui, selon M. Guys, ont pour chef-lieu Tarse en Cilicie, patrie de saint Paul, est d'environ 40,000 individus, distribués dans 182 villages, dont 32 en plaine. Cette peuplade se divise en 4 sectes, parmi lesquelles on observe un mélange de pratiques religieuses du paganisme, de la loi judaïque, de celle de Mahomet et d'Ali, avec quelques dogmes du christianisme : dans ces 4 sectes on adore, les uns le soleil, d'autres la lune, d'autres un créateur inconnu, d'autres le membre génital de la femme; et d'autres ne reconnaissent aucune divinité. Les jeunes gens ne sont pas initiés aux mystères de leur religion avant

d'avoir atteint l'âge de 15 ans : cette initiation leur est donnée par un des chefs du village, qui emmène avec lui chaque néophyte seul dans les montagnes, et l'instruit pendant quatorze jours ; après quoi il revient chez ses parens et a le droit de porter le turban. Les femmes sont considérées comme faisant partie du bétail de la maison ; on les y traite comme des esclaves, sans leur donner aucune notion religieuse.

Les Nesserié n'ont pas de livres sacrés, dit M. Dupont ; mais M. Guys croit leur en avoir trouvé. Il leur est défendu d'écrire ou de noter les principes fondamentaux de leur religion ; ils n'en sont instruits que par initiation et verbalement. Ils se reconnaissent entre eux par signes, comme les francs-maçons, et jurent de ne jamais divulguer les mystères de leur culte. Jusqu'à présent on n'a point eu d'exemple d'une apostasie parmi eux, et jamais les Turcs n'ont pu parvenir à les engager à trahir leur secret. Ils sont tous circoncis, font leurs ablutions à la manière des Turcs, et disent leurs prières à minuit et avant le lever du soleil. Dans ces prières, ils maudissent ceux qui se rasent le menton, les impotens, et les califes Omar et Abu-Beker. Ils boivent du vin et des liqueurs spiritueuses, mais non en public. Quelques-uns ne mangent point de femelles d'animaux, ni ceux qui sont estropiés, aveugles ou déjà morts avant qu'ils s'en emparent ; la généralité est moins scrupuleuse, et ne jeûne jamais. Tous se marient par le seul consentement du cheik et du fermier du village, et sans dresser de contrat écrit. Ils ont 7 fêtes annuelles, dans l'une desquelles ils se réunissent mystérieusement à minuit, à l'exclusion de leurs femmes et des étrangers : ils terminent la cérémonie en éteignant les lumières, et en introduisant parmi eux toutes les femmes mariées du village ; c'est alors que l'on prétend qu'ils se livrent à cette promiscuité d'unions révoltantes dont on accuse les anciens Gnostiques. Les Nesserié lavent leurs morts ; leur grand deuil consiste à ne pas changer de vêtemens pendant 40 jours, et à se noircir la figure, usage que M. Dupont croit général, mais que M. Guys restreint aux femmes. L'adultère est sévèrement puni ; l'homme répudie sa femme, et le galant est obligé de l'épouser : il y a peine de mort si elle est surprise en flagrant délit avec un étranger.

M. Guys donne des explications sur le mot Nesserié, pluriel

de Nessler, sur l'interruption de la prière à la vue d'un serpent, et sur divers autres points oubliés par M. Dupont. A. M.

70. CHRISTIANI LASSEN, *Norvagi*, commentatio geographica atque historica de Pentapotamiâ indicâ. In-4° de 91 pages. 1827 (*Gœtting. gelehrte Anzeig.*; janv. 1828, p. 41.)

Mémoire riche en explications relatives à l'antiquité indienne. Le nom de Pentapotamia n'est que la traduction du mot de Penjab, du pays des 5 fleuves, Hydaspe, Acésine, Hydraote, Hypase et Hesidrus (Satadrus), qui, venant de l'est, se perdent dans l'Indus. M. Lassen, coïncidant avec M. A. de Schlegel, fait dériver tous ces noms du sanscrit. C'est le pays qui porte aujourd'hui aussi le nom de *Lahore*, habité par les Sheiks. L'auteur traite en premier lieu des peuples qui, selon Strabon et Arrien, ont habité ce pays; il compare leur rapport avec ceux du Maha-Barat, et explique ensuite Pline et Ptolémée. Mais le chapitre le plus instructif est celui qui porte le titre suivant : *De rebus in Pentapotamiâ indicâ olim gestis*. L'auteur s'y attache à répandre de la lumière sur l'histoire de l'Inde après le départ d'Alexandre, et sous les Séleucides; cette tâche le conduit à des considérations relatives à l'histoire obscure de l'empire bactrien. La domination de *Sandrocotte* (dont l'identité avec *Chandra Gupta* sera mise en évidence dans un autre lieu par l'auteur) doit avoir pris son commencement vers l'an 312 avant J. C. Elle s'étendait aussi sur quelques peuples en-deçà de l'Indus et sur le Penjab, bien que le principal siège se trouvât sur le Gange, dans le pays des Prasiens. L'empire des Prasiens continua jusqu'à l'époque d'Antiochus-le-Grand; c'est à cette époque où il est question de Sophagasène, roi des Indous, détrôné par Démétrius, fils d'Euthydème, roi bactrien. Les recherches sur la marche remarquable d'Antiochus conduisent nécessairement à l'histoire de l'empire bactrien, où Antiochus alla porter ses armes. La série des rois se trouve ici augmentée au moyen de la médaille d'*Apollodote*, décrite par le capitaine Todd dans les dernières *Transactions of the British-Indish Society*. Il est à regretter que M. Lassen n'ait pas eu connaissance de la médaille importante du roi indien Démétrius, laquelle fut apportée de Boukara par le baron de Meyendorf. Cette dernière médaille porte non-seulement le buste de Démétrius, mais

aussi le millésime de l'ère séleucide 121. Il a été également reconnu depuis, par MM. Kohler et Fraehn, que cette médaille appartient au Démétrius indien. L'auteur traite ensuite de *Memoria Græcorum apud Indos*, et démontre, au moyen de sources indiennes, que le nom de *Javanae*, signifiant des peuples étrangers (barbares), peut être appliqué aux Grecs : ce nom se trouve probablement dans le Mahabarat par une interpolation postérieure. L'auteur termine par un fragment du Mahabarat in quo mores Bahicorum describuntur (c'est sous ce nom que l'auteur comprend les Indiens qui habitaient à cette époque le Penjab), avec la traduction et des remarques explicatives et critiques.

L. D. L.

71. NOMBRE DES VAISSEaux MARCHANDS partis d'Angleterre pour l'Inde britannique dans les années 1814 à 1826. Document imprimé par ordre du parlement en 1828.

ANNÉE	BATIMENS appartenant à des particuliers.			BATIMENS appartenant à la Compagnie des Indes Orientales, ou frétés par elle.		
	NOMBRE			NOMBRE		
	des vaisseaux.	des tonneaux.	d'hommes d'équipage.	des vaisseaux.	des tonneaux.	d'hommes d'équipage.
1814	52	39,141	4,342	36	34,619	3,524
1815	121	79,960	8,610	26	29,177	2,603
1816	266	96,936	9,412	28	26,063	2,894
1817	195	106,847	8,543	22	22,326	2,305
1818	186	104,692	8,210	32	29,245	3,048
1819	106	66,525	5,606	35	27,419	2,546
1820	109	69,265	5,731	22	23,478	2,425
1821	96	68,155	5,811	25	29,468	2,859
1822	102	73,102	6,267	25	24,928	2,504
1823	111	68,468	5,591	24	26,484	2,699
1824	117	79,283	6,973	25	27,580	2,819
1825	139	81,103	7,095	32	33,205	3,188
1826	150	88,700	7,443	26	28,986	2,675

Note. L'état ci-dessus comprend le commerce avec la Chine, attendu que les bâtimens dont la destination définitive est pour ce pays paient ordinairement aussi les droits de la douane, comme partant pour les Indes Orientales.

Commerce du thé.

État de ce commerce dans chacune des années 1826 et 1827;

document dont le parlement a ordonné l'impression le 2 avril 1827.

	ANNÉES	
	1826.	1827.
Montant total des Importations.....	29,810,401	39,746,237
— des Exportations.	4,066,835	4,142,949
— des quantités retenues pour la consommation locale.....	25,236,006	26,043,237

(*Asiat. Journ.*; mai 1828, p. 658.)

72. ASSOCIATION COMMERCIALE ET PATRIOTIQUE A CALCUTTA.

(*Asiatic Journ.*; juill. 1828, p. 71.)

Dans une assemblée publique qui se tint à Calcutta le 31 janvier dernier, on résolut de se constituer en une association, sous le nom de « association commerciale et patriotique, » afin de favoriser l'avancement de l'agriculture, des arts industriels et du commerce de l'Inde. En cas de succès, la Société regardera comme un de ses premiers devoirs de perfectionner le système d'une éducation solide parmi la population indigène, et le mode de tirer tout le parti possible des ressources du pays, autant que sa prospérité financière pourra le permettre.

Tout individu quelconque, indigène ou Européen, pourra devenir membre de la Société.

Chaque membre de l'association est admis à prendre autant d'actions qu'il peut en payer.

L'acquisition de 3 actions, en sus de l'action primitive, donne au titulaire droit à une voix additionnelle dans les délibérations de la Société. 6 actions lui confèrent celui de 2 voix, toujours indépendamment de la première; mais nul membre, quel que soit le nombre d'actions qu'il réunit sur sa tête, ne peut jouir en tout de plus de 3 voix.

Les affaires de la Société sont dirigées par un comité de 7 membres.

73. DE LA POSSESSION ANGLAISE DE MALACCA dans l'Inde, et du port Cockburn dans l'île Melville. (*Asiatic Journ.*; avril 1826, p. 497 et 582).

Malacca a fréquemment changé de maître. En 1511 cette presqu'île fut prise par les Portugais; en 1640 les Hollandais la leur enlevèrent; en 1795 elle passa au pouvoir des Anglais, qui la retinrent jusqu'à la paix d'Amiens; Malacca fut rendue alors aux Hollandais; mais dans la guerre suivante les Anglais l'occupèrent de nouveau, et la restituèrent encore à la paix de 1814. Depuis ce temps le gouvernement des Pays-Bas régna sur Malacca. Quelques années après, les Anglais, à qui Malacca était importante à cause du commerce avec l'île du Prince de Galles et de Singapore, proposèrent un échange de cette presqu'île contre leurs possessions dans l'île de Sumatra, qui convenaient mieux aux Pays-Bas, déjà maîtres de Java. L'échange fut accepté; et ce fut le 9 avril 1825 que les Anglais occupèrent Malacca.

Cette possession se compose de la ville, peuplée de 12,000 âmes, et d'un territoire d'environ 800 milles carrés, sur lesquels ne demeurent que 22,000 habitants. Cependant le sol est bon, et le climat n'est pas insalubre. Les domaines de l'état rapportent environ 70,000 dollars par an. Les Anglais ont trouvé le commerce gêné par une foule de restrictions, ils y ont vu d'autres abus auxquels ils se proposent de remédier, et moyennant l'organisation qu'ils vont donner à cette colonie, ils espèrent l'élever bientôt à un haut degré de prospérité.

Les Anglais avaient formé un établissement dans une île du golfe de Carpentarie, appelée île Melville. La colonie même portait le nom de port Cockburn; on voulait s'emparer par là du commerce que font les Chinois et les Malais, qui tous les ans viennent dans ces parages pour pêcher la biche de mer. Mais il paraît qu'on sera obligé de renoncer à ce projet, à cause de l'insalubrité du climat et de la stérilité du sol. D-c.

74. DESCRIPTION HISTORIQUE, GÉOGRAPHIQUE ET STATISTIQUE DU TIBET, trad. du chinois en russe, par l'archimandrite HYACINTHE. 2 vol. in-8°, avec une carte de la route de Tschén-du jusqu'à H'lassa. Saint-Petersbourg, 1828.

Mœurs et usages des Tibétains, fêtes, costumes, cérémonies, étiquette, curiosités, édifices, religion, montagnes, rivières, tout est décrit dans cet ouvrage avec une grande exactitude. Une traduction allemande par le D^r Schmidt, auteur des

Recherches sur l'Asie orientale, est sous presse, et ne tardera pas à paraître. Le père Hyacinthe se propose de publier sous peu la relation de ses voyages en Chine et en Mongolie, avec cartes (*Journ. gén. de Littér. étrang.*; sept., 1828).

75. EXTRAITS DES GAZETTES DE PÉKIN; trad. par J. F. DAVIS, communiqués par sir G. Th. STAUNTON. (*Transact. of the roy. asiatic Society*; Vol. I, part. 2, p. 254).

Ce 1^{er} extrait contient peu de choses; il serait cependant à désirer que l'on continuât régulièrement de tirer des gazettes chinoises tous les détails propres à rectifier ou à étendre les notions sur la Chine. Dans la gazette du 3 mai 1824, 4^e année de Taou-Kwang, il est question d'un porteur des tributs de la nation Mëen-Tëen. L'éditeur nous apprend, dans une note, que cette nation Mëen-Tëen est indiquée sur une belle carte manuscrite, appartenant à la Compagnie des Indes, comme étant située à l'est de l'empire des Birmans, sur la frontière de la province d'Yunan, entre 22 et 25° de latit. Il est encore question d'un poste militaire appelé Tang-Yue, de la même frontière, qui paraît être d'une grande importance pour les Chinois. Il est marqué dans la carte de la Compagnie, sur la lisière de l'empire Birman, entre les rivières de Noix de bétel et du Dragon. Le 2^e extrait parle de la quantité de monnaie frappée à Paou-Fouh-Ken, dans la province de Fokien, qui, étant située sur la mer et éloignée des autres provinces, a eu besoin d'un hôtel de monnaie particulier pour les marchands qui y apportent leurs denrées et marchandises, et rapportent l'argent chez eux. A ce sujet, l'éditeur ou le traducteur indique brièvement les monnaies de la dynastie régnante. D-G.

76. IMPORTATIONS ET EXPORTATIONS DE LA CHINE. (*Asiat. Journ.*; mai, 1827, p. 682).

Le journal intitulé la *Singapore Chronicle*, contient le relevé suivant :

Montant total des exportations, savoir :

Pour les États-Unis d'Amérique.	7,650,938	doll. d'Esp.
L'Europe	684,856	
L'Amérique du sud, Manille et les îles Sandwich	416,768	
Total des exportations	8,752,562	Id.
Id. des importations	7,776,201	Id.
Balance en faveur de la Chine	976,261	doll. d'Esp.

L'article du thé entre pour la majeure partie dans ces exportations; en voici les proportions relatives :

Pour les États-Unis.....	3,957,408	doll. d'Esp.
L'Europe	509,784	<i>Id.</i>
L'Amérique du sud.....	18,596	<i>Id.</i>

Total 4,485,788 doll. d'Esp.

77. COMMERCE DE L'OPIUM EN CHINE.

Dans une lettre de Canton, 2 avril 1828, on estime que l'approvisionnement de l'opium sur les marchés de la Chine, pour les 12 mois suivans, se composera ainsi qu'il suit; savoir:

	Patna et Benarès.	Malwa.
En main le 1 avril 1828, y compris les importations faites par les navires le Merope Almorah et le Letitia.	1,459	750
Arrivages ultérieurs provenant d'anciens approvisionnemens.	200	»
Estimation des nouveaux approvisionnemens.	5,000	6,000
	6,650	6,750
Consommation des 12 derniers mois estimés à	5,130	4,400
Excédant	1,520	2,350

Il résulte de cet état que le total de l'estimation de l'approvisionnement pour les 12 mois suivans, est de 13,400 caisses qui excèdent de 3,870 caisses la consommation totale des 12 derniers mois. Le terme moyen général des prix, pour les 12 derniers mois, est estimé à environ 1003 dollars pour le Patna, 1011 pour le Benarès, et 1202 pour le Malwa; et les approvisionnemens pour l'année prochaine promettent d'être si considérables, qu'il est probable que le terme moyen des prix généraux de cette année, égalera tout au plus celui de l'année dernière (*Singapore Chronicle*; 8 mai 1828).

L.

78. I. **ESSAI DE STATISTIQUE DE L'ÎLE BOURBON**, considérée dans sa topographie, sa population, son agriculture, son commerce, son industrie, ses revenus, etc.; suivi d'un projet de colonisation de l'intérieur de cette île; par M. P. P. THOMAS, ancien commissaire de la marine, ordonnateur à l'île Bourbon. 2 vol. in-8°; prix, 14 fr. Paris, 1828; Bachelier.

79. II. **GRAVES ERREURS DE M. THOMAS, dans son *Essai*, etc.** Note nécessaire aux colons, aux négocians et aux administrateurs des colonies; par Auguste BILLIARD, et adressée à ses amis de l'île Bourbon. In-8° de 24 p. Paris, 1829; Firmin Didot.

I. « La statistique, dit M. Coquebert de Montbret dans le rapport qui précède cet ouvrage, n'est plus renfermée dans le cabinet des savans et des littérateurs; elle s'introduit dans les ministères, non-seulement pour l'utilité de l'administration, mais encore pour éclairer les administrés. On commence à sentir qu'il suffit le plus souvent de faire connaître aux hommes leurs intérêts pour obtenir d'eux un assentiment volontaire. » Ce fut donc un sentiment éclairé par le patriotisme qui porta M. de Montyon à fonder un prix en faveur de cette science. Il laissa l'Académie juge du meilleur ouvrage et maîtresse de lui décerner le prix. M. Thomas a vu le sien couronné par le suffrage de cette savante compagnie, et la *Statistique de l'île de Bourbon*, qu'il livre aujourd'hui au public, est celui qui a mérité cette honorable distinction. Nous allons en présenter l'ensemble au lecteur, et surtout en extraire des notions sur son climat, sa population, les cultures et le commerce de cette possession si intéressante pour nos relations avec l'Inde et les débouchés de notre commerce dans cette partie du monde.

L'île de Bourbon, située par 20° 5' 43" de latitude, et par 53° 10' longitude Est du méridien de Paris, a soixante milles (anglais, dont 3 font une lieue de France) sur 45 milles de large; sa circonférence est de 20 myriamètres 73 centièmes (à peu près 47 lieues $\frac{3}{4}$). Sa meilleure carte est celle que M. Bory de Saint-Vincent a jointe à son *Voyage dans les quatre îles de la mer d'Afrique*.

La température y est constamment douce et agréable; l'air y est sans cesse rafraîchi par la brise du large qui, soufflant pen-

dant le jour, est remplacée la nuit par la brise de terre. Lorsque le soleil est près du pôle arctique (celui du nord), les montagnes les plus élevées se couvrent de neige, et les cheminées européennes deviennent alors nécessaires dans les habitations qui en sont peu distantes. La longueur du jour n'y varie qu'environ de deux heures et demie, le plus long jour y étant de 13 heures 16 minutes, et le plus court de 10 heures 44 minutes; il n'y a pas de crépuscule. C'est un des pays du monde les plus salubres, et si parfois on y remarque les maladies propres aux climats chauds, ce n'est que très-rarement qu'elles y ont la violence qui les rend si redoutables dans l'Inde.

Découverte en 1505 par don Pedro de Mascarenhas, Portugais qui lui donna son nom, et l'abandonna après y avoir laissé des chèvres et quelques animaux utiles, l'île de Bourbon fut acquise à la France par la possession qu'en prit, en 1642, M. de Pronis, gouverneur de l'établissement du fort Dauphin à Madagascar. Cette prise de possession fut renouvelée, en 1649, par M. de Flacourt, qui succéda à M. de Pronis, et lui imposa le nom qu'elle porte à présent.

Ce fut sous le régime de la Compagnie des Indes, dit M. Thomas, que l'île fut colonisée. On y reconnaît encore l'esprit qui animait cette Compagnie. L'Ile-de-France, voisine (aujourd'hui aux Anglais), favorisée de deux ports d'un abord facile, fut choisie pour le point commercial; c'était le comptoir; Bourbon, qui n'a que des rades peu sûres, mais dont le sol est excellent, fut destinée à produire; c'était la manufacture, l'atelier. Aussi voyons-nous les établissemens publics fondés sous ce régime disposés uniquement pour recevoir les récoltes. On trouve des magasins solidement bâtis, vastes en proportion de l'étendue des terres qui en dépendent, et où les colons venaient apporter leur café, leurs cotons, leurs blés, achetés par la Compagnie, et envoyés par elle à l'Ile-de-France, d'où elle les expédiait en Europe.

« Mais, depuis que l'État a repris l'administration de l'île, on y remarque un tout autre caractère dans les établissemens. Ce sont des fontaines qui répandent dans chaque quartier de la ville une excellente eau, recueillie dans les montagnes, et conduite à un réservoir commun; ce sont des étuves pour la dessiccation des grains et farines; c'est un canal de dérivation de

la rivière St.-Denis, pour donner le mouvement aux moulins de la boulangerie du gouvernement, et à des usines appartenant à des particuliers. »

L'île comprend onze communes, administrées, comme en France, par un maire, un ou plusieurs adjoints, et un conseil municipal. La ville de St.-Denis est le chef-lieu; c'est la résidence du gouverneur, et le siège des principales autorités.

Les onze communes forment autant de paroisses, qui sont gouvernées par onze curés, à la tête desquels est placé un préfet apostolique; quelques paroisses très-étendues ont des chapelles où l'office divin est célébré de temps en temps.

Sous le rapport judiciaire, l'île est le ressort d'une cour royale et d'un tribunal de première instance: elle a quatre justices de paix.

Elle paraît avoir été originairement le résultat d'un immense volcan, dont il subsiste encore des restes. La bouche actuelle du volcan est errante et change de place presque chaque année, sur une étendue d'environ 2 lieues, et à 3 environ du bord de la mer. Tout cet espace est entièrement couvert de lave des éruptions qui se succèdent depuis si long-temps. Le sommet de la montagne d'où les feux sortent aujourd'hui, est estimé de 1,100 toises au-dessus du niveau de la mer. Les phénomènes que produisent les mouvemens de la lave, et les éruptions de ce volcan, sont décrits avec détail dans l'ouvrage de M. Thomas, et méritent l'attention des géologues et des physiciens. Nous passons à la partie du livre qui se rapporte à la statistique et au commerce.

Lors de sa découverte, l'île était en grande partie couverte de bois. L'auteur se plaint que les habitans exploitent ce qu'il en reste avec trop peu de ménagement et une grande destruction. Il demande qu'on s'oppose à ce désordre, qui finirait par détruire les bois nécessaires aux constructions navales et aux bâtimens civils. On trouve à Bourbon de nombreuses espèces d'arbres et arbustes; l'oranger y croît en pleine terre, et l'on voit avec peine, dit M. Thomas, que cet arbre dont la feuille embaume l'air environnant, y dépérisse tous les jours, en sorte qu'il ne s'en trouve plus que dans un quartier. En récompense, les plantations des cafiers y ont formé des bosquets agrestes, et qui, par les chemins qui les sillonnent, offrent autant de promenades variées.

Population. Il résulte des tableaux tant numériques que du mouvement de la population rapportés par l'auteur, les données suivantes :

La population blanche était, en 1818, de 15,194 individus, dont 8,024 d'hommes, et 7,170 de femmes. Le nombre des naissances avait été, pendant la même année, de 577, savoir: 285 de garçons, et 292 de filles; celui des décès de 235, savoir: 117 hommes et 118 femmes.

En 1819, la même population offrait 15,536 individus, dont 8,192 d'hommes et 7,344 de femmes; les naissances avaient été de 559, dont 292 de garçons, et 267 de filles; les décès, 315, dont 182 d'hommes, 133 de femmes.

En 1820, la même population fut de 16,124 individus; les naissances, 623; décès, 369; il existait, au 1^{er} janvier de l'année suivante, 16,378 Blancs dans la colonie, dont 8,510 hommes et 7868 femmes; au premier janvier 1822, 16,742, dont 8651 hommes, et 8091 femmes; au premier janvier 1823, 17,037, dont 8751 hommes, et 8286 femmes.

Ainsi la population blanche s'est successivement accrue de 1845 individus en 5 ans.

Celle que l'auteur appelle *population libre* ou *affranchie*, était, à la fin de 1823, de 5,159 individus, dont 2,482 hommes et 2,677 femmes.

Voici l'état de situation de la *population noire*, c'est-à-dire des *esclaves*, en 1823.

Leur nombre était alors de 45,375, dont 28,105 hommes, et 17,270 femmes; le nombre des naissances avait été de 290, celui des décès de 1,600.

Cette différence dans le nombre des naissances et des décès de la population noire, explique la diminution progressive de celle des esclaves, qui était, en 1818, de 54,259 individus.

Nous copierons ici un passage du Rapport de M. Coquebert Montbret qui présente une observation intéressante sur la population noire. « Nous apprenons de M. Thomas, dit-il, que parmi les esclaves, ou, comme on dit, les *Noirs*, il s'en trouve d'aussi blancs, ou presque aussi blancs que les Européens; il serait intéressant de savoir si ces Noirs, semblables, ou presque semblables aux Blancs, sont employés à la culture comme les autres esclaves, et si l'on a remarqué qu'ils supportassent

moins bien ce rude travail. La solution de cette question pourrait servir à résoudre celle de la culture des terres entre les tropiques par des hommes blancs; car le mélange d'un quart, d'un huitième, ou moins, de sang africain ne devrait pas, ce semble, modifier sensiblement le sang des individus. »

La culture est exclusivement pratiquée par les esclaves; c'est la principale richesse de la colonie. M. Thomas en partage les produits en trois espèces : 1^o les denrées appelées *coloniales*; telles que le sucre, le café, le girofle, la muscade, le cacao, etc.; 2^o les vivres, comme blé, manioc, patates, pommes de terre, ignames, haricots, etc.; 3^o les bois, planches, et quelques autres objets de peu d'importance.

La valeur des denrées coloniales mises dans la consommation ou le commerce, a été, en 1823, de 7,861,190 fr.; en 1824, de 7,084,069; en 1825, de 9,853,290. La valeur des vivres a été, pendant la première de ces années, 4,938,800 fr.; dans la seconde, de 4,697,463 fr.; et dans la dernière, de 4,406,061. Enfin, la valeur des bois, planches et autres objets accessoires, a été en 1823, 1,061,087; en 1824, de 1,751,140, et en 1825, de 1,737,425; ce qui donne, en résultat, un produit territorial de 13,861,077 fr. pour 1823, de 13,532,672 pour 1824, et de 15,996,776 pour 1825.

On comptait dans l'île, à cette dernière époque, 3,718 chevaux, 1,803 mulets, 505 ânes, 4,303 bœufs, vaches et taureaux; 2,881 moutons.

Les renseignemens statistiques que donne ensuite M. Thomas sur le commerce, méritent de trouver place ici. Ce commerce peut être partagé en 3 espèces, 1^o celui que l'île fait avec la France; 2^o celui qu'elle entretient avec l'Inde; 3^o enfin le commerce avec les autres parties du monde.

On peut juger de son étendue et de ses variations par les états de la navigation marchande pour ces 3 destinations.

En 1824, il était entré à Bourbon 117 navires français, montant 2,018 hommes, et jaugeant 28,168 tonneaux; et 107 navires étrangers montant 1,514 hommes, et jaugeant 11,707 tonneaux. Ces navires venaient de France directement, ou ayant touché à l'île Maurice; des ports à l'est du cap de Bonne-Espérance; du cabotage avec Madagascar et l'Archipel du N.-E.; enfin du cabotage entre les îles Maurice et Bourbon.

En 1825, il était entré, venant des mêmes lieux, 153 navires français, montant 2,414 hommes, et jaugeant 31,833 tonneaux; et de navires étrangers, 93, montant 1056 hommes, et jaugeant 9,974 tonneaux.

Sorti de Bourbon, pour les mêmes endroits, en 1824, et en navires français, 135, montant 1,996 hommes, et jaugeant 27,430 tonneaux; et en navires étrangers, 94, montant 1,483 hommes, et jaugeant 10,042 tonneaux.

En 1825, sorti en navires français directement pour la France, 45; pour le cap de Bonne-Espérance et les pays à l'est, 18; pour les pays étrangers à l'ouest du Cap, aucun; pour le cabotage de Madagascar et l'Archipel du N.-E., 72; pour le cabotage entre les îles Bourbon et Maurice, 38; ce qui fut 173 navires, montant 2,147 hommes d'équipage, et jaugeant 31,055 tonneaux. Le nombre des navires étrangers sortis de l'île pour les mêmes destinations, a été de 97, montant 1,188 d'équipage, et jaugeant 6,871 tonneaux.

La valeur des cargaisons importées dans la colonie, en 1823, a été de 8,944,498 fr.; en 1824, elle a été de 8,351,327 fr., dont 1,285,383 fr. de produits du sol français, 3,190,948 fr. produits de l'industrie française, et 75,600 fr. en mulets de France; la valeur des objets importés de l'étranger se compose de 512,170 fr. en bestiaux de l'Amérique septentrionale, de Mascate et de Madagascar; 1,226,600 fr. en riz, maïs, blé et autres comestibles de Madagascar et de l'Inde; 925,000 fr. en toileries de l'Inde, 65,000 fr. en machines à vapeur venues d'Angleterre; le reste en divers articles venus de l'Inde, de Madagascar, de Mascate, etc.

La valeur des exportations a été, en 1823, de 10,341,272 f.; en 1824, de 9,616,449 fr., dont 7,797,709 fr. en produits du sol colonial, et 1,818,740 fr. en articles divers extraits de l'entrepôt établi dans la colonie pour le service du commerce français dans l'Inde.

Quant à l'année 1825, les importations ont été de 9,044,035 fr., dont 4,352,335 fr. produits du sol et de l'industrie française (sur lesquels 215,100 fr. représentent la valeur de chevaux et mulets), et les 4,691,698 fr. restans, provenaient de Madagascar, de l'Inde, de Mascate, et représentaient les mêmes articles précédemment énoncés.

L'exportation de cette même année montait à 11,678,988 fr., dont 9,502,385 fr. provenant du sol colonial, et 2,176,603 fr. de l'entrepôt.

La répartition de cette dernière somme d'exportation montre l'état commercial de l'île à l'époque de 1825.

	Produits du sol colonial.	Produits étrangers à la colonie.
Exporté pour la France	8,629,755 fr.	289,992 fr.
pour l'Inde	674,848	386,904
pour Maurice	137,754	635,984
pour Madagascar	60,028	863,724
Total	9,502,585	2,176,605

La consommation locale a été évaluée comme il suit en 1825 :

Denrées coloniales	614,357
Vivres produits par le pays	4,551,278
Sacs à cacao	133,947
Total	6,496,739

En produits étrangers à la colonie, provenant de France	3,502,420 fr.
Provenant de l'Inde et de Maurice	2,108,908
De Madagascar	974,965

Total de la consommation en 1825 13,073,022

En comparant l'état de 1824 à celui de 1825, on voit que dans le premier il y a eu une importation du produit colonial de 7,797,709 fr., et qu'en 1825 cette exportation a été de 9,502,385, ce qui annonce une augmentation assez sensible dans les produits de la culture, et prouve, ce semble, que la diminution du nombre des esclaves n'a en rien influé sur cette source de richesses.

Quant au revenu brut de l'île, M. Thomas l'évalue à 19,309,123 fr.; le montant des impôts se trouve, d'après la déduction qu'il fait de leur nombre et de leurs espèces, etc., de 1,467,000 fr. Ainsi le rapport des impôts au revenu brut se trouverait, d'après ce calcul, de $7\frac{1}{2}$ pour %; résultat que quelques personnes ont voulu contester, mais dont la preuve nous paraît cependant établie par l'auteur.

L'intérieur de l'île Bourbon offre des parties incultes et qui

pourraient être rendues à la culture avec des bras et des capitaux pour les mettre en valeur ; M. Thomas propose une Compagnie qui s'en chargerait, et à qui le gouvernement donnerait un privilège et des facilités pour l'exécution du projet. Mais comme il suppose qu'on serait obligé de recourir à l'importation ou transportation d'Européens pour faire les défrichemens et les travaux nécessaires, il est permis de douter du succès de l'entreprise. Toutes celles qui ont été tentées par un semblable moyen, ont coûté des sommes immenses, fait périr des hommes, et sont tombées en désuétude. Le zèle de l'auteur n'en est pas moins estimable, et quelle que soit notre opinion à l'égard de son plan, nous n'y voyons pas moins la preuve d'un vrai désir de servir le pays où, pendant plusieurs années, il a donné des preuves de son savoir en administration, et de l'empressement de concourir à sa prospérité. Le livre qu'il vient de publier en est un nouveau garant, et nous ne doutons pas qu'il ne soit accueilli avec estime par l'administration, par le public, et par tous ceux qui se livrent à l'étude des sciences économiques et politiques.

PEUCHET.

II. — Nous laissons de côté les personnalités dirigées par l'auteur de cette brochure contre celui de l'*Essai statistique*, et qui, loin d'ajouter au poids de ses argumens, ne peuvent qu'inspirer une prévention défavorable à sa critique. Notre devoir est de nous en tenir aux faits. Il reproche surtout à M. Thomas d'avoir exagéré la richesse de la colonie, en dissimulant une partie des charges. M. Thomas ne les portant qu'à un total de 6,157,000 fr. sur un produit brut non contesté par son adversaire de 19,309,123, trouve un revenu net de 13,152,123 f. M. Billiard rétablit en ligne de compte des dépenses dont il reproche l'oubli à cet administrateur, telles que l'emploi des produits pour la consommation des animaux et les semences, les frais d'habillement et de médecins pour les esclaves, le supplément de forces productives importées, en chevaux, bœufs, ânes, mulets, la réparation des bâtimens, le renouvellement et l'entretien des usines etc.; le remplacement des Noirs, les frais de gestion etc., et il trouve pour total des charges une somme de 10,006,400 fr., laquelle, déduite du revenu brut, réduit le revenu net à 9,302,723 fr., c.-à-d. à peu près 6 pour cent du capital.

Point de doute qu'il ne dût être tenu compte de ces divers articles dans l'évaluation des charges ; mais M. Billiard eût dû appuyer ses évaluations partielles sur des faits bien constatés.

Au reste, il a fait observer avec raison qu'une statistique complète de la colonie devrait signaler le profit qu'elle retire de l'emploi des 1,500,000 fr. environ de contributions qu'elle paie. On ne peut aussi que déplorer avec ce critique l'effrayante destruction dans la colonie de la population noire, destruction dont le vide n'a pu être comblé que par une suite d'odieuses infractions aux lois répressives de la traite, et par une importation de 25,000 nègres, suivant M. Thomas, et de 15,000, suivant le calcul de son adversaire. Espérons, avec celui-ci, qu'en s'occupant d'encourager les progrès de la population noire, on parviendra à rendre la traite inutile pour la colonie, et à y maintenir au pair cette partie de la population, sans aucun secours étranger, comme cela se voit aux États-Unis.

A. D. V.

80. DESCRIPTION DE LA CAPITALE DU PALEMBANG ; par M. Van SEVENHOVEN, commissaire du gouvernement des Pays-Bas dans cette place en 1822 et 23. (*Verhandelingen van het Bataviaasch Genootschap van Kunst. en Wetenschapp.* ; vol. IX, p. 41.)

Palembang est un royaume sur la côte orientale de l'île de Sumatra. En 1821, le gouvernement des Pays-Bas s'en empara en accusant le sultan de Palembang de despotisme et d'actes d'hostilités. Un autre sultan nominal fut institué ; mais de fait le royaume est maintenant sous la dépendance des Européens. Nous n'avons pas assez de documens pour décider jusqu'à quel point les Pays-Bas avaient droit d'intervenir dans les affaires d'un empire des îles de la Sonde. Les gazettes anglaises ont prétendu dans le temps que le gouvernement des Pays-Bas n'avait cherché qu'un prétexte pour s'emparer d'un pays qui était à sa convenance, comme les Anglais eux-mêmes ont souvent fait dans l'Inde. D'après l'auteur hollandais de la description de Palembang, ce même gouvernement a rendu service à l'humanité en délivrant le peuple d'un joug despotique. Nous laissons de côté la question de droit, et nous prenons le fait, en considérant Palembang sous l'influence des Pays-Bas d'Europe.

Palembang, capitale du royaume du même nom, est située sur les deux rives de la Moësie, à environ 30 lieues de l'embouchure de cette rivière, qui prend vers la mer le nom de Soensang. La Moësie est navigable au-delà de la capitale. Deux palais des sultans sont élevés au milieu de la capitale ; ils sont entourés de maisons assez bien bâties ; sur les 2 côtés de la rivière on voit des radeaux portant des habitations en poutres et en bambous, qui servent de demeure aux riches Européens. L'auteur se plaît à peindre l'agréable fraîcheur de ces habitations dans un pays où le thermomètre marque toujours 76 à 92° de chaleur au thermomètre de Fahrenheit. Ces chaleurs sont interrompues par de violents coups de vents, des orages et des averses. Il paraît que c'est un grand délice pour les Hollandais de s'asseoir dans une galerie de ces maisons flottantes et de voir les jonques chinoises, les *pantiallangs* et d'autres espèces de bateaux et de barques, monter et descendre la rivière, portant les uns des passagers, les autres des cargaisons, les autres des boutiques d'étoffes, de comestibles, etc. M. Van Sevenhoven fait un tableau très-intéressant du mouvement qui règne le matin sur la rivière de Palembang : ce tableau soigné ferait fortune dans les feuilles quotidiennes. Il paraît que les Palembangeais et les Arabes n'habitent point ces radeaux ou *rakits*. Sur les bords de la Moësie on voit beaucoup de maisons de bambous ; les îles de la rivière sont aussi très-peuplées. Outre les 2 palais ou *kratous* il n'y a d'autres édifices en pierre que la grande mosquée et le lieu de la sculpture des princes. La mosquée paraît avoir été bâtie sur le plan d'un architecte d'Europe.

Selon l'auteur, on ne connaît point le montant exact de la population de Palembang ; on prétend qu'elle est de 20 à 25 mille âmes. Il y a environ 800 Chinois, et 500 Arabes : ces derniers habitent une espèce de camp. Le titre indigène du prince est *Soesoehoenan*, d'après la prononciation hollandaise : les Arabes lui donnent le titre de sultan. Il y a une sorte de noblesse dont les membres s'appellent *Priaijs* ; ils se divisent en *pangherans*, commandans, *radeans* ou *radins*, c'est-à-dire élus, et *mans-agus* ou très-dignes : les fils du prince et des *pangherans* sont de la 1^{re} classe ; ceux des *pangherans* et des filles de *radeans* sont de la 2^e, et les fils des *pangherans* ou *radeans* et des femmes de la classe du peuple sont de la 3^e classe.

Les priaijs sont des vassaux obligés de secourir le prince en temps de guerre avec leurs gens ou avec des bateaux armés ; en temps de paix , ils lui fournissent des matériaux et des ouvriers lorsqu'il veut bâtir. Le peuple aussi se divise en plusieurs classes ou castes. L'auteur donne des détails curieux sur les emplois et les titres du royaume. L'orgueil de caste domine la noblesse , elle opprime le peuple. Chaque priaij a plusieurs femmes : celles-ci sont très-jalouses les unes des autres et les maris sont très-jaloux aussi. M. Van Sevenhoven ne loue point les mœurs de Palembang. Le peuple se joue des sermens et aime à plaider. Au reste les habitans de Palembang sont de bons ouvriers ; ils façonnent bien le bois , le fer , le cuivre et l'ivoire. Leurs armes sont d'un bon travail ; on trouve des artisans et des artistes dans toutes les classes de la société ; il y en a qui réparent bien les montres ; les femmes tissent des étoffes à fil d'or , brodent supérieurement et tracent des fleurs en or sur les tissus de coton. Il y a peu d'habitans à Palembang qui sachent lire ; ils n'ont guère de religion ; leur superstition va au point , que le sultan Machmoed (probablement Mahomet) Badar Oe-Dien fit mettre à mort son propre enfant , parce que cet enfant avait sur la langue une tache noire qu'on regardait à Palembang comme un signe de malheur. Notre auteur hollandais peint les nobles ou priaijs de Palembang comme très-malheureux dans leur ménage ; comme ils épousent généralement des femmes d'une classe supérieure , celles-ci , jalouses des autres femmes et fières de leur rang , tourmentent leurs époux , et ne leur laissent pas goûter la paix domestique. Les femmes travaillent avec leurs esclaves à tisser et à broder , et elles font vendre ensuite leur ouvrage pour soutenir le ménage ; car , en général , les priaijs sont pauvres. L'esclavage sera aboli à la longue par le gouvernement des Pays-Bas. Le dernier sultan avait jusqu'à 500 femmes ; c'étaient les plus belles qu'il avait pu trouver dans son royaume : il régnait parmi elles la plus grande discorde , et sans les punitions sévères que le despote leur infligeait , l'anarchie la plus affreuse aurait bientôt bouleversé le palais. Quelques priaijs ont des fiefs ; d'autres font cultiver leurs terres par les esclaves , ou louent leurs bateaux. Ceux qui ont des emplois profitent des présens que les marchands qui apportent des marchandises à Palembang sont obligés de don-

ner au gouvernement. Les droits d'entrée sont un des principaux revenus de l'état.

Palembang pourrait devenir une place de commerce importante. Dans son état actuel elle fait beaucoup de commerce avec Java, Banka, la Chine, Singapore, Malacca, Linga et Siam, sans compter les petites îles du voisinage avec lesquelles la ville communique sans cesse par des barques. Ce commerce a pour objet les toiles de Java, toute sorte d'étoffes de coton fabriquées en Europe, de la porcelaine chinoise, de la soie écrue, du fil d'or, des vases en fer, de la droguerie, du thé, des confitures et d'autres marchandises chinoises. On importe encore de l'huile, du sucre de Java, du cuivre, du fer, de l'acier et de l'épicerie. En 1822, première année de la domination des Européens, la valeur de ce commerce a été d'un demi million de florins, non compris le débit de l'opium, dont le gouvernement s'est attribué le monopole, et qui lui a rapporté dans la même année 400,000 florins. C'est entre les mains des Arabes que se trouve principalement le commerce des toiles; quelques-uns ont des navires, d'autres font la commission. Après eux, les principaux marchands sont Chinois; ceux-ci se contentent d'acheter les marchandises apportées par mer; et, de ces deux peuples, les marchands de Palembang achètent ce qu'ils veulent introduire dans l'intérieur où les Arabes et les Chinois n'osent pénétrer de peur d'être dépouillés de tout.

Le royaume de Palembang produit lui-même des articles précieux; tels que dents d'éléphant, cire, laque, benjoin, sang-de-dragon, de la poudre d'or, du poivre, du café, du tabac, de l'indigo etc. L'exportation de tous ces articles ne s'est pas montée en 1822 à la moitié de la somme des importations. Le commerce de Palembang se fait encore d'une manière très-imparfaite : on ne connaît pas l'usage de l'entrepôt. La monnaie est rare etc. L'auteur a mis à la fin de son mémoire une liste des prix des vivres et des productions. D-c.

81. EXPLORATION DE L'INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE.

Le capitaine West est sur le point de faire une nouvelle tentative pour explorer l'intérieur de l'Afrique. Après avoir visité l'Égypte, et avant de se mettre en route pour sa destination

finale, il se propose de se rendre à Constantinople. L'objet particulier de ce voyage paraît être de solliciter la protection du sultan, qui, en sa qualité de chef de l'église musulmane, peut être pour le capitaine West d'une grande utilité pour le succès de son entreprise; car, soit qu'il puisse essayer de pénétrer à Timbouctou, du côté de la Méditerranée, par la voie de Tripoli, de Sockna, de Mourzouk, de Kouka et de Sôcatou, (route précédemment suivie par le colonel Denham et le capitaine Clapperton) (1), ou qu'il préfère partir des bords de l'Atlantique, en passant par la Gambie jusqu'à Bammacou, Yamina et le long du cours du Niger; et, enfin, quelque direction qu'il suive, ce voyageur aura à traverser un grand nombre de villes dont les habitants professent la religion de Mahomet; s'il parvient à gagner cette mystérieuse ville de Timbouctou (2), qui est gouvernée exclusivement par les lois mahométanes, il ne pourra, sans doute, qu'y tirer un grand parti de la recommandation du grand Seigneur. (*Scotsman*. — *Galighani's Messenger*.; 18 déc. 1828.)

L.

82. COMMERCE DU SÉNÉGAL.

Des lettres de St.-Louis annoncent qu'à la date du 20 août dernier, la quantité de gomme traitée à Bakel et dans les autres comptoirs de la Campagne, s'élevait à plus de 500 milliers. Quant aux autres marchandises que fournissent les indigènes, telles que l'ivoire, l'or, la cire, les cuirs etc., leur somme présentait également à cette époque une augmentation sensible sur celle qui avait été obtenue durant les années précédentes.

Elles nous apprennent aussi qu'un traité conclu avec le roi de Kano nous permet d'exporter aujourd'hui les produits de notre industrie dans le Bambouk, le Karta, le Fouladongon etc., etc., et que des liaisons fort avancées avec le roi des Dowiches nous offriront bientôt la possibilité de prendre une part active aux échanges lucratifs que le concours simultané de plusieurs nations entretient sans cesse sur les marchés de Ségo et de Sensanding. — Ces mêmes lettres assurent que, s'il est maintenant difficile de déterminer tous les avantages qui résultent de cette extension commerciale, il est cependant cer-

(1) La relation du voyage du cap. Clapperton vient de paraître à Londres.

(2) On sait maintenant que notre compatriote, M. Caillé, a levé le premier le voile qui couvrait ce mystère.

(Note du Rédacteur.)

tain que le centre de l'Afrique ne saurait tarder à être envahi par les caravanes, qui viendront désormais s'approvisionner, à notre nouveau comptoir dans le Kano, des articles qu'elles ne peuvent se procurer qu'à grands frais par la voie des États barbaresques ou des autres contrées adjacentes.

Ainsi la France, par l'heureuse position de ses établissemens sur le fleuve du Sénégal, et par la puissante influence dont elle jouit déjà près d'un grand nombre de peuples, peut donc espérer de jouer un rôle important dans les relations que font naître chaque jour les explorations des Européens dans cette vaste partie du monde.

D'après ces lettres, il paraît que la colonie est principalement redevable de ces améliorations à M. Prosper Gérardin, qui, appelé par les vœux du commerce à gérer les affaires de la Compagnie, a montré autant de zèle que de prudence dans la mission délicate dont il a été chargé. Elles ajoutent que ce gérant a mérité par sa conduite la reconnaissance de cette Compagnie, qui désire vivement, dans l'intérêt de ses opérations, la publication des renseignemens précieux que son séjour à Bakel l'a mis à même de recueillir. (*Le Breton* ; 30 octobre 1827, p. 579.)

83. *THE SOUTH AFRICAN ALMANAC* etc. — Almanach de l'Afrique méridionale pour l'année 1828, contenant la liste des établissemens civils et militaires. Recueil puisé dans des sources authentiques. In-8°. Au Cap, 1828. (*Goetting. gel. Anzeig.* ; sept. 1828, n° 150.)

En premier lieu diverses notices, parmi lesquelles on remarque le tarif des honoraires des médecins. Chaque visite en ville se paie 1 rixdollar au moins; dans les environs 2 rixd., et la nuit 6. Pour empêcher nos jeunes médecins d'aller chercher fortune en Afrique, il est à propos d'observer que l'on paie en papier-monnaie. Un autre tarif pour les journaliers et les portefaix. La liste de tous les gouverneurs depuis l'établissement de la colonie. Vient ensuite l'almanach des adresses de la ville du Cap. Une table des valeurs du papier-monnaie comparé à la monnaie d'Angleterre; 1 rixd. vaut 1 shilling 6 pences. Table des mesures de capacité, surtout pour le vin et la bière. Le règlement du port. La compagnie d'assurance. L'état civil et

militaire. La liste des officiers d'après leur ancienneté. Le lieutenant-gouverneur, Richard Bourke, est à la tête de l'état civil et militaire. L'état ecclésiastique des quatre confessions. La Société biblique. Les avocats et les notaires. Les loges, au nombre de cinq. Tout le territoire est divisé en deux parties, la partie occidentale et la partie orientale; chacune est divisée en plusieurs districts. La première en a cinq : le district du Cap, de Simonstown, de Stellenbosch, de Swellendam et de Worcester. L'autre en a trois : le district d'Uttenhage, de Graaff-Reynet, et celui d'Albany et Sommerset. La province occidentale a en outre un commissaire général, Clerk, et un inspecteur des esclaves. Vient ensuite la liste des vaisseaux entrés en 1827; 13 vaisseaux de guerre anglais, 164 vaisseaux marchands, 60 cabotiers, 2 vaisseaux de guerre et 5 vaisseaux marchands hollandais.

L. D. L.

84. DE LA CONNAISSANCE QU'ON A PU AVOIR DE L'EXISTENCE DE L'AMÉRIQUE, avant sa découverte. Mémoire d'Ant. RIBEIRO DOS SANTOS (*Memor. da Acad. R. das scienc. de Lisboa*; Tom. V, part. 1.)

L'auteur portugais rappelle que les Égyptiens, les Grecs, les Romains, les Hébreux et les Arabes ont cru à l'existence de quelque île ou continent dans l'Océan Atlantique et à l'ouest de l'Afrique. Il cite les passages connus, sur l'Atlantide, les îles Fortunées, les vers de Sénèque, ceux de Manilius, l'opinion du rabbin David Kimki, du 11^e siècle, sur la position de l'Ophir de la Bible; il rapporte même une conjecture vague de Raymond Lulle, auteur du 13^e siècle; et comme ce philosophe laissa ses livres en manuscrit à Gênes, M. Ribeiro dos Santos ne trouve pas improbable que Christophe-Colomb et son frère les y aient lus.

D.

85. DIMENSIONS ET PROFONDEURS DES 6 PRINCIPAUX LACS DES ÉTATS-UNIS.

Auprès de ces lacs vont se presser de nouvelles populations attirées par les facilités de communication et de transport que l'industrie humaine y crée tous les jours, au moyen des bateaux à vapeur et de l'ouverture de nouveaux canaux.

Lacs.	Longueurs.	Largeurs	Profondeurs.
Ontario...	180 milles	40 milles	500 brasses

Érié.....	270	60	200
Huron....	250	100	900
Michigan..	400	50	inconnue.
Baie Verte..	105	20	<i>idem.</i>
Supérieur..	480	109	900

Sur les bords de ces lacs se trouvent des mines de plomb, de cuivre, de fer et des carrières de plâtre de Paris. (*Le Phare du Havre* ; 28 juin 1828, p. 2.)

86. SOURDS ET MUETS, AUX États-Unis.

L'asyle de Harford, administré par MM. Gallaudet et Clerc, possède aujourd'hui 65 élèves. Les maîtres sont au nombre de 5, dont les appointemens annuels sont fixés ainsi qu'il suit : deux professeurs à 1200 dollars, un *idem* à 1000 *idem*, un à 800 *idem* et un à 700 *idem*. Le prix de la pension et de l'instruction, y compris le blanchissage, est de 115 dollars par an. Les bâtimens de l'établissement sont vastes et commodes. Ils peuvent contenir 130 élèves. On y trouve divers ateliers, tels que ceux de charpenterie, de chaudronnerie, de fabrication de souliers etc. Le produit de ces ateliers n'en couvre pas les frais ; mais ils offrent cet avantage bien grand de mettre les sourds et muets en état de pourvoir par eux-mêmes à leur entretien, et, par là, de n'être plus à la charge de la commune. Quatre années suffisent à cet effet ; déjà 128 élèves ont été admis dans cet établissement, depuis son origine ; et sur ce nombre de pensionnaires 18, seulement, appartenaient à des familles aisées. Les autres ont été, en général, entretenus aux frais des États de l'Union où ils sont domiciliés.

Cet institut fut fondé en 1816. Son capital était alors de 25,505 dollars provenant de souscriptions et de donations. Depuis, ce capital, accru des dons de différentes Sociétés religieuses et de divers particuliers, s'est élevé à la somme de 215,000 dollars, qui, pour le moment, ne donne qu'un revenu annuel de 5,200 *idem*, revenu que l'on espère devoir être porté par la suite à 10,500 dollars. (*Niles Regist.* ; 4 juin 1828, p. 211.)

87. I. SKETCHES TOPOGRAPHICAL AND HISTORICAL OF THE FLORIDAS. — Esquisses topographiques et historiques des Florides,

particulièrement de la Floride orientale; par J. GRANT FORBES. Avec une carte. New-York, 1821.

88. II. NOTICE OF EAST FLORIDA. — Notice sur la Floride orientale, avec des renseignemens sur les Indiens seminoles. Charleston, 1822.

89. III. OBSERVATIONS UPON THE FLORIDAS. — Observations sur les Florides; par Ch. VIGNOLLES. New-York, 1823.

90. IV. ORATION DELIVERED BEFORE THE FLORIDA INSTITUTE. — Discours prononcé devant l'Institution Floridienne pour l'agriculture, les antiquités et les sciences; par le colon. James GADSDEN. Talahassée, 1827.

91. V. A VIEW OF WEST FLORIDA. — Coup d'œil sur la Floride occidentale; par John LEE WILLIAMS. Avec 1 carte de la Flor. occident. Philadelphie, 1827. (*American quarterly Review*; sept. 1827, p. 214.)

En passant en revue plusieurs ouvrages nouveaux, ainsi que quelques anciens dont nous n'avons pas transcrit les titres, le journal américain rappelle les principaux traits de l'histoire des Florides, il fait ensuite une division topographique du pays en 3 régions, savoir : 1° *St.-Augustin et l'Est*. Le sol y est pauvre, et disputé par plusieurs prétendans, ce qui a empêché jusqu'à présent la culture de la petite quantité de bonnes terres. A l'exception de son climat délicieux et de ses bosquets d'orangers, St.-Augustin a peu de chose de recommandable. La population consiste principalement en pêcheurs espagnols, trop pauvres pour se retirer à Cuba auprès des autres Espagnols. Depuis que la ville a cessé d'être le siège des autorités, elle tombe en décadence. 2° *Pensacola et la côte occidentale*. Ici, les terres sont très-arides; la ville de Pensacola, ayant un dépôt naval et une forte garnison, augmente rapidement. En 1819, la ville avait une population de 2000 âmes; actuellement elle doit être beaucoup plus forte. Il y a sur la baie de St.-Joseph un établissement qui pourra diminuer l'importance de celui de Pensacola; cependant, elle n'en sera pas moins une place d'affaires; la ville est généralement bien bâtie. 3° *Talahassee et le pays récemment acquis des Indiens*. Une grande partie de ce pays se compose encore de marais et de landes arides et couvertes de pins; mais

les terres un peu élevées sont fertiles et produisent des chênes vigoureux; on voit des lacs charmans, où se déchargent les petites rivières du pays. La petite ville de Talahassee prospère; toutefois, étant à 20 milles de l'Océan, elle deviendra difficilement une place de commerce. St.-Marc pourrait attirer les affaires; malheureusement le climat y est malsain.

Le sol d'une grande partie de la Floride, peut-être du pays entier, se compose de bancs de madrépores couverts de terre. On voit des bancs se prolonger journellement sur les côtes, à la grande frayeur des marins; heureusement la violence des courans et l'agitation de la mer détruisent une partie de ces récifs. Le géologue trouvera, dans le sol de la Floride, peut-être des espèces d'animaux curieuses; quant au minéralogiste, il ne trouvera presque rien dans ce sol d'alluvion.

Le climat des Florides est généralement doux et agréable depuis octobre jusqu'à juin. La saison chaude et malsaine est celle des mois de juillet, août et septembre; dans cette saison insalubre, les fièvres endémiques prédominent; toutefois, St.-Augustin reste salubre alors. Ce qui frappe surtout, dans les Florides, ceux qui ne connaissent que la verdure des régions septentrionales, c'est l'exubérance de la végétation; les simples roseaux y poussent avec une vigueur extraordinaire; la vie animale n'est pas moins énergique; les bois et les eaux abondent en animaux; les insectes et les reptiles pullulent dans les marais, les lagunes; à l'approche de la saison où la végétation dépérit, la décomposition de tant de végétaux et d'animaux dans les terrains marécageux gâte l'atmosphère.

Les quadrupèdes des Florides sont généralement petits; le plus grand gibier paraît être le cerf de Virginie; on ne voit plus de bison; au nord, on trouve peut-être encore des ours noirs; les quadrupèdes les plus abondans sont le loup, le renard, le chat sauvage, la loutre et diverses espèces de belettes. Les reptiles acquièrent une grandeur redoutable; on a tué des alligators de 15 à 18 pieds de long; les serpens à sonnette ne sont pas moins formidables dans les Florides que dans d'autres contrées.

Après ces remarques générales, la *Revue américaine* examine les divers ouvrages dont les titres sont transcrits en tête de l'article. M. Grant Forbes, écrivant au nom d'une maison de

commerce qui a des terres à vendre, exagère les avantages des Florides, pour attirer des colons; il parle d'objets de culture qui n'existent point, ou sur lesquels on n'a guère fait d'essais. L'auteur de la notice n° 2 annonce une grande crédulité; toutefois, sa description de St.-Augustin, et des bois d'orangers d'Allachua est exacte. Ce qu'il dit des Indiens est plus poétique que vrai. L'auteur du n° 3, M. Charles Vignolles a dressé une carte qui représente exactement les côtes; à l'égard de l'intérieur, les matériaux paraissent avoir manqué à l'auteur. Il entre dans de grands détails sur l'histoire moderne de la Floride, il donne, comme M. Forbes, des documens qui ont quelque importance. Le discours du col. Gadsden contient un excellent aperçu sur le sol, et les conjectures les plus raisonnables sur l'avenir de cette province; les données qu'il contient sont exactes et méritent d'être consultées. Enfin, le dernier ouvrage, celui de M. Williams, est exact et impartial. Un tiers du volume, sous le titre d'appendix, se compose de lettres, discours et débats du congrès. La carte produite par l'auteur est une des meilleures qu'on ait sur les Florides, seulement on n'y trouve pas les divisions des terres, établies par le bureau cadastral, et qui peuvent être utiles aux personnes qui veulent acquérir des terres. Ces divisions sont marquées sur une carte des Florides publiée par Tanner à Philadelphie. Les noms indiens sont souvent estropiés dans la carte de Williams. L'auteur, dans le texte de l'ouvrage, fait observer que la culture du sucre, du coton, de l'indigo et d'autres articles, pourra contribuer beaucoup à la prospérité des Florides. Cette province a surmonté les premières difficultés; cependant, observe l'auteur, quoique sa population augmente rapidement, diverses causes doivent retarder ses progrès pour plusieurs années; ces causes sont surtout l'état indécis des possessions de terre, et les grandes dotations en biens fonciers, que l'on ne met pas en vente, dans l'espoir d'en faire dans la suite un objet de spéculation plus heureuse. D-c.

92. EXPORTATIONS DE COTON DE LA LOUISIANE, pendant les sept dernières années.

De 1821 à 1822,	156,030 ball.
1822 1823,	171,431
1823 1824,	143,943
1824 1825,	204,557

1825	1826,	251,924
1826	1827,	329,682
1827	1828,	304,848

(*Journal du Commerce* ; 29 nov. 1828, p. 3.)

93. ÉTAT DES PLANTATIONS DE SUCRE à la Louisiane (États-Unis)

PROPRIÉTAIRES ET EMPLACEMENTS DE CES PLANTATIONS.	NOMBRE d'ouvriers qu'elles occupent.	NOMBRE de barriques qu'elles produisent.	POIDS de chaque barrique.	PRODUIT TOTAL.
Le général <i>Wade Hampton</i> possède 3 plantations sur le Mississippi, en aval de Donaldson.....	300	1000	1280	dollars. 89,600
<i>M. Callier</i> , juge, sur le Mississi- pi, vis-à-vis de Donaldson, possède 70 acres de terre à cannes.....	30	120	1200	10,080
<i>M. Jos. Bourgeois</i> , sur la Bayou Lafourche, à environ 29 milles en aval de Donaldson.....	12	40	1000	2,800
<i>M. Aubert</i> , à environ 40 milles en aval de Donaldson, sur la Bayou Lafourche.....	37	180	1300	,560
				14

Indépendamment du sucre, les planteurs retirent une grande quantité de mélasses, qui couvrent une très-grande partie des frais de la culture et de la fabrication. (*Niles' Regist.* ; 7 avril 1827, p. 101.)

94. INSTRUCTION PUBLIQUE A LA LOUISIANE (États-Unis d'Amérique.)

Les faits suivans prouvent combien l'instruction publique est favorisée à la Louisiane :

En 1811, la législature de cet État alloua 39,000 dollars pour la fondation d'un collège central, et d'une école dans chacun de ses comtés.

Par le même acte, la législature affecta annuellement une somme de 3,000 dollars pour l'entretien du collège, et une autre de 500 *id.* pour celui de chaque école.

En 1819, l'allocation affectée à l'entretien des écoles fut portée à 600 doll.; en 1821, elle fut augmentée de 200 *id.* par an.

Depuis lors, une somme annuelle de 5000 doll. a été allouée pour l'entretien d'un autre collège établi à Jackson-Ville, dans le même État. (*Ibid.* ; 6 janv. 1827.)

95. ÉTAT NUMÉRIQUE DES BATIMENS MARCHANDS entrés dans les ports du Mexique, en 1826 :

De Lima, Guayaquil et autres ports de la mer du Sud..	40
Des États-Unis.....	399
De la Colombie.....	6
D'Angleterre.....	55
Des Indes occidentales.....	25
De France.....	49
De la Hollande.....	15
D'Italie.....	6
Du Danemark.....	1
De l'Allemagne.....	2
De l'Espagne.....	1
De la Suède.....	1
De la Prusse.....	1
De Gibraltar.....	15
De la Chine.....	5
Prises.....	3
Vaisseaux nationaux, entrés à diverses fois.....	626
Baleiniers, 10; d'Asie, 2.....	12
Total....	1,267

En sorte que, sur 641 arrivages étrangers, il paraît s'en être trouvé 399, c. à d. plus de moitié, des États-Unis.

Les bâtimens venant des ports de l'Océan-Pacifique et de ceux de la Colombie appartenaient probablement, au moins en majeure partie, à l'Union; il en est de même à l'égard de tous les vaisseaux venant de la Chine, ainsi que des baleiniers. (*Ibid.*; 7 avril 1827, p. 101.)

96. OR ET ARGENT MONNAYÉS à l'Hôtel des Monnaies de Lima, depuis le 1^{er} janvier 1827 jusqu'au 31 mars :

	<i>En argent.</i>	<i>En or.</i>
Janvier.	35,000 marcs.	} 300 marcs.
Février.	19,000	
Mars.	31,000	
Totaux.....	85,000 marcs.	300 marcs.

(*Courier. — Galign. Messeng.*; 18 août 1827.)

97. ESQUISSE HISTORIQUE ET STATISTIQUE DE LA BANDA ORIENTALE dans l'Amérique méridionale.

La Banda orientale, située entre [le 32° degré 10' et le 35° degré lat. s., et entre le 319°—325° 30' de long., porte le nom de Cisplatina chez les Brésiliens, à cause de sa position septentrionale sur le Rio de la Plata. Les Espagnols l'appelaient *pays frontière* (Banda), parce qu'il touche au nord à l'Amérique portugaise (Brésil). Ils divisaient ce pays en deux parties, la *Banda occidentale* et la *Banda orientale*, la rivière d'Uruguay faisant la division de ces deux parties. La *Banda occidentale* forme aujourd'hui les États de la Plata, Entreríos et Corrientès. La côte méridionale de la Banda orientale sur le Rio de la Plata, distance de 335 milles anglais, est couverte de roches, escarpée vers l'orient, et offrant d'excellentes baies. C'est là où se trouve le cap de Santa Maria, l'embouchure septentrionale du Rio de la Plata. A l'est, la côte élevée de la Banda touche à la mer Atlantique du Sud, sur une étendue de 240 milles, jusqu'au Rio Grande do Sul de San Pedro, principalement connu par la colonie allemande qui, depuis quelques années, se trouve établie à la proximité de Porto-Alégré. Jusqu'en ce moment, les armes des Bandistes ont victorieusement repoussé les Brésiliens jusqu'à la rive méridionale de cette grande rivière frontière. Les Impériaux n'ont plus en leur puissance que 2 places fortes sur la côte du Sud, savoir, la capitale de *Montévidéo* et la *Colonie de Sacramento*. Le port sûr de *Maldonado*, également fortifié, à 88 milles de Montévidéo, est entre les mains des insurgens, et leur offre toute la facilité de communiquer avec la mer Atlantique, sans que la flottille brésilienne puisse les en empêcher. Montévidéo, fondé par les Espagnols en 1731, après Maldonado le premier port sur le Rio de la Plata, à 170 milles, ouest, de Buénos-Ayres, comptait, en 1822, 16,000 habitants. Ce port se trouve aujourd'hui bloqué, du côté de la terre, par le général des patriotes, *Don Bonifacio Calderon*. C'est pour la 7^e fois que cette malheureuse ville se trouve dans cette position, depuis le mois de juillet 1806. Elle est, en ce moment, commandée par le général brésilien *Lecor Visconde de Laguna*, le même qui, en juin 1817 (il fut alors colonel portugais), occupa cette ville, depuis incorporée à l'empire du Brésil. La Banda orientale a 10,500 milles géog. carrés, avec une po-

pulation de 175,000 habitans, presque tous Espagnols d'origine. (*Atlantis* ; 1827, n° 1, p. 93.) L. D. L.

98. NOTICE ET OBSERVATIONS DE STATISTIQUE SUR LA PROVINCE BRÉSILIENNE DE MINAS-GERAES; par le baron d'ESCHWEGE. (*Memorias da Acad. real das scienc. de Lisboa* ; Tom. IX, part. I^{re}.)

La province de Minas-Geraes confine, du côté du nord, aux provinces de Bahia et de Pernambouc; à l'ouest, une grande chaîne de montagnes la sépare de la province de Goyazes; au sud-est et au sud, elle touche à la province de St.-Paul et en partie à celle de Rio de Janeiro. C'est un pays montagneux, ayant une superficie de 17,252 l. carrées, et s'étendant de 14° à 23° de latitude, et de 2° est de Rio de Janeiro, à 6° ouest de la même capitale, de longitude. Une longue chaîne, appelée *Grande Serra d'Espinhaço*, divise les Minas Geraes en 2 parties; à l'est des montagnes, le pays est montagneux et couvert de forêts épaisses; à l'ouest, le sol est seulement ondulé, à l'exception des ramifications de la grande chaîne, et présente beaucoup de plaines et de vallons; la constitution du sol varie aussi sur les deux versans. A l'est de la grande *Serra*, dominant les roches granitiques, et à l'ouest les roches schisteuses. L'élévation du sol varie de 1000 pieds à 6300; d'après plus de 200 observations, l'élévation moyenne au-dessus du niveau de la mer, est de 2300 p.

Le climat est tempéré, et la température moyenne n'excède pas 60° Fahrenheit, température égale à celle de Lisbonne; mais l'humidité surpasse celle de la capitale du Portugal, de 11° de l'hygromètre de Deluc. Les localités apportent, au reste, beaucoup de modifications à la température ordinaire; dans quelques districts, il ne gèle jamais; dans d'autres, au contraire, les eaux se couvrent quelquefois d'un demi-pouce de glace. Voici un résumé hygrométrique de 3 ans :

	1818	1819	1820
	Année de disette.	<i>Idem.</i>	Année d'abondance.
Jours pluvieux,	84	96	164
Jours orageux,	39	69	61

D'après les registres de paroisse de l'évêché de Marianna, la mortalité dans les diverses classes de la société présente les proportions suivantes :

Chez les Blancs	4 Naissances sur 98 individus.	3 Décès sur 106 individus.	
Chez les Mulâtres	4	3	100
Chez les Indiens	4	4	408
Chez les Noirs esclaves	4	5	93
Chez les Mulâtres	4	6	100
Chez les Noirs	3	7	172

D'après ce tableau, il y a une plus grande fécondité et une plus grande mortalité chez les Noirs libres, une plus grande fécondité et une moindre mortalité chez les Blancs; une moindre fécondité et une moindre mortalité chez les Mulâtres : enfin, une moindre fécondité et une plus grande mortalité chez les esclaves noirs. A l'égard des Indiens réunis en villages, M. d'Eschwege pense qu'on ne peut se fier aux registres, parce que ces gens déclarent bien les naissances, à cause du présent qui les attend lorsqu'ils prennent des Portugais pour parrains ; mais, comme ils n'ont aucun intérêt de déclarer les décès, ils négligent cette formalité ; on sait d'ailleurs positivement que la mortalité est grande chez les Indiens, et que ce peuple diminue de plus en plus, au lieu d'augmenter.

La province de Minas Geraes se compose de 5 districts ou *comarcas* ; ce sont ceux d'*Oiro-Preto*, *Sabara*, *Rio das Mortes*, *Serro do Frio* et *Paracatu*. Le district d'*Oiro-Preto*, qui renferme le siège du gouvernement et l'évêché, a une superficie de 2268 lieues carrées, et une population de 75,575 ames, dans laquelle ne sont pas comprises toutefois les nombreuses tribus d'Indiens, telles que Botecudos, Puris, Coroatos et Coropos, qui habitent le grand désert entre le Rio Doce et le Rio Pomba, et dont on ignore le nombre ; en sorte qu'on ne peut compter, par lieue carrée, plus de 332 individus civilisés. Le district de Sabara, le plus petit et le plus peuplé, a 1700 l. c. avec une population de 119,520 ames, non compris les Indiens sauvages qui habitent vers le confluent du Rio S. Antonio et du Rio Doce ; il y a donc 70,3 individus par lieue carrée. Le district de *Rio das Mortes*, a, sur une superficie de 3240 l. c., une population de 213,617 individus, ou 65,9 individus par l. c., sans compter le petit nombre d'Indiens qui habitent les bords du Rio Paraíba. Le plus grand district est celui de *Serro Frio*, ayant une superficie de 6156 l. c., sur laquelle il n'y a pourtant que 83,626 individus ; ce qui réduit la popul. d'une lieue carrée à 13,5 individus ; mais il paraît qu'un tiers du pays est occupé par des

peuples sauvages, surtout par des Botecudos. — Enfin le dernier district, celui de *Paracatu*, a 3888 l. c., avec une faible population de 21,772 individus, c'est-à-dire 5,6 individus par lieue carrée. On ne compte pas ici les Sauvages qui errent dans le grand désert qui s'étend depuis la grande route entre Goyazes et S.-Paul, jusqu'au confluent du Paranaíba et du Rio Grande. Les 19 villages d'Indiens Bororos et Xigriabas, disséminés le long de la route de Goyazes à St.-Paul, comprennent un total de 871 ames. Toute la province de Minas Geraes renferme donc une population de 514,108 individus, sur 17,152 l. c. Il y a par conséquent 29,7 individus sur la lieue carrée. Voici au reste le tableau de la population de Minas Geraes en 1821.

DISTRICTS.	PERSONNES LIBRES.						ESCLAVES.				TOTAL des DIS- TRICTS.
	BLANCS.		MULÂTRES.		NOIRS.		MULÂTRES.		NOIRS.		
	hom- mes.	fem- mes.	hom- mes.	fem- mes.	hom- mes.	fem- mes.	hom- mes.	fem- mes.	hom- mes.	fem- mes.	
de preto.....	6,646	6,684	9,658	16,660	4,000	5,000	1,672	1,532	15,291	8,441	indiv. d.
para.....	11,445	10,600	21,252	21,261	6,376	7,357	2,274	2,517	22,550	13,878	75,573
das Mortes.....	42,490	35,355	19,392	20,037	5,845	5,503	4,581	3,723	53,506	23,186	119,520
do frio.....	6,401	5,793	15,159	16,540	8,172	6,887	3,418	1,909	11,137	8,210	213,617
ocata.....	3,281	2,334	4,388	5,308	1,000	1,404	160	90	1,631	2,176	83,626
TOTAL.....	70,262	60,785	69,929	79,806	25,393	26,151	12,105	9,772	104,115	55,890	21,772
AL des deux sexes.	131,047		149,635		51,644		21,877		160,005		514,108

D'après ce tableau le nombre des individus libres est à celui des esclaves dans la proportion de 90 à 50, et le nombre des Blancs à celui des gens de couleur, dans le rapport de 50 à 145.

L'auteur indique ensuite les principaux objets d'exportation de chaque district, savoir, 1° *Ouro* (ou *Oiro*) *Preto* : or, fer, topazes, vivres et un peu de lard; 2° *Sabara* : or, fer, vivres, lard, bétail et coton; 3° *Rio das Mortes* : or, vivres, lard, fromages, bétail, chevaux; 4° *Serra do Frio* : or, diamans et autres pierres précieuses, fer, bétail, et surtout du coton brut, du canton de Minas Novas; 5° *Paracatu* : un peu d'or, du lard, un peu de coton, du bétail et des chevaux. La province ne possède aucune manufacture; il y a une fonderie d'or entretenue aux frais de l'État; on y fond gratuitement l'or des mines, mais l'État retient le 5°

de ce que l'on a trouvé. Dans le temps de la prospérité des mines, 80,000 individus étaient employés à l'exploitation; ce nombre est tombé à 6,000, et la fonderie paraît coûter à l'État plus qu'elle ne lui rapporte, surtout depuis l'établissement d'une banque succursale, en 1819, pour l'achat de l'or en poudre et en barres. La direction des mines de diamans est aussi très-onéreuse pour le gouvernement; ses frais se montent à 135,618,000 reis par an; elle se fait assister d'un régiment de soldats pour empêcher la contrebande. Un 3^e établissement royal est la fabrique de fer, qui coûte également plus qu'elle ne rapporte; enfin la mine de galène d'Abaété, entretenue par le gouvernement, n'est presque d'aucun rapport. L'État a aussi un intérêt dans l'association pour l'exploitation des mines d'or, dont le siège est à Marianna. Cette Société a peu de fonds, et donne peu de résultats. Il existe une fabrique de fers à Cogonhas do Campo, deux autres à Villa de Principe, une autre au pied du Caété, deux autres à Itabira et à Capanema, sans parler de plusieurs petites usines.

M. Eschwege présente un tableau des recettes et dépenses publiques de la province en 1818. Les recettes ont été de 488,484,590 reis; le 5^e de l'or y figure pour la somme de 52,700,844 reis, et les droits d'entrée pour celle de 167,597,074 reis; les dépenses paraissent avoir absorbé une grande partie des recettes; il restait en caisse, au commencement de 1819, la somme de 103,283,105 reis. M. d'Eschwege conseille, par des motifs financiers, de supprimer les fonderies royales d'or et la direction des mines de diamans : ce serait une économie de 70 millions de reis. L'auteur recommande l'exploitation des mines de fer qui abondent dans la province; il voudrait que le gouvernement encourageât l'établissement de petites usines et forges; ce qui n'empêcherait pas de conserver quelques grandes usines, telles que celles de St.-Jean d'Ipanema et de Morro do Pilar; la première pourrait devenir une manufacture d'armes, et fournir des fers aux arsenaux de l'état.

M. d'Eschwege donne, à la fin de son mémoire, deux tableaux indiquant les valeurs des importations et exportations des 5 districts de la province, depuis la mi-juillet 1818 jusqu'à la fin du même mois en 1819. Dans cet espace de temps, les exportations se sont montées à la valeur de 896,176,885 reis; les améthistes

y figurent pour une valeur de 2,368,000 reis; le tabac, pour 70,389,000; l'ipécacuanha, pour 7,551,000; le café, pour 29,217,000; le sucre, pour 45,688,000; le coton brut, pour 58,876,160. Les autres objets d'exportation sont les cuirs, savons, huiles, bestiaux, volailles, porcs, grains, farine de mandioc. Le tableau ne fait aucune mention ni de l'or ni du fer. Dans la même année les importations ont atteint une valeur de 182,651,130 reis; elles ont donc été fort au-dessous des exportations. Le principal article importé a été le sel, qui a coûté à la province la somme considérable de 115,605,000 reis. On a importé beaucoup de fer, cuivre, plomb et étain, du vin, des armes, etc. Les esclaves importés figurent dans le tableau à côté des chevaux, pour une somme de 5,889,000. Ils sont désignés sous le nom d'*Esclaves neufs* (Escravos novos); ce qui veut dire apparemment qu'ils n'ont pas servi; car les chevaux reçoivent la même épithète dans le tableau. L'odieuse traite des Noirs se continue donc au Brésil, en dépit des traités les plus solennels qui en ont garanti l'abolition.

D-c.

99. EXPORTATION DU SUGRE DE LA HAVANE; 1828.

Cette exportation, depuis le 1^{er} janvier 1828 jusqu'à la fin de mai, s'élève

Pour les États-Unis, à.....	11,464 caisses
l'Allemagne et les Pays-Bas.....	62,706
la mer Baltique.....	21,459
l'Espagne et la France.....	26,358
la Méditerranée.....	3,769
	125,755 caisses.

(*Le Phare du Havre*; 22 juil. 1828.)

100. ESCLAVAGE A LA JAMAÏQUE.—Le nombre total des esclaves vendus par autorité de justice, pour dettes, dans l'île de la Jamaïque, depuis 1808 jusqu'à 1827, s'est élevé à 22,661; et les produits bruts des ventes à la somme de 1,620,392 liv. sterl. (*Star.—Galign. Messeng.*; 13 août 1828.)

101. COMMERCE DES PHILIPPINES.—Le *Canton Register* contient l'état suivant de la valeur des exportations et des importations qui ont eu lieu à Manille en 1827.

Exporté dans	29	vaisseaux espagnols. . .	384,991	doll.
	21	<i>idem</i> américains. . .	196,651	
	1	<i>idem</i> brésiliens. . . .	5,050	
	6	<i>idem</i> anglais.	90,944	
	1	<i>idem</i> danois.	30,306	
	1	<i>idem</i> hollandais. . .	27,711	
	7	<i>idem</i> français.	132,850	
	1	<i>idem</i> hambourgeois	8,158	
	5	<i>idem</i> portugais. . . .	21,594	
	9	jonques chinoises. . . .	195,443	

Total de la valeur des exportations. 1,093,690 doll.

Importé dans	34	vaisseaux espagnols. . . .	250,500	doll.
	19	<i>idem</i> américains. . .	213,030	
	1	<i>idem</i> brésilien. . . .	26,645	
	7	<i>idem</i> anglais.	106,020	
	2	<i>idem</i> hollandais. . .	5,130	
	7	<i>idem</i> français.	50,055	
	1	<i>idem</i> hambourgeois	33,765	
	3	<i>idem</i> portugais. . . .	9,050	
	9	jonques chinoises. . . .	354,485	

Total de la valeur des importations. 1,048,680 doll.

Balance en faveur des exportations. 45,010 doll.

Au nombre des objets d'exportation se trouvaient les suivants, savoir :

De café, 2,242 péculs; d'ivoire, 13,411 péculs; d'indigo, 285,684 liv.; d'écailles de perles, 44,186 catties; de poivre 13,464 catties; de riz, 14,359 carans; de sucre, 28,359 péculs. (*Asiat. Journ.*; sept. 1828, p. 374.)

102. MISSION WESLEYENNE DANS LA NOUVELLE ZÉLANDE.

Le premier établissement formé par les missionnaires wesleyens, dans la Nouvelle-Zélande, à Wangaroa, localité située, sur le côté occidental de l'île, et près de son extrémité septentrionale, fut pillé et détruit, il y a environ quinze mois, par une horde de naturels du pays. On publia dans le temps une relation circonstanciée de cet événement désastreux. Les mis-

sionnaires, dépouillés de leurs propriétés personnelles, et forcés d'abandonner celles de la Société à la rapacité des Sauvages, se rendirent dans la Nouvelle-Galles méridionale, pour y conférer avec leurs confrères touchant les mesures à prendre pour se procurer les moyens convenables de reprendre le cours de leurs travaux. Il fut convenu qu'on saisirait la première occasion favorable pour rétablir la mission avec quelque succès. On trouva cette occasion à 'Hokianga (qui s'écrit parfois *E Ho Ki Anga*), lieu situé sur la côte occidentale, à environ 40 milles de la baie de Wangaroa, et à peu près 50 milles, par terre, de la Baie des Iles. On reconnut que les habitans du lieu et de son voisinage étaient au nombre d'environ 4000 ames; que les diverses tribus dont les villages étaient situés sur les bords d'une belle rivière navigable, pouvaient être aisément visitées en bateau; que ces tribus, quoique indépendantes les unes des autres, étaient en paix entr'elles, et que Patuone, le principal de leurs chefs, homme doué d'une intelligence supérieure, et exerçant une grande influence sur ses compatriotes, non-seulement était disposé en faveur des Européens, mais encore désirait particulièrement voir les missionnaires fixer leur résidence près de lui, et qu'il s'engagerait, dans ce cas, à les protéger de tout son pouvoir. A ces circonstances favorables il s'en joignait une autre d'une certaine importance. Il existait déjà sur les lieux un établissement d'Européens, qui avait pour objet de construire des vaisseaux et de trafiquer avec les indigènes, et dont les propriétaires, Thomas Raine et Gordon D. Browne, écuyers, respectables négocians de Sydney, manifestèrent le désir de voir rétablir la mission dans cette partie du pays, et promirent de lui donner toute l'assistance qui pouvait dépendre d'eux. Ces considérations induisirent les missionnaires à fixer à 'Hokianga le siège de leurs opérations futures; et en conséquence le révérend John Hobbs et M. Hobbs, le révérend James Stack, et miss Bedford, accompagnée de Luke Wade et de sa femme, comme domestiques de confiance, et de 'Hika, jeune indigène, très spirituel, qui avait résidé avec eux à Wangaroa, et les avait accompagné dans la nouvelle colonie, firent voile en octobre dernier pour 'Hokianga. Ils débarquèrent à Wathon, lieu peu éloigné de la résidence de Patuone, et à environ trente-deux milles de l'embouchure de la rivière. Là ils demeurèrent plusieurs mois

mais depuis ils ont jugé nécessaire de transférer leur établissement dans un endroit appelé *Mangungu*, situé à six milles plus bas, sur le bord de la rivière, où ils s'occupent présentement à construire un édifice convenable, et à former un établissement définitif. Leur intention est de visiter toutes les tribus voisines pour leur enseigner les vérités du Christianisme, et se charger immédiatement de l'éducation de tous les enfans qu'ils pourront entretenir, et dont quelques-uns pourront, par la suite, aider à instruire leurs propres compatriotes. (*Sydney Gazette*; 21 mai 1828.) L.

103. OBSERVATIONS SUR LES GLACIERS ET LE CLIMAT DU SPITZBERG, faites pendant une visite dans cette île; avec une réplique aux remarques de M. Scoresby; par Thom. A. Latta. (*Edinburgh new philosoph. journal*; avril-juin 1827, p. 91.)

Dans son *Traité sur les régions arctiques*, M. Scoresby fait observer qu'il est remarquable que le froid rigoureux observé dans les grandes élévations des climats tempérés et même chauds, n'existe point sur les cîmes des hautes montagnes du Spitzberg, où la neige fond quelquefois totalement sur les hauteurs les plus considérables, tandis qu'au Ben Nevis en Écosse, dont l'élévation n'est que d'environ 4380 pieds, il y a quelquefois des trainées de neige pendant toute l'année. C'est cette assertion que M. Latta combat dans son article. Il fait observer d'abord qu'il faut mettre le Ben-Nevis et d'autres montagnes hors de ligne de comparaison, parce que le séjour de la neige en été sur des montagnes de quelques milliers de pieds de hauteur dépend des circonstances locales. Quant au Spitzberg, M. Latta, qui a visité cette île dans l'été de 1818, y a trouvé de la neige, non-seulement sur les montagnes où elle couvrirait des glaciers très-épais et extrêmement vieux, mais encore dans les vallées et les plaines; sur la plage seulement elle était fondue; et de ce côté les montagnes étaient sillonnées de ravins, par lesquels s'écoulaient les glaces fondues. Selon M. Latta, la mer absorbe le peu de chaleur que répandent en été sur l'île du Spitzberg les rayons solaires; aussi la température y est toujours basse, et le soleil ne la fait pas hausser beaucoup au-dessus du point de congélation. L'auteur convient pourtant que, dans quelques endroits de la plage, dégarnis de neige, le ther-

momètre peut s'élever en été jusqu'à 40 ou 50° (probablement de Fahrenheit); et dans le fait les montagnes de glace sont rares sur la côte occidentale; mais M. Latta ajoute que, dans l'intérieur, le soleil n'a guère d'effet.

D-c.

PLANS ET CARTES.

104. **GLOBE TERRESTRE**, dressé d'après les dernières observations astronomiques et les découvertes les plus récentes; par A. H. DUFOUR, géographe, élève de M. Lapie. Paris, 1828; Ch. Dien, édit. (1).

M. Dufour, qui s'occupe avec succès de la géographie, vient de donner une nouvelle preuve de l'intérêt qu'il porte à la propagation de cette science, en publiant un très-beau globe terrestre de onze pouces de diamètre.

Ce globe, aussi remarquable par l'esprit et le genre du dessin, que par la pureté, le fini de la gravure, et la netteté de la lettre, a été dressé d'après les observations astronomiques vérifiées ou récemment faites, les itinéraires les plus estimés des voyageurs et les cartes les plus exactes. Aussi présente-t-il en général l'état des connaissances acquises jusqu'à ce jour sur la planète que nous habitons. Cette sphère a été l'objet d'heureuses innovations : les eaux, au lieu d'être gravées et de former des taches le long des continens et autour des groupes d'îles, sont lavées comme dans un dessin. L'auteur a aussi substitué aux figures fantastiques du zodiaque, jusqu'alors représentées sur nos sphères, et qui n'étaient propres qu'à fausser le jugement, les figures géométriques que présentent réellement à la vue, dans le ciel, les douze constellations de cette zone sphérique.

L'exécution matérielle de cet instrument répond aux soins apportés à sa réduction. La sphère roule librement sur son axe, de manière à amener tour à tour tous ses points sous le méridien. Ce grand cercle, haussant ou baissant, l'axe du monde en glissant dans les entailles de l'horizon, il est aisé de déterminer les aspects du ciel à l'égard de tous les peuples du globe, de

- (1) Prix: Monté sur grand pied avec méridien en cuivre, boussole..... 125 f.
Id. Sur un trépied méridien et boussole en cuivre, .. 100
Id. Méridien en carton : 50
Id. Monture simple 40

mesurer les distances des lieux, de connaître la durée des jours et des nuits pour tel point, le moment du lever et du coucher du soleil, l'heure qu'il est dans tel endroit quand il est midi dans un autre, et de résoudre enfin toutes les questions relatives à la disposition des lieux, tant entr'eux sur le globe, qu'à l'égard du soleil et du ciel.

Cet instrument, préférable à tous ceux qui ont été construits antérieurement, et qui ne peut que gagner à leur être comparé, est susceptible de décorer les cabinets d'étude et les bibliothèques des savans et des hommes de lettres; il servira utilement dans les établissemens d'instruction publique, où il sera bien sûrement recherché, à cause de sa perfection et de la belle proportion de son volume.

SUEUR MERLIN.

105. HALL'S NEW GÉNÉRAL ATLAS. — Nouvel atlas général de HALL; part. VII. Londres.

Cet atlas se perfectionne à mesure qu'il avance. La partie actuelle se compose de l'Angleterre et du pays de Galles, de la Chine et de la terre de Van-Diemen. (*Lond. liter. Gazette*; 10 mai 1828.)

106. ATLAS DE L'HISTOIRE DES EMPEREURS; par CREVIER; faisant suite à l'Histoire Romaine de ROLLIN, revue par M. LETRONNE. In-4°.; prix, 5 fr. Paris, 1828; Firmin Didot.

Les 5 cartes qui composent ce petit atlas ont été dressées par M. Perrot. En voici les titres : 1° la Palestine; 2° empire des Parthes; 3° la Dace conquise par Trajan, la Mœsie et la Thrace; 4° Germanie et pays situés entre le Danube et la mer Adriatique; 5° la Grande-Bretagne.

S. M.

107. CARTE DE L'EUROPE OCCIDENTALE ET MITOYENNE; par R. v. L. (*Rühl de Lilienstern.*) Berlin, 1825. (*Éphémérides géogr. de Weimar*; 1825, vol. XVI, cah. 15, p. 471.)

Cette carte, exclusivement destinée aux écoles, est lithographiée, et se compose de 24 feuilles formant un ensemble, et dont chacune a 18 pouces de hauteur sur 15 pouces de largeur. Elle embrasse tout le continent européen, non compris les régions situées au nord et à l'ouest de Stockholm et de Pétersbourg. L'écriture est d'une grosseur suffisante pour être bien

distinguée dans une distance de 4 à 5 pieds. A côté du signe des villes se trouve aussi le nombre de la population. L'auteur, ayant destiné cette carte aux écoles primaires, n'a pu donner à son travail cette élégance dont une carte est susceptible, vu qu'un prix plus élevé l'aurait mise hors la portée de la classe inférieure, à laquelle elle est principalement destinée. L. D. L.

108. PLAN ROUTIER DE LA VILLE DE PARIS, divisé en 12 arrondissemens ou mairies et en 48 quartiers, avec tous les changemens et projets ordonnés par le gouvernement. Nouv. édit., revue, corrigée et augmentée; par CH. PICQUET. — Paris, 1824; l'auteur, quai Conti, n° 17.

Les changemens et les constructions d'utilité publique, les projets particuliers d'une certaine importance, qui s'exécutent journallement dans la capitale, autant pour les besoins d'une population toujours croissante que pour sa salubrité, son embellissement et sa circulation, avaient rendu en quelque sorte méconnaissables de nombreuses parties du Plan de Paris, lesquelles ont nécessité des modifications de telle sorte, qu'il est maintenant au courant, et en est redevenu la représentation fidèle.

Ce plan, de 2 feuilles, chacune de 1 pied 10 pouces sur 2 pieds 9 pouces, présente non-seulement tous les changemens opérés en 1824, mais encore les tracés des nouveaux projets, des monumens et rues qui s'exécutent avec activité ou qui ont reçu un commencement d'exécution, entre les barrières de Clichy et de Mouceaux et les rues du Rocher et de Clichy; le nouveau quartier Poissonnière, ou système des rues de l'enclos Saint-Lazare, l'un des plus utiles projets de la grande cité, qui offrira bientôt un débouché entre les trois barrières de Pantin, Saint-Martin et Saint-Denis, et les quartiers de l'Ouest, au moyen de la grande rue diagonale, dite de Meaux, ouverte au-dessus des pentes des rues des faubourgs Saint-Martin et Saint-Denis, laquelle évitera désormais la fatigue de la montée et de la descente, difficulté du plus grand intérêt pour les transports de toutes espèces, dont il fallait triompher; le canal de Saint-Martin, qui part du bassin de l'Ourcq et se rend au fossé de la Bastille; le boulevard qui s'étend de la place Mazas à celle du Trône, et enfin la grande et belle rue du Louvre à la place du Trône, etc.

Ce plan est remarquable par des réductions détaillées du parc de Mouceaux, des jardins Beaujon et de Marbœuf, et des Champs-Élysées, de l'ensemble du Palais-Royal et du château du Louvre, de l'École militaire, du Champ-de-Mars, des jardins du Roi et du Luxembourg, du cimetière du père Lachaise, etc.

109. I. ESQUISSE DU SYSTÈME DES MONTAGNES D'ALLEMAGNE ; par R. de L. Berlin, 1826.

110. II. SUPPLÉMENT A L'OROGRAPHIE D'ALLEMAGNE (DÉNOMINATION DES MONTAGNES ET DES CHAINES) ; par R. de L. Berlin, 1826.

111. III. CARTE DES FRONTIÈRES ET DES LIEUX D'ALLEMAGNE ; par R. de L. Berlin, 1826. (*Éphémérides géogr. de Weimar* ; 1827, vol. XXIV, cah. 10, p. 307.)

Trois cartes cohérentes, dont le but est de présenter sur des tableaux différens ce qu'on a l'habitude d'offrir dans un seul cadre, et qui, pour cette raison, ne peut être rendu avec autant d'exactitude et d'une manière aussi complète que d'après le système de l'auteur. Les trois cartes ont la même dimension, ayant en hauteur $15 \frac{1}{2}$ pouces de Paris sur 20 pouces de largeur, et étant dressées sur une échelle de 1 pouce de Paris sur 1 degré de longitude. Elles comprennent non-seulement toute l'Allemagne, mais aussi tout le royaume des Pays-Bas, une partie de la France, toute la Suisse, la Haute-Italie, la Hongrie, la Dalmatie, la partie nord-ouest de la Turquie, toute la Prusse et la Pologne, et une partie de la Russie. Lithographiées, elles offrent tout ce que cet art a produit de plus parfait dans ce genre, bien qu'elles ne puissent soutenir une comparaison avec une bonne gravure. — La première feuille, l'esquisse du système des montagnes, a naturellement pour objet principal l'orographie ; cependant l'hydrographie y est traitée avec le même soin, notamment la force des fleuves et des rivières, d'après leur grosseur relative et leur importance, notions détaillées dont l'exactitude n'est commune qu'à un très-petit nombre de cartes hydrographiques. L'exécution orographique mérite également les plus grands éloges, tout le système des montagnes y étant reproduit jusqu'aux plus petits détails d'après les meilleurs matériaux. Quant à la canalisation des différens pays qui sont du cadre de cette carte, on est étonné de

trouver indiqués les canaux en France, tandis qu'ils manquent en plus grande partie en Allemagne, en Prusse, etc. — La seconde feuille est un supplément de la première. L'hydrographie n'y est pas traitée avec autant de détail que sur la carte précédente; mais, en revanche, le système des montagnes offre tout ce que l'orographe peut désirer, le nom des montagnes et des chaînes, des plateaux, des croupes, la direction des montagnes, leurs dimensions, etc. — La troisième feuille offre un tableau facile et exact du rapport politique des frontières de l'Allemagne, de l'Autriche et de la Prusse, avec les subdivisions par provinces, districts de régence, et les cercles. L. D. L.

112. CARTE DU ROYAUME DE WURTEMBERG, dressée et publiée par le Bureau royal de statistique et de topographie. N^{os} 4 et 5. Prix de chaque feuille, 1 flor. 48 kr. Stuttgart et Tübingen; Cotta. (*Memninger, Wurtemberg. Jahrbücher*, 1826, cah. 2.)

Cette carte, dressée sur une échelle de $\frac{1}{38880}$, se composera d'environ 38 feuilles, offrant chacune 9 $\frac{1}{2}$ milles carrés. — La première des deux feuilles que nous annonçons renferme Tübingen, Rottenbourg, Reutlingen et Hechingen; la seconde, Urach et Müsingén. On pourra se faire une idée de l'exactitude mathématique de cette carte en considérant que chaque feuille offre la réduction de 400 cartes de cadastre, dont chacune a pour bases deux points trigonométriques. L. D. L.

113. SIX SHEETS OF A NEW ATLAS OF INDIA. — Six feuilles d'un nouvel atlas de l'Inde, d'après l'exploration des districts montagneux faite par les capitaines Hodgson, Herbert et Webb; le tout dressé sur une échelle de 4 milles par pouce, par le capitaine FRANKLIN; prix de chaque feuille, 8 sch. Londres, 1827.

D'après les ordres de la Compagnie des Indes, M. John Walker grave cet atlas sur des plans trigonométriques levés à cet effet, l'ouvrage étant destiné à former dans son ensemble une carte complète de toute l'Inde, conçue sur un plan uniforme.

114. CARTE GÉNÉRALE DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE. (*Éphémérides géogr. de Weimar*; 1827, vol. XXIV, cah. 8, p. 250.)

Carte dont on ignore l'auteur, l'époque et le lieu où elle a été confectionnée. L'écriture étant en russe, il faut croire qu'elle est la production d'un géographe russe, et s'il faut en juger d'après la marque du papier, elle se vend au dépôt géographique de *S. Schropp* à Berlin. Cependant elle n'est pas sans mérite, offrant une image assez fidèle de la partie septentrionale du continent de l'Amérique. L'auteur a tiré parti du plus grand nombre des matériaux modernes, et même de plusieurs qui sont encore peu connus. Cette carte se compose de 4 grandes feuilles, de 24 $\frac{1}{2}$ pouces de Paris de largeur sur 19 pouces de hauteur, dressées d'après la projection de Bonne. L. D. L.

115. CARTE DU MEXIQUE. (Voy. *Bullet.*, Tom, XI, n^o 111.)

Les beaux-arts firent, il y a quelques années, une perte sensible par le décès de John Mellish, géographe et marchand de cartes à Philadelphie; mais la place qu'il avait laissée vacante a été même plus que remplie par l'habile M. H. S. Tanner, excellent graveur de cette ville. Cet artiste vient de publier une magnifique carte du Mexique, qui est sans doute aussi correcte qu'elle peut l'être dans l'état actuel des connaissances géographiques acquises sur cet intéressant pays, et il a fait entrer dans son travail tous les renseignemens les plus récents obtenus touchant cet objet. On y trouve les divisions par états, telles qu'elles sont déterminées par les actes du congrès. L'auteur y a joint une carte particulière des routes depuis la côte jusqu'à la ville de Mexico, une table qui indique la distance respective des lieux, et une autre table indiquant le nom des divers états, leur surface en mille carrés et leur population, les capitaux qu'ils possèdent, les productions du pays, etc. Ces annotations remplissent agréablement des vides qui, sans cela, eussent présenté des lacunes dans la carte. (*Niles' Register*; 7 av. 1827, p. 111.)

ÉCONOMIE PUBLIQUE.

116. LECCIONES DE POLITICA SEGUN LOS PRINCIPIOS DEL SISTEMA POPULAR REPRESENTATIVO, adoptato por las naciones americanas; por Luis FERNANDO VIVERO. In-12 de 19 feuilles $\frac{1}{2}$. Paris; impr. de Gaultier-Laguionie.

117. *BESCHOUWING VAN DE STAATSKUNDIGE INSTELLINGEN DER OUDHEID.* — Examen des institutions politiques de l'antiquité, applicables aux sociétés modernes; par J. A. BAKKER. 290 p. in-8°. Rotterdam, 1825; Arbon. (*Letterkund. Magazijn*; 1826, n° 15.)

M. Bakker a divisé son travail en 12 chapitres. Dans les 5 premiers, il s'occupe des institutions politiques de l'Orient, de la comparaison de l'état politique de l'Asie et de celui de l'Europe, des formes du gouvernement chez les anciens, des mœurs et coutumes dans les républiques anciennes, des opinions des anciens philosophes à l'égard de la politique. Passant ensuite au moyen âge, l'auteur compare les institutions de cette époque à celles de l'antiquité. Dans les 4 chapitres suivans, il examine les opinions qui régnaient aux ^{xvi}^e, ^{xvii}^e, ^{xviii}^e et ^{xix}^e siècles. Les deux derniers chapitres contiennent des réflexions sur l'état politique du genre humain. L'antiquité est traitée plus brièvement dans cet ouvrage que l'époque suivante, et l'auteur paraît avoir puisé plutôt dans l'ouvrage allemand de Heeren que dans les ouvrages anciens mêmes. M. Bakker cherche à prouver que ni les républiques grecques, ni le despotisme oriental, ne sauraient servir de modèle aux peuples modernes; il attribue le despotisme dans l'Orient à 3 causes, savoir: vie nomade des habitans, influence des prêtres et polygamie. Les institutions du moyen âge sont exposées aussi trop brièvement; à l'égard des républiques italiennes, l'auteur aurait pu profiter mieux des ouvrages existans. M. Bakker traite d'une manière plus satisfaisante des institutions modernes. D—o.

118. *ŒUVRES COMPLÈTES DE J. DOMAT*; nouv. édition, revue, corrigée et précédée d'une notice historique; par JOSEPH REMY, jurisconsulte, membre de plusieurs Sociétés savantes. — 4 vol. in-8°; prix, 8 fr. et 9 fr. 50 c. Paris, 1828; Firmin Didot.

Aucun auteur, avant Domat, n'avait tenté de refondre, pour ainsi dire, toute la jurisprudence, de lui donner de l'ensemble et de l'unité, et d'offrir sur toutes les matières du droit un corps de doctrine et de principes méthodiquement disposé; il conçut et exécuta ce vaste projet. Son dessein fut de réunir les

lois civiles dans leur ordre naturel, de faire le même travail sur le droit public, et d'y joindre un choix des lois romaines qu'il estimait être utiles à l'interprétation du droit français. D'Aguesseau l'encouragea dans une si belle entreprise; il lui facilita même les moyens de l'accomplir en le faisant venir à Paris et en appelant sur lui les grâces du roi. Ce grand magistrat, dans les instructions adressées à son fils, rend hommage au génie de Domat; il lui conseille la lecture de ce grand ouvrage des lois civiles dans leur ordre naturel.

« Personne, dit-il, n'a mieux approfondi que Domat le véritable principe des lois, et ne l'a expliqué d'une manière plus digne d'un philosophe, d'un jurisconsulte et d'un chrétien. Après avoir remonté jusqu'aux premiers principes, il descend jusqu'aux dernières conséquences; il les développe dans un ordre presque géométrique; toutes les différentes lois y sont détaillées avec les caractères qui les distinguent. C'est le plan général de la société le mieux fait et le plus achevé qui ait jamais paru, et je l'ai toujours regardé comme un ouvrage précieux que j'ai vu croître et presque naître entre mes mains par l'amitié que l'auteur avait pour moi. Vous devez vous estimer heureux, mon cher fils, de trouver cet ouvrage fait avant que vous entriez dans l'étude de la jurisprudence. Vous y apporterez non-seulement un esprit de jurisconsulte, mais de législateur, si vous le lisez avec l'attention qu'il mérite, et vous serez en état, par les principes qu'il vous donnera, de discuter vous-même, dans toutes les lois que vous lirez, ce qui appartient à la justice naturelle et immuable, de ce qui n'est que l'ouvrage d'une volonté positive et arbitraire; de ne vous point laisser éblouir par les subtilités qui sont souvent répandues dans les jurisconsultes romains, et de puiser avec sécurité dans ce trésor de la raison humaine et du sens commun que l'on trouve recueilli, comme je vous le dirai quand il sera temps que vous commenciez à l'étudier. »

Ce jugement a été ratifié plus tard. Le livre de Domat renferme deux qualités précieuses, surtout dans l'étude des lois : la brièveté, qu'il a obtenue, en se bornant à rapporter les dispositions qui lui ont paru utiles; et la clarté, qui a été l'effet du plan méthodique qu'il a suivi.

L'autorité des lois romaines, sur lesquelles Domat s'appuyait, ne suffit plus aujourd'hui; les changemens apportés par la lé-

gislation nouvelle ont fait naître dans les œuvres de cet illustre écrivain une lacune que le nouvel éditeur s'est proposé de remplir; il a fait des additions importantes et retranché certaines parties qu'il a jugées superflues. Ainsi les abrégés des articles qui se trouvent à la tête de chaque section, les fragmens des textes de droit romain, lui ont paru inutiles; il a cru suffisant de renvoyer à la loi. Il a ajouté au travail existant l'indication des articles de nos codes et des dispositions législatives et réglementaires qui s'y rapportent : de cette manière, il a lié et expliqué l'une par l'autre les deux législations. Il a placé en tête du premier volume une trop courte notice sur l'illustre auteur.

Les 2 premiers volumes renferment le traité des lois et les lois civiles; le troisième contiendra le droit public, avec la corrélation des articles de la Charte et des lois en vigueur qui la complètent ou la modifient, ainsi que les ordonnances qui l'appliquent; il sera augmenté de différens extraits tirés des plus célèbres publicistes anciens et modernes, qui se rattachent au droit public de Domat. Le quatrième renfermera les harangues et le *Legum Delectus*, augmenté de l'indication des lois et des ordonnances qui s'y rapportent.

On ne peut qu'applaudir à cette entreprise et aux additions dues à l'éditeur dans le but d'augmenter l'utilité des ouvrages de Domat; nous hésitons à approuver les retranchemens qu'il s'est décidé à faire. Domat n'avait rien écrit d'inutile; ces sommaires, qui précèdent les chapitres et en indiquent l'objet, font connaître l'ordre qu'il a suivi et soulagent l'attention. La suppression des textes du droit romain est-elle suffisamment excusée par l'indication des lois? Nous ne le pensons pas. Bien que Domat n'ait rien laissé à désirer sur les parties diverses renfermées dans son travail, cependant la précision des lois romaines ajoutait à ce qu'il avait expliqué, et satisfaisait entièrement le lecteur, qui désormais, pour retirer le même fruit, sera obligé de feuilleter l'énorme recueil des lois, ou de recourir à une édition précédente.

Celle-ci aura toujours sur les autres un avantage dû aux additions faites par l'éditeur; elles augmenteront l'utilité actuelle du travail de Domat, à l'égard duquel la postérité a confirmé cet éloge qu'en faisait l'illustre chancelier : « On peut l'appeler le

jurisconsulte des magistrats, et quiconque posséderait bien son ouvrage ne serait peut-être pas le plus profond des jurisconsultes; mais il serait le plus solide et le plus sûr de tous les juges. »

C. TARDIF, avocat.

119. I. Article au sujet des ouvrages de M. Ch. Lucas intitulés :

1^o DU SYSTÈME PÉNAL ET DU SYSTÈME RÉPRESSIF EN GÉNÉRAL; 2^o DE LA PEINE DE MORT EN PARTICULIER. (*Revue française*; n^o 5, sept. 1828.)

120. II. NÉCESSITÉ DE LA PEINE CAPITALE dans l'intérêt de l'ordre social, en réponse au discours de M. d'Ulin de la Ponnerye sur l'abolition de la peine de mort; par M. Emm. L...N de M...Y, avocat à la cour royale de Paris. *Broch.* in-8^o de 82 p. Paris, 1828; Delaforest et Delaunay.

121. III. LETTRES ET DISCOURS en faveur de l'inviolabilité de la vie de l'homme, publiés par le fondateur du concours ouvert à Genève en faveur de l'abolition de la peine de mort. — *Broch.* in-4^o. Genève, 1828; Lador, imprim.

122. IV. DU SYSTÈME PÉNAL, et de la peine capitale en particulier, à l'occasion des ŒUVRES de MICHEL LEPELLETIER (1); par M. BEUVILLE. (*Revue encyclopéd.*; nov. 1828, p. 367.)

L Le n^o 5 de la *Revue française* renferme, à l'occasion de l'ouvrage de M. Ch. Lucas sur le système pénal et la peine de mort, un travail trop remarquable pour ne pas être signalé dans ce journal.

L'auteur ne se propose pas de faire l'analyse et la critique du mémoire qui a valu à son auteur une double palme; il examine de nouveau le même sujet; il veut, en précisant et en classant les questions, applanir la voie aux écrivains qui voudraient s'en occuper encore. Il n'est point l'adversaire du système qui tend à l'abolition de la peine de mort; au contraire, il fait des vœux pour le succès des efforts généreux des philanthropes qui, depuis tant d'années, s'emploient à l'obtenir; mais il veut que cette cause si belle et si bonne soit défendue par les seules armes de la raison et de la vérité, qu'elle sorte de la sphère des

(1) 1 vol. in-8^o. Bruxelles, 1828.

utopies, et qu'elle s'établisse sur le terrain des idées qui s'avouent et des choses qui se font; qu'elle soit gagnée auprès des esprits sérieux, comme elle l'est depuis long-temps auprès des âmes sensibles.

Pour savoir s'il convient de conserver ou d'abolir la peine de mort, il faut examiner : 1^o si elle est utile, 2^o si elle est légitime. Sous le premier point de vue, celui de l'utilité, on ne peut raisonner d'une manière générale et absolue, parce que l'utile et le nuisible, étant choses purement relatives, dépendent des époques, et varient avec les circonstances et l'état des esprits. On ne peut cependant méconnaître deux effets réels dans l'application de cette peine : d'abord elle prévient toute récidive de la part de celui qui la subit, et ensuite elle frappe de terreur au plus haut degré. Les zélateurs de l'abolition ont contesté cependant ce dernier effet, en soutenant que les criminels ne redoutaient pas l'échafaud; que l'infamie, la prison, les travaux forcés leur étaient plus terribles. Mais que l'on pénètre dans une prison, y verra-t-on le condamné à mort refuser d'échanger le supplice qui l'attend contre toute autre peine, et les condamnés à une autre peine accepter l'offre de l'échanger contre l'échafaud? Regarderait-on comme un acte humain et compatissant d'envoyer à l'échafaud un homme condamné aux travaux forcés à perpétuité? Enfin l'horreur que cette peine inspire à ceux qui la combattent diminuera-t-elle aux yeux de ceux qui en seront menacés? D'un autre côté, il faut convenir que, dans l'état actuel de la société, une bonne prison peut répondre de tout individu et prévenir la récidive; que la douceur de nos mœurs, l'aisance répandue dans toutes les classes de la société rendent la prison et ses rigueurs suffisantes pour mettre un frein aux caractères violens et passionnés, et pour préserver la paix publique. Mais il faut restreindre ce dernier motif à certaines époques et à certains pays; il faut tenir compte de la différence des mœurs et des maximes sociales; il peut arriver que, dans les provinces d'un même royaume, il y ait du danger à supprimer la peine capitale dans les unes, quoiqu'il n'y en ait pas à en affranchir les autres; qu'elle puisse, par exemple, être abolie sur le continent et qu'elle ne puisse pas l'être en Corse. On doit, en outre, examiner la question dans ses rapports avec tel ou tel crime, en pesant la

nature du danger qu'il fait courir à la société et les autres mesures préventives dont on peut faire usage ; il est vraisemblable que le moment d'abolir cette peine sera venu à l'égard de tel crime avant d'être arrivé à l'égard de tel autre.

Examinée sous le point de vue de l'utilité, la question de la peine de mort dépend des hommes, des climats, des événements ; elle doit être décidée par l'homme d'état, par le jurisconsulte ; elle est étrangère au domaine de la philosophie.

Mais considérée sous le point de vue de la légitimité, elle se rattache à des principes éternels, absolus, immuables, qui relèvent exclusivement de la pure philosophie.

Pour décider si la peine de mort est légitime, il faut examiner les questions suivantes : 1^o Qu'est-ce que punir ? 2^o En qui réside le droit de punir ? 3^o A quelle condition ce droit est-il exercé ?

1^o *Qu'est-ce que punir ?* — L'accomplissement des devoirs imposés à l'homme lui concilie l'estime de ses semblables et la paix intérieure ; s'il s'y dérobe, les remords s'emparent de son âme et le blâme public éclate de toutes parts. Les récompenses sont ainsi un encouragement au bien, et les expiations offrent un effet préventif contre le mal ; elles retiennent dans la bonne voie ; elles contribuent à la prospérité de la société, qui naît de l'accomplissement des devoirs réciproques imposés aux hommes : mais la paix d'une bonne conscience, les remords, la crainte du blâme public, le redoutable avenir du méchant, qui nous est révélé par la nécessité de la rétribution du bien et du mal, n'ont pas assez de puissance pour lutter en toute occasion et avec un égal avantage contre la fougue des passions, et protéger la tranquillité publique ; il faut d'autres garanties.

La charité que le riche doit à l'indigent, la protection que le puissant doit au faible, sont des devoirs facultatifs ; mais il en est d'autres que l'on peut exiger. Ainsi la force peut être mise en usage pour faire respecter sa vie ; son emploi, qui n'est autre chose que le droit de défense mis en action, est légitime ; mais parce qu'il ne protège que le fort et livre le faible à la violence, il n'offre qu'une garantie impuissante et imparfaite. Le médiateur, qui se place entre l'offenseur et l'offensé, qui met la force du côté du bon droit, concourt par son intervention plus efficacement au maintien de l'ordre et de la paix que le droit de dé-

fense lui-même, parce qu'exempt de toute passion personnelle, il renferme l'emploi de la force dans ses véritables limites.

La punition, la pénalité, qui tient de l'expiation, du droit de défense et du droit d'intervention, qui est cependant autre chose, complète le système des garanties sociales. Le système pénal dévoile, en effet, par ses procédés actifs et puissans, les mystères dont l'offenseur s'environne; il appelle, par sa solennité, la réprobation publique; aux peines de l'autre vie, qui n'arrêtent pas le méchant, parce qu'elles n'ont ni proximité ni évidence, il substitue des souffrances prochaines et sensibles; en isolant le coupable, il le place face à face avec sa faute, et fait naître le remords. La punition n'a pas pour objet d'imposer des souffrances égales à la perversité des actions, mais de prévenir des actes pervers, et de contribuer par là au maintien de la paix publique.

En qui réside le droit de punir ? — L'état de société est pour l'homme l'état de nature; il ne peut s'y dérober. Le mariage, qui est la première association, fait naître des droits et des devoirs réciproques. A côté des droits spéciaux à chaque individu s'élève un droit impersonnel, le droit social, dont le but est de maintenir et de faire prospérer l'association par l'accomplissement des devoirs. Le droit de commander suppose dans l'être inférieur le devoir d'obéir, afin que la force et l'intelligence communes soient dirigées vers le but commun. Cette société s'étend bientôt; des enfans naissent; il faut les nourrir, les élever, les instruire : de là, pour les parens, le droit de commander, et pour les enfans le devoir d'obéir. On les récompense s'ils font bien; mais s'ils font mal, on leur donne une leçon de morale, on leur inflige une souffrance. C'est le seul moyen d'obtenir d'eux l'obéissance, c'est la punition; elle a donc pour but de réformer, de perfectionner l'être puni, et de maintenir la paix dans la famille, autour de laquelle viennent encore se grouper de nouvelles familles, qui tiennent à la première par des devoirs de reconnaissance et d'affection. L'homme, sorti de la puissance paternelle, a de nouveaux devoirs : sa perfectibilité, preuve éclatante et décisive qu'il est appelé à une autre vie, l'oblige envers lui-même à perfectionner l'œuvre que son père a commencée, et envers les autres hommes à concourir à leur perfectionnement; car l'homme n'est pas seulement perfec-

tible en lui-même; à la différence des autres êtres animés, l'espèce humaine est perfectible. « Ainsi chaque génération, héritant des trésors de civilisation amassés par celle qui l'a précédée, part de plus haut pour s'élever plus haut. »

Pour que la société civile subsiste, les membres de l'association doivent observer les uns envers les autres les plus importants devoirs que la morale leur impose; des règles de conduite doivent instruire chacun de ce qu'il doit faire; elles seront posées par la plus haute raison, qui reconnaîtra les devoirs essentiels au maintien de l'ordre, prendra les mesures propres à accélérer et à faciliter les transactions civiles, à arrêter la résistance et l'extension d'un pouvoir qui deviendrait exorbitant. Cet être se nomme législateur; il commande; la force est à ses ordres pour qu'il soit obéi; il ne protège pas ceux qui ont négligé les protections tutélaires qu'il leur avait fournies; il fait subir au coupable la conséquence de sa faute. Son but n'est pas la réforme du coupable, mais l'intérêt du bon ordre, de la paix, le maintien des règles qui président aux relations sociales; pour atteindre son but, il doit employer les moyens nécessaires, pourvu qu'ils ne soient pas condamnables.

La nature de la punition ainsi établie, l'auteur examine s'il y a entre elle et la peine de mort contradiction ou incompatibilité.

La peine ne saurait être employée comme moyen d'éducation, dans le but de réformer le coupable; mais elle offre un moyen de répression dont l'effet maintient l'ordre et la paix publique; elle prévient la récidive, elle inspire la terreur, et est ainsi appropriée au but de toute peine.

Peut-on objecter que l'homme, n'ayant pas de droit sur sa propre vie, n'a pu concéder par un contrat un droit qu'il n'avait pas? Non, parce que l'état de société est pour l'homme l'état de nature, qu'il n'est pas fondé sur un contrat; parce que les citoyens n'ont pas fait de concession au législateur, qui use d'un droit indépendant du consentement de ceux sur qui il s'exerce. D'un autre côté, s'il est vrai que la vie de l'homme est inviolable et sacrée, que la peine de mort est illégitime, dans tous les cas, il n'y aura plus ni droit de défense ni droit de guerre. Ne sera-t-elle donc illégitime qu'à l'égard du législateur? Mais alors on ne justifie pas son illégitimité; on refuse à la société, dans l'in-

térêt de sa conservation, un droit que l'on reconnaît à un individu pour sa propre sûreté.

Objecterait-on que la vie est un temps d'épreuve donné à l'homme ? que l'on ne peut lui retrancher un seul des momens qui lui sont accordés pour préparer son ame, l'épurer, et la réconcilier à son créateur ? L'auteur reconnaît ici l'immense portée et la grande puissance de cet argument ; il craint cependant qu'il n'en ait pas assez, parce que la justice de Dieu ne demandera pas compte à une ame de ce qui n'a pas dépendu d'elle, et lui tiendra compte de la peine qu'elle a subie et des angoisses qui l'ont précédée ; parce que la peine de mort ne place pas évidemment le criminel, relativement au salut de son ame, dans un état plus rigoureux que tout autre parti que l'on pourrait prendre à son égard ; parce qu'étant averti de la proximité de sa fin, il peut s'y préparer. Le droit de guerre, celui de défense, ne hâtent-ils pas aussi les voies de Dieu ? et l'ébranlement opéré par une condamnation ne sera-t-il pas souvent le seul moyen de rappeler un cœur endurci à l'idée de son sort à venir ?

Cette peine excède-t-elle les bornes du droit de punir ?

A quelles conditions ce droit est-il soumis ? — Le législateur dispose dans l'intérêt de l'ordre extérieur et de la paix publique : de là il suit que les devoirs envers nos semblables tombent seuls sous la protection de la loi pénale ; que leur violation n'est un délit qu'autant qu'elle a une gravité de nature à exciter quelque trouble ; que toute peine plus sévère que ne l'exige la police civile est par cela même illégitime.

Pour qu'une peine soit légitime, elle doit être exemplaire, divisible, c'est-à-dire il faut qu'elle soit de nature à être affaiblie lorsque les circonstances dans lesquelles un individu se trouvait placé diminuent sa faute ; elle doit prévenir la récidive, elle doit aussi réformer le coupable. Les peines admises dans la plupart des codes offrent-elles ces caractères ?

Les peines pécuniaires sont exemplaires à l'égard des délits d'un ordre inférieur et des personnes d'un certain rang ; elles seraient dérisoires envers des hommes sans fortune et sans domicile. Elles sont divisibles, mais leur vertu préventive est fort restreinte ; car, en diminuant l'aisance du coupable, on peut diminuer ses moyens de nuire, mais on ne corrige pas ses dis-

positions; on peut le porter au mal, parce qu'on l'a réduit à l'extrême indigence.

.. L'interdiction de certains emplois, exemplaire à l'égard de certaines personnes, ne l'est point pour les classes inférieures; elle est divisible, mais elle n'a rien qui opère la réformation du coupable.

.. Les peines infamantes, l'exposition, la marque, sont exemplaires et divisibles, mais elles ne sont pas suppressives; en interdisant tout emploi à celui qui les a subies, elles l'éloignent du bien au lieu de l'y ramener.

La prison simple, toujours exemplaire, ne l'est pas assez pour les grands crimes; un bon régime pénitentiaire serait propre à l'amélioration des condamnés.

La peine de mort est plus exemplaire que toutes les autres peines; il est à craindre qu'elle ne le soit trop: elle est préventive, mais elle n'est point réformatrice dans l'intérêt de la société.

.. Le législateur doit proportionner la peine à la faute. Il y a illégitimité dans la peine de mort prononcée contre le malheureux qui, poussé par la terreur, franchit, pour échapper à un fléau, les enceintes pestilentielles; dans certaines peines prononcées contre des militaires pour des infractions de discipline.

Outre ces conditions, qui découlent de la nature du droit de punir, il en est d'autres imposées au législateur par sa nature d'être humain; ainsi, il ne peut, dans la vue d'obtenir un bien, permettre le mal. Il doit donc abandonner la peine dont la tendance est immorale: telles sont les peines pécuniaires, qui, poussées jusqu'à la confiscation, enflamment la cupidité, et atteignent l'innocence en réduisant à l'indigence la famille du coupable; la flétrissure, la marque, puisqu'elles ôtent aux condamnés le moyen de gagner leur vie honnêtement, et les repoussent sans retour de la société des gens de bien; la déportation appliquée à des crimes non politiques, parce qu'elle infecte de scélérats un territoire restreint, une population peu nombreuse, et nuit à des innocents à l'occasion des coupables; la prison, qui est une école mutuelle de crimes lorsque son régime n'est pas irréprochable; la mutilation, qui fait rétrograder l'homme à l'état sauvage; la flagellation, qui l'avilit et le déprave, par l'analogie qui existe entre elle et les moyens em-

ployés pour se faire obéir des animaux ; la peine de mort, qui offre les mêmes dangers que ces deux dernières peines, exige comme elles un exécuteur des hautes œuvres, profession regardée comme dégradante : c'est un préjugé qui existe, quoiqu'il respecte le soldat qui fusille son camarade.

Le législateur, étant un être faillible, ne doit, autant qu'il le peut, rien faire d'irréparable ; il est un être raisonnable ; les peines qu'il prononce doivent être avouées par la raison : il doit donc abolir l'exposition et la marque, qui ont pour objet d'appeler la désapprobation publique et la honte, qui atteindront d'elles-mêmes le coupable, et ne pas substituer à une peine délicate et nuancée une peine grossière et brutale.

Il doit aussi éviter les peines qui s'étendent plus loin qu'il ne veut, qui frappent plus qu'il n'a dessein de frapper ; de ce nombre est l'emprisonnement, lorsque le régime des prisons est de nature à rendre les prisonniers malades : telles sont la flagellation, la mutilation, qui peuvent entraîner des infirmités incurables ; de ce nombre est aussi la peine de mort. En disposant de la vie d'un condamné, le législateur risque de compromettre son salut éternel. Le plus grand reproche qui puisse lui être adressé est d'être irrévocable : toutes les autres peines peuvent être compensées, mais elle ne peut l'être ; c'est en vain que les erreurs de la justice sont reconnues plus tard.

De tout ce qui précède, on conclut que si la peine de mort n'est pas frappée d'une illégitimité radicale, elle peut en être infectée ; qu'il faut donc, avant de la prononcer contre des crimes nouveaux, s'assurer que l'action mérite cette peine, et qu'il n'y a pas d'autres moyens de garantir l'intérêt de la société ; qu'à l'égard des crimes déjà frappés de cette peine, s'il paraît nécessaire de la maintenir, le législateur doit travailler à la rendre inutile par le moyen d'une autre peine qui la remplacerait avec avantage, ou par d'autres moyens indirects, tels que l'éducation publique. Si cette peine n'est pas nécessaire, le législateur doit l'effacer, mais avec prudence ; c'est-à-dire qu'il l'abolira de fait avant de l'abolir de droit, pour ne pas délivrer tout d'un coup les malfaiteurs d'une crainte peut-être encore salutaire, et ne pas leur inspirer une confiance qui peut-être forcerait à revenir sur ses pas. C'est ainsi que ce qu'il y a de plus illégitime au monde, l'esclavage, dans nos colonies, ne

pourrait être maintenant aboli sans livrer les blancs à l'horreur du massacre, et les habitations aux incendies.

II. M. d'Ulin de la Ponneraye a fait paraître et dédié au Roi un Discours, dans lequel il exprime le vœu de voir bannir la peine capitale de notre législation criminelle; il s'est borné à puiser dans la religion les argumens qu'il présente; la parole de Dieu et l'Écriture sainte servent de base à son système; un anonyme s'est proposé, dans une brochure, de répondre à M. de la Ponneraye, en se plaçant sur le même terrain, en invoquant à son tour la parole de Dieu, et en puisant à cette seule source les motifs qui s'opposent au renversement de la peine de mort.

Est-il contraire à la loi divine que l'homme soit investi du pouvoir légal d'ôter la vie à l'homme? Loin de réprouver la peine de mort, Dieu la prescrit aux législateurs, tacitement et expressément, comme une sanction des lois données à la terre.

Elle est prescrite tacitement; car les lois divines exigent du législateur qu'il établisse l'ordre dans les sociétés, elles demandent à tous les hommes de travailler pour l'utilité commune; elles enseignent l'homme dans le monde moral par l'ordre existant dans le monde physique; tous les moyens qui peuvent tendre à conserver ou à rétablir l'ordre sont, aux yeux de l'auteur, légitimes et le fruit d'une inspiration divine; le raisonnement et les faits prouvent que la peine de mort est un moyen d'ordre et d'utilité commune; l'homme n'apporte pas seulement ses vertus dans la société, il y porte aussi ses vices qui tendent à troubler l'harmonie; il faut les réprimer par des peines suffisantes, et employer la peine de mort si elle seule peut comprimer avec efficacité la violence des passions; elle est la plus terrible des peines; la prison serait insuffisante pour atteindre le même but; serait-elle suffisante, n'offrirait-elle pas de danger, il faudrait encore appliquer au criminel le châtiment le plus épouvantable; et la crainte de la mort est la plus violente que l'homme puisse éprouver; si Dieu avait voulu que la prison fut suffisante, il aurait mis dans le cœur du meurtrier un sentiment naturel d'horreur pour la prison, semblable à celui qu'il éprouve pour la mort. Cette peine n'inspire, dit-on, qu'une crainte stérile puisqu'elle n'empêche pas de commettre des homicides; mais sait-on ceux que cette crainte a prévenus

depuis le commencement des sociétés ? et peut-on appeler l'indulgence du législateur sur ceux qui, en dépouillant cette crainte, se sont montrés des scélérats consommés ?

Cette peine est encore prescrite expressément par les propres paroles de Dieu ; il ne se réserve pas à lui seul le droit de faire mourir l'homicide, car on lit dans la Genèse, v. 6, chap. IX ; dans l'Exode, ch. XXI, v. 13 ; dans le Deutéronome, ch. XXI, v. 13 ; dans le livre des Nombres, ch. XXXV, v. 33, plusieurs préceptes qui obligent l'homme à punir le meurtrier. Après en avoir cité les textes, l'auteur dit avec Bossuet, « que la sévérité que Dieu fait éclater dans les livres saints doit être le modèle de celle des princes dans le gouvernement des choses humaines » ; la peine de mort est encore inscrite dans les codes anciens dont les préceptes offrent une similitude frappante avec ceux renfermés dans les livres saints.

Drait-on que la loi ancienne a été abolie par la nouvelle ; Jésus-Christ n'a jamais exprimé que telle fut sa volonté ; mais St. Paul, qui était son apôtre, n'a-t-il pas dit devant le tribunal de César : *Si j'ai commis quelque crime, je mérite la mort et je ne refuse pas de la subir* (act. XXV, ch. 2) ; et ailleurs : *Vous êtes établis pour juger suivant la loi de Moïse*. Et Jésus-Christ ne dit-il pas : *O Juifs ! la loi qui punit de mort est juste ; je ne m'oppose point à cette loi*.

La peine de mort, commandée par Dieu même, admise dans les temps anciens, conservée dans les époques modernes, ne peut donc être rejetée comme un préjugé ; son abolition ne sera pas un malheur de plus à ajouter à ceux que l'on a causés au nom de la philanthropie.

Nous désirerions pouvoir analyser ici le travail de M. d'Hulin de la Ponneraye ; nous n'avons pu nous le procurer ; l'auteur qui lui répond est loin d'avoir envisagé la question qu'il traite, de manière à porter la conviction dans les esprits ; il l'a à peine effleurée, il s'en convaincra lui-même s'il jette les yeux sur le travail consciencieux renfermé dans la Revue française, et qui est dû, dit-on, à la plume d'un noble pair, dont l'esprit se montre toujours dominé par des idées philosophiques qui s'allient en lui, et au plus haut degré, avec des sentimens religieux ; il y verra combattue cette doctrine : qu'il suffit qu'un moyen produise un effet utile pour être légitime. Des questions

qu'il n'a pas même soupçonnées; des distinctions à faire entre les temps, les lieux, les personnes, les actions, se présenteront à son esprit, et peuvent l'appeler à des méditations plus utiles que celles qu'il a publiées.

III. La 3^e brochure renferme, 1^o une lettre de M. de Sellon; 2^o une de M. Ch. Lucas, 3^o un discours de M. de Sellon au Conseil souverain de Genève; 4^o une lettre de M. Vinet, et enfin des pièces justificatives.

1^o Dans la 1^{re} lettre écrite par M. de Sellon, à l'un de ses collègues du Conseil souverain de Genève, il l'engage à seconder les efforts qu'il a déjà faits; il exprime l'espérance de voir l'abolition de la peine de mort faire disparaître à la longue le suicide, le duel et même la guerre. Il se félicite de ce que beaucoup de bons esprits doutent de la légitimité de la peine de mort, depuis qu'ils sont convaincus de son inefficacité; de ce qu'ils reconnaissent que les supplices, loin d'être exemplaires, corrompent les mœurs de ceux qui y assistent; de ce qu'au Conseil souverain, un des membres avait demandé que le lieu des exécutions fût placé dans un lieu moins fréquenté (1), demande qu'il avait cru devoir combattre pour que le contraste qu'offrait ce reste de barbarie avec les progrès de la civilisation fût favorable à l'abolition de la peine capitale; l'humiliante incertitude des jugemens humains, proclamée par M. de Sèze, en 1827, et par M. d'Aguesseau dans le siècle dernier, doit ôter au législateur toute crainte, et le déterminer à remplacer la peine capitale par la réclusion.

2^o M. Ch. Lucas, dans sa lettre à M. de Sellon, persiste dans les idées qu'il a émises au sujet de l'abolition de la peine de mort; elle sera l'œuvre de la civilisation qui, après lui avoir enlevé déjà les neuf-dixièmes de ses états, la détrônera bientôt tout-à-fait; le système pénitentiaire hâtera les progrès des législations modernes, il sera le meilleur glaive dont la justice puisse se servir, il détruira le crime, tandis que l'échafaud ne détruit que le criminel.

3^o M. de Sellon, dans son discours au Conseil souverain de Genève, renouvelle sa proposition tendante à ce qu'il lui soit présenté une loi dont l'effet serait d'abolir la peine de mort; il voit le plus grand adversaire de sa cause dans l'indifférence

(1) D'après une disposition du code criminel des États-Unis, nouvellement promulgué, les exécutions ne sont plus publiques.

qui ne daigne pas même discuter le droit de vie et de mort sur une créature humaine ; ce qui le détermine à poursuivre sa tâche avec persévérance, c'est le sentiment profond qui lui a fait considérer la destruction d'une créature humaine, quelle qu'elle soit, comme une catastrophe affreuse dans la nature ; elle est toujours l'image de Dieu sur la terre ; il voit dans la maison pénitentiaire une éclatante protestation contre toute peine irréparable, puisque la base sur laquelle ce système repose consiste dans l'espoir de régénérer des êtres coupables ; les évasions sont plus difficiles à Genève que dans plusieurs autres villes. Le divin législateur des Chrétiens a aboli le talion, le plus ferme soutien de la peine de mort. St. Augustin, étant évêque d'Hypone, demandait au nom de l'Évangile la grâce d'un homme qui avait commis un meurtre ; il alléguait dans sa lettre qu'il valait mieux le faire travailler et lui laisser le temps de se repentir que le faire mourir. Après avoir rappelé que Montesquieu cite avec éloge la loi Porcia qui, pendant 200 ans, défendit de mettre à mort un citoyen romain, M. de Sellon s'appuie sur l'opinion d'hommes versés dans le droit naturel et dans le droit positif, sur celle des théologiens qui se sont accordés à reconnaître que la religion ne s'oppose point à ce que le législateur abolisse la peine de mort quand il juge cette mesure en harmonie avec les mœurs, et quand il la remplace par une peine suffisamment préventive et répressive ; il ajoute que l'un de ces derniers lui écrivait : « il paraît qu'on ne saurait avoir une foi vivante à l'Évangile et approuver la peine capitale. »

Cette lettre lui était adressée par M. Vinet, qui, par sentiment autant que par état, s'était plu à sonder l'esprit des saintes écritures ; elle se trouve rapportée à la suite de ce discours.

4^o Dans cette lettre, M. Vinet recherche quelle est la nature et quelles sont les attributions de la société civile ; il arrive à cette conclusion, que, dans la confection de son système pénal, la société doit non-seulement apprécier ses dangers et ses besoins, mais encore la valeur des biens individuels dont le sacrifice constitue ce qu'on appelle des peines. — La peine de mort réunit toutes les autres peines, elle prive l'homme, non d'un bien, mais de tous les biens, elle est ainsi le résumé du code pénal ; il en résulte qu'il y a plus d'intervalles entre la plus grave peine inférieure à la peine de mort, qu'entre les deux

crimes punis de ces deux manières. La peine de mort enlève au condamné le temps de devenir meilleur, et de faire sa paix avec Dieu; elle lui décerne peut-être l'enfer. S'il est touché de repentir et préparé à bien mourir, il est plus probable qu'il est disposé à bien vivre. On prive ainsi de la vie un homme qui peut en faire un bon usage. L'erreur d'un juge est irréparable. La destruction de l'homme est-elle donc nécessaire à la sûreté publique? non, parce qu'on peut mettre les malfaiteurs hors d'état de nuire, en leur permettant néanmoins d'exister.

On ne peut reprocher de ne rien proposer à la place de la peine capitale, car le système pénitentiaire, par ses succès, prouve qu'il la remplacerait avec avantage.

L'auteur de la lettre regarde la guerre comme portant atteinte aux lois du Christianisme; il signale les inconvéniens attachés à l'état de guerre, et exprime le désir de voir se former un tribunal suprême qui déciderait souverainement et sans appel de tous les différends entre les souverains.

5^o Dans une autre lettre, M. de Sellon trace les grandes vicissitudes qui ont été le fruit des guerres éternelles et sanglantes qui ont désolé et dévasté le monde pendant tant de siècles, sans que les nations en aient retiré aucun avantage solide, et qui prouvent qu'elles sont également redoutables aux amis du pouvoir et aux amis de la liberté.

Cette brochure se termine par la réunion de pièces justificatives d'un grand intérêt; telles sont le préambule du grand duc Léopold, pour son code promulgué à Pise; la résolution du sénat de la Louisiane sur la proposition de M. Livingston; des fragmens des 30 livres des Mémoires de Sully, sur le plan de pacification d'Henri IV; un extrait de l'ouvrage de M. Salvador, sur les institutions de Moïse et du peuple hébreu; et enfin des réflexions de M. de Sellon; sur les devoirs d'un législateur.

G. TARDIF, avocat.

IV. Dans cet article, consacré à une revue des *Oeuvres de Michel Le Pelletier*, M. Berville s'attache plus spécialement à l'examen du Rapport présenté par ce député à l'Assemblée constituante, les 22 et 23 mai 1791, sur les *peines* en général. Le rapporteur, après avoir signalé les vices de notre ancienne législation, exprime des idées justes sur la théorie des peines, et, arrivant à la peine de mort, traite, dit le rédacteur, cette

haute question avec beaucoup de soin et de talent. M. Berville prend occasion de ce texte, pour exposer son opinion sur ce grave sujet. Il accorde à la société le droit de prononcer la mort contre l'assassin, *si elle ne peut autrement préserver le citoyen paisible*. C'est donc la nécessité, et la nécessité seule, qui constitue le droit, suivant cet estimable jurisconsulte. Il s'agit, par conséquent, d'une question de civilisation. La dureté des peines peut et doit diminuer en raison des améliorations dans la morale des peuples. M. Berville est porté à croire que la France est arrivée au point de civilisation qui permettrait l'abolition de la peine capitale; mais il n'ose pas prononcer sur l'opportunité d'une suppression complète et sans transition. Il la propose, comme on l'a fait pour le duel, dans le cas où nos mœurs la repoussent, c'est-à-dire pour tous les délits politiques sans exception; pour l'infanticide, qui, dit-il, n'est jamais un acte complètement volontaire; pour plusieurs cas d'incendie; pour les délits composés, dont chacun pris séparément, ne serait pas puni de mort. « Je ne parle pas, ajoute-t-il, du faux monnayage : je n'ai jamais compris quel rapport, ni quelle proportion il pouvait y avoir entre de l'argent contrefait et une tête coupée. » L'examen des résultats de ces premières réformes ferait connaître, s'il est possible d'aller plus loin sans compromettre la sûreté publique.

Le Pelletier, au contraire, proposait l'abolition absolue et immédiate. Il attaquait la peine capitale, comme inefficace et comme immorale. Elle habitue le peuple à la cruauté, tout en inspirant pour le coupable une compassion qui affaiblit l'effet de l'exemple. Ce qu'il y a de pis, c'est qu'en cas d'erreur, elle est irréparable. M. Berville trouve ces considérations justes et dignes d'une attention sérieuse. La dernière, c'est-à-dire l'effroi qu'inspire à tout ami de l'humanité l'idée d'un mal irréparable, quand il s'agit de la vie des hommes, avait suggéré à un homme de lettres d'un mérite éminent, M. A. Dingé (1), la pro-

(1) Auteur, entre autres écrits, d'un excellent *Discours sur l'histoire de France*, in-4°, publié chez Didot le jeune, en 1790. On croit que des exemplaires se trouvent encore chez Jules Renouard. Bernardin de Saint-Pierre, lors de la formation de l'Institut, avait proposé M. Dingé pour la classe d'histoire et de littérature, comme le prouve la liste, imprimée alors, des savans et gens de lettres désignés pour compléter ce corps illustre, par les premiers membres que le gouvernement de cette époque avait nommés.

position d'un jury spécial (Haut-jury), qui serait créé près de la Cour de cassation pour la révision de tous les jugemens appliquant la peine de mort. La Cour, faisant, pour ce cas, fonction de tribunal supérieur, prononcerait en dernier ressort.

Quant aux peines moins graves, Le Pelletier approuve celle des travaux publics, en tant que fondée sur le travail, mais la condamne comme trop susceptible d'arbitraire dans l'exécution. Il rejette la marque, qu'on s'étonne, dit M. Berville, de retrouver dans nos codes modernes, comme peu utile, et comme incompatible avec le système des peines temporaires.

Il adopte en principe, les peines infamantes, sans déduire les motifs de cette adoption, dont la convenance laisse des doutes dans l'esprit du rédacteur de l'article que nous analysons. Mais il propose d'en simplifier l'application, en rendant moins nombreuses les formules portant infamie.

Dans la 2^e partie de son rapport, Le Pelletier présente les bases d'un nouveau système pénal. Il admet trois peines afflictives, le cachot, la gêne, la prison. Celle-ci est la seule que M. Berville juge bien conçue : « la séparation des prisonniers, dit-il, et l'usage du travail dans les maisons de détention sont des institutions utiles et dont on doit savoir gré à leurs fondateurs. Je n'en dirai pas autant de la peine du cachot. Être enfermé seul, sans lumière, avec les fers aux pieds et aux mains, avec une ceinture de fer autour du corps, de la paille pour lit, du pain et de l'eau pour toute nourriture, seulement pendant quelques jours, serait un châtiment rigoureux : pendant 12 ou 24 ans, ce serait un supplice effroyable. Je ne vois pas, avec une telle peine, ce que l'humanité aurait gagné à la suppression des tortures, ou plutôt, je ne vois pas comment on pourrait se vanter de les avoir supprimées. La peine de la gêne est moins cruelle; je crois pourtant qu'elle l'est trop encore pour obtenir place dans un code de lois humaines. »

« Néanmoins, tout en réprochant la nature de ces peines, je dois applaudir à la disposition qui présente aux condamnés le travail comme un adoucissement à la rigueur habituelle de leur situation, et qui le leur *permet*, 2 ou 3 jours par semaine, à titre de récréation, si j'ose ainsi m'exprimer. Cette idée est à la fois ingénieuse, humaine et morale. » Cette partie des *OEuvres de Le Pelletier* étant seule en rapport avec le sujet qui nous oc-

cupe, nous renvoyons nos lecteurs pour le surplus à l'article de M. Berville.

A. D. V.

123. LE BON SENS D'UN HOMME DE BIEN, OU LA VRAIE POLITIQUE A L'USAGE DES SIMPLES; par J. BERNARD. In-8° de 424 pag.; prix, 7 fr. Paris, 1829; Moutardier.

Montaigne, Rabelais, Paul-Louis Courier, tels sont les noms célèbres que rappellent le style et la manière de l'auteur dont nous annonçons ici le second ouvrage (1). Il y a en effet quelque chose de ces trois écrivains dans M. Bernard, et il serait même à désirer qu'il fût un peu plus lui-même, et qu'il eût moins cherché à les imiter, surtout sous le rapport du style; le sien, on le sent trop, est d'une originalité étudiée; procédant par bonds, par saccades, il fatigue le lecteur, qui est tenté plus d'une fois d'abandonner le livre dès les premières pages. Mais, si l'on poursuit, on en est amplement dédommagé; bientôt l'auteur, secouant l'espèce de joug qu'il s'était d'abord imposé, redevient lui-même, et il ne garde plus de ses modèles que ce qu'il a bien réellement de commun avec eux, la raison, l'instruction, le bon sens et surtout la franchise. Il pousse même cette dernière qualité plus loin qu'eux, et n'a pas, comme Rabelais, recours à mille subtilités, à mille folles inventions pour envelopper sa pensée; mais cette différente manière de procéder tient moins à la différence de leurs esprits qu'à celle des temps. Il y a plus : le livre de M. Bernard eût bien pu être composé il y a deux ou trois ans, mais il n'eût peut-être pas été publié, du moins sans danger pour l'auteur et pour l'éditeur, et nous-même peut-être ne l'eussions-nous point annoncé. Et cependant, il n'y a certainement rien de reprehensible au fond dans cette liberté d'examen auquel l'auteur se livre à l'occasion de toutes les grandes questions d'ordre légal; mais la manifestation de cette liberté prouve de la part des citoyens, et en même temps de la part du pouvoir, un progrès bien réel dans les idées constitutionnelles qui doivent être la base de tout gouvernement représentatif.

Nous ne saurions, du reste, entrer ici dans une analyse dé-

(1) M. Joseph Bernard, frère du célèbre avocat du même nom qui fut le défenseur de la mémoire de Lachalotais, a déjà publié un roman sous le titre de *Charles*.

taillée et raisonnée de toutes les matières du livre de M. Bernard, de toutes les hautes questions de législation, de morale et d'économie politique traitées par lui avec autant de lumières que de bonne foi ; la simple énumération de ces matières nous conduirait même trop loin, et nous aimons mieux, sans autre préambule, renvoyer les lecteurs à cet ouvrage intéressant, sûrs qu'ils y trouveront un ample sujet de satisfaire cette curiosité que nous désirons exciter en eux ; mais nous les prévenons qu'il ne faut pas prendre à la lettre le titre qu'il a plu à l'auteur de donner à son livre : ce *bon sens d'un homme de rien*, cette *vraie politique à l'usage des simples*, qu'il nous annonce, a besoin, pour être bien comprise et bien appréciée, de toutes les lumières de la raison, de la conscience, et de celles que peuvent y ajouter de fortes études. Quoiqu'ait pu faire M. Bernard, pour se mettre à la portée du plus grand nombre, il a besoin de lecteurs qui possèdent au moins quelques-unes des qualités que nous venons de signaler, et malheureusement ces qualités ne sont pas encore le partage du grand nombre.

Quant à ceux, en petit nombre aujourd'hui (du moins nous aimons à le croire), qui s'effraieraient de la publication d'un ouvrage où l'on essaie de mettre à la portée de tous les esprits des matières sur lesquelles tous sont intéressés aujourd'hui à avoir un avis, et qui craindraient encore de voir mettre dans les mains du peuple des armes qui, selon eux, devraient être le partage exclusif des hautes classes de la société, nous les rassurerons en leur citant les conseils suivans que l'auteur adresse aux classes destinées à obéir, mais dont le sort ne doit plus être aujourd'hui livré à l'arbitraire : « Bonnes gens, ne croyez plus que vous soyez des enfans, des moutons, ou des bêtes, de quelque espèce que ce soit. Vous êtes des hommes, tous égaux, tous citoyens d'un même état, qui n'est rien que par vous. Montrez, à votre manière d'obéir, que vous savez de quel droit on vous commande. Que partout le travail, le bon ordre, l'amour du bien public, que la conscience de votre dignité propre, que le profond respect pour les lois et pour celui que vous chargeâtes de leur dépôt sacré, remplacent désormais en vous ces idées étroites, ces aveugles sentimens et tous ces préjugés, bons guides d'esclaves, et que doit à jamais rejeter un peuple libre. »

Nous disons, en nous résumant, que, quelque soit l'opinion des lecteurs de M. Bernard, qu'ils partagent ou non toutes ses opinions, ou partie de ses opinions, ils ne pourront lui refuser la justice que mérite la droiture de ses intentions. Quant à son style, nous l'engagerons à le revoir, pour une seconde édition, afin d'en fondre un peu mieux les couleurs, différant d'avis en cela avec un journal estimable (1), qui conseille à l'auteur d'*écrire plus vite*, genre de recommandation qui n'avait guère été mise en usage jusqu'à présent par la critique, E. H.

124. I. TRACTS RELATING TO THE CORN TRADE, etc. — Mémoires concernant le commerce des grains et les lois céréales, contenant le second Rapport imprimé par ordre du Parlement (d'Angleterre); par Will. JACOB. In-8° de vi-293-58-42 pp.; Londres, 1828; Murray.

125. II. SECOND RAPPORT DE M. W. JACOB, sur l'état de l'agriculture et des subsistances d'une grande partie de l'Europe; par M. J. B. SAY. (*Revue Encyclop.*; juillet 1828, p. 84.) (Voy. le *Bulletin* de juin 1828, p. 286).

I. On a vu dans nos cahiers les résultats de la 1^{re} mission confiée à M. Jacob, d'après les extraits de son 1^{er} Rapport. Une nouvelle mission a nécessité un nouveau Rapport dont nous allons donner une idée.

Le volume que nous avons sous les yeux renferme, 1^o tout ce qui est relatif au commerce des grains et aux lois céréales; savoir, une courte préface, puis (A) le second Rapport présenté par l'auteur aux membres du Conseil privé pour le commerce, concernant l'agriculture et le commerce des grains dans quelques états continentaux du nord de l'Europe, (B) des notes jointes au Rapport, avec un appendix. 2^o Des observations sur le commerce de la mer Noire et de la mer d'Azof, particulièrement en ce qui concerne le commerce du blé, avec un appendix à ces remarques. 3^o Et enfin des observations sur le bénéfice que l'on retire de la culture des terres ingrates en y appliquant le travail des pauvres, d'après l'exemple des Colonies hollandaises d'indigènes et d'orphelins.

M. Jacob commence son Rapport par l'exposé des résultats

(a) Le *Globe* du samedi 30 janvier.

recueillis pendant son dernier voyage. Il a visité successivement, au nord de l'Allemagne, les duchés d'Oldenbourg et de Mecklenbourg, le Danemark avec les duchés de Sleswik et de Holstein, Brême, Hambourg, le royaume de Hanovre, et celui des Pays-Bas, qu'il avait déjà traversé pour se rendre dans le Nord. Son but principal était de vérifier la quantité effective des produits annuels du sol, particulièrement en grains, dans ces divers pays, les quantités nécessaires à la consommation locale, celles des exportations annuelles, enfin les quantités disponibles pour l'exportation ; il a recueilli, à cet égard, tous les documens qu'il a pu se procurer, en consultant, soit les relevés statistiques officiels, soit les personnes du pays, fonctionnaires publics, propriétaires cultivateurs, commerçans en grains, les plus à portée de lui fournir des renseignemens suffisamment exacts, leur adressant des questions que la comparaison de leurs réponses l'a mis à portée d'éclaircir, ou de résoudre. Ce sont les résultats de toutes ces recherches qu'il met sous les yeux du Conseil privé. Tandis qu'il s'en occupait, M. Jacob a eu occasion de rassembler des notions précises sur le système et l'état de l'agriculture dans chaque pays, sur le mode d'exploitation par grande ou petite culture, par les propriétaires eux-mêmes, ou par des régisseurs, des fermiers, des métayers, ou des colons soumis, soit à un demi-servage, soit à un servage plus complet. La population, l'industrie, leurs mouvemens et le degré de leurs progrès, le rapport des progrès de la population avec l'augmentation graduelle des produits du sol, surtout des subsistances, faisant aussi partie des investigations du mandataire de la Grande-Bretagne, lui ont fourni également l'occasion de réunir sur ces objets essentiels un grand nombre de données précieuses. Les détails de cette enquête, et particulièrement les renseignemens procurés par M. de Thünen, propriétaire du bien de Tellow, dans le Meklenbourg, M. Iversen, M. Canning, consul général anglais à Hambourg, etc., ainsi que ceux qui ont été communiqués par les autorités prussiennes, font de l'appendix un recueil de documens du plus haut intérêt.

En recommandant à nos lecteurs les résultats économiques généraux, nous résumerons rapidement ceux qui se rapportent plus spécialement à la question du commerce des grains.

Routes. — Le mauvais état, ou les difficultés des routes, a d'abord fixé l'attention de M. Jacob, comme influant sur les frais de transport. Il résulte du calcul de ces frais, sur une grande partie des routes parcourues par l'auteur, qu'à une distance de 34 milles anglais (moins de 12 lieues), le coût du transport de 41 $\frac{1}{2}$ bushels de grains s'élève à un peu plus de 13 p. % du prix marchand; de manière qu'à une distance de 240 milles (80 lieues) environ, les frais de transport absorbant la valeur du grain, ce commerce cesserait. Cette difficulté des routes existe, par malheur, pour les lieux de production les plus fertiles, comme la Frise orientale, le Mecklenbourg, les duchés de Sleswick et de Holstein. Ces difficultés expliquent à la fois les différences extraordinaires de prix entre plusieurs contrées du vaste empire de Russie, les famines de l'Inde centrale, et la préférence donnée par les habitans de l'Andalousie aux marchés des États-Unis d'Amérique, pour leur approvisionnement en blé et en farine, sur ceux de la Castille, quoique le blé valût 4 s. 6 d. le boisseau aux États-Unis, tandis qu'il ne coûtait que 1 s. 6 d. en Castille.

Les provinces les plus septentrionales des Pays-Bas n'offrent que peu ou point de ressources. Dans la Frise orientale (Hanovre), qui pourrait fournir à l'exportation, le grain conduit au port le plus prochain, reviendrait à 2 l. st. 5 sch. 10 d. les 5 quarters. On n'y trouve point de vieux blé en réserve. Pendant les 10 années de 1817 à 1826, il a été exporté 206,257 quarters, ou, terme moyen, par année, 20,635. — Point de blé en réserve dans le duché d'Oldenbourg. Exportation en blé pour la Grande-Bretagne, pendant les 10 années, 10,890 quarters, ou, par an, 1,089. Le port de Brême n'offre de ressources que pour l'exportation des grains qui lui arrivent de la Baltique. Celle du Mecklenbourg serait trop modique pour influer sur les marchés anglais, même en la supposant exempte de taxes. Elle n'a point excédé 62,950 quart. par an, terme moyen, pendant 12 années. Il n'y avait pas plus de 11 à 12,000 quart. disponibles pour l'Angleterre, au port de Rostock. En octobre 1827, il ne restait de disponible dans tout le Danemark proprement dit, comprenant les îles et le Jutland, qu'une provision insignifiante de 17,000 quart. en grains de toute espèce. L'exportation, pendant les 7 années précédentes, n'avait pas

excédé 200,400 quart., c'est-à-dire un terme moyen annuel de 28,625 quart. La population dans ce royaume prend, dans ces derniers temps, un accroissement beaucoup plus rapide que partout ailleurs dans la vieille Europe. Un tableau comparatif, dressé d'après des renseignemens officiels, donne les résultats suivans.

Progrès de la population dans le Danemark proprement dit.

Provinces.	1816.	1825.	Provinces.	1816.	1825.
Zélande.....	338,000	445,993	Laland et Falster.	56,500	70,000
Fionie.	127,000	165,200	Jutland.....	410,000	462,000
Totaux.....			931,600 1,143,193		

Il n'y a pas de motif pour douter d'un progrès égal pendant les 2 années de 1825 à 1827. On peut donc évaluer la population actuelle à 1,200,000 âmes à la fin de cette dernière année, et si ce progrès se soutient, elle doit doubler en 32 ans environ. M. Jacob pense que nulle part la culture de la pomme de terre n'est plus étendue qu'en Danemark.

Quant aux possessions continentales du Danemark, les duchés de Sleswik et de Holstein, la quantité exportable en grains, pendant les 7 années de 1820 à 1826, paraît avoir été,

Pour le Blé.....	530,531 quart.	L'Orge.....	524,658
le Seigle..	381,569	L'avoine.....	916,508

c'est-à-dire terme moyen par an,

Blé....	78,602	Orge.....	74,971
Seigle.!	54,707	Avoine	130,729

Total annuel pour toutes les espèces de grains 339,009
Il ne restait point de blé disponible.

Hambourg est le grand entrepôt entre le nord et le midi de l'Europe. C'est le canal par lequel s'écoule le blé du Mecklenbourg, d'Anhalt, Dessau, du duché de Magdebourg, de la Saxe, et même, en temps de cherté, de la Bohême. On peut apprécier, dans ce vaste dépôt, les frais d'emmagasinement, de conservation et de réembarquement des grains. Ils s'élèvent pour l'entrée du grain en magasin à 9 d. par quart., pour la sortie à 8 d., pour la conservation à 2 d. par mois, l'assurance contre l'incendie, etc., à $\frac{3}{4}$ p. % par an. On évalue le déchet à 3 ou 4 p. %

par an pour la 1^{re} année, et à $1\frac{1}{2}$ ou 2 p. % pour chacune des années suivantes.

On estime la quantité de blé exportée de Hambourg pendant les 10 années de janvier 1818 au 1^{er} octobre 1827, à 675,774 quart., dont 403,535 pour la Grande Bretagne. Cette exportation, tant pour l'Angleterre que pour les autres pays, s'est faite, pour la plus grande partie, par des navires anglais. M. Jacob pense qu'un commerce des grains moins gêné serait très-favorable à cette branche de la navigation britannique.

Royaume de Hanovre. — Dans les 10 dernières années, l'accroissement de la population a été de 12 p. %, ce qui la doublerait en 55 ans. Du 1^{er} octobre 1825 au 1^{er} octobre 1826, l'importation de froment a excédé l'exportation de 8,179 quart. Il y a eu pour le seigle excédant de 10,153 quart. pour l'importation. Il n'est donc pas à présumer que le royaume puisse fournir à l'exportation.

M. Jacob passe ensuite à l'examen comparatif de la production et de la consommation en grains dans la Grande-Bretagne. Pour arriver à une appréciation approximativement exacte de la production pendant les 12 années de 1816 à 1827, inclusivement, M. Jacob a consulté surtout des propriétaires éclairés et des spéculateurs en grains. Il résulterait de ses recherches qu'un total de 12,000,000 de quarters étant reconnu, à peu près, comme représentant la consommation, l'année 1816 aurait été la moins, et l'année 1820 la plus productive; la 1^{re} n'ayant donné pour produit qu'un total pouvant être évalué à 9,000,000 de quarters, et la 2^e offrant un produit total approximatif de 16,000,000. L'estimation des réserves sur les années précédentes est, pour 1816, 6,150,000 quart., pour 1817, 3,442,330, pour 1821, 7,324,377, et la plus forte réserve pour 1823, de 7,327,408. Les plus faibles sont celle de 1827, qui n'excède pas 1,768,235, et celle de 1828 qui se réduit à 755,264.

D'après ces documens, la différence en plus entre la production de 1820 et celle de 1816, est de 7 millions de quarters, ou, dans le rapport de 16 à 9. Le maximum de l'importation, pour un an, a été de 1,738,000 quarters, et l'importation de 12 années n'a pas dépassé 6,780,000 quart., c'est-à-dire, terme moyen, par an 565,000.

M. Jacob semblerait porté à induire de ces résultats, que,

conformément au système de M. Malthus, la population devance dans ses progrès ceux de la production des subsistances. Cette conclusion ne s'accorderait cependant pas avec les données du tableau comparatif dont nous venons de présenter le résumé. Ce tableau, en effet, signale pour l'année 1821 une réserve de 7,324,377 quarters, après déduction des subsistances consommées par 14,000,000 d'habitans. L'année suivante (1822) n'offre qu'une réserve de 7 millions de quart. environ, déduction faite des subsistances pour 14,200,000 individus. Mais, pour l'année 1823, on en remarque une de 7,327,408 quart., après déduction des subsistances de 14,400,000 habitans. C'est-à-dire que la réserve est supérieure à celle de 1821, quoiqu'il ait fallu, en 1822, des subsistances pour un surcroît de population de 400,000 individus. Il faut donc que d'autres causes que l'accroissement de population aient influé sur la diminution progressive de la réserve, depuis 1824. On peut d'autant moins expliquer cette diminution par les progrès de la population, que de 7,327,408 quart. en réserve au commencement de 1823, il ne s'en trouve plus que 4,944,468, ce qui présente une réduction subite de 2,382,940, quoique dans le courant de l'année, la population ne se soit accrue que de 200,000 consommateurs, tandis que la réserve de 1823 offre un excédant sur celle de 1821, quoique dans l'intervalle il y ait eu 400,000 consommateurs de plus à nourrir. M. Jacob convient d'ailleurs que l'accroissement de la population, loin d'augmenter le mal-aise de la multitude, a été au contraire remarquable par les symptômes d'une aisance croissante; tels que la multiplication des habitations propres et commodes pour les classes inférieures, et une augmentation considérable dans ces mêmes classes, de la consommation d'une foule d'objets qui en attestent le bien-être croissant, comme celle du savon, de l'éclairage, du cuir, du sucre, etc.

Quant aux ressources que l'importation des grains des contrées visitées récemment par l'auteur du Rapport, pourrait offrir à la Grande-Bretagne, elles se réduisent à une quantité bien modique, puisque les renseignemens qu'il a recueillis n'indiquent en définitif qu'un total de 361,700 quarters.

Cet économiste passe ensuite à l'examen des causes qui ont amené et entretenu le bas prix des grains. La principale lui pa-

rait être une illusion générale sur la surabondance de ces produits, illusion qui, dans son opinion, n'a cessé de détourner les spéculateurs d'employer leurs capitaux à ce commerce. M. Jacob voit avec raison dans l'activité constante de ce genre de spéculation le meilleur moyen d'approvisionnement, et dans l'intérêt sans cesse en mouvement des spéculateurs, le conciliateur efficace des besoins de la production avec ceux de la consommation, le régulateur naturel des prix. Mais la cause à laquelle il attribue la stagnation des spéculations sur les grains ne saurait être la véritable. L'intérêt et l'habileté expérimentée des spéculateurs devaient trop bien les éclairer pour qu'ils aient pu être dupes d'une illusion. Sans contester la modicité des réserves en grains observée par l'auteur, et encore moins, sans admettre une surabondance de production imaginaire, l'économiste allemand, qui a examiné la question dans l'*Hermès* (Voir le *Bulletin*, Tom. XIV, 1^{er} vol. supplém., p. 318.), nous paraît avoir mieux jugé des causes de la dépréciation, en l'attribuant en partie à une abondance réelle des produits due aux progrès de l'agriculture favorisés par une succession d'années de fertilité, et en partie aux lois prohibitives, qui, dans plusieurs pays et surtout en Angleterre, ont fermé les marchés à l'importation. Point de doute que, d'un côté, la cessation des demandes extraordinaires occasionées, pendant 20 ans, par la guerre, et de l'autre, la clôture des débouchés, n'aient été des causes suffisantes de dépréciation, et que ce défaut de débouchés n'ait occasioné des surabondances locales, mais plutôt apparentes que réelles, puisqu'il n'en est pas résulté de plus abondantes réserves. Préoccupé par son adhésion au système de M. Malthus sur la prédominance du principe de population, M. Jacob n'a pas pu se persuader la réalité du fait, cependant bien constaté, que, malgré les progrès plus marqués, pendant ces dernières années, de l'accroissement de la population, surtout en Prusse, la production des subsistances a marché encore plus vite. La dépréciation progressive des grains dans la plupart des contrées de l'Europe ne laisse aucun doute à cet égard. Car les progrès de l'industrie et de l'aisance générale ayant accompagné ceux de la population, l'augmentation, si remarquable de celle-ci, n'eût pas manqué de faire hausser le prix des grains, malgré l'abondance et le défaut de débouchés sur plusieurs points, si, comme

la prétendu M. Malthus, les produits alimentaires restaient toujours nécessairement dans un état d'insuffisance relativement à la population croissante.

Il faut aussi reconnaître, avec l'économiste de l'*Hermès*, que le bas prix des grains peut empêcher la culture des terres ingrates, diminuer les revenus des propriétaires du sol, ou les profits des fermiers; mais qu'il est favorable à l'aisance des classes laborieuses, qui forment la masse de chaque nation. Tout le mal qui peut en résulter, mal trop réel sans doute pour ceux qui en souffrent, c'est le remplacement nécessaire de la grande culture par la petite, lorsque les produits de la première cessent de pouvoir en couvrir les frais.

L'insignifiance des réserves exportables s'explique par l'augmentation progressive de la consommation due au bas prix, et à l'accroissement progressif de la population, sous le double rapport du nombre et de l'aisance, par le défaut d'activité des spéculations sur les grains, par les alarmes qu'a fait naître la récolte de 1827, et surtout par l'effet naturel des lois prohibitives et restrictives, qui découragent toute spéculation pour l'exportation. Toutes ces circonstances réunies, en y joignant l'extrême difficulté de conserver très-long-temps les grains pour des momens plus favorables aux spéculateurs, ont dû, à la fois, occasioner une déperdition considérable de cette denrée si nécessaire, et une augmentation non moins remarquable dans l'emploi qu'on en a fait, soit pour la nourriture des animaux, soit pour la fabrication des spiritueux. Il serait utile d'avoir à cet égard des documens plus précis.

Des résultats de toutes ces recherches, M. Jacob conclut qu'il est essentiel pour l'Angleterre de ne pas livrer sa subsistance à l'incertitude de l'approvisionnement du dehors, et de maintenir ses cultivateurs en état d'en produire la presque totalité. Mais il signale en même temps les graves inconvéniens des prohibitions, ou des restrictions trop fortes, qui ferment la voie à tout approvisionnement extérieur, à tout commerce en grains. Il reconnaît hautement les avantages de la liberté, qui régularise les prix en stimulant les spéculations. Toute restriction, dit-il, est une exception à la fois naturelle de la liberté, et doit avoir plutôt pour objet l'avantage réel du consommateur que celui du producteur; c'est toujours à la liberté qu'il faut tendre.

La dernière partie de son rapport, qui en précède le résumé, n'en est pas la moins curieuse. Il s'y attache à combattre l'opinion d'un progrès croissant dans l'agriculture continentale de l'Europe, qui, en multipliant indéfiniment les subsistances, y élèverait les ressources en ce genre, à un degré toujours rassurant pour les momens d'embarras. Nous ne pouvons partager sa manière de voir à cet égard. Nous croyons que les causes qui retardent, dans la plupart des contrées de l'Europe, les progrès de l'agriculture et les moyens de perfectionnement, sont d'une évidence faite pour frapper tous les esprits. Ce serait sortir de notre sujet que d'entrer dans des détails.

Un fait non moins constant, c'est que le plus ou moins d'étendue des réserves disponibles influe beaucoup moins sur les prix et sur l'approvisionnement que la facilité d'en disposer. 500,000 quarters de grains transportés à temps sur les marchés d'un pays considérable, y produiront toujours des résultats utiles, et bien supérieurs à l'importance matérielle de cette quantité pour la consommation.

Quant à l'énormité des frais de production pour les subsistances en Angleterre, c'est un mal qui tient à son état social, et à son système actuel de culture. L'un de nos plus habiles économistes, M. de Sismondi, paraît craindre que ce mal ne soit sans remède, tant que durera ce système. Peut-être, en effet, une situation donnée n'admet-elle que d'insuffisants palliatifs.

II. L'exposé de M. J. B. Say présentant, quant aux faits, les résultats qu'on vient de lire, nous nous bornons à y renvoyer nos lecteurs. Ils trouveront dans les observations qu'il y a jointes les connaissances et le talent du fondateur de l'économie moderne en France.

AUBERT DE VITRY.

126. NOUVELLES IDÉES SUR LA POPULATION, avec des remarques sur les théories de MALTHUS et de GODWIN; par A. H. EVERETT; ouvrage trad. sur l'édit. angl. pub. à Boston, en 1823, avec une nouvelle préface de l'auteur, par C. J. FERRY. In-8° de 127 pp. Paris, 1826; J. Renouard. (Voy. le *Bulletin*, Tom. I^{er}, n° 406, et Tom. V, 1825, p. 95).

En annonçant l'écrit de M. Everett, nous en indiquâmes sommairement le contenu. La traduction, due à la plume correcte

et élégante de M. Ferry, outre l'ancienne préface, qu'elle reproduit, est précédée d'une préface nouvelle, dans laquelle l'auteur, après avoir exprimé une conviction plus forte de sa doctrine, a discuté quelques opinions de MM. J.-B. Say et de Sismondi, favorables ou contraires au système de M. Malthus, explique plus complètement l'objet de son travail, dont le but est de prouver contre l'opinion du célèbre économiste anglais, « que l'accroissement de la population est, dans le fait, la cause immédiate et active de la prospérité publique » Cette préface se termine par l'éloge de l'ouvrage intitulé le *Bonheur des états*, publié en Angleterre, d'après d'autres idées que celles de M. Everett, par M. Gray, et abrégé depuis par le D^r Parves.

L'économiste américain combat également les deux doctrines opposées de MM. Godwin et Malthus : l'une, celle de M. Godwin, qui attribue aux institutions sociales tous les maux du genre humain ; l'autre, celle de M. Malthus, qui, cherchant l'origine de ces maux dans une surabondance perpétuelle et inévitable de la population, ne reconnaît aux institutions sociales qu'une influence à peu près nulle. En résumé, les faits qu'oppose M. Everett à ce dernier système, sont 1^o l'accroissement du travail et de ses produits, par conséquent, des subsistances qu'ils procurent, déterminé par l'accroissement de la population ; 2^o la faculté constante de mettre les produits alimentaires au niveau des autres produits, ou de la population croissante, prouvée par le fait de l'existence d'états, de provinces et de villes, dont la population est toujours progressive, quoique toutes ces localités ne produisent qu'infinitement peu, ou même ne produisent point de subsistances. M. Everett prouve ensuite par les faits, que la mesure de la population est principalement et presque uniquement fixée par le degré de civilisation, mais qu'en même temps « ses progrès sont plus ou moins arrêtés par les maux physiques et moraux qu'il est au pouvoir de l'homme de diminuer jusqu'à un certain point, mais qui tiennent à la nature des choses et à celle de l'homme lui-même, et qui ne disparaîtront jamais totalement, en sorte que la terre ne sera jamais surchargée d'habitans. »

Observons à ce sujet que, loin d'avoir négligé l'action des maux physiques et moraux sur la population, M. Malthus s'est proposé de la diminuer en opposant à la surabondance, qu'il

regarde comme sans cesse imminente, des obstacles préventifs, tels que ce qu'il appelle la *contrainte morale*, ou l'abstinence raisonnée du mariage. Toute son erreur est de n'avoir pas exactement observé le degré d'action des obstacles physiques et moraux, et de n'avoir pas reconnu que, malgré tous les efforts des sociétés pour les écarter, ces obstacles étaient et seraient toujours assez puissans pour réduire la crainte d'une surabondance de population à n'être qu'une appréhension chimérique. Son tort est d'avoir présenté comme une cause sans cesse efficace, une éventualité hypothétique, dont les conditions d'existence des sociétés rendent et rendront toujours la réalisation impossible. Nous pensons qu'en donnant plus d'étendue à son travail, M. Everett eût pu mettre hors de doute le fait contraire à celui qu'a voulu établir [M. Malthus, c. à d. que la misère est le résultat non d'une surabondance, mais d'un défaut de population, ou d'un vice de répartition dans les produits. M. Everett s'est borné à indiquer ces vérités; mais il les a signalées avec clarté et précision. Les raisons qu'il oppose dans la dernière partie de son écrit, aux objections de M. Malthus contre les secours publics, la manière dont il explique l'influence trop souvent funeste de l'état de civilisation sur le taux des salaires ne s'accordent pas moins avec une saine logique qu'avec les instincts nobles, qui prennent leur source dans les lois de la nature.

Nous nous félicitons de nous être rencontrés d'avance avec un écrivain d'autant de mérite que l'auteur, sur la plupart des faits et des observations qu'il oppose à un système désolant, que nous avons combattu des premiers, lorsqu'il dominait l'opinion. Ceux de nos lecteurs, qui seraient curieux de consulter nos *Recherches sur les vraies causes de la misère et de la félicité publique*, publiées dès 1815 (1), seront frappés entr'autres de la conformité de nos réflexions sur l'action des maux physiques et moraux relativement à la population, et sur la légitimité et les effets d'une loi restrictive des mariages, dans le système de M. Malthus, avec les considérations développées par M. Everett, pages 80, et s. et p. 99 et s. de son écrit.

Ce système a trouvé depuis des adversaires dont l'autorité avait bien plus de poids que la nôtre. M. de Sismondi, dans ses *Nouveaux principes d'économie politique*, a établi que les sub-

(1) In-8° de 208 pages, chez Picard-Dubois.

sistances l'emportaient sur la population en célérité d'accroissement, et que la véritable limite de cette double production était le revenu. M. Louis Say a consacré un chapitre de son dernier ouvrage aux preuves de ce fait. Il paraît, au surplus, que la thèse paradoxale, objet de nos communs efforts, a perdu maintenant son crédit en Angleterre. Comme elle nous paraît nuisible aux progrès de la civilisation, nous désirons qu'elle soit généralement repoussée, sans que l'auteur perde rien des titres réels qu'il a acquis à une haute estime, par les recherches utiles, les vues ingénieuses et profondes dont son livre sur le *principe de population* est rempli.

A. D. V.

127. ANNONCE D'UN COURS DE STATISTIQUE ET D'ÉCONOMIE PUBLIQUE SUR LA POPULATION.

Nous nous empressons d'annoncer le cours que fait maintenant à l'Athénée de Paris M. le D^r Villermé, sur la population considérée sous les points de vue de statistique et d'économie publique. Les travaux de cet écrivain suffiraient pour préjuger d'avance tout l'intérêt de ce cours, auquel nous ne saurions trop applaudir.

La population d'un pays quelconque est réglée par les saisons et le climat, par la nature et la fécondité du sol, par la fortune et les positions sociales, par les mœurs, les lois civiles, le commerce, les industries, les divers degrés de civilisation, le corps entier des institutions, et par les grands événemens publics, tels que les intempéries, les disettes, les récoltes abondantes, l'état de guerre ou de paix, etc. M. Villermé fait voir comment ces circonstances agissent.

Après quelques considérations sur les causes les plus générales de l'accroissement et du décroissement de la population, et sur les nombres respectifs des sexes et des âges, il entre dans le détail des faits qu'il range tous sous ces trois titres :

Lois de la fécondité.

Lois de la santé et des maladies.

Lois de la mortalité.

Sous chacune de ces trois grandes divisions, il examine un assez grand nombre de questions importantes.

Ensuite, si le temps le lui permet, il rapprochera, dans un résumé succinct, les faits principaux exposés jusque-là, et il dé-

veloppera la théorie qui en résulte. Enfin, il terminera en soumettant cette théorie à une contre-épreuve, qui consistera à examiner en détail le mouvement de la population de la ville de Paris, depuis les dernières années du XVII^e siècle jusqu'à présent, et à montrer qu'à toutes les époques comprises dans un aussi long intervalle de temps, et même à des époques antérieures, le nombre, la santé, la durée de la vie des habitants, leur fécondité et l'abandon des enfans, ont toujours été déterminés, dans cette capitale, conformément aux lois qu'il aura établies, par le climat, par l'action de la police ou du gouvernement, par l'aisance ou la misère publique, etc., etc.

La marche que M. Villermé s'est tracée consistera à rechercher, à constater les faits qui se rattachent à son sujet, à dénombrer ces faits, à établir leur liaison ou leur dépendance mutuelle, à les considérer toujours, soit comme base, soit comme corollaires de l'histoire naturelle de l'homme, de l'hygiène, même de la science du gouvernement, et à en tirer le plus qu'il pourra des inductions et des conséquences utiles.

Ce cours est tout-à-fait nouveau; aucun autre, ni en France, ni ailleurs, n'ayant été fait sur les mêmes matières.

Aucun sujet ne peut intéresser à un plus haut degré les hommes d'état, les fonctionnaires publics de toutes les classes, les médecins et tous les amis de la science et de l'humanité; nous devons espérer qu'ils s'empresseront de suivre les leçons de ce savant professeur, et que les faits qu'il établira ne seront pas perdus, comme il n'arrive que trop souvent. FÉRUSSAC.

128. DU COURAGE CIVIL, ET DE L'ÉDUCATION PROPRE A INSPIRER LES VERTUS PUBLIQUES; par Hyacinthe CORNE, conseiller-auditeur à la Cour royale de Douai; ouvrage qui a remporté le prix proposé par la *Société de la morale chrétienne*, au concours de 1828. In-8° de x-263 pages; prix, 5 fr. Paris, 1828; Gayet.

« Le perfectionnement social ne peut pas sortir complet et fini des mains d'une seule génération; il est l'œuvre immense du temps; de siècle en siècle il avance, mais souvent par secousses; ses progrès sont inégaux, ses efforts semblent quelquefois se contrarier, et leurs résultats sont lents à se mettre en harmonie. Ainsi, la civilisation, en adoucissant l'âpreté des mœurs, semble

avoir usé l'antique énergie des caractères; et, dans un siècle de lumières, c'est la force qui nous manque.... Cependant la société souffre; elle a droit de se plaindre, de rechercher les causes du mal, et de s'inquiéter du remède. Son existence est liée à l'accomplissement des devoirs de tous, et beaucoup manquent de conscience pour les remplir; son intérêt est lié à l'exercice des droits de tous, et beaucoup manquent d'énergie pour en user....» Tel est le point de vue d'où l'auteur est parti, tel est l'état de la question qui avait été posée par la Société qui a couronné son ouvrage, et qui avait demandé que l'on recherchât les causes de cet état et les moyens d'y remédier.

Ce sujet se divisait naturellement en trois parties distinctes, adoptées par M. Corne : 1° *De la nature du courage civil, et de sa rareté*; 2° *des causes morales et politiques du défaut ou de la rareté du courage civil*; 3° *des remèdes à leur opposer*. L'auteur montre d'abord que le courage civil n'est pas une de ces vertus primitives, gravées uniformément dans tous les cœurs, mais que c'est une vertu de l'homme civilisé, combinée d'éléments divers, et modifiée par des circonstances sociales. C'est surtout dans les postes éminens, dans les commotions politiques que brille ce courage, et il en rapporte des preuves historiques dans la personne des Molé, des Harlay, des l'Hopital, des Thomas More, etc. Cependant le courage civil convient à tous; il réside dans l'accomplissement des devoirs que le contrat social impose à tous; c'est, enfin, la morale de l'honnête homme dans les actions du citoyen. Malheureusement, il faut reconnaître avec l'auteur que si, de nos jours, on remarque une amélioration sensible dans la vie privée, on ne trouve, dans la vie publique, aucune harmonie entre les idées et la conduite. Les lumières semblent au-dessus des forces; la faiblesse arrache aux caractères de déplorables concessions; on cherche à méconnaître ses droits et ses devoirs, on élude de les exercer ou de les remplir; enfin, l'égoïsme, résultat inévitable peut-être des grandes commotions politiques, à la suite desquelles chacun cherche à refaire sa fortune, l'égoïsme triomphe de la conscience.

A cette cause, la première de toutes à nos yeux, du défaut de courage civil, il faut ajouter encore, sur la même ligne, la peur et l'ambition. D'autres causes secondaires, mais non moins puissantes peut-être, ressortent de l'organisation politique des États

modernes et de la situation morale de la société. Dans les petits États de l'antiquité, les liens du patriotisme, en effet, étaient plus resserrés; les intérêts particuliers se confondaient avec l'intérêt public, et le dévouement, souvent rendu nécessaire, n'était pas rare. A mesure que les États se sont agrandis, le patriotisme s'est relâché, parce que l'union des intérêts de chacun avec ceux de la chose publique est devenue moins intime; le courage civil est tout à la fois, de nos jours, et plus difficile et plus rare. Le nombre immense d'emplois salariés dont l'État dispose est encore un obstacle au courage civil; il met trop de consciences à la discrétion du pouvoir, en les forçant d'opter entre les intérêts de l'homme en place et les devoirs du citoyen. Quant aux causes du défaut de courage civil, qui se rencontrent au sein même de la société, elles prennent leur source dans l'absence des principes moraux, bien fixes et bien arrêtés. Outre leur patriotisme, les anciens avaient leurs doctrines philosophiques. Elles nous manquent; l'esprit du christianisme, qui a long-temps été le soutien de toutes les vertus publiques, dépassé par la progression plus rapide des sciences humaines, et devenu naguère l'objet d'attaques imprudentes, a cessé de dominer les classes qui impriment le mouvement à la société, sans que cette dernière ait pu trouver de compensation suffisante dans une philosophie qui n'avait pas assez de consistance réelle. Nous sommes, en un mot, à une époque de transition morale, où ne pouvaient manquer de nous conduire les causes que nous venons de rappeler, et qui ont été secondées par le despotisme militaire et une obéissance long-temps passive. Aujourd'hui que nous nous voyons appelés à des institutions vraiment libres, à peine avons-nous les vertus que demanderait une destination si-conforme à la dignité de l'homme en société.

Mais une génération nouvelle s'élève. Elle n'a point, comme nous, de passé, ou plutôt, il n'y a pour elle dans le passé qu'une grande leçon et des exemples féconds. Elle se tourne vers l'avenir; et, sentant le besoin d'un mobile, à défaut du patriotisme républicain, qui ne serait-peut-être plus à la hauteur de notre civilisation, elle travaille à créer l'esprit public, qui doit être le patriotisme des états modernes et du gouvernement représentatif. Déjà la raison de chaque citoyen est éveillée sur les intérêts généraux; il ne faut plus que l'éclairer et la diriger.

Ce doit être là le but des efforts communs, et ce sera l'ouvrage d'une éducation civique. L'éducation a été trop long-temps restreinte à un simple enseignement littéraire; des mœurs plus graves, une existence politique enfin, nécessitent aujourd'hui une éducation plus complète, plus forte. Ici se remarque une anomalie singulière de notre époque; tout a changé dans nos principes de gouvernement, et l'éducation est restée à peu de chose près celle des siècles derniers. Les réformes sur ce point sont difficiles sans doute à opérer; mais elles sont urgentes; seules, elles peuvent consolider le bien qui déjà a été fait, et nous conduire vers toutes les améliorations qui restent à désirer pour fonder le bonheur public.

L'auteur développe à ce sujet un plan d'éducation, fondé sur l'enseignement de l'École, mieux organisé, et l'institution domestique mieux dirigée; il distingue dans le premier deux objets principaux de sollicitude : *les études historiques* et *les études philosophiques*. Il montre qu'aucune science ne parle plus vivement à l'esprit des adolescents que l'histoire, et que cette disposition devrait conduire à se servir de cet enseignement pour leur insinuer les premières idées générales de bien public et de patrie. Quant aux études philosophiques, il n'a pas de peine à prouver que, si elles sont mal appréciées de nos jours, c'est qu'elles sont mal dirigées; la philosophie moderne est, ou trop scolastique, ou trop spéculative; les anciens en avaient fait une science pratique, et il faut s'empresser de les imiter en cela. C'est ainsi que l'enseignement de l'École arrivera promptement à ne plus être un hors-d'œuvre brillant, sans application à la vie réelle. Les individus des différentes classes de l'État, devenus ainsi des citoyens, penseront qu'ils doivent des citoyens à l'État, et l'institution domestique viendra seconder et achever ce que l'enseignement de l'École aura si bien préparé.

On verra sans doute que, tout au désir d'esquisser le plan suivi par l'auteur, nous n'avons pu entrer dans les considérations dont il appuie ses idées, ni songer à les éclairer par la discussion et la critique. Nous croirons avoir atteint notre but, et bien servi en même temps les vues de l'auteur et de la Société qui a couronné son mémoire, si nous avons provoqué chez quelques personnes le désir de méditer un des meilleurs ouvrages peut-être auxquels le besoin d'institutions nouvelles,

appropriées à notre situation civile et politique, ait encore donné naissance. Concluons en disant avec l'auteur, que, quelque haute que soit dans son principe, quelque difficile que soit dans la pratique la vertu à laquelle son livre est consacré, il est rassurant de penser qu'elle tend chaque jour à devenir moins rare. « De beaux exemples ont été donnés à la nouvelle génération ; elle saura les mettre à profit. Les destinées de la civilisation sont remises entre ses mains ; elle a compris la grandeur de son rôle ; elle s'y prépare et s'en montrera digne. »

E. H.

129. MOYENS EMPLOYÉS PAR M. D. M. V., propriétaire à La-celle-les-St.-Cloud, canton de Marly-le-Roi, département de Seine-et-Oise, pour faire cesser la mendicité de quelques-uns de ses habitans.

Lorsque, dit M. D. M. V., j'acquis, en 1804, le principal domaine de cette commune, je trouvai qu'elle fournissait huit indigens à la mendicité du canton.

C'était de bons et véritables pauvres, c'est-à-dire des veuves âgées et des hommes infirmes, que leurs familles ne secouraient pas du tout, faute de le pouvoir *suffisamment*. Je reconnus bientôt qu'avec un peu d'aide ces familles mettraient une sorte d'orgueil à reprendre cette honorable charge ; en conséquence j'établis en faveur de ces familles mal aisées, 1^o une fourniture de pain, et 2^o l'assurance de secours gratuits en maladies. Les familles nécessiteuses me furent désignées par le maire, assisté du bureau de bienfaisance ; les adultes reçurent douze livres de pain par semaine, les enfans six livres, et je fis publier que ces secours ne seraient jamais délivrés à aucune famille dont un des membres mendierait..... Un mois n'était pas écoulé que mes huit mendiens ne l'étaient plus, et nul autre habitant de la commune n'a mendié depuis cette époque.

Cette commune se compose de 90 feux, donnant 450 habitans ; ma fourniture de pain (plus considérable dans les commencemens) n'excède pas depuis plusieurs années, 100 livres par semaine ; et, depuis 24 ans, les secours en maladies n'ont pas monté à plus de 600 fr. par année commune.

Les autres besoins ont été satisfaits en partie par les familles elles-mêmes, et en plus grande partie par de légers travaux

dont ces invalides pouvaient être encore capables, et qui se perdaient dans l'oisiveté de la mendicité.

Voici les motifs qui me firent adopter cette idée que je crus nouvelle alors, et dont le succès a été si prompt et si constant.

Il me parut inutile de chercher à agir sur le mendiant lui-même : il ne peut rien, et, bien plus encore, il ne veut rien ; l'habitude de la mendicité plaît au mendiant ; elle sert sa paresse ; c'est un vagabondage intéressé qu'il n'abandonnerait que pour des avantages beaucoup plus considérables que ceux que la société peut raisonnablement lui accorder.

Toutefois la mendicité répugne au moment où on la commence, et l'indigent ne s'y résout que lorsque tout autre secours lui manque, c'est-à-dire lorsqu'il devient assez à charge à sa famille pour être renvoyé par elle à la charité publique.

La famille, de son côté, n'oublie les sentimens naturels qui lui commandaient de secourir un de ses membres, que lorsque le besoin l'y condamne, c'est-à-dire lorsque sa propre misère ne lui permet plus de lui donner des secours suffisans : elle se décide alors à s'en décharger en entier, en l'envoyant mendier.

Cependant cette même famille est la seule autorité dans le monde qui puisse influencer sur les actions du mendiant ; c'est elle seule qui lui a dit : Je ne peux plus rien pour toi, *va mendier*... C'est elle seule aussi qui peut lui dire : reviens, j'aurai soin de toi..... Elle seule offrant au mendiant, dans la maison qui l'a vu naître, un asile qu'il connaît et qu'il aime, peut lui faire perdre la funeste habitude qu'il a contractée.

Entassez-les dans des dépôts de mendicité, c'est appliquer à des innocens le supplice de la prison, ou plutôt une condamnation à une mort plus ou moins lente.

Défendez-lui de mendier, il volera ou périra ; car, que voulez-vous qu'il devienne, si sa famille continue à le repousser ?

Vous ne pouvez échapper à cette vérité.

Supposez toutes les combinaisons que vous voudrez, et vous reconnaîtrez en définitive que la famille seule peut avoir action sur le mendiant, et que c'est là seulement que la société a marqué sa place, quand elle veut qu'il ne mendie plus.

Quand mes observations et mes réflexions m'eurent démontré que ce moyen d'éteindre la mendicité était non-seulement le meilleur, mais encore le seul possible, il ne me resta plus qu'à

chercher comment je pourrais déterminer la famille à rappeler son mendiant dans son sein, et à le reprendre entièrement à sa charge. Les moyens coercitifs n'étaient pas à ma disposition, et je les aurais eus, que je me serais bien gardé de les employer; ils n'eussent pas donné à la famille plus de ressources pour soutenir le fardeau dont elle s'était forcément déchargée, et j'aurais accru à la fois le mal du mendiant et le mal de la famille.

Il fallait donc que ce fût volontairement que la famille reprît cette charge.

Pour y parvenir, le seul parti à prendre me parut être de lui en donner les moyens, ne doutant point qu'alors elle ne revînt d'elle même au sentiment de bienveillance que nous avons tous pour nos proches.

Je crus même qu'il serait possible de combiner cette idée de manière à encourager ce sentiment honorable *par un intérêt direct*, et, dans cette pensée, j'imaginai, sans m'occuper aucunement du mendiant, de donner simplement des secours à sa famille, en lui imposant pour condition unique la cessation de la mendicité de celui de ses membres qui s'y livrait.

L'expérience a prouvé que je ne m'étais pas trompé, et la mendicité a subitement cessé pour ne plus reparaitre; chaque famille, pour n'être pas privée de mes secours, s'est hâtée de rappeler son mendiant, et de s'en charger. Mais ce qui est bien plus remarquable, c'est l'effet moral produit par cette heureuse combinaison. Avant moi, la famille endurcie par la misère et l'exemple commun, ne rougissait pas d'abandonner l'aïeule, le vieux père, ou le frère infirme, et de l'envoyer mendier. Depuis vingt-quatre ans, comme ils n'en ont plus eu le besoin, ils en ont acquis la honte. L'opinion s'est rétablie en faveur du respect filial, ou de l'amour fraternel, et la bienveillance de famille a surpassé ce que j'avais osé en attendre.

L'exemple que je présente est, je l'avoue, pris sur une bien petite échelle; mais il offre une longue durée, et, j'ose le dire, des bases inattaquables. J'ose penser qu'il n'est point de campagne où ce moyen ne pût être imité avec le même succès, si un particulier, ou des associés bienfaisans, voulaient y verser les mêmes secours aux mêmes conditions.

Je n'ai parlé ici que des bons et véritables pauvres qui mendent dans les campagnes, et je ne me suis point occupé de ce

que produirait ma théorie dans les villes; cependant je crois qu'elle pourrait encore y être applicable aux véritables pauvres; toutefois c'est une question que je n'ai ni le temps ni les moyens actuels d'approfondir.

Quant aux mendiants par libertinage ou par métier, ce n'est point ici le lieu d'en parler; il faut ranger leurs actes dans la classe des délits de vagabondage ou d'escroquerie; on ne doit aux mendiants de cette espèce que des maisons pénitenciaires et des lieux de travaux obligés.

130. I. ERREURS FONDAMENTALES, ET CONSÉQUENCES PÉRICIEUSES DES LOIS SUR LA QUARANTAINE. (*Oriental Herald*, 1827; n° XXXIX, mars, p. 473, n° XL, avril, p. 51; n° XLI; mai, p. 309; n° XLII, juin, p. 467.)

131. II. SUR L'OBLIGATION OÙ SE TROUVENT LES GOUVERNEMENTS D'ABOLIR LES LOIS SUR LA QUARANTAINE; par Charles MACLEAN, médecin. (*Ibid.*; juillet 1828, p. 99.)

En 1815, le Dr Maclean se rendit à Constantinople, aux frais de la Compagnie du Levant, pour y étudier les phénomènes de la peste. Il s'enferma dans l'hôpital des pestiférés, observa les symptômes et les progrès de la maladie, en fut lui-même atteint, et revint en Angleterre, où, depuis lors, il n'a cessé de combattre l'opinion de ceux qui considèrent la peste comme contagieuse, et de provoquer des discussions et des expériences, en offrant d'exposer sa personne à tous les dangers de la contagion. Lorsque la fièvre jaune se manifesta en Espagne, il s'y transporta à ses dépens, examina la marche de la maladie, et déclara qu'elle était épidémique et non contagieuse. Son opinion fut admise par le gouvernement espagnol, qui lui accorda une récompense pour ses travaux. En 1818, il avait publié un ouvrage en 2 vol., intitulé : *Résultats de recherches faites sur les maladies épidémiques et pestilentielles*, et sur la peste du Levant. En 1824, il fit paraître un volume sur les maux occasionés par les lois sanitaires, et sur la non-existence de la contagion de la peste. Pendant 11 ans, il a sollicité toutes les autorités de faire examiner sa doctrine, ou de la faire réfuter par le collège de médecine. Il publie cette longue correspondance, et se plaint de ce que, sur une matière si importante pour l'humanité, pour

le commerce et les finances de l'Angleterre, on ne lui a fait que des réponses évasives, dont la dernière porte la date du 14 septembre 1826.

Les pétitions qu'il a présentées en 1825 à la Chambre des pairs et à la Chambre des communes, ont donné matière à quelques observations, et ont modifié les opinions de plusieurs personnes; mais elles n'ont produit aucun changement dans le système des quarantaines. Ce système, dit-il, né dans un temps d'ignorance et de crédulité, en 1546, a, pour origine évidente, un stratagème politique du chef de l'Église; il s'est propagé par une foi aveugle, et il n'a d'autre appui que des suppositions admises sans examen et sans preuve, dans les 16^e et 17^e siècles. Déjà on cesse de croire à la contagion de la fièvre jaune, ou du moins on reconnaît qu'il est inutile de prendre des précautions pour empêcher qu'elle ne se répande en Angleterre. Il devrait en être de même relativement à la peste. Cette maladie ne se propage point par le contact; son principe ne peut être importé, et, s'il n'y a pas contagion, les réglemens sanitaires sont sans motif et sans objet. A l'hôpital des pestiférés de Constantinople, où les communications entre les malades et les personnes saines étaient libres et fréquentes, les $\frac{1}{2}$ de celles-ci n'ont éprouvé aucun effet de cette prétendue contagion. La Compagnie du Levant a entretenu des relations avec la Turquie, pendant 140 ans, avant qu'il y eût des règles de quarantaine, et, pendant 106 ans, depuis que ces règles sont en vigueur. Vingt mille bâtimens sont arrivés du Levant durant la première époque, et trente mille durant la seconde. Or, ces cinquante mille vaisseaux n'ayant jamais amené un seul malade de la peste, ni parmi les passagers, ni parmi les équipages, et les marchandises n'ayant communiqué la maladie à aucun des hommes chargés de les purger, il est impossible de croire à l'existence d'un *virus* transportable et contagieux. La peste ne se transmet pas plus par terre que par mer. Lorsqu'elle règne en Turquie, les relations avec la Perse ne sont pas interrompues, et pourtant elle ne gagne pas ce pays. Les lois sanitaires sont donc semblables à celles qui existaient jadis contre les magiciens et les sorciers; seulement leurs conséquences sont beaucoup plus funestes. Elles font obstacle à la science, aux voyages, au commerce, à la navigation; elles causent au trésor public d'énormes dépenses;

elles sont souvent le prétexte d'odieuses vexations, et, en cas d'épidémie, elles augmentent la mortalité dans une proportion effrayante. V.

En revenant sur cet objet, dans l'*Oriental Herald* de juillet 1828, le D^r Maclean a recours aux chiffres, et s'efforce de prouver que, dans les épidémies où il n'y a pas eu de quarantaine, la mortalité a été moindre que là où elles étaient maintenues. Il prend d'abord les 4 grandes épidémies de Londres, en 1592, 1603, 1625 et 1665. Pendant les ravages de la 1^{re}, les lois de quarantaine n'existaient pas encore : cependant, ou pour parler avec le D^r Maclean, *à cause de cela*, les décès par suite de l'épidémie furent moins nombreux que ceux qui eurent lieu par suite d'autres maladies; pendant l'épidémie de 1603, les quarantaines furent mises en usage; cette fois les décès, par suite de la peste, furent 5 fois plus nombreux que les décès causés par d'autres maladies; en 1625, ils furent 2 fois, et en 1665, près de 3 fois plus nombreux. L'auteur a calculé qu'en 1603 l'excédant de la mortalité sur celle de l'épidémie sans quarantaine, fut de 11,408; en 1625, il fut de 25,872, et en 1665, de 71,420, formant un total de 108,700 morts, que l'auteur attribue à l'institution des quarantaines. En 1665, il n'y eut pas d'abord de lois sanitaires en vigueur : aussi la mort fit des progrès lents; à la fin, lorsque, malgré toutes les mesures de précaution, le mal fit des progrès effrayans, le désespoir fit abandonner les quarantaines; alors, dit M. Maclean, on vit l'épidémie décroître. L'auteur cite ensuite les épidémies de Moscou, en 1771, de Noya, roy. de Naples, en 1815, de Gibraltar, en 1813, de Barcelone, en 1821, pour faire voir, par les relevés de mortalité, que, dans les temps où les lois de quarantaine étaient les plus strictement observées, l'épidémie faisait le plus de progrès. Il ajoute que ses observations s'appliquent à la peste aussi bien qu'à la fièvre jaune.

132. I. EXAMEN DE DEUX PROPOSITIONS POUR AUGMENTER LE PRIX DU BLÉ.

133. II. OBSERVATIONS sur les projets tendant à mettre un terme aux souffrances de l'agriculture. (*Neue Monatschr. für Deutschland*; mars 1825, 3^e cah., p. 322; nov., 11^e cah.)

De ces deux projets, le premier a pour but d'augmenter le

prix des grains par l'établissement de magasins et d'un papier-monnaie qui aurait pour gage le grain emmagasiné. C'est le plan de M. Gall et de plusieurs autres écrivains allemands; plan suffisamment exposé et apprécié dans les articles de l'*Hermès*, dont le *Bulletin* a donné d'amples extraits (Voy. le *Bull.*, Tom. XIV, 1^{er} vol. supplém., p. 318.)

Le second article réproouve la création d'un papier-monnaie, en approuvant l'emmagasinement, comme moyen de relever le prix des grains. Les premières notions d'économie publique suffisent également pour faire apercevoir, d'un simple coup-d'œil, l'illusion d'un pareil projet. Sans doute, si le cultivateur, sans se priver des ressources dont il a un besoin urgent, et sans risquer la perte de ses grains, pouvait en retirer du marché une quantité assez considérable pour amener une hausse, la hausse aurait lieu. Il s'agirait ensuite de la maintenir par la même pratique; mais on voit tout d'un coup l'impossibilité de ces soustractions de grains, dont la possibilité ne serait d'ailleurs nullement désirable.

134. I. EXAMEN DES PLAINTES RELATIVES A L'ÉTAT ACTUEL DE L'INDUSTRIE AGRICOLE; par M. KLEBE. (*Moeglín. Annal. der Landwirthsch.*; vol. XV, 1825, cah. 2, p. 251.)
135. II. LE SYSTÈME PROHIBITIF considéré sous le rapport de son influence sur les finances de l'état, sur l'agriculture et sur les autres branches de l'industrie, avec des observations sur les maximes de Frédéric-Le-Grand, relativement à ce sujet; par W.-A. KREYSSIG. (*Ibid.*; vol. XVI, 1825, p. 194.)
136. III. SUR LA HAUSSE ET LA BAISSÉ DU PRIX DE TOUTES LES PRODUCTIONS, la valeur intrinsèque des métaux précieux, et le prix des céréales; par M. KLEBE. (*Ibid.*; p. 361.)
137. IV. OPINION SUR L'EXAMEN DES PLAINTES, etc. (*Ibid.*; p. 408.)
138. V. QUELQUES MOTS SUR LES FRAIS DE PRODUCTION DU FROMENT, à l'occasion de la mission de M. Jacob, en Allemagne; par M. ZIMMERMANN. (*Ibid.*; 1826, vol. XVII, 1^{er} cah., p. 92.)
139. VI. DE L'INFLUENCE DES FINANCES ET DU COMMERCE LIBRE

OU PROMISE SUR L'AGRICULTURE, en supplément à une dissertation insérée au 1^{er} cah. du 16^e vol. du recueil ci-après cité; par W.-A. KREYSSIG. (*Ibid.*; p. 160.)

140. VII. RÉPONSE A L'OPINION INTITULÉE : *Examen des plaintes sur le triste état des choses*, insérée au 2^e cah. du 16^e vol. du recueil ci-après cité, contre son mémoire publié dans le 2^e cah. du 15^e vol.; par M. KLEBE. (*Ibid.*; p. 269.)

141. VIII. EXEMPLE PRATIQUE DU PARTI QUE LES CULTIVATEURS PEUVENT TIRER DE L'ÉPOQUE ACTUELLE; par M. DE HOLLE. (*Ibid.*; cah. 2, p. 436.)

142. IX. APPEL A L'AGRICULTURE ALLEMANDE, pour l'engager à recourir à ses ressources les plus efficaces contre les effets de la dépréciation des produits agricoles, par M. STELZNER. (*Ibid.*; vol. XVIII, 1^{er} cah., p. 1.)

143. X. RÉPONSE AU MÉMOIRE DE M. ZIMMERMANN (*Vide supra*, n^o 1.); par M. KLEBE. (*Ibid.*; p. 124.)

144. XI. DES RAPPORTS DE L'ANGLETERRE AVEC LE NORD DE L'ALLEMAGNE ET LA PRUSSE; par le même. (*Ibid.*; p. 153.)

145. XII. DER ISOLIRTE STAAT IN BEZIEHUNG AUF LANDWIRTHSCHAFT UND NATIONAL OECONOMIE, etc.—L'état considéré sous le rapport de l'économie agricole et de l'économie nationale, ou Recherches sur l'influence qu'exercent le prix des grains, la richesse du sol et les impôts relativement à l'agriculture; par M. J.-H. DE THUNEN, de Tellow en Meklenbourg. Hambourg, 1826.

146. XIII. COUP D'OEIL ET REMARQUES SUR L'OUVRAGE DE M. DE THUNEN; par M. le conseiller-d'état THAER. (*Ibid.*; mars 1827, vol. XIX, 1^{er} cah., p. 1.)

147. XIV. DES SILOS COMBINÉS AVEC LES SOCIÉTÉS D'ASSURANCE ET DE CRÉDIT, ou Moyens les plus sûrs de remédier aux effets pernicioeux, soit de la dépréciation, soit de la cherté des produits bruts, ainsi qu'au défaut d'argent et de crédit; par J.-A. SCHLIER. (*Ibid.*; p. 68.) (Voir le *Bulletin*, Tom. XIV, etc., et *passim*.)

La plupart des écrits compris dans la nomenclature en tête du présent article, tous même, en définitive, présentent en général, sur les questions relatives à l'état actuel de l'agriculture et au bas prix de ses produits, les mêmes idées et les mêmes vues que nous avons déjà eu occasion de signaler à nos lecteurs, dans d'autres écrits sur les mêmes matières. Nous nous bornerons donc à une indication sommaire de ce qui caractérise plus spécialement l'objet de chacune des dissertations ci-dessus énumérées, en invitant les hommes studieux à y chercher les détails susceptibles de répandre un jour nouveau sur les points importants que les auteurs ont traités.

Les écrits n^{os} 1, 3, 4, 5, 7 et 10 se lient ensemble, et doivent être consultés successivement pour être bien compris.

Les idées et les observations que présentent les notices sous les n^{os} 1, 3, 4 et 7, se retrouvent pour la plupart dans les écrits dont nous avons rendu un compte très-détaillé, en suivant le plus souvent les indications de l'*Hermès*. Nous nous bornerons à peu près à recommander ces notices à l'attention de nos lecteurs. Ils y trouveront toujours quelques vues et quelques détails intéressans, comme on doit s'y attendre de la part d'écrivains instruits et habitués à réfléchir, quelque opinion que l'on se forme d'ailleurs de leur manière d'envisager les diverses faces des questions qu'ils ont traitées.

Nous distinguerons toutefois le mémoire, n^o 5, comme un résultat de la mission de M. Jacob, que l'Angleterre avait envoyé dans le Nord pour y constater la quantité des grains que ces contrées pouvaient fournir au dehors, et des frais de culture de cette denrée. Les renseignemens recueillis par cet agent ont servi à déterminer la quantité de la taxe à laquelle le gouvernement britannique a proposé d'assujettir les grains, à l'importation. M. Jacob a pris pour base de son travail les divers prix des marchés, système que l'auteur du mémoire, n^o 1, combat comme vicieux, d'après des observations tirées de l'état de l'agriculture germanique. Il s'y attache en même temps à montrer que M. Klebe a évalué beaucoup trop bas les frais de culture des blés. Il signale les graves inconvéniens de ces inexactitudes de la part d'hommes revêtus d'emplois honorés. On croit généralement que les données fournies par M. Klebe

à M. Jacob, ont été surtout consultées par ce dernier, pour la fixation des prix. S'il en était ainsi, les erreurs du 1^{er} auraient dans l'opinion de M. Z., des suites fâcheuses pour le commerce des grains, en Pologne et dans le nord de l'Allemagne.

Dans sa notice, n^o 10, M. Klebe s'est occupé de répondre aux imputations de M. Zimmermann : c'est, dit-il, en 1821, qu'il a publié l'ouvrage dans lequel on trouve son aperçu sur les frais de culture et les prix du froment. Les calculs étaient exacts à l'époque où il les avait faits. Son ouvrage avait été porté en Angleterre, dès 1824; plus tard M. Z. lui-même l'avait recommandé à M. Jacob. Il est donc singulier qu'il ait attendu l'année 1826, pour le signaler comme inexact. M. K. entre ensuite dans une série de calculs qu'on ne peut extraire, mais que l'on pourra consulter avec fruit dans l'écrit original; le but de l'auteur est de prouver l'exactitude pour l'époque, de ceux qu'il avait publiés en 1821.

Les notices n^{os} 2 et 5 appartiennent entièrement à la vieille école qui persiste à chercher dans un système de monopole, de prohibitions et de restrictions les sources de la prospérité publique, et les moyens de remédier aux mauvais effets attribués à la dépréciation des produits de l'agriculture. C'est au surplus à son pays, la Prusse, que l'auteur, M. Kreyssig, applique particulièrement son système. Celui de l'administration du Grand-Frédéric, la thésaurisation, l'épargne, les monopoles, les magasins, lui paraissent le régime par excellence pour les états prussiens. Il recommande de fortes taxes sur les marchandises étrangères, et surtout sur le café, le sucre, etc.; il invite les riches, les grands, ce qu'on appelle le beau monde, à s'abstenir de ces produits exotiques, dont l'importation enlève à la Prusse annuellement 44 millions de thalers. C'est sous ce point de vue qu'il envisage l'influence de l'argent et des finances, du commerce libre, ou des prohibitions, sur l'agriculture. Les gouvernemens représentatifs, tels que ceux de l'Angleterre et de la France ne lui paraissent propres qu'à multiplier les sinecures, qu'à augmenter sans fin les dépenses, etc. Nous croyons inutile de rappeler à nos lecteurs les observations que suggèrent les idées de ce genre. On se tromperait cependant, si l'on croyait d'après cet aperçu, que ces deux mémoires de M. Kreyssig sont

totallement dépourvus de remarques dignes d'attention. On en trouvera quelques-unes qui ne sont pas sans intérêt, malgré les préventions de l'auteur. Par exemple, à l'occasion du système de finances introduit en France dans ces dernières années, il fait observer qu'il y a contradiction à vouloir réduire l'intérêt de l'argent en même temps que l'on multiplie les capitaux fictifs. Il ne croit pas non plus que l'on puisse compter beaucoup sur le succès des mesures adoptées par la Grande-Bretagne, pour arriver à la liberté du commerce. Ces tentatives lui paraissent peu compatibles avec sa prodigalité et ses dettes énormes. Il compare l'Angleterre à un malade habitué au luxe et à la débauche, qui voudrait rétablir sa fortune par l'économie, et sa santé par un régime frugal.

On peut se faire une idée de la notice n° 8, d'après ce que nous avons déjà eu occasion de dire des projets du même genre, et l'indication du contenu en l'article suivant.

Dans ce mémoire, n° 9, l'auteur, M. Stelzner, recherche d'abord, en les résumant, comme les autres écrivains qui ont traité le même sujet, toutes les causes qui ont amené la détresse actuelle présumée, de l'agriculture. Il commence par établir par des calculs statistiques sur le prix des grains depuis 125 ans, qu'il y a eu, au commencement du dernier siècle, des périodes de dépréciation, pendant lesquelles les blés étaient tombés à un prix qui devait exciter les mêmes plaintes que cet avilissement occasionne aujourd'hui. On consultera avec fruit ces tableaux, dressés principalement d'après les ouvrages de *Unger* et de *Rosenthal*, pour les marchés d'Hanovre, de Nordhausen, d'Hambourg, du Meklenbourg, etc. Ils occupent les pages 11-27. Il en résulte que l'infériorité des prix a toujours eu lieu pendant les années de paix et de fertilité, 2° que pendant ces 125 ans, les prix ne sont pas tombés aussi bas que durant les dernières années, si ce n'est dans les 1^{res} années du 18^e siècle. Les guerres et les mauvaises récoltes ayant toujours été les causes de l'élévation des prix, on ne voit pas sur quel fondement reposerait l'espoir d'une hausse dans des temps de paix et d'abondance. L'auteur énumère ensuite toutes les causes auxquelles on a attribué la dépréciation actuelle. Il en compte 16 dont on peut voir l'énoncé (p. 33 et 34). Il diffère de la plupart des

autres écrivains, en ce qu'il s'attache à faire voir que presque toutes ces causes ne sont pas susceptibles d'être écartées, et qu'on ne peut pas même désirer qu'elles le soient, puisqu'elles sont le résultat du cours naturel des choses, et qu'il y aurait souvent plus d'inconvéniens à se priver des avantages qui y sont attachés, que de profit à changer, en les écartant, l'état actuel de la société. On retrouve au surplus dans ce mémoire les observations et les vues que nous avons déjà eu si souvent l'occasion de signaler, sur le manque de numéraire, sur l'influence de ce phénomène, et les moyens d'en arrêter les suites fâcheuses, sur les ressources propres à l'agriculture et par lesquelles elle peut remédier au mal présent, etc., etc. Le mémoire de M. Stelzner n'en offre pas moins des considérations intéressantes et peut être consulté avec fruit, comme l'ouvrage d'un économiste éclairé.

Le mémoire n° 11, de M. Klebe, contient aussi des faits et des observations remplies d'intérêt sur les relations naturelles entre les contrées dont l'auteur s'occupe. On pourra les rapprocher utilement des faits et des observations relatives au même sujet, que M. Huskisson a consignées dans ses discours au Parlement anglais, et dont l'objet était de justifier les mesures proposées par ce ministre, dans l'intérêt des rapports de la Grande-Bretagne avec les pays étrangers, et particulièrement avec l'Allemagne septentrionale et la Prusse.

Enfin les vues exposées dans les mémoires sous les n°s 12, 13 et 14, sans offrir des points de vue capitaux différens de ceux que nous avons déjà si fréquemment indiqués dans des écrits du même genre, n'en méritent pas moins une lecture attentive, à raison des détails curieux qu'ils contiennent, et des lumières de leurs auteurs. L'espace que nous avons déjà accordé dans le *Bulletin* aux écrits sur ces questions ne nous permettant plus d'extraire ces détails, nous devons renvoyer nos lecteurs aux écrits originaux.

A. D. V.

148. VERHANDELING OVER DE AFSCHAFFING VAN DE KAAPVAART.

— Traité de l'abolition de l'armement en course; par F. E. BERG VAN MIDDELBURGH, avocat à Amsterdam; publié par la Société provinc. d'Utrecht pour les Arts et Sciences. 196

pages in-8°. Utrecht, 1828; Altheer. (Inséré aussi dans les *Mémoires de la Société d'Utrecht.*)

Dans le temps de sa supériorité maritime, la Hollande n'eût peut-être pas songé à mettre un terme aux armemens en course; mais elle subit à son tour les effets de la suprématie d'autres peuples; elle trouve que les corsaires sont un grand fléau pour le commerce; la Société d'Utrecht a mis au concours une dissertation sur l'abolition des armemens en course, et elle vient de publier le Mémoire couronné.

L'auteur divise son *Traité* en trois chapitres; dans le premier il expose les motifs de l'abolition des corsaires; dans le second il traite de la possibilité et de la convenance de cette mesure; et dans le dernier chapitre il indique les moyens d'arriver à ce but. Heeren a dit qu'un des effets des progrès de la civilisation, est que les États ne font plus la guerre aux particuliers, mais seulement aux États; les corsaires seuls, ajoute-t-il, font exception à la règle. M. Merlin, dans son *Répertoire*, art. *Prise maritime*, pense que les corsaires étaient seulement bons dans l'ancien état des choses, où la querelle d'une nation était celle de tous ses membres. En 1672, les corsaires hollandais prirent aux Anglais 160 navires, et aux Français 2703 navires; en 1688, les corsaires français enlevèrent aux Anglais 4200 bâtimens, évalués à 30 millions de livr. sterl. Que l'on juge si le commerce des particuliers pouvait prospérer dans des guerres aussi désastreuses! Dans celle de 1756, les corsaires anglais et français n'épargnèrent même pas les Danois, qui étaient restés neutres, ce qui donna lieu au Mémoire de Hubner, *de la Saisie des Bâtimens neutres*, 1759. Les corsaires ont pourtant trouvé des défenseurs. Azuni, dans son *Droit maritime de l'Europe*, prétend que *dans l'état actuel des affaires publiques de l'Europe, autant le métier de pirate est infâme et digne de châtimement, autant est regardée aujourd'hui comme honorable la profession de corsaire, parce qu'elle est permise et avouée par l'autorité*, et Valin, *Des Prises*, etc., ch. 1, dit que, *plus en état, en quelque sorte, de nuire aux ennemis que le gouvernement avec l'appareil des flottes les plus formidables, les corsaires lui rendent encore le service de le décharger du soin d'armer à ses frais un grand nombre de vaisseaux qu'il serait*

obligé de destiner à la course, sans leurs secours. On a justifié aussi les corsaires en disant qu'ils forment de bons marins, et que dans la guerre il s'agit de faire le plus de mal possible à l'ennemi.

L'auteur du *Mémoire couronné* n'admet point ces principes; il préfère la maxime de Montesquieu, *dans la paix se faire le plus de bien, et dans la guerre le moins de mal possible : voilà le droit des gens.* Les corsaires, observe M. Berg, pourraient être utiles s'ils détruisaient la marine de l'État ennemi, s'emparaient de ses forts et de ses villes, etc.; mais ils attaquent habituellement de paisibles marchands, et s'enrichissent à leurs dépens, sans que la patrie qu'ils prétendent servir en retire le moindre avantage. Si les courses forment des marins, cet avantage appartient également à l'ennemi, ainsi la position reste la même des deux côtés. Dans les temps modernes on a senti les dangers de cette marine volontaire, qu'il est difficile de soumettre à une stricte discipline; les réglemens sur les lettres de marque restent en partie sans exécution; suivant de Martens, on peut dire de ces lois ce que Voltaire disait de certaines théories du droit des gens, qu'on ne suit pas, c'est qu'elles donnent l'idée de la justice, comme les portraits celles de personnes qu'on ne peut voir. Dans plusieurs *Traités diplomatiques* modernes on a ôté aux corsaires le pouvoir de visiter les bâtimens neutres; mais ce n'est pas assez, il faut entièrement supprimer les lettres de marque, et ne point laisser à la volonté des particuliers le pouvoir de ruiner ou de désoler le commerce maritime des étrangers. L'auteur pense que, puisque les souverains ont pu s'accorder sur l'abolition de la traite des noirs, il ne leur serait pas plus difficile de décider d'un commun accord la suppression totale des armemens en course, et il fait valoir les raisons les plus solides pour les engager à cette démarche.

D—c.

VOYAGES.

149. VOYAGE DANS LES CINQ PARTIES DU MONDE, où l'on décrit les principales contrées de la terre, les curiosités naturelles, industrielles, scientifiques ou littéraires; les mœurs et coutumes des nations, les richesses, les forces, les cultes, les

gouvernemens, avec les notabilités, les villes et les populations des différens états; par M. ALBERT-MONTÉMONT. Tome III^e, ASIE. In-18 de 386 pages et 4 cartes grav. et color.; prix, 5 fr. Tom. IV, AFRIQUE. In-18 de 440 pages; prix, 5 fr. Paris, 1828; Selligue.

La marche de cet ouvrage est, dans les deux nouveaux volumes que nous annonçons, plus scientifique que dans les précédens. Les vers en ont disparu; l'auteur a cru devoir profiter de quelques-unes de nos observations. Après un coup-d'œil sur l'ensemble de l'Asie sous les rapports géographique et statistique, M. A. Montémont expose, dans une suite de lettres, l'état de chacune des grandes puissances de l'Asie. La situation, l'étendue, les accidens naturels, le climat, les productions particulières, les habitans, les divisions géographiques, les mœurs, les usages, les coutumes, le genre de gouvernement, la religion, la langue, la littérature, les principales villes, etc., composent l'ensemble de ses tableaux, qui forment une galerie où l'on peut rapidement prendre une idée des pays et des peuples qui habitent cette vaste partie de l'ancien continent. M. A. Montémont a d'ailleurs consulté avec soin, en général, les meilleures autorités. Ce troisième volume est dédié à M. de Larenaudière, secrétaire général de la Commission centrale de la Société de géographie. Le quatrième volume est dédié à M. Jomard, qui s'est beaucoup occupé de l'Afrique. Ce volume se trouve ainsi sous un patronage naturel. La marche est la même que pour l'Asie. L'auteur suit chaque nation autant qu'il lui a été donné de les connaître, et offre ce que les documens dont on dispose lui ont permis de rassembler dans le cadre qu'il s'est tracé.

Cet ouvrage atteste le zèle de son auteur; l'intention, le plan même sont très-bons, et, sauf quelques négligences, on ne peut qu'applaudir à son exécution.

150. VOYAGE AUTOUR DU MONDE, exécuté sur les corvettes de S. M., l'*Uranie* et la *Physicienne*. RELATION HISTORIQUE; IX^e et X^e livrais. Paris, 1828; Pillet. (*Voyez le Bulletin*; Tome XIII, n^o 188.)

Avec ces deux nouvelles livraisons se termine la première partie de l'intéressant récit de M. de Freycinet, qui comprend

le voyage et le séjour de l'expédition au Brésil. Sous peu nous donnerons un extrait étendu de cette première partie, remplie, sur ce royaume, de précieux documens, et d'une foule de faits et d'observations qui augmentent beaucoup la masse de nos connaissances sur le Brésil.

Les planches représentent :

IX^e LIVR. Coupang, île de Timor : occupations domestiques ; même île, divers travaux mécaniques ; même île, plan et détails d'une *Corocore* (espèce de bâtiment à voile), vue à Coupang ; portrait en pied d'un jeune homme du royaume de Failacor dans la même île ; armes et ornemens de l'île Ombai.

X^e LIVR. Coupang, île Timor : vue d'un chantier de construction ; grand Archipel d'Asie ; entrevue avec les naturels de l'île Ombai ; portrait en pied d'un guerrier de l'île Guébé ; chapeaux, armes et ustensiles des habitans de cette île. Iles des Papous : vue du mouillage de l'*Uranie* sur l'île Rawak. D.

151. ALBUM PITTORESQUE DE LA FRÉGATE LA THÉTIS ET DE LA CORVETTE L'ESPÉRANCE, etc. ; par le vicomte de la TOUANNA. (*Voyez le Bulletin* ; Tome XIII, n^o 189, [mai 1828.] LIVR. II^e, III^e, IV^e et V^e.)

Nous ne reviendrons point ici sur le plan et le but de cet ouvrage ; en annonçant la première livraison nous avons offert toutes les considérations générales qui peuvent les faire apprécier. Aujourd'hui, que nous avons cinq livraisons sous nos yeux, nous pouvons louer sans réserve la parfaite exécution des planches, la variété et l'intérêt des sujets que M. de la Touanna a choisis pour nous donner une idée de l'aspect des contrées qu'il a parcourues. Le texte est bien ce qu'il doit être dans un ouvrage de ce genre ; c'est un aperçu rapide des pays, des hommes et des choses, une peinture animée et très-variée, à laquelle les figures ajoutent beaucoup de charmes en fixant les idées, et en leur donnant un corps. Nous allons sommairement signaler le contenu de chacune des quatre nouvelles livraisons que nous annonçons.

La seconde commence par un coup-d'œil rapide sur l'aspect des côtes du golfe du Bengale, où l'expédition s'est rendue en quittant Bourbon. L'auteur énumère les principaux comptoirs en vue desquels on passe, et les souvenirs qu'ils rappellent.

Pondichéry et ses environs, auxquels est consacrée cette livraison, offrent un tableau plein d'intérêt, où le pays, les habitans, leurs usages, les monumens, sont esquissés à grands traits, avec beaucoup de bonheur.

Les planches de cette livraison se rapportent à ce tableau et en fixent les principaux points de vue. C'est d'abord une vue prise dans l'intérieur de Pondichéry, auprès du canal qui sépare le quartier européen du quartier malabare, ou la ville blanche de la ville noire. Ce canal a 40 ou 50 pieds de largeur. Une seconde planche représente l'intérieur de la cour d'une pagode, dans la même ville; tous les bâtimens du sanctuaire sont au milieu de la cour, et le bœuf Bajahvon, célèbre monture de Chiven, quand ce dieu quitta la terre, occupe une place en avant de la porte; la seconde planche offre une partie de la pagode de Vilnour, prise en dedans de la grande enceinte. Cette pagode, déjà fort étendue, n'est pas une des plus grandes de l'Inde; mais elle peut donner aux étrangers une idée assez complète de ces monumens. La dernière planche de cette livraison offre une fête de mariage malabare: on y voit le cortège des deux époux, et la pompe qui accompagne ces sortes de cérémonies. Ces fêtes nocturnes, qui se renouvellent plusieurs fois pour un même mariage, offrent un coup-d'œil aussi nouveau que surprenant pour un Européen.

Les planches X et XI, qui se rapportent encore à Pondichéry, font partie de la seconde livraison; elles représentent une danse de bayadères, près des portiques d'une pagode, et une station de voyageurs Européens auprès de la chaudière de Vilnour. C'est une halte d'une sorte de caravanne; les voyageurs anglais, dans l'Inde, voyagent avec toute leur famille; leur bagage, et une foule de domestiques indiens. La planche XII est un cul-de-lampe qui termine le texte relatif à Pondichéry. Elle représente des idoles indiennes colossales, situées sur la route d'Ariancoupan à Goudelour; ce premier endroit est une aldée charmante, à une lieue de Pondichéry.

III^e LIVR. Avec cette livraison nous arrivons au détroit de Malacca, décrit avec précision, et l'un des points les plus importans de la puissance anglaise dans l'Inde, depuis que ces habiles insulaires se sont emparés des trois positions principales de ce long détroit, savoir: Pulo-Pinang, Malacca, et

Sincapour. M. le vicomte de la Touanna décrit successivement ces trois grands et importans établissemens. Nous ne nous arrêtons point ici sur ce qu'il en dit, devant sous peu emprunter quelques traits de ses tableaux en présentant sur ces trois établissemens le résumé de tous les documens publiés à leur sujet.

Les planches qui se rapportent à ces trois villes représentent, 1^o l'intérieur d'une pagode, dans le quartier chinois, à Malacca; 2^o la vue de la ville et du détroit de Sincapour. La troisième planche de cette livraison offre le village sur la route de Cavite à Manille, dans l'île de Luçon, qui fait le sujet de la quatrième livraison.

IV^e LIVR. Elle est consacrée à l'île de Luçon; l'auteur parle sommairement des îles Philippines, et décrit avec détail Manille, les usages des habitans, le mode de construction des habitations, l'aspect des villages et des pays environnans. Nous revicndrons sur les détails de cette partie du récit de M. de la Touanna.

Les planches qui en dépendent offrent, 1^o une jolie chapelle rustique, près de Bacor, au milieu des bois et des rivières; 2^o l'entrée de la petite ville de Balanga, du côté de la mer: cette ville est le chef-lieu d'une province, et sa situation près d'une baie, est fort pittoresque; 3^o le village de N^a S^a del Pilar, sur la route de Balanga aux montagnes de Marivelles; 4^o un cul-de-lampe représentant le départ d'Indiens Tagals pour la chasse; 5^o la chasse au cerf dans les montagnes de Marivelles; 6^o une vue de la rivière San Matheo, prise à la hauteur de la Cueva. Cette rivière, la grotte située aux environs de San Matheo, forment le but d'une délicieuse promenade aux environs de Manille.

La V^e LIVR. nous transporte à Macao, ville fondée par les Portugais, et aujourd'hui habitée par 25,000 Chinois et 5,000 Portugais ou Anglais. Cette ville, la baie de Touran, Sourabaya, la traversée jusqu'à la Nouvelle-Galles, occupent le texte de cette livraison.

Les planches représentent des costumes chinois et une famille de pêcheurs à Macao, des rochers de marbre, situés à l'extrémité ouest de l'île d'Hoïane, l'entrée du palais du sultan à Maduré, charmant dessin, aussi gracieux que pittoresque.

Nous ne saurions donner trop d'éloges à cet agréable ouvrage, dont le texte et les planches méritent également l'intérêt et la reconnaissance de tous les amateurs de voyages pittoresques. F.

152. RESOR I EUROPA OCH OESTER-LAENDERNE. — Voyage en Europe et dans les pays orientaux; par J. BERGGREN. II^e partie, in-8°, de 558 pages, avec une nomenclature botanique de 70 pages, une carte du Bosphore et le plan de Jérusalem. Stockholm, 1826. (*Éphémérides géogr. de Weimar*, 1828, vol. XXV, cah. 9, page 272.) (*Voir le Bulletin* de 1825, Tom. IV, n° 335.)

Cette seconde partie offre les matières suivantes : 1^o excursion au mont Liban; 2^o séjour sur le mont Liban; 3^o voyage du mont Liban à Damas; 4^o Damas et ses environs; 5^o excursion à Haur et dans les régions S. et S.-E. de Damas; 6^o voyage de caravane de Damas à Alep; 7^o Alep et ses environs; 7^o excursion, à Antioche et Séleucie; 9^o voyage d'Alep à Sidon; 10^o fuite de Sidon en Égypte; 11^o souvenirs d'Égypte; 12^o la Palestine; 13^o Jérusalem. L'auteur décrit d'une manière exacte tout ce qu'il a vu et éprouvé dans son voyage, de sorte, dit le recueil cité, qu'il offre au lecteur, sous le rapport de la nature et des hommes, une image vivante des contrées qu'il a visitées.

L'auteur arrive à Bajrout (Syrie) le 14 septembre, se loge chez M. Laurella, Consul suédois, et passe la nuit la plus affreuse, à cause de l'excessive chaleur, de l'odeur fétide qu'exhalait la cour, et des légions d'insectes de toutes les formes qui entraient par milliers de tous les côtés, inconvéniens, au surplus, qui ne sont pas particuliers à la Syrie.

Bajrout, le *Bérytus* et le *Felix Augusta* des anciens géographes, n'a plus rien de ses magnifiques édifices, construits par *Auguste*, *Agrippa* et d'autres souverains du pays, que des fragmens de colonnes et de chapiteaux qui se trouvent employés à divers usages. — Dans son voyage de Bajrout au couvent d'Anthura, l'auteur trouva sur la pente des rochers situés le long de la mer, une foule d'inscriptions dont le contenu rappelle les diverses nations qui, dans ce lieu riant, ont exprimé aux dieux et à la nature et leur vénération et leur reconnaissance, tels que les Phéniciens, les Égyptiens, les Grecs, les Romains, les Chrétiens et les Mahométans. Arrivé à Anthura,

il fut amicalement accueilli par *Aryda*, recteur du couvent. Cet octogénaire entend très-bien le latin, l'allemand, le français et l'italien, et est sans contredit, sous le rapport du syriaque et de l'arabe, l'homme le plus savant du pays. Il avait été long-temps professeur de langues orientales à Vienne. C'est dans ce couvent que notre voyageur apprit à connaître M. Senkofsky, aujourd'hui professeur de langues orientales à l'Université de Pétersbourg. Ce savant était alors le meilleur élève du vénérable *Aryda*. Par amour de la science, il se contentait d'un petit réduit du couvent, où il eût été impossible de placer deux personnes. *Aryda* cherchait à convertir le voyageur, et faisait dans ce but des prières publiques. Voyant que toutes ses tentatives étaient sans effet, il s'écria : *Vederemo, vederemo una volta nella vale di Josaphat*. On sait combien est répandue en Orient et ailleurs l'opinion que le dernier jugement aura lieu dans la vallée de Josaphat. L'auteur fait de fréquentes excursions botaniques; partout il est accueilli par les Indigènes avec la plus grande hospitalité. Les femmes du pays sont très communicatives, et s'intéressent infiniment aux étrangers. L.

153. RESOR I EUROPA OCH OESTERLÄNDERNE. — (Le même ouvrage que ci-dessus, n° 152) Vol. III, in-8° de 140 et 112 p. et 4 tabl. d'inscriptions. Stockholm 1828; Rumstedt.

Nous n'avons pas eu occasion de voir en original les 2 premières parties de cette relation d'un chapelain suédois; d'après les journaux de Suède, elle renferme beaucoup de renseignemens intéressans sur l'état actuel de l'Orient, sur ses productions, ses habitans etc. La 3^e partie, que nous avons sous les yeux, termine la relation. L'auteur y rend d'abord compte de son excursion à Jéricho et à la mer Morte. Ce pays est infesté par les Bédouins, et plusieurs voyageurs européens y avaient été récemment pillés et maltraités. M. Berggren, muni d'un firman de la Porte, et escorté d'un janissaire, se rendit à Jéricho, maintenant Riba, qui ne consiste plus qu'en un mauvais fort avec une garnison de 12 hommes, et en quelques cabanes d'Arabes qui cultivent des cannes à sucre et de l'indigo. Une partie de la garnison escorta l'auteur dans son excursion à la mer Morte : il aurait voulu se munir d'un petit bateau pour faire le tour de ce lac d'eau saumâtre; mais le commandant s'y

opposa, à cause du danger; M. Berggren ne put donc visiter le bord septentrional. Il fit une autre excursion à Hébron que les voyageurs visitent moins à cause de la mauvaise réputation des habitants. Hébron est à 7 fortes heures de marche de Jérusalem et à 5 de Bethlém; cette ancienne ville de la Judée est maintenant, sous le nom d'*El-Kalil*, un repaire affreux de malfaiteurs; la population se compose de 4 à 5000 Turcs et quelques Juifs originaires en partie de la Russie : il consiste en 3 parties séparées et mal bâties; autrefois il y avait un autre quartier plus élevé. La montagne sur laquelle la ville est située est nue et aride, mais la vallée au-dessous est fertile, et produit des oliviers, des vignes et de l'indigo. On trouve à Hébron de petites verreries, et l'on y fabrique ces anneaux dont les Bédouins ornent leurs bras et leurs jambes. Hébron conserve son ancien temple qui est maintenant une mosquée, avec un portique à 16 colonnes. Aucun Chrétien ni Juif ne peut y entrer. M. Berggren faillit être lapidé par la populace en se montrant dans un lieu public. Il eut beaucoup de peine à persuader le Cheik de l'escorter hors de Hébron jusqu'à la montagne Jaqim, où il eut une belle vue sur toute l'Idumée, et sur les environs de la mer Morte; on voit la rivière Om-el-Arais couler par une vallée vers cette mer. Dans les vallées habitent un grand nombre de hordes de Bédouins qui, selon l'assertion du Cheik, appartiennent aux grandes tribus de Anaseh, Cherarat, El Edouan, Ebn-el-Ghanem, el Saqqal, Maasi, Hadjaja, Beni-Saker et Benia-Ain. Pour prix de son escorte, le Cheik exigea tout l'argent que le voyageur suédois portait sur lui, ce qui le força de retourner sur-le-champ à Jérusalem. L'auteur passa le jour de Noël à Bethlém. Cette ville, entourée de vignes et d'oliviers, renferme environ 3000 habitants qui, pour la plupart, sont Chrétiens des rites grec et catholique. Leur principale industrie consiste dans la fabrication des objets du culte, tels que crucifix, chapelets etc. Ils achètent aux Arabes de Suez beaucoup de nacre de perle qu'ils incrustent très-habilement dans des bois durs, ou qu'ils sculptent selon des modèles qui leur sont fournis par leurs prêtres. Ils travaillent aussi habilement la pierre de Moïse (*hadjar moura*), qu'ils tirent des bords de la mer Morte et de l'Arabie Pétrée. Ils s'occupent moins de l'agriculture : toutefois, le vin de Bethlém et son eau-de-vie

de figues sont excellens. Les femmes de Bethléhem sont belles; ce peuple est turbulent; aussi y a-t-il une petite garnison pour le contenir; dans ses émeutes il appelle à son secours les Arabes Nomades de l'Hébron. Les Catholiques parlent, outre l'arabe, encore l'italien qu'ils apprennent au couvent des Franciscains. Ce couvent est un édifice fortifié, où il y a pourtant peu de moines.

M. Berggren décrit ensuite son voyage de Jérusalem à St.-Jean d'Acre, par Rama et Césarée. La ville de Rama, que les Orientaux appellent Ramle ou Sanden, est très-agréablement située entre les bosquets et haies de figuiers d'Inde, oliviers, palmiers et tamariniers. La ville est bien bâtie et fait un commerce considérable de savons, coton et soie. Autrefois les Européens, surtout les Français, avaient ici des factoreries pour le commerce de transit; mais depuis long-temps Rama n'a plus de marchands étrangers. Les 2000 habitans professent pour la plupart l'islamisme; le petit nombre de Chrétiens qu'on trouve à Rama professent le rite grec. L'auteur se rendit de Rama à St.-Jean d'Acre, où il s'embarqua pour Constantinople, puis pour Smyrne et pour Toulon, terminant ainsi son voyage en Palestine.

M. Berggren fait suivre sa relation de plusieurs pièces qui méritent d'être mentionnées. C'est d'abord une notice sur les Suédois connus, qui, depuis le moyen âge, ont visité la Palestine. L'auteur donne entre autres une liste des dessins et des manuscrits laissés aux archives de Stockholm par 3 officiers suédois, Loos, Sparre et Gyllenskepp, qui, en 1710, firent un voyage en Orient, avec les secours du roi; l'auteur cite un autre voyageur suédois, Eneman, de la même époque, dont les lettres intéressantes ont été publiées dans le *Mercure suédois*. Une autre notice s'étend sur les ambassadeurs de Suède, consuls et aumôniers d'ambassade à la Porte Ottomane. Viennent ensuite des itinéraires en français des routes de la Syrie et de la Palestine, dressés avec autant de détails que le sont les itinéraires d'Europe, rédigés par Reichard. Les routes dont s'occupe l'auteur sont celles de Damas à Alep, d'Alep à Antioche, Séleucie, Laodicée, de Laodicée à Tripoli, le long de la côte, de Tripoli à Sidon par le Liban et Célosyrie, de St.-Jean d'Acre à Jérusalem, le long de la Samarie, de Jérusalem à Jéricho, à

Wadi-Mousa, à St.-Jean d'Acre par Rama et Césarée, de Jaffa à Ascalon, le long de la côte, d'Alep à Damas, le long de la vallée de l'Oronte et par le mont Liban, de Damas à Baalbek, au Haouan, au lac Genesareth, au Caire par l'Arabie Pétrée : dans cette dernière route on passe par Eldji, principal village du Wadi-Mousa, auprès duquel on voit les ruines de l'ancienne Pétra. L'auteur ne dit que quelques mots sur ces ruines fameuses récemment visitées par un jeune Français. Le principal monument de Pétra est désigné par les natifs sous le nom de Qasser Faraoun : sur le mont Hor, situé dans une plaine élevée appelée *Sethouh Haroun*, est un autre monument connu sous le nom de Tombeau d'Aaron. M. Berggren ne fixe pas avec certitude l'emplacement de Pétra à Eldji ; il dit seulement que la chose est *vraisemblable* : on trouve en effet d'autres villes ruinées dans les environs. Dans toute l'Arabie Pétrée il n'y a plus qu'un seul village habité ; c'est celui de Ma'an.

M. Berggren donne ensuite une liste des lieux à l'est du Jourdain, au nombre de 352, puis des extraits de lettres, écrites assez gaiement en français par le comte Vidua dans un voyage de Beirut à Damas, et de là à Palmyre. Dans cette dernière ville antique, M. Vidua a compté encore 371 colonnes entières et debout. En parlant des revenus extraordinaires du pacha de Damas, M. Vidua raconte l'anecdote suivante : « La seule persécution des Catholiques a fait passer dans les coffres du pacha 350,000 piastres ; c'est que le patriarche grec avait offert 100,000 piastres au pacha sous la simple condition de faire couper la tête à 5 Catholiques dont il lui donnait la liste. C'étaient les négocians les plus riches et les plus considérés de la nation. S. A. répondit au patriarche que, par humanité, il lui répugnait de couper ces têtes ; cependant, pour ne pas perdre les 100,000 piastres, il lui offrit de faire battre 6 Catholiques en public, et en sa propre présence. Le patriarche, faute de mieux, se contenta des coups de bâton, ne pouvant obtenir les têtes. Deux négocians étaient dans la liste fatale : l'aîné d'eux reçut 200 coups sous la plante des pieds ; il y en a un autre qui en reçut 1,000, et qui ne put plus marcher. »

M. Berggren donne encore quelques pièces de correspondance diplomatique en Orient, et un recueil des inscriptions grecques qu'il a recueillies dans ses voyages. D-c.

154. I. MÉMOIRE SUR DEUX CARTES GÉOGRAPHIQUES ANCIENNES de l'infant du Portugal, D. Pedro, aux archives d'Alcobaça; par Ant. RIBEIRO DOS SANTOS. (*Memorias de litteratura portugueza*; vol. VIII. p. 275.)
155. II. ESSAI SUR LES DÉCOUVERTES ET LE COMMERCE DES PORTUGAIS aux terres septentrionales d'Amérique; par Sébast. Franç. de MENDO TRIGOZO. (*Ibid.*; p. 305.)
156. III. MÉMOIRE SUR LA NAVIGATION PORTUGAISE au 15^e siècle; par Ant. RIBEIRO DOS SANTOS. (*Ibid.*; p. 327.)
157. IV. MÉMOIRE SUR MARTIN DE BEHEIM; par Séb. Fr. de MENDO TRIGOZO. (*Ibid.*; p. 365.)
158. V. MÉMOIRE POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA NAVIGATION ET DES DÉCOUVERTES DES PORTUGAIS; par Joaq. Jos. da COSTA DE MACEDO. (*Historia e memorias da Academia real das sciencias de Lisboa*; Tom. VI, part. I, p. 1.)

Tous les mémoires dont nous venons de transcrire les titres ont été publiés avant que le *Bull.* eût commencé à paraître; nous pourrions donc nous dispenser d'en parler; cependant, comme ils sont restés presque inconnus au monde savant, ainsi que beaucoup d'autres travaux estimables des Portugais, nous croyons devoir les signaler, ne fût-ce que pour faire voir que le Portugal ne mérite point le reproche qu'on serait quelquefois tenté de lui adresser, d'avoir négligé d'éclairer une des époques les plus glorieuses de son histoire. On va voir quels résultats présentent les 5 mémoires annoncés.

Le 1^{er} mémoire pourrait faire croire que l'auteur a trouvé et décrit 2 cartes inconnues; il n'en est rien. Il n'a point vu les 2 cartes dont il parle et qui n'existent probablement plus; il ne les connaît que par ce qu'en disent quelques auteurs portugais; l'une appartenait à l'infant D. Henri, qui s'est illustré par son goût pour la géographie; l'autre se conservait autrefois au chartrier du monastère royal d'Alcobaça, et avait été dressée vers 1408. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que la 1^{re} carte indiquait, selon Ant. Galvao (*tratado dos Descobrimentos*, chap. 10), le cap de Bonne-Espérance sous le nom de frontière de l'Afrique, et le détroit de Magellan sous le nom de Cota

do Dragao. Sur la 2^e carte était tracée la route de l'Inde par le même cap. M. Ribeiro dos Santos convient que c'est une chose extraordinaire que des cartes faites au commencement du 15^e siècle, indiquent le cap de Bonne-Espérance, avant que Vasco da Gama l'eût découvert; cependant il regarde cela comme très-possible. Sur le planisphère de Marco Polo, de l'an 1380, on voyait l'Afrique bornée au sud par la mer et une île appelée Magastor. On a dû avoir alors quelque idée de la forme de cette partie du monde.

Le 2^e mémoire parle des premiers navigateurs portugais qui ont visité l'Amérique, tels que Jean Vaz. Corterreal, qui navigua, selon les récits de ses compatriotes, dans les mers du Nord par ordre de D. Alfonse V, et découvrit la Terre-Neuve en 1463, ainsi environ 30 ans avant l'expédition de Christophe-Colomb; mais cette assertion ne repose que sur un ouvrage intitulé *Historia insulana*, par le P. Cordeiro; Gaspard Corterreal, fils du précédent, et Michel Corterreal qui plus tard s'efforça de prouver que le voyage des Corterreal est antérieur à celui de Sébastien Cabotto, et que les Portugais ont été les premiers à exploiter le banc de Terre-Neuve. Il cite une carte manuscrite de Lazaro Luiz, de l'an 1563, conservée aux archives de l'académie de Lisbonne, et sur laquelle on a dessiné le pavillon portugais flottant sur une partie de la côte de cette île.

L'auteur du 3^e mémoire rassemble des preuves négatives au sujet de la découverte de l'Afrique méridionale par les Portugais, c'est-à-dire qu'il cherche à prouver que les anciens n'ont point connu ce pays, et qu'on a ignoré, avant la navigation des Portugais, si la mer des Indes communiquait avec l'Océan Atlantique. Il passe en revue ce que tous les auteurs anciens ont dit de prétendus voyages au midi de l'Afrique, et les traite de fabuleux et controuvés. Il s'appuie sur le témoignage de Ptolémée qui avoue qu'on ne sait rien de l'Afrique équatoriale, et sur la tradition ancienne d'après laquelle l'Afrique était inhabitable sous la zone torride.

Dans le mémoire sur Martin Behaim, cosmographe de Nuremberg, établi en Portugal, on rectifie quelques erreurs échappées à de Murr dans sa notice sur ce compatriote célèbre: de Murr n'a pas connu tous les auteurs portugais qui ont parlé de Martin Behaim. Il paraît que ce cosmographe avait déjà enga-

gé le roi de Portugal à envoyer une expédition à la découverte de l'Antille, ou du pays à l'est de l'Inde, avant que Christophe-Colomb proposât ce voyage, et que le mauvais succès de cette première tentative découragea la cour et fut une des causes du refus qu'essuya Colomb. L'auteur du mémoire cherche aussi à prouver que Martin Behaim connut ou devina l'existence du détroit auquel Magellan attacha dans la suite son nom.

L'auteur du 5^e mémoire, M. Dacosta de Macedo, se propose de fixer la date des premières découvertes géographiques faites par les Portugais. Cependant tout son mémoire, qui probablement n'est que le commencement d'un plus grand travail, roule sur la question de l'antériorité du droit de possession des Portugais sur les îles Canaries, appelées alors Iles Fortunées. Lorsqu'en 1344 une bulle du pape eut accordé à Louis d'Espagne la principauté de ces îles, le roi de Portugal Alfonse IV réclama contre cette donation, attendu que les Portugais avaient déjà commencé à soumettre ces îles et à en convertir les habitans au Chrsitianisme. L'acte de réclamation est inséré par Raynaldus dans les *Annales ecclésiastiques*, Tom. IV.

D-c.

159. REISE DURCH DAS SÜDLICHE FRANKREICH UND DURCH ITALIEN. — Voyage par la France méridionale et l'Italie, effectué par le D^r SCHUBERT. Vol. 1^{er} de 416p p.; prix, 2 rthlr. 16 gr. Erlangen 1827. (*Ephémérides géogr. de Weimar*; 1827, vol. XXIV, cah. 1, p. 23.)

L'auteur, qui déjà en 1823 a publié un voyage qu'il a effectué dans le Salzbourg, le Tyrol et en Lombardie, décrit dans ce premier volume le voyage qu'il a fait en France jusqu'à Nice; le second volume comprendra la description de Nice, où il a fait un séjour de 6 semaines, et son voyage en Italie jusqu'à Rome et Naples. Le géographe trouvera dans ce 1^{er} volume peu de chose qui pnisse l'intéresser sous le rapport de sa science, le voyageur n'ayant fait que traverser la France avec rapidité; cependant on lira avec plaisir les descriptions agréables des objets que l'auteur a eu le temps d'observer.

160. REISEN DURCH GROSBRITANNIEN UND IRLAND. — Voyages

dans la Grande-Bretagne et en Irlande, décrits surtout sous le rapport de la topographie, de la statistique et du commerce. Guide le plus nouveau pour les voyageurs dans le royaume-uni; par Henri MEIDINGER. 2 vol. in-8° de 456 et 241 pag., avec 2 cart. lithograph. Francfort 1828; Broenner.

M. Meidinger a visité la Grande-Bretagne dans les dernières années; il a traversé l'Angleterre du sud à l'est, et de là au nord et à l'ouest; il s'est muni des itinéraires et des ouvrages topographiques qui ne manquent point en Angleterre, et dans lesquels il y a souvent des renseignemens pleins d'intérêt. De plus, l'auteur a eu recours aux nombreux documens de statistique comprimés par ordre du Parlement, et aux tableaux statistiques publiés par M. Cés. Moreau. C'est à l'aide de ces secours et de ses propres observations, que M. Meidinger a décrit les lieux et les contrées qu'il a visités. Les deux tiers de ses descriptions sont probablement tirés des ouvrages anglais; mais comme tout le monde n'a pas ces ouvrages à sa disposition, M. Meidinger n'a pas mal fait de s'en servir copieusement pour ses itinéraires. On y trouve à peu près tout ce qu'un voyageur a besoin de savoir: seulement, la partie historique est omise, peut-être pour ne pas grossir l'ouvrage. Le premier volume, le plus considérable des deux, contient le voyage de l'auteur en Angleterre; dans le second, il traite rapidement de l'Écosse et de l'Irlande. Le dernier des trois royaumes est traité avec une grande brièveté; il est vrai que les voyageurs qui se rendent en Angleterre, visitent rarement la seconde île de l'empire britannique. Au premier volume sont jointes une introduction contenant un aperçu sommaire sur l'état actuel de la Grande-Bretagne, et une carte lithographiée d'après la carte anglaise de Cary, avec des additions et des omissions. L'ouvrage est divisé en chapitres munis d'épigraphes tirées des poètes anglais; cette mode a passé des romans dans les ouvrages géographiques. L'auteur commence par une ample description de Londres; il descend ensuite la Tamise pour cotoyer l'Angleterre jusqu'à Bristol; cette excursion, pendant laquelle l'auteur visite les ports d'une des parties les plus intéressantes des côtes anglaises, se fait lire avec plaisir, quoique la plupart des détails rapportés par l'auteur soient connus. Avant de quitter la côte méridionale, M. Meidinger visite les îles Jersey et Guernesey où

les voyageurs se rendent rarement, ainsi que les îles Sorlingues. M. Meidinger visite ensuite les comtés du nord-est, puis ceux de l'ouest, il revient par Oxford à Londres. Pour tous les lieux, la population, les monumens et en général toutes les curiosités sont indiqués; l'auteur fait peu de réflexions, et ne porte pas souvent un jugement sur les objets: il se contente ordinairement de les faire connaître.

Dans le 2^e volume, M. Meidinger s'occupe d'abord de l'Écosse où il entre par Berwick; il décrit avec assez de détail la ville d'Édimbourg; il visite ensuite les autres villes, il n'oublie pas les îles Hébrides. De là il passe en Irlande, dont la description est courte; on ne voit même pas si l'auteur a réellement visité cette île. Une carte de l'Écosse et des tables topographiques sont jointes à ce second volume. Nous allons choisir une des excursions de M. Meidinger pour le suivre, et relever après lui quelques-unes des particularités qu'il signale aux voyageurs. C'est son voyage de Londres par l'embouchure de la Tamise, et le long des côtes du midi jusqu'à l'embouchure de la Severn. Ce morceau a paru aussi séparément dans les journaux allemands, et il a été accueilli avec faveur.

L'auteur part de la Douane de Londres, où la Compagnie de bateaux à vapeur a ses bureaux. Le nouveau pont de Londres consistant en 5 arches d'une construction hardie et imposante, et puis le *Tunnel*, sont les premiers objets que décrit le voyageur. Entre le pont de Londres et Greenwich, la Tamise a généralement 1500 pieds de large, à la marée elle a 12 pieds de hauteur, et est navigable pour des navires de 7 à 800 tonneaux; ceux qui ont un tonnage plus fort s'arrêtent à Deptford. Au milieu du fleuve sont rangés les bateaux à houille de Newcastle et Sunderland; quelquefois au nombre de 3 à 400; on les décharge sur la rive gauche, entre les bassins de Londres et des Indes occidentales; le côté droit du fleuve reste ouvert pour le passage des navires; de ce côté est l'immense quartier de Southwark, avec de vastes greniers de réserve, des fonderies ou tours pour la fabrication du petit plomb, des corderies, des chantiers, des tanneries etc. M. Meidinger décrit les superbes *docks* et chantiers situés sur les bords de la Tamise, ainsi que les immenses caveaux qui servent d'entrepôt aux vins et eaux-de-vie. On venait de démolir les vieilles maisons auprès de la forteresse de

la Tour, pour faire place aux chantiers de Sainte-Catherine qui ont été ouverts en 1828.

A peine a-t-on dépassé Southwark, on voit s'étendre sur la rive droite, Deptford, dont la population est de 20,000 âmes. On y trouve de grands chantiers, ainsi que des magasins de vivres pour la marine, une fabrique considérable de poterie, et un hospice pour les pilotes. Un mille plus bas, sur la même rive, est situé Greenwich, dont la population égale celle de Deptford, et qui est renommé pour son grand hôtel des marins invalides. A 4 milles plus loin on trouve Woolwich, le principal dépôt de l'artillerie anglaise; les arsenaux occupent une superficie de 60 acres; à un mille au-delà de ces arsenaux il y a une école du génie pour 300 élèves, et une caserne d'artillerie. Au près de Woolwich stationne un des *hulks* ou vaisseaux prisons, sur lesquels on garde les criminels condamnés à la déportation. Deux autres vaisseaux de ce genre stationnent à Portsmouth, 2 à Sheerness, 1 à Deptford et un autre à Chatham; ils contiennent ensemble environ 3,000 prisonniers. Après Woolwich, les rives de la Tamise s'applatissent et deviennent marécageuses. A l'embouchure du Darent, à 8 milles de Woolwich, est situé Dartford, et 7 milles plus bas on arrive à Gravesend qui a 4000 habitants comme Dartford, et où la douane examine les navires qui remontent la Tamise. Les voyageurs y débarquent ordinairement pour se rendre à Londres par la diligence, ou pour profiter des bateaux qui portent des vivres à la capitale; 160 bateaux ou *smacks* de Gravesend sont occupés de la pêche; à cet endroit, la Tamise prend une largeur de 3 à 4 milles. Plus bas, à un demi mille de Gravesend, on voit l'extrémité du beau canal qui met la Tamise en communication avec le Medway à Rochester, et facilite les relations entre Londres et les arsenaux de Chatham; ce canal traverse un rocher de craie : c'est le plus grand tunnel qui existe en Angleterre. Entre Gravesend et Margate est la petite ville de Faversham où les pêcheurs d'huîtres ont un tribunal particulier comme à Rochester. Whistable commence à servir de port à la ville de Cantorbéry, avec laquelle ce lieu communique par un chemin en fer. Margate, peuplé de 8000 âmes, n'a qu'un port vaseux; les bains de mer y attirent beaucoup de monde. Le quai et la jetée sont bien construits. De ce lieu, l'auteur se rendit par terre à Ramsgate, autre port fréquenté pour ses bains, et bordé par des

falaises. A l'extrémité d'une belle jetée en forme de croissant s'élève le phare. Ramsgate est un lieu de refuge, en cas de mauvais temps, pour les navires qui veulent remonter la Tamise. Par Sandwich sur le Stour, et par Deal dont la rade est désignée sous le nom de Downs ou Dunes, l'auteur se rendit à Douvres, puis à Sandgate, Folkstone, Rye dont les forêts donnent à la marine du bon bois, et Hastings. La route conduit de là à Brighton par Battle où l'on voit les ruines de l'abbaye fondée par Guillaume le conquérant. Avant d'arriver à Brighton, on passe à Lewes, où l'on a récemment construit une maison de justice pour le comté de Sussex; à $\frac{1}{2}$ mille de Brighton, on voit des casernes ou baraques, qui, comme la plupart des casernes anglaises, consistent dans plusieurs rangées de maisons de bois parallèles. Brighton est maintenant une ville brillante, contenant 26,000 âmes; le magnifique croissant de Kemptown se compose d'une rangée de maisons recouvertes de stuc et ornées de colonnes, devant lesquelles s'étendent 2 *squares* ou carrés de verdure; la jetée, bâtie comme un pont, est suspendue dans des chaînes de fer attachées à d'énormes piliers de fer, qui, à leur tour, reposent sur une charpente énorme de pins de Norvège : cette jetée a 1130 p. de long.

M. Meidinger décrit le magnifique château d'Arundel, appartenant au duc de Norfolk, où l'on remarque une galerie longue de 195 pieds, au 1^{er} étage dont toute la boiserie est en acajou. Il parle en détail de Chichester, des établissemens de la marine à Portsmouth, ainsi que de la ville de Southampton, d'où l'on fait le trajet à l'île de Wight, sur le bateau à vapeur, en une heure et demie. De Southampton, l'auteur fait aussi une excursion à la ville de Winchester dont il décrit surtout le vieux collège, et à Salisbury; remarquable pour sa cathédrale gothique. Il visite encore Poole, Weymouth, l'île Portland, Dorchester, Exeter, Plymouth, Falmouth et quelques autres villes, avant de se rendre à Bristol, d'où il revient à Londres pour faire de nouvelles excursions.

L'ouvrage est mieux imprimé que ne le sont ordinairement les ouvrages publiés en Allemagne. La grande carte de l'Angleterre est découpée en petits carrés du format du livre. Beaucoup de positions y sont simplement indiquées, et manquent de noms; il y avait pourtant de la place pour les écrire. D-g.

161. RELATION D'UN VOYAGE AUX GLACIERS DE JUSTEDAL et au Lodal en Norvège; par G. BOHR. (*Edinburgh philosoph. journal*; avril 1827, p. 255.)

On peut se rendre au Manteau de Lodal, la plus haute sommité parmi les énormes glaciers entassés entre Justedal et Olden, en partant de l'extrémité du Lysterfiord, ou de la ferme de Rødnei, auprès de l'église, de Goupe. M. Bohr choisit la première de ces routes, quoiqu'en été ce soit la plus difficile des deux. Par la vallée cultivée de Dahl, embranchement de la belle et riche vallée de Lyster, on arrive à Storhangen, et plus haut on voit la vallée pittoresque de Nidal, enfermée entre des hautes montagnes couvertes de neige. Les bords d'une rivière ombragée d'arbres ou hérissée de précipices, conduisent à l'église de Justedal, élevée à 621 pieds au dessus du niveau de la mer. On découvre entre deux fermes les cascades de Kiersdal. En montant, on arrive au glacier de Berset, dont le bord est à 1440 p. d'élévation; on longe ensuite le glacier de Nigaard. Autrefois il existait une ferme de ce nom; l'emplacement en a été envahi par les glaces. On cite dans ce pays plusieurs exemples de l'envahissement des régions inférieures par les glaces; cependant on prétend aussi que plusieurs glaciers croissent moins en longueur et en largeur qu'autrefois.

Sur les hauts pâturages de Stordal sont disséminés les chalets des paysans de Justedal, qui y viennent passer le court été avec leur bétail; ils montent à ces chalets vers le 10 juillet; la longueur des journées, la chaleur de la température et le calme des belles nuits rendent le séjour sur ces hauteurs fort agréable. Cependant, de temps en temps, il tombe des masses des montagnes voisines, et quelquefois les paysans sont obligés de se frayer, à l'aide du pic et de la hache, une route à travers les glaces. En remontant la vallée de Stordal, on la voit se resserrer et prendre un aspect sauvage et désert. On arrive enfin au bas du pic glacé, connu sous le nom de *Manteau de Lodal*. Quand l'auteur visita ce pic, le 13 juillet, la chaleur venait de fondre la neige; la glace était molle, poreuse, rude à la surface, et fendillée; de temps en temps des blocs de glace tombaient dans les précipices, l'eau ruisselait de tous les côtés; des craquemens épouvantables annonçaient de nouvelles déchirures. Cependant, à une élévation d'en-

viron 5250 pieds, la neige ne fond plus. On peut gravir le pic de Lodal jusqu'au sommet; il se compose de 3 pointes dont la plus orientale a 6408 pieds au dessus du niveau de la mer. Au haut du pic règne un hiver perpétuel, et toute trace d'êtres organisés a disparu; on n'aperçoit autour de soi, dit l'auteur, qu'un océan de neige de quelques milliers de milles géographiques de superficie, hérissée d'une sorte de vagues, au-dessus desquelles dominent quelques pics blancs, enveloppés en partie dans les nuages. M. Bohr compte 25 vallées d'alentour que le Manteau de Lodal a comblées de glace. La rivière de Justedal a sa source au nord-ouest du pic; après avoir traversé la vallée de Juste ou de Justedal, elle débouche dans une anse du Lysterfiord, auprès de la ferme de Rødnei; elle entraîne des hauteurs, et dépose sur ses bords une quantité de sable et de mica; ses eaux sont troubles, et varient fréquemment de niveau, suivant la fonte des neiges et des glaces.

D.-G.

162. VOYAGE EN POLOGNE ET EN RUSSIE, par un prisonnier de guerre de la garnison de Dantzic, en 1813 et 1814. In-8° de 270 p.; prix, 5 fr. Paris 1828; A. Dupont.

On voit, dès les premières pages de ce livre, que l'auteur est un militaire; son style est énergique, et toutes les impressions qu'il a éprouvées, il les rend au lecteur avec toute la chaleur et la franchise d'expression d'un soldat. Cet ouvrage n'ajoute point aux connaissances des savans; mais il offre une lecture vive, originale, animée, souvent curieuse et instructive comme peinture de mœurs. On y trouve quelques tableaux piquans et pleins d'intérêt sur diverses parties de la Russie, quelques détails peu connus sur la vie intérieure des paysans ou des seigneurs de quelques gouvernemens de ce pays, entr'autres de l'Ukraine, et sur certains usages que les circonstances du séjour de l'auteur au milieu des habitans ont pu lui faire observer.

D.

163. VOYAGE BAROMÉTRIQUE DE BERLIN A DRESDE, par la Suisse saxonne, à Tharand jusqu'aux environs de Budissin, effectué pendant l'été de 1820. (*Hertha*; 1825, vol. II, cah. 3, p. 605.)

Ces observations ont été faites avec deux instrumens différens. Les résultats sont présentés dans un grand nombre de

tableaux. La hauteur de Halle au-dessus du niveau de la mer est, d'après ces observations, de 249,89 pieds de Paris ; celle du niveau de l'Elbe, sous le pont de Dresde, de 261,77 p. ; celle du même fleuve au-dessous de Strehla sur la frontière de Prusse et de Saxe de 222,29 : depuis sa sortie de la Bohême jusqu'à son extrémité en Prusse, c'est-à-dire dans son cours à travers le royaume de Saxe, l'Elbe a une pente de 110,86 p.

164. REISTOCTJE MET DE STOOMBOOT NAAR HAMBOURG.—Voyage à Hambourg, fait dans le courant de l'été de 1826, par le bateau à vapeur ; avec des remarques littéraires et autres espèces de notes sur divers sujets ; par B. H. LULORS. Part. I. Gr. in-8°, avec pl. ; prix, 4 flor. 80 c. Groningue 1828 ; Oomkens.

165. VOYAGE AU GLOCKNER en sept. 1824 ; par STAMPFER et THURWIESER. (*Jahrbüch. des polytech. Instituts in Wien* ; vol. VII, pag. I.)

Au 31 août 1824, les deux voyageurs autrichiens quittèrent Salzbourg, passèrent la nuit à Zell, et commencèrent le lendemain leur montée au village de Fusch dans la vallée de ce nom, qui termine par un défilé désigné sous le nom de porte de Fusch ; ils longèrent sur des roches le versant oriental du Brennkogel, et ayant devant eux la pyramide couverte de glace du Glockner. Ils passèrent la nuit dans le hameau de Heilig-Blut, et gravirent le lendemain la cime, en passant sur des glaciers dont les fentes offrent beaucoup de dangers. La nuit les surprit dans un chalet des hauts pâturages ; des brouillards retardèrent le voyage le lendemain ; cependant les deux voyageurs continuèrent de gravir la cime, après avoir passé par le plateau dit de Salm, et avoir visité la cabane que le cardinal de ce nom a fait bâtir sur ce plateau pour les voyageurs, à 10650 pieds au-dessus de la mer. Pour arriver à la cime, il ne restait plus qu'une grande masse de neige à contourner ; mais il faisait des brouillards épais ; il n'y avait plus d'espoir d'arriver tout en haut ; il avait fallu pratiquer des trous dans la glace, et employer des cordes pour hisser les voyageurs. Ils furent obligés de rétrograder au plateau de Salm ; les jours suivans les brouillards et les neiges ne permirent plus de tenter l'escalade. Ils descendirent donc le 7 septembre. Il s'en

fallait de 222 pieds pour qu'ils eussent atteint la sommité du Glockner; suivant les observations de M. Stampfer, il a 11761 pieds au dessus du niveau de la mer, et suivant celles de M. Thurwieser, 11755; terme moyen 11758.

166. BEMERKUNGEN AUF EINER REISE DURCH DIE KANTONE SOLOTHURN etc. — Observations faites pendant un voyage dans les cantons de Soleure, Berne et Lucerne etc., sur le Rigi en 1825; par le D^r R. BERNER, avec fig. In-8°; prix, 2 fr. Arau, 1826; Christen.

167. LES VOYAGEURS EN ITALIE, ou Relation du voyage de trois amis dans les diverses parties de l'Italie, en passant par le Tyrol, la Suisse et les Alpes; contenant des observations philosophiques et anecdotiques sur les beautés du pays, ses antiquités, ses personnages remarquables, l'état actuel de la littérature; sur les mœurs, les usages et les pratiques civiles et religieuses de ses habitants, etc; par Constant TAILLARD, l'un des auteurs des *Jeunes voyageurs en France*. 3 vol. in-18, ensemble de 25 f. $\frac{1}{3}$, plus une carte et des pl. grav.; prix, 12 fr. Paris, 1828; Dondey-Dupré.

Deux jeunes couples nouvellement mariés et un ami commun se sont partagés l'Italie. Ce dernier part du Tyrol, les premiers partent de Paris; ils correspondent entr'eux et leurs lettres imprimées dans leur ordre de réception, composent ce voyage, écrit avec esprit, et qu'on lit avec intérêt. Cet ordre dans la disposition des lettres jette une variété dans le détail des scènes et des tableaux dont elles se composent, variété qui, sans doute, a son prix pour une lecture légère, mais qui, dans un voyage sérieux, ne serait pas tolérable, parce qu'à chaque lettre nouvelle on perd le fil de la narration. Dans le but qu'ont eu en vue les auteurs, cet inconvénient n'existe pas; ils ont voulu instruire en amusant. C'est un voyage pour les gens du monde, semé de vers, où la plume des jeunes compagnes de nos voyageurs remplace souvent celle de leurs maris, et où se trouvent réunis la légèreté, l'abandon, la vivacité d'expression que l'on aime à trouver dans ces sortes d'ouvrages. Tous les voyageurs, et même les voyageuses, ne sauraient pas voir autant et surtout aussi bien que nos deux couples et leur ami. Nous conseillons à tous les gens du

monde qui vont en Italie de lire d'avance ce voyage, ainsi que celui de M. de Montémont et d'autres encore dans le même genre, laissant aux observateurs érudits, aux savans, à consulter et à étudier les ouvrages plus graves et plus scientifiques sur lesquels reposent nos connaissances géographiques, etc., sur cette belle partie de l'Europe. L'impression et le papier font de ce petit volume un élégant ouvrage. D.

168. NARRATIVE OF A 3 YEARS RESIDENCE IN ITALY.—Relation d'une résidence de 3 ans en Italie; avec des observations sur l'état actuel de la religion dans ce pays. In-12° de 356 p. Londres, 1828; Murray.

Le lecteur classique s'attendrait vainement à trouver dans cette relation des descriptions pittoresques, des traits caractéristiques sur les mœurs et les usages, des données statistiques sur les différentes parties de la belle Italie. Aussi l'auteur débute-t-elle (l'ouvrage est de la plume d'une dame) par ce préambule succinct : « Je n'ai point essayé de donner des descriptions classiques, ni des notices critiques sur les beaux-arts; à peine ai-je tracé un simple itinéraire. »

Le voyage de notre auteur paraît avoir eu un objet purement religieux, qui consistait à dépeindre l'état actuel de la religion en Italie, particulièrement à Rome, et à faire ressortir dans le tableau des derniers momens d'un enfant âgé de 12 ans, les effets d'une piété prématurée.

Nous ne dissimulerons point, avant de quitter l'examen de cet ouvrage, quel est le principal motif ou prétexte qui paraît en avoir déterminé la publication : « J'ai pensé, dit l'auteur, que mon livre pourrait être utile aux familles qui auraient conçu le projet de faire élever leurs enfans en pays étranger. Elles jugeront par là des dangers auxquels ils y seraient exposés; et à cet égard, l'altération de la santé de ces enfans est peut-être le moindre des maux auxquels ils y seraient en butte. Si ces familles veulent s'en rapporter à l'expérience d'une personne qui s'intéresse d'affection nationale au sort de ses compatriotes, elles ne considéreront point, sans doute, les avantages d'un ordre secondaire, dont serait pour leurs enfans, sous le rapport de l'éducation, un séjour prolongé sur le continent, comme étant de nature à mériter d'entrer en compensation avec les inconvé-

niens majeurs qui pourraient d'ailleurs en résulter pour eux.
(*Athenæum*; 11 mars 1828.) L.

169. JOURNAL D'UN VOYAGE EN SICILE; par J. THIELE. (Riise,
Archiv for historie og geographie; oct. 1826, p. 1.)

Le voyageur danois rend un compte intéressant des aventures d'un voyage qu'il fit en 1825 dans la Sicile, avec un peintre d'Altona. M. Thiele débarque à Palerme, où il ne séjourna que deux jours; il visite le mont Pelegrino, sur lequel est située la chapelle de Ste.-Rosalie. Cette chapelle est dans une grotte où il suinte sans cesse de l'eau imprégnée de matière calcaire. Les 2 voyageurs firent ensuite, avec un muletier, ou plutôt avec un ânier, un arrangement pour les conduire à petites journées à Messine. A Montereale, ils admirèrent la belle cathédrale, construite au 12^e siècle. Après cette ville, le pays devient plus montagneux, et prend un aspect sauvage. On ne trouve plus d'auberges, si ce n'est de misérables cabarets, où l'on n'a presque jamais un repas à offrir au voyageur. A Alcamo, c'était le curé du village qui tenait l'hôtellerie. Les voyageurs virent ensuite les magnifiques ruines du temple de Ségeste, puis celles de Sélinonte et de Girgenti, l'ancienne Agrigente. Dans cette dernière ville antique, des tombes ont été pratiquées anciennement dans les murs de la place : on voit les restes des temples d'Hercule, Esculape, Jupiter. Caltanissetta est un bourg plus beau que ne le sont ordinairement les bourgs siciliens. Lentini passe pour avoir un climat malsain : on a bâti sur la hauteur un autre village où plusieurs habitans se sont réfugiés, et qui porte le nom de Carleatini. Syracuse n'occupe plus que le quart de son ancien emplacement. Cette ville avait autrefois autant d'habitans que toute la Sicile en a maintenant; elle est déserte et sans activité. Parmi les antiquités de la place, on remarque les *latomies* ou catacombes, et l'enfoncement entre les roches, connu sous le nom de l'Oreille de Denis. Les voyageurs visitèrent ensuite le mont Etna, et se rembarquèrent à Messine, pour Naples, renonçant au voyage de la Calabre, sur l'avis des gens de Messine, qui les prévinrent des dangers de cette excursion. M. Thiele fait l'éloge du caractère du peuple sicilien; mais le voyageur européen est exposé en Sicile à de dures privations, surtout lorsqu'il quitte la grande route. D—e.

170. KARAWAN-SAPISKI W WREMÄ pochoda w. Buchariju Ro-
siiskago karawana. — Journal d'un voyageur en Bulgarie,
fait en 1824 et 1825, par une caravane russe, conduite par
Jewgraf KAIDALOFF. In - 8° avec 3 planches; prix, 3 rixdal.
Moscou, 1828; imp. de l'Université. Contenu: départ d'Oren-
bourg. — Arrivée aux avant-postes. — Attaque de brigands.
— Séjour parmi les Kirguises; leurs mœurs et usages. — Pas-
sage de la rivière Emba. — Une partie de la caravane part
pour Chiwa. — Architecture gothique, grand nombre de tu-
mulus. — Hostilités du chan Mamanbal. — Rivière de Ku-
wan-Darja. — Déserts. — Combat contre les Kirguises. —
Une division de la caravane se sépare et se rend à Tasch-
Kenie. — Cérémonies funèbres des Kirguises. — Séjour parmi
les Argintz. — Retour à Troitzk et fin du voyage. (*Journ.
gén. de litt. étr.*; sept. 1828, p. 268.)

171. VOYAGE EN ÉGYPTÉ ET EN SYRIE, fait dans l'année 1422,
par Gilbert de LANNOY; publié d'après un manuscrit de la bi-
bliothèque Bodléienne, à Oxford, avec une introduction et
des notes; par le rév. John WEBB. (*Archæologia, or miscel-
laneous tracts relating to antiquity*. Londres, 1827; vol. XXI
p. 281-444.)

Ce voyage, écrit en vieux français, est resté manuscrit pen-
dant 4 siècles. Un membre de la Société des antiquaires de Lon-
dres, l'a tiré enfin de l'obscurité, et l'a fait paraître dans le
dernier volume du recueil de cette Société, avec une traduc-
tion anglaise, des notes et éclaircissemens, et une introduction.
C'est un travail savant, dont il faut savoir beaucoup de gré à
l'auteur, M. John Webb. Le chevalier Gilbert de Lannoy fut
envoyé en Orient par le Roi d'Angleterre Henri V, pour pren-
dre une connaissance positive des localités, surtout des côtes,
afin que l'on pût se servir de ces renseignemens dans le cas d'une
nouvelle croisade. Aussi les remarques contenues dans le rap-
port du chevalier, portent principalement sur les ports que ce
guerrier paraît avoir bien observés; il décrit les fortifications;
il donne des détails hydrographiques sur les côtes d'Égypte et
de Syrie; ces détails auraient peut-être encore quelque utilité
pour la marine d'aujourd'hui, quoique sans doute les côtes
aient subi beaucoup de changemens depuis 4 siècles. L'auteur

décrit successivement Alexandrie, Rosette, le Caire, Damiette, Jaffa, Jérusalem, St.-Jean d'Acre, Sur (Tyr), Saitte (Sidon), Barut (Berithe), Damas, Gallipoli. Voici quelques-unes des observations de l'auteur sur les habitans de l'Égypte et de Syrie : « *Item*. Il y a différence entre le pays d'Égypte et de Syrie. Car Égypte si est plain pays et ouvert ; et Surie est pays rusquilleux et plain de montaignes, et sont communément les Sarasins de Surie, natifz du pays, meilleurs, plus vaillans et assez plus habiles en fait de guerre, et pour la deffense du pays, que ne sont ceulx d'Égypte. Et se trouvent très-grant quantité d'iceulx Sarasins de cheval assez bien montés ; chascun ayant l'arc, les flèches, l'espée, la mache et le tambour ; et spécialement, depuis les marches de Gazere et de Jhérusalem, au long de la marine, en venant vers Barut et vers Tripoli, et entre les montaignes alant de la marine à Damasc, à Halep et parmi le dit pays qui est moult grant. *Item*, pareillement, comme en pays d'Égypte, il y a autour de Damasc et de Jhérusalem en plusieurs lieux en Surie, enemy les champs et par les montaignes Arrabes habitans, dont, en temps de guerre, les aucuns et plusieurs se trouvent montés sur chevaulx et sur cameux pour aidier leur signeur, abilliez comme dit est, pour la défense du pays. *Item*, autour de Damasc et de Halep, en la ditte Surie, y a encores une autre manière de gens appelées Turquemans, natifz de Turquie, qui, par le congié du soudan, habitent le pays, et changent souvent habitation, de lieu à autre, ayant femmes, enfans et bestiaux ; lesquels sont grant quantité montés d'assez bons chevaulx ; ayant bons arcs, flèches, maches, espées et tambour, et aucuns ont targes, et sont iceulx Turquemans, sans comparaison milleurs et plus vaillans aux champs que les Arabes ne les Sarasins du pays, ne encore que les esclaves, et sont plus dontés, et sont iceulx toujours prêts au plaisir du soudan. »

M. John Webb a fait des recherches sur le voyageur qui a fait ce rapport au Roi d'Angleterre. Gilbert de Lannoy était de la famille des Lannoys en Flandre. Né vers 1386, il s'attacha au service du duc de Bourgogne, à l'exemple de toute la famille. A la bataille d'Azincourt, il fut fait prisonnier par les Anglais. Dès qu'il eût recouvré la liberté, il alla grossir le parti du duc de Bourgogne, en France. Monstrellet le cite parmi

ceux qui assistèrent avec le duc aux fêtes de Troyes. Comme Henri V se rendit à Paris avec le duc de Bourgogne, Lannoy fut probablement choisi à cette époque pour reconnaître les côtes et les ports du Levant. Il s'y rendit en 1422, et fit à son retour la relation qui fait le sujet de cet article. Gilbert de Lannoy mourut en 1462, et fut enterré dans l'église de St.-Maurice, à Lille, où l'on voyait autrefois son tombeau. Le manuscrit de sa relation a passé des archives de la famille Talbot dans la bibliothèque Bodlèienne à Oxford. Il y manque les plans des lieux que Lannoy avait visités, et dont il avait pris le dessin.

D-c.

172. TRAVELS IN EGYPT AND THE HOLY-LAND. Voyage en Égypte et en Terre Sainte; par WILLIAM RAE WILSON. 2^e édit., avec les excursions de l'auteur en Turquie, en Grèce, dans les îles Ioniennes, en Sicile, Espagne, etc. Ouvrage enrichi de 13 gravures. In-8°. Londres, 1824. (*Gætting. gel. Anzeig.*; 1828, sept., n° 145.)

Ce qu'il y a de plus intéressant dans ce voyage, dit le Recueil allemand, ce sont les notices sur la Terre Sainte. Il est seulement à regretter que trop souvent l'auteur, au lieu d'entrer dans des détails utiles, se soit livré, sur plusieurs objets, à des déclamations fatigantes. Tout ce qui, dans la narration de M. Wilson, se rapporte aux autres pays qu'il a visités, est déjà beaucoup mieux connu par d'autres ouvrages.

173. EXTRAIT DU JOURNAL DE VOYAGE DU LIEUTENANT WILCOX, chargé de lever la côte nord-est d'Assam. (*Edinburgh journal of science*; juill. 1827, p. 63.)

Le lieutenant Wilcox a remonté le Tenga-Pani; après avoir dépassé les affluens de ce fleuve, nommés Mora, Tenga, Marbar et Disovi (en anglais Deesovee), il trouva la largeur du fleuve réduite à 8 ou 10 yards, et la navigation arrêtée par le grand nombre d'arbres qui étaient tombés dans son lit. Semblable à tous les fleuves à l'est de Suddya, le Tenga-Pani présente beaucoup de *rapides*, et, vu la grande inclinaison de son lit, il est peu assujéti aux débordemens. On assure que tout le pays arrosé par ce fleuve est susceptible d'une belle culture, et que, du temps du rajah Dekka, il était bien peuplé. Maintenant, il n'y

a plus sur les bords que 2 villages, Luttuo et Simieu, qui sont situés dans les montagnes, près de la source du fleuve; presque partout ailleurs, le sol, consistant en humus et en cailloux, est couvert de broussailles. Vers le bas des collines de Duendam, arrosées par le fleuve, on trouve une argile noire qui pourrait servir aux potiers.

Dans une excursion aux collines de Misimi (en anglais *Meesmee*), l'officier anglais se procura quelques renseignements sur le pays du Lama (Tibet), où les habitans des Misimis se rendent quelquefois par les montagnes. A 8 journées au-delà de Taeen, où l'on traverse le fleuve sur un pont suspendu, on arrive à Sitti, sur la frontière du pays du Lama; on est alors à une journée du confluent du Tulouka et du Tulouding, les 2 rivières venant du nord et de l'est, qui forment le Bourampouter. Le Tulouka, le plus petit des 2 affluens, roule des eaux troubles; le Tulouding a sur ses bords beaucoup de villages; sa source est dans une montagne couverte de neige (pays de Khana Deba), d'où sort aussi, mais d'un côté opposé, l'Irrawaddy.

Les collines de Mihimi sont couvertes d'arbres forestiers et de broussailles: en creusant, l'auteur trouva du gneiss; dans les lits des torrens, il y avait diverses espèces de grès, du quartz et du porphyre. Les habitans du pays se nourrissent de maïs et d'un petit grain appelé *bubissia*; ils cultivent aussi, mais en moindre quantité, un beau riz blanc. Pour vêtement, ils portent un gros tissu de coton qu'ils n'ont pas l'esprit de tailler et de coudre; ils font venir des habillemens tout faits du Tibet et d'Assam. Ils achètent aussi de grands vases de cuivre, des pipes à fumer, des sabres, des laines teintes, du sel de roche, des vaches à queue épaisse; contre ces objets, ils donnent du musc, diverses peaux, une drogue amère, un peu d'ivoire. Sur les pipes à fumer que ce peuple tire du dehors, M. Wilcox a observé des caractères chinois, proprement gravés: il est probable que les sabres dont se servent les Mihimis viennent aussi de la Chine. Les riches se nourrissent de bœufs à longues queues venus du Tibet, de porcs, de jeunes chiens: ils donnent alternativement de grands régal. Dans l'intérieur de leurs maisons, ils suspendent en rangs les crânes des ennemis qu'ils ont tués dans le combat; à la mort du chef de la famille, on entasse ces trophées sur sa tombe.

Étant arrivé à Suddya, M. Wilcox vit de loin les pics couverts de neige des monts Langtas, qui, du côté du sud-est, se prolongent presque jusqu'à l'Irawaddy : on assure que le pin croît en abondance sur cette chaîne. L'auteur parle encore d'un pays appelé Bor Khamtih (en anglais *Bor Khamtee*), qui est accessible du côté du sud, par le moyen des rives de l'Irawaddy ; mais ce fleuve n'est pas navigable aussi loin ; une chaîne de montagnes couvertes de neige sépare le Bor-Khamtih du pays du Lama, et, vers l'est, d'une portion de la Chine.

Les habitans de ces montagnes, appelés Khunoung-Misimis, font le commerce avec les deux pays. Ils trouvent beaucoup d'argent au nord-est des montagnes, et du fer au sud-est ; ils sont gouvernés par un rajah indigène ; mais ils paient tribut à un fonctionnaire ou *phokun* de l'empire birman. D.

174. VOYAGES DE SIDI ALY, fils de Hussein, nommé ordinairement *Kiatibi Roumi*, amiral de Soliman II ; trad. du turc en allemand par M. Diez, et de l'allemand en français par M. MORIS, membre de la Soc. de géographie. (*Bulletin de la Société de géogr.* ; n° 59, mars 1828, p. 117.)

C'est du rapport fait à la *Société de géographie* par M. Bianchi, et inséré dans le n° ci-dessus cité de son Bulletin, que nous avons extrait les passages suivans : on ne les lira pas sans intérêt.

Sidi Aly, surnommé Kiatibi Roumi, fils de Hussein, inspecteur des chantiers impériaux, fut un des marins les plus célèbres et les plus instruits de l'empire ottoman au 16^e siècle. Après avoir fait ses premières armes sous Khaïr Eddin Pacha (Barberousse), il fut chargé par Soliman, en qualité d'amiral d'Égypte, de réunir à Suez les flottes ottomanes qui se trouvaient dans le Golfe Persique et la mer des Indes. Après s'être mesuré plusieurs fois avec succès contre les escadres portugaises dans ces divers parages, Sidi Aly, l'auteur même de la Relation, fut jeté sur la côte de Guzerate, où échouèrent plusieurs de ses vaisseaux. Ayant vendu les débris de sa malheureuse flotte au sultan de cette contrée, une partie de ses troupes s'enrôla dans l'armée des Indiens, sur le pied de 50 actche (ou 2 florins impériaux). Quant à lui, accompagné de 50 des siens, il prit le parti de se retirer par terre à Constantinople. C'est de

la relation de ce voyage que se compose la plus forte portion de l'ouvrage. Dans ce voyage, qui dura de 1553 à 1556, l'auteur traversa le Guzarate, le Sind (province comprise entre l'Indus et l'Afghanistan); le Zaboulistan, le Bedakhchan, le Khotlan, le Maveraennehar, et le désert de Keptchak. Ici, dit M. Bianchi, l'impossibilité d'aller plus loin l'obligea de rétrograder vers le sud-ouest, et fit découvrir au voyageur une nouvelle route par le *Khovarezin*, le Khorassan, la Perse et le Curdistan; de là, il revint par la Mésopotamie, la Romélie et Constantinople.

Cette Relation se recommande autant par les faits historiques que par les détails curieux qu'elle contient sur les localités, les mœurs, les usages, les croyances et l'histoire naturelle des contrées parcourues.

Sidi Aly, ajoute M. Bianchi, d'après le sentiment de Hadji-Khalfa, se montra aussi savant dans la science de la navigation et de l'astronomie, qu'habile écrivain en vers et en prose. Dans le cours de ses voyages, ses talens furent d'un grand secours à plus d'un des princes auprès desquels il séjourna; il les aida dans la guerre, servit de médiateur dans leurs différends, et les charma par ses poésies. Chaque prince lui faisait les propositions les plus avantageuses pour le retenir près de lui; le sultan Delhi le fit rétrograder de Lahor, pour mettre à profit ses connaissances dans l'astronomie, et le combla de largesses. Le sultan de Guzerate lui offrit le pays de Bardedj et le khan des Usbeks voulait lui faire accepter en don la vallée de Boukhara; mais l'amour de la patrie et son attachement pour la maison ottomane l'emporta dans Sidi Aly sur toutes ces offres de fortune.

On a de lui un ouvrage intitulé *Mouhit* (*Océan*), qui traite de la situation de la mer des Indes; un écrit sur l'emploi de l'astrolabe, du quart de cercle, etc., intitulé *Miroir de l'univers*, et une traduction du livre des conquêtes, intitulée *Futauhiéh*.

Depuis sa mort, l'armée navale n'a point eu d'homme qui l'ait égalé, telle est, du moins, l'opinion de Radji Khalfa; cependant, M. Bianchi pense que les Ottomans pourraient au moins rapprocher de lui dans ces derniers temps Hassan Pacha et Hussein, le premier, connu par ses combats contre les Russes dans la mer Noire, et le second, célèbre par les améliorations si importantes qu'il a introduites dans la marine ottomane, et que

ses goûts et ses inclinations avaient rendu l'ami et l'allié de la France.

G. B. DU B.

175. AN ITINERARY AND DIRECTORY FOR WESTERN INDIA. — Itinéraire de la partie occidentale de l'Inde britannique, comprenant les provinces dépendant de la présidence de Bombay, et les principales routes des États voisins, etc.; par le capit. John CLUNES; prix, 12 roup. Calcutta, 1827.

176. REIS DOOR EEN GEDERLTE VAN DE NEDERLANDSCHE BEZITTINGEN IN DE OOST-INDIEN. — Voyage dans une partie des possessions hollandaises des Indes orientales; avec un rapport sur l'expédition de l'escadre sous les ordres du capitaine de la marine roy. J. P. van Braam, dirigée contre les princes de Malacca, de Salangoor et de Riouw; par J. C. BAANE. In-8° avec titre et pl.; prix, 11 f. 65. Amsterdam, 1827; Beijerinck.

177. RELATION D'UN VOYAGE DANS LA MARMARIQUE, la Cyrénaïque et les Oasis d'Audjelah et de Maradèh. etc.; par M. J. R. PACHO. TEXTE, II^e part., *Cyrénaïque orientale*, p. 83 à 168, et une carte de la partie orientale de la Pentapole lybique. III^e part., *Cyrénaïque occidentale*, p. 169 à 264 p., avec un gr. plan des ruines de Cyrène. — PLANCHES, livr. IV à VII. Paris, 1828; Firmin Didot. (*Voy. le Bulletin*; To. XI, n° 211.)

Nous nous bornerons à annoncer aujourd'hui ces nouvelles livraisons de l'important ouvrage de M. Pacho, qu'une mort si malheureuse vient d'enlever aux sciences et à ses amis, ouvrage déjà apprécié par tous les érudits, et dont la publication ne sera point, dit-on, interrompue.

Les planches de ces 4 livraisons représentent une quantité de monumens sépulchraux ou funéraires, soit isolés, soit dépendans de la Nécropolis de Cyrène, avec des plans, des coupes et des détails de construction, et des vues intérieures de ces curieux édifices; plusieurs de ces planches représentent en couleur les singulières peintures de l'intérieur de ces grottes; de nouvelles vues d'ensemble des grottes de cette Nécropolis, et de celle de l'ancienne Damis; quelques monumens des environs de Tintthis et d'Aphrodisias; les ruines du quai d'Apollonie, d'un temple et des portes de Ptolémaïs; celles d'un château an-

tique situé entre les anciennes villes d'Érythron et de Limniade, des colonnes, des chapiteaux, des fragmens de sarcophages en marbre, et enfin un très-grand nombre d'inscriptions trouvées à Cyrène ou dans quelques autres villes de la Cyrénaïque. D.

178. PROCEEDINGS OF THE EXPEDITION TO EXPLORE THE NORTHERN COAST OF AFRICA, FROM TRIPOLY EASTWARD. — Relation de l'expédition partie en 1821 et 1822, à l'est de Tripoli, pour explorer la côte septentrionale de l'Afrique; relation comprenant une notice sur la Grande-Syrte et la Cyrénaïque, et les anciennes villes qui composaient le Pentapole; par le cap. F. W. BEECHEY et H. W. BEECHEY, écuyl. In-4°. Londres, 1828; Murray. (*Literary Chronicle*; 8 et 29 mars 1828. — *Atlas*; mars 1828. — *London and Paris Observer*; 6 avril 1828. — *Edinburgh Review*; vol. XLVIII, n° 95. — *Gœttingische Gelehrte Anzeigen*; août 1828, n° 140, p. 1385. (Voir le *Bulletin*, Tom. III, n° 82.)

Dans les années 1821 et 1822, l'Amirauté anglaise fit explorer la côte d'Afrique à l'est de Tripoli, qui était encore très-peu connue. L'expédition était double; une partie devait cingler le long des côtes; c'était la tâche du capitaine Smith, suffisamment connu par ses levés hydrographiques; l'autre partie, à la tête de laquelle était le capitaine Beechey, avait pour mission de voyager par terre, d'examiner l'état de la terre-ferme, de noter les circonstances topographiques, et de faire autant d'investigations que possible sur les ruines des villes anciennes. C'est le résultat de cette mission que nous donnent, dans un style fleuri, MM. Beechey; quant aux observations du capitaine Smith, il est probable que l'Amirauté les gardera pour elle, puisque, dans le fait, c'est pour elle qu'elles ont été faites.

L'expédition commandée par M. Beechey se dirigea de Tripoli, par la plaine fertile de Lebeda, couverte de dattiers et d'oliviers, vers la Grande-Syrte, immense marais couvert d'efflorescences salines, où, sur un espace de 400 milles, nos voyageurs n'aperçurent qu'un seul arbre et que des habitans nomades; mais ils reconnurent une chaîne d'anciens forts ruinés. Ils traversèrent ce marécage monotone, et arrivèrent à Mouktar, sur la limite des districts de Syrte et de Barka. De Mouktar, ils allèrent à Bengazi, où ils passèrent la saison pluvieuse, depuis

janvier jusqu'en mars. Après quelques excursions dans les environs, ils visitèrent Tenchira, dans le pays de Barka, et Ptolomète, d'où ils se rendirent à Mergé, et de là à l'ancienne Cyrène, appelée maintenant Grenna par les Arabes. La Cyrénaïque ou pays de Cyrène était un des principaux objets des recherches de l'expédition; aussi, M. Beechey donne beaucoup de détails sur cette contrée; en y réunissant les renseignements fournis par le voyageur italien Della Cella et par M. Pachó, on a une description plus satisfaisante sur cette contrée inconnue, qu'on ne devait l'espérer il y a quelques années.

En approchant de Cyrène, les voyageurs virent sur les deux côtés de la route des tombeaux construits sur le sol ou taillés dans le roc; la plupart sont ruinés, et il n'y en a pas un qui n'ait été ouvert. Un artiste trouverait ici à dessiner pendant des années. La route même paraît avoir été taillée dans le roc; on y reconnaît encore les traces des anciens chars. Aux ruines des tombes, sont mêlées celles des bustes et statues grecques et romaines. Dans une ravine couverte de débris, jaillit une source qui a été autrefois recouverte d'un portique.

Cyrène était placée sur le bord d'une chaîne de collines qui descendent par degrés jusqu'à un plateau qui n'est que la sommité d'une chaîne inférieure, couverte de bois et entrecoupée, comme celle d'en haut, de ravins qui présentent des sites très-pittoresques. Cette chaîne inférieure s'élève à mille pieds au-dessus du niveau de la mer; Cyrène même est à 1800 pieds au-dessus de la mer. On a, du haut de ce plateau, une vue délicieuse sur la côte. Il n'y a plus d'autres habitans à Cyrène que des Arabes nomades qui se logent dans les anciennes habitations creusées dans le roc. MM. Beechey rapportent des traits intéressans des mœurs des Arabes du désert, et les particularités de leurs relations avec ces nomades. La vue des armes, des costumes, des instrumens des Anglais, causèrent de vives surprises aux Arabes; quelques-unes de leurs observations les jetèrent dans des rires convulsifs, pendant lesquels ils se roulaient par terre. Un portrait d'une jeune Anglaise, ayant la tête et les épaules nues, leur causa un grand scandale; ils s'écrièrent dans leur confusion : *so 'allah haram*, par Alla, c'est un péché! Les Anglais trouvèrent assez singulier cette pruderie de la part des Musulmans qui avaient chacun deux ou 3 femmes.

On a beaucoup écrit sur le fameux *Silphium*, plante de la Cyrénaïque, qui jouissait d'une grande estime chez les anciens pour la qualité nutritive de sa tige et de sa racine; aussi l'a-t-on figuré sur les anciennes monnaies de Cyrène. Les botanistes ne sont pas d'accord sur cette plante que les anciens désignaient sous ce nom de *silphium* ou *laserpitium*. MM. Beechey ont trouvé dans les pâturages, surtout entre Mergé et Cyrène, une plante qui ressemble beaucoup à la figure des médailles de Cyrène, et qui est une espèce de cigue ou bien de *Daucus*. Nos deux auteurs discutent aussi la question de la position du fameux jardin des Hespérides, qui passerait pour une fable si l'auteur du Périple de Scylax ne disait positivement que ce jardin rempli d'arbres fruitiers, et entouré de précipices, était à 620 stades du port de Barée (Ptolémète); Pline assure également que le jardin des Hespérides était dans le voisinage de Bérénice, dont l'ancien nom était Hespéris, à cause de sa situation occidentale, par rapport aux colonies grecques. Or, voici l'opinion que MM. Beechey se sont faite de cette localité. Aux environs de Bengazi, qui a remplacé l'ancienne Bérénice, on remarque entre les rochers des précipices dont le fond est parfaitement uni, et couvert d'une bonne terre végétale entraînée en grande partie de la surface des rochers qui forment les parois de ces abîmes. Les Arabes cultivent plusieurs de ces terrains cachés, qui se couvrent d'une belle végétation. En marchant sur les plateaux des rochers couverts de broussailles, on est tout surpris de trouver à une grande profondeur, entre des pans de roches escarpés, de charmans jardins, riches en fruits. MM. Beechey pensent que le jardin des Hespérides était un de ces terrains cultivés au milieu des rochers. Ils n'approuvent point l'opinion de M. Gosselin et d'autres géographes, qui pensent que c'est une des charmantes Oasis dans le désert qu'on a voulu désigner sous le nom de jardin des Hespérides. Depuis que MM. Beechey ont rédigé leur relation, M. Pacho, de son côté, a cherché la position des Hespérides, sans connaître l'opinion des deux voyageurs anglais⁽¹⁾. Le voyageur français ne partage point l'opinion de ceux qui cherchent le jardin des Hespérides aux environs de l'ancienne Bérénice.

(1) Sur le jardin des Hespérides, dans les *Nouv. Annales des Voyages*; mai 1828, pag. 253.

Une plage nue, aride, sablonneuse, et généralement rocailleuse, mais plate et parsemée seulement, ça et là, de quelques tiges de palmiers, ne lui paraît pas propre à servir d'emplacement au charmant jardin, dont parlent les anciens : (il semble que M. Pacho n'a point vu ces *précipices couverts au fond d'une belle végétation* que décrivent MM. Beechey), il préfère la localité du promontoire Phycus auprès du port des Phéniciens. « J'aurai la bonhomie, dit-il, de voir dans ce port celui où abordèrent les Argonautes lorsque, du cap Malée, ils furent poussés en Lybie par un vent du nord. Je mesurerai des yeux les hautes falaises du promontoire; je parcourrai les épaisses forêts, les bosquets qui en couronnent le sommet; je dénombrerai les espèces d'arbres et d'arbustes que j'y rencontrerai; et me trouvant dans un lieu de toutes parts ceint de précipices, de toutes parts inabordable, reconnaissant les mêmes plantes nommées par Scylax, je céderai à mon goût pour l'illusion, je me croirai dans l'ancien jardin des Hespérides. »

Il nous a paru curieux de rapprocher ainsi les opinions discordantes des derniers voyageurs qui aient visité ces lieux; discordance qui, au reste, existe au sujet d'une quantité de localités décrites vaguement par les anciens.

MM. Beechey ajoutent que quelques-uns des précipices entre les rochers sont maintenant remplis d'eau, et forment des lacs plus ou moins profonds. Ils ont vu en outre, aux environs de Bengazi, de profondes cavernes, dans l'une desquelles il y a une rivière ou un lac souterrain : comme les anciens parlent du fleuve Ladon qui se perdait sous terre aux environs du jardin des Hespérides, nos deux voyageurs présument que c'est l'eau souterraine auprès de Bengazi, que les anciens ont appelée Lathon.

Un autre problème reste à résoudre. On parle dans le nord de l'Afrique d'une prétendue ville de la Cyrénaïque : le grand nombre de statues et autres sculptures dont Cyrène était ornée, a pu donner lieu à cette fable; cependant les Africains indiquent un endroit plus éloigné de la côte : en suivant ces indications pendant plusieurs jours, le capitaine Smith arriva à un endroit où il y avait d'anciens tombeaux ornés de sculptures d'un mauvais style.

L'expédition anglaise s'arrêta à Derne, et la Marmarique,

dont la description forme la 1^{re} partie de l'ouvrage de M. Pacho, n'a point été visitée par elle.

Dans un supplément à leur intéressant ouvrage, MM. Beechey ont donné une notice sur les ports et mouillages de la côte d'Afrique, depuis Tripoli jusqu'à Derne, ainsi que des recherches sur la marine des anciens. Ils se sont en général beaucoup occupés d'antiquités, peut-être plus même que ne le demandait l'Amirauté anglaise, si les insinuations des journaux anglais à cet égard sont justes; mais ce qui paraît superflu à l'Amirauté, pourra ne rien perdre de son intérêt auprès des lecteurs qui cherchent l'instruction.

D—c.

Nous ajouterons quelques observations intéressantes empruntées à l'analyse de ce voyage, donnée dans le recueil de Goettinque, que nous avons cité.

D'après le plan primitif, les voyageurs devaient se rendre de Tripoli à Alexandrie, puis s'en retourner sur la route de Hornemann, par Siwah et Augila. Cependant des circonstances les obligèrent de borner leur course à Derne, et de s'en retourner à Tripoli. Ce voyage dura depuis septembre 1821 jusqu'au 25 juillet 1822. Le 11 septembre les voyageurs arrivèrent à Tripoli. Le Pacha favorisa leur entreprise; le départ de Tripoli fut fixé au 21 novembre. La plus belle végétation se présente jusqu'à Tagiura (l'ancien *Abrotomum*); mais arrivé là, l'œil est désenchanté par les collines de sable qui se prolongent jusqu'à la mer. On longea la côte, autant que possible, jusqu'à Lebida, l'anc. *Leptis Magna*. Lebida est située dans une contrée ravissante, beaucoup plus belle que celle de Tripoli. On y découvre encore des ruines de l'aqueduc qui amenait à Leptis l'eau du Cinyps; on y remarque également les traces d'une chaussée qui, d'après Strabon, avait été construite par les Carthaginois, et conduite à travers une gorge. Nombre de colonnes se trouvent disséminées, les unes debout, les autres renversées et couvertes de sable. Elles datent de l'époque des Romains. La colline des Grâces, qui, selon Hérodote, avait donné son nom à la rivière, n'en était tout au plus qu'à 200 stades; car à 4 milles (d'Angleterre) de là, on rencontre déjà la première chaîne de collines. D'ailleurs, la nature de la contrée répond exactement à la description d'Hérodote dont l'authenticité se confirme dans ce voyage presque sur tous les points. D'ici les voyageurs

se dirigèrent vers Mesurata, sur la frontière occidentale de la grande Syrte. Mesurata est en plus grande partie une ville régulière entourée de jardins. Le pays au sud et à l'ouest de cette ville est une contrée riante, tandis que l'est, vers le Syrte, n'offre qu'un marais sans aucune culture. Le Sirocco amena des nuées de sauterelles. Il paraît qu'à l'époque de Strabon, ce marais était encore couvert par la mer; aujourd'hui il ne l'est que de distance en distance; rien de plus pénible que le chemin qui conduit à travers ce marais, surtout pour les chameaux qui s'y enfoncent à tout instant. A la proximité de *Zaffrân*, l'ancien *Aspis*, on découvre des ruines romaines. La tour qui se trouve dans le voisinage de *Zaffrân*, et que Della Cella a prise pour le *Turris Euprantis*, est, non point un monument ancien, mais bien une construction arabe. Les caractères inconnus cités par Della Cella, ne sont autre chose que les signes des différentes tribus arabes. Tout le pays, autour de *Zaffrân*, est couvert d'une espèce de *crocus*, qui fournit probablement le safran. Les habitants sont des Bédouins, ainsi que ceux de Mesurata, jusqu'à Bengasi; ils sont hospitaliers et avides de s'instruire. Le château de Bengarwad est probablement le *Turris Euprantis*; du moins sa situation et le genre de sa construction viennent à l'appui de cette opinion. C'est ici que l'on trouve les ruines de l'ancien *Charax Mukbar*, à l'extrémité s. du golfe: c'est la frontière de Barca. Il faudrait sans doute y chercher les autels des *Phœni*, l'ancienne limite des territoires de Carthage et de Cyrène. Les voyageurs firent le tour de la grande Syrte pour se rendre à Bengasi en Cyrénaïque, l'ancienne *Bérénice*. Toute cette contrée n'offre qu'un désert, à la vérité, mais la configuration de la grande Syrte est maintenant déterminée d'une manière plus exacte, et assez conforme aux données de Ptolémée. On passa le temps des pluies à Bengasi, depuis le mois de janvier jusqu'en mars. Triste séjour! impossible d'y trouver une maison qui puisse servir d'abri. On observe à *Ghimènes*, dans le voisinage de Bengasi, des ruines de fortifications avec des murs cyclopéens. Les tombeaux que l'on voit à l'entour sont taillés dans le roc. De Bengasi, les voyageurs se rendirent à *Tolometa* (*Ptolemais*), et aussi appelée *Barca*, à 57 milles d'Angleterre. La contrée est superbe et très-fertile: au reste, sa variété et l'importance des productions de ce sol ont bien di-

minué. Le chemin qu'ils prirent pour se rendre à ce lieu, les conduisit par *Tenchira* à la ville antique d'Arsinoë, située sur la mer, mais sans port. Tolometa, dont le plan enrichit l'ouvrage des voyageurs, offre un aspect ravissant. Son port est dû à l'industrie de l'homme. On y voit encore un amphithéâtre et deux théâtres, ainsi qu'une colonnade qui conduisait probablement à un palais ou à un temple. Il est évident que la ville a été détruite; la force des murs seule a pu résister à une destruction complète. Les inscriptions qu'ils portent ne consistent qu'en noms. La circonférence de cette ville est à peine de $1 \frac{1}{2}$ mille d'Angleterre; les rues se coupaient à angle droit. Toutes les ruines de Ptolémaïs portent le caractère grec et romain; rien d'égyptien, quoiqu'en ait dit Della Cella. En partant de Tolometa, les voyageurs gagnèrent le plateau de *Mergé*: la végétation y déploie toute la richesse de la nature. Les Bedouins s'empressèrent d'offrir aux voyageurs du miel, dont l'abondance est encore la même qu'à l'époque d'Hérodote. En opposition avec Strabon et autres, les voyageurs croient devoir chercher l'ancien *Barca* à Ptolémaïs, et non pas à Mergé (*Merghé*). De Mergé ou Merghé, ils continuèrent leur route vers Cyrène en passant par *Margad*. Plus ils avançaient, plus la contrée devenait ravissante; la grande richesse des fleurs, tant vantée dans l'antiquité, répond encore à son ancienne réputation. Rien de plus suave que l'air qu'on respire dans cette contrée. Plusieurs indices donnaient aux voyageurs la conviction qu'ils se trouvaient sur une ancienne route. Le nom de Cyrène ayant été altéré, on le prononce aujourd'hui *Grenné*. Plus on s'approche de Cyrène, plus la nature étale ses richesses. C'est une contrée romantique à laquelle les innombrables tombeaux, en partie taillés dans le roc, en partie construits, prêtent un caractère tout particulier. Cyrène était située, non sur la mer, mais sur la rampe d'une montagne qui s'élève à 1800 pieds au-dessus du niveau des eaux. On y arrivait par des galeries construites les unes au-dessus des autres, et dans lesquelles on découvre encore des traces de voiture assez profondes. Les tombeaux placés le long du chemin sont en plus grande partie d'ordre dorique. Ils se composent le plus souvent d'une seule chambre, aux deux côtés de laquelle sont pratiquées des niches destinées à recevoir les urnes ou les sarcophages. Les auteurs donnent le

dessin d'une de ces chambres avec les peintures qui s'y trouvent. Toutes les figures sont noires, à l'exception d'une seule qui est d'une couleur claire. Elles ont probablement un but allégorique. Les auteurs présument que les figures noires représentent les morts, en opposition des vivans, représentés par les figures de couleur claire (1). Ils observent que les visages de ces figures n'ont rien de ce qui caractérise les nègres, mais que ce sont plutôt des physionomies grecques. L'attitude et la draperie sont grecques. Toutes les parties d'architecture paraissent avoir été couvertes de peintures comme les temples égyptiens. De toutes les villes de l'Afrique connue Cyrène fut la seule qui eût une grande réputation pour l'abondance de ses sources. La source d'Apollon, vantée par Hérodote et Pindare, fait encore jaillir des eaux limpides avec le même volume; les voyageurs en parlent avec enthousiasme. On voit encore les ruines de l'aqueduc qui recevait ses eaux. Ils en donnent le dessin, ainsi que d'autres points de vue de Cyrène. A la proximité de cette source se trouvent les ruines d'un amphithéâtre, ainsi que de deux théâtres, d'un grand et d'un petit temple. « En effet, disent les auteurs, les restes de cette superbe ville n'offrent aujourd'hui guère plus qu'un amas de ruines; il n'y a presque plus que les tombeaux qui puissent encore servir d'échantillons pour l'architecture grecque à Cyrène. Si l'on voulait en examiner seulement la moitié, il faudrait employer des années entières. Ils ne produisent que l'inscription déjà connue par Della Cella, et celle d'un portique. Mais qui pourrait douter qu'il s'en trouve encore beaucoup dans les tombeaux? Ce n'est qu'après le départ des voyageurs, qu'on a découvert sur un mur, dans le voisinage de la source d'Apollon, une foule d'inscriptions, lesquelles cependant ne paraissent être que les noms de personnages grecs et romains qui ont visité ces lieux. Les voyageurs quittèrent Cyrène pour se rendre à Derne, où le capi-

(1) Comme il ne se trouve dans chaque chambre qu'une seule figure claire au milieu de plusieurs figures noires, il me semble beaucoup plus probable, en égard au nombre, que les figures claires représentent les décedés, tandis que les noires ont pour but de représenter les survivans, sans doute les plus proches parens. Cette opinion me paraît se fortifier par la considération que le groupe des figures noires se compose de personnes des deux sexes et de tous les âges. *Note du traduct.*

taine Smith venait d'arriver. Derne est située à l'entrée d'une gorge; cet endroit est mieux bâti que Bengasi, on n'y trouve pas d'antiquités remarquables. De là les voyageurs retourneront à *Apollonia*, l'ancien havre de Cyrène. Une route pavée conduisait autrefois de Cyrène à Apollonia. Aux deux côtés de cette route se trouvent des tombeaux en partie taillés dans le roc. Ces tombeaux servent encore aujourd'hui d'habitations, et on n'y parvient qu'au moyen de cordes. Apollonia, aujourd'hui *Susa Hammâm*, est située dans une plaine fertile, au pied d'une chaîne de montagnes sur la mer. On y voit encore les restes d'un quai et de citernes. Le théâtre est presque entièrement submergé. De Cyrène, les voyageurs se rendirent à Bengasi, et de là à Malte.

L. D. L.

179. SECOND VOYAGE DE CLAPPERTON ET VOYAGE DE LANDER DANS L'AFRIQUE CENTRALE.

Sous presse, pour paraître incessamment chez M. Arthus Bertrand, libraire à Paris. — JOURNAL D'UNE SECONDE EXPÉDITION DE DÉCOUVERTES DANS L'INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE, depuis le golfe de Benin jusqu'à Sacatou; par CLAPPERTON, capitaine de vaisseau; suivi du journal de la marche de LANDER, depuis Kano jusqu'à la côte maritime, par une route plus orientale; traduit de l'anglais par MM. EYRIÈS et DE LARENAUDIÈRE, membres de la Société de géographie. 2 vol. in-8°, ornés de cartes, plans, et du portrait de Clapperton (1).

Les relations anglaises venant seulement de paraître, on peut espérer que la traduction française dont on vient de lire le titre, ne tardera pas à suivre l'ouvrage original.

180. VOYAGE DE M. CAILLÉ DANS L'AFRIQUE CENTRALE ET A TIMBOUCTOU. (*Journ. des Débats* des 20 et 22 octobre, p. 3, 13 nov. et 25 déc. 1828, p. 1. — *Courrier français*, et 13 nov. 1828, p. 2. — *Bulletin de la Soc. de Géogr., Supplément* au n°

(1) On trouve à la même adresse : Voyages et découvertes dans le nord et les parties centrales de l'Afrique, pendant les années 1822, 1823 et 1824, par le major Denham, le capitaine Clapperton et le docteur Oudney, traduits par MM. Eyriès et de Larenaudière. 3 vol. in-8° avec un atlas grand in-4°, prix, 33 fr.

66.—*Journ. des Voy.*, octobre 1828.—*Revue encyclopéd.*, octobre 1828, p. 226.)

Un Français, M. Caillé (Auguste), à l'âge de 28 ans, a enfin accompli le projet vainement tenté par tant d'intrépides voyageurs, et dans l'exécution duquel il est maintenant trop certain que l'infortuné major Laing a succombé. Le premier des Européens après lui, M. Caillé a surmonté tous les obstacles qui ont empêché ses prédécesseurs de pénétrer jusqu'à la ville mystérieuse de *Timbouctou*, et, plus heureux que Laing, il a échappé à tous les périls, pour nous révéler un secret jusqu'à présent inaccessible à notre curiosité; car on ne sait pas encore si, et jusqu'à quel point, il faut ajouter foi au récit publié en Angleterre sous le nom du matelot *Adams*, qui d'ailleurs, si ce récit a quelque exactitude, n'aurait été conduit à Timbouctou que par les chances de l'esclavage, et était dépourvu des lumières nécessaires pour bien observer et bien décrire cette fameuse cité de l'Afrique centrale.

A peine le *Journal des Débats* avait-il annoncé l'entreprise de M. Caillé, son succès et son arrivée à Toulon, que la *Société de Géographie* s'empressa de publier, dans un supplément au n° 66 de son bulletin, les détails qu'elle avait reçus jusqu'alors. « Ces nouvelles étaient contenues dans une lettre de M. de Laporte, vice-consul de France à Tanger, sous la date du 27 septembre dernier, et adressée à M. Jomard. M. de Laporte annonçait que M. Caillé avait parcouru l'intérieur de l'Afrique, depuis le Rio-Nugnez jusqu'à Tanger, passant par Timbouctou; qu'il s'embarquait le jour même sur une goëlette de l'état, pour se rendre à Toulon, et le recommandait à la Société. « Je m'estime heureux, disait M. de Laporte, d'avoir été le premier qui l'ait embrassé; il se console des fatigues qu'il a essuyées, par l'idée qu'il est le seul européen qui soit parvenu jusqu'à ce jour à terminer avec succès une entreprise dans laquelle ont succombé tant de courageux voyageurs.

Voici l'extrait de 2 lettres de M. A. Caillé au président de la commission centrale de la Société de géographie. « Toulon, 10 octobre 1824. Étant au Sénégal, en 1824, je projetai d'explorer l'Afrique centrale, de visiter les villes de *Jenné* et de *Timbouctou*, objet des recherches des Européens, qui a coûté la

vie à tant d'illustres voyageurs, enfin, de surpasser, s'il était possible, les Anglais qui nous avaient devancés. Je me décidai, en conséquence, à partir pour l'intérieur à l'aide de mes seules ressources, persuadé qu'à mon retour le gouvernement saurait apprécier mes services. »

« Le 19 avril 1827, je quittai Cacandy sur le Rio-Nugnez; je suivis une caravane de marchands Mandingues allant sur le Niger. Grâce au costume arabe et à la religion du pays, que j'em brassai, les nombreuses difficultés attachées à ce voyage ont été aplanies. J'ai franchi sans obstacle les hautes montagnes de la Sénégalie et du Fouta-Dhialon, les pays de Kankan, de Wassoulo, etc., et je suis arrivé à *Timé*, village habité par des Mandingues mahométans, situé dans la partie sud du Bamba-ra, où je séjournai 5 mois, retenu par une maladie très-grave. »

« Le 9 janvier 1828, je repris mon voyage; je visitai l'île et la ville de Jenné, et je m'embarquai sur le Niger sur une embarcation de 60 tonneaux, destinée pour Tombouctou; j'y arrivai après un mois d'une pénible navigation. Cette ville est située à 5 milles au nord de *Kabra*, dans une plaine de sable mouvant, où il ne croît que de frêles arbrisseaux. J'y séjournai 14 jours; j'étudiai les mœurs et les usages des habitans, le commerce et les ressources du pays, et je pris toutes les informations que je pus me procurer. Ensuite je me dirigeai au nord pour traverser le grand désert, et j'arrivai à *El-Arawân*. Cette ville est située à 6 jours au nord de Tombouctou; c'est l'entrepôt du sel, qui est transporté à *Sansanding* et à *Yamina*; elle est située sur un sol aride et sans aucun arbrisseau. Le vent brûlant de l'est y règne continuellement. Je continuai ma route au nord, et j'arrivai au puits de *Téligua*, à 8 jours d'Es-Arawân. »

« De-là je m'enfonçai dans le désert au N.-N.-O. Tout le sol est composé de sable mouvant et de roches de quartz gris jaspé de blanc. Après 2 mois de marche et des plus pénibles privations dans cet horrible désert, j'arrivai enfin à Tafilet; je passai à Fez, Mequinez, Rabat et Tanger, où je fus accueilli par M. de Laporte, vice-consul de France, qui me procura tous les soins qu'exigeait ma position. Peu après, je m'embarquai sur une goëlette, qui me conduisit à Toulon, où je suis en convalescence. »

Après avoir entendu ces communications, la commission centrale décida, à l'unanimité, dans sa séance du 17 octobre dernier, qu'il serait envoyé sur le champ à M. A. Caillé une première indemnité pécuniaire.

Après avoir annoncé que l'on craignait pour ce voyageur les suites d'une maladie d'épuisement, les journaux quotidiens du 13 novembre nous apprirent son arrivée à Paris. Ils ajoutaient que ses récits naïfs et sans exagération excitaient un vif intérêt. Son dévouement et son succès leur paraissaient mériter une récompense signalée. M. Caillé fut accueilli avec beaucoup d'intérêt par le ministre de la marine. Le succès de son intrépide persévérance le désignait pour le prix proposé par la *Société de Géographie* au premier voyageur qui pénétrerait à Tombouctou par le Sénégal.

La *Revue encyclopédique*, en insérant l'extrait du bulletin de cette Société, témoigna des doutes sur la réalité du voyage. Il y avait en effet quelque chose de merveilleux à être parvenu seul à Tombouctou, et à en être revenu seul à travers le grand désert et l'empire de Maroc, sans que l'on pût encore savoir si le jeune voyageur s'était préparé, par l'étude des langues et des mœurs de l'Afrique centrale, à triompher, en se faisant passer pour Arabe, de tous les soupçons, de toutes les inimitiés. Toutefois, la confiance accordée à M. Caillé par notre vice-consul était déjà une bonne garantie pour ce voyageur.

On ne pouvait d'ailleurs, sans injustice, présumer de sa part l'intention de faire illusion par des fables, ni l'espoir d'y réussir auprès de tant d'hommes éclairés. Il faut en outre se rappeler que l'Afrique intérieure n'était point étrangère à M. Caillé, puisqu'il avait déjà accompagné le major Gray dans son expédition, en 1819. Ce qu'il y a d'incroyable dans l'entreprise et le succès de notre jeune compatriote, ne devait donc servir, et nous en étions dès-lors persuadés, qu'à rehausser sa gloire.

Nous empruntons au *Journal des Débats* (25 décembre 1828) l'extrait suivant du rapport fait sur le voyage de M. Caillé, par la commission chargée d'en prendre connaissance, et de rendre compte des résultats.

« Les voyages de M. Caillé se lient de la manière la plus utile pour le perfectionnement ou la confirmation des connaissances

géographiques, aux excursions de Watt et Winterbottom à Timbo, en 1794; du major Laing dans les pays de Kouranko et de Soulimana, en 1822; de M. Mollien dans le Fouta-Dhiallon, en 1818; de Mungo-Park au Dhiolibâ, en 1795 et 1805; de Dochart à Yamina et Bammakou, en 1819; enfin, aux itinéraires des caravanes sur la route de Tombouctou au pays de Tafilet.

On ne peut plus maintenant conserver de doute sur la position très-élevée des sources du Bafing, le principal affluent du Sénégal. Parti le 19 avril 1827 de Kakondi, tombeau du major Peddie et du major Campbell, M. Caillé a traversé cette rivière à Bafila. Il a traversé aussi le grand fleuve Dhiolibâ.

De là, il est allé et a résidé à Kankan, grande ville dans le pays de ce nom, qu'enrichit le voisinage des mines d'or de Bourré, et il s'est porté jusqu'à environ 200 milles de l'est, au-delà du Soulimanha, jusqu'au village de Timé, où il est arrivé le 3 août. Dans ce village, il fut retenu malade pendant cinq mois entiers.

A Timé commence une autre excursion vers le nord; c'est la 2^e partie du voyage. M. Caillé veut rejoindre le Dhiolibâ: il part le 9 janvier dernier, après avoir vu et traversé plus de cent villages, et pris une connaissance approchée de la position de Sego, il revoit le fleuve le 10 de mars, à Galia, venant de l'ouest, et il en traverse un bras pour se porter à Jenné. Toute cette partie est entièrement neuve, ainsi que le chemin depuis les environs de Timbo jusqu'à Timé.

La 3^e partie du voyage est sur le grand fleuve. M. Caillé s'y embarque le 23 mars, après une résidence de 13 jours à Jenné. C'était le temps des basses eaux; dans quelques endroits, le fleuve a la largeur d'un mille, et ailleurs il est beaucoup plus étroit. Sa profondeur et sa vitesse sont variables. Chemin faisant, il note et décrit les affluens et les îles, et surtout le lac Délo (le même qui est connu et figuré dans les cartes sous le nom de Dibbie, mais mal placé), et donne, sur tout le cours du fleuve, des notions positives autant que neuves. — Enfin, il arrive à Kabra, le port de Tombouctou, le 19 avril, et, dès le lendemain, il fait son entrée dans la ville. Le 4 mai il part pour El-Arawân, et y arrive en 6 jours; et en 8 autres jours, il parvient aux puits de Teligue. Tous les puits d'eau douce ou sau-

mâtre, et toutes les stations, sont notés par M. Caillé, avec soin, dans cette traversée du grand désert. La saison des vents brûlans de l'est rend plus rudes encore pour lui les fatigues et les privations de ce pénible voyage. Parti le 19 mai d'El-Arawan, il n'arrive que le 29 juin à El-Harid, où la caravane se divise en plusieurs parties, et, le 23 juillet, il parvient au Tafilet. Enfin, il s'arrête, le 12 août, au lieu même où Ben Batouta jeta le bâton de voyageur, au 14^e siècle, dans la ville de Fez, puis il continue sa route avec un guide, il gagne la mer, et, le 17 septembre, il arrive à Tanger, où le consul de France le reçoit, veille à sa sûreté, et parvient à le sauver des périls qu'il eut courus si l'on avait pu le reconnaître sous son déguisement.

Le succès de l'entreprise de M. Caillé est d'autant plus digne d'intérêt, qu'il l'a effectué avec ses seules ressources, sans la participation et le secours de personne. Il a sacrifié tout ce qu'il possédait pour subvenir aux besoins du voyage; il a fait tout ce qu'il était possible, et plus qu'on ne pouvait espérer avec de telles ressources. Il a eu le bonheur de réussir complètement. M. Caillé a pénétré jusqu'à Tombouctou; il y est allé en partant de la Sénégambie; il a fait beaucoup d'observations neuves et précieuses sur le Fouta-Dhialon, sur les pays de l'est, et sur la partie du cours de Dhiolibâ; il a navigué sur ce fleuve pendant un mois; il a pris des renseignemens sur les mines de Bourré, et fait beaucoup d'autres recherches. La description de ces pays, et la description des régions de Baleya, de Kankan et de Wassoulo, sont une acquisition précieuse pour la géographie. Il a encore le mérite d'avoir recueilli un vocabulaire de la langue mandingue, et un autre de la langue kissour, parlée à Tombouctou concurremment avec la maure, et d'avoir noté ce qui touche aux coutumes, aux cérémonies, aux productions et au commerce des différentes contrées.

Cette analyse succincte des résultats obtenus par M. Caillé, suffit pour convaincre nos lecteurs que ce jeune et intrépide voyageur a complètement justifié les préventions favorables qu'avaient fait naître son ton de franchise et la simplicité de ses récits, exempts de toute exagération comme de prétention. C'est donc avec une satisfaction générale qu'on a vu la *Société de Géographie* reconnaître les titres que son courage et ses travaux lui donnaient à une récompense éclatante, et lui décer-

ner une indemnité de dix mille francs, bien méritée par un si généreux dévouement, par tant de sacrifices, et par des services aussi éminens rendus à la science. La curiosité publique attendra avec le plus vif empressement la publication de sa relation, qui constatera de nouveaux et importans progrès dans la géographie et la connaissance des peuples de l'Afrique.

On sait que les éloges donnés par l'un de nos savans (M. Jomard), à notre hardi compatriote, ont amené une correspondance entre le premier et le docte voyageur anglais, M. Barrow. Ce dernier avait réclamé contre la priorité décernée à M. Caillé pour le voyage à Timbouctou, en la revendiquant pour le malheureux major Laing. M. Jomard, saisissant, dans sa réponse, l'occasion de rendre un juste hommage au courageux et infortuné Breton, n'en a pas moins constaté le fait irrécusable que la gloire d'avoir entièrement accompli le premier l'exploration de Timbouctou appartient à M. Caillé. A. D. V.

181. EXPÉDITION SCIENTIFIQUE EN ÉGYPTÉ. — Voyage de M. CHAMPOLLION JEUNE. (Voir le *Bulletin des Sciences historiques, etc.*; sept. 1828, p. 273; janv. 1829, p. 133.)

Le voyage du jeune savant français, célèbre par ses belles découvertes sur l'interprétation des hiéroglyphes et des divers modes d'écriture employés dans l'antique Égypte, a pour but éminent l'étude sur les lieux des antiquités et des monumens de tous genres, qui, observés par le docte voyageur, peuvent, en confirmant et en complétant ce que lui avait révélé sa rare sagacité, nous dévoiler entièrement l'histoire, les institutions et les usages du pays à qui notre occident doit l'origine de ses sciences et de sa civilisation. Nous avons donc publié, dans le *Bulletin des Sciences historiques, philologie, antiquités, etc.*, les 3 premières lettres de notre compatriote, où nos lecteurs pourront les consulter. Mais les travaux et les observations de M. Champollion n'étant pas d'un moindre prix, à raison des lumières qu'elles répandront sur la géographie ancienne et moderne, comme sur les institutions et les mœurs des antiques et des nouveaux habitans de l'Égypte, nous devons consigner, dans le *Bulletin des Sciences géographiques, etc.*, tout ce que le voyage de ce savant, et les récits de ses compagnons, nous offriront d'intéressant pour le progrès de ces sciences.

Les deux premières lettres de M. Champollion jeune, insérées au *Bulletin* cité en tête de cet article, sont datées d'Alexandrie, du 18 au 29 août, et du 13 septembre 1828. La 3^e est écrite du Caire, le 27. de ce dernier mois.

Après quelques détails sur sa traversée, M. Champollion, dans sa première lettre, annonce son arrivée, avec ses compagnons de voyage, MM. Rosellini, Bibent, Ricci, etc., au vieux port d'Alexandrie, le 18 août : « Je baisai, dit-il, le sol égyptien, en le touchant pour la première fois, après l'avoir si longtemps désiré... Les descriptions que l'on peut lire de cette ville ne sauraient en donner une idée complète; ce fut pour nous comme une apparition des antipodes et un monde tout nouveau : des couloirs étroits, bordés d'échoppes, encombrés d'hommes de toutes les couleurs, de chiens endormis et de chameaux en chapelet; des cris rauques partant de tous les côtés et se mêlant à la voix glapissante des femmes et d'enfans à demi-nus; une poussière étouffante, et par ci par là quelques seigneurs magnifiquement habillés, voilà ce qu'on nomme une rue d'Alexandrie. » Après cette esquisse pittoresque, le voyageur se félicite des prévenances de M. Drovetti, et de son logement, au palais de France, l'ancien quartier-général de notre armée, où il occupa le petit appartement qu'avait habité Kléber. « Ce n'est pas, ajoute-t-il, sans de vives émotions que je me suis couché dans l'alcôve où a dormi le vainqueur d'Héliopolis. »

« Du reste, le souvenir des Français est partout dans Alexandrie, tant notre influence y fut douce et équitable. En arrivant, j'ai entendu battre la retraite par les tambours et les fifres égyptiens sur les mêmes airs qu'à Paris. Toutes les anciennes marches françaises pour la troupe ont été adoptées par le *Nizam-Gédid*, et de vieux Arabes parlent encore en français. Il y a 3 jours, allant de grand matin visiter l'obélisque de Cléopâtre, et au milieu des collines de sable qui couvrent les débris de l'antique Alexandrie, je rencontrai un Arabe aveugle et âgé, conduit par un enfant; j'approchai, et l'aveugle, informé que j'étais Français, me dit aussitôt ces propres mots, en me saluant de la main : *Bon jour, citoyen; donne-moi quelque chose, je n'ai pas encore déjeuné!* Ne pouvant ni ne voulant résister à une telle éloquence, je mets dans la main de l'Arabe tous les

sous de France qui me restaient ; en les tâtant, il s'écria aussitôt : *Cela ne passe plus ici, mon ami ;* je substitue à cette monnaie française une piastre d'Égypte : *Ah ! voilà qui est bon, mon ami,* ajouta-t-il ; *je te remercie, citoyen.* De telles rencontres dans le désert valent un bon opéra à Paris. »

Déjà, en visitant la colonne de Pompée et les obélisques de Cléopâtre, M. Champollion a recueilli des inscriptions dont il assigne les dates et l'objet. Sa réception, celle de la Commission toscane par le vice-roi, quelques détails sur le Nil, d'autres relatifs aux travaux que notre voyageur va entreprendre, terminent cette lettre.

La seconde indique ses préparatifs de voyage et ses adieux à Mahommed-Ali. Deux bâtimens à voile, dont l'un a reçu de lui le nom de l'*Isis*, doivent porter M. Champollion et ses compagnons sur le Nil. Il a parlé hiéroglyphes avec le vice-roi, qui lui a demandé une traduction des inscriptions sur les obélisques d'Alexandrie.

Nous apprenons, par la 3^e lettre, le départ des voyageurs d'Alexandrie, leur embarquement sur le canal nommé le *Mahmoudieh*, et leur entrée dans le Nil. Le canal auquel ont travaillé MM. Coste et Masi, a été, comme on sait, exécuté par les ordres de Mahommed-Ali. « Il suit la direction générale de l'ancien canal d'Alexandrie, mais il fait beaucoup moins de détours, et se rend plus directement au Nil, en passant entre le lac Maréotis, à droite, et celui d'*Edkou*, à gauche. Nous débouchâmes dans le fleuve, le 15, de très-bonne heure, et je conçus dès lors les transports de joie des Arabes d'occident, lorsque, quittant les sables lybiques d'Alexandrie, ils entrent dans la branche canopique, et sont frappés de la vue des tapis de verdure du Delta, couvert d'arbres de toute espèce, au-dessus desquels s'élèvent les centaines de minarets des nombreux villages qui sont dispersés sur cette terre de prédilection. Ce spectacle est véritablement enchanteur, et la renommée de la fertilité de la campagne d'Égypte n'est point exagérée. »

Suit la narration de la visite des voyageurs aux ruines de Saïs et la description des *Nécropoles* qu'ils y observent. L'enceinte explorée par eux renfermerait les tombeaux d'*Apriès* et des rois *Saïtes*, ses ancêtres, et de l'autre côté de ceux-ci serait le monument funéraire de l'usurpateur *Amasis*. A son re-

tour dans la basse Égypte, M. Champollion se propose de faire une autre visite à Saïs, et d'y faire faire des fouilles pour l'acquisition de monumens de choix les plus propres à enrichir nos Collections royales, et à éclairer les travaux historiques de nos savans. La suite de cette lettre conduit les voyageurs au Caire. Il faut les suivre dans la narration toujours pittoresque et spirituelle de M. Champollion, dont, à notre grand regret, l'espace et le temps ne nous permettent de donner que le squelette. Nous citerons surtout le tableau de l'aspect du Caire, à son arrivée, tableau de verve, qui ne le cède à aucun autre pour la vérité et la vivacité du coloris. Notre voyageur signale ensuite rapidement quelques résultats intéressans pour les antiquités, de sa visite à la citadelle du Caire, celle qu'il a faite au fameux *puits de Joseph*, c'est-à-dire au puits creusé dans la citadelle, non loin de son palais, par les ordres du grand *Saladin* (Salahh-Eddin-Joussouf). M. Champollion termine cette lettre par l'annonce de son départ presque immédiat pour Memphis, de son projet de débarquer près de *Mit-Rahine* (centre de la vieille ville), d'où il se propose, ne devant pas revenir au Caire de l'année, de pousser des reconnaissances sur Sakkara, Dahschour, et toute la plaine de Memphis, jusqu'aux grandes pyramides de Gizeh, d'où il espère dater sa prochaine lettre. Après avoir couru le sol de la seconde capitale égyptienne, il mettra le cap sur Thèbes, où il sera à la fin d'octobre, après s'être arrêté quelques heures à Abydos et à Dendéra.

Dans les cahiers prochains, nous nous empresserons de suivre notre compatriote, d'après ses récits, dans son voyage si intéressant pour les sciences.

A. D. V.

182. RELATIONS DES QUATRE VOYAGES ENTREPRIS par CHRISTOPHE COLOMB pour la découverte du Nouveau-Monde, de 1492 à 1504; suivies de diverses lettres et pièces inédites extraites des Archives de la monarchie espagnole, et publiées pour la première fois, par ordre et sous les auspices de S. M. C., par DON M. F. de NAVARRÈTE : ouvrage traduit de l'espagnol par MM. F. T. A. CHALUMEAU de VERNEUIL et de la ROQUETTE, revu sur leur traduction par M. de NAVARRÈTE, et accompagné de notes des traducteurs et de MM. Abel-Rémusat, Adrien Balbi, baron Cuvier, Jomard, Labouderie, Letronne,

de Rossel, Saint-Martin, Walkenaer, etc., dédié à la Société de Géographie. 3 vol. in-8°, ensemble de 86 f. $\frac{1}{2}$, plus 2 portraits de Christophe Colomb, ses armoiries, le *fac simile* de son écriture, et 2 cartes; prix, 21 fr. Paris, 1828; Strasbourg et Londres, Treuttel et Würtz. (*Voy. le Bulletin* de juin 1828, n°s 264 et 265).

Nous avons déjà annoncé à nos lecteurs la traduction que viennent de publier MM. de Verneuil et de la Roquette de la collection des voyages de Christophe Colomb, due au zèle et au patriotisme de M. de Navarrète. L'édition originale de cette importante collection a été, dans le *Bulletin*, le sujet de plusieurs articles étendus, qui l'ont suffisamment fait connaître et qui nous dispensent de revenir aujourd'hui sur le fond même de cet ouvrage. Nous nous bornerons à signaler les avantages que présente cette traduction faite par des écrivains habiles, versés dans la connaissance de la langue espagnole et dans les sciences géographiques, revue par M. de Navarrète, et enrichie des notes de plusieurs savans célèbres.

La dédicace à la Société de Géographie et l'avertissement des éditeurs français ouvrent le 1^{er} volume. La dédicace de M. de Navarrète au Roi d'Espagne, la docte introduction de ce savant sur les différens voyages faits antérieurement à la découverte de l'Amérique, et sur les documens qui ont été publiés jusqu'à ce jour, concernant la personne et les navigations de Chr. Colomb, viennent ensuite. Cette belle introduction, qui occupe presque tout ce volume, est suivie d'abord par des notes nombreuses, puis par une *Notice chronologique de quelques voyages et découvertes maritimes des Espagnols*, par M. de Navarrète; quelques notes sur cette notice terminent ce 1^{er} volume. Cette Notice n'a point été publiée dans l'édition originale; elle fait partie d'un grand travail rédigé par M. de Navarrète pour le ministère de la marine espagnole, et il a bien voulu la communiquer aux traducteurs pour en enrichir leur édition; nous en ferons l'objet d'un article spécial. Elle offre une nomenclature presque complète de tous les voyages espagnols, dont les principaux seront racontés par les navigateurs qui les ont faits, dans la collection de M. de Navarrète; sous ce rapport, elle est parfaitement à sa place à la suite de l'in-

roduction de ce dernier savant, et en tête des relations de voyages dont se compose cette collection. Elle présente un grand nombre de données curieuses et encore peu connues : elle prouve combien la nation espagnole a contribué aux progrès de la navigation, de l'astronomie et de la géographie.

Le second volume et à peu près la moitié du 3^e sont remplis par les quatre voyages de Colomb ; la 2^e partie du 3^e volume contient les lettres inédites de Colomb, un appendice offrant les documens relatifs à la dignité de grand-amiral de Castille, conférée à Colomb, à ses prérogatives et à sa juridiction ; puis une table raisonnée des matières. Les notes de Las Casas, de M. de Navarrète, des traducteurs et des savans cités, sont réparties au bas des pages, dans toutes les parties de l'ouvrage ; ces dernières donnent un grand prix à la traduction que nous annonçons ; car elles éclairent une foule de passages obscurs ou donnent les rapports, que les temps avaient fait perdre, entre une quantité d'objets nommés dans les relations de Colomb et aujourd'hui connus sous d'autres dénominations. Il nous serait impossible d'entrer dans le détail de toutes ces notes, dont quelques-unes sont assez longues, et d'en signaler l'intérêt. Ce que nous pouvons assurer, c'est qu'il en est un bon nombre qui ont une importance réelle, indépendante de l'ouvrage auquel elles sont liées, parce qu'elles ont trait à des questions historiques, géographiques ou d'histoire naturelle, souvent agitées par les savans, ou qui concernent quelques parties spéciales de la science.

Cette importante collection, faite au moyen des documens les plus nombreux, les plus authentiques, avec tous les moyens d'investigation les plus sûrs et les plus complets, par l'homme le plus capable d'en exécuter convenablement toutes les parties, et de porter la lumière sur tous les points obscurs, traduite, pour ainsi dire, sous ses yeux, et enrichie de notes précieuses par des hommes spéciaux et les plus capables, chacun dans sa partie, d'éclaircir les questions qu'ils ont eu à traiter, offre un caractère d'utilité et d'intérêt que l'on rencontre trop rarement dans les publications modernes dans notre patrie, où tant d'ouvrages considérables, faits avec précipitation, et sans l'instruction convenable, meurent presque en naissant. Celle-ci, soutenue par la vive curiosité qui s'attache à la plus mémorable découverte qui ait jamais été faite, à des expéditions qui

ont changé la face du monde, offre tous les accessoires qui peuvent en augmenter la valeur. F.

183. EXCURSION DANS L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE; par G. B. BOSCH, ministre protestant à Curaçao. Suite. (*Vaderlandsche Letteraefeningen*; 1827, sept., oct. et nov.)

Le commencement de ce Voyage d'un Hollandais dans les États-Unis a été mentionné dans le *Bulletin* de 1827, Tom. XI, n° 143. La suite comprend trois sujets, le canal entre la rivière d'Hudson et le lac Érié, Buffalo sur le même lac, et la cataracte de Niagara.

Le canal commence à Albany où nous avons laissé l'auteur dans notre premier article, et s'étend jusqu'à Buffalo, sur une longueur de 120 lieues; le lac Érié est à une élévation de 550 pieds au-dessus de la rivière d'Hudson; il a fallu rendre cette grande différence de niveau insensible, à l'aide d'écluses, creuser le lit du canal à travers les rocs, les marais, et même des rivières. On accorde au gouverneur de New-York, M. de Witt Clinton, l'honneur d'avoir beaucoup contribué à l'exécution de cette grande et belle entreprise. Deux fois le canal passe sur la rivière rapide de Mohawk par le moyen d'un aqueduc, l'un porté par 26 arches en pierre a 1,188 picds de long, l'autre n'en a que 748. A 8 $\frac{1}{2}$ milles d'Albany, une branche du canal va rejoindre le lac St.-Georges. Un grand nombre de paquebots font sans cesse le trajet entre le lac Érié et Albany : dans la belle saison il en arrive journellement plusieurs au lieu de destination; l'auteur dit qu'il en arrive 40 par jour; c'est sûrement une exagération. Les dames ont, dans ces paquebots, leur salle séparée, en sorte qu'elles peuvent voyager seules sans aucun inconvénient : la grande salle de chaque paquebot devient successivement dans la journée, salle à manger, café, et chambre à coucher. On paie par mille environ 4 cents de Hollande, ce qui, pour 100 milles que l'on parcourt en 24 heures, fait à peu près 16 francs (l'entretien compris); le voyage dure 4 fois 24 heures; il n'est pas sans inconvénient. La quantité d'écluses que l'on rencontre, retarde sans cesse le trajet; à cause des ponts, les voyageurs sont fréquemment obligés de quitter la galerie et de rentrer dans la salle. Dans les déserts marécageux que le canal traverse, les évaporations sont mal-

saines; enfin la rencontre fréquente des paquebots, surtout la nuit, n'est pas sans danger; s'ils se heurtaient, ils risqueraient de se briser; chaque paquebot est tiré par 3 chevaux. Le long du Mohawk, le canal a des points de vue charmans. On voit s'élever sur les bords des villes nouvelles avec des noms empruntés à l'antiquité, Troie, Rome, Syracuse, Utique, Palmyre. De toutes ces villes, Syracuse paraît être destinée à la plus grande prospérité, à cause de ses salines, dont les produits s'exportent sur le canal. Rochester, bâtie sur un bassin du canal, auprès de la rivière de Genesée, a eu, en peu d'années, une population de 4,300 habitans. Dans la dernière partie du voyage, on traverse d'immenses déserts, où la population surabondante de l'Europe, que l'invention des machines rend inutile à cette partie du monde, trouverait assez de terrain pour s'établir et se procurer de l'aisance. C'est à Lockport que les voyageurs ont le singulier spectacle d'un canal qui monte, à l'aide de 5 doubles écluses, au haut d'un rocher de 76 pieds. Il continue ensuite à passer à travers les rocs, jusqu'à la crique de Tanawanta, qui se prolonge, sur un espace de 11 milles, jusqu'à Blackrock; là, le canal recommence, et conduit, sur une longueur de $2\frac{1}{2}$ milles, à Buffalo, au bord du lac Érié.

Jusqu'à présent, Buffalo n'est encore qu'une petite ville, mais elle deviendra sans doute une place de commerce très-importante; sa situation est telle, qu'elle doit attirer les affaires commerciales qui se feront depuis l'Océan jusqu'aux lacs de l'intérieur; deux rivières qui se jettent dans le havre de Buffalo, facilitent encore la communication avec les contrées de l'intérieur. Sur les bords d'une de ces rivières, on trouve 2 villages d'Indiens de la tribu des Senecas, qui y végètent dans leur misère primitive, sans que le spectacle de l'activité qui règne à Buffalo leur inspire le goût du travail. Une foule d'ouvriers étaient occupés, lors du voyage de l'auteur, à agrandir le bassin de Buffalo; mais, dans le nombre, il n'y avait pas un seul Indien; on en voyait pourtant qui, enveloppés dans des couvertures, traînaient leur misère dans les places publiques.

Un bateau à vapeur transporte les voyageurs de Buffalo à Detroit, au bord du lac de St.-Clair. M. Bosch se rendit à la chute du Niagara, dans une voiture publique qui prend une route auprès de la rivière de ce nom, longue de 30 milles et

dem. Dans un endroit où cette rivière est très-large, elle se partage en 2 bras qui baignent une île appelée *Grand-Island*; c'est là qu'une Compagnie de Juifs voulut établir, il y a quelques années, une ville hébraïque sous le nom d'Ararat. Malgré les proclamations qui furent répandues, il ne se présenta pas de colons, et il paraît qu'on a renoncé au projet. M. Bosch assure qu'il y a peu de Juifs dans les États-Unis, et que leur esprit spéculatif y a peu de succès.

La chute du Niagara est connue par un grand nombre de descriptions; seulement il y en a d'exagérées et d'inexactes; M. Bosch met dans le nombre de ces dernières le récit de M. de Chateaubriand et la Géographie de Zimmermann. Ce qui rend cette cataracte célèbre, c'est moins sa hauteur, qui n'est que de 160 pieds, que la largeur (900 pieds angl.) et l'énorme masse d'eau qui se précipite; on a calculé que cette masse équivaut à 85 ou 100 millions de tonneaux d'eau par heure. D-c.

184. VOYAGE AUX GROTTES DU YUMURI DANS L'ÎLE DE CUBA. (*Annales de ciencias, agricultura, comercio, y artes*; juillet 1827 (1).)

M. Ramon de la Sagra annonce ce petit ouvrage, qui n'occupe que 3 pages, comme un extrait de ses Mémoires particuliers. Se trouvant, en juillet 1821, à Matanzas, il entreprit, avec quelques personnes de la ville, une excursion aux grottes situées à une lieue de Matanzas, sur les bords du Yumuri. La société s'embarqua gaiement sur le fleuve dont les rives élevées étaient ornées de *ruselia sarmentosa* et d'autres plantes rampantes, suspendues en festons. Ayant mis pied à terre, la société s'avança, entre des palmiers et des limoniers, vers l'entrée du souterrain : la roche était remplie de madrépores et de coraux fossiles, qui rendaient la marche difficile. L'entrée de la grotte est basse; elle se divise ensuite en 4 branches, dont l'une conduit à une vaste galerie tapissée d'incrustations d'une blancheur extraordinaire; le sol y est très-inégal; tantôt les

(1) Les *Annales des sciences, agriculture, commerce et arts*, sont un nouveau journal publié par le botaniste D. Ramon de la Sagra, à la Havane, sous les auspices de l'intendance de cette capitale. Selon la préface, l'auteur veut signaler dans ce journal, aux habitants de Cuba, les progrès de l'histoire naturelle, de la chimie, de la physique, de l'agriculture, de l'industrie et de la statistique.

stalagmites l'élèvent beaucoup, tantôt il est très-excavé. Après avoir parcouru un espace d'une cinquantaine de *varas*, les voyageurs virent devant eux un immense groupe de colonnes naturelles qui unissaient le sol au plafond du souterrain; les cristallisations reflétaient de toutes parts la lumière des torches. Il paraît, au reste, que ces grottes ne diffèrent en rien de celles de nos contrées d'Europe.

D-c.

185. ITINÉRAIRE PITTORESQUE DU FLEUVE HUDSON et des parties latérales de l'Amérique du nord, d'après les dessins originaux pris sur les lieux; par J. MILBERT, etc. (*Voy, le Bull.*, Tom. XI, n° 213) XI^e LIVRAISONS.

Cette livraison était en retard; les éditeurs ont fait paraître d'abord la 12^e et dernière de l'ouvrage: ainsi cette belle entreprise est terminée quant aux figures, et tous les amateurs doivent féliciter MM. Gaugain et Compagnie de leurs soins et du zèle qu'ils ont apporté dans l'exécution d'un ouvrage aussi considérable, ainsi que des efforts qu'ils ont faits pour reproduire avec autant de succès les beaux dessins de M. Milbert. Déjà nous avons annoncé le premier volume du texte; dans le prochain numéro, nous en donnerons l'analyse: le second ne tardera pas à paraître.

Cette XI^e livraison ne le cède point en intérêt aux précédentes; elle contient, 1^o *la chute de Thérèse sur la rivière indienne*, chute de l'effet le plus pittoresque; 2^o *une vue de Boston, prise du pont du Sud*; 3^o *la chute du Pantucket*; 4^o *une belle vue de la ville de Providence, prise du côté du nord*. D.

186. VOYAGE AUTOUR DU MONDE, exécuté par ordre du Roi, sur la corvette la *Coquille*, pendant les années 1822 et 1825; par L. I. DUPERREY, capitaine de frégate, commandant l'expédition. HISTORIQUE par M. Duperrey. ATLAS, 1^{re} livraison.

Tous les soins sont prodigués à cet ouvrage pour en faire une des plus belles productions des presses françaises, et l'on ne peut assez reconnaître le zèle des éditeurs, MM. Arthus Bertrand père et fils, qui mettent un amour propre, bien placé, à attacher leur nom à cette magnifique entreprise. Le titre, supérieurement gravé, ouvre cette première livraison composée de 5 autres planches. Les deux premières représentent des

armes et divers ustensiles ou instrumens des peuples des îles de la Société. La 3^e offre la vue d'un rocher de basalte, près de Matavæ, dans l'île de Taïti; la 4^e représente la vue de la *Pointe Vénus*, à Matavæ, même île, avec la corvette au mouillage; la 5^e planche offre 4 figures de naturels des îles *Iros*, *Pénélap* et *Aouara* (Archipel des Carolines). D.

187 I. VOYAGES DE DÉCOUVERTES. — ITINÉRAIRE DU VOYAGE DU CAPITAINE BEECHEY. (*Liter. Gaz.*; déc. 1828.)

188. II. SUR L'ÎLE DE LIEOU-KIEOU (appelée par les Anglais *Loo-Choo*). (*Lond. Liter. Gazette*; 5 janvier 1828.) Voir le *Bulletin* de 1828; Tom. XIII, n^o 267.

Nous donnons ici, d'après les journaux anglais : 1^o un aperçu du dernier voyage du capitaine Beechey; 2^o un autre aperçu du séjour qu'il a fait pendant ce voyage aux îles de Lieou-Kieou.

I. Le Blossom, qui arriva en octobre dernier du Brésil, avait été absent d'Angleterre l'espace de trois ans quatre mois, pendant lequel il a fait 72,000 milles. Dans le cours de son long voyage, il visita les îles de Pitcairn, de la Société, de Sandwich et de Loo-Choo (*Lieou-Kieou*), et en découvrit plusieurs autres dans les parties septentrionales et méridionales de la mer Pacifique. En 1826, il fit la découverte, dans ces derniers parages, de 6 îles de corail, dont il signale les approches comme très-dangereuses. En juin 1827, il trouva un groupe d'îles, appelées *Islas de Arzobispo*, autrefois indiquées sur nos cartes, et qui en ont été effacées depuis, dans la supposition qu'elles n'existaient pas. Ces îles s'étendent depuis les îles volcaniques de Cook, jusqu'au 28^o $\frac{1}{4}$ de long. Nord. On y trouve un bon mouillage, et des tortues en abondance. Après avoir quitté ces îles, l'équipage du Blossom consommait chaque jour, durant trois semaines, six cents livres de ce reptile. En septembre 1827, le capitaine Beechey découvrit, près du détroit de Behring, *Port Clarence*, qui possède un excellent mouillage. Ce fut là que la chaloupe du Blossom, avec un équipage composé de neuf hommes, étant occupée à explorer la côte, sombra par l'effet d'une bourrasque; trois marins périrent : les autres parvinrent à gagner le rivage. Ils ne furent pas d'abord molestés par les Esquimaux; mais un plus grand nom-

bre de ces sauvages, survenus peu après, ne parurent pas aussi bien disposés en faveur des naufragés, et, sans les secours qui arrivèrent à temps du vaisseau, ces derniers eussent probablement été massacrés. Lorsqu'il se trouvait dans le détroit de *Kotzebue*, l'équipage du bateau eut, avec les Esquimaux, une rixe occasionnée par la tentative que firent ceux-ci de voler les couteaux de nos matelots, pendant qu'ils étaient occupés à faire de l'eau. Dans cette occasion, huit de nos gens furent blessés, un Esquimaux fut tué et un autre blessé. Le *Blossom* se trouvait devant l'île de Pitcairn, en décembre 1825. La colonie se composait alors de 65 individus des deux sexes. Adams, son chef, vivait encore. Les habitans témoignèrent un vif désir d'être transportés dans une autre partie du globe. Ils ont, à cet effet, adressé au gouvernement une pétition tendant à leur faire obtenir, dans la Nouvelle-Galles méridionale, une concession de terres, qui leur assurerait des moyens d'existence; car, à Pitcairn, ils redoutaient sans cesse la famine. En mai 1827, le *Blossom* était à Lieou-Kieou; les Indigènes en accueillirent amicalement l'équipage. Madera, qui avait servi d'interprète au capitaine Basile Hall, lorsque la *Lyra* aborda cette île, était mort. Le *Blossom* a apporté du détroit de Behring quelques dents et des os fossiles de mammoth.

On voit, par l'art. de la *Liter. Gazette*, que le capitaine Beechey a fait deux fois d'inutiles efforts pour rencontrer le capitaine Franklin. En mouillant devant *Nappa-Jsing* (îles de Lieou-Kieou), le danger que courut le *Blossom* fut l'un des plus grands auxquels puissent être exposés les vaisseaux qui fréquentent ces périlleux parages. Il s'agit de ces récifs de corail, qui semblent avoir surgi du sein de l'onde, et d'une manière alarmante, depuis les explorations de l'*Alceste*. (*New Times*. — *Galign. Messeng.* Paris, 9 oct. 1828.)

Vers la mi-juin 1827, dit le journaliste anglais, le capitaine Beechey gagna les îles Bonin, qui offrent un bon mouillage, et ont été abordées par des baleiniers; cette intéressante expédition a mené à la découverte de quelques nouvelles îles dans la mer Pacifique, et constate que le gisement de plusieurs îles indiquées dans nos meilleures cartes géographiques, n'est point exactement le même que celui qui y est annoncé.

On trouva dans l'une des îles Bonin deux matelots norvégiens qui y avaient fait naufrage, et dont l'histoire, si elle était écrite, formerait le pendant des aventures de Robinson Crusoé. Malgré les propositions qui leur furent faites, ils préférèrent rester dans l'île que d'en sortir à bord du *Blossom*. Ils s'adonnaient à la culture des légumes et à l'éducation des porcs, pour le ravitaillement des baleiniers. Il paraît que cette colonie finira par être de quelque importance pour le commerce.

De ces îles, le *Blossom* alla jeter l'ancre devant St.-Pierre et St.-Paul; quitta définitivement, vers la fin de l'année dernière, les régions du Nord pour retourner en Angleterre.

Cet officier était accompagné dans son expédition d'un savant naturaliste. Ce dernier a apporté en Angleterre une vaste collection d'objets d'histoire naturelle. Bien que l'expédition du *Blossom*, dit la feuille que nous citons, fut d'un intérêt secondaire, relativement à celle du capitaine Parry et du capitaine Franklin, nous n'en sommes pas moins portés à la considérer comme devant décidément produire plus d'avantages réels, sous les rapports de la science et de la navigation, que l'on n'en a retiré jusqu'à présent de celles qui y ont donné lieu dans l'origine.

II. Une lettre particulière du capitaine Frédéric Beechey contient les nouvelles les plus récentes de son voyage, depuis son départ du détroit de Behring. Peut-être est-il fâcheux de démentir le caractère de simplesse et de bonhomie que le capitaine Basil Hall s'est complu à donner aux habitans de Lieou-Kieou; mais nous devons faire connaître au vrai l'*Eldorado* qu'il s'imagina voir dans cette île. — Voici l'extrait de la lettre du capitaine.

A bord du vaisseau de S. M. Le Blossom, en rade de Petropaulowski, le 5 juillet 1827.

... Nous fûmes très-bien reçus à *Nappo Kiang*, comme Hall l'appelle; nous pûmes nous faire comprendre des habitans au moyen des caractères chinois qui sont également en usage à Lieou-Kieou, quoique les langues des deux pays soient essentiellement différentes. Nous reconnûmes qu'ils avaient des *forts*,

des *mousquets*, des *épées*, des *monnaies de cuivre*, et qu'ils n'étaient, dans le fait, ni plus ni moins que des Japonnais. J'ose à peine le dire, et vous aurez de la peine à le croire. La friponnerie, le vol ne sont pas plus rares ici qu'ailleurs. Je vous dirai en preuve, qu'on nous vola le meilleur de nos thermomètres, et que des épingles de cheveux, que le principal mandarin m'avait données comme étant d'argent pur, se trouvèrent tout à coup, le lendemain, métamorphosées en cuivre par l'effet de la corrosion qu'avait subie le placage ou laque qui les recouvrait. A cela près, ce sont d'assez bonnes gens; et ce n'est pas à nous autres, qu'ils traitèrent civilement, à scruter minutieusement si, en cela, ils agirent par crainte ou par principes. Je dois dire, à leur louange, qu'ils se montrèrent constamment disposés à nous obliger toutes les fois qu'ils pouvaient le faire sans bourse délier. Quelques fois même ils nous régalerent de thé, et, dans une certaine occasion, ils nous donnèrent des gâteaux de pain d'épices. Mais malgré toutes leurs marques de bienveillance, il n'est pas dans tout l'équipage un seul individu qui, avant que nous levassions l'ancre, ne fût rassasié du séjour de Lieou-Kieou. L'illusion qui, comme un voile doré, couvrait cette île, avant notre arrivée dans ces parages, se dissipa comme une vapeur légère, et nous n'y trouvâmes aucun motif de grande estime pour ses habitans. Au fond, leur conduite à notre égard était certainement artificieuse. A notre arrivée, ils nous dirent que nous devions remettre sur le champ à la voile; mais c'est ce que je ne voulus pas entendre, et j'insistai pour qu'il me fût permis d'aller à terre: le jour suivant j'en obtins la permission; toute fois, ils prétendirent nous tenir confinés au rivage de la baie, restriction à laquelle, comme de raison, je refusai d'accéder. Nous avions pénétré jusqu'à environ la moitié de l'île, lorsque notre conducteur, qui, depuis long-temps, ne cessait de nous dire que le mandarin lui ferait couper la tête s'il nous accompagnait plus avant, se jeta à nos genoux, et nous pria d'un ton si pathétique de nous arrêter, que nous ne pûmes refuser de déférer à sa demande. Pourrait-on croire en Angleterre, qu'à Lieou-Kieou, un mandarin peut arbitrairement faire couper une tête? Quoiqu'il en soit, pour sauver celle de ce pauvre homme, nous nous en retournâmes, mais, à son grand désappointement, à travers un village voi-

sin; je dis désappointement parce qu'il devait surtout nous écarter de leurs maisons, et, particulièrement, nous empêcher de voir leurs femmes. Nous les vîmes cependant, et nous en dessinâmes quelques-unes. Nous visitâmes les forts; si nous eussions pu faire un plus long séjour dans l'île, nul doute que nous aurions pu entrer dans leur ville. Avant notre départ, je cherchai quelque occasion de mettre leur valeur à l'épreuve; je voulais juger autrement que par de simples démonstrations du mode et de l'efficacité de la défense qu'ils seraient en état de faire en cas d'attaque; mais *malheureusement* ils se montrèrent par trop civils, et je suis persuadé qu'ils eussent consenti, plutôt que de se battre, à adhérer à toutes les conditions, quelque humiliantes qu'elles eussent pu être, qui leur auraient été imposées. Jamais je ne vis, sous forme humaine, des créatures aussi efféminées, et j'espère bien n'en plus revoir de semblables.

Après un séjour de dix jours, nous partîmes de Nappa, et portâmes à l'Est. Le 8 juin, nous rencontrâmes un groupe d'îles qui, depuis long-temps, se trouve effacé de nos cartes, et nous jetâmes l'ancre dans un excellent hâvre. Là, nous ne fûmes pas peu surpris de trouver un autre Robinson Crusô, avec son camarade d'infortune, autre Vendredi, matelots qui faisaient partie de l'équipage du *William*, précédemment le *Tyne*, qui avait fait naufrage sur les côtes de l'île. Ces deux individus y vivaient très-*confortablement*, bien pourvus de porcs, de pigeons, de tortues et de poissons. Je leur donnai un bouc destiné à une chèvre qui doit leur arriver par un baléinier. Ils ont planté des melons d'eau, des pommes de terre, des noix de coco et autres espèces de fruits, qui conviennent au climat de cette latitude. Je pense qu'ils se proposent de rester dans ce séjour, pourvu qu'ils puissent se procurer des épouses des îles Sandwich ou de celles des Larrons. Après avoir exploré ce hâvre, nous en partîmes avec un lest de 16,000 livres pesant de tortues qui rampaient sur les ponts, approvisionnement qui nous dura jusque dans Petropaulowski, et nous mit à même de fournir au gouverneur et à la garnison de cette place de quoi faire de la soupe de tortue pendant six mois. Nous avons le mérite d'avoir fait connaître aux habitans deux choses qu'ils n'avaient jamais vues auparavant, savoir : de la tortue et des me-

lons d'eau. Nous sommes prêts à repartir pour aller de nouveau à la recherche du capitaine Franklin ; j'espère le rencontrer bientôt. Nous retournerons ensuite en Angleterre ; mais ce ne sera guère qu'en juin ou juillet que nous pourrons y arriver. Jen'ai réellement pas le temps d'en dire davantage, mes momens étant entièrement consacrés à l'exploration de cette vaste baie et à des observations magnétiques : ainsi, adieu jusqu'à la première occasion.

Aux filouteries et à la mollesse près, que le capitaine Becchey reproche aux habitans de Lieou-Kieou, on ne voit rien, dans son récit, qui démente réellement l'opinion qu'a donnée de ces insulaires le capitaine Basil Hall. M. Becchey lui-même leur reconnaît un caractère de douceur et d'obligeance, et l'on pourra trouver assez singulières les tentatives qu'il jugea à propos de faire pour les pousser à bout, afin d'éprouver leur courage.

189. VOYAGES AUTOUR DU MONDE. (*Sydney Gazette* ; 4 jan. 1827.)

M. Holmes, aide-chirurgien du vaisseau de S. M. le *Volage*, fait part au public de l'intention où il est de publier par voie de souscription, immédiatement après le retour de ce bâtiment en Angleterre, la relation de son voyage autour du monde.

Cette relation, principalement historique, descriptive et biographique, contiendra, indépendamment d'une multitude de détails nouveaux et très-intéressans sur divers sujets, une description complète de Funchal, capitale de l'île de Madère ; de Santa-Cruz, chef-lieu de celle de Ténériffe ; du cap de Bonne-Espérance, et de Cape Town ; de Madras, de Trinquemale, etc. ; une histoire abrégée de l'Australasie, ainsi que l'histoire et la description particulière de chacune des localités de l'Amérique du sud, auxquelles le *Volage* pourra aborder dans le cours de son voyage.

L'auteur prévoit que l'ouvrage formera un volume in-4° ; mais il ne saurait prendre d'engagemens à cet égard, attendu qu'il lui est impossible de déterminer la nature et l'étendue des matériaux qu'il pourra recueillir dans l'Amérique méridionale.

190. EXPÉDITION MARITIME DU BARON DE WRANGEL.

La corvette russe le *Krotky*, commandée par le baron de Wrangel, est arrivée au Motherbank, d'un voyage autour du

monde , auquel elle a employé environ deux ans. Le Doct. Kyber , naturaliste de l'expédition , a apporté avec lui nombre d'objets d'histoire naturelle ; et , entre autres , plusieurs plantes vivantes jusque-là inconnues en Europe. Pendant que le vaisseau se trouvait au large de Marquises , les insulaires massacrèrent , sans provocation quelconque , un officier et deux hommes de l'équipage. Un autre marin fut tué d'un coup de mousquet dans la pinasse , en s'efforçant de sauver à bord 3 hommes qui avaient abandonné la chaloupe pour gagner le bâtiment à la nage. Le baron de Wrangel est le même officier distingué qui , accompagné du D^r Kyber , explora la côte nord-est de l'Asie , jusqu'alors inconnue , depuis la rivière de Kolyma jusqu'au détroit de Behring ; voyage auquel il consacra près de quatre ans , et dont la relation paraît présentement à St-Petersbourg. C'est cette même expédition que feu le voyageur pédestre , capitaine Cochrane , alla rejoindre à pied d'Irkutsk à la Kolyma , à une distance d'environ quatre mille milles , à travers une région presque inhabitée , et dans le cœur de l'hiver. (*Courier—Galign. Messeng* ; 18 août 1827.)

RECHERCHES SUR LES TRACES DE L'EXPÉDITION DE LA PÉROUSE.

191. I. — LE COMTE DE LA PÉROUSE. (*Australian. — London and Paris observ.* ; 22 juillet 1827.)
192. II. — LA PÉROUSE. (*Sydney Gazette*, etc. ; 25 janv. 1828.)
193. III. — NOUVELLES DE LA CORVETTE DU ROI, L'ASTROLABE, etc. (*Annal. marit.*, etc. ; janv. et févr. 1828 , p. 209.)
194. IV. — LETTRES DE MM. CORDIER ET CHAIGNEAU , sur la mission confiée au Capit. Dillon , etc. , pour la recherche de La Pérouse. (*Ibid.* ; p. 229 et suiv.)
195. V. — SUR LA MORT DE LA PÉROUSE A L'ÎLE MANICOLOR, l'une des îles de l'archipel du St-Espirit. (*Bullet. de la Soc. de géogr.* ; n° 59 , mars 1828 , p. 161.)
196. VI. — LA PÉROUSE. Expédition ayant pour objet de découvrir le sort de ce navigateur. (*London and Paris observ.* ; 23 mars 1828 , p. 187.)

197. VII. — SUR LA PÉROUSE. (*Lond. Liter. Gaz.* ; 6 sept. 1828.)
 198. VIII. — NOUVELLES DE LA PÉROUSE. (*Bullet. de la Soc. de Géogr.* ; n^o 64 et 65, août et sept. 1828, p. 136.)
 199. IX. — COPIE D'UNE LETTRE A M. DE FREYCINET, etc. (*Ibid.* ; n^o 66, octobre 1828, p. 169.)
 200. X. — PLAN DE CAMPAGNE POUR LA RECHERCHE DES DÉBRIS DE L'EXPÉDITION DE LA PÉROUSE. (*Le Globe* ; 4 oct. 1828, p. 737.)
 201. XI. — DERNIÈRES NOUVELLES SUR LA PÉROUSE, extraites de la Gazette de Calcutta. (*Moniteur* du 4 oct. 1828.)
 202. XII. — NOUVELLES DE L'INDE SUR LA PÉROUSE (*Journ. des Débats* ; 5 oct. 1828, p. 3.)
 203. XIII. RETOUR A CALCUTTA DU CAP. DILLON. (*Nouv. Annal. des Voyages* ; octobre 1828, p. 137.)
 204. XIV. — VOYAGE DU CAPITAINE DILLON, entrepris pour constater le sort de LA PÉROUSE. (*Orient. Herald* ; octobre 1828, p. 145.)
 205. XV. — ARRIVÉE DE M. CHAIGNEAU EN FRANCE. (*Moniteur* du 13 octobre 1828, p. 1698.)
- (Voyez le *Bulletin* de 1827, Tom. x, n^o 159, de mai 1828, n^o 213, et le Volume supplémentaire, Tom. xiv, n^o 99.)

Dans les articles du *Bulletin*, auxquels nous renvoyons, nous avons signalé les premières découvertes du capit. Dillon, qui ont motivé l'expédition dont l'a chargé la Compagnie Anglaise des Indes, pour aller, sur le navire *la Recherche*, explorer dans l'archipel du Saint Esprit, les traces présumées du naufrage de La Pérouse; nous avons en outre publié les documens recueillis par le cap. Dillon, dans sa première expédition, et les détails donnés par le capit. D'Urville, commandant l'*Astrolabe*, sur la navigation de notre célèbre compatriote, et sur les probabilités relatives à son naufrage. Lorsqu'il transmettait ces détails, le capit. D'Urville ignorait les premiers résultats des recherches du capit. Dillon.

Nous recueillons maintenant dans notre notice tous les ren-

seignemens que les rapports de ces deux navigateurs parvenus dans l'Inde et en Europe , extraits et commentés dans les journaux et recueils anglais et français , nous fournissent depuis les premières nouvelles jusqu'à ce jour. Nous extrairons nous-mêmes les faits des articles où nous les trouvons , en suivant l'ordre des numéros.

I. — Cet article de l'*Australien* , journal de la Nouvelle Galles méridionale , contient le récit fait par M. W. Nicholls , naviguant sur le navire le *Sydney-Cove* , capit. M. Laren , de la découverte faite le 8 janvier 1810 , à l'extrémité d'un passage qui se trouve à la pointe N. O. d'une baie située près le Cap-sud de la Nouvelle-Zélande , d'un mât de hune , d'un vaisseau de très-grande dimension , ce mât ayant 64 pieds de long , avec plusieurs autres objets : les bandes de 2 rowets de gajac portaient le n^o 32. M. Nicholls et le capit. M. Laren , convaincus que ces objets ne pouvaient être de construction anglaise , ni appartenir à aucun vaisseau anglais naufragé , se persuadèrent qu'ils appartenaient à l'un des bâtimens de La Pérouse , lesquels , dans leur opinion , auraient péri sur le double rang de dangereux écueils , appelés les *Traps* , situés à environ 20 milles au large , presque en face de l'endroit où le mât fut découvert , c'est-à-dire , non loin de la baie près le Cap-sud de la Nouvelle-Zélande , d'autant plus qu'à l'époque du voyage de La Pérouse , ces écueils n'étaient point encore indiqués sur les cartes marines ; le *Sydney-Cove* fut sur le point de s'y perdre ; les pièces découvertes , transportées par le cap. M. Laren à Rio-de-Janeiro , où son bâtiment fut confisqué , ont été perdues. On n'a plus entendu parler des renseignemens que ce navigateur se proposait de donner sur cette découverte , à son retour du Brésil.

On voit que ce document n'a aucun rapport avec les résultats obtenus depuis par MM. Dillon et D'Urville.

II. — Cet article du *Sydney-Gazette* , 25 janvier , en contient 2 , le 1^{er} renfermant une note sur le séjour du cap. Dillon , auprès de Sydney , lors de sa dernière expédition , avec l'indication de tous les objets recueillis à l'île *Mallicolo* , et que nous conservons , pour cette raison ; le 2^e n'étant qu'une répétition du rapport de ce navigateur , inséré dans la Gazette de Calcutta , du 28 septembre 1826 ; rapport dont nous avons donné la substance dans le *Bulletin* de 1827 , Tom. X , n^o 159 , nous jugeons inutile de le reproduire en entier.

Voici la 1^{re} partie de l'article de la *Sydney-Gazette*.

La *Rescarch*, quoique mouillée à une si grande distance de notre ville, est journellement encombrée d'une foule de curieux, jaloux d'examiner les débris du naufrage des deux vaisseaux des découvertes français, sous les ordres de La Pérouse. Le capitaine Dillon a fait déposer ces précieux objets dans une chambre particulière. A la première vue, on ne saurait douter de leur parfaite identité, comme ayant fait partie des bâtimens naufragés. De tous ces débris, celui qui frappe le plus l'attention, c'est un fragment de poupe en état de vétusté. Cette pièce de charpente porte toutes les apparences d'un âge de quarante années. On y remarque très-distinctement l'empreinte des fleurs de lys; seulement, l'or qui en formait la couleur, a disparu, sans doute par l'effet des vicissitudes des élémens auxquels cet objet a été en proie pendant près d'un demi-siècle. Nous possédons de ces débris une parcelle, que notre intention est de placer au nombre des objets curieux destinés à orner notre muséum colonial, dès qu'il sera organisé. Cette partie de la poupe paraît être de bois de sapin, et nous en inférons qu'elle était purement un objet d'ornement. Parmi ces débris se trouve aussi une cloche avec cette inscription : *Bazin m'a fait*. On y remarque des morceaux de porcelaine qui annoncent des formes de vase dont nous ne trouvons le type nulle part, et qui paraissent remonter à une haute antiquité. Le pied d'argent d'un chandelier; la poignée d'épée, la soucoupe d'argent, et la pièce de dollar d'Espagne, sont autant d'objets qui contribuent à attester la fin déplorable de l'infortuné voyageur et de ses compagnons de voyage. La latitude et la longitude de l'île de Mannicolo, ou *Mannicola*, d'après le dernier récit du capit. Dillon, qui nomme ainsi cette île auparavant désignée par lui sous le nom de *Mallicolo*, où se sont faites ces découvertes, sont encore pour le public un secret qui, sans doute, lui sera révélé tôt ou tard avec nombre d'autres particularités relatives à cette mémorable expédition. On doit de grands éloges au capitaine Dillon, pour le sang-froid, l'intrépidité, et l'art qu'il a déployé dans l'exploration des côtes d'une île, dont les approches, à raison des nombreux écueils qui l'entourent, sont extrêmement dangereuses. Le capitaine Dillon a déterminé avec soin le gisement de ces écueils.

III.—Cet article renferme les rapports adressés au Ministre de la marine, par M. D'Urville, les 14 mars et 12 mai 1828, que nous avons insérés en entier ou par extrait, dans le *Bulletin*. Ils ne contiennent, relativement aux recherches sur la Férouse, que les renseignemens cités dans notre cahier de mai 1828, p. 236.)

IV.—Cet article renferme deux lettres avec un rapport au Roi, de M. de Chabrol, alors Ministre de la marine. La première lettre est du cap. Cordier au Ministre; elle est datée de Chandernagor, 1^{er} décembre 1826, et annonce la nomination de M. Chaigneau pour accompagner le cap. Dillon dans sa nouvelle expédition. Dans le rapport au Roi, le Ministre propose une récompense pour M. Dillon, ou pour ses enfans s'il venait à succomber dans son entreprise. La 2^e lettre, datée de la Baie des Iles (Nouvelle Zélande), 19 juillet 1827, est de M. Chaigneau, et contient quelques détails sur la navigation du cap. Dillon jusqu'à cette époque.

V.—Cet article contient la copie (traduite) d'une lettre de M. John Russell, adressée à son oncle le chev. W^m Betaam. C'est un résumé de la dernière expédition du cap. Dillon. Nous n'en donnons point l'extrait, le récit complet se trouvant ci-après sous le n^o xi.

VI.—Cet article ne renferme que des détails relatifs à la querelle entre le cap. Dillon et le D^r Tytler, attaché à l'expédition. Il en résulterait que ce navigateur, à la suite d'attaques d'apoplexie avec délire, aurait, par sa conduite à l'égard du docteur, donné lieu à un procès devant le tribunal de Hobart-Town (Van-Diémèn), suivi d'une condamnation prononcée contre lui.

VII.—Le rédacteur de l'article, d'après la lettre ci-dessus citée de M. J. Russell, ne doute pas que les vaisseaux naufragés à *Mallicolo*, ne soient ceux de la Pérouse. Il s'appuie sur les indications qui résultent des objets trouvés et décrits, et particulièrement d'un chandelier plaqué, sur lequel est gravé un écusson avec des armoiries, et dont le rédacteur, en en donnant un dessin exact, croit avoir démontré qu'il contenait les armes de la famille de *Colignon*, nom du botaniste qui se trouvait à bord de la *Boussole*.

VIII, IX et X.—Le n^o VIII ne contient que l'extrait de la gazette de Sydney, donné ci-dessus n^o II. Le n^o IX renferme copie de la lettre de MM. Quoy et Gaymard, Hobart-Town,

25 décembre 1827, que nous publions ci-après en entier, comme étant surtout relative à l'expédition de l'*Astrolabe*. Le n° X est l'extrait de cette correspondance et des lettres précédentes publiées dans le *Bulletin*.

XI. — Cet article du *Moniteur*, contenant tous les détails publiés dans la *Gazette de Calcutta*, sur les résultats de la dernière expédition du cap. Dillon, nous le donnons ici intégralement.

Les nouvelles de l'Inde ne laissent plus guère de doute sur le lieu du naufrage de la *Pérouse*. Le cap. Dillon a rapporté des îles Tucopia et Mannicola, après les avoir explorées avec le navire la *Recherche*, une très-grande quantité d'objets qui paraissent avoir appartenu aux frégates la *Boussole* et l'*Astrolabe*, que commandait le célèbre et infortuné navigateur.

Voici la substance des récits du cap. Dillon, tels qu'ils sont rapportés par la *Gazette de Calcutta*.

Je fis voile de Port-Jackson, le 4 juin 1827, et jetai l'ancre dans la baie des îles, Nouvelle-Zélande, le 1^{er} juillet.

Dans la matinée du 24 juillet, j'appareillai pour la rivière Tamise; j'arrivai à son embouchure dans la nuit, et désirant ne pas perdre de temps, je me dirigeai vers Tongatabou, la capitale des îles des Amis. Le 15 août, je jetai l'ancre dans la rade de Tongatabou, et fus immédiatement visité par un Français, déserteur de l'*Astrolabe*, ainsi que par un Anglais ayant appartenu à un corsaire de 32 canons, qui s'est perdu, en décembre 1806, sur une de ces îles. Le Français m'apprit que l'*Astrolabe* (1) avait quitté Tonga vers le milieu de juin, pour aller faire la reconnaissance des îles Fidji. En entrant dans le port de Tongatabou, l'*Astrolabe* fut jetée sur des rochers, et resta pendant huit jours exposée aux plus grands dangers, ayant perdu sa fausse quille, deux ancres et leurs câbles. Elle fut enfin tirée de sa périlleuse situation par une marée extraordinaire qui la remit à flot; elle entra ensuite dans le port, et y resta un mois à l'ancre (2).

Je fus bientôt visité par plusieurs de mes anciennes connaissances; l'une d'entr'elles m'offrit un double canon de fusil à

(1) Ce bâtiment est celui que commande M. Dumont d'Urville, et qui a en effet relâché, en avril 1827, aux îles des Amis, où il a failli périr.

(2) Ces détails coïncident avec ceux qu'a transmis M. d'Urville lui-même.

percussion et une montre d'argent, enlevés aux officiers français de l'Astrolabe dans leur dernier engagement. Les Français qui étaient à mon bord achetèrent la montre, et moi le canon du fusil, dans le but de les rendre à leurs propriétaires que j'espérais bientôt rencontrer au milieu de ces îles.

En recevant ces informations qui coïncidaient avec ce que je savais du navire américain *Le Duc de Portland*, dont l'équipage fut taillé en pièces à Tonga, et de trois baleiniers qui, dans les quatre dernières années, ont eu une partie de leurs hommes tués en se défendant contre l'attaque des insulaires, je me décidai, quoique ancien visiteur et grand favori de ces enfans de la nature, à ne pas me fier à leur amitié.

Pour prévenir toute surprise, je divisai mon équipage en trois sections, avec un officier en tête de chacune. Je suis fâché d'avoir à rapporter qu'à mon grand étonnement, je trouvai avant le jour, dans la matinée du 20 août, l'officier commandant le second quart et ses hommes profondément endormis. J'avais été réveillé par du bruit à l'arrière du navire; je regardai immédiatement par la fenêtre, et j'aperçus un long double canot, portant environ 70 hommes, suivi de dix-huit autres canots moins grands. Vivement alarmé de cette visite inattendue, je supposai que le bâtiment était sur le point d'être abordé. J'avais dans ma cabane une paire de pistolets et un mousqueton chargés; dans une profonde obscurité je ne pus mettre la main que sur un pistolet avec lequel je m'élançai sur le pont, où je passai près de l'officier endormi, et de là à la poupe, où je tirai mon arme au milieu du grand canot. Je fus suivi d'un natif de l'île, mon ancien contre-mâitre, qui avait embrassé le christianisme, et qui couchait à bord cette nuit-là. Il cria à ses compatriotes de s'éloigner, ou qu'autrement les canons du navire allaient être immédiatement dirigés contre eux. Lorsqu'au jour les insulaires furent questionnés sur ce qui les amenait près du navire pendant l'obscurité, ils répondirent qu'ils venaient pour trafiquer.

Je quittai Tongatabou le 26 août, amenant trois insulaires pour me servir d'interprètes. Le 1^{er} septembre je longeais l'île de Rothama, et fus bientôt visité par plusieurs des naturels et par deux marins anglais qui y résidaient. J'appris des derniers que l'Astrolabe n'avait point paru en cette île; je leur laissai une

lettre pour le cap. Dumont-d'Urville. J'aperçus Tucopia le 5 septembre, et j'envoyai Martin Busshart à terre, pour chercher des interprètes, ainsi que le Lascar qui a visité Mannicola (1).

Vers le soir, le canot revint avec le Lascar et un chef nommé Rathéa, ayant dans l'île le même rang qu'un écuyer dans la Société anglaise. Celui-ci m'offrit ses services comme pilote et interprète pour Mannicola. J'espérais décider le Lascar à m'accompagner, mais ce fut en vain; il persista, comme dans ma précédente visite, dans la détermination de ne pas quitter sa femme, ses amis et son pays adoptif.

J'appris de lui qu'il y avait six ans qu'il avait visité Mannicola dans un canot de Tucopia; qu'à cette époque étaient vivans dans cette île deux vieux hommes blancs, qui avaient autrefois fait partie des équipages de deux navires naufragés là; qu'il avait vu différens débris du naufrage, consistant en morceaux de fer, cuivre, canons, etc., etc.

La nuit approchant, je me tins sous différentes amures jusqu'au lendemain à la pointe du jour, et alors j'envoyai à terre le maître d'équipage avec Martin Busshart et une autre personne. Les embarcations revinrent dans l'après midi avec un assez grand nombre d'objets provenant des bâtimens naufragés. Mes opérations à Tucopia étant terminées, je quittai cette île à la nuit close pour me diriger vers Mannicola, le pilote mettant le cap à l'ouest par un ciel brillant d'étoiles. Le lendemain à 10 heures du matin, je me trouvai en vue d'une île élevée dans la partie du milieu. A midi elle était à la distance de trois ou quatre lieues. Je pouvais distinguer que l'île étoit entourée d'innombrables dangers, tels que rescifs de corail au niveau de la surface de la mer; d'autres, couverts seulement d'une, deux ou trois brasses d'eau, divers bancs de sable, etc.

A la pointe du jour, le lendemain 8 septembre, j'expédiai deux bateaux armés, dans lesquels étoient Busshart et Rathéa, pour chercher un port et ouvrir des relations amicales avec les habitans; ils revinrent une heure après la chute du jour, annonçant la découverte d'un port où on ne pouvait toutefois entrer qu'avec difficulté. L'officier à qui j'avais confié l'exécution de

(1) Le nom de Mannicola est constamment employé dans cette relation, au lieu de celui de Mallicolo, dont s'est servi le capitaine Dillon dans ses premiers rapports.

cette tâche, m'informa ensuite qu'en passant sur un point de l'île, les embarcations arrivèrent soudainement près d'un village, dont les habitans, les apercevant, sonnèrent le signal de guerre, et répandirent l'alarme parmi la population, qui s'armant d'arcs et de flèches empoisonnées, s'élança vers le rivage et s'anima par la danse des combats.

Rathéa, le Tucopien, leur dit alors, dans le dialecte mannico-lien, de ne pas s'alarmer, qu'il leur amenait un navire chargé de grains de colliers, de coutellerie, etc., et qu'ils ne devaient rien craindre des hommes blancs qui n'étaient pas des esprits, mais des habitans d'une autre terre, qui faisaient des présens aux chefs de toutes les contrées qu'ils visitaient.

Entendant cela ils quittèrent leurs armes et appelèrent leurs femmes, les enfans et les vieillards qui s'étaient cachés dans les bois à la vue des ennemis supposés de leur pays. Ils invitèrent Rathéa à débarquer, et lorsqu'il fut à terre ils le reçurent très-bien, lui demandant toutefois de faire également venir près d'eux un des marins, afin de s'assurer que c'était un homme comme eux. Martin Busshart saisit cette occasion de les convaincre, en s'élançant sur le rivage, et fut reçu très-amicalement; sa chair et sa peau furent minutieusement examinées, et tous ceux qui étaient présens furent bientôt assurés qu'il était un être humain.

Des présens de grains de verre, de boutons, etc., furent alors distribués aux villageois, qui promirent, au départ des canots, de visiter le navire le jour suivant.

Je m'informai particulièrement de deux hommes blancs, laissés à Mannicola, et je reçus des natnrels les plus âgés les renseignemens suivans, au sujet de ces deux hommes, et des navires dans lesquels ils étaient venus.

« Lorsque les vieux insulaires étaient encore enfans, et dans une nuit pendant laquelle une horrible tempête enleva les toits de leurs maisons, brisa leurs arbres fruitiers, et fit d'autres dommages considérables, deux grands navires se perdirent sur la partie sud-ouest de l'île, près des villages de Wannow et Priow; l'un de ces navires fut submergé, l'autre jeté sur des rescifs. Les esprits, qui montaient le dernier de ces navires, mirent à terre à Priow divers articles qui servirent ensuite à la construction d'un petit bâtiment à deux mâts, dans lequel ils re-

prirént la mer, laissant deux des leurs dans l'île. J'ai été sur le lieu où ce petit bâtiment fut construit ; les deux hommes restés à Mannicola étaient désignés parmi les insulaires sous le nom de Marca : l'un est mort environ trois ans et demi avant mon arrivée ; l'autre, qui résidait près d'un des chefs de la tribu de Pawcorie, accompagna son protecteur dans une guerre où celui-ci fut vaincu et obligé de fuir dans une des îles voisines ; son ami l'homme blanc l'accompagna dans le voyage. Cet événement advint une saison et demie (ou année, la mesure de leur année est estimée par la succession d'une saison humide et d'une saison sèche), antérieurement à mon arrivée ; depuis ce temps on n'avait plus entendu parler de la tribu de Pawcorie. »

« Les natifs de Mannicola déclarèrent que des guerres avaient existé entre les blancs et les habitans de l'ouest de l'île, pendant lesquelles cinq chefs de Wannow et 40 de leurs hommes furent tués. Nous étions ancrés du côté est de l'île, dans la baie de W. B. Bayley, et bientôt nous apprîmes que les villages environnans étaient habituellement en guerre avec ceux de l'ouest et du sud-ouest ; qu'ils n'eurent en conséquence à prendre aucune part dans les démêlés survenus entre leurs ennemis et les hommes blancs ; qu'ils n'avaient jamais vu aucun des individus naufragés.

« Les natifs des environs de notre ancrage furent très-communicatifs pour tout ce qu'ils savaient relativement au malheureux événement ; tandis que ceux qui habitent la partie où les deux bâtimens se perdirent, étaient absolument le contraire, montrant beaucoup de répugnance à nous donner la moindre information sur ce sujet ; ils s'excusaient en disant que les individus qui pouvaient se rappeler ces circonstances étaient tous morts, quoique leur silence évasif fût démenti par les cheveux blancs, les rides et l'âge avancé de la plupart de ceux qui usaient de ce subterfuge pour éluder l'objet de mes questions. Le fait est que les habitans de Wannow et de Priow me regardaient avec défiance et crainte, supposant que j'étais venu pour avoir satisfaction des meurtres commis sur les hommes blancs naufragés.

Je fis voile de Mannicola le 8 octobre, avec l'intention de visiter les îles qui se trouvaient sous le vent, et de me mettre à la recherche du Français qui avait fui avec la tribu de Pawcorie,

Je pris à Mannicola un natif d'Otoboa, et l'envoyai à terre, le lendemain matin, avec deux canots armés, qui revinrent dans la soirée, sans avoir obtenu aucune information relativement au Français; les canots ramenèrent deux Tucopiens. Dans la matinée du 10, j'appareillai pour la plus voisine des îles en vue, nommée par les Espagnols Santa-Cruz; par le cap, anglais Carteret, île de lord Egmont, et par les naturels, Indenney.

Je passai la nuit entre cette île et Thimacoraw, autrement nommée par Carteret, île de Volcan; le volcan était en état d'éruption, et lançait, à de courts intervalles, de fortes quantités de lave brûlante, qui roulaient en torrens sur ses flancs majestueux.

Le lendemain 11 au matin, j'entrai dans la baie Graciosa de l'île d'Indenney ou Santa-Cruz, et fut bientôt entouré par 175 embarcations, portant de cinq à huit hommes. Avant que j'eusse atteint l'ancre, ils commencèrent l'attaque, en lançant plusieurs flèches empoisonnées à bord du navire: je ripostai par une décharge de neuf mousquets, afin de les convaincre qu'en même temps que nous nous présentions avec des intentions paisibles, nous n'étions pas disposés à nous laisser assaillir impunément. Le seul dommage fait en cette occasion fut une balle reçue par un insulaire dans la partie charnue du bras. Je jetai l'ancre dans la partie de la baie près de laquelle l'amiral espagnol Mendana établit et abandonna sa colonie, il y a environ 232 ans.

Mon interprète Tucopien, Rathéa, ne comprenait pas un mot du langage de ces insulaires; ses deux compatriotes qui nous avaient joints à Otoboa agirent pour lui. Je demandai si le chef de la tribu de Pawcorie de Mannicola avait paru à Indenney avec un homme blanc; les naturels répondirent qu'aucun de ces individus n'était jamais venu chez eux.

Pendant mon ancrage dans la baie Graciosa, j'assemblai un conseil de mes officiers, afin de délibérer sur la question de savoir si, d'après mes instructions, il fallait ou non continuer la recherche des naufragés, supposés encore vivans. Nous fûmes unanimement d'avis que de nouvelles investigations seraient infructueuses. Mon vote en ce sens fut dicté par le mauvais état sanitaire de mon équipage.—J'appareillai d'Indenney ou Santa-

Cruz, le 16 octobre; le lendemain, M. Chaigneau (1), le maître d'équipage et un officier tombèrent malades; le 18, je fus saisi de la même maladie qui régnait alors sur tout le bâtiment.

Il ne resta bientôt qu'une seule personne en état de diriger le navire, et très-peu de marins européens pour l'assister; la liste des malades s'élevait alors à vingt-deux individus.

Le 30 du même mois, le chirurgien m'envoya son opinion écrite, concluant à ce que je fisso immédiatement diriger le navire sur la Nouvelle-Galles du Sud, ou sur la Nouvelle-Zélande.

Le seul navigateur restant pour conduire le navire, pouvant être attaqué de la maladie comme les autres, il me parut prudent de suivre l'avis du chirurgien, et je fis la meilleure route possible pour la Baie des Iles à la Nouvelle-Zélande, où j'arrivai le 5 novembre. Le lendemain, le chirurgien me représenta la nécessité d'établir un hôpital dans une maison sur le rivage, et de faire débarquer aussitôt les hommes portés sur sa liste. Je ne perdis pas de temps pour prendre ces dispositions. Peu après, le cap. Kent, commandant le brick *Le Gouverneur-Macquaris*, de Port-Jackson, m'offrit de ramener les interprètes à Tucopia; je soumis sa proposition à un conseil composé de MM. Chaigneau, Russell et moi; nous fûmes tous d'avis de l'accepter, M. Russell s'embarqua sur le *Gouverneur-Macquaris* avec les interprètes, et partit pour Tongatabou et Tucopia. Je fis voile de la Baie des Iles, le 18 décembre, et arrivai à Port-Jackson le 19 du même mois.

N. B. A la suite de ce récit, la gazette de Calcutta donne le texte de quatorze pièces jointes, qui sont autant d'états d'objets achetés des naturels ou retirés de la mer par les embarcations de la *Recherche*, à l'endroit du naufrage des deux bâtiments français. Ces états sont certifiés par le cap. Dillon, par John Russell et par M. Chaigneau. (*Moniteur Universel*; 4 octobre 1808.)

XII.—N'est que la répétition du numéro précédent.

XIII.—Répétition du même article.

XIV.—Cet article ne contient point de détails qui n'aient déjà été signalés dans les notices précédentes.

M. CHAIGNEAU fils, qui a fait partie de l'expédition envoyée

(1) M. Chaigneau est un agent français embarqué sur la *Recherche*, à Calcutta, à la demande de l'administration de l'établissement français de Chandernagor.

sous les ordres du capitaine Dillon à la recherche des restes du vaisseau de La Pérouse, est depuis quelques jours au Havre. M. Chaigneau a fait part à plusieurs personnes de quelques détails intéressans concernant son voyage.

Il raconte, entre autres, que la découverte des quatre canons en fonte faisant partie de l'armement de La Pérouse n'est due presque qu'au hasard. Un chirurgien hollandais, atteint de folie par suite d'un naufrage près des îles de Manicolo, et fixé à Calcutta, avait parlé au capitaine Dillon de plusieurs circonstances relatives à La Pérouse, sans que celui-ci ajoutât foi à son récit. Ce ne fut que plusieurs années après que, revoyant ces îles où le chirurgien avait séjourné, il se rappela la conversation de cet homme, et crut reconnaître plusieurs endroits que celui-ci avait particulièrement dépeints. Cette circonstance lui fit faire quelques recherches à l'endroit où le chirurgien avait dit que la marée laissait à sec des canons de fonte, et ses recherches furent heureusement, et sans que le capitaine osât l'espérer, couronnées de succès.

Depuis les premières révélations du capitaine Dillon, les habitans de Calcutta désignaient indistinctement l'île sur laquelle *l'Astrolabe* et *la Boussole* ont péri sous le nom de Manicolo; Malicolo ou île de La Pérouse; mais aujourd'hui la dernière dénomination a prévalu, et il est probable que le nom de notre illustre et infortuné navigateur, s'attachera désormais comme un grand souvenir, aux lieux que son naufrage a rendus trop célèbres. (*Monit. univ.*, 13 et 16 novembre 1828, pag. 1698 et 1713.)

On sait que le cap. Dillon et M. Chaigneau sont venus à Paris. Les feuilles quotidiennes nous ont appris récemment que le cap. Dillon, qui était retourné en Angleterre, est revenu en France, chargé par S. M. Britannique d'offrir à S. M. Charles X les objets divers, conservés après le naufrage des 2 navires français, recueillis sur les lieux, et parmi lesquels se trouvent cinq canons en bronze.

Les résultats de tous les documens qui nous sont parvenus, réunissaient déjà tous les indices les plus forts en faveur des découvertes du navigateur anglais. Le cap. Dillon n'avait cependant pas pu conduire à fin ses recherches; le complément en était réservé à notre compatriote le cap. d'Urville; on sait main-

tenant que cet habile navigateur est parvenu à constater les faits qui ne laissent plus aucun doute sur le naufrage de *La Pérouse* à l'île *Mallicolo*. Nous donnerons, dans le cahier de février prochain, les derniers détails transmis à ce sujet par M. d'Urville.

A. D. V.

206. NOUVELLES DE L'EXPÉDITION DU CAPITAINE DUMONT D'URVILLE, commandant l'*Astrolabe*. — I. Copie d'une lettre écrite à M. Louis de Freycinet, capitaine de vaisseau, membre de l'Académie royale des Sciences, par MM. QUOY et GAIMARD, médecins de la marine, à bord de la corvette du Roi l'*Astrolabe*.

Hobart-Town, sur l'île Van-Diemen, le 25 décembre 1827.

Nous pensons que vous avez reçu notre lettre du Port-Jackson ; mais comme il peut ne pas en être ainsi de celles que nous vous avons écrites de la Nouvelle-Zélande et de Tongatabou, nous allons en reprendre le sens, afin que vous soyez au courant des opérations de notre campagne. De la Nouvelle-Zélande, nous vous disions que les vents contraires avaient empêché M. d'Urville de commencer la géographie à la baie Dusky ; il la prit au *cap des Vents contraires*, et la continua jusqu'au détroit de Cook. Nous reconnûmes là que la baie Tasman est une sorte de golfe dont nous parcourûmes la profondeur. Le commandant se fraya une route dans la baie de la Reine Charlotte, au travers des rochers à fleur d'eau, sur lesquels la mer tombait en cascades, en formant des remous blanchissant d'écume. Dans cette position critique, l'*Astrolabe* toucha deux fois avec force. La violence des courans nous fit franchir cette passe, qui a reçu le nom de *passe des Français*. L'avant-veille, forcés de mouiller près de la côte et exposés à une forte mer qui nous couvrait de l'avant, un de nos câbles fut rompu ; la seule ancre qui nous tenait, brisée, supporta cependant ce mauvais temps avec une seule patte, et nous sauva. Arrivés devant la passe que voulait franchir M. d'Urville, nous fûmes entraînés par les courans dans toutes les directions avec notre ancre au fond ; nous tourbillonnâmes sur nous-mêmes, près des rochers de la côte, de la plus singulière manière, jusqu'à ce que le ralentissement de la marée et les manœuvres convenables nous eussent fixés. Nous traversâmes le détroit de Cook et continuâmes la géographie. Enfoncés

dans la baie d'Abondance, nous fûmes pris de nuit par le plus violent ouragan qu'on puisse éprouver. Le lendemain on n'y voyait pas à cent pas, lorsque, sur les onze heures, le ciel s'éclaircit assez pour nous montrer, à quelques encablures, une chaîne de brisans sur lesquels la mer s'élevait d'une manière effroyable. Nous étions sans voilure, la mer énorme. Malgré la force du vent, il fallut faire de la voile et les prolonger; nous les doublâmes. Quelques minutes plus tard, on n'aurait jamais su ce que fût devenu l'Astrolabe; car ces récifs sont à six lieues de terre, et même, après ce danger, si le vent n'eût pas changé, nous pouvions encore être jetés à la côte, tant nous étions enfoncés dans la baie. Nous en sortîmes, pour y revenir. Lorsque le temps devint plus favorable, on termina la géographie de cette contrée par la rivière Tamise et ses environs. Ces travaux modifieront le tracé de cette partie de la Nouvelle-Zélande, que n'avait pas terminé Cook. On a fait environ 360 lieues de côtes toujours fort près, en décrivant la branche d'un S. C'est de la baie des Îles, par les Missionnaires, que nous vous donnâmes des détails plus circonstanciés que cet abrégé.

Nous fûmes très-contrariés de la Nouvelle-Zélande aux îles des Amis; il nous fallut plus d'un mois pour y arriver. En entrant dans la longue passe de Tongatabou, les courans nous échouèrent sur les rescifs. Nous nous en retirâmes; mais le mauvais temps nous ayant forcés d'y rester mouillés presque à les toucher, pendant 3 jours l'Astrolabe fut en perdition. Toutes nos ancres furent mouillées; celles à chaînes tinrent, mais les câbles furent d'abord rompus par les coraux. Nous prolongions le rescif, ayant à droite quelques pieds d'eau, à gauche 50 brasses, et un peu plus loin point de fond. Le dernier de nos grelins retenait l'arrière, et à chaque instant nous nous attendions à le voir rompre, et le navire se briser. Tout était préparé pour sauver l'équipage. Une nuée de naturels, placés sur les rochers, semblaient autant de vautours attendant que leur proie fût expirée pour s'en partager les débris. D'un autre côté, en arrivant à terre, nous eussions complètement été dépouillés. Dans cette position si longuement désespérante, le commandant, profitant d'un instant de calme et de vent un peu plus convenable, tenta d'appareiller; toutes les retenues furent abandonnées à la fois, toutes les voiles bordées. . . . Le résultat fut d'être porté sur

e rescif; mais la mer était haute, et il ne brisait plus alors, vous nous en retirâmes encore, et reprîmes notre position d'avant. Le lendemain, le temps étant devenu plus favorable, un second appareillage réussit. La force du courant nous fit bien échouer encore une fois; mais comme nous étions plus en dedans de la passe, il n'y avait plus de danger. Tongatabou n'a plus de chef suprême; elle est gouvernée par trois grands chefs, qui n'ont sur le peuple qu'une autorité assez faible. Dans notre péril, ils se tinrent constamment à bord, en nous manifestant de bonnes intentions : ce qui suit prouvera jusqu'à quel point nous devions y compter. L'Astrolabe, solidement construite, ne se trouva point endommagée; elle perdit deux grosses ancres et toutes celles à jet, si importantes dans ces mers. Dès que nous fûmes arrivés au mouillage de Pang-Haïmodou, les chefs et leur suite, qui avaient constamment vécu à bord, et pour lesquels nous mettions un second couvert, furent récompensés de leur bonne conduite. Une abondance excessive en toutes sortes de vivres fit oublier à l'équipage ses fatigues. Ces insulaires étaient alors fous de grains de verre, surtout des bleus. Pour 3 grains ils donnaient une poule, et 5 pour une bouteille vide. La meilleure harmonie régnait entre nous; nous parcourûmes l'île, et c'est la veille du jour fixé pour notre départ, en arrivant de visiter les Missionnaires, que nous vous écrivîmes à la hâte, et par eux, les détails ci-dessus, seulement beaucoup plus étendus. Ces Missionnaires n'ont que peu d'influence, et habitent sur les terres d'un chef peu prépondérant lui-même; ils firent pour nous, dans ces circonstances, tout ce qu'ils purent. Les 3 principaux chefs de l'île sont Taofa, Palou et Lavaka; ils ont chassé le Toui-Tonga ou premier chef, parce qu'il était trop remuant : chacun gouverne son district. Palou a les manières agréables; mais Taofa, qui peut réunir 2,000 guerriers, a le plus d'influence. Le matin de la veille de notre départ, les naturels étaient toujours au même nombre à bord avec les chefs; tout-à-coup ils nous quittèrent brusquement, pour aller, disaient-ils, célébrer une fête dans la petite île voisine de Pang-Haïmodou. Un de nos canots, monté par 8 hommes et M. Faragnet, élève, y faisait du sable; ils l'enlèvent, et entraînent de force nos matelots. Bientôt ils furent au travers des rescifs, et il fut impossible au grand canot, armé et envoyé de suite, d'avoir autre

chose que l'embarcation, qu'ils ne purent faire passer sur les bas-fonds. Aucun motif n'ayant pu donner lieu à un pareil acte d'hostilité, nous n'avons jamais pu l'attribuer qu'à la légèreté de caractère de ces insulaires, ou bien au désir du chef Taofa d'avoir des Européens auprès de lui pour le servir, comme Palou, qui a des Anglais; car c'était Taofa qui avait ordonné cet enlèvement.

Le départ fut retardé. M. d'Urville se trouva fort embarrassé pour avoir les hommes : on ne pouvait agir sur les naturels, qui avaient tous disparu; on chercha à les intimider en envoyant brûler les maisons de la côte. A peine était-on débarqué qu'on fut reçu à coups de fusil tirés au travers des broussailles. Un malheureux caporal de marine (Richard), s'étant imprudemment avancé dans le bois, fut environné et percé de coups dès qu'il eut tiré; il expira deux heures après. Ce moyen n'ayant produit aucun effet, le commandant attendit un jour, et appareilla pour aller attaquer à coups de canons le village sacré, nommé Mafanga, qui contient les tombeaux des chefs et les temples dédiés aux esprits. C'est un sanctuaire dans une île sacrée par elle-même (Tonga-Tabou), sanctuaire où l'on n'a jamais osé porter la guerre dans les plus terribles que la contrée ait eues. Les précautions qu'il fallut prendre pour arriver sans s'échouer vis-à-vis ce lieu demandèrent deux jours, pendant lesquels les naturels s'occupèrent à y élever des redoutes bien entendues, sur lesquelles nos canons ne purent rien pendant deux jours, quoiqu'à un tiers de portée. Les insulaires nous ripostèrent par des coups de fusil. Tout ce qui pouvait combattre dans l'île se trouvait réuni sur ce point : l'honneur d'une pareille défense y appela même ceux qui se disaient nos amis. La constance à les inquiéter et à les tenir toujours en armes était le seul moyen à employer pour obtenir nos hommes. Cependant le temps était mauvais, et la position de la corvette si près d'un rescif pouvait n'être pas sans danger d'y échouer, ce qui aurait pu entraîner le massacre de l'équipage. Nos prisonniers, pour lesquels nous avions tant de craintes au premier coup de canon, n'eurent aucun mal : nous les voyions se promener sur la plage; nous conversions même avec eux par le porte-voix; mais dès qu'un d'eux s'avancait trop dans la mer, on tirait sur lui pour le faire revenir. Enfin l'élève fut rendu, et quelque jours après

tous les hommes, moins un, qui se joignit à un autre déserteur.

Nous appareillâmes le 21 mai, et nous sortîmes, sans toucher, par les passes difficiles de cette île, dans laquelle ces malheureuses circonstances forcèrent M. d'Urville à demeurer près d'un mois, au lieu de cinq jours qu'il comptait y passer pour régulariser les travaux géographiques. Le plus mauvais temps qu'on puisse avoir dans ces parages nous accompagna dans les *Fidji* : cet archipel immense compte plus de 200 îles, dont quelques-unes, à l'est, sont entourées de rescifs qui s'étendent prodigieusement loin. Nous trouvâmes au milieu de ces îles des vents très-violens et la mer toujours grosse. Dans une de ces longues nuits des tropiques, nous fûmes portés si près de terre, que nous allions, pour nous sauver, nous engager dans 27 lieues de rescifs, vus par le navire le *Duf* (1), lorsque des brisans, nous arrêtant tout d'abord, nous forcèrent à louvoyer pour nous élever. Nous n'avons aperçu aucun port facile sur toutes celles de ces îles que nous avons approché, et un naturel intelligent nous a assuré qu'il n'y en avait d'autres que ceux que les chercheurs de bois de sandal trouvaient au milieu des rescifs; aussi y font-ils souvent naufrage. Nous recueillîmes 4 hommes du navire espagnol de Manille *la Conception*, qui avait péri il y avait trois ans. Une vingtaine d'autres, restant de l'équipage, se sont sauvés sur la grande Viti, à Imbao, où ils sont encore avec des Américains. Parmi ces Espagnols était un jeune homme de Guam, qui continue de servir avec nous. Si vous trouvez convenable de publier cette note, elle peut quelque jour être utile à ces malheureux vivant parmi des peuples féroces, toujours en guerre d'île à île, et dévorant leurs prisonniers : c'est là que cette horrible coutume est portée au plus haut degré. Quoique si près de Tonga, il n'appartiennent point à la race polynésienne, et tiennent de celle des Papous avec de plus belles formes; ils sont noirs, et ont les cheveux touffus comme eux; ils nomment leurs îles *Vitis*. Le bois de sandal ne se trouve que dans deux. C'est la géographie la plus périlleuse que nous ayons encore faite. Une nuit, après avoir laissé la côte et porté au

(1) Navire anglais envoyé, il y a 30 ans, porter des missionnaires dans la mer du Sud. Il paraît qu'il a passé par un petit temps tous ces rescifs, sur lesquels il a cependant touché une fois. Il a nommé *Carybde* et *Scylla* les plus dangereux.

large, nous tombâmes par une grosse mer sur des brisans. A leur aspect instantané, la vigie, terrifiée, manqua de voix pour les annoncer; ils étaient tellement près que nous ne pouvions plus virer vent arrière; il fallut les prolonger à une demi-encablure, et passer le reste de la nuit dans la plus grande anxiété sur notre position : encore, dans cette circonstance, notre perte eût été totale. De là nous passâmes dans les dernières Hébrides sans nous y arrêter, et nous fîmes au vent la géographie de plusieurs îles nouvelles des Loyalty. Cet archipel de terres peu élevées et souvent embrumées est considérable. La perte de nos ancres empêcha le commandant d'Urville d'y rechercher un port. L'île Beaupré est l'extrémité de cet archipel dans le nord-ouest. Il est bien surprenant que M. d'Entrecasteaux ne l'ait pas découverte, car toutes ces îles se suivent en vue les unes des autres; comme il est fort heureux qu'il ne se soit pas jeté sur des brisans considérables très-loin de l'île Beaupré, et d'autant plus dangereux qu'aucune terre ni roche ne les signale. Nous reconnûmes l'île Huon sur la Nouvelle-Calédonie, et de là jusqu'à la Louisiade nous ne rencontrâmes plus rien. M. d'Urville allait en essayer la géographie et entrer dans le détroit de Torrès; déjà nous voyions de fort près l'île Rossel et la petite île Adèle de Buant-Coutance; lorsque le mauvais temps, qui nous avait constamment accompagnés, ne lui permit pas d'aborder, dépourvu d'ancres, une côte si périlleuse. Portant vers l'est, il reconnut les petites îles Laughlan, et arriva bientôt sur la Nouvelle-Irlande. Toujours mauvais temps, sombre, pluvieux. Obligé de sortir de l'Anse aux Anglais, on envoya une embarcation reconnaître le havre Carteret. A peine fut-elle partie que nous fûmes environnés de pluie, de brouillards, et obligés de manœuvrer près de la côte pour recevoir notre canot, dont les courans nous eussent peut-être éloignés pour jamais dans la nuit. C'est alors que nous fûmes portés sur l'île Leighs, à l'entrée du havre : il tombait des torrens de pluie; on n'y voyait plus à 50 pas. Pendant dix minutes, nous crûmes tous que c'était là que devait finir l'Astrolabe et une partie de son équipage; heureusement qu'à vingt pas des roches à pic de la côte, il se trouva assez d'eau pour ne pas toucher. Ceux qui se seraient sauvés fussent morts de misère, cette terre n'offrant aucune ressource. Nous l'échappâmes encore. Ce havre; assez mal indi-

qué, n'est point bon ; il n'y a fond et mouillage que dans un seul endroit , et pour deux navires seulement : nous y perdîmes une ancre.

Le mauvais temps de la Louisiade et le défaut d'ancre ayant fait modifier le plan de campagne du commandant, il renonça pour cette année au sud de la Nouvelle-Guinée, et se décida à faire le nord. En y allant, il se décida à reconnaître cette partie de la Nouvelle-Bretagne opposée à celle qu'avait faite M. d'Entrecasteaux. Nous y éprouvâmes les plus grandes contrariétés, et, dans de semblables latitudes où nous devions espérer de beaux jours, nous eûmes constamment de la pluie, de forts vents et une grosse mer. Dans ce canal resserré, où les courans ont une grande force, la navigation était souvent des plus inquiétantes ; mais la constance et la ténacité de M. d'Urville surmontèrent ces obstacles, et il fit tout ce qu'on put apercevoir de cette terre. Arrivés au détroit de Dampier, malgré le soin de passer à dix milles dans l'est de l'endroit où d'Entrecasteaux s'était trouvé engagé, nous rencontrâmes encore des hauts-fonds ; nous étions dessus, que le soleil avait empêché la vigie de les apercevoir. La brise était fraîche ; en arrivant et lofant, nous passâmes en touchant deux fois. Si nous fussions demeurés sur la roche, le fort vent qui souffla deux heures après ne nous eût laissé d'autre alternative que d'abandonner l'Astrolabe et de longer dans nos embarcations la Nouvelle-Guinée, pour tâcher d'atteindre Amboine. Après le détroit de Dampier cessa le mauvais temps. La géographie de la partie nord de la Nouvelle-Guinée fut faite paisiblement près de terre et sans lacune, malgré les forts courans qui nous faisaient avancer autant que le vent. Les côtes sont saines, élevées, quelquefois considérablement. Il n'y a que très-peu de mouillages sûrs. La baie Humboldt est la seule qui paraisse vaste. Pour bien la reconnaître, il eût fallu s'y engager, ce que nous ne pouvions pas hasarder de faire. Les monts qui l'environnent ont reçu les noms de plusieurs membres de l'Académie des sciences. Nous restâmes quelques jours à Doroy, où, pour qu'il ne se passât pas un mois sans que nous ayons éprouvé quelque événement, nous eûmes un homme grièvement blessé d'un coup de flèche, non par les paisibles Papous, mais par un des féroces habitans des montagnes, qu'ils nomment *Afagais*. Avant d'entrer dans les Molu-

ques, nous revîmes de loin les lieux que nous avions parcourus avec vous, Rawak, Boni, Manouaran; nous allions passer même dans le détroit de *l'Uranie*, lorsque le vent nous éloigna des terres auxquelles vous avez eu la complaisance d'imposer nos noms. Vous voyez, cher commandant, par cette relation, qu'il n'est pas possible de courir plus de dangers, sans périr, que n'en a couru l'*Astrolabe*. Nous avons appris à Amboine, où il a plu pendant 60 jours, que le mauvais temps a régné dans presque tout l'hémisphère austral pendant l'année 1827. Il est heureux que nos relâches s'opèrent dans des lieux où la désertion n'est guère possible; car les circonstances dans lesquelles nous nous sommes trouvés ont singulièrement diminué l'ardeur de beaucoup de nos matelots.

Les occasions pour l'Europe sont tellement rares à Amboine, et les troubles survenus à Java peuvent faire que vous ne receviez la lettre que nous vous avons écrite de cet endroit qu'après celle-ci. Nous y avons été parfaitement accueillis; mais on rit de voir, comme par le temps passé, les minutieux empêchemens qui ont lieu pour la muscade et le girofle. Ces braves gens, qui ne peuvent pas croire que nous en avons à leur vendre, semblent avoir dormi pendant 60 ans. Comme autrefois, ils n'ont que trois ports ouverts aux navires dans les Moluques, et un baleinier anglais dont le capitaine, très-malade, est traité avec la plus grande rigueur; il a des gardes à son bord, et son équipage ne peut aller à terre qu'escorté de soldats. Nous avons eu le bonheur de trouver des ancres et des cordages.

Nous avons été témoins d'une chose curieuse; c'est une noce de riches Chinois; elle dure 40 jours: aussi, après un enterrement, c'est pour eux ce qu'il y a de plus ruineux. Nous avons surpris sur la physionomie du marié cette impression qu'il éprouve lorsqu'il lève pour la première fois le voile qui couvre une épouse qu'il n'a jamais vue. Ces circonstances nous firent aussi connaître tout le talent des Chinois pour faire les bonnes confitures.

Nous voilà partis pour contourner la Nouvelle-Hollande, afin de prendre le détroit de Torrès par l'est. Après avoir passé Timor, nous avons eu une série de vents d'ouest qui, nous contrariant beaucoup, donnaient quelquefois des envies à M. d'Urville de tenter le passage dans cette direction. Nous ne doutons pas

qu'on ne puisse quelquefois réussir. Quand nous parlons du détroit, ce n'est pas la route ordinaire, mais le long de la Nouvelle-Guinée.

Le 16 décembre, nous mouillâmes dans le canal d'Entrecasteaux, et deux jours après à Hobart-Town, jolie petite ville assise sur la *côte ouest de la rivière du Nord*. C'est le chef-lieu du gouvernement; elle a beaucoup de rapport avec Sydney, et est peut-être mieux pourvue de denrées et de vivres frais, propres aux navigateurs. Derrière elle, est une haute montagne nommée, comme au Cap, *la Table*. Il en descend, en effet, des raffales d'une violence extraordinaire, qui font fortement incliner les navires à l'ancre, et qui enlèvent de la surface de la mer des tourbillons de vapeurs d'eau semblables à ceux de poussière sur la terre. Nulle part nous n'avions encore vu ce phénomène. Les naturels sont en guerre avec les colons; mais ils sont peu à craindre et relégués dans les montagnes. Les environs d'Hobart-Town sont moins beaux que l'intérieur, où l'on trouve deux ou trois autres villes, dont une est plus grande que la précédente, et de très-belles fermes. A notre arrivée, il y avait neuf mois qu'il n'avait plu; quoiqu'en été, il y faisait très-frais.

L'intention de M. d'Urville était d'achever en passant la Nouvelle-Zélande, et de prendre des vivres ensuite au port Jackson pour aller à Torrès; mais ici, les documens que nous avons eus sur le lieu où aurait péri La Pérouse, et l'espoir d'y retrouver encore quelques individus, lui font négliger la Nouvelle-Zélande, pour se porter de suite dans l'archipel du Saint-Esprit. Nul doute que cette nouvelle histoire sur La Pérouse ne vous soit connue; mais comme elle est accompagnée de circonstances qui ont déterminé la Compagnie anglaise des Indes à Calcutta à expédier un navire pour cet effet, il faut croire que tout n'est pas douteux dans cette affaire. Le capitaine Dillon a conduit à Calcutta l'homme qui a connu à Tucopia ou Malicolo deux vieux Français échappés au naufrage et au massacre des deux équipages; il a de plus rapporté une épée portant le chiffre suivant. Ces renseignemens avaient déterminé deux hommes graves, le docteur Tytler et M. Chaigneau, Français, à faire partie de l'expédition du capitaine Dillon. Malheureusement, ce capitaine vient de commettre des actes qui doivent le

faire considérer à peu près comme fou, celui, par exemple, d'avoir tourmenté et maltraité le D^r Tytler, mis par la Compagnie comme historien de cette expédition philanthropique, au point qu'en arrivant à Hobart-Town, il a été civilement condamné à deux mois de prison et 50 louis d'amende. Ce que nous vous disons là, *nous l'avons lu imprimé*, et de plus nous le tenons du grand-juge, M. Tytler a débarqué. Enfin, arrivé à la Nouvelle-Zélande, le capitaine Dillon ne sait plus que devenir, et a écrit que la *mousson* ne lui permettant pas d'aller aux îles du Saint-Esprit, il allait retourner à Calcutta.

Si nous avons du temps, nous reviendrons au Port-Jackson faire des vivres; mais toujours nous continuerons notre voyage. L'Astrolabe pourrait bien rester à Torrès, d'après ce que nous connaissons des dangers des rescifs: le sort de son équipage dépendra du temps qu'il fera. Il y a deux ans que deux navires anglais, cherchant un passage près de la Nouvelle-Guinée, se sont trouvés engagés pendant quarante jours dans les rescifs, et ont eu beaucoup de peine à s'en retirer sans pouvoir réussir. Un troisième, ayant 400,000 fr., y a fait naufrage en s'écartant un peu de la route ordinaire. Nous espérons, cher commandant, avoir de vos nouvelles à notre passage à l'île de France. Notre campagne sera finie alors.

P. S. Nous sommes très-contens d'avoir mis en sûreté nos travaux jusqu'à ce jour, en les adressant à l'Académie avec plus de 1,400 dessins. — Nous avons eu le malheur de perdre ce pauvre maître Béranguier, second charpentier de l'Uranie; c'était son troisième voyage: ses qualités nous l'ont bien fait regretter. — Serait-il nécessaire de vous dire ce que contiennent les journaux d'Hobart-Town sur La Pérouse? Qu'un des navires échoués sur une des îles du Saint-Esprit aurait fait feu sur les naturels, qui auraient fini par en massacrer tout l'équipage; que le second navire, voulant lui porter du secours, aurait éprouvé le même sort; mais, plus prudent, l'équipage ne sévit point sur les naturels et fut sauvé: des personnes, peut-être M. La Pérouse lui-même, tentèrent dans des canots de gagner les Moluques; ils ont péri; qu'enfin il y avait encore dans ces îles du Saint-Esprit beaucoup d'effets provenant des navires. Dans ce chiffre, on trouve les noms de La Pérouse. Ceux qui ont

connu ici le capitaine Dillon disent que , faute de moyens , il serait incapable d'inventer un pareil chiffre.

207. II. LETTRE DU CAPITAINE D'URVILLE AU MINISTRE DE LA MARINE, en date du 4 janvier 1828 (*Nouv. annal. des voyag.* ; sept., *id.*, p. 390). (*Voyez*, pour ce qui concerne le naufrage de La Pérouse, ci-dessus, p. 220 et suiv.).

Cette lettre, datée d'Hobart-Town (Terre Van-Diémen), en annonce une autre du 7 octobre 1827, écrite d'Amboine, mais qui n'est pas encore parvenue à Paris.

On sait que la recherche des traces du voyage de La Pérouse était l'un des buts spéciaux de l'expédition de M. d'Urville; mais à son départ de Toulon, cet officier ignorait les récits faits à Calcutta par le capitaine Dillon, sur les découvertes aux îles Tucopia et Mallicolo, ainsi que la mission donnée à ce navigateur par la Compagnie anglaise des Indes pour explorer de nouveau le même archipel (du Saint-Esprit), sur le navire la *Recherche*. On connaît aussi par les lettres précédentes l'histoire de l'*Astrolabe*, et les dangers qu'il a courus jusqu'à son arrivée à Hobart-Town. C'est là que M. d'Urville a connu la relation des 1^{res} découvertes du capitaine Dillon, parti peu de temps auparavant.

« Le capitaine Dillon, écrit notre compatriote, a paru dans cette colonie il y a 3 ou 4 mois, avec son navire (*la Recherche*), et y a fait un long séjour. Les personnes les plus respectables d'Hobart-Town s'accordent à penser qu'il y a du vrai dans ses dépositions. J'ai eu un long entretien avec un capitaine, qui l'a souvent vu durant son dernier passage ici, et qui le connaissait depuis long-temps; celui-ci n'hésite point à ajouter une foi entière à ses découvertes, et, par cette voie, je me suis procuré de précieux renseignemens sur diverses circonstances peu connues jusqu'à présent.

« Bientôt mon parti a été pris; j'ai demandé ici les vivres qui m'étaient nécessaires, les ancres et autres menus objets qui me manquaient encore; tout m'a été accordé avec une célérité qui a répondu à l'empressement que je témoignais, et j'espère que demain (5 janvier 1828) l'*Astrolabe* aura repris la mer.

« Ma route sera dirigée d'abord sur la baie des Îles, à la Nouvelle-Zélande, afin d'y recueillir de la bouche des missionnaires

ce qu'ils auront appris des résultats du voyage de *la Recherche*. De là je me rendrai à Tucopia, sans me détourner en aucune manière, sans m'arrêter nulle part. Nous serons devant cette île au commencement de février; un mois sera consacré aux recherches assidues que nous y ferons, ainsi qu'aux îles Mallicolo, des moindres traces de M. de La Pérouse. Ensuite je serai tous mes efforts pour revenir à Port-Jackson, y donner à la corvette les réparations nécessaires, et prendre une nouvelle provision de vivres. Si, comme je le crains bien, les vents de sud-est m'en empêchent, je me déciderai à donner de suite dans le détroit de Torrès; j'y visiterai les îles Murray, où il semblerait qu'auraient péri ceux qui tentèrent de se rendre en Europe sur le bâtiment construit avec les débris des vaisseaux, et je me retrouverai aux Molucques en juillet ou août.

« Ce nouveau plan de campagne indique que je ne veux pas perdre un seul instant; il en résultera, qu'au lieu de pouvoir donner quelque repos à l'équipage, comme je me le proposais, je serai obligé de le tenir constamment en haleine; mais j'espère qu'il pourra résister à toutes ces épreuves; le motif qui nous guide est si honorable, qu'il suffirait pour nous faire oublier toutes nos fatigues.

« En tout cas, si nos efforts sont infructueux, ou si les rapports du capitaine Dillon ne sont que des fictions, nous aurons rempli notre devoir, et sans doute satisfait aux vœux de tous les Français.

« Nous avons reçu ici de la part du lieutenant-gouverneur Arthur et des autorités un accueil fort obligeant. Toutes les personnes estimables de la colonie qui doutent du succès de la mission du capitaine Dillon, semblent voir avec la plus vive satisfaction le parti que j'ai pris de me diriger sur les points qu'il devait visiter; toutes se sont empressées de me communiquer les pièces et les renseignemens qui pouvaient m'être de quelque utilité, et forment des vœux pour la réussite de notre entreprise. »

Au moment de se lancer dans une exploration dont il ne se dissimulait pas les dangers, M. d'Urville a eu soin de réunir tous les matériaux scientifiques et nautiques recueillis jusqu'à-jors par lui et par ses habiles collaborateurs, et il les a confiés à un navire anglais, qui ne tardera point à arriver en Europe.

Il a d'ailleurs conservé des doubles des objets les plus importants.

La veille même du jour où l'*Astrolabe* devait partir d'Hobart-Town, les bruits les plus contradictoires s'étaient répandus dans cette ville sur les résultats des explorations faites par le capitaine Dillon ; mais, loin de s'en laisser décourager, M. d'Urville n'y a vu qu'un motif de plus de persévérer dans sa courageuse résolution, et il est probable qu'il a maintenant visité avec autant de soin que d'ardeur l'île de Tucopia et l'archipel de Mallicolo.

Il y sera suivi de bien près par M. Legoarant, comme lui capitaine de frégate dans la marine royale, et qui est parti de la côte du Pérou au commencement de février, avec ordre de traverser le grand océan sur la corvette la *Bayonnaise*, qu'il commande, afin d'aller explorer les mêmes îles dans le même but.

Ainsi, dit le recueil auquel nous empruntons cet article, la France aura sans doute bientôt des notions positives sur le naufrage du célèbre navigateur dont elle déplore la perte à si juste titre ; et, s'il est vrai, comme le font supposer quelques lettres particulières (Voyez l'article *ci-après*), que le capitaine Dillon n'ait pas réussi complètement dans la mission que la Compagnie anglaise des Indes lui a si généreusement confiée, ce seront des marins français qui rendront à leur patrie ceux de leurs compatriotes qui auraient pu survivre au désastre de La Pérouse, à moins que, contre toute probabilité, les indices reçus de Calcutta avec tant de joie, et qui avaient fait naître de si flatteuses espérances, n'aient été qu'une déception.

208. RECHERCHES SUR LES TRACES DU NAUFRAGE DE LA PÉROUSE.

(Complément de la notice insérée p. 220 de ce cahier.)

209. I.—EXTRAIT D'UN RAPPORT DE M. DUMONT D'URVILLE SUR les opérations de la corvette l'*Astrolabe*, depuis son départ d'Hobart Town (5 janvier 1828), jusqu'à son arrivée à Batavia (29 août 1828.) (*Moniteur* ; 10 janvier 1829.)

210. II.—LETTRE DU CAPITAINE PIERRE DILLON. (*Morn. Chronicle* ; 21 id.)

211. III. — RÉPONSE A UNE LETTRE DU CAPIT. DILLON, qui réclame l'honneur de la découverte du lieu dans lequel ont naufragé les bâtimens de LA PÉROUSE. (*Moniteur*; 24 février 1829.)

212. IV. — LA PÉROUSE. (*Lond. and Paris observer*; 1^{er} id.)

213. V. — DERNIÈRES NOUVELLES DU VOYAGE DE LA PÉROUSE. (*Journ. des Voyag.*; janvier 1829, p. 112.)

214. VI. — RÉCOMPENSES ACCORDÉES PAR LE ROI DE FRANCE AU CAPIT. DILLON et à M. CHAIGNEAU. (*Moniteur*; 27 février id.)

L'espace ni le temps ne nous permettant d'insérer ici intégralement les principaux documens dont on vient de lire les titres, nous nous bornons à en signaler rapidement les résultats, afin de donner à nos lecteurs un résumé complet sur les recherches qui ont produit enfin, après 40 ans d'incertitudes, la découverte bien constatée du lieu où a péri notre célèbre et infortuné navigateur, ainsi que des traces existantes de son désastre. Nous publierons intégralement dans le cahier prochain le rapport de M. Dumont d'Urville, extrait n^o 1.

I. — Après de vaines tentatives, dit l'extrait cité, pour engager le prussien *Buchert* et le Lascar, dont a parlé le capit. Dillon, à le suivre à *Vanikoro*, (et non *Mallicolo*), le capit. d'Urville partit de *Tikopia*, pour cette île, emmenant avec lui 2 anglais déserteurs d'un navire baleinier, qui résidaient à *Tikopia*, et 5 naturels de *Vanikoro*, où il arriva le 14 février 1828. Le 26, M. Jaquinot, et les 4 officiers qui l'accompagnaient, virent disséminés au lieu du naufrage désigné par les naturels, au fond de l'eau, à 3 ou 4 brasses de profondeur, des ancres, des canons, des boulets, des saumons et une immense quantité de plaques de plomb. La corvette l'*Astrolabe* fut exposée pendant 2 jours à de grands périls pour continuer les recherches. La chaloupe, sous les ordres de MM. Gressier et Guillebert, trouva sur les récifs *Païou* et *Vanow* un ancre de 1,800 livres, un canon court en fonte de 8 liv., 1 saumon de plomb et 2 pierriers en cuivre.

Sûr, dès-lors, que c'était bien là le lieu du naufrage de LA PÉROUSE, M. d'Urville fit ériger avec solennité un monument à la mémoire de nos malheureux compatriotes. Il choisit sur le récif qui s'avance en pointe basse et couvre en partie le havre

de *Mangadey*, une touffe de mangliers verdoyans, pour y placer le cénotaphe, qui fut terminé en 8 jours sous la direction de M. Lottin. Il fut inauguré par M. Jaquinot, à la tête d'une partie de l'équipage. Un détachement de 10 hommes défila par 3 fois à l'entour et fit 3 décharges de mousqueterie, tandis qu'une salve de 21 coups de canon faisait retentir les montagnes de Vanikoro.

Solatia luctūs

exigua ingentis, misero sed debita nautæ.

Les Naturels se sont engagés à respecter le mausolée, qui, d'ailleurs, construit en pierre et en bois, n'a rien qui puisse tenter leur cupidité.

La forme est celle d'un cube de 6 pieds sur chaque arête, construit en pierre, et surmonté par un obélisque quadrangulaire de 6 pieds d'arête, fabriqué en planches de *Koudi*; une de ses faces porte l'inscription suivante :

A LA MÉMOIRE DE LA PÉROUSE ET DE SES COMPAGNONS
L'ASTROLABE, XIV MARS MDCCCXXVIII.

La maladie de M. d'Urville et de plusieurs de ses compagnons, le peu de dispositions des Naturels à répondre aux questions qu'on leur adressait, contribuèrent à rendre très-peu fructueuses les recherches ultérieures, et, par ces raisons, les renseignemens qu'a pu se procurer le capitaine à Vanikoro, sont fort incomplètes.

Une immense pirogue, disent les habitans, fut vue tout à coup sur la côte méridionale, vis-à-vis le district de *Tanema*. Elle disparut entièrement, ne laissant qu'une trentaine d'individus, qui abordèrent sur l'île dans un canot. Le lendemain ils virent une autre pirogue; tous ceux qui la montaient descendirent à *Païou*. Réunis à leurs compagnons, ils construisirent un petit bâtiment. Dans l'intervalle, il y eut des rixes entre eux et les naturels, ou 2 Français et 5 habitans furent tués. Tous les étrangers, d'après l'opinion la plus générale, quittèrent l'île. D'autres disent qu'il en resta deux, lesquels ne vécurent pas long-temps. Toutes les dépositions prouvent qu'il ne peut exister aucun Français dans ces parages, ni à proximité.

M. d'Urville pense que les Français qui se rembarquèrent sur leur frêle bâtiment se dirigèrent vers la *Nouvelle-Irlande*,

pour gagner les *Molouques* ou les *Philippines*, par le nord de la *Nouvelle-Guinée*, et que c'est sur la côte occidentale des îles *Salomon* qu'on pourrait peut-être trouver par la suite quelques traces de leur passage, l'état dans lequel ils se trouvaient n'ayant pu leur permettre de se hasarder par le détroit de *Torrès*.

Le reste du rapport est consacré au récit de la pénible navigation de M. d'Urville. Après avoir quitté, en échappant aux plus grands périls, l'île *Vanikoro*, il est arrivé le 29 août à *Batavia*, et le 29 septembre à l'île *Maurice* (île de France), d'où il se proposait de revenir à *Toulon*, après un séjour dont son équipage avait le plus grand besoin pour se reposer de tant de fatigues.

II. — La lettre du capitaine *Dillon*, dictée par un sentiment respectable, mais trop susceptible, impute, bien à tort, au capit. d'Urville, l'intention d'avoir voulu lui ravir, ainsi qu'à la Compagnie anglaise des Indes, l'honneur d'une expédition généreuse et des découvertes qu'elle a produites.

III. — Dans cette réponse, M. *Bajot*, rédacteur en chef de l'excellent recueil *les Annales maritimes et coloniales*, n'a pas de peine à prouver, par la citation de tous les témoignages de reconnaissance accordés dans ce recueil, et dans les autres recueils français, ainsi que par la correspondance du capit. d'Urville, combien on a été loin de méconnaître les services rendus par le capit. *Dillon* et de vouloir lui en dérober la gloire.

IV — Cet article n'est que la traduction des documens n^{os} I et II. (Voir ci-dessus)

V. — Cette notice est extraite du document n^o I.

VI. — Dans un 1^{er} voyage aux îles *Vanicolo* (1), le capit. anglais *Pierre Dillon* avait retrouvé sur ces îles quelques débris du naufrage de *La Pérouse*, et dans un voyage entrepris aux frais de la Compagnie des Indes anglaises le capitaine s'est procuré divers autres objets, qui, bien évidemment, ont appartenu aux bâtimens de ce célèbre navigateur. Le Roi, sur la demande de S. Ex. le ministre de la Marine, a daigné autoriser le capit. *Dillon* à lui faire hommage du fruit de ses explorations.

(1) C'est ainsi que le *Moniteur* imprime le nom des îles jusqu'à présent appelées *Manicolo*, *Mannicolo* ou *Vanikoro*.

En produisant ces débris, ce capit. a prouvé qu'il avait droit à la récompense promise par un décret du 28 février 1791 au marin français, ou étranger, qui, le premier, découvrirait des traces du naufrage de La Pérouse. Comme on devait l'attendre de la Compagnie anglaise des Indes, cette Compagnie, malgré les dépenses qu'elle avait faites pour cette expédition, renonça à toute réclamation à ce sujet, et la récompense entière appartenait ainsi au capit. Dillon.

Le Roi, par ordonnance du 22 février, a nommé cet étranger chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, et S. M., par décision du même jour, prise en exécution du décret précité, a accordé en outre au capit. Dillon une indemnité de 10,000 fr., pour ses dépenses personnelles pendant l'expédition, et une pension viagère de 4,000 fr.

Dans son 2^e voyage aux îles Vannicolo, le capit. Dillon était accompagné d'un seul Français, M. Chaigneau, ex-agent consulaire de France, et qui, se trouvant à Chandernagor, lors du départ de ce capitaine, s'était volontairement offert pour concourir à cette périlleuse entreprise. — Le Roi, pour récompenser le dévouement de M. Chaigneau, l'a nommé membre de la Légion d'honneur.

A. D. V.

215. VOYAGE DE M. CAILLÉ dans l'Afrique centrale et à Timbouctou, ou plutôt Ten-Boctou. (*Bull. de la Société de géographie*, n^o 69; janvier 1829, p. 27, 45, 50, 53 et 54. — *Le Globe*, 18 février *id.*, p. 112). — Note complétive de l'article 80 (*Voir le présent cahier*, p. 198).

C'est après avoir entendu avec le plus vif intérêt le rapport de M. Jomard sur le voyage de M. Caillé dans l'assemblée générale de la Société, du 5 décembre 1828, que le président a remis à ce voyageur, présent à la séance, le diplôme du prix offert par la Société au voyageur qui aurait réussi à pénétrer à Timbouctou par la voie de la Sénégambie, et à fournir une description de cette ville.

« Une telle exploration, dit M. de la Renaudière dans sa notice sur les travaux de la Société en 1828, qui fut, depuis Ledyard et Houghton, l'écueil de la persistance courageuse de tant d'hommes distingués, devait naturellement appeler la voix sévère de l'incrédulité; elle n'a pas manqué aux travaux de M,

et portant au revers une exergue très-flatteuse pour M. Balbi. Il avait déjà obtenu une pareille distinction de l'empereur d'Autriche et du roi des Pays-Bas. Le gouvernement français, dans les mêmes intentions, avait aussi accordé à M. Balbi une gratification, et fait souscrire pour un grand nombre d'exemplaires de l'*Atlas ethnographique*. Le roi de Saxe et le grand-duc de Toscane ont également transmis à l'auteur des marques de leur satisfaction. L'ouvrage a été dédié à l'empereur Alexandre.

Ces témoignages de l'approbation donnée par la plupart des princes de l'Europe à un travail si utile aux progrès des sciences, prouvent que les savans qui s'occupent de semblables travaux, en même temps qu'ils consacrent leurs veilles à des études fructueuses pour la société, s'assurent des titres incontestables à d'illustres suffrages.

TABLE

DES ARTICLES CONTENUS DANS CE CAHIER.

Géographie et Statistique.

GÉOGR. GÉNÉRALE. — Traité de Géographie de Ptolémée; par l'abbé Halma	1
<i>Prospetto comparativo</i> , etc. Tableau comparatif des montagnes et fleuves principaux de la terre	1b.
EUROPE. — Décroissement de la population en Europe	2
Sur les peuples nomades, anciens et modernes; Pácho	1b.
Introduction du Café en Europe	4
FRANCE. — La Monarchie française comparée aux principaux États du globe; Adr. Balbi	5
État comparatif du produit des impôts indirects (France) en 1828 et 1825	7
Situation de la Caisse d'amortissement (<i>Id.</i>)	8
Documens, etc., sur la Caisse hypothécaire	9
Sur les Entrepôts de commerce dans l'intérieur; Tollenare	10
Tableau des droits d'enregistrement (France, 1826) par nature d'actes et de mutations	14
I. Dissertation sur <i>Samarobriva</i> ; Mangon Desalande. — II. Rapport sur <i>id.</i> ; Bruneau. — III. Mémoire en réponse au rapport fait à la Société acad. de Donai, etc.; Mangon Delalande. — IV. Mémoire sur <i>Samarobriva</i> ; Rigollot fils. — V. Autre en réponse au précédent; Mangon Delalande. — VI. 2 ^e Mémoire; Rigollot fils. — VII. Éclaircissemens sur <i>Samarobriva</i> , etc.; le comte d'Allonville	16
Statistique de Paris. — Distribution du sol	21
De l'Entrepôt de Paris; Ferrier	22
Exécution du projet de la rue de Bourbon, à Orléans	24

PAYS-BAS. — Navigation et commerce des Pays-Bas.....	25
<i>Onderzoek over het Gebruik</i> , etc. Recherches sur le projet et l'usage d'une loterie pour les Pays-Bas; A. D. Meyer.....	26
GRANDE-BRETAGNE. — Revenus de la Grande-Bretagne. — I. État général. — 2. Produit net en 1827 et 28. — 3. Brasseries....	27
I. Importations et exportations de <i>id.</i> — 1. État général de 1824 à 1827. — 2. Avec les États-Unis de l'Amérique du Sud, de 1822 à 1827 inclus. — 3. Or et argent exportés en 1823 et 26. 4. Laine, de 1820 à 1826. — II. Exportations de laines pour l'Angleterre. — III. <i>Id.</i> des étoffes de laine anglaises. — 5. Soies. Quantités importées en 1826. — 6. Coton. — I. Importation, etc., pendant les 10 dernières années. — II. Exportations (1 ^{ers} trimestres de 1827 et 26. — 7. Exportation et importation d'indigo et de coton brut (1823-1826). — 8. Coton et Café (1828). — 9. Sucre et Café, 1821 et 27. — 10. Thé. Commerce et consommation. — 11. Vins. Importations de 1823 à 1827. — 12. Comestibles. — 13. Cotonnades dites <i>Bandannoes</i> , importées et réexportées de 1814 à 1827. — 14. Gants. Importations, 1826 et 1827. — 15. Exportation des machines à vapeur, 1825, 26 et 27.....	31
Exportations de la Chine. Concurrence des commerces anglais et américain.....	42
Commerce de coton à Liverpool; exportations de <i>id.</i>	44
<i>Id.</i> d'Irlande, Dundée.....	45
Banques de la Grande-Bretagne.....	<i>Ibid.</i>
Statistique des fortunes à Birmingham.....	46
<i>Die scottische national Kirche</i> , etc. L'Église nationale écossaise; A. F. L. Gremberg.....	<i>Ibid.</i>
Statistique d'Édimbourg en 1828.....	49
IRLANDE. — Population de l'Irlande.....	<i>Ibid.</i>
Statistique nobiliaire de <i>id.</i>	50
Exploitation des Mines en <i>id.</i>	51
DANEMARK. — <i>Statistisk Udsigt over den danske Stat</i> , etc. Aperçu statistique sur les États danois; F. Thaarup.....	<i>Ibid.</i>
Population du Danemark.....	56
NORVÈGE. — <i>Forelæbig Undersoegelse over Vormen</i> , etc. Recherches sur la navigabilité du Vormen et du Glommen, en Norvège.....	57
RUSSIE. — Commerce de la Russie en 1827.....	58
Importations et exportations russes en 1828.....	59
Progrès du commerce russe par les conquêtes.....	60
ALLEMAGNE. — <i>Geograph. statist. Darstellung</i> , etc. Exposé géographico-statistique de la force des états de la Confédération germanique; Crome.....	62
Remarques statistico-politiques sur les différens rapports de population.....	63
Population... de Cologne... de Carlsruhe... Institut polytechnique, <i>ibid.</i>	64
Population... de Leipzig... du gr.-duché de Saxe-Eisenach... de Stettin... de la rég. de Dusseldorf... Note sur Bonn.....	65
Budget du duché de Brunswick, 1815-1822.....	66
I. ASIE. — Mémoire sur les mœurs et cérémonies des Nésérié; Félix Dupont. — II. Notice sur les mêmes; <i>id.</i> — III. Observations sur le mémoire précédent; Guys.....	67
Christiani Lassen, <i>Norvagi</i> , etc., de <i>Pentapotamiâ indicâ</i>	69
INDE. — Nombre de vaisseaux marchands partis d'Angleterre pour l'Inde britannique de 1814 à 1826. — Commerce du thé.....	70

Association commerciale, etc., à Calcutta	71
De la possession anglaise de Malacca dans l'Inde, etc.	<i>Ibid.</i>
Description historique, etc., du Tibet; archimandrite Hyacinthe...	72
CHINE. — Extraits des gazettes de Pékin; Davis et Staunton	73
Importations et exportations de la Chine. Commerce de l'opium en <i>id.</i>	<i>Ibid.</i>
AFRIQUE. — I. Essai de statistique de l'île Bourbon; Thomas. —	
II. Graves erreurs de M. Thomas, etc; A. Billiard	75
Description de la capitale du Palembang; Van Sevenhoven	83
Exploration de l'Afrique intérieure	86
Commerce du Sénégal	87
<i>The South African Almanach</i> . etc. Almanach de l'Afrique méridio- nale pour 1828, etc.	88
AMÉRIQUE. — De la connaissance de l'Amérique avant sa décou- verte; Ribeiro dos Santos	89
Dimensions et profondeurs des 6 principaux lacs des États-Unis	<i>Ibid.</i>
Sourds et muets aux <i>id.</i> ; institut de Harford	90
I. <i>Sketches topographical and historical, etc., of the Floridas</i> ; Es- quisses topographiq., etc., des Florides, etc.; J. Grant Forbes. —	
II. <i>Notice of East Florida</i> . Notice sur la Floride orientale, etc.	
— III. <i>Observations, etc.</i> ; Observations sur les Florides; Ch Vi- gnolles. — IV. <i>Oration delivered, etc.</i> ; Discours prononcé devant l'Institution Floridienne pour l'agriculture, etc; James Gadsden.	
V. <i>A View of West Florida</i> ; Coup d'œil sur la Floride occiden- tale; J. Lee Williams	<i>Ibid.</i>
Exportations de coton de la Louisiane	93
État des plantations de sucre... Instruction publique dans le même pays	94
État numérique des bâtimens marchands entrés dans les ports du Mexique, en 1826	95
Or et Argent monnayés à Lima, 1827, 1 ^{er} trimestre	<i>Ibid.</i>
Esquisse histor. et statistiq. de la Banda orientale (Amérique du Sud)	96
Notice, etc., sur la province brésilienne de Minas-Geraes; d'Es- chwege	97
Exportation du sucre de la Havane; 1828	101
Océanie. — Commerce des Philippines	<i>Ibid.</i>
Mission Wesleyenne (Méthodiste) dans la Nouvelle-Zélande	102
Observations sur les glaciers et le climat du Spitzberg; Th. A. Latta.	104
<i>Plans et Cartes.</i>	
Globe terrestre; A. H. Dufour	105
Plan routier de la ville de Paris; Ch. Pignet	107
I. Esquisse du système des montagnes d'Allemagne; R. de L. (Rühl de Lillienstern). — II. Supplément à l'orographie de <i>id.</i> , <i>id.</i> , —	
III. Carte des frontières et des lieux de <i>id.</i> , <i>id.</i>	108
Carte du Mexique	110
<i>Economie publique.</i>	
<i>Beschouwing van de staatskundige instellingen der oudheid</i> ; Examen des institutions politiques de l'antiquité; J. A. Bakker	111
Ouvres complètes de J. Domat	<i>Ibid.</i>
I. Article au sujet des ouvrages de M. Ch. Lucas, sur le système pé- nal, etc. (<i>Revue française</i>). — II. Nécessité de la peine capitale, etc.; E. L...u de M...y. — III. Lettres et discours pour l'in- violabilité de la vie de l'homme. — IV. Du système pénal, etc., à l'occasion des <i>Ouvres de Michel Lepelletier</i> ; Berville	114
Le bon sens d'un homme de rien, etc., J. Bernard	129

<i>Tracts relating to the corn trade, etc. Mémoires concernant le commerce des grains, etc., 2^e Rapport; Will. Jacob. — II. Sur le 2^e Rapport de etc.; J. B. Say.....</i>	131
<i>Nouvelles idées sur la population, etc.; A. H. Everett, trad. par C. J. Ferry.....</i>	139
<i>Cours de statistique et d'économie publique sur la population; M. Villermé.....</i>	142
<i>De Courage civil, etc.; Hyacinthe Corne.....</i>	143
<i>Moyens employés par M. D. V., pour l'extinction de la mendicité à La Celle-les-St-Cloud.....</i>	147
<i>I. Erreurs fondamentales, etc., sur la quarantaine. — II. Obligation d'abolir les lois sur id.; D^r Maclean.....</i>	150
<i>GRAINS. — I. Examen des plaintes sur l'état de l'agriculture; Klebe. — II. Du système prohibitif, etc.; W.-A. Kreyssig. — III. Hausse et baisse des productions; Klebe. — IV. Opinion sur l'examen des plaintes, etc. — V. Des frais de production du froment; Zimmermann. — VI. Influence des sinuances, etc., sur l'agriculture; W.-A. Kreyssig. — VII. Réponse à l'examen des plaintes, etc.; Klebe. — VIII. Du parti à tirer de l'époque actuelle; de Holle. — IX. Appel à l'agriculture allemande; Stelzner. — X. Réponse à M. Zimmermann; Klebe. — XI. Des rapports de l'Angleterre et du Nord de l'Allemagne; id. XII. Der isolirte Staat, etc. L'état sous le rapport des économies agricole et nationale, etc.; J. H. de Thünen. — XIII. Coup d'œil sur cet ouvrage; Thaer. — XIV. Des Silos combinés avec les Sociétés d'assurance et de crédit; J.-A. Schlier.....</i>	153
<i>Verhandeling over de Afschaffing van de Kaappaart; Traité de l'abolition de l'armement en course; F. E. Beig van Middelburgh... Voyages.</i>	158
<i>Voyages dans les 5 parties du Monde; Tom. III^e, Asie; Albert-Montémont.....</i>	160
<i>Voyage autour du Monde (l'Uranie et la Physicienne). Relation historique; IX^e et X^e livr.; de Freycinet.....</i>	161
<i>Id. (la Coquille), capit. Duperrey.....</i>	213
<i>Id. Holmes.....</i>	219
<i>Album pittoresque de la frégate la Thétis, etc.; le vicomte de la Touanna.....</i>	162
<i>Resor i Europa, etc.; Voyage en Europe et en Orient; II^e partie; J. Berggren.....</i>	165
<i>Id. III^e vol.....</i>	166
<i>I. Mémoire sur 2 cartes géograph. anciennes, etc.; A. Ribeiro dos Santos. — II. Essai sur les découvertes, etc., des Portugais en Amérique; Séb. Fr. de Mendo Trigozo. — III. Sur la navigation portugaise au 15^e siècle; A. Ribeiro dos Santos. — IV. Sur Martin de Behém; S. F. de Mendo Trigozo. — V. Mémoire pour l'histoire de la navigation, etc., des Portugais, J. J. Dacosta de Macedo.....</i>	170
<i>EUROPE. — Reise durch das südliche Frankreich, etc. Voyage par la France méridionale, etc.; D^r Schnbert.....</i>	172
<i>Reisen durch Gros-Britannien, etc. Voyage dans la Grande-Bretagne, etc.; H. Meidinger.....</i>	173
<i>Relation d'un voyage au Justedal, en Norvège; G. Bohr.....</i>	
<i>Id. en Pologne et en Russie.....</i>	
<i>Id. barométrique de Berlin à Dresde.....</i>	
<i>Id. au Glöckner; Stampfer et Thurwieser.....</i>	

Les voyageurs en Italie; Constant Taillard.....	180
<i>Narrative of a 3 years</i> , etc. Résidence de 3 ans en Italie.....	181
Journal d'un voyage en Sicile; J. Thiele.....	182
ASIE. — Voyage en Égypte et en Syrie; Gilbert de Lannoy.....	183
<i>Id.</i> en Terre Sainte, etc.; W. Rae Wilson.....	185
Extrait du voyage de Wilcox à la côte N.-E. d'Assam.....	<i>Ibid.</i>
Voyage de Sidi-Ali, traduit en allemand (Diez), et en français (Moris).....	187
AFRIQUE. — Relation d'un voyage dans la Marmarique, etc., Pâcho.....	189
<i>Proceedings of the expedition</i> , etc. Relation de l'expédition pour les côtes septentr. de l'Afrique, à l'Est de Tripoli; capit. F. W. et H. W. Beechey.....	190
Second voyage de Clapperton, et voyage de Lander dans l'Afrique centrale.....	198
Voyage de M. Caillé dans l'Afrique centrale et à Timbouctou.....	<i>Ibid.</i>
Expédition scientifique en Égypte. — Voyage de M. Champollion jeune.....	204
AMÉRIQUE. — Relations originales des 4 voyages de Christophe Colomb; édit. Don M. F. de Navarrète; trad. française; F. T. A. Chalumeau, de Veneuil et de la Roquette.....	207
Excursion dans l'Amérique septentr.; G. B. Bosch.....	210
Voyage aux Grottes de Yumuri, île de Cuba.....	212
Itinéraire pittoresque du fleuve Hudson; J. Milbert.....	213
Océanie, Pôles, etc. — <i>Voyages de découvertes</i> . — I. Itinéraire du capit. Beechey. — II. Sur l'île de Lieou-Kieou.....	214
Expédition maritime du baron de Wrangel.....	219
<i>Recherches sur les traces de l'expédition de La Pérouse</i> . — I. Le comte de La Pérouse. — II. La Pérouse. — III. Nouvelle de la corvette l' <i>Astrolabe</i> . — IV. Lettres de MM. Cordier et Chaigneau. — V. Sur la mort de La Pérouse à l'île <i>Manicolo</i> . — VI. La Pérouse. — VII. Sur La Pérouse. — VIII. Nouvelles de <i>id.</i> — IX. Copie d'une lettre à M. De Freycinet. — X. Plan de campagne pour la recherche des débris de l'expédition de La Pérouse. — XI. Dernières nouvelles sur <i>id.</i> — XII. Nouvelles de l'Inde sur <i>id.</i> — XIII. Retour à Calcutta du capit. Dillon. — XIV. Voyage du même. — XV. Arrivée de M. Chaigneau en France, etc.....	220
Nouvelles de l'expédition du capit. Dumont d'Urville. — I. Lettre de MM. Quoy et Gaimard. — II. Lettre du capitaine d'Urville au ministre de la marine.....	233 et 243
<i>Recherches sur les traces du voyage de La Pérouse</i> . — Complément. — I. Extrait d'un rapport de M. Dumont d'Urville. — II. Lettre, etc. Lettre du capit. P. Dillon. — III. Réponse à cette lettre. — IV. La Pérouse. — V. Dernières nouvelles du voyage de <i>id.</i> — VI. Récompenses accordées par le Roi à MM. Dillon et Chaigneau.....	245
<i>Voyage de M. Caillé en Afrique</i> . — Note complétive.....	249
<i>Mélanges.</i>	
NÉCROLOGIE. — M. Pâcho.....	250
Encouragement aux sciences. — M. Balbi.....	251

BULLETIN

DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES,

ÉCONOMIE PUBLIQUE; VOYAGES.

GÉOGRAPHIE ET STATISTIQUE.

218. **TABLEAUX DE LA NATURE**, ou Considérations sur les déserts, sur la physionomie des végétaux, sur les cataractes de l'Orénoque, sur la structure et l'action des volcans dans les différentes régions de la terre; par A. de HUMBOLDT; trad. de l'allemand par J. B. B. EYRIÈS. 2^de édit. 2 vol. in-8°, ensemble de 34 feuilles; prix, 12 fr., Paris, 1828; Gide.

219. **ALMANACH DE GOTHA**, pour l'année 1829; 66^e année. 240 et 125 p. in-18°, avec portraits et vues. Gotha, 1828; Perthes.

Le vicil almanach de Gotha, qui paraît pour la 66^e fois, est assez connu. On y trouve, comme les années précédentes, la généalogie très-détaillée des familles régnantes en Europe, puis un *annuaire diplomatique*, c'est-à-dire, la liste des ministères et ambassades dans les divers états; des tables chronologiques très-abrégées; une chronique des événemens depuis juillet 1827 jusqu'en juillet 1828; enfin quelques tableaux statistiques formés sur des matériaux connus, et d'un caractère presque officiel. On a ajouté quelques portraits de souverains, et deux vues peu remarquables de la Morée. D.

220. **THE COMPANION TO THE ALMANAC.**—Le Compagnon de l'almanach, ou Annuaire de renseignemens généraux pour 1829. 246 in-12; prix, 2 1/2 shel. Londres, 1829; Knight.

La *Société pour la propagation des sciences utiles* à Londres, a voulu rassembler, dans un petit volume qui peut accompagner l'almanach, des renseignemens dont on a fréquemment besoin. Il semble qu'un libraire aurait pu faire cette spéculation sans le secours d'une société. Le livre est divisé en 4 parties: la 1^{re} traite des calendriers; la 2^e renferme des tables de statistique tirées d'ouvrages connus, des tables de poids et me-

sures, etc.; 3^e notes et renseignements utiles; ce sont des mélanges qui n'ont guère de liaison, par ex., mortalité des enfans, habillement, banques d'épargnes, etc. La 4^e section, enfin, contient l'analyse des lois adoptées dans la dernière session du Parlement, ainsi que les extraits des documens statistiques qui ont été publiés par ordre de cette assemblée. L'ouvrage est terminé par une chronique de l'année dernière. Nous recommandons plus d'ordre et une classification mieux entendue pour les années prochaines. D-c.

221. *TASCHENBUCH ZUR VERBREITUNG GEOGRAPHISCHEN KENNTHNISSE.*—Almanach pour la propagation des connaissances géographiques; publié par Joh. God. Sommer; 7^e année. xcv et 370 p., in-8°, avec 7 pl. Prague, 1829; Calve.

Ce volume commence, comme les précédens, par un résumé des nouvelles découvertes géographiques, puisé dans les journaux de géographie. L'auteur donne ensuite un tableau détaillé de Constantinople, d'après les voyages de M. de Hammer et du comte Raczyński. Le voyage anglais de M. Walsh n'était pas encore connu de M. Sommer. Vient ensuite une description de la confédération mexicaine, d'après l'ouvrage anglais de Ward, puis une analyse du voyage du capit. anglais Beechey, sur la côte septentrionale de l'Afrique. Un autre voyage anglais, celui de Capell Brooke, a fourni le sujet de deux articles sur les Lapons montagnards du Finmark, et sur le commerce de Hammerfest. Les 3 vues de Constantinople, qui accompagnent ces articles, sont tirées du voyage pittoresque du comte de Choiseul-Gouffier, et les autres planches sont des copies des ouvrages anglais qui ont fourni les matériaux du texte. Cette réunion d'extraits présente un ensemble dont la lecture ne peut qu'être instructive pour ceux qui n'ont pas occasion de lire les ouvrages originaux. D.

222. *HISTORIA STATISTICÆ ADUMBRATA.* Scripsit Fr. Jos. Mono. *Premissa est oratio de optimo genere tractandæ statisticæ, deque hujus doctrinæ utilitate.* In-4°; Lovanii, 1828; Michel.

223. *RAPPORT FAIT A LA COMMISSION POUR LA STATISTIQUE DES COLONIES, près le département de la marine, sur les documens*

remis à l'examen de cette commission; par le **Bon DE FÉAUS-SAC**, rapporteur. (*Préambule du Rapport* (1).)

Les documens conservés à la Direction des colonies, ceux dont il est fait mention dans les divers rapports des ministres de la Marine à S. M., les renseignemens sur lesquels se fondent les divers arrêtés, les décisions ministérielles, relatifs à nos possessions d'outre-mer, les missions données à diverses époques à des commissaires spéciaux chargés d'aller s'enquérir de leur situation, de leurs ressources, de leurs besoins; les demandes expresses adressées depuis 1816 à MM. les gouverneurs et commandans des colonies, pour obtenir des notions exactes sur la statistique de ces établissemens, prouvent qu'à toutes les époques l'administration a senti la nécessité de s'appuyer sur les faits et de connaître l'état au vrai des colonies, pour diriger sa marche à leur égard. Mais ce n'est que dans ces dernières années que, plus libre de penser à fonder un bon système pour l'administration coloniale, le département de la Marine a pu chercher à obtenir d'une manière régulière des documens complets, exacts, bien coordonnés, et qui puissent réellement diriger sa conduite et éclairer ses déterminations.

Pour obtenir cet important résultat, le ministre qui occupait alors ce département, fit préparer, en 1822, un travail destiné à signaler aux administrateurs des colonies la nature des informations dont le besoin se faisait le plus fortement sentir; il voulut que ce travail fût établi sur un plan uniforme et dont l'exécution aux colonies pût être facile.

Divisé en deux parties distinctes, ce travail fut adressé, en février 1823, à chacun des administrateurs des colonies, pour servir de base à la réunion des documens annuels demandés par le ministre. La première partie contient, sous le titre d'état sommaire, une série de questions classées en 23 divisions méthodiques principales, et présentant l'énonciation des faits et des matières sur lesquelles on désirait des renseignemens numé-

(1) Nous donnons textuellement le préambule de ce rapport, à cause des idées générales qu'il présente, en regrettant de ne pouvoir faire connaître les faits de ce rapport propres à chaque colonie, ce préambule étant la seule partie dont l'impression ait été autorisée dans les *Annales maritimes et coloniales*.

riques. Ce cadre devait être rempli par une simple apposition de chiffres, puis être renvoyé au ministre. La 2^e partie comprend l'indication des développemens que doivent recevoir toutes les questions signalées dans l'état sommaire. Ces développemens devaient fournir la matière d'autant de cahiers séparés que l'état sommaire contient de divisions méthodiques.

L'examen préalable que la Commission a dû faire de ce travail, afin de s'assurer si, pour chaque colonie, on en avait suivi rigoureusement l'esprit et la lettre, lui a donné la conviction des éloges qu'il mérite. L'ordre qui y est suivi pour la classification et la subordination des matières, et la nomenclature très-complète et bien entendue qu'il présente, supposent dans l'auteur de ce travail un très-bon esprit, une connaissance approfondie de l'administration et des usages des colonies, et toute l'intelligence nécessaire des sujets variés que doit comprendre une semblable nomenclature.

En adressant ce travail à MM. les administrateurs des colonies, le ministre prescrivit de remonter à l'année 1821 pour son exécution, afin de partir de cette même année pour commencer une période de dix ans, qui pût fournir une série suffisamment étendue de faits comparables. L'intention était d'établir ainsi des *données moyennes*, seules bases certaines pour les calculs et les déterminations de l'administration.

« Malgré cette invitation, appuyée sur des considérations dont l'intérêt a certainement été apprécié par MM. les gouverneurs des colonies, les premiers documens envoyés, en exécution de la circulaire de février 1823, ne concernent, à une seule exception près, que l'année 1826. »

On doit regretter vivement que les intentions du ministre n'aient point reçu leur accomplissement. Ce travail se serait perfectionné chaque année, et dès aujourd'hui l'administration pourrait apprécier exactement la situation des colonies; elle connaîtrait avec certitude leurs ressources et leurs besoins réels, résultat que ne peuvent procurer complètement des données statistiques, qui ne comprendraient qu'un très-petit nombre d'années. Vraisemblablement aussi, cet état de situation, périodiquement placé sous les yeux de l'administration, aurait puissamment secondé ses efforts pour procurer aux colonies les importantes améliorations dont, chaque jour, on voit se réaliser les

projets long-temps médités ; car l'autorité imposante, quoique muette, des faits et des chiffres qui composent le genre de tableau moral et politique qui nous occupe, et leur corrélation, qui représente avec énergie la situation d'une contrée à l'administrateur chargé de ses destinées, dans le silence du cabinet et sans qu'aucun intérêt particulier semble le solliciter, sera certainement, auprès de cet administrateur, s'il est honnête et capable, le moyen le plus puissant d'instruction et celui qui peut solliciter le plus fortement les améliorations désirables.

La puissance qu'exerce sur la raison humaine, sur l'opinion publique, la connaissance des faits bien constatés, est telle aujourd'hui, que l'on ne peut disconvenir que cette connaissance ne soit devenue une nécessité impérieuse pour les bons gouvernemens. La publicité de ces mêmes faits, dont une négligence coupable ou l'arbitraire d'un autre temps serait dédaigner de s'enquérir, ne tarderait pas à discréditer le pouvoir et à le constituer en état d'hostilité contre le pays. Il en serait de même à l'égard de quelques parties de la population, que certains intérêts de localité porteraient à voiler ou à dénaturer les faits qui les concernent ; bientôt l'opinion, éclairée par la publicité de ces mêmes faits, réclamerait hautement contre les abus, ou, s'il y avait lieu, contre la violation, soit des lois de l'humanité, soit de celles qui régissent le pays. En vain on se flatterait d'échapper à cette puissance de la publicité, qui, dans le mode de gouvernement qui nous régit, en est la compagne inséparable. Il faut reconnaître que, pour toutes les parties de l'administration publique, les gouvernemens ont aujourd'hui le plus grand intérêt à s'enquérir des faits, afin d'administrer d'après les conséquences qu'ils peuvent fournir. Il est également évident que ce serait en vain qu'une partie quelconque du territoire chercherait à cacher à l'administration, ou au reste du pays certains faits particuliers ; bientôt ces faits seraient connus, et loin de gagner à ces réticences envers le pouvoir, nécessairement modérateur et tutélaire, on pourrait craindre, dans bien des cas, que ce pouvoir, cédant à la force et aux exigences précipitées de l'opinion, ne brusquât ou ne prît avec moins de précaution, des mesures qu'il eût adoucies dans l'intérêt même de cette portion des nationaux, si on lui eût fait connaître sans déguisement le véritable état des choses.

Jamais, au reste, dans aucun temps, ni en France, ni dans les autres états civilisés, cette nécessité de connaître les faits statistiques pour administrer convenablement, n'a été mise en doute d'une manière absolue; les réflexions qui précèdent ont été senties partout où la publicité exerce son contrôle, et partout même, et dans tous les temps, par les hommes d'état ou les administrateurs jaloux d'honorer leur mémoire et de faire le bien de leur pays. Mais il ne suffit pas de concevoir cette nécessité d'une manière générale et comme l'énoncé d'un fait incontestable; il faut encore apprécier convenablement les conséquences qui en découlent, posséder les points les plus généraux de doctrine et les idées positives les plus indispensables : ces moyens seuls peuvent diriger la recherche des faits statistiques, de manière à obtenir des résultats réellement utiles et applicables. C'est l'absence d'idées justes à cet égard qui a fait prévaloir en France la défaveur qui a proscrit, pour un temps, la statistique et amené l'administration elle-même à se priver volontairement des lumières indispensables que procure la connaissance des faits.

Pendant ce temps, l'étude de la théorie et des faits de la statistique était de plus en plus accréditée dans les pays les plus civilisés de l'Europe; dans toute l'Allemagne, dans le nord, en Russie et en Italie. Une foule d'écrits y développent encore journellement les idées dont les savans les plus célèbres jettent les germes dans les chaires publiques de toutes les universités. Les Bureaux de statistique institués près des cabinets de Saint-Petersbourg, Berlin, Vienne, etc., offrent à l'administration de ces états tous les secours qu'elle est en droit d'en attendre, et cependant il est facile de montrer combien ces institutions sont moins impérieusement nécessaires dans le mode de gouvernement qui régit ces états que dans celui sous lequel nous vivons, puisque la publicité, qui en est l'essence, en fait une nécessité absolue. Dans les contrées que nous venons de citer, l'étude des doctrines et des faits de la statistique, faisant partie de l'instruction publique, les hommes d'état, les administrateurs, les fonctionnaires de tous les ordres, apportent dans l'exercice du pouvoir les idées positives et exactes que cet enseignement seul peut procurer. En Angleterre, cet enseignement public n'existe pas à la vérité; mais les mœurs nationales, façonnées de longue

main par un gouvernement qui vit d'examen et de publicité, suppléent à cette lacune. Les faits dont l'enregistrement régulier est légalement ordonné dans chaque paroisse, sont beaucoup plus nombreux que dans aucun autre pays, et l'usage fondé sur une utilité reconnue a étendu ce mode de constatation à un très-grand nombre de faits pour lesquels cependant il n'est point obligatoire; en sorte que chaque paroisse en Angleterre a son état statistique tenu constamment à jour, avec plus ou moins de soin, depuis un grand nombre d'années, et c'est par ce moyen que les documens fournis au Parlement présentent sur chaque fait important une série si étendue de termes annuels, le plus souvent sans lacune.

Le système d'enquêtes publiques, qui forme d'ailleurs l'essence du gouvernement anglais, procure cet avantage, que la population entière y est instruite, pour ainsi dire, sans autre maître que l'habitude nationale; aussi tous les grands fabricans, tous les hommes voués à l'industrie connaissent-ils tous les faits statistiques qui concernent, pour la branche dont ils s'occupent, non-seulement leur pays, mais souvent aussi les pays étrangers. C'est par ce moyen, qui constitue réellement une grande partie de la science du véritable commerçant et qui le distingue du simple marchand, que les commerçans anglais dominent le monde. Une preuve frappante de ce que nous annonçons ici se trouve dans l'usage constant des explorations scientifiques qui précèdent toujours toutes les entreprises que le gouvernement ou les associations particulières tentent dans les diverses contrées du monde. Ces innombrables expéditions maritimes ou continentales, recommencées avec tant de persévérance par le gouvernement anglais ou par les sociétés particulières, n'ont jamais eu la science pour principal objet; cette vue n'était et n'est encore qu'accessoire. Le but réel, c'est de rassembler des faits de statistique propres à diriger l'administration publique ou les associations diverses, dans la création de nouveaux débouchés utiles au pays. Cette étonnante quantité de relations publiées par les voyageurs ne sont que les rapports des explorateurs à leurs commettans, moins les renseignements dont la publicité pourrait attirer une concurrence prématurée. On peut dire, quand on a étudié l'Angleterre et son gouvernement sous ce point de vue, que le gouvernement représentatif est essentiellement le *gouvernement des faits*.

C'est, sans nul doute, à cette différence si marquée dans l'état de l'instruction et des habitudes sous ce rapport entre les pays dont nous venons de parler et la France, que l'on doit rapporter tout ce que l'on a pu remarquer trop souvent chez nous de vague, d'incertain, de peu rationnel dans les idées, même chez des hommes d'un véritable talent, au sujet des recherches statistiques. Delà l'absence de méthode qui règne dans la plupart des ouvrages destinés à recueillir les résultats de ces recherches, le faux emploi qui a souvent été fait de cette science, en soumettant à ses calculs des élémens hétérogènes; enfin cette foi, cette assurance avec lesquelles on appuie chaque jour, dans des ouvrages importants par leur objet, à la tribune ou dans les journaux, des considérations qui touchent aux plus grands intérêts publics, sur des données générales, sur des nombres totaux que n'appuient aucun chiffre de détail, aucun examen des élémens, seuls capables de leur donner de la valeur et de leur mériter quelque crédit.

On n'a pas assez généralement reconnu que la statistique n'était point une science qui eût strictement un domaine en propre. Cette science tire ses élémens de plusieurs sciences très-diverses, et elle ne constitue une science à part que par la manière spéciale dont elle envisage les faits qu'elle leur emprunte. Cette manière spéciale de les considérer, c'est l'intention de diriger, en l'éclairant, la marche de l'administration publique, et de la mettre en état d'apprécier au vrai les ressources de chaque pays, en commençant par le sien. D'où il suit que les faits dont la connaissance n'importe pas à l'administration, ne sont point des faits statistiques proprement dits. Cette confusion d'idées a produit nombre d'ouvrages, d'ailleurs recommandables sous d'autres rapports, mais qui peuvent être plutôt considérés comme des descriptions encyclopédiques de tel ou tel pays, que comme de véritables statistiques.

Beaucoup d'administrateurs qu'une première vue portait à reconnaître l'utilité des recherches de ce genre, ont cru qu'il suffisait d'obtenir certains résultats généraux sur les matières dont l'importance les frappait plus particulièrement. Traitant, ou faisant traiter isolément certaines de ces questions principales qui se reproduisent à chaque pas dans l'administration, ils étaient portés à croire que ces données suffisaient aux besoins;

mais il n'en est pas ainsi : cette marche peut suffire pour expédier bien ou mal quelques affaires, mais non pour administrer une partie quelconque du territoire ou une des branches du gouvernement d'un état. Un fait statistique ne peut être adopté pour servir de base à des considérations administratives, à une détermination du pouvoir, qu'autant que son exactitude a été bien constatée, qu'autant qu'il a été envisagé sous tous ses aspects, dans ses rapports avec les autres faits analogues. Ce n'est point d'ailleurs sur des faits isolés que l'on peut se guider dans l'administration, c'est sur l'ensemble des faits avérés qui constituent l'état de situation, sous tous les rapports, du pays que l'on administre. Combien de controverses célèbres ne pourrait-on pas citer, entre autres plusieurs de celles qui touchent aux plus grands intérêts du commerce et de l'industrie, à l'avilissement des prix des céréales, à la détresse de l'agriculture, du commerce, des manufactures, des colonies même, etc., où toutes les recherches statistiques sur lesquelles on s'appuyait, n'ont servi qu'à éloigner la solution des difficultés, parce qu'on ne la cherchait que dans des faits matériels et qu'elle dépendait de certaines considérations d'un tout autre ordre, de l'état moral des populations, de l'esprit des institutions générales ou particulières qui régissent le pays, ou telle ou telle branche de l'administration publique, etc. On a dit, avec raison, qu'il n'y avait rien de plus dangereux et de plus menteur que les chiffres. C'est pour se préserver des erreurs si graves où ils peuvent entraîner, que l'on ne doit les adopter qu'après les avoir soumis à un rigoureux examen, et les personnes qui ne se sont point occupées des procédés au moyen desquels on peut en obtenir qui aient une exactitude suffisante, ou vérifier celle des nombres déjà recueillis, ne peuvent se former une idée juste de l'ensemble des faits et de tous les détails, souvent minutieux, et en apparence sans rapports entre eux, que l'on doit recueillir pour s'assurer de l'exactitude de certains résultats numériques que l'on ne peut obtenir par l'observation directe.

Le mouvement général imprimé aux esprits depuis le retour de la paix, vers les investigations en tout genre, l'influence surtout du gouvernement qui nous régit, l'exemple de nos voisins, les publications importantes de quelques administrateurs et de quelques savans zélés et habiles qui ont fixé l'attention publi-

que, peut-être aussi la nécessité de répondre, avec des armes égales, aux attaques de plusieurs écrits marquans dans ces dernières années, et plus que tout cela, nous devons : — il y avait — désir de s'éclairer dans la route du bien, ont révélé de nouveau, aux yeux de l'administration l'importance des recherches statistiques. On a pensé à fonder quelques établissemens destinés à diriger ces recherches. Un bureau de statistique a été créé près du ministère de la guerre il y a quelques années. Il n'attend que la vie et le mouvement pour fournir à ce département les données les plus indispensables qui lui manquent. Un ministre habitué à se servir utilement des faits, à en apprécier la valeur, a créé, en organisant son nouveau ministère, une division destinée à tenir à jour l'inventaire des ressources du pays et de tous les élémens de la fortune publique, à s'enquérir de l'état du commerce et de l'industrie des autres nations, afin d'éclairer la marche et les spéculations de l'industrie et du commerce national (1). Le ministre qui dirigeait, il y a quelque temps, le département de la marine, a voulu s'éclairer à fond sur l'état des colonies : il nous a invités à le seconder dans ses généreuses intentions. Tout doit faire également préjuger que l'administration intérieure de l'état sera sous peu dotée d'un établissement qui lui manque pour la réunion des faits qui peuvent diriger sa marche, et que l'on rétablira ce Bureau de statistique, qui, s'il n'avait été dissous, formerait aujourd'hui un précieux dépôt de connaissances positives sur notre pays.

Les intérêts coloniaux sont tellement liés à la prospérité du commerce et de l'industrie de la métropole, ainsi qu'à la fortune d'un grand nombre de nos compatriotes, que la création d'une commission chargée de concourir à faire connaître au ministre des colonies la situation réelle de ces grands établissemens de la mère patrie, ne pouvait qu'ex citer vivement l'attention publique. L'on a pu remarquer, en effet, l'empressement des journaux divers à annoncer cette création, et l'impression favorable que cette annonce a produite sur toute cette partie de la population, dont les intérêts sont liés à ceux des colonies. On a vu généralement dans cette mesure, dictée par une sollicitude éclairée, une preuve non équivoque du désir de connaître enfin, et sous tous les aspects qui peuvent éclairer l'ad-

(1) Cette division a été supprimée depuis quelques mois.

ministration, la véritable situation de nos établissemens coloniaux, et d'obtenir l'ensemble des élémens qui peuvent permettre une ou plusieurs améliorations que réclame l'état actuel de ces gouvernemens.

Avec empressement avec lequel le ministre actuel a voulu que la commission continuât ses travaux, les intentions qu'il a manifestées sur le besoin qu'il avait d'être instruit sur tous les élémens qui composent l'état de situation réelle des colonies, afin de pouvoir ranimer toutes les sources de leur prospérité, et concilier, pour le bien commun, leurs intérêts propres avec ceux de la métropole, montrent que Son Excellence s'est approprié les intentions bienveillantes de son prédécesseur, et qu'éclairée d'ailleurs par la connaissance personnelle du régime de nos colonies et de plusieurs colonies étrangères, elle voulait atteindre le grand but que nous venons d'indiquer.

Associée à une aussi noble entreprise, la commission comprend trop bien l'importance de sa mission pour ne pas remplir avec empressement l'obligation qui lui est imposée. Le zèle de chacun de ses membres, autant que la conscience des devoirs qu'ils ont volontairement acceptés, garantissent qu'ils s'empresseront de justifier la confiance du ministre.

Quelqu'il en soit des causes diverses qu'il ne nous appartient pas d'ailleurs d'apprécier toutes, et qui ont pu empêcher l'entier accomplissement des dispositions prescrites par la circulaire ministérielle du mois de février 1823, il nous paraît certain, qu'indépendamment de l'apathie et de l'abattement que cause trop souvent le climat des colonies, et peut-être aussi de la difficulté de trouver dans toutes des hommes capables de remplir convenablement les diverses parties du cadre d'une bonne statistique, on doit reconnaître qu'une des principales causes auxquelles on doit rapporter l'inefficacité des mesures prescrites, a été l'absence d'un Bureau, d'un Agent spécialement chargé d'en surveiller la bonne et régulière exécution. Ne faut-il pas, en effet, rappeler au besoin, aux administrateurs, dans les colonies, les obligations qui leur sont imposées à ce sujet, classer méthodiquement les faits les plus importants que l'on doit porter, selon l'occasion, à la connaissance du Ministre, et appeler l'attention des diverses branches de l'administration publique sur les documens divers qui peuvent les intéresser? Telles seraient les fonctions de ce Bureau ou de cet Agent.

Nous ne devons point méconnaître, non plus, les difficultés bien plus nombreuses encore, aux colonies qu'ailleurs, que l'on rencontre pour obtenir, soit des fonctionnaires subalternes, soit des individus, des renseignemens certains et suffisamment détaillés; placée dans les circonstances les plus favorables pour ces sortes de recherches, entourée de tous les moyens de crédit et d'influence que donne le pouvoir, ayant à ses ordres une hiérarchie non interrompue de fonctionnaires dévoués et capables, une population généralement éclairée, parmi laquelle brille une foule d'hommes zélés et instruits, ce n'est cependant qu'avec beaucoup de peines et de soins que l'administration peut se flatter d'obtenir en France les renseignemens qui lui sont nécessaires. Elle est trompée quelquefois par suite de l'apathie, de la négligence et du peu de soins que l'on apporte à exécuter ses ordres, et reçoit alors des documens incomplets ou hasardés, qui peuvent l'entraîner dans des méprises graves. Enfin elle échoue souvent là où elle ne peut s'adresser qu'à l'obligeance et à un intérêt public bien entendu. Une défiance irréfléchie, des vues étroites, un isolement puéril et dangereux des intérêts généraux, tiennent sur la réserve, vis-à-vis du gouvernement et de ses agens, un grand nombre d'hommes, très-recommandables d'ailleurs, voués aux diverses branches du commerce ou de l'industrie. A la vérité, l'on doit reconnaître également que chaque jour ces inconvéniens fâcheux disparaissent de plus en plus en France, par suite des progrès des lumières dans toutes les classes de la population. Si donc l'on éprouve ces difficultés bien réelles au sein de la mère patrie, au siège même du gouvernement commun, l'on doit peu s'étonner qu'elles se représentent dans les colonies où la population a des intérêts si divers, si exclusifs; où il n'existe aucun acte civil pour la partie la plus considérable de cette population, où, enfin, on ne peut disconvenir que des préjugés, dont le temps seul peut diminuer la force, règnent despotiquement. Le zèle et les soins scrupuleux de MM. les gouverneurs et commandans pour le Roi dans les colonies, peuvent seuls triompher de ces obstacles; et c'est en se pénétrant de l'impossibilité où se trouve le gouvernement de rien améliorer dans les colonies, sans connaître exactement les faits qui les concernent, que le sentiment de leurs devoirs et le désir de con-

tribuer à leur prospérité leur donnera le courage nécessaire pour les surmonter. Nous ferons remarquer, au reste, que, par suite de la nouvelle organisation administrative donnée aux colonies, cette tâche est spécialement dévolue au Directeur général de l'intérieur de chaque colonie, et que l'on doit espérer de la spécialité de ses fonctions, un travail plus régulier, plus complet, parce qu'il sera tenu de le surveiller plus directement.

Nous allons mettre sous vos yeux les résultats de nos premiers travaux, en cherchant à vous faire successivement apprécier les documens statistiques qui nous ont été remis sur chacune des colonies conservées à la France, savoir : la Martinique, la Guadeloupe, la Guyane, le Sénégal, Bourbon et nos possessions dans l'Inde.

Nous aurons à examiner d'abord si les diverses matières sur lesquelles on a appelé l'attention de MM. les gouverneurs et commandans pour le Roi dans les colonies, ont été l'objet de recherches convenables, si l'on a rempli, en un mot, la première des conditions du programme, celle de fournir sur chacun des chapitres de l'état sommaire les renseignemens demandés. Nous verrons ensuite si chacun de ces chapitres a été traité avec les soins et les développemens nécessaires; nous rechercherons, enfin, si les faits, les renseignemens fournis paraissent mériter la confiance de Son Excellence. (*Fin du Préambule.*)

224. SUR LA DISPERSION ET LE NOMBRE DES JUIFS DANS LES DIFFÉRENTES PARTIES DU GLOBE; par le D^r G. HASSEL. (*Éphém. géograph. de Weimar*; 1825, vol. XVI, cah. 13, p. 385.)

La nation juive, dispersée presque sur toutes les parties du globe, et ne formant nulle part un peuple indépendant, comptait, en 1825, environ 3,165,800 individus, non compris 15,000 samaritains et 500 ismaélites, ce qui ferait un total de 3,181,300 individus. Voici un aperçu de leur dispersion sur le globe, et de leur nombre dans les divers états.

Europe.

1 En Russie et en Pologne.....	658,908
2 En Autriche.....	453,545
3 Dans la Turquie européenne.....	321,000
4 Dans les états de la Confédération germanique.....	138,000

Report.....	2,572,453
5 En Prusse.....	134,000
6 Dans les Pays-Bas.....	80,000
7 En France.....	60,000
8 En Italie.....	36,000
9 Dans la Grande-Bretagne.....	12,000
10 A Cracovie.....	7,300
11 Dans les Iles Ioniennes.....	7,000
12 En Danemark.....	6,000
13 En Suisse.....	1,970
14 En Suède.....	450

TOTAL des Juifs établis en Europe..... 1,918,053
 ce qui fait le $110 \frac{1}{2}$ partie de la population totale de l'Europe,
 portée à 212 millions pour l'année 1825.

Asie.

1 Dans la Turquie asiatique.....	300,000
2 Dans l'Arabistan.....	200,000
3 Dans l'Indostan.....	100,000
4 En Chine.....	60,000
5 Dans le Turkestan.....	40,000
6 Dans la province d'Iran.....	35,000
7 Dans la Russie asiatique.....	3,000

TOTAL..... 738,000

Afrique.

1 Maroc et Fez.....	300,000
2 Tunis.....	130,000
3 Alger.....	30,000
4 Gabès (Habesch).....	20,000
5 Tripoli.....	12,000
6 Égypte.....	12,000

TOTAL des Juifs établis en Afrique..... 504,000

Amérique.

1 Amérique septentrionale.....	5000
2 Dans les colonies des Pays-Bas.....	500
3 Demerary et Esequibo.....	200
	5700

Nouvelle Hollande.

On trouve à *Sidney* et *Hobartstown*, environ 50 individus.

RÉCAPITULATION.

En Europe.....	1,918,053
En Asie.....	738,000
En Afrique.....	504,000
En Amérique.....	5,000
Nouvelle Hollande...	50
	3,165,863
Samaritains.....	15,000
Ismaélites.....	500

NOMBRE TOTAL... 3,181,303

225. NOTICE SUR LES JUIFS KARAITES. (*Slèverni Arkhif.* — Archives du Nord; mars 1827, n° 6, p. 97.)

On trouve en Égypte, en Crimée, près de Kherson, en Volhynie et en Lithuanie, une secte de Juifs appelés Karaites, et plus souvent Karaimes. Il en existait aussi en Espagne, au 12^e siècle; mais ils en furent chassés par les intrigues des Rabbinites. Plusieurs écrivains juifs et chrétiens, Trigland, Wolf, Schubart, Selden, un certain Salomon, auteur d'un ouvrage intitulé *Arpirion*, et Gustave Peringer, un de leurs coréligionnaires, que Charles XI, roi de Suède, envoya, en 1690, à la synagogue de Lithuanie, en qualité de professeur de langues orientales, nous ont laissé des documens sur l'origine de ces sectaires, sur leur histoire et leur organisation civile et religieuse,

Les Karaites tirent leur nom du mot *kara* (1), qui signifie

(1) Il existe dans plusieurs langues de l'Europe beaucoup de mots analogues à *kara*, sous le rapport du sens et de la consonnance: le plus remarquable est le français *caractère*. La syllabe radicale *k-r* prononcée à l'aide d'une voyelle, variable suivant les dialectes, se retrouve dans l'allemand *s-chre-ibe*, le latin *s-cr-ibo*, le grec γρ-άφω (le *g* et le *k* ou *c* se confondent), etc. On ne doit donc pas être étonné de la rencontrer aussi dans *gr-aver*, *gr-avure* qui fut le premier moyen auquel l'homme eut recours pour peindre sa pensée. Mais ne peut-on faire un pas de plus; et, lorsqu'on voit combien il y a de ressemblance entre *gr-aver* et l'allemand *gr-aben* (*creuser*), est-il possible de révoquer en doute leur commune origine? Or tous ces mots sont de la même famille et s'expliquent ici l'un par l'autre. — C'est ainsi que la philologie comparative et analytique, dont l'utilité n'est quelquefois pas assez appréciée, sert d'appui à l'histoire, comme à toutes les autres sciences.

(Note du Rédacteur.)

écriture. Il paraît que cette dénomination leur fut donnée parce qu'ils s'attachent à la lettre seule de l'écriture, et qu'ils n'adoptent pas, comme les autres Juifs appelés Talmudistes, ou Rabbinites, l'autorité du Talmud, ni les interprétations des Rabbins. Aussi passent-ils dans l'opinion de ces derniers pour des hérétiques, et pour avoir des règles communes avec les Saducéens. Les Karaïtes n'ont pas repoussé ce second reproche : ils avouent même qu'ils sont d'accord avec les Saducéens, quant à l'observance des fêtes, et qu'ils partagent quelques-unes de leurs croyances religieuses. Cependant, des savans chrétiens, dont l'impartialité ne peut être suspectée, assurent que, dans les siècles du moyen âge, ils avaient renoncé en grande partie à la doctrine des Saducéens, et le père Bartolocci, auteur de la Bibliothèque rabbinique, les compare même aux Samaritains, et affirme qu'ils ne reconnaissent que cinq livres de Moïse.

Outre les principaux points de dissidence, dont il vient d'être question, les Karaïtes diffèrent encore des Rabbinites sous le rapport de la lithurgie, du mode de circoncision, du régime alimentaire, et de l'appréciation des degrés de parenté qui s'opposent au mariage.

Leurs lois civiles présentent aussi quelques caractères distinctifs. Elles permettent la polygamie, qui cependant est repoussée par leurs mœurs. Chez eux, comme chez les Rabbinites, les fiançailles sont un lien aussi indissoluble que le mariage, et, pour le rompre, il faut se prévaloir des mêmes moyens que pour le divorce ; cependant, la fille mineure que son père a fiancée, redevient libre, à son gré, si celui-ci meurt avant la conclusion du mariage. Les causes principales du divorce sont : la stérilité pendant dix ans, l'idiotisme et les défauts physiques notoires de la femme, tels que la cécité, la surdité, etc., l'inconduite du mari, et son refus de satisfaire aux obligations du mariage.

Ils ne peuvent faire, ni par donations-entre-vifs, ni par testament, aucune disposition au préjudice de leurs héritiers ; il ne leur est pas non plus permis d'en avantager un, de préférence aux autres. Voici dans quel ordre se règlent les successions : 1° les fils, 2° leur descendance masculine, 3° les filles, 4° leurs enfans indistinctement, 5° le père, 6° les oncles paternels, 7° les frères, 8° la mère. Les enfans naturels ne sont

pas exclus , pourvu que la mère soit Karaïte. Le mari ne peut jamais hériter de sa femme : seulement , il est loisible à celle-ci de lui abandonner une certaine partie de sa dot.

Morin, Grido, Wagenseil et presque tous les Rabbinites prétendent que leur schisme ne date que de l'année 750 après J. C. : eux soutiennent , au contraire , qu'avant la destruction du premier temple de Jérusalem , ils existaient sous le nom de *Société du fils de Jésudé* , et que plus tard seulement , on les désigna sous celui de Karaïtes , pour les distinguer des Talmudistes. A les en croire , le Christ serait issu d'une famille Karaïte , et leurs princes , tout puissans autrefois , auraient régné sur l'Égypte. D'après l'opinion de Scaliger , celle de Trigland et de Wolf , leur histoire présente trois époques : la première remonterait à Siméon-ben-Chétak , l'un d'eux , qui , forcé d'émigrer à Alexandrie , pour éviter la persécution dirigée en 106 avant J. C. , par Alexandre Janné , contre tous les savans de ses états , revint à Jérusalem lorsque le danger fut passé , et commença à y prêcher sa doctrine : la seconde époque remonterait à Anan , qui , en 750 après J. C. , fut leur chef à Babylone : la troisième , enfin , à Hédélias-ben-don-Davis qui , au 15^e siècle , fit le voyage de Lisbonne à Constantinople , dans l'intention de réunir ses coréligionnaires aux autres Juifs ; mais celui-ci ayant échoué dans son projet , leur donna un Code de lois qui , avec l'*Adéreth* , livre de morale fort estimé parmi eux , forma la base de leurs institutions.

On n'a point de données historiques sur leur établissement en Pologne , où , d'après le recensement de 1790 , ils forment une population de 4296 individus ; on sait seulement , qu'à différentes époques , des privilèges leur furent accordés par Casimir IV , Sigismond I , et Étienne Bator. Il semblerait cependant , d'après les traditions constantes de leurs synagogues , que les premières colonies qui s'établirent en Pologne y arrivèrent de la Crimée , sous la conduite du célèbre Witowt , grand duc de Lithuanie. Ce qui pourrait corroborer cette opinion , c'est l'usage dans lequel ils sont , d'employer le dialecte tartare dans la conversation , et de punir ceux qui commettent des fautes graves en leur battant la plante des pieds à la manière turque. Leur premier Rabbin réside à Tchoufout-kale , près de la ville de Bakhtchisarai , en Crimée , et dans les occasions importan-

tes, les Karaïtes de Lutzk et de Trotski ne manquent pas de recourir à ses lumières.

Leur civilisation est en rapport avec celle des contrées qu'ils habitent. Quoique les Rabbinites les accusent d'ignorance, ils possèdent néanmoins un nombre d'ouvrages suffisant pour le développement de leur éducation politique et religieuse. Au reste, si l'on ne voit pas que la science ait été portée chez eux à un degré bien supérieur, du moins ne peut-on leur refuser le juste tribut d'éloges auquel ils ont droit par leur probité reconnue, et leurs vertus sociales. Pauvres, mais laborieux, ils trouvent dans leur industrie assez de ressources pour fournir à l'entretien de leurs familles. La plupart sont voituriers; quelques-uns aussi font le commerce en détail. Jamais ni les promesses, ni les menaces, n'ont pu les déterminer au vil métier de l'espionnage, et les archives de Pologne donnent la preuve qu'aucun d'eux, pendant l'espace de quatre siècles, n'a été poursuivi pour crime. En Gallicie, le gouvernement les a exemptés des charges supportées par les autres Juifs, et leur a accordé les mêmes droits qu'aux sujets chrétiens. N. de ROQUIER.

226. COURTES OBSERVATIONS SUR L'ÉTAT ACTUEL DES MANUFACTURES, du commerce et des finances de l'Europe, et sur celui de l'agriculture en France, et les moyens de l'améliorer; par le colonel SWAN, de Boston. 2 feuilles in-8°. Paris, 1828; Delaunay.

227. DIZIONARIO RAGIONATO E GENERALE DELLA STATISTICA EUROPEA etc. — Dictionnaire général et raisonné de la statistique européenne; par le chev. ESTORE LANZANI, Padoue, 1826; typogr. de la Minerve. (*Annali univ. di statist., econ. publ., ist.; etc.* Vol. 16, avril 1828, p. 28.)

L'almanach de M. Hassel doit avoir beaucoup servi à l'auteur, qui a préféré la forme alphabétique à la classification adoptée par le géographe allemand. M. Lanzani a donné divers détails qu'il paraît avoir puisés ailleurs; à l'exemple de Hassel, l'auteur ajoute beaucoup de tableaux.

228. PASSAGE DU SUND. — Pendant l'année 1828, 13,262 navires ont passé le Sund, savoir : 4435 anglais, 2,240 prussiens, 1322 suédois, 1090 du nord, 1957 des Pays-Bas, 908 danois, 626 meklenbourgeois, 531 hanovriens, 409 russes, 216 américains,

129 français, 119 lubeckois, 60 de Brême, 36 oldenbourgeois, 24 hambourgeois, 8 portugais et 2 siciliens. (*Journal du Commerce*, 16 janv. 1829.)

229. MÉMOIRE SUR LA MORTALITÉ EN FRANCE, dans la classe aisée et dans la classe indigente; par L. R. VILLERMÉ. (*Mémoire de l'Acad. roy. de méd.*; Tom. I, *Mém. sect. de méd.* p. 51 à 99)

Nous mentionnons ce beau travail afin d'indiquer à nos lecteurs le recueil dans lequel M. Villermé l'a déposé. Nous en avons donné dans le temps une analyse étendue. (*Voy. le Bulletin*, To. IV, n° 10.)

230. LE RÉVEIL DU SPECTATEUR FRANÇAIS; par M. DELACROIX. In-8° de 204 pages; prix 4 fr., et par la poste 4 fr. 75 c. Paris, 1829; Arthus-Bertrand.

« Le plus beau présent qu'on puisse faire aux hommes, c'est la vérité », telle est l'épigraphe du livre que nous annonçons, et dont nos lecteurs connaissent sans doute l'auteur, au moins par une de ses nombreuses publications (1). Pour nous, après

(1) En voici la liste exacte, que nous trouvons reproduite en tête de celle-ci :

1° *Tableau historique et politique de la France, sous les trois premières dynasties, jusqu'au règne de Louis XIV*, 3 forts volumes in-8°; prix, 18 francs.

2° *Le Spectateur français avant la révolution*. In-8°; prix, 5 fr.

3° *Le Spectateur français, pendant le gouvernement révolutionnaire*, suivi de discours sur les causes des dernières révolutions; 2^e édition. In-8°; prix, 5 fr.

4° *Le Spectateur sous le gouvernement royal et légitime de Louis XVIII*, In-8°; prix, 6 fr. — Supplément, in-8°; prix, 1 fr.

5° *Des moyens de régénérer la France, et d'accélérer une paix durable avec ses ennemis*. In-8°, prix, 3 fr.

6° *Réflexions morales sur les délits publics et privés*, pour servir de suite à l'ouvrage qui a obtenu le prix d'utilité à l'Académie française. In-8°; prix, 5 fr.

7° *L'Instituteur français*, suivi des maximes d'un solitaire. In-8°; prix, 5 francs.

8° *Étrennes morales*, suivies de la conversion d'un démagogue. In-8°; prix, 2 fr.

9° *Lettre aux Parisiens sur les mouvemens tumultueux de la capitale*. Br. in-8°; prix, 30 c.

10° *Lettre aux électeurs du département de la Seine*. Br. in-8°; pr. 30 c.

avoir exprimé le regret qu'aucune d'elles ne nous soit parvenue jusqu'à présent, nous devons dire qu'il nous a suffi de la lecture du discours préliminaire que M. Delacroix a mis en tête de celle-ci pour juger qu'il a toutes sortes de droits à présenter aux hommes cette vérité que si peu d'entr'eux sont dignes d'entendre, dont un nombre bien plus petit encore est assez sage pour profiter, et qui est presque toujours funeste ou nuisible à celui qui la dit. Nous ajouterons à cet éloge que nous venons de faire de l'auteur un autre éloge plus rare encore; il ne s'est pas borné à dire les vérités qui lui ont paru pouvoir être utiles à ses concitoyens, il a donné à ces vérités l'autorité de ses actions. On trouvera la justification de ce que nous avançons ici dans les motifs qui l'ont décidé plusieurs fois, dans le cours de son honorable carrière, à changer de profession. On l'approuvera surtout de sa noble conduite au barreau; on le plaindra de l'arrêt inattendu qui, dans l'affaire du comte de Morangiez, fut sur le point de le lui faire abandonner, à l'exemple du grand Catinat, dès la première cause qu'il eut à plaider. Sa persévérance en cette occasion fut récompensée, et bientôt d'éclatans triomphes vinrent le dédommager, entr'autres celui qu'il remporta dans la cause de la *Rosière de Salency*, qui lui valut la visite de la célèbre Madame Geoffrin, et mieux encore, cet éloge de Voltaire : « Vous êtes le premier avocat qui ayez fait entendre au palais le langage des Muses. »

Du reste, l'auteur apprécie à sa juste valeur les éloges du patriarche de Ferney, « toujours disposé, dit-il, à accorder des louanges exagérées aux jeunes littérateurs qu'il soupçonnait être en rapport avec ses opinions » et qui l'avait déjà, quelques années auparavant, en le voyant continuer le *Spectateur de Marivaux*, qualifié d'héritier de Steele et d'Addison. Telle est, du reste, l'origine de ce titre de *Spectateur français*, dont M. Delacroix est en possession depuis tant d'années et qu'il a, dit-il, payé si cher par les persécutions auxquelles il a été plus d'une fois en butte.

Nous ne pourrions, sans dépasser les bornes qui nous sont prescrites, entrer dans toutes les questions d'ordre public et de morale traitées par l'auteur, et les sujets que sa plume a choisis sont trop variés pour penser à en faire même une simple énumération. Nous ne pouvons qu'engager à le lire, en promettant qu'on trouvera dans cet écrit d'un

homme de bien les conseils d'une philosophie douce, tolérante et éclairée. Quant aux défauts que la critique pourrait reprocher à cet ouvrage, son auteur les a pressentis d'avance, et il les a même exagérés dans ce passage de son introduction : « On lui reprochera de revenir trop souvent sur les mêmes idées, de n'avoir pas mis assez de liaison dans les sujets, de ne les avoir pas parés d'un style vif, animé, orné de réflexions neuves et piquantes, d'avoir mis trop d'aménité dans les critiques, de s'être trop éloigné de ces images ambitieuses à l'éclat desquelles nos modernes prosateurs sont redevables de la sensation qu'ils produisent dans l'âme de leurs nombreux lecteurs ; mais peut-être pardonnera-t-on ces défauts (que l'auteur sans doute ne regarde pas tous comme tels) à un ancien moraliste , qui n'a pour objet que de rendre la jeunesse plus pure et la société plus heureuse. »

E. H.

231. LES LOIS RURALES DE LA FRANCE, rangées dans leur ordre naturel ; par M. FOURNEL, ancien bâtonnier de l'ordre des avocats, auteur du *Traité du voisinage*. 6^e édit. rev., cor. et augm., par L. RONDONNEAU, et suivie du NOUVEAU CODE FORESTIER. 2 vol. in-12 ; prix , 9 fr. et 12 f. par la poste. Paris 1829 ; Bossange père.

Les grands progrès de l'industrie agricole en France appellent l'attention du législateur et font sentir la nécessité d'un code rural qui réponde à ses besoins. Vers 1750, un premier projet de code rural parut ; mais c'était une esquisse qui, louable en elle-même , laissait de trop grandes lacunes pour qu'on le pût adopter. Cependant et jusqu'en 1789, des dispositions partielles réglèrent les parties les plus défectueuses de l'édit de 1769 sur le parcours de la Champagne.

Lorsque l'assemblée constituante conçut le plan d'un grand ensemble de réforme, les lois rurales devaient ressortir de son travail. Pourtant il ne parut que quelques lois partielles sur les desséchemens des marais, sur les mines et les chemins ; et la très-incomplète loi du 28 septembre-6 octobre 1791, sur la législation rurale. Jusqu'en 1807, il ne fut même rien tenté ; alors une Commission du gouvernement publia en 3 vol. in-4^o, un volumineux projet de législation, qui ne put que montrer l'impuissance de leurs auteurs, et qui laissa des doutes sur toutes les par-

ties, en même temps qu'on éclaircissait quelques points.

Il fallait la patience et l'érudition, le courage et l'habitude de lutter contre les difficultés, qui distinguent M. l'avocat Fournel, pour exécuter le plan d'un code rural, ou plutôt pour réunir avec art les diverses dispositions qui sont recelées, pour ainsi dire, dans chaque loi, et qui peuvent régir la matière.

L'ordre n'était pas moins nécessaire que l'art, et à l'aide de ces deux qualités, M. Fournel a pu tracer, suivre et exécuter un plan, cru jusqu'à lui impossible, en attendant l'époque très reculée où la législation pourra être déterminée et fixée. Son ouvrage est indispensable aux agriculteurs, aux notaires, aux avocats, aux propriétaires ruraux, à tous ceux en un mot qui s'occupent de la plus vaste et de la moins avancée de nos industries. Voici comment M. de Fournel a conçu et exécuté son plan. Il a divisé la législation rurale en 4 parties ou livres, subdivisés en divers titres. 1^o le premier livre traite de la manière d'acquérir les biens ruraux; tout ce qui touche au matériel de l'acquisition ne diffère en rien de l'acquisition des immeubles en général; ainsi les formalités du contrat, de la transcription, de la surenchère, le mode d'acquérir par échange, vente ou partage, seront communs aux biens de ville et aux biens ruraux; mais une foule de formes accessoires et propres à ces derniers, vient compliquer la question.

Le second livre traite de la possession, de la manière de posséder dans ses rapports avec les co-propriétaires, et avec les choses elles-mêmes. Le troisième traite de la manière de conserver les biens. Ces deux matières ont une telle connexité, que nous présentons à la fois les réflexions qu'elles nous ont fait naître. C'est ici que vient naturellement se présenter et s'appliquer le célèbre axiôme de Salluste sur les conquêtes : *Facilius est adipisci quam pacta tueri*. Conserver est plus difficile qu'acquérir. Dans les propriétés rurales, il n'en est pas une qui n'ait des devoirs ou servitudes spéciales et générales, qui ne jouisse de droits accidentels, aussi variables que les localités et la nature du bien le permettent; la forme de la possession, le mode d'exploitation, sont susceptibles d'une foule de modifications prévues ou réglées par les lois et par l'usage.

Chacune de ces positions, qui, en particulier, soulève une question, est discutée et donne lieu tantôt à un titre, tantôt à un ar-

tielle, suivant que son importance la présente entourée de plus d'intérêts et de détails. Le droit de parcours, la vaine pâture, les cours et prises d'eau, ont offert à la jurisprudence des difficultés inextricables. M. Fournel a pénétré dans le labyrinthe, et mille dispositions éparses, recueillies et rangées avec méthode, ont présenté un ensemble utile.

Que d'obstacles entourent la possession d'un bien rural ! l'empiètement est repoussé par les lois, la surprise est défendue par la possession antérieure, la déprédation est punie avec cette sévérité nécessaire pour mettre sous la protection de la foi publique l'héritage ouvert.

La jurisprudence relative à la conservation est tellement étendue, que l'énumération de ses subdivisions prendrait même trop d'espace. L'autorité a tout fait pour la conservation ; providence de tous les instans, elle en a l'activité, la vigilance. Sa protection salutaire s'étend jusqu'à la prohibition d'un faux calcul qui pourrait conseiller au propriétaire l'abus de la disposition de son bien. Ainsi que nous l'avons dit, la législation a réglé, et c'est l'objet du 4^e livre, la manière de disposer des biens ruraux.

L'acquisition a été soumise à des conditions ; la possession impose des devoirs comme elle donne des droits ; la conservation reçoit les secours auxiliaires de la puissance sociale ; de même la disposition des biens a ses restrictions ; mais elle n'intervient qu'alors que l'intérêt privé, mal conseillé, voudrait abuser de la propriété aux dépens de l'intérêt général.

Cette méthode systématique d'envisager la législation rurale est due à M. Fournel, et, pour compléter ce tout, il lui a fallu fouiller tous les monumens de notre législation, et faire souvent ressortir un principe d'une loi étrangère à la matière, où la patience du jurisconsulte seule a pu la trouver. Six éditions de ce livre nous sont un sûr garant de l'estime du public, et les encouragemens du ministère, qui a permis aux autorités administratives de l'acquérir, en promettant d'accorder l'allocation des fonds demandés pour son acquisition, est une preuve de l'utilité et du mérite reconnu de l'ouvrage. Un bon guide épargne souvent à l'administrateur et à l'administré une foule d'erreurs.

BEATHEVIN.

232. OBSERVATIONS SUR LA LOI DU 6 OCTOBRE 1791, dite CODE RURAL; et sur quelques parties qui intéressent l'agriculture; par M. GASTEMOIS, maire de la commune de Lachy (Marne). 16 pages in-4° lithograph.

Ce ne sont pas les lois qui manquent en France; mais celles qui existent offrent des lacunes, des imperfections qui, provenant de causes inhérentes à ces lois elles-mêmes, ou tenant à ce que les temps nouveaux ont amené des usages, exigent dans la législation des dispositions nouvelles.

Dans cet écrit assez serré, M. Gastemois parcourt un grand nombre de points, signale les erreurs, indique les moyens de les réparer.

Il s'occupe d'abord des cours et prises d'eau, et regrette que la loi n'ait point déterminé quelques moyens de régler cette matière. Les usines laissent perdre des masses d'eau, qui eussent aidé de plus grands produits, si elles avaient été distribuées en irrigations. Ce cri de l'agriculture est-il entendu? les villes, les villages se plaignent que les arrosements les privent des eaux réclamées par les besoins domestiques.

Les eaux, par leurs cours, délimitent-elles des propriétés? de nouveaux inconvéniens naissent de leur tortuosité. Le curage est commandé par la salubrité et rien ne règle le devoir. A chacun de ces inconvéniens l'auteur oppose un remède.

Le second objet qu'il traite est le parcours de commune à commune. L'obscurité de la loi est telle, que mieux vaudrait son silence. Le troisième est la clôture. Ce bienfait double la valeur d'une propriété; mais rien n'en règle l'action, ni le mouvement: elle soustrait les terres aux dangereuses habitudes de la vaine pâture; mais souvent le plus mince intérêt vient arrêter la disposition du propriétaire qui veut enclore son héritage, et détruit son droit. Dans les pays agricoles pauvres, tels que les environs de Sezanne, la vaine pâture ne pouvant encore être détruite, M. Gastemois proposerait un mode de *cantonement*; ses vues à cet égard méritent d'être méditées et trouveront souvent une heureuse application.

Les chemins, outre les grandes routes, se peuvent diviser en vicinaux, qui lient plusieurs communes entre elles, en communaux, qui vont d'un hameau à un autre, enfin en ruraux, qui conduisent d'une maison à la route, ou au chemin vicinal. La légis-

lation n'a fait aucune distinction, et la plus grande anarchie afflige les campagnes, empêche le bien, fait naître le mal, et souvent occasionne d'interminables procédures. Les lois de police indiquées par M. Gastebois remédieraient au mal.

Les autres objets traités, ou plutôt signalés dans cette brochure, sont les dispositions relatives aux plantations à rives des chemins (1), aux dommages causés par les volailles, au curage des fossés, au morcellement enfin des propriétés. Quant à ce dernier article, l'auteur, qui ne nie pas le bien opéré par la division des propriétés, conçoit aussi quelques inquiétudes sur le morcellement parcellaire opéré indéfiniment. Si ce mal était réel, il trouverait son remède dans la tendance naturelle à former de moyennes et même de grandes propriétés. BERTHEVIN.

233. QUESTIONS COMMERCIALES; par M. D. L. RODET. In-8° de 146 p. Paris, 1828; Renard et Mesnier.

Cet écrit, sous un très mince volume, contient cependant beaucoup de choses; car il touche à toutes les questions dont la solution importe aux progrès du commerce et de l'industrie. En donner une idée exacte est assez difficile; car n'étant lui-même qu'un résumé ou une indication très succincte de faits, de chiffres et d'inductions à en tirer, comment extraire sans copier? Essayons cependant.

17 chapitres, y compris l'Introduction et le Post-Scriptum, divisent les matières traitées par M. Rodet. Dans les 10 premiers, il suit la marche de la révolution qui s'est opérée dans le système commercial de l'Angleterre et dans son tarif des douanes; il indique les causes de cette révolution, ses progrès, ses résultats sur le commerce et les finances britanniques, sur les rapports mercantiles de la Grande-Bretagne avec les autres nations, et, en particulier, avec la France et l'Amérique ci-devant espagnole.

Les 7 derniers chapitres forment une 2^e partie, qui a pour

(1) Le Code civ., art. 671, porte: il n'est permis de planter d'arbres à haute tige qu'à deux mètres de la ligne séparative de l'héritage voisin. L'art VII de la loi du 9 ventôse, an IX (28 février 1805) dit: « à l'avenir nul ne pourra planter sur les bords des chemins vicinaux, même dans sa propriété, sans leur conserver la largeur de six mètres. Cette contradiction, qui l'expliquera, ou la fera disparaître?

objet capital les intérêts généraux du commerce français, et la question des entrepôts intérieurs. L'auteur examine rapidement les objections à ce système et les réfute.

L'étude de la révolution commerciale commencée en Angleterre, et qui se prépare en France, a été jugée avec raison par M. Rodet très utile aux progrès de l'économie publique. Un écrit antérieur.⁽¹⁾ avait déjà signalé ses méditations sur ce mouvement général. Les réclamations simultanées de presque toutes les classes de producteurs, de fabricans, de commerçans nationaux, celles des colonies, des consommateurs, invoquant tour à tour, ou à la fois, l'appui de la législation, la création d'une commission d'enquête destinée à recueillir les faits, et à apprécier les opinions; l'essor de la voix publique vers *des principes hardis*, qui ne peuvent être appliqués qu'avec mesure, les fruits déjà portés par le nouveau système anglais ont engagé l'auteur à *analyser succinctement la marche de ce système, et à montrer l'esprit qui, jusqu'à ce jour, a dominé en France les grandes questions sociales*. M. Rodet, donnant les faits pour bases et pour régulateurs aux raisonnemens, s'est attaché à *conserver la plus grande modération dans les inductions qu'il en a tirées*.

Les réformes ou modifications adoptées par le gouvernement britannique dans ses tarifs de douane, ne semblent pas à l'auteur dictées par les principes d'une libre concurrence. Il n'y voit que l'intention de *conserver soigneusement aux producteurs de la Grande-Bretagne le monopole de la consommation intérieure*, tout en accordant quelques facultés nouvelles à l'industrie et au commerce étrangers. Le fameux bill de M. Huskisson (mars 1825), qui, abolissant le système de prohibition formelle, a réduit les droits de douane sur un grand nombre d'articles de consommation tant naturelles que manufacturées, ne paraît à M. Rodet qu'un moyen employé par l'Angleterre pour déterminer les autres peuples à entrer dans la lice d'une franche concurrence, sans avoir des armes pareilles pour soutenir la lutte.

Quatre classes comprennent et distinguent les objets d'importation en Angleterre; 1° tous ceux qui n'y viennent qu'en entrepôt, et sans taxe, pour être réexportés; 2° les matières

(1) *Du commerce extérieur, et d'un entrepôt à Paris* (Voir le Bulletin, Tome IX, n° 11 et 142).

premières pour les travaux des manufactures anglaises; 3° les produits naturels ou fabriqués, étrangers à l'Angleterre et qui s'y consomment; 4° les produits étrangers en concurrence avec les produits anglais.

Les taxes purement fiscales sur les 2° et 3° classes, ont pu en général être diminuées, soit parce que l'impôt a été jugé inutile, soit parce que l'accroissement de la consommation, fruit de la réduction, devait compenser et au-delà le produit des anciennes taxes, ce qui est arrivé.

M. Rodet établit les conséquences du bill Huskisson, et des réformes dans le tarif anglais, par des relevés comparatifs de produits entre les anciennes et les nouvelles taxes. Il faut chercher dans son écrit tous les détails de ces rapprochemens curieux. Nous ne pouvons que signaler les principaux résultats. *Vins*. — Importation avant le nouveau tarif, en 1823, 4,860,378 gallons impériaux (le gallon a 4 litr. 544.) Après le nouveau tarif, en 1825, 8,095,481 gall., plus des $\frac{1}{4}$ d'augmentation, et en 1827, 6,826,452, près du tiers en sus. — *Vins de France*, compris ci-dessus: en 1824, 224,411 gall.; 1826, 378,374; 1827, 362,079, plus de moitié en sus.

Pour expliquer la modicité de cette augmentation dans la consommation anglaise de nos vins, on a dit, (*Voir le cahier de janvier*, p. 40), que l'usage du vin n'appartenant qu'aux riches en Angleterre, la différence dans les taxes n'en pouvait apporter une grande dans la consommation; d'où il suit que pour augmenter sensiblement cette consommation, il faut dans notre intérêt, comme dans celui du peuple anglais condamné jusqu'à présent à boire du vin falsifié, que la baisse de la taxe rapproche la denrée de la masse consommatrice, au moins dans les classes un peu aisées.

La conclusion de cet examen, suivant M. Rodet, est qu'il n'y a rien de changé au système républicain de l'Angleterre.

4° classe d'objets importés, (produits en concurrence avec les produits anglais). — *Laines*. Importations avant le tarif nouveau, en 1823, 16,792,373 liv.; en 1825, 41,101,636; en 1827, 28,114,361. — *Tissus de laines*. Taxes avant le tarif, 50 p. %, après le tarif, 15 p. %. *Id. de coton*, avant, de 37 $\frac{1}{2}$ à 75 p. %; après, 10 p. %. — *Toiles*. Avant, taxes énormes et variées, après, environ 40 p. %. — *Fer et acier fabriqués*. Avant, 50 p. %;

après, 20 p. %. Mais, pour ces 4 objets, les taxes nouvelles, quoique comparativement modérées, dit M. Rodet, n'en sont pas moins prohibitives, puisque l'Angleterre peut les porter sur les marchés étrangers, à des prix très inférieurs à ceux de toutes les autres nations.

Les 2 seuls articles sur lesquels le nouveau tarif ait paru affecter matériellement les manufactures anglaises, sont 1° les soieries. 2° les gants. 1° les soieries étaient prohibées; l'importation ouverte depuis le 5 juillet 1825 paraît actuellement aller à 4 ou 500,000 liv. st. (10 à 12 millions $\frac{1}{2}$ de francs). 2° les gants étaient aussi prohibés. Ils sont admis maintenant à la taxe de 4 sh. 5 den. et 7 sh. par douzaine de paires. Importation en 1826, 477,107 paires; en 1827, 865,176; ce qui n'a pas empêché l'exportation croissante des soieries anglaises pour les Amériques etc. En outre, la suppression des prohibitions contre les soieries a détruit le principal bénéfice des *smugglers* (contrebandiers) anglais et porté un coup mortel à la contrebande.

Céréales.—Il résulte de ce chapitre V, que le problème à résoudre par le gouvernement anglais, était de maintenir le pays en état de fournir à la plus grande masse de la consommation intérieure habituelle, et pour cela, de conserver aux producteurs un avantage raisonnable, sans décourager l'importation trop souvent nécessaire, pour suppléer aux mauvaises récoltes. Il devait en outre concilier leurs intérêts avec ceux de la multitude des consommateurs, dont le besoin est un prix très modéré de la denrée. Le dernier bill adopté en 1828, établit une taxe graduellement décroissante à partir de 15 fr. 02 c. pour le plus bas prix supposé sur les marchés anglais, 22 fr. 95 c. l'hectolitre de froment, jusqu'à 43 c. de taxe par hectolitre importé, lorsque le prix sur les mêmes marchés s'est élevé à 32 fr. 50 c. L'élévation rapide du prix des grains, par suite des mauvaises récoltes, a empêché de juger complètement l'effet que pourra produire ce bill en temps ordinaire.

Navigaton. Conformément à l'acte de navigation, les produits d'un pays doivent toujours être importés par le pavillon du pays, ou par navires anglais. Seulement, un système de réciprocité annoncé pour les nations qui le désirent, soumet les navigations respectives à une égalité de droits de douane et de tonnage. On a voulu parer à des mesures de représailles plus nuisibles que

la concurrence. L'intérêt du commerce anglais, en général, l'a emporté sur celui de la navigation anglaise en particulier. L'Angleterre n'ayant admis en réciprocité, par navires américains, que les produits des États-Unis, ceux-ci, en représailles, n'ont admis des produits d'Europe, sur navires anglais, que les produits de l'Angleterre, condition très désavantageuse à ce dernier pays. Les nouveaux états indépendans de l'Amérique ci-devant espagnole, la Prusse, le Danemark, la Suède et enfin la France, sont entrés avec la Grande-Bretagne dans ce système de réciprocité, duquel sont exclus pour la France les produits d'Asie, d'Afrique et d'Amérique, qui doivent toujours arriver en Angleterre des lieux de production, sous pavillon britannique exclusivement, clause rétorquée par la France. L'augmentation des navires étrangers dans les ports de la Grande-Bretagne n'a rien fait perdre à sa navigation. On peut s'en convaincre par le tableau suivant.

		NAVIRES ENTRÉS dans les ports du Royaume-Uni, de toutes les parties du monde.		NAVIRES SORTIS des ports du Royaume-Uni, pour toutes les parties du monde	
		Navires.	Tonneaux.	Navires.	Tonneaux
En 1817.	Anglais.....	18,707	2,240,676	19,754	2,449,206
	Étrangers.....	3,163	401,792	2,674	396,164
	TOTAL.....	21,870	2,642,467	22,428	2,845,370
En 1826.	Anglais.....	18,960	2,478,047	21,874	2,676,263
	Étrangers.....	5,439	643,922	5,129	641,106
	TOTAL.....	24,399	3,121,969	27,003	3,317,369

Système de l'entrepôt anglais. — L'extension qu'il reçoit de plus en plus tend à attirer et à retenir le commerce étranger dans les ports du pays; elle ajoute sans cesse au nombre des villes, et même des simples bourgs en possession de l'entrepôt, pour accroître son commerce de revente et de commission.

Primes. — Il a été reconnu en principe qu'une branche de fabrication, qui avait besoin, pour soutenir la concurrence étrangère, d'un don du trésor public, ne méritait que l'abandon.

Commerce de l'Angleterre avec la France. — Les tableaux comparatifs très-intéressans, donnés par M. Rodet, trop éten-

des pour être transcrits, doivent être consultés dans son écrit. Voici quelques résultats :

Importations d'Angleterre en France.

Valeur totale en 1823,	22,352,085 fr.
en 1824,	28,499,988

Exportation de France en Angleterre.

Valeur totale en 1823,	43,457,075 fr.
en 1824,	53,900,573

L'avantage de la convention du 26 janvier 1826 avec la France est loin de compenser pour le premier pays la perte d'un grand commerce de revente avec nous en denrées coloniales, que nos surtaxes n'empêchaient pas. Mais la mise à exécution par la France de la clause qui l'autorise à repousser les articles d'Asie, Afrique et Amérique, sur navires anglais, est un acheminement à faire rapporter en Angleterre la vieille mesure prohibitive de l'acte de navigation.

Commerce de l'Angleterre avec l'Amérique ci-dev. espagnole.—

Le résultat en faveur des exportations anglaises s'élève à plus de 300 millions de francs. On consultera encore avec fruit les tableaux présentés par M. R., ainsi que ceux qui ont été successivement insérés au *Bulletin*, *passim*. Il en résulte que l'Angleterre retient et consomme tous les articles de matière première, et qu'elle revend aux autres nations de l'Europe ceux dont elle a l'équivalent dans ses produits ou dans ceux de ses colonies.

Finances anglaises. — L'accroissement de la consommation a déjà comblé à peu près le vide opéré par les réductions d'impôts. Produit des douanes en 1823, 21,486,060 liv. st. En supposant la consommation stationnaire, la diminution des taxes eût fait descendre le revenu à 17,206,779 liv. st. L'accroissement de la consommation l'a porté à 19,939,553 liv. st.; différence, 1,546,507, qui tend rapidement à s'effacer. Les 3 autres grandes branches de revenu, l'excise, le timbre et les taxes réunies (*Assessed taxes*) présentent des résultats analogues.

Revenu général de l'Angleterre, en 1827. 61,554,408 liv. st.

Dépenses	55,744,863
Somme affectée au rachat de la dette, etc.	5,762,987

Total..... 61,507,050

Surplus 46,558

Dette fondée de la Grande-Bretagne.

	Fin de 1815.	Fin de 1827.
Capital.....	816,311,939 liv. st.	777,476,890 liv. st.
Intérêts.....	30,458,204	28,372,142

Dette non fondée.

	Fin de 1815.	Fin de 1827.
Capital.....	39,398,983 liv. st.	29,867,207 liv. st.
Intérêts.....	1,998,937	807,814

Le résultat définitif de cet examen, suivant M. Rodet, est que le gouvernement anglais a *mesuré sa protection*, pour chaque branche de l'industrie nationale, sur le degré comparatif du besoin d'aide qu'elle éprouvait. « Ainsi, dit-il, les intérêts agricoles et manufacturiers ont passé avant le commerce, et celui-ci avant la navigation. L'Angleterre a réservé à la production locale une préférence, établie sur de larges bases, dans la consommation du pays, en même temps que, par un calcul habile, elle détruisait les prohibitions absolues, qui engourdisaient l'industrie, arrêtaient le développement de l'intelligence, et nuisent à tous en paralysant l'excitation de la concurrence. Elle a facilité l'importation des matières premières, sources de travail et de richesses, et, par la diminution des droits de consommation, elle a fait en sorte de mettre l'aisance et les jouissances domestiques à la portée de tous les citoyens. De l'augmentation des consommations est résultée une nouvelle activité dans ses rapports avec les peuples étrangers, et, pour donner à ces rapports toute l'extension possible, elle étend les bases de son système d'entrepôt, soit par le nombre des villes qu'elle appelle à en jouir, soit par la facilité du transit inférieur, soit enfin par l'augmentation de la liste des marchandises qui peuvent en profiter. »

Après avoir examiné le nouveau système de législation commerciale anglais et ses résultats; après nous avoir instruits par cet exemple, M. Rodet passe à sa seconde partie, objet principal de son écrit, qui en comprend les 7 derniers chapitres. Pressés par le temps, bornés par l'espace, nous en recommandons la lecture attentive, nous bornant à des indications rapides. L'utilité, ou plutôt la nécessité de l'enquête commerciale,

à laquelle on procède maintenant chez nous; celle de la publicité des faits, les graves inconvéniens du défaut de cette publicité pour les documens officiels, erreur qui laisse les citoyens, les fonctionnaires et même nos députés dans l'ignorance des élémens les plus indispensables pour une discussion éclairée des grands intérêts du commerce, de l'agriculture, de l'industrie, la rareté déplorable des connaissances statistiques et économiques, qui laisse également sans remède pour tant d'individus l'aveuglement des vieilles routines, qui jusqu'à présent n'a pas permis de débattre sérieusement et avec fruit la loi des douanes, la difficulté d'appliquer les principes de l'économie politique à la pratique chez les nations vieilles de l'Europe, dont l'organisation sociale est si compliquée, surtout par les résultats des anciennes lois et des anciennes habitudes; la nécessité de mesurer la *protection* accordée aux diverses branches de production indigène, prouvée par l'exagération des taxes sur les fers étrangers, dont tout l'effet a été de faire renchérir les bois, en amenant au-dehors des représailles fatales à d'autres industries nationales; l'investigation minutieuse et indispensable de tous les élémens dont se compose le prix de production; l'obligation de ne fournir aux industries indigènes, qui en ont besoin, que des secours temporaires, et dont la diminution graduelle, ainsi que la suppression définitive à une époque désignée, soient fixés par la loi; l'utilité de la concurrence des belles poteries étrangères, pour amener enfin, par l'émulation, le perfectionnement de notre misérable poterie; l'importance du commerce extérieur, l'erreur de ceux qui le dénigrent; enfin, l'avantage des entrepôts intérieurs, qui favorisent l'activité des capitaux, de la circulation et du commerce, en reculant le paiement des taxes jusqu'au moment où la denrée parvient au consommateur; tels sont les objets principaux traités par M. Rodet, avec maturité et talent, dans cette seconde partie. Les 3 derniers chapitres de son écrit, surtout, consacrés à repousser les objections faites aux entrepôts, nous ont paru mettre complètement la question hors de débat.

C'est sans doute par condescendance pour des préjugés invétérés, et pour ne pas trop effaroucher les partisans, encore très-nombreux, des prohibitions et des restrictions, qu'en s'occupant des progrès de nos industries diverses, M. Rodet pa-

rait redouter la *hardiesse* de certains principes, qu'il se sert fréquemment, à propos des taxes de douane, du mot *protection*, consacré dans le dictionnaire du prohibitisme, et qu'il met en avant quelques idées telles que celles-ci : « Nous devons protection à l'objet fabriqué dans le pays, et il nous faut réparer, par des droits de douane, les torts que la situation seule du pays a pu créer. » Cet écrivain éclairé sait beaucoup mieux que nous, qu'en fait de *principes*, il ne peut être question de hardiesse, et qu'il ne s'agit que de vérité ou d'erreur; que la modération, excellente dans la conduite, ne s'applique point à la recherche de la vérité, en ce sens qu'il faudrait chercher un moyen terme entre le vrai et le faux. Il n'ignore pas plus que nous qu'une industrie indigène, qui ne promet pas d'avantages réels au pays, n'a pas droit à être *protégée* aux dépens des consommateurs; que les tarifs prohibitifs et restrictifs ne protègent une industrie qu'au détriment d'une et souvent de beaucoup d'autres; qu'enfin toutes ces *protections* ne sauraient jamais faire prospérer une branche de commerce à laquelle se refuserait le sol, ou que repousseraient des difficultés insurmontables. M. Rodet sait très-bien enfin qu'en pareil cas la question est toute entière entre l'intérêt de la masse des consommateurs, qui cherchent toujours le plus bas prix, et celui du fabricant d'un produit, qui veut le vendre le plus cher possible, et qui ne le peut, si l'on n'exclut les concurrences. Vingt passages de l'écrit de M. Rodet, et même plusieurs de ceux que nous avons cités, protestent contre le système étroit des prohibitions et des surtaxes. Nous ne prétendons toutefois pas plus que lui qu'il faille, partout et sur le champ, supprimer, ou même réduire indéfiniment tous les tarifs. Si l'économie publique est fondée sur des principes, c. à d. sur des faits incontestables, la législation, l'administration tiennent compte des circonstances, qui sont aussi des faits, et ne procèdent qu'avec prudence. L'important est qu'elles ne perdent pas de vue les faits essentiels, et que tous leurs actes, comme le demande M. Rodet, soient empreints de l'esprit de retour au principe vivifiant de l'industrie, la liberté, quand les circonstances forcent temporairement de s'en écarter. Ce qui importe aussi, c'est que les consommateurs soient consultés lorsqu'on les taxe pour favoriser quelque entreprise que ce soit. Car si toutes les classes

de consommateurs, par une sorte d'assurance mutuelle, s'accordent tour à tour dans l'intention de supporter, pendant un temps, la charge d'un prix plus élevé pour certains objets, en laissant limiter la concurrence étrangère, c'est une preuve, et c'est la seule admissible en pareil cas, que les industries qui sollicitent leurs secours sont utiles, et qu'elles doivent finir par ne plus redouter cette concurrence. AUBERT DE VITRY.

234. COMMERCE DU COTON EN FRANCE EN 1828.

Les provisions de coton en France, au 1^{er} janvier 1829, étaient d'environ 56,000 balles, réparties ainsi qu'il suit : au Havre 27,000 balles, à Marseille 23,800, dans les autres ports 5,200. Sur cette quantité, 27,551 balles sont en coton des États-Unis, 3,045 du Brésil, 18,500 d'Égypte et 6,004 d'autres sortes. Au 1^{er} janvier 1828, il existait 84,700 balles de coton des diverses sortes; au 1^{er} janvier 1827, 75,000 balles, et au 1^{er} janvier 1826, 35,300 balles.

Les arrivages en France ont été, en 1828, de 214,200 bal., dont 141,735 au Havre, 50,349 à Marseille, et 22,116 dans les autres ports. 147,880 balles provenaient des États-Unis, 16,146 du Brésil, 28,410 d'Égypte et 21,764 d'autres lieux. En 1827, on avait reçu 287,202 balles, et en 1828 320,174. La différence dans les arrivages de 1826 à 1828 est donc de 105,974 balles.

Les débouchés ont été, en 1828, de 242,900 balles.

1827	277,502
1826	288,480

La consommation faite par les filatures françaises fut, en 1826, d'environ 260,000 balles, 20,000 balles ayant été expédiées en transit. Il a été exporté environ 2,000 balles d'objets manufacturés. Elle peut avoir été, en 1828, d'environ 230,000 balles, 12,000 balles ayant été expédiées en transit. On n'estime pas à plus de 2,000 à 3,000 balles les exportations d'objets manufacturés. Les exportations de transit ont beaucoup diminué en France en 1828. La Suisse, la Hollande et l'Allemagne sont allées se pourvoir de jumel à Livourne et à Trieste, la place de Marseille ayant été médiocrement approvisionnée toute l'année.

La consommation réelle en France a été

en 1826, de 240,000 ball., soit 72 millions de livr.

1827	240,000	72 millions	<i>id.</i>
1828	230,000	60 millions	900,000

Le grande majorité des arrivages de coton des États-Unis continue à se faire au Havre. Cependant Marseille en a reçu 14,800 balles cette année, c'est-à-dire, environ le 10° du total des arrivages, tandis qu'en 1826 elle n'en avait pas reçu 6,500, ou environ le 30°. Les arrivages pour les autres ports de France avaient été, en 1826, de 4,800 balles sur 205,000 ; ils ont été en 1828 de 14,000 sur 147,000.

Marseille reçoit exclusivement les cotons jumel ; mais les importations de cette sorte, qui furent en 1826, de 55,043, en 1827 de 78,066 balles, n'ont été, en 1828, que de 28,410 bal., ce qui présente une diminution, en 1828, de 49 balles sur l'année 1827, où les importations furent les plus considérables. (*Journal du Commerce* ; 15 janv. 1829).

235. STATUTS ET RÈGLEMENS GÉNÉRAUX pour toutes les Compagnies du noble jeu de l'Arc, et Confréries de Saint-Sébastien dans le royaume de France. In-12 de 24 p. ; prix, 50 c. Paris, 1828 ; Braud, fabricant d'arcs et de flèches, rue du Caire-Prenant, 18.

Ces anciens statuts comprennent LXX articles ; on y voit que l'abbé de Saint-Médard-les-Soissons est grand-maître du noble jeu de l'arc, et qu'en son absence, le R. P. grand-prieur de la dite abbaye le remplace comme étant son vicaire-général.

Les statuts sont obligatoires pour toutes les parties de la France. C'est la chartre des chevaliers de ce noble jeu ; personne ne peut être reçu chevalier s'il n'est *catholique, apostolique et romain*.

236. VENTE DU PAIN A PARIS. (Extrait d'une lettre de M. A. CHEVALLIER, au Rédacteur en chef de l'*Écho de Paris* ; 25 fév. 1829).

La vente et le prix du pain à Paris ont dû fixer l'attention des philanthropes, et les moyens d'améliorer le sort des malheureux sont encore en ce moment l'objet des soins d'un de nos chimistes les plus distingués, M. D'Arcet. Déjà le Préfet de la Seine, M. de Chabrol, avait émis son opinion sur la vente de cet aliment, et il s'exprime en ces termes dans les *Recherches statistiques sur la ville de Paris* : « On ne fait pas assez d'attention à l'effet que produit dans les petites fortunes, dans le gain annuel de l'artisan, la diminution ou l'augmentation d'un sou

par livre de pain, qui le nourrit. En admettant qu'il existe dans Paris 500,000 consommateurs de ce genre, et cette supposition n'a rien d'exagéré, un sou par jour dans leur dépense fait 9,000,000 francs que leur coûte de plus l'aliment dont il est impossible qu'ils se passent : 9,000,000 de fr. *prélevés sur la misère et le travail !* »

L'annonce de la vente du pain fabriqué à l'aide de pétrins mécaniques, avait précédé la publication des prospectus lancés par la Société d'exploitation, et la diminution du prix de cet aliment avait été annoncée on ne sait par qui; mais elle avait fait espérer aux malheureux une nourriture plus saine et à meilleur marché. Cette diminution existe évidemment, ainsi que je m'en suis assuré; mais il faut la démontrer pour qu'on puisse l'apprécier. Le prospectus répandu par la boulangerie porte en tête *Poids exact*, et plus bas encore : *le poids du pain fourni par la Boulangerie mécanique sera exactement celui voulu par la loi*. Le prix voulu par la loi est 4 livres pour 4 livres, et non 4 livres moins 4 onces, comme le croient la plupart des acheteurs, et peut-être encore des boulangers qui se fondent sur une ordonnance du 9 juin 1817, ordonnance abrogée ainsi que le dit l'article 3 de l'ordonnance relative à la vente du pain, affichée dans toutes les boulangeries de Paris. Voici cet article : *Tout le pain mis en vente, quelle que soit sa forme, doit avoir exactement le poids requis, sans que les boulangers puissent se prévaloir de la tolérance mentionnée en l'ordonnance du 9 juin 1817, qui est et demeure révoquée.*

Ayant à conduire une assez forte maison, je me suis aperçu que le pain qu'on me livre journellement (et que j'ai pesé et fait peser devant moi un très-grand nombre de fois), n'a pas exactement le poids, et que la moyenne est de 15 pour 16 (3 livres 12 onces pour 4 livres). Du pain fait à la mécanique, que j'ai fait prendre à un homme attaché à la boulangerie, pesait exactement le poids indiqué, et voici les résultats que j'ai pu déduire de la comparaison avec le pain qu'on me vend : je prends chaque jour, terme moyen, 8 livres de pain, par mois (de 30 jours), 240 livres. Si chaque livre ne pèse que 15 onces, j'ai, chaque mois, en moins, 240 onces de pain qui font 15 livres : ces 15 livres valent dans ce moment 3 fr. 27 c. $\frac{1}{2}$, ce qui me fait une dépense en plus, par an, de 40 fr. 50 c., abstrac-

tion faite des 15 onces qui pourraient manquer sur les 15 livres et augmenter mon déficit. Il y a donc une économie, par an, de 40 fr. 50 c., si je prends mon pain à la boulangerie mécanique; mais la boulangerie mécanique n'étant pas au centre de Paris, il n'est pas facile de s'y pourvoir.

Il serait donc de la plus grande utilité pour les habitans de Paris, que tous les boulangers prissent le parti de donner à leur pain le poids exact, et que le soupçon de fraude ne pesât pas sur une masse d'industriels, parcequ'il en est quelques-uns qui veulent gagner plus qu'ils ne doivent, malgré l'insertion dans les journaux du nom de ceux qui ont été condamnés en police correctionnelle pour des faits de ce genre.

L'intérêt des boulangers est de donner du pain ayant poids; autrement leurs pratiques ne manqueront point de s'adresser à la boulangerie mécanique ou à d'autres établissemens de ce genre qui se formeront si cet établissement réussit.

L'économie qu'il y a à prendre du pain ayant le poids exact se fera sentir encore bien mieux chez la classe ouvrière et dans de malheureuses familles, où 3 à 6 enfans vivent du travail de 2 ou même d'une seule personne.

237. ÉCOLE CENTRALE DES ARTS ET MANUFACTURES, destinée à former des ingénieurs civils, des directeurs d'usines, des chefs de manufactures, etc., fondée avec l'autorisation du Ministre de l'instruction publique; par MM. LAVALLEE, directeur; BENOIT, DUMAS, OLIVIER ET PÉCLET, professeurs, et placée sous la surveillance d'un conseil de perfectionnement composé de MM. le comte Chaptal, Arago, d'Arcet, Berthier, Alex. Brongniart, le vicomte Héricart de Thury, le baron Héron de Villefosse, Jomard, Laffitte, Molard aîné, Odier, Payen, Casimir Périer, le baron Poisson, le baron Ternaux, le baron Thénard. (*Prospectus*).

Cette école a été établie sur le plan de l'ancienne école Polytechnique. L'instruction consiste dans un système d'études organisé, composé de leçons orales, d'examens particuliers et généraux, de travaux graphiques, de manipulations et expériences de chimie, de physique et de mécanique, de concours particuliers et de concours généraux.

L'école n'admet que des externes âgés au moins de 15 ans. Ils

doivent savoir l'arithmétique, la géométrie élémentaire, l'algèbre jusqu'aux équations du second degré inclusivement; ils doivent encore être capables de faire une rédaction en français sur un sujet donné (les élèves français seulement), et de copier une tête au trait. Il peuvent se faire examiner à Paris par des professeurs attachés à l'école; dans les départemens par les professeurs de mathématiques spéciales des collèges royaux et communaux; dans les pays étrangers par les professeurs de mathématiques des universités. Le prix de l'enseignement annuel est de 600 fr. Mais l'école a créé 110 demi-bourses, qui seront accordées sur la désignation des ministres de l'instruction publique, du commerce, de l'intérieur, de la marine, de la guerre; de la Société d'encouragement, et d'une Société savante de chaque département. Les chefs d'études pris parmi les élèves reçoivent un traitement de 20 fr. par mois. Il y a deux tribunes dans chaque amphithéâtre pour des étudiants libres, qui paieront pour un cours 300 fr., pour deux cours 400 fr., pour tous les cours d'une division 500 fr.

Le directeur recommandera aux chefs des meilleures institutions de Paris les jeunes gens qui désireraient acquérir l'instruction exigée comme condition d'admission à l'école centrale, et qui s'adresseraient à lui. Les travaux de l'école commencent chaque année le 3 novembre, et finissent le 31 août. Les élèves travaillent chaque jour dans l'école, depuis sept heures et demie du matin jusqu'à dix heures, et depuis onze heures et demie jusqu'à 4 heures et demie du soir.

L'enseignement général dure 2 ans. Les élèves sont partagés en 2 divisions. Les élèves nouveaux entrent dans la seconde division, les élèves anciens dans la première; mais comme les cours des deux divisions auront lieu dès l'origine, on admettra, par exception pour cette année seulement, dans la première division, les élèves qui auraient à leur arrivée à l'école l'instruction nécessaire. A la fin de la seconde année, un projet d'usine est mis au concours. L'auteur du meilleur projet reçoit une médaille d'or de 600 fr.; les auteurs du 2^e et du 3^e chacun une médaille de 300 fr. A leur sortie de l'école les élèves reçoivent des diplômes indiquant leur capacité dans les différentes branches de l'enseignement. Les élèves pourront rester une 3^e année pour approfondir une spécialité, ou pour compléter leur instruction théorique.

Les cours de la 1^{re} année sont ceux de géométrie, de physique, de mécanique et de chimie. Professeurs, MM. Olivier, Pécelet, Benoît, Dumas ; ceux de la 2^e ont pour objet la physique, les machines, les arts chimiques, l'histoire naturelle industrielle, l'exploitation des mines, l'art de bâtir, l'économie industrielle et la statistique, et le dessin. Professeurs, MM. Pécelet, Benoît, Dumas, Ad. Brongniart, Bineau, Gourlier, Guillemillot et Leblanc.

Leçons accessoires. Il y aura le soir, pendant les trois premiers mois de l'année, un Cours de mathématiques élémentaires pour les élèves trop faibles. Professeurs adjoints chargés des examens journaliers. Géométrie, M. Choquet ; Physique, M. Colladon ; Mécanique, M. ; Chimie, M. Bergouhnioux. — *Études supplémentaires.* Les élèves qui se destineraient à une spécialité importante, ou qui voudraient devenir ingénieurs civils, pourront rester une année de plus. Leurs études seront dirigées par les professeurs que leurs études concernent. Il y aura, pour ceux qui voudront le suivre, un Cours de calcul différentiel et intégral, et de mécanique analytique destiné à compléter leur enseignement théorique.

L'école est établie à Paris, hôtel Juigné, rue de Thorigny. Elle ouvrira ses Cours le 3 novembre 1829.

On peut s'adresser, dès à présent, à M. Lavallée, rue d'Enfer, n° 31, les mardis et vendredis, de onze à deux heures. On est prié d'affranchir les lettres et paquets.

On trouvera le compte rendu de tous les travaux de l'école, dans le journal mensuel intitulé : *Annales de l'industrie française et étrangère, et Bulletin de l'école centrale des arts, manufactures, etc.*, qui paraît à Paris, chez les libraires de l'École, Béchet jeune, place de l'École-de-Médecine, n° 4 ; et Malher et C^e, passage Dauphine.

Les mêmes libraires distribuent le Prospectus et les programmes détaillés de l'École.

238. I. ÉTABLISSEMENT DU SERVICE PHILANTROPIQUE DU RAMONAGE (*Prospectus*).

239. II. ENTRETIENS SUR L'ÉTABLISSEMENT EN FAVEUR DES JEUNES RAMONEURS, pour les arracher à l'oisiveté, au vagabondage, à la mendicité et à tous les vices et les crimes qui souvent

en résultent, en leur procurant un asile assuré, des travaux continus, une existence honnête et des connaissances suffisantes à des artisans laborieux. In-18 de 92 pag.; prix, 1 fr. *au profit de l'Institution*. Paris, 1828; au bureau central de l'Administration, rue de Cléry, n° 23.

Le titre de cette brochure, que nous avons transcrit tout entier à dessein, fait connaître à la fois son but et celui de l'institution philanthropique qu'elle est destinée à seconder, en développant d'une manière sensible les avantages que le prospectus de cette institution n'indiquait que d'une manière sommaire.

La classe infortunée de ces enfans que l'Auvergne peu industrielle nous envoie tous les ans était abandonnée à toutes les privations et à tous les vices, résultat inévitable de l'assujétissement, ou pour mieux dire, de l'abrutissement dans lequel la retenaient des entrepreneurs avides, qui spéculaient sur sa misère pour s'enrichir du gain le plus illicite et le plus honteux. En exigeant de ces pauvres enfans une taxe exorbitante pour leur accorder un asile, ils les forçaient à mendier, et chaque soir ils les dépouillaient de ce que leur misère ou leur importunité avait arraché à la pitié publique. Une telle éducation devait porter les fruits les plus amers; en grandissant et en s'accoutumant à la honte et au vice, ces enfans devenaient bientôt avides ou oppresseurs à leur tour, et trop souvent, très-peu délicats sur les moyens de se venger des torts de la fortune, ils s'appliquaient à réparer ces torts à force d'extorsions, de bassesses et de crimes.

Une Société s'est formée, qui, en se chargeant de l'entreprise du ramonage public pour le faire exécuter par ces mêmes enfans, a voulu disposer en leur faveur de tous les bénéfices qu'elle pourrait faire, et en employer une partie à leur donner une éducation conforme à leur position, avec un état honorable qui pût les mettre à portée de retourner un jour dans leur patrie, et d'y introduire les lumières et l'industrie. Le conseil régulateur de cette Société est composé de MM. *Olivier*, curé de St.-Étienne-du-Mont, baron *Ch. Dupin*, *Berville*, avocat, le général *Jorry* et le chevalier *Alex. Lenoir*. De tels noms paraîtront sans doute une garantie suffisante aux yeux des personnes dont la bienfaisance est éclairée, et qui ont appris par une malheu-

reuse expérience que la philanthropie aussi est devenue de nos jours une coupable spéculation, un honteux métier pour quelques individus.

Cette brochure, qui est écrite avec une grande simplicité, développe, dans plusieurs dialogues, le but, les intentions des fondateurs, leurs ressources et la destination des fonds qu'ils pourront rassembler, soit par des fondations ou des dons volontaires, soit par les bénéfices que lui rapportera l'exploitation en grand du ramonage. On trouvera (p. 37 à 43) un tableau complet de son organisation, (p. 63) celui de ses frais d'administration, (p. 68-69) le tarif du ramonage, qui doit rapporter 2 fr. par jour à chacun des enfans reçus et employés par l'institution. Leur nombre est fixé à 200; il reste à remplir 180 fondations de lits (p. 63-66) qui procureront une somme de 36,000 fr., et par conséquent 4,000 fr. en sus de la première mise de fonds qui a été jugée nécessaire pour les frais d'établissement. En janvier 1833 (p. 91), l'institution doit être au grand complet, et l'on a calculé (p. 72) qu'alors le bénéfice devra être de 117,500 fr., que l'on pourra consacrer à des améliorations, et surtout à la fondation de pareils établissemens dans d'autres villes de France.

On ne doit point douter que les souscriptions ne se remplissent bientôt; il ne faudra plus ensuite qu'une chose pour le succès de l'institution, c'est que le public soit convaincu de la convenance et en même temps de l'avantage qu'il y aurait pour lui de s'adresser de préférence, pour le service du ramonage, à un établissement aussi sûr, et qui se recommande d'ailleurs d'une manière aussi honorable. Nous serions heureux d'avoir contribué à faire naître cette conviction. E. HÉREAU.

240. PRIX MOYENS DU FROMENT, DU SEIGLE, DE L'ORGE ET DE L'AVOINE, A BRUXELLES, depuis 1500 jusqu'à nos jours (1).

Plusieurs économistes distingués, et, entre autres, M. J.-B. Say, ont cherché à établir la dépréciation de l'argent depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, par la quantité plus ou moins grande de ce métal qu'il a fallu donner à différentes époques pour obtenir une même quantité de blé. L'utilité que l'économie

(1) Je dois à l'obligeance de M. Cuylen, secrétaire de la régence de Bruxelles, la communication des papiers d'où j'extraits les documens qui font l'objet de cette note.

politique peut retirer de semblables calculs m'a porté à publier les documens suivans, qui pourront d'ailleurs, par eux-mêmes, piquer la curiosité de nos lecteurs (2).

Années	Froment.		Seigle.		Orge.		Avoine		Années	Froment.		Seigle.		Orge.		Avoine	
	fl.	s.	fl.	s.	fl.	s.	fl.	s.		fl.	s.	fl.	s.	fl.	s.	fl.	s.
1500	»	9	»	8	»	»	»	»	1670	3	10	2	5	2	1	1	7
1510	»	10	»	8	»	»	»	»	1680	2	14	2	16	1	13	1	3
1520	»	13	»	10	»	»	»	»	1690	4	8	3	3	2	9	1	12
1530	»	15	»	11	»	»	»	6	1700	3	6	2	5	2	2	1	6
1540	»	16	»	12	»	10	»	7	1710	3	2	2	2	1	18	1	5
1550	1	2	»	16	»	14	»	9	1720	2	12	1	18	1	11	1	»
1560	1	3	»	17	»	16	»	10	1730	2	8	1	15	1	8	»	19
1570	1	16	1	6	1	5	»	14	1740	3	1	1	19	1	15	1	3
1580	2	16	1	19	1	11	1	2	1750	2	12	1	17	1	12	1	2
1590	2	18	1	19	1	19	1	2	1760	3	2	2	1	1	13	1	4
1600	2	8	1	14	1	12	»	18	1770	3	8	2	4	1	19	1	6
1610	2	11	1	16	1	13	»	19	1780	3	12	2	10	2	6	1	9
1620	4	»	2	12	1	19	1	7	1790	4	8	2	19	2	12	1	16
1630	4	4	2	19	2	11	1	11	1800	4	49	2	93	2	50	1	70
1640	4	1	2	18	2	12	1	10	1810	5	75	3	76	3	04	1	94
1650	3	14	2	11	2	7	1	8	1820	3	45	2	21	1	85	1	45
1660	3	10	2	10	2	1	1	5									

« Comme nous l'avons déjà fait observer, la mesure de capacité, pour les trois siècles qui précèdent, est la rasière, et la monnaie, le florin de Brabant : dans ce qui suit, la mesure est le demi-hectolitre, et la monnaie, le florin des Pays-Bas.

On voit que, vers le milieu du seizième siècle, le prix des grains a subi une augmentation considérable : on sait, du reste, qu'elle est due à la découverte de l'Amérique, qui nous a mis en possession d'une plus grande quantité d'or et d'argent.

M. Say, dans son *Traité d'économie politique*, a estimé la valeur de l'hectolitre de blé, en grains d'argent pur, pour quelques époques marquantes : voici les valeurs qu'il a obtenues par ses calculs :

à Athènes, au temps de Démosthènes.....	303 gr.
à Rome, au temps de César.....	270
en France, au temps de Charlemagne.....	245
» » de Charles VII.....	219
» (1514).....	333
» (1536) sous François I ^{er}	731
» (1610) à la mort de Henri IV.....	1130
» (1640).....	1280
» (1789).....	1342
» (1820).....	1610

(2) La mesure est la rasière, qui se partage en 16 picotins, l'hect. vaut 1 rasière et 4/3 picotin ou 2^r,083; la monnaie est le florin de Brabant, qui vaut 0,8571 florin des Pays-Bas, et 1,8141 franc (arg. de France). Ces résultats sont les moyennes des dix ans qui suivent l'année indiquée.

M. Say conclut de ses résultats, que la valeur propre de l'argent a décliné dans la proportion de six à un.

Nous ferons une autre observation assez remarquable ; c'est que le rapport des valeurs du froment, du seigle, de l'orge et de l'avoine ont fort peu varié, pendant que le rapport des valeurs de ces céréales et de l'argent subissait des variations si remarquables. En prenant, en effet, pour unité, la valeur du froment dans chaque siècle, on trouve pour

le siècle.	Seigle.	Orge.	Avoine.
16 ^e	0,72	0,61	0,38
17 ^e	0,72	0,60	0,37
18 ^e	0,68	0,59	0,39
19 ^e	0,65	0,54	0,37

L'orge et le seigle ont cependant sensiblement perdu de leur valeur, en comparant leurs prix à celui du froment ; il n'en est pas de même de l'avoine ; le rapport a conservé une valeur à peu près rigoureusement la même. (*Correspondance mathém. et phys.*, de M. QUÉTELET ; Tom. V, 1^{re} livr.) A. Q.

241. ÉTAT DES RELIGIONS ET SECTES EN HOLLANDE.

On peut juger, par le relevé suivant, dressé en octobre 1826, de la proportion dans laquelle se trouvent entr'eux les membres des différentes congrégations religieuses dans cette contrée.

Église calviniste réformée.....	100,000
Catholiques romains.....	43,212
Évangélistes (ou Luthériens).....	22,263
Juifs d'origine espagnole, ou portugaise. 2,520	21,498
Juifs d'origine allemande, ou esclavone. 18,978	
Luthériens rétablis.....	9,845
Mennonites.....	1,946
Remonstrans.....	777
Episcopaux.....	237
Grecs, Arméniens, Quakers et autres sectaires..	107
TOTAL.....	200,784

(*Calign. Messeng.* ; Paris, 10 nov. 1828.)

242. ENSEIGNEMENT POPULAIRE AUX PAYS-BAS.

Il va s'établir dans le Hainaut une association dont le but est de favoriser les progrès de l'enseignement populaire, en fournissant aux individus peu aisés les moyens de se procurer à bas

prix les livres nécessaires à leur instruction. (*Courrier français*; 14 octobre 1828).

243. DESCRIPTION DE LA MAISON DE FORCE A GAND, ou Guide des voyageurs qui visitent cet établissement; précédée d'une notice historique depuis son origine jusqu'au 31 décem. 1827, avec 5 pl. lithogr.; par C. A. LE NORMANT. In-8°; prix, 1 fl. (2 fr. 11 c.) Gand; Dujardin.

Ce n'est pas sans quelque intérêt qu'on lit le petit ouvrage que nous annonçons; non-seulement il donne une description très-détaillée de cette prison dont Marie-Thérèse jeta les fondemens, mais encore l'auteur entre dans les moindres détails sur cet établissement où le malheureux expie dans le travail les fautes qu'il a commises dans la société, qui le rejette de son sein, et, en attendant l'instant où il y rentrera, il acquiert un état qui lui manquait pour vivre en honnête homme. (*Revue bibliog.*; 31 mars 1828).

244. HISTORISCH ONDERZOEK, etc. — Recherches historiques sur l'origine et la vraie dénomination des lieux publics, et sur quelques autres antiquités de la ville d'Anvers. In-8° de ix et 293 p., av. fig. Anvers, 1828; Van der Hey.

Le travail sur le nom des rues qui, au premier coup-d'œil, paraît dénué d'intérêt; a tiré de l'oubli des noms qui ne méritent pas d'y être condamnés, ainsi que des traits de mœurs intéressans. Une pièce tirée des archives de la ville, offre, par exemple, des détails très-curieux sur un spéculateur du XVI^e siècle, aussi habile et aussi entreprenant que les financiers de nos jours, mais d'une industrie honnête, d'une hardiesse légitime: c'était Gilbert Van Schoonbeke qui construisit la *nouvelle ville* en 1547. Des chartes non publiées par Miræus, sont relatives aux agrandissemens d'Anvers, et servent à nous faire connaître l'ancien système municipal. Parmi les anecdotes qui caractérisent mieux les époques diverses, que les peintures ou les réflexions les plus ingénieuses, je citerai celles de quelques bourgeois condamnés, en 1396, pour fréquentation de filles publiques ou de folle vie (*putierscape*), à accomplir un pèlerinage à St-Jacques en Galice, et à faire construire, à leur retour une verge des murs de la ville. Les amateurs de la statistique ne

manqueront pas de consulter un dénombrement des maisons et foyers de la ville d'Anvers, exécuté par les commissaires-députés du Brabant, en 1496, et la comparaison qu'on établit entre cet état de choses et ceux des années 1480, 1526 et 1827. On y voit qu'en 1480, Anvers comptait 5118 maisons dans ses murs, dont 182 inhabitées, et 471 maisons du *St.-Esprit* ou *Maisons de pauvres*. Hors les murs, il y avait 550 habitations et foyers. En 1496, la ville s'était accrue de 1133 habitations. En 1526, le nombre total des maisons s'élevait à 8,785, savoir : 7943 dans l'enceinte des murs, dont 1262 à deux foyers, 166 à trois, 32 à quatre, 15 à cinq, 3 à six et 5 à sept. De plus, il y avait 14 couvens, comprenant 555 personnes. Les faubourgs avaient 842 maisons. — Dix planches ajoutent un nouveau prix à ce recueil. Deux représentent Anvers aux XV^e et XVI^e siècles. Le plan très-vaste de Virgile de Bologne a été reproduit par la lithographie. Nous dirons, à cette occasion, qu'au château d'Heverlé, appartenant au duc d'Aremberg, on rencontre dans un salon une vue du port d'Anvers, peinte en 1657, par J. B. Bonnecroy. Enfin, pour ne rien laisser à désirer, on a enrichi le livre de deux tables fort amples des lieux et des familles, suivies d'un glossaire de mots vieillis. (*Revue encycl.*; août 1828, p. 429).

245. COMMERCE DU CAFÉ A ANVERS.

Anvers a reçu en 1828, 362,073 balles et 5,008 barriques et barils de café; les ventes ont été de 341,120 balles et 3,330 barriques et barils. L'approvisionnement, au commencement de cette année, était de 145,000 balles et 300 barriques et barils; au 31 décembre 1827, la ville en avait 140,000 balles et 500 barriques et barils. (*Journal du Commerce*; 8 janv. 1829).

246. ANNUAIRE DE LA PROVINCE DE LIMBOURG, année 1828.

In-12. Maestricht; Nypels. (*Corresp. math. et phys.*; par A. QUETELET. IV^e livr., Tom. IV, 1828, p. 281).

Cet Annuaire est rédigé par la Société des amis des sciences et arts, établie à Maestricht. De petits ouvrages semblables, faits avec discernement par des hommes instruits, et pour les différentes provinces du royaume, formeraient des collections d'un haut intérêt, puisqu'on y trouverait les documens statistiques

des provinces, les valeurs relatives des poids et mesures, des notices historiques sur les anciens monumens, des observations météorologiques, etc. Tout ce qui concerne la météorologie est traité, dans l'Annuaire de Limbourg, avec un grand soin. Parmi les phénomènes dont il est fait mention, on parle d'une Aurore boréale, observée dans la nuit du 25 au 26 sept. dernier. Ce spectacle, très-rare dans nos provinces, n'a été vu que par un petit nombre de personnes; il s'est reproduit le 26 à 10 heures du soir, mais avec un très-faible éclat.

247. THE LIBRARY OF USEFUL KNOWLEDGE. — Bibliothèque des connaissances utiles. Traité préliminaire. But, avantages et agrémens de la science. Publié sous la direction de la Société pour la propagation des connaissances utiles. 5^e édit., 48 p. in-8°. Londres, 1827; Baldwin. (*Edinburgh Review*; juin 1827, p. 225).

Cette Société, établie à Londres, a pour objet de répandre les lumières dans les classes inférieures de la population, et de mettre à leur portée les connaissances qui présentent le plus d'utilité dans leur application pratique. Le moyen qu'elle emploie pour atteindre ce but est de faire composer et imprimer, dans le format le moins coûteux, des traités élémentaires sur les diverses branches des sciences naturelles et philosophiques, et d'en distribuer, au meilleur marché possible, un grand nombre d'exemplaires. On voit que cette Société n'a de ressemblance que par le nom avec celle qui s'est formée à Paris pour l'exploitation du *Bulletin universel*. Ses publications offrent plutôt de l'analogie avec les collections de résumés et de manuels entreprises en France depuis plusieurs années.

Le plan de l'association fut annoncé d'abord par M. Brougham, dans son Traité sur l'instruction populaire, publié en janv. 1825. Peu de temps après, au mois d'avril de la même année, la Société se constitua et compta, dès l'origine, parmi ses membres, M. Brougham, lord John Russel, le D^r Lushington, MM. Crawford, William Allan, et d'autres hommes distingués par leur mérite, ou par leur position sociale. Elle se procura des fonds par une souscription à laquelle les amis des lumières s'empresèrent de concourir; le duc de Bedford, entre autres, donna dans cette occasion des preuves de sa libéralité accoutumée.

Néanmoins, diverses circonstances ne permirent pas à la Société de réaliser ses plans avant les premiers mois de 1827. Elle commença par publier alors un discours préliminaire sur l'objet, les avantages et les plaisirs des études scientifiques (1). La *Revue d'Édimbourg* cite un fragment assez étendu de ce morceau qui semble répondre par le style comme par les pensées au but élevé que la Société se propose, et à la réputation des hommes éclairés qui en font partie. On y retrouve la plupart des idées émises par M. Ch. Dupin dans les écrits où il signale les bienfaits de l'instruction mise à la portée de la classe ouvrière. Les traités qui ont suivi la publication des discours préliminaires contiennent les élémens de l'hydrostatique, de l'hydraulique et des théories de l'air et de la chaleur. La Société a annoncé qu'elle serait succéder immédiatement à ces abrégés des sciences physiques une autre série de traités sur les sciences mathématiques.

Les principes qui ont déterminé la formation de la Société, et les résultats heureux qu'on doit attendre de ses efforts, sont très-bien développés dans l'ouvrage de M. Brougham que nous avons cité plus haut. Il est évident qu'il ne suffit pas que tout un peuple sache lire, et qu'il faut encore lui donner les moyens d'employer utilement cette faculté pour son amélioration morale et intellectuelle. Mais l'étude approfondie des différentes branches des connaissances humaines exige des sacrifices de temps et d'argent que les hommes qui vivent de salaires, sont le plus souvent dans l'impossibilité de faire. On ne peut donc leur rendre un plus grand service que d'en mettre les élémens à leur portée, par des traités simples et peu coûteux. Des avantages incalculables doivent résulter pour l'ordre social des habitudes morales que ces lectures sérieuses créent parmi le peuple, et de l'essor qu'elles donnent au génie d'invention et de perfectionnement dans les arts utiles. Ainsi que l'a parfaitement démontré M. Dupin dans son parallèle entre les départemens français, le nombre des hommes supérieurs dans les sciences est toujours proportionné au nombre de ceux qui en reçoivent les premières notions. Répandre les élémens des mathématiques dans le peuple, c'est créer vingt chances de plus pour retrouver un jour un Laplace et un Newton.

Les entreprises de ce genre méritent d'être encouragées par

(1) Voir le *Bull.* de 1828, Tom. XIV. (1^{er} vol. supplém., p. 24 et 33.)

tous les gouvernemens, et ne peuvent qu'être approuvées par les hommes éclairés de tous les partis. Mais on ne saurait espérer un assentiment aussi général en faveur de l'opinion émise par M. Brougham, qu'il convient de joindre, dans la bibliothèque populaire, aux élémens des sciences d'observation et de calcul des traités sur les sciences morales, politiques ou philosophiques.

On a souvent objecté à cette opinion, que les hommes du peuple n'ont ni le temps ni les moyens de vérifier et d'approfondir les idées qu'on leur communique; ils ne peuvent que les accepter toutes faites. De là vient qu'il est extrêmement important de ne présenter aux classes inférieures que des vérités incontestables, hors de toute discussion, et qui soient entrées, pour ainsi dire, dans le domaine du sens commun. Tel est le caractère des principes élémentaires de ces sciences qu'on a nommées *exactes*, parcequ'elles reposent sur des déductions évidentes par elles-mêmes, ou sur des faits constatés par l'expérience. Au contraire, il n'est pas une seule des doctrines servant de base aux sciences morales et politiques, qui ne soit l'objet, entre les hommes éclairés, de controverses plus ou moins violentes, dans lesquelles les grands intérêts de l'ordre social se trouvent souvent compromis. Il est donc permis de croire qu'il peut être dangereux de distraire le peuple de ses occupations habituelles, pour le jeter dans ces controverses où il ne peut apporter qu'une foi aveugle et un enthousiasme fanatique. Le danger est d'autant plus grand, qu'un parti ne peut faire pénétrer ses doctrines dans les classes inférieures, sans exciter les alarmes des partis opposés, et sans les autoriser à user de représailles en répandant à son tour des principes contraires, qui seront de même adoptés sans examen par ceux auxquels ces publications sont adressées. La simple énonciation de l'opinion de M. Brougham a suffi pour produire l'inconvénient que nous venons de signaler. Des membres de la haute aristocratie et du clergé de l'Angleterre n'ont pu voir sans inquiétude le projet de répandre dans le peuple des traités politiques empreints d'un esprit très-libéral. Ils ont songé de leur côté à former une association pour la publication d'ouvrages populaires consacrés à la défense des principes de l'église et de l'état. Le libraire Murray a même fait circuler un prospectus

de ces publications, sous le titre de *Bibliothèque nationale*, en indiquant l'époque où elles devaient commencer à paraître. Mais il semble que ce projet n'a pas eu de suite, et qu'il n'en est encore résulté autre chose que le prospectus, soit que l'association n'ait pu prendre assez de consistance pour réaliser ses plans, soit qu'elle y ait renoncé en voyant que la *Société pour la propagation des connaissances utiles* se bornait à publier des traités élémentaires sur les sciences naturelles, et avait ainsi la sagesse de se renfermer dans les limites que son titre même lui impose (1).

L'article de la Revue d'Édimbourg, auquel nous empruntons ces détails, est presque entièrement consacré à une polémique très-vive en faveur de la Société fondée par M. Brongham, contre le projet de *Bibliothèque nationale*, et contre une autre entreprise rivale qui répand des livres à bon marché, sous le titre de *Bibliothèque du peuple*. Cette dernière paraît avoir adopté un genre bien modeste, si l'on en juge par les titres de quelques-unes de ses publications, telles que *Les merveilles de l'art et de la nature*, *Le compagnon du coin du feu*. De pareilles productions sont sans doute d'un ordre très-inférieur; mais elles n'en ont pas moins un certain degré d'utilité pratique, et on ne saurait leur refuser l'estime due à tout ce qui peut contribuer à faire pénétrer les bienfaits de l'instruction dans les classes qui en sont encore privées.

J. DE P.

N. d. R. — Notre Recueil étant ouvert à toutes les opinions, nous avons dû laisser à notre estimable collaborateur la libre expression de la sienne sur l'instruction populaire; mais le rappel aux principes étant aussi l'un de nos devoirs, nous nous croyons obligés de protester contre les conséquences exagérées que l'on pourrait tirer de ses observations, conséquences qu'il n'adopterait sûrement pas lui-même. Nous croyons, comme lui, qu'il ne faut pas jeter le peuple au milieu de vaines controver-

(1) Il paraît cependant qu'en ce moment le libraire Murray reprend le projet de publier une encyclopédie populaire sous le titre de *Bibliothèque des connaissances amusantes*. Walter-Scott, M. Lockhart son gendre et le poète Southey prennent part à cette entreprise; on annonce comme étant sous presse des *Essais sur la plantation et le jardinage* par le célèbre romancier écossais.

ses; mais s'il y a une vérité reconnue aujourd'hui, c'est précisément la nécessité de prémunir les masses par l'instruction contre des erreurs nuisibles; c'est qu'il existe en morale, en politique et en philosophie pratiques un certain nombre d'idées saines, que l'intérêt, le préjugé ou la passion seuls contestent encore; c'est qu'enfin, loin de tenir hors de la portée des masses ces inspirations du bon sens et de la raison publique, ce qui importe le plus à la société, est le soin de les en pénétrer par une instruction simple et solide. Si tel est, comme on le croit, le but de la *Société anglaise pour la propagation des connaissances utiles*, et de M. Brougham, en particulier, leur zèle ne mérite que des éloges, et les efforts tentés en sens contraire ne seraient qu'une preuve de plus pour l'utilité de leurs travaux.

248. MONNAIES DANS LA GRANDE-BRETAGNE.

Il y a fréquemment à l'hôtel des Monnaies à Londres, 8 balanciers en activité durant 10 heures par jour. On estime que cette opération détruit chaque jour, l'un portant l'autre, en tout 8 couples de coin. Chaque balancier fabrique 3,600 pièces par heure; mais en admettant les retards accidentels que peut éprouver la fabrication, on peut évaluer à 30,000 pièces le produit journalier de chaque balancier, et, par conséquent, à 240,000 pièces celui des 8 balanciers. (*Courier. — Galign. Messeng.*; 24 août 1827).

249. THE LATE CRISIS IN THE MONEY MARKET IMPARTIALLY CONSIDERED. — Examen impartial de la dernière crise survenue sur le dernier marché à l'argent. Londres, 1826. (*Edinburgh Review*; juin 1826; p. 70.)

Une révolution, une crise a eu lieu; elle a été soudaine, il importait de la connaître; mais chaque opinion l'a envisagée sous un point de vue qui se rapprochait de ses doctrines.

Les causes peuvent être des circonstances politiques, et dans ce cas l'économie publique a le droit de s'en occuper; ou bien elles tiennent à des considérations particulières qui sont hors de son examen.

On examine la question de cette crise financière, dans les 3 hypothèses 1° d'un faux calcul dans le mouvement donné à la production industrielle; 2° dans le mécompte du marchand qui

s'est donné au trafic d'une espèce de denrées; 3° enfin dans les changemens de prix des marchandises, qui dérangent celui de l'argent, lequel prend alors plus ou moins d'importance suivant sa rareté.

Les mécomptes des producteurs ont été signalés par une ressemblance de résultats qu'il est bon de suivre. Une circonstance vient-elle à déranger l'équilibre entre la production et la demande, l'on exagère et l'espérance et la crainte; la production manque, les producteurs ne croient pas pouvoir trop créer; cette surabondance, cet emploi au-delà des besoins réclame des capitaux pour acquérir, et l'avilissement du prix est une conséquence de la trop grande quantité de marchandises présentées au marché. Le blé est-il rare, la culture s'étend outre mesure; le blé est-il commun, la culture est abandonnée; un tableau des prix du blé et des permissions d'enclorre et de défricher vient à l'appui de cette théorie de l'équilibre entre les prix et les quantités de marchandises. La destruction de St.-Domingue a triplé pour quelques années le prix du sucre et du café. Le Brésil, les îles anglaises, ont comblé le vide, et les prix ont descendu au-dessous de ce qu'ils étaient en 1789.

Le commerce des soies, des blés, des sucres, offre cette fluctuation éternelle qui tend à équilibrer le prix et la quantité des marchandises en raison de la consommation. L'augmentation appelle un plus grand capital; la rareté de l'argent arrête le mouvement d'ascension, la stagnation est courte, et le prix descend bientôt par l'effet de la crainte au-dessous de son niveau. Aucune diminution n'a une influence plus directe et plus prompte que la diminution des droits sur une denrée.

La restriction dans la liberté du commerce, les prohibitions, ont pour résultat la fluctuation, l'incertitude du prix. L'action première est dans le but de l'institution du droit; le 2° effet est la paralysie de la branche attaquée; la liberté améliorera au jour de la détresse; elle conservera et attendra dans l'abondance; elle peut seule limiter la production.

Les mécomptes dans le mouvement des marchandises peuvent causer des embarras; la spéculation, quand elle dépasse les circonstances de probabilités, est renversée par les événemens; les marchands, en se précipitant ou en s'éloignant d'un article, occasionent ces dangereuses fluctuations. Le marché offre un

excès ou un défaut de l'objet en spéculation ; ainsi l'argent s'élève dans sa valeur relative, et il y a embarras. Les faits sur lesquels on a fondé une spéculation, lorsqu'ils sont peu certains, amènent cette fluctuation pour les particuliers ; lorsqu'ils sont faux et généralement consacrés, l'anomalie est complète.

Aucun commerce n'offre plus de danger en ses anomalies que le commerce de blé : les fluctuations tiennent souvent aux plus petites causes, et la prudence est souvent en défaut.

Une abondance ou une rareté subite de capitaux change tous les calculs et se termine par les embarras du commerce en général. On a assigné, en 1824 et 1825, pour cause de la manie commerciale qui a troublé l'État, l'abondance du numéraire. L'acte de 1819, qui restreignait la masse des capitaux circulans fut rapporté en 1822, et on laissa aux banques provinciales leur circulation jusqu'en 1833, mesure sollicitée, mais qui, en dérangeant les calculs des banquiers, a amené leur malaise. La liberté donnée à tous les individus de se constituer banquiers et d'émettre des valeurs, était absurde ; la restriction subite de ce pouvoir dont on avait usé outre mesure, a créé des non-valeurs et causé des pertes immenses. Les banques ne réussissent que quand il y a sécurité, que l'établissement n'a pas fait d'émissions telles, qu'elles ne puissent être réalisées ; le cas contraire arrivant, il y a déficit et embarras. Il convient d'user sobrement de la puissance d'émettre des valeurs de circulation. Le crédit, suivant l'énergique expression de lord Liverpool, cesse quand vous permettez *au savetier et au marchand de fromages* d'usurper la prérogative royale, en frappant monnaie sans coin ni contrôle.

Le mécompte de la spéculation du marchand, l'excès de la production, la diminution des valeurs circulantes, les encombrements sans issue des denrées, voilà, en résumé, les causes de la crise.

250. COMMERCE DE LA GRANDE-BRETAGNE. — La comparaison suivante du nombre des banqueroutes qui eurent lieu en Angleterre dans les années 1826 et 1827, atteste une amélioration sensible dans la condition des classes commerciales et manufacturières : en 1826, le nombre des faillites, en Angleterre, s'éleva à 1600 ; en 1827, il ne fut que de 1366 : diminution, 234, dont 100 dans le comté d'York ; ce qui la porte à environ 16 pour cent, à l'égard du pays en général, et à 50 pour cent re-

lativement au Yorkshire, en particulier. (*Leeds Mercury*. — *Galign. Messeng.* ; Paris, 19 janv. 1828.)

251. COMMERCE DU COTON DANS LA GRANDE-BRETAGNE. — Nous avons fait connaître l'importance de la consommation de coton en France (Voy. ci-dessus, n° 234) : en 1828, elle a été de 249,000 balles. Dans la Grande-Bretagne, la consommation a été de 732,000 balles, ainsi qu'on le verra par le détail ci-après :

Les importations se sont élevées à Liverpool à 630,245 balles.

à Londres, à 70,953

à Glasgow, à 48,354

749,552

Existences au 1^{er} janvier 1828,

452,200

1,201,752

Exportations en 1828,

63,700 balles.

405,900

Existences au 31 décembre,

469,600

Quantité consommée dans le royaume, en 1828, 732,152 balles, dont 658,100, ou 12,665 balles par semaine, ont été consommées en Angleterre, et 94,050 ou 1,424 balles par semaine en Écosse. Le total de la consommation hebdomadaire du royaume s'élevant ainsi à 13,709 balles, présente, pour l'année 1828, une augmentation d'environ 400 balles par semaine. (*Journal du Commerce* ; 16 janv. 1829.)

252. I. MORAL STATISTICS OF THE HIGHLANDS AND ISLANDS OF SCOTLAND. — Statistique morale de la Haute-Écosse et des îles, d'après les renseignements adressés à la Société d'Inverness pour l'éducation des pauvres. Inverness; 1826.

253. II. STATEMENT AND REPRESENTATION RESPECTING THE PAROCHIAL SCHOOLMASTERS OF SCOTLAND. — Notes et observations concernant les maîtres d'école dans les paroisses d'Écosse. Dumfries, 1825.

254. III. CONSIDERATIONS ON THE SYSTEM OF PAROCHIAL SCHOOLS IN SCOTLAND. — Considérations sur le système des écoles paroissiales en Écosse, et sur l'avantage d'en établir dans les grandes villes; par Thom. CHALMERS. Glasgow; 1819.

255. IV. STATEMENT OF THE EXPERIENCE OF SCOTLAND WITH RE-

CARD TO THE EDUCATION OF THE PEOPLE. — Notes sur l'expérience de l'Écosse par rapport à l'éducation du peuple. Dumbfries, 1825.

256. V. RETURNS ON PAROCHIAL EDUCATION IN SCOTLAND. — Relevés officiels, concernant l'éducation dans les paroisses d'Écosse, et imprimés par ordre de la Chambre des communes. 1826. (*Edinb. Review*; juin 1827, p. 107.)

L'Écosse étant depuis long-temps renommée pour sa haute civilisation, ainsi que pour l'instruction et le caractère moral de toutes les classes de sa population, il est intéressant d'observer les moyens par lesquels un pays pauvre, sans cesse agité par les révolutions ou les guerres, et placé à l'extrémité la plus reculée de l'Europe, s'est élevé à un tel degré de perfectionnement intellectuel.

Il paraît que l'aristocratie écossaise a manifesté de très-bonne heure le louable désir de sortir de l'état de barbarie où toutes les nations chrétiennes étaient plongées au moyen âge. Dès le 15^e siècle, on trouve des statuts qui prescrivaient impérativement aux familles d'un rang élevé de donner à leurs enfans une éducation littéraire, et le siècle suivant commence à présenter quelques traces d'un système général d'instruction populaire. Néanmoins, les guerres et les troubles civils ne permirent pas à ces germes heureux de se développer jusqu'à l'époque de la grande révolution qui eut lieu à la fin du 17^e siècle.

Ce fut en 1696, qu'un acte mémorable du Parlement décida qu'il y aurait une école et un maître salarié dans chaque paroisse, et affecta des fonds permanens aux dépenses de ces institutions. Cet acte établit sur des bases fixes le seul état de choses qui puisse assurer au peuple les bienfaits de l'instruction primaire, savoir, un système complet d'écoles paroissiales existant en vertu des lois et soutenues par des ressources qui reposent sur des garanties légales. Trois modes différens peuvent être employés pour propager l'enseignement élémentaire; on peut rendre cet enseignement gratuit et salarier le maître sur les fonds publics, ou laisser le salaire du maître entièrement à la charge des familles; ou enfin accorder au maître sur les fonds de l'État un salaire qui ne suffise pas pour rendre l'instruction tout-à-fait gratuite, mais qui permette de la donner au moindre prix possible. Dans le premier mode, celui de l'enseignement gratuit, il est à craindre que le peuple n'attache pas assez d'importance à

un bienfait dont il ne sent pas le prix, et qu'il ne néglige d'en profiter, précisément parce qu'il ne lui coûte rien. Dans le second mode, où les familles ont tout à payer, il arrivera souvent que les sacrifices seront au-dessus de leurs facultés, et le découragement qui en sera la suite, tournera au préjudice des lumières. Dans le troisième mode, au contraire, les dépenses que les parens ont à supporter sont assez modérées pour ne pas excéder leurs moyens, et suffisent cependant pour qu'ils se sentent intéressés à ce que l'instruction de leurs enfans soit aussi prompte et aussi complète qu'il est possible. Tels sont les motifs qui ont fait adopter ce dernier mode en Écosse, où il a reçu depuis un siècle et demi la sanction de l'expérience.

Des considérations d'un autre genre sont ressortir les immenses avantages d'un système légal d'instruction primaire. L'influence exercée sur les esprits par la seule existence d'un établissement public accessible à tous, et que le peuple a toujours devant les yeux, est plus importante qu'on ne pense. L'école du village prend sa place dans les sentimens de famille, dans les souvenirs d'enfance; les habitudes se forment, une sorte de préjugé s'établit, et il faudrait du courage pour se singulariser en laissant ses enfans dans l'ignorance, lorsque tout le monde envoie les siens à l'école. Le mobile le plus puissant sur les masses après l'habitude, c'est l'amour-propre. De là vient que le succès d'une école dépend beaucoup de la considération qui s'y attache. Lorsque les écoles sont entièrement gratuites, elles ne peuvent être fréquentées que par la dernière classe du peuple; les maîtres et les établissemens ne sont pour les classes supérieures qu'un objet de mépris, et ce sentiment descend bientôt jusque dans les rangs inférieurs de la Société. Cet effet est encore bien plus marqué, lorsque les écoles gratuites, au lieu d'être entretenues par l'État, ne se soutiennent que par la charité des particuliers. Alors, l'instruction populaire participe du caractère honteux de la mendicité, et devient presque un sujet d'humiliation pour ceux qui la reçoivent. Au contraire, lorsque les écoles sont une institution nationale aux bienfaits de laquelle toutes les classes se trouvent également appelées à prendre part, lorsque les maîtres, revêtus d'un caractère officiel, jouissent d'une considération due à leur position sociale et à leur mérite personnel, l'instruction devient pour le peuple un véritable sujet d'orgueil; il sent qu'elle le rapproche des classes

supérieures, qu'elle l'élève au-dessus de sa condition ; et il n'y a pas de sacrifices qu'il ne soit prêt à faire pour y participer.

Tel est l'admirable système sur lequel repose en Écosse l'institution des écoles paroissiales ; telles sont les causes qui ont assuré à la population de ce pays une supériorité morale qu'on ne saurait lui contester.

D'après l'acte du Parlement que nous avons cité, chaque paroisse est obligée de s'imposer une taxe spéciale pour l'entretien de son école, et, de peur qu'une économie mal entendue ne portât les propriétaires à ne voter que des sommes insuffisantes ; le Parlement a déterminé le minimum du salaire fixe qui doit être alloué aux maîtres, indépendamment de ce qu'ils reçoivent de leurs écoliers. Ce minimum, qui avait été fixé, en 1696, à 7 l. st., est resté le même pendant 107 ans. Enfin, en 1803, on a senti qu'il était devenu insuffisant par suite du renchérissement de toutes les denrées dans ce long intervalle ; et un nouvel acte du Parlement a élevé le minimum du salaire à 16 l. st. et le maximum à 22 l. st. ; il a décidé en outre que chaque paroisse serait tenue de fournir au maître d'école une maison contenant deux pièces, dont une pour la cuisine, et un quart d'acre de terrain pour jardin. Les maîtres d'école sont choisis par les propriétaires (*héritors*), à la charge desquels la loi a mis leur salaire ; ils sont placés sous la surveillance immédiate du ministre de la paroisse et sous la juridiction des cours ecclésiastiques ; pour ce qui concerne l'instruction, ils doivent seulement justifier qu'ils possèdent les diverses connaissances que le ministre et la majorité des propriétaires jugent convenable de faire enseigner dans l'école. Tous montrent la lecture, l'écriture et le calcul ; il n'est pas rare d'en trouver qui y joignent l'enseignement du latin, de la géographie, des mathématiques, et même du français et du grec. Aussi, voit-on les enfans des familles les plus honorables suivre les écoles paroissiales avant de se rendre dans les collèges ou dans les universités, et les liens que cet usage établit entre les différentes classes de la Société ne sont pas un de ses moindres avantages.

Ces écoles paroissiales, dont l'Écosse se glorifie avec raison, ne sont pas d'ailleurs les seuls établissemens consacrés à l'instruction primaire. Il existe, dans différentes parties du royaume, des Sociétés philanthropiques qui entretiennent à leurs frais un grand nombre d'écoles. Ces associations, et particulièrement celle

que l'on connaît sous le nom de *Société pour la propagation de l'instruction chrétienne*, ont fondé avec leurs seules ressources 324 écoles dans les *Highlands*. Enfin, tout individu présentant des garanties morales suffisantes peut établir une école, en se soumettant à la surveillance et à la juridiction du clergé.

Il est à remarquer que les hommes de l'Écosse les plus distingués par leurs lumières et leurs opinions libérales se plaignent de ce que le nombre des écoles particulières s'accroît de jour en jour au préjudice des écoles paroissiales instituées par le Gouvernement. On voit que, sur ce point, leur opinion est bien différente de celle d'un parti assez nombreux en France, qui pense que le Gouvernement ne devrait pas se mêler de l'instruction publique, et qu'elle devrait être entièrement abandonnée aux spéculations de l'industrie privée.

Le nombre légal des écoles paroissiales n'ayant point varié depuis 1696, il est évident qu'elles ne doivent plus suffire aux besoins de la population, surtout dans les villes et les provinces industrielles, où elle s'est accrue plus rapidement. C'est ce qui a donné naissance au grand nombre d'institutions particulières qui s'élèvent en concurrence avec ces écoles. D'après le dénombrement de 1812, la population de l'Écosse est de 1,805,658 âmes. Un rapport fait au Parlement en 1818, estime le nombre des enfans fréquentant les écoles à 160,788, dont 54,161 seulement pour les écoles paroissiales, et 106,627, ou près du double, pour les institutions particulières. A la même époque, on comptait 942 écoles paroissiales et 2222 écoles particulières dans toute l'Écosse. La prépondérance de ces dernières est encore bien plus sensible dans certains districts, et surtout dans ceux où se trouvent les grandes villes. Ainsi, dans le comté de Mid-Lothian, qui comprend Edimbourg, il n'y avait, en 1818, que 25 écoles paroissiales, contenant 1704 enfans, et 97 écoles particulières, contenant 4312 enfans. Dans le comté de Lanark, qui comprend Glasgow, il y avait 56 écoles paroissiales, contenant 3,437 enfans, et 307 écoles particulières, contenant 18,270 enfans.

Le rédacteur de la *Revue d'Édimbourg* déplore vivement cet état de choses, dont la conséquence inévitable lui paraît être la destruction du système d'instruction nationale, dont l'Écosse a recueilli tant de fruits. Il se plaint aussi de ce que la considération des maîtres d'écoles, qui devraient tenir dans les paroisses

ses le premier rang après le ministre, décroît chaque jour, soit parce qu'ils ne sont pas assez payés, soit parce qu'on n'est pas assez difficile sur le choix des sujets. Il voudrait qu'on augmentât le nombre des écoles, ce qui a été fait en partie par l'acte de 1803, qui a autorisé les paroisses à entretenir un second maître, si elles le jugent convenable, qu'on élevât le salaire des maîtres au-dessus du taux fixé par les lois existantes, enfin qu'on exigeât d'eux des conditions d'instruction plus sévères, et notamment qu'on les obligéât à prouver qu'ils ont suivi des cours d'humanités.

Au reste, il ne faut pas croire que toutes les parties de l'Écosse soient également bien partagées sous le rapport de l'enseignement. Dans le nord du royaume et dans les *Highlands*, la pauvreté du pays et la dissémination de la population semblent apporter des obstacles insurmontables à la propagation des lumières. Une société formée à Inverness, dans le but spécial de répandre l'instruction parmi les pauvres montagnards, a fait recueillir à ce sujet des renseignemens très-circonstanciés et très-exacts, desquels il résulte que, dans ces contrées, la moitié de la population ne sait pas lire. Le nombre des hommes au-dessus de l'âge de 8 ans, dépourvus de toute instruction, s'élève à 70 sur 100, dans la partie occidentale des comtés d'Inverness et de Ross. Dans le reste de ces comtés, ainsi que dans les montagnes de Moray, Cromarthy et Sutherland, la proportion est de 40 sur 100, et de 30 sur 100 dans les montagnes de Perth. D'après les chiffres que nous avons donnés plus haut, le rapport du nombre des enfans fréquentant les écoles à la population est, pour l'Écosse entière, d'1 sur 11.

Après le tableau que nous venons de présenter de l'état de l'enseignement primaire en Écosse, et surtout du point de vue sous lequel la question est envisagée par les hommes éclairés de ce pays, il est pénible de reporter nos regards sur la France, et de considérer la situation déplorable de l'instruction populaire dans notre patrie. Nous n'essaierons pas de développer cet affligeant parallèle. Nous nous bornerons à observer que le Gouvernement en France n'alloue aucun fonds pour les écoles, et qu'elles ne sont soutenues que par des spéculations particulières ou par les ressources de la charité; que surtout dans les cam-

pagnes, les maîtres, par suite de leur ignorance ou de leur pauvreté, ne jouissent d'aucune considération; que les écoles primaires ne sont, en général, fréquentées que par les dernières classes du peuple; qu'enfin, bien loin d'avoir une école paroissiale pour chaque commune, ce qui ne suffit pas en Écosse aux besoins du tiers de la population, plus de la moitié de nos communes sont dépourvues de tout moyen d'enseignement.

J. DE P.

257. **EXPOSÉ DE L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DU ROYAUME (DE SUÈDE)**, depuis la dernière diète (1824), donné au château de Stockholm, le 15 novembre 1828.

Cet exposé, qui nous a été communiqué manuscrit avec une obligeance toute particulière, est un document d'un grand intérêt. Il a été présenté à la Diète au nom du Roi, et il contient l'indication de tout ce qui a été fait par le prince, ou par ses ordres, dans les diverses branches du service public, pendant l'espace de cinq ans, dans l'intervalle d'une diète à l'autre. C'est, en même temps, un état de la situation du royaume, sous tous les rapports qui peuvent intéresser le prince et la nation. Nous regrettons que notre cadre nous permette à peine d'en saisir les traits principaux dans cette analyse toujours très-succincte elle-même sur chacun des objets qu'elle embrasse, et que le défaut de connaissances locales suffisantes sur des points particuliers à la Suède, rend quelquefois difficile à comprendre hors de ce pays. Nous nous attachons à ce qui peut servir à caractériser l'esprit du peuple et du gouvernement suédois dans le progrès des institutions les plus intéressantes pour la prospérité publique.

Relations avec les autres pays. — L'exposé mentionne comme devant préparer au commerce et à la navigation suédoise des avantages importants les traités conclus avec l'Angleterre, le Danemark, la Prusse, la Porte-Ottomane, les États-Unis, les Pays-Bas, l'état de l'Église, sur le pied d'une réciprocité utile à toutes les parties contractantes, et qui ont fait cesser, ou diminué les restrictions et les taxes jusqu'alors nuisibles aux progrès de leurs rapports commerciaux. Dans un moment où les prohibitions et les restrictions comptent encore des partisans opiniâtres, on remarque la réduction au tiers, prescrite par le

roi, des taxes sur les denrées coloniales importées par bâtimens américains, dans la vue d'encourager les États-Unis à se fournir de fers en Suède.

Administration intérieure. — Religion. — Instruction. — Une traduction nouvelle des saintes écritures se prépare par les soins d'une commission; les Sociétés bibliques continuent la distribution des Bibles; le Catéchisme a été traduit en finnois et en lapon. On poursuit la division et la classification des cures, la séparation des fermes (*Hemman*), la construction de nouvelles églises, etc. Des mesures ont été prises pour la propagation de l'enseignement en Laponie et dans d'autres provinces, objet sur lequel les consistoires exercent leur surveillance. Le roi, éclairé sur les grands avantages de l'enseignement mutuel, le leur recommande vivement. Un projet complet d'ordonnance a été préparé pour l'établissement d'écoles primaires dans les campagnes. Des écoles ont été construites; des secours ont été donnés à cet effet par le roi sur sa caisse. 2,000 rxd. ont été accordés à la Société de Stockholm pour la propagation de l'enseignement mutuel, afin de faciliter le prompt établissement des écoles de ce genre. De nouveaux gymnases ont été fondés à Stockholm, dans l'île de Gottlande, à Soolvitsborg (diocèse de Lund). L'Académie de cette dernière ville a été l'objet de dispositions financières favorables à ses progrès. Cependant la somme de 5,000 rixd. par an, accordée jusqu'alors à cette université et à celle d'Upsal, pour des bourses médico-théologiques, a été réduite à 2,000, d'après le vœu des États-Généraux. Des secours ont été accordés pour des voyages scientifiques dans les pays étrangers. On a fait toutes les dispositions préparatoires pour la discussion future d'un plan général de changemens ou modifications dans le système de l'instruction publique.

Législation. — Deux professeurs ont été chargés d'une rédaction nouvelle et complète des anciennes lois de la Suède. Le recueil de celles de la Westrogothie a été publié. Une gazette officielle, ayant pour titre: *Collection d'ordonnances suédoises*, paraît régulièrement depuis 1825.

Un code civil, un code pénal se préparent. On recueille sur ces projets les observations des fonctionnaires publics et des particuliers. Une partie de ces observations a déjà été imprimée.

Santé publique. — Établissmens de bienfaisance. — Le nom-

bre des médecins de provinces a été augmenté. On a travaillé à favoriser davantage la vaccine. Une Commission a été chargée d'examiner l'état des institutions sanitaires, et de proposer les améliorations nécessaires. On prépare une meilleure organisation des hôpitaux. Il y aura 3 hospices centraux, dont 2 à Malmoe, et 1 à Wadstena, qui sont déjà, en partie, en activité, et dont on a reconnu l'avantage pour l'amélioration du traitement des insensés. Ces établissemens ont amené la suppression de six hôpitaux moins utiles.

Administration. — Le système d'administration a aussi été régularisé et amélioré. Un Institut central vétérinaire a été formé à Stockholm; une ordonnance nouvelle a pourvu aux meilleurs moyens de prévenir, ou de faire cesser les épizooties. Les établissemens de bienfaisance ont été l'objet de soins spéciaux.

Répression des délits et crimes. — Les maisons nouvelles de correction, établies à Stockholm et à Malmoe, ont été en partie mises en activité avec succès. Un corps de pionniers, formé de condamnés, a été décrété par le roi, en oct. 1826, afin de les ramener à une bonne conduite par des occupations convenables, un traitement correctionnel et la discipline militaire; ce corps est composé de 300 hommes.

Agriculture, Économie rurale. — Des mesures nouvelles ont pourvu à la division et à l'aliénation des terres (*Hemmansklyfning* et *Skattehemman*), pour encourager la culture, en favorisant les cultivateurs industriels. Les partages des communaux se poursuivent dans les mêmes vues. 269 colonies ont été établies; 32,500 rixd. sont consacrés annuellement à protéger ces colonisations, ainsi que les partages des domaines de la Couronne, qui se trouvent sans autre emploi. Les marais de *Dagsmassen* en Ostrogothie ont été desséchés. Près de 600 arpens de terre, rendus à la culture, ont fourni de riches récoltes. Un Institut forestier a été établi à Stockholm, pour former des élèves dans cette partie. Le roi a fondé à ses frais un prix pour le meilleur ouvrage sur cette matière, applicable à la Suède.

Mines. — Le fer en fonte de Suède a excédé de 3,000 skeppund⁽¹⁾ le produit antérieur. Des autorisations pour l'établissement de nouvelles forges ont été accordées pour environ 12,800 skepp. de fer en barres, et 4,000 de fer grossier (*Amnessmide*). 8

(1) Le skeppund vaut 400 liv. pes.

nouvelles fondéries ont été établies. La province de *Norrbotten* a vu se développer cette branche d'industrie. Le roi a fait des fonds pour l'établissement d'une manufacture à laminoirs. Le nombre des élèves a été augmenté à l'école de *Fulda*, pour l'instruction pratique des mineurs. Le roi a donné à cette école une collection de minéraux qui lui appartenait.

Population. — D'après les documents officiels de 1816 à 1820 inclus, elle s'était accrue de 119,624 âmes, soit, près de 23,925 par an. Fin de 1820, elle présentait un total de 2,548,650. De 1821 à 1825, il y a eu progrès total de 186,562, soit, par an, environ 37,312. Elle montait, à la fin de 1825, au total de 2,771,252 âmes. L'accroissement de 43,850 âmes pour 1825, était jusqu'alors sans exemple. A l'époque actuelle (fin de 1828), la population de la Suède peut être évaluée à 2,860,000 âmes, résultat qui promet pour une époque prochaine une population égale à celle du royaume lorsqu'il possédait la Finlande. Les détails sur cet objet important sont consignés dans un rapport du Bureau, dit *Tabell-Commissionen* (1). Il y a un projet de réorganisation de ce Bureau, et de création d'un Bureau statistique.

Corps administratifs et judiciaires. — Au moment où l'on s'occupe en France de lois sur l'administration communale et départementale, et où l'on y discute depuis long-temps la question des attributions respectives des tribunaux et de l'administration, il est curieux de remarquer que la séparation de ces attributions est une chose décidée en Suède, et que l'on procède à l'exécution de ce plan par une fixation définitive des attributions respectives, laquelle ne laissera rien à l'administration de ce qui est réellement du ressort des tribunaux.

Incendies. — L'application des réglemens aux villes où ils n'étaient point en usage, a été prescrite. On a renouvelé les ordres pour l'emploi de la méthode de M. Von Aken, et de la matière composée par lui pour éteindre le feu, dont, est-il dit dans l'exposé, l'expérience a suffisamment prouvé l'efficacité, partout où l'on a pu s'en servir. Il serait bien à désirer, d'après cette observation, que la méthode et la matière inventées par M. Von Aken fussent connues et employées en France et partout.

Postes aux chevaux. — On prend des mesures pour alléger la charge de la fourniture des chevaux aux voyageurs par le moyen d'entreprises au rabais.

(1) Nous rendrons compte de ce rapport.

Armée. — Nous remarquons ici l'allocation de fonds pour étendre, dans l'armée suédoise, l'usage des exercices gymnastiques, dont, est-il dit dans le rapport, on a reconnu la grande utilité. On a continué la construction des forteresses de Wanas et de Carlskrona. Une augmentation de fonds accordée par le roi pour ces travaux, en occupant les habitans les plus nécessiteux de la province de Skaraborg, a contribué à adoucir pour eux le fléau de la disette de 1826. L'ajournement des campemens pour l'exercice des troupes et de la conscription, une réduction de taxes ont opéré en général dans le même sens; des travaux publics aux canaux, aux routes, aux autres constructions, ont amélioré le sort d'une grande partie de l'armée qui y a été employée. L'artillerie a été augmentée, au moyen de la dissolution du régiment du roi et par d'autres mesures.

Il a été donné plus d'extension à la manufacture d'armes de la ville de *Carl Gustaf*. L'établissement de cuisines pour la troupe, à Stockholm et ailleurs, a eu d'heureux résultats pour leur état sanitaire, l'ordre et la discipline. On a régularisé les adjudications des objets matériels pour le service, et préparé l'amélioration de celui de la caisse des pensions pour l'armée de terre et la marine, ainsi qu'un règlement pour augmenter les traitemens des officiers. Des mesures ont été prises d'après le vœu des États, pour rectifier et rendre plus égale la charge extraordinaire de fournir des contingens de soldats (*Extra-Rotering*): d'autres dispositions tendent à régulariser et à alléger diverses charges de même nature. La fabrication du salpêtre s'est beaucoup accrue. Il en a été confectionné en 1827, 24,531 lispund 12 livres 19 onces, près de 50 p. 100 au-delà de la quantité comprise dans l'impôt en salpêtre, à raison de 3 livres par *hemman*.

Marine. — Dans l'intervalle des diètes, on a construit 2 nouveaux vaisseaux de ligne, 2 bâtimens à bombes, 34 chaloupes canonnières ouvertes et 2 pontées, 2 autres vaisseaux de ligne et 1 frégate sont près d'être terminés. On a rebâti 2 vaisseaux de ligne, 30 chaloupes canonnières ouvertes et 12 pontées.

La construction de l'école des mousles, du corps de garde et des enfans-trouvés a été achevée à Carlskrona. 1 magasin d'inventaires, 1 maison pour ateliers de l'artillerie navale, ont été construits à Stockholm. On travaille à l'érection d'une nouvelle

église dans l'île de l'Amirauté (*Skeppsholmen*). Les vieux bâtimens de guerre se vendent avec avantage pour la construction de vaisseaux neufs. On prépare l'établissement de pépinières de bois de chêne pour les constructions. Une diminution des droits de pilotage et de fanal est aussi préparée. On continue les recherches hydrographiques pour la sûreté de la navigation. Elles sont terminées pour la partie nord du golfe de Bothnie jusqu'à la frontière du royaume : des cartes en ont été dressées. Un nouveau règlement sera présenté pour la Compagnie de sauvetage.

Budget. — De 1816 à 1823 inclus, il y a eu un excédant de revenus de 501,039 rixd. 21. 5, versés dans la caisse d'amortissement. L'excédant en revenus de 1823 à 1827 inclus, est évalué à 4,000,000 rixd., et l'excédant net à verser dans la même caisse, à plus de 2 millions.

Les revenus des douanes, après réduction des taxes, offrent les excédans progressifs suivans :

1823 — 110,679 : 5 : 5 1826 — 420,130 : 27 : 4 :

1824 — 147,784 : 13 : 4 1827 environ 939,000 : » : » :

1825 — 341,906 : 5 : 7

Résultat, dit le rapport, démonstratif en faveur de l'extension de la liberté d'importation et de la réduction des taxes.

L'amélioration du système de comptabilité est préparée. Les impositions ont également été faites pour simplifier la perception des impôts, comme pour l'abolition de l'administration des magasins. Ces impôts sont : l'impôt sur la campagne (*Landupphord*), les redevances sur les commis de régimens, sous titres de droits de vacance dans les régimens de cavalerie démontés, imposés aux *Russ et Rotehallare*, de rentes foncières supprimées, des fermages de *Bostallen* (terres affectées à ce qu'il paraît à diverses fonctions et emplois publics), retranschés, rentes foncières en réserve de la caisse militaire, dite *Bostalls cassan*, etc. Il faut remarquer que les appointemens de beaucoup d'officiers sont assignés sur des rentes foncières (*Indelnings hafvare*). L'administration, dite des magasins, s'occupait, à ce qu'il paraît, de la perception des rentes de la couronne, en blé; de recevoir les dépôts en grains, en eau-de-vie, etc. Le vœu des états généraux était de substituer à cette administration des magasins communaux dans les provinces sep-

tentrionales : les essais n'ont réussi que dans celle de Jemtlande, qui a sollicité à cet effet un emprunt en blé de 20,000 tonneaux, auquel on s'occupe de pourvoir.

Récoltes. — Disette en 1826. — L'exposé entre dans tous les détails relatifs à ce fléau, et aux mesures prises pour en alléger les tristes effets.

Ces mesures ont été la diminution des taxes sur l'importation des grains, la défense temporaire d'exportation, l'emploi du crédit spécial accordé pour le cas de disette en achats de grains et farines, la distribution de ces denrées à prix comptant modéré, ou à crédit. Le produit des taxes réduites sur l'importation a compensé cette dépense. La même année, un prêt de 250,000 rixd., fait par le roi aux propriétaires de forges et de moulins à scie dans la province de Wermland, et pris sur un crédit de 500,000 rixd. pour dépenses extraordinaires, prêt liquidé en peu de temps, a remédié à des embarras qui se faisaient sentir à Gothenbourg, dépôt principal d'une grande partie du commerce d'exportation du royaume, en écartant les suites désavantageuses qu'aurait pu avoir une diminution éventuelle dans le débit des productions.

Monnaies. — Les monnaies sont maintenant frappées d'après une méthode perfectionnée.

Pensions. — Un règlement nouveau a régularisé l'allocation et le paiement des pensions civiles.

Agriculture. — Ses progrès, depuis 1826, ont permis de laisser libre la fabrication des eaux-de-vie, et d'imposer une taxe sur le blé étranger. La culture du lin et la confection des tissus de lin se sont étendues surtout dans les 3 gouvernemens de la Smalande, de manière à rendre inutile l'institut établi à *Gardsby*. Des entreprises pour l'amélioration des races de brebis suédoises, favorisées par la bergerie de mérinos établie par le roi à *Fhyng*, et récemment par l'achat qu'il a fait faire de brebis de Saxe, promettent beaucoup de succès.

Pêcheries. — Des recherches scientifiques dont les résultats seront imprimés, ont été ordonnées pour connaître les causes de leur décadence actuelle.

Industrie — Manufactures de tissus de laine, de coton et d'étoffes de soie. — Le roi a assigné une somme, et donné des ordres, pour faire venir de l'étranger des métiers, machines et

outils perfectionnés. S. M. a créé une direction pour la surveillance et le perfectionnement de la fabrication d'armes établie à Carl-Gustaf et à *Eskilstuna*. Le roi s'est occupé d'écarter les entraves au libre exercice des métiers productifs. En 1825, il a fondé à Stockholm un *institut technologique, mécanique et central*, pour diriger les spéculations des classes éclairées du peuple vers les métiers de l'industrie indigène. Cet institut, dont les frais sont assignés sur les bénéfices qu'on tire des fonds de la caisse d'escompte des manufactures, a été mis en activité en 1827 : le nombre des élèves s'est accru de plus en plus. Il avait été proposé par les États généraux à la dernière diète. Ils avaient proposé aussi un *institut central de commerce et de navigation*. Le roi a jugé préférable, 1^o quant au commerce, de faire examiner par le Comité de révision de l'enseignement public, la possibilité et les moyens d'étendre l'enseignement jusqu'aux connaissances élémentaires, nécessaires pour le négoce, dans les écoles existantes, dites *Apologist skolen* ; et 2^o, quant à la navigation, de préparer d'abord la fondation de 5 écoles publiques de navigation dans chacune des villes de Stockholm, Gothembourg, Gessle, et dans une des étapes (*Stapelstad*) des provinces de Malmohus et de Calmar.

Conformément au vœu des États, une nouvelle souscription, par actions, vient au secours de la fabrique de charbon de terre de *Hoganæs*.

Canaux, etc. — Des mesures spéciales seront proposées pour l'achèvement du canal de Gothie, qui n'a pu être terminé cette année. Une direction spéciale s'occupe du canal et de la navigation entre le lac Vener et la mer, et de l'emploi pour cet objet des secours donnés par l'association du canal de Trollhætta, par les villes de Gothembourg et de Venersborg, etc. L'atelier mécanique de *Motala* a été agrandi, au moyen de prêts sur les fonds publics, qui ont stimulé des cotisations d'actionnaires, dans une vue d'utilité générale. Un bourg a été formé, en ce lieu, dans les mêmes vues, avec droit de commerce sur toutes les places du royaume, deux foires annuelles et une balance de métaux dans le port. Les travaux du canal et des écluses de *Hjelmar* marchent vers leur achèvement. La navigation du canal de *Sodertelje* a lieu sans interruption. La liberté de celle qui se fait dans les lacs de Malare et de *Hjelmar* est préparée.

Une direction générale centralise la surveillance sur tous les canaux, la navigation en général, les travaux hydrauliques, le curage des rivières, etc. On a pourvu à l'achèvement des canaux d'Akér et de Waddo, dans le *Roslagen*. Un canal sera établi près des cataractes de *Gräda*, en Dalécarlie. La navigation sera facilitée dans les rivières de *Clara* et de *By*, en Vermlande. Des associations particulières se sont formées pour ces entreprises. Tout, en ce genre, d'après les vues du roi, s'exécute au moyen de cotisations d'actionnaires dont les fonds concourent avec les fonds publics.

Routes de terre. — Les grandes routes vers la Norvège, par la Jemtlande, étaient terminées au commencement de la dernière diète, ainsi que les chemins entre la Dalécarlie orientale et le Helsingland, la Vermlande et la Dalécarlie occidentale. Une route sera construite à travers le Finnmark de *Loo* jusqu'à l'ancienne route de *Karbole*, pour ouvrir une communication entre l'intérieur de la Dalécarlie et la Jemtlande. On prépare aussi la construction d'une nouvelle route entre le fort d'Eda et la Norvège, ainsi que de 2 routes d'hiver de la Dalécarlie vers le *Herjedalen*, et vers la Norvège, etc.

Relations de commerce entre la Suède et la Norvège. — Des dispositions préparatoires ont commencé l'affranchissement de ces relations.

Le roi a ordonné une nouvelle classification des villes du royaume. L'obligation pour les villes de tenir des dépôts de sel et d'en importer par an une certaine quantité, a été modifiée.

En ajournant la proposition des États pour l'abolition du trafic des marchands ambulans (*colporteurs*), comme liée à la liberté du trafic en général, le roi s'est occupé de prévenir par des réglemens les abus de ce trafic; mesure digne d'attention parmi nous, au moment où l'on discute les inconvéniens et les droits du colportage. S. M. a déclaré libre et illimité dans tout le royaume le commerce des planches, auparavant soumis à des gênes. On a publié les documens relatifs au projet d'une réforme des poids et mesures. Une nouvelle administration d'assurance contre les incendies a été fondée.

Douanes. — On remarque également le vœu des États pour la liberté du commerce, et les sages précautions prises par le roi pour arriver à cette liberté sans inconvéniens, au moyen de

dispositions transitoires pour éviter les lenteurs et les difficultés d'un contrôle des douanes sur les déclarations des commerçans. Pour la valeur des objets soumis aux taxes, il a été rédigé un tarif d'après les prix courans. Quant aux objets non tarifés, on s'en rapporte aux billets de chargement, appuyés du manifeste, de la facture et du serment du propriétaire, sauf le droit pour la douane de racheter les marchandises au même prix, avec augmentation de 10 pour cent, si elle trouve l'évaluation fausse. Le serment n'aurait pas dû être exigé, en laissant à la douane cette faculté, qui, alors, devient une accusation de parjure. Les droits de péages et de convois pour les marchandises importées et exportées; quant à l'Amérique méridionale, aux Indes orientales, etc., ont été diminués. L'exportation des grains a été déclarée libre pour un temps déterminé, et affranchie de taxes, de Suède en Norvège. Les douanes ont été réorganisées. Un entrepôt de marchandises prohibées a été accordé à Stockholm.

Caisses d'épargnes. — Se sont multipliées. En 1827, on en comptait 17, avec un total en capitaux d'à-peu-près 600,000 rixd.

L'extrait qu'on vient de lire suffit pour montrer que les États généraux et le roi de Suède s'occupent de concert et avec une égale sollicitude, de tout ce qui peut contribuer au bien du royaume et aux progrès de la prospérité dans toutes les parties de l'administration. On aura remarqué l'attention vigilante du prince sur les divers objets qui importent au bien-être général, et son empressement à multiplier partout les dons et les encouragemens utiles.

AUBERT DE VITAY.

258. MOUVEMENT COMMERCIAL EN SUÈDE.

D'après le rapport du Bureau central des douanes de la Suède, la valeur des marchandises importées dans ce royaume dans le courant de 1828 se monte à 14,294,542 thal. 25 schel. B. de Suède, y compris 315,570 tonneaux de blé; et celle des marchandises exportées à 12,186,909 rixdal. 11 sch. Il en a été importé en outre, à titre d'entrepôt, pour 3,803,469 rixd., et il en a été exporté pour 625,176 rixd. Le commerce d'importation a été effectué par 3,995 vaisseaux marchands et 1,022 bateaux, et celui de l'exportation par 4,185 vaisseaux marchands et 867 bateaux. (*Allgemeine Zeitung*; 19 janv. 1829.)

259. ÉTAT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE EN SUÈDE. — Universités.
(*Leipzig. Liter. Zeitung*; août 1818, p. 1523.)

Au printemps de 1827, le nombre des étudiants, à Upsal, s'élevait à 1,426, dont 943 présens et 483 absens. — Dans ce nombre se trouvaient 126 nobles, 332 fils de pasteurs, 227 fils de bourgeois, 226 fils de paysans, 221 fils d'employés civils non nobles, 87 fils de militaires non nobles, et 207 fils d'autres personnes de rang. — 314 étudiaient en théologie, 319 en droit, 102 en médecine, 397 en philosophie, et 294 n'avaient pas encore fait choix d'études particulières. — 8 étaient âgés de moins de 15 ans, 286 de 15 à 20 ans, 786 de 20 à 25, 256 de 20 à 30, 68 de 30 à 35, 17 de 35 à 40; 5 étaient âgés de plus de 40 ans. Les étrangers étaient au nombre de 4.

A la même époque, le nombre des étudiants à l'université de Lund s'élevait à 631, dont 376 présens et 255 absens. Dans ce nombre se trouvaient 27 fils de familles nobles, 211 fils de pasteurs, 135 fils de bourgeois, 121 fils de paysans, 97 fils d'employés civils non nobles, et 49 fils de militaires non nobles. 175 étudiaient en théologie, 119 en droit, 47 en médecine, 116 en philosophie, et 174 ne s'étaient pas encore déterminés pour une étude spéciale. 16 étaient âgés de moins de 15 ans, 190 de 15 à 20 ans, 263 de 20 à 25, 126 de 25 à 30, 25 de 30 à 35, 3 de 35 à 40 ans, et 8 avaient plus de 40 ans. 53 étudiants recevaient en outre une instruction particulière.

260. I. ON THE DESIGNS OF RUSSIA, etc. In-8° cartonné, de 251 pages. Londres, 1828; Murray.

261. II. DES PROJETS DE LA RUSSIE; par le lieutenant-colonel EVANS, traduit de l'anglais (du précédent ouvrage), et augmenté de notes, par M. P. GAUJA. In-8° de 180 pages; prix, 3 fr. Paris, 1828; Anselin.

262. III. A FEW WORDS ON OUR RELATIONS WITH RUSSIA, etc. — Quelques mots sur nos relations avec la Russie, contenant quelques remarques sur une publication récente (la précédente) du colonel EVANS. In-8° de 60 p. Londres, 1828; Baldwin et Cradock. (*Revue encyclopédique*; janv. 1829, p. 173.)

263. IV. LA RUSSIE, ou Coup-d'œil sur la situation actuelle de cet empire; par M. NIELLON-GILBERT. In-8° de 199 p.; prix, 4 fr. Paris, 1828; Alex. Mesnier,

I et II. La résolution, prise si tardivement par la Russie, de marcher au secours des Grecs ses co-religionnaires, et de rallumer le flambeau de la guerre contre la Turquie, en fixant l'attention de l'Europe sur les chances favorables qui semblaient se présenter tout naturellement à cette puissance colossale, déjà maîtresse de la plus grande partie du nord, de mettre à exécution ses vastes projets de domination dans l'Orient, a dû nécessairement exciter les craintes et la jalousie des autres puissances. Par une singularité assez remarquable, ce ne sont point les plus proches voisins de cet empire, ceux qui se trouvent le plus rapprochés du point vers lequel ses efforts doivent tendre avec constance, qui se sont, du moins en apparence, alarmés les premiers de ces projets, long-temps contenus par la volonté de la Sainte-Alliance, ou plutôt par la modération de l'empereur Alexandre, et dont l'exécution paraît aujourd'hui devoir menacer de nouveau la paix du monde entier. Une nation dont tout le crédit et toute la force consistent dans le monopole du commerce, qu'elle a su s'attribuer presque exclusivement, et qu'elle conserve depuis si long-temps, l'Angleterre a été la première émue des démonstrations subites de l'empire des Tsars pour refouler en Asie le despotisme des Ottomans, et le remplacer par un protectorat imposé aux descendants des anciens Grecs. Les deux premiers ouvrages que nous signalons en tête de cet article (N^{os} I-II et III) en sont la preuve; mais leurs auteurs paraissent entièrement opposés dans le sentiment qui les a portés à se mêler dans cette discussion et dans le but qu'ils se sont proposé.

« Si, dit M. Evans, la guerre actuelle avait pour résultat la destruction de l'empire ottoman, ce fait, en lui-même et isolé de toute autre considération, devrait être bien plutôt un sujet de joie que de plainte; » il en serait de même, ajoute-t-il, si l'on formait, des domaines soumis jusqu'à présent au Grand-Seigneur, un nouvel état libre et indépendant des puissances voisines; mais, selon lui, « toutes les chances maintenant sont pour l'augmentation territoriale d'une puissance déjà trop forte, qui, par ses moyens d'aggression, menace d'anéantir ce degré d'indépendance et de sécurité internationale hors duquel nuls droits généraux ou particuliers ne sauraient exister. » Partant de cette idée, qui semble être une conviction chez lui, conviction qu'il

s'efforce de faire partager à ses lecteurs, il se demande : 1° s'il dépend de la Russie de renverser la puissance ottomane dans le courant même de la présente année (1828), question que le temps a déjà résolue par la négative ; 2° si la possibilité d'un tel résultat ne doit pas réclamer une attention sérieuse de la part de l'Angleterre ; 3° et si l'établissement des Russes dans l'Hellas n'expose point les Anglais à perdre leurs possessions dans l'Inde, avec leur prépondérance maritime, et peut-être l'Irlande elle-même ; 4° *en ce qui concerne la France*, si elle ne serait point, dans la même supposition, réduite à des sacrifices, qui, pour être moins douloureux que ceux de la Grande-Bretagne, anéantiraient pourtant son commerce extérieur, son importance politique, sa gloire et son avenir ; 5° si, quoique les moyens de la Russie soient de nature à devenir plus tard à peu près irrésistibles, elle n'est pas, dans les circonstances actuelles, moins invulnérable en réalité qu'en apparence ; 6° si, toutes proportions gardées, elle n'est pas maintenant plus formidable pour la guerre offensive que pour la défensive ; 7° si les invasions de Charles XII et de Napoléon sont des arguments décisifs contre l'affirmative de ces questions ; 8° s'il n'est plus au pouvoir, soit de la France, soit de l'Angleterre, *séparément*, d'épuiser les ressources de la Russie et de paralyser ses opérations ; 9° si l'on peut supposer que la Russie puisse enlever un jour une partie considérable du commerce britannique dans le Levant, l'Allemagne, l'Italie, etc. ; s'il existe quelque raison de prévoir un démembrement de la Russie ; 10° si, nul obstacle n'étant opposé à son développement, cette puissance ne se créera pas bientôt des rapports avec l'Inde, qui la mettront à même d'y répandre la haine des Anglais ; 11° enfin, si la dette publique de l'Angleterre s'est réellement accrue dans les proportions généralement admises ; si le tableau des finances, tel qu'on le présente tous les ans au Parlement, est d'une vérité absolue, et s'il est un obstacle invincible à l'adoption des mesures que beaucoup de personnes regardent comme indispensables pour la sûreté des intérêts nationaux ?

Il serait trop long de suivre l'auteur dans tous les raisonnemens qu'il a rassemblés pour éclairer la discussion des questions que nous venons d'énumérer ; elles sont presque toutes, comme on voit, du domaine de la politique proprement dite, et d'ail-

leurs trop peu de faits avérés et positifs sont apportés par lui à l'appui de ses raisonnemens pour que nous trouvions matière à y puiser quelque instruction neuve et utile, telle que nos lecteurs sont en droit de l'exiger de nous. Il est inutile d'ajouter que M. Evans résout, du reste, toutes les questions qu'il pose dans le sens de l'opinion qu'il a épousée et qu'il résume en ces termes en terminant sa dissertation : « Les événemens marchent, je me hâte de conclure, en faisant des vœux pour que l'Angleterre réunisse et dirige les forces de l'Europe contre la puissance de l'Autocrate. »

III. L'auteur anonyme du second des opuscules signalés en tête de cet article, et que nous ne connaissons que par le recueil cité, paraît d'une opinion opposée à celle du colonel Evans, dont il s'attache à réfuter quelques assertions. Nous ne croyons point cependant que le colonel Evans puisse être placé, comme on semble l'insinuer, dans le rang des écrivains que le ministère anglais actuel a mis en avant, dit la *Revue encyclopédique*, « pour répandre l'alarme sur les agrandissemens de la Russie » Quoi qu'il en soit, voici, d'après ce recueil, un aperçu des idées que lui oppose son antagoniste. « L'auteur, qui paraît connaître à fond la Russie et ses rapports avec l'Angleterre, prouve aisément que la première, fût-elle en possession de Constantinople, n'exposerait en aucune façon le repos de l'Europe; qu'une telle acquisition serait suivie d'une division de pouvoirs; que jamais Pétersbourg et Constantinople ne peuvent être régis par le même sceptre; enfin, que la population et la force réelle de l'Europe occidentale croissent rapidement, et que la puissance russe ne peut rien contre elle. » Nos lecteurs choisiront entre l'opinion du colonel Evans et celle de son antagoniste; nous leur avouerons seulement que nous partageons la dernière, et que nous croyons avoir quelques raisons, résultat de nos propres observations, pour en juger ainsi, sans pouvoir toutefois nous étendre ici sur ces raisons, qui sont, comme nous l'avons déjà dit plus haut, du ressort plus direct de la politique proprement dite que de la statistique ou de l'économie publique.

IV. L'ouvrage de notre compatriote, M. Niellon-Gilbert, est bien plus riche en documens et en faits positifs que ceux que nous devons à la plume des deux écrivains anglais dont nous venons de parler, et cet avantage, il le doit à un long séjour

en Russie, qui lui a permis de voir par lui-même et de rassembler des données certaines sur ce vaste pays. « Pour qui cherchera, dit-il, à deviner le but que la Russie se propose en s'exténuant avec tant de persévérance pour maintenir sur un pied toujours croissant ses forces colossales, il y aura sujet à de graves réflexions; pour moi, il me semble voir dans l'avenir se renouveler les scènes qui bouleversèrent l'Europe au moyen âge, lors du débordement des barbares du nord. » Nous avons voulu commencer par cette citation, parce qu'elle nous a paru devoir bien caractériser tout d'un coup la pensée dominante qui a présidé à l'ouvrage de M. Niellon-Gilbert.

Cet ouvrage est divisé en deux parties distinctes, qui contiennent chacune 8 chapitres. L'auteur prouve, dans le 2^e chapitre de la première, que le prestige de la puissance colossale de la Russie est fondé sur ses forces actives, mais que son état militaire est loin d'être en harmonie avec ses forces physiques, et qu'il ne peut exister tel qu'il est que dans des vues de conquête. Les autres chapitres du même livre sont consacrés à des détails de mœurs dont le fond est presque toujours vrai, mais dont les couleurs nous ont paru bien souvent chargées. Nous craignons que l'auteur n'ait choisi de préférence, et quelquefois même sans les examiner bien rigoureusement, les traits les plus défavorables aux institutions et au caractère d'un peuple au milieu duquel nous avons vécu pendant dix ans sans rien trouver d'aussi fortement prononcé que ce qu'il en rapporte dix ans plus tard, c'est-à-dire à une époque où ces mœurs ont dû nécessairement s'adoucir et s'améliorer encore. Nous craignons que, semblable à quelques écrivains, ses prédécesseurs, dont il blâme avec juste raison l'ignorance et la légèreté, il ne se soit trop hâté, quoique mieux instruit, de conclure du particulier au général. Toutefois, la lecture de cette première partie du livre de M. Niellon-Gilbert ne peut être que très-profitable et très-instructive pour ceux qui l'entreprendront avec ce sentiment d'une légère défiance que nous avons cherché à faire naître, non pas sur le but et sur les intentions de l'auteur, qui nous semblent en général très-louables, mais sur l'expression, quelquefois trop prompte et trop vive, avec laquelle il peint le résultat de ses propres sensations et de celles qui lui ont été transmises par d'autres observateurs.

La 2^e partie de son livre est consacrée à l'estimation des forces militaires de la Russie; il la montre puisant sa plus grande force morale dans ses conquêtes, dont il fait l'énumération successive, ainsi que celle de ses acquisitions jusqu'aux temps les plus récents. Ceux de nos lecteurs qui désireraient quelques détails positifs sur l'organisation militaire de cet empire peuvent les chercher dans le *Bull. des sciences militaires* (nov. 1828, Tom.V, p. 521-522), où ils les trouveront indiqués d'après l'ouvrage même que nous annonçons. Dans les deux derniers chapitres, M. Niellon-Gilbert peint la situation intérieure de la Russie, ainsi que sa position à l'égard des autres puissances de l'Europe; il montre que la guerre lui est nécessaire, comme le seul moyen qui puisse soutenir son gouvernement actuel. De là les conséquences qui peuvent résulter de cette disposition pour le reste de l'Europe, et, selon lui, la nécessité de rétablir un véritable équilibre. A l'égard de la querelle qui divise en ce moment la Turquie et la Russie, il insiste sur les dangers du patronage de cette dernière pour les Hellènes, qui, dit-il, trouveraient moins d'inconvéniens au voisinage des Turcs qu'à celui des Russes, et il termine par cette phrase, qui coïncide davantage avec l'opinion émise par le colonel Evans qu'avec celle de son antagoniste et celle que nous avons laissée entrevoir nous-même, mais qui n'en mérite peut-être que davantage toute l'attention des véritables diplomates : « Si une seconde campagne s'ouvre entre les deux peuples sans participation étrangère, une autre armée russe plus formidable, et sans doute mieux dirigée que la première, accomplira les destinées qui menacent l'indépendance de l'Europe. » Puisse cette funeste prédiction ne point s'accomplir ! Puisse la Russie, mieux éclairée sur ses véritables intérêts, n'avoir d'autre vue, à l'égard des autres nations du continent, que d'entrer avec elles en partage d'une plus grande masse de lumières, de civilisation, et par conséquent de bonheur réel et durable !

E. HÉZEAU.

264. ÉTAT DE LA POPULATION EN RUSSIE. — I. POPULATION DE L'ESTHONIE.

D'après le dénombrement de la fin de 1827, la population de cette province se monte à 238,937 individus, dont 1,976 composant la caste noble. — En 1796, cette province comptait

217,672 ames; il s'ensuit qu'en 31 ans sa population ne s'est augmentée que de 21,268 individus. (*Éphémérides géogr. et statist. de Riga*; 1828, vol. XXV, cah. 2.)

265. II. POPULATION DE LA LIVONIE.

La population de la *Livonie* était, en 1827, de 644,701 individus: *Riga* en comptait 47,949, *Dorpat* 8,841, *Pernau* 6,847.

En 1796, la population de ce gouvernement (de 938,62 milles carrés) se montait à 544,449 habitans. Il en résulte que, dans l'espace de 31 ans, elle s'est augmentée de 100,252 individus, ou de 3,230 par an, ce qui constitue à peu près $\frac{1}{3}$ p. o/o, accroissement peu considérable comparativement aux autres états. (*Ibid.*; cah. 1, p. 32.)

266. III. POPULATION DE PSKOF (Gouvern. russe).

Vers la fin de 1827, on comptait dans cette province 638,876 individus, dont 2,285 nobles. En 1796, la population de cette province se montait à 629,217 ames, non compris la caste noble. En supposant cette dernière aussi forte qu'en 1827, la population aurait alors été de 631,502 habitans, et il en résulterait qu'au bout de 31 ans toute la population ne se trouve augmentée que de 7,374 individus. (*Ibid.*; cah. 2, p. 64.)

267. IV. — MOUVEMENT DE LA POPULATION DE RIGA, de 1821 à 1824.

Années.	Luthériens.	Grecs Russes.	Anciens sectaires.	Catholiques.	Réformés.	Juifs.	Total de la population.
1821	25,244	6911	4146	4255	399	553	41,508
1822	24,613	5875	4241	4171	403	573	39,376
1823	24,237	5887	4153	4452	434	581	39,764
1824	23,203	6120	5417	4127	528	513	39,908

Il résulte de ce tableau que la population a diminué, en 1822, de 2132 individus, et que, depuis cette année, elle est allée en augmentant, et s'est accrue, en 1823, de 388 individus, et en 1824, de 144; ce qui fait une augmentation de 532 individus pour les 2 années 1823 et 1824. Dans chacune des 3 dernières années, la population entière de la ville a été moindre qu'en 1821.

— Le nombre des luthériens, qui, en 1821, a surpassé celui de chacune des trois autres années, est allé en diminuant; celui des individus du rite va en augmentant; les anciens sectaires vont tantôt en augmentant, tantôt en diminuant; il est de même des catholiques. Les réformés augmentent en nombre chaque année, ainsi que les juifs, excepté la dernière année, dans laquelle leur nombre a diminué, comparativement aux 3 années précédentes. — Le nombre des maisons, dans toute la ville de Riga et les faubourgs, s'élevait, en 1824, à 3643, dont 2655 en bois, et 988 en pierre. (*Revue encycl.*; avril 1828, p. 233.)

268. SUR LE COMMERCE DES ARABES ET DES PERSES AVEC LA RUSSIE ET LA SCANDINAVIE DANS LE MOYEN AGE; par M. RASMUSSEN. (*Siévernaïa ptchéla*. — Abeille du nord; 21 janv. 1826, n° 9.) (Voir le Bulletin de 1826, Tom. VI, n° 179.)

Dans un ouvrage ayant pour titre : *De commercio Arabum Persarumque cum Russiâ et Scandinaviâ in medio ævo*, M. Rasmussen, en examinant les diverses opinions des savans sur les Varègues, est du sentiment de ceux qui prétendent qu'ils étaient Scandinaves. Voici ce que dit à ce sujet le Spectateur de Riga (*der Rigische Zuschauer*) : « Rien de plus surprenant que la diversité des avis de la plupart des historiens sur les Varègues; tandis que tout le monde peut consulter l'ouvrage de *Ville-Hardouin*, qui combattit lui-même contre les Varègues, avec lesquels il conversa long temps, et dont il vante l'hospitalité. Personne ne saurait mériter plus de croyance que lui à cet égard. Dans sa description de la conquête de Constantinople par les Francs, cet auteur, qui y participa, dit nommément que la garde *varègue* des empereurs grecs était toute composée d'Anglais et de Danois. Quelle autre preuve faut-il encore pour démontrer que le mot de *varègue*, dans le nord, signifiait en général un homme armé, un guerrier? — Il est aussi ridicule de demander aujourd'hui où se trouvait le pays des Varègues, qu'il le serait, dans cinq cents ans d'ici, à un historien qui, voyant que les troupes européennes du 19^e siècle avaient des régimens de dragons, ferait des recherches pour découvrir l'existence et la position géographique de la *Dragonnée*. A. J.

269. COMMERCE DE LA MER NOIRE. — I. NOTICES RESPECTING THE COMMERCE OF THE BLACK SEA, etc. — Documens sur le commerce

de la mer Noire et de la mer d'Azof, particulièrement en ce qui concerne le commerce des grains; par WILL. JACOB. In-8° de 85 pp., avec l'appendix, faisant suite à son 2^e rapport sur ce commerce. Londres, 1828; Murray. (Voir le *Bulletin* de 1829, Tom. XVII, p. 131.)

Cet opusculé est le 1^{er} des 2 imprimés à la suite du 2^e rapport, dont nous avons rendu compte. A notre grand regret, le temps et l'extrême abondance des matières nous permettent à peine de le signaler très-rapidement; nous espérons en extraire plus tard des renseignemens importants. L'auteur, dans sa préface générale en tête du volume, cite comme un des motifs de la publication de ce mémoire le désir de rectifier les notions données par M. de Sismondi dans la 2^e édition de ses *Nouveaux principes d'économie politique* sur l'agriculture de cette partie de l'Europe, notions qui diffèrent un peu des renseignemens communiqués à M. Jacob par des propriétaires de cette contrée lorsqu'il se trouvait en Pologne en 1825. Il croit que M. de S.... n'a pas remarqué que le grand obstacle à la culture des steppes est le manque d'eau, qu'il n'a pas eu une connaissance assez exacte des variations dans le prix du blé à Odessa, et que, dans ses observations sur la tenure des terres en Bessarabie, il n'a pas tenu compte du peu d'influence que le blé de cette province avait sur le marché d'Odessa. L'estime dont jouissent les ouvrages de M. de S...., donnant beaucoup de poids à ses remarques, pourrait, ajoute M. Jacob, accréditer des erreurs qu'il est par conséquent important de redresser, quelque légères qu'elles soient.

Nous avons déjà eu occasion de faire connaître dans le *Bulletin*, d'après les documens russes et autres, les détails que donne M. Jacob sur le commerce de cette nation dans la mer Noire et dans la mer d'Azof, par les ports d'Odessa et de Théodosie ou Caffa sur la 1^{re}, et de Taganrock sur la 2^e, ainsi que la prospérité croissante de cette dernière ville et d'Odessa. Nous nous y arrêterons donc peu. L'auteur évalue à 60,000,000 de pouds (environ 2,250,000 livres anglaises) la quantité qui s'est fort accrue, de la laine, en majeure partie grossière, produite annuellement dans ces contrées par 450,000 têtes de menu bétail. Le manque d'eau s'opposant à la culture des grains dans les steppes de la Crimée, c'est l'arc de cercle au nord de leurs

limites qui fournît ceux que l'on destine pour Odessa. Les distances, en augmentant les frais de transport, font beaucoup varier les prix de ces grains. Les blés les plus grossiers viennent dans le voisinage de la mer. On lira avec intérêt les détails que donne l'auteur sur les prix des grains dans les diverses provinces de la Pologne et de la Russie. Les prix, dans les derniers temps, ont baissé à Odessa de manière à causer une détresse réelle aux propriétaires et aux fermiers. Les renseignements sur les difficultés et les frais de transport ne sont pas moins intéressans. Le résultat de toutes ces observations est que la quantité de blé, au marché d'Odessa, est sujette à de grandes variations en quantité et en qualité. D'ordinaire, les blés de moindre qualité s'y trouvent en quantité à peu près égale à celle des blés supérieurs. Lorsqu'il y a eu dans les autres pays insuffisance de récoltes, la moindre qualité domine à Odessa, dans la proportion de 2 et même de 3 à 1. D'après les documens fournis à l'auteur, de 1814 à 1825 inclus, les prix y ont varié de 30 sh. 5 d. à 49 sh. 11 d. le quarter (*maximum* en 1817), et de ce dernier prix à 13 sh. 6 d. (*minimum* en 1825); la quantité, du *minimum* de 187,685 quart., en 1814, au *maximum* de 870,893 quart. en 1817. Le montant des exportations, dans ces 12 années, a été de 6,152,345 quart., et l'exportation moyenne, par année, de 512,695; celle du blé de qualité supérieure peut être évaluée par an à près de 250,000. Il y avait en magasin à Odessa, au 19 octobre 1826, 50,000 tchetverts de blé grossier contre 650,000 de fin. Il ne restait pour l'approvisionnement de l'année suivante que 470,000 quart. Voici les résultats pour les blés en magasin.

<i>Tchetverts.</i>	<i>Qualités.</i>	<i>Prix.</i>
25,000 de blé tendre.	1 ^{re} .	11 à 13 roubles.
200,000 <i>id.</i>	marchande.	11 à 11 $\frac{1}{2}$.
425,000 <i>id.</i>	inférieure.	7 à 8 $\frac{1}{2}$.
50,000 de blé rude.	marchande.	10 à 12.

La conclusion de M. Jacob est que ce marché n'en pourrait fournir à l'Angleterre qu'une quantité très-moique, hors le cas d'extrême disette.

Le nombre des vaisseaux de toutes nations qui firent ce commerce en 1817 était de 1,044, dont 480 russes.

Nos lecteurs trouveront dans la suite de ce mémoire bon

nombre de documens curieux, particulièrement sur le commerce des grains. Ceux que contient l'appendix ne sont pas moins utiles à consulter : il consiste en 2 lettres de maiious de commerce d'Odessa sur la culture et le commerce des grains et autres produits ; 2° en un tableau rédigé par le consul anglais à Odessa, indiquant le prix moyen du blé dans ce port, les frais d'embarquement, le fret et les quantités de quaters exportées de 1814 à 1824 inclus ; 3° en un *calcul approximatif* des dépenses et revenus d'un propriétaire, dans la Pologne méridionale russe, d'une terre avec 500 paysans mâles, représentant un capital de 90,000 roubles en argent blanc, au prix moyen actuel de 180 r. par tête : il en résulte que, pour bénéficier, ces propriétaires devraient vendre leur blé à Odessa 18 r. le tchetvert ; 4° et enfin en un *calcul approximatif* des dépenses et revenus d'un possesseur de biens fonds de même contenance en ferme.

270. II. COMMERCE DE LA MER NOIRE. — Notification.

L'ambassade impériale de Russie porte à la connaissance du public le règlement suivant sur la navigation commerciale de la mer Noire : « Les travaux qu'exigeaient l'ouverture du port de Kertch et l'établissement d'un marché d'échange à Bougase devant être terminés incessamment, l'empereur, sur la représentation du comité des ministres, ordonne ce qui suit : 1° Le port de Kertch sera ouvert à dater du 1^{er} avril 1827 ; 2° pourront y être apportées toutes les marchandises que le tarif ne défend point, sauf le paiement des droits et l'observance des règles sanitaires établies par les lois de l'empire ; 3° les objets venant de la Circassie et de l'Abasie, de même que les exportations de l'empire pour ces deux contrées, jouiront, à compter du 1^{er} août 1827, de l'exemption de tout droit pendant dix années, tant à Kertch que dans le marché d'échange de Bougase. »

271. III. NAVIGATION DE LA MER NOIRE. — ÉTABLISSEMENT D'UN PHARE dans l'île de Tendra.

Le gouvernement russe a fait établir un phare dans l'île de Tendra, située près des embouchures du Dnieper et du Bug ; il a été éclairé pour la première fois le 15 septembre 1827. Le feu est de 92 pieds $\frac{1}{2}$ au dessus du niveau de la mer. C'est un feu tournant, composé de trois lampes fixés à un axe vertical,

dont la rotation entière s'achève en 4 minutes. La lumière de chacune des lampes augmente graduellement jusqu'à ce qu'elle parvienne au plus haut degré d'éclat, de sorte que l'on voit chacune des lampes acquérir successivement son plus grand effet de lumière dans l'intervalle de 1 minute 20 secondes. Ce phare sera éclairé tous les jours, depuis la chute du jour jusqu'au lendemain à la pointe du jour.

On se propose d'adapter une cloche à ce phare, dont l'emploi sera réservé pour les jours où les brouillards ou bien la chute de la neige empêcheraient de voir la lumière du feu. (*Monit. univ.*; 25 janvier 1828.)

272. CONSIDÉRATIONS SUR LA POSSIBILITÉ D'ÉTABLIR POUR LA RUSSIE UNE COMMUNICATION PAR TERRE AVEC L'INDE ET LA CHINE. (*Sièverni Arkhif.* — Archives du nord; fév. 1827, n° 4, p. 376.)

Depuis le règne de Pierre-le-Grand, la politique des Tzars s'occupe du projet de frayer au commerce une route nouvelle dans l'Inde et la Chine; elle n'a pas oublié que, dans les siècles du moyen âge, la mer Caspienne se courbait sous le poids de quelques aventuriers audacieux qui, après avoir traversé la Perse, apportaient en Europe les riches cargaisons qu'ils étaient allés chercher aux frontières méridionales de l'Asie. Cependant les fatigues et les dangers inséparables de pareilles entreprises élevèrent plus tard entre les deux continents une barrière que personne n'osa plus franchir. Alors on se confia à l'Océan, et le cap de Bonne-Espérance fut doublé. Les Anglais, profitant d'une découverte si intéressante pour eux, n'eurent pas de peine à accréditer cette opinion, devenue un axiôme parmi nous, que les communications maritimes présentent plus d'économie et d'avantage que toutes les autres; ils s'emparèrent du commerce presque exclusif de l'Inde, et bientôt, à l'abri de toute concurrence, ils taxèrent ses produits bien au-dessus de la valeur qu'ils avaient eue auparavant.

Aujourd'hui la Russie, rappelant d'anciennes espérances, s'indigne contre le monopole au moyen duquel son heureuse rivale fait peser sur le monde entier les frais énormes nécessaires à l'entretien de ses flottes et de ses armées dans l'Inde. Sans doute ce serait un beau jour pour elle, celui où des caravanes,

parties de Pétersbourg et de Taganrog, reviendraient chargées des précieux tissus de Cachemire; mais l'aurore en semble bien éloignée, surtout lorsque l'Europe s'élève au bruit des armes qui retentissent sur les bords du Danube. N. de ROQUIER.

273. CONSTRUCTIONS PUBLIQUES EN RUSSIE. (*Allgemeine Zeitung*, 26 déc. 1828.)

La gazette de St. Pétersbourg offre quelques notions sur les principales constructions qui doivent se terminer en 1829 dans l'intérêt du commerce et de l'industrie russes. Pour compléter l'ensemble des édifices qui se trouvent déjà sur la place de la bourse à St.-Pétersbourg, on ajoutera 1° une nouvelle douane de 3 étages, d'environ 300 pieds de longueur, munie d'une coupole, et dont la disposition intérieure a quelque ressemblance avec le panopticon; 2° on établira sur la grande place de la bourse, une terrasse d'environ $\frac{3}{4}$ de verste de circuit, entourée d'une grille et d'une allée pour la promenade. L'intérieur de cette terrasse est destinée à recevoir des marchandises massives, tels que bois, fer, plomb, meules etc. Ces objets seront masqués par une haie d'acacias plantée en dedans de la grille. Toutes les autres marchandises qui pourraient être détériorées dans le cas d'inondation, sont placées dans de vastes magasins et caves établis sur la place de la bourse. Tous ces édifices sont voûtés et munis de paratonnerres, et parfaitement à l'abri de l'inondation. Les caves peuvent être fermées au moyen d'une espèce d'écluse. Les salons destinés à l'exposition des productions de l'industrie russe ne font qu'un corps de bâtiment avec les édifices dont nous venons de parler. On trouve sur le même lieu un vaste bâtiment consacré à l'académie des sciences, et dont la rotonde renferme le globe de Gottorp. Le printemps prochain (1829), on commencera les bâtimens du nouvel institut polytechnique pratique. Cet institut est une école supérieure d'arts et métiers, destinée à former 134 élèves orphelins, de la caste bourgeoise des différentes villes de l'empire, et proposés par l'autorité des villes auxquelles ils appartiennent. Ils seront instruits et entièrement défrayés aux frais du gouvernement. Il est permis aux externes de prendre part aux cours. Il y aura dans le même bâtiment une école pour le dessin, ouverte le dimanche et à la disposition de tous les jeunes gens qui veulent se perfectionner

dans cet art. Il y aura également des ateliers de tout genre pour l'instruction pratique. L'institut forestier vient d'être agrandi, et les élèves jouiront dorénavant d'une instruction plus propre à former de bons forestiers.

274. ÉTAT GÉNÉRAL DES MINES EXISTANT ACTUELLEMENT EN RUSSIE, avec l'indication de la quantité de métaux qu'on en extrait annuellement. (*Kommertcheskaïa gazeta*. — Gazette du commerce; n° 21, 13 mars 1826.)

MINES D'OR DE LA COURONNE, 4. En 1824, elles ont fourni 54 pouds 16 livres, 33 $\frac{1}{2}$ zolotniks d'or.

MINES D'OR APPARTENANT A DES PARTICULIERS, 11. On en a extrait en 1824, 152 pouds, 20 livres, 94 zolotniks et 14 parcelles, qui ont payé à la Couronne une redevance de 20 pouds, 35 livres, 85 zolotniks, 65 parcelles d'or, et un poud, 30 livres, 22 zolotniks et 86 parcelles d'argent.

MINES D'ARGENT DE LA COURONNE. Celles de Kolivanovgskresenski et de Nertchinsk sont au nombre de douze. Les premières fournissent annuellement mille pouds de métal; les secondes n'en donnent que 20, rarement plus. On y fond également 38,000 pouds de plomb.

MINES DE CUIVRE DE LA COURONNE. 6 dans la chaîne de l'Oural; 1 dans le mont Altaï; on y coule annuellement 52,000 pouds de cuivre.

MINES DE CUIVRE PARTICULIÈRES, dans les divers gouvernemens de l'empire 27; il s'y fond par an de 127,000 à 159,000 pouds de cuivre, qui paient à la Couronne une redevance de 16,311, à 20,801 pouds de même métal en nature.

USINES POUR LA FONTE, ET FONDERIES DE FER DE LA COURONNE. En Russie et dans l'Oural 19; elles fournissent annuellement plus de 1,300,000 pouds de fonte, dont, indépendamment des canons et autres pièces d'artillerie, on extrait plus de 501,000 pouds de fer, et plus de 12,000 pouds pour la confection des ancres, agrès, de même que 9,000 pouds d'acier et d'argent fondu, et 32,000 pièces d'armes blanches.

MINES DE MÊME NATURE APPARTENANT A DES PARTICULIERS. Il en existe 148, réparties dans les différentes provinces de l'empire; on y fond de 7,453,999 à 8,622,396 pouds de fonte, dont

on fait de 5,142,921 à 6,120,997 pouds de fer; acier et argent fondu, de 23,379 à 70,244 pouds et jusqu'à 234,873 faulx.

La totalité de la fonte exploitée dans ces divers établissements paie à la Couronne une redevance annuelle de 1,268,265 roubles 95 $\frac{1}{2}$ kop. A. J.

275. I. NOTICE SUR L'OR ET LE PLATINE EXPLOITÉS DANS L'OURAL dans le courant de la seconde moitié de 1827. (*Hesperus*; 1828, juill., p. 639). (Voir le *Bulletin* de février 1828, p. 219.)

276. II. MONNAIE DE PLATINE. (*Courier*. — *Galign. Messeng.* Paris, 19 juin 1828.)

I. L'or et le platine qu'une caravane vient d'amener à St.-Petersbourg sont le résultat des travaux qui se sont effectués dans le courant du 2^e semestre de 1827. Voici le tableau de la quantité de ces métaux : A. Or. 1) Produit des mines et des lavages appartenant au gouvernement, 1666 livres; 2) produit des mines et des lavages appartenant à des particuliers, 3985 livres. Produit total en or : 5651 liv. B. Platine. Produit des mines appartenant au gouvernement, 42 livres. Produit des mines appartenant à des particuliers, 368 livres. Produit total 410 livres. Cette quantité d'or ajoutée au produit du 1^{er} semestre de 1827, donne pour les mines du gouvernement 3,589 livres, et pour celles des particuliers 7690 livres, ce qui constitue une totalité de 11,279 livres d'or. La quantité de platine exploité dans le courant des deux semestres est de 1030 livres. Le gouvernement a fait l'essai d'employer ce dernier métal à la fabrication des pièces de 3 roubles. Les propriétaires de mines sont autosisés à envoyer à la monnaie le platine, pour le convertir en espèces, c'est-à-dire en pièces de 3 roubles. L'émission de cette monnaie n'est encore qu'une simple tentative : personne n'est forcé de la recevoir.

II. D'après la note empruntée au *Courier* (anglais), l'émission de cette nouvelle espèce de monnaie aura lieu au taux de 22 schellings par once; ce qui fait en nombre ronds environ 4 fois la valeur de l'argent, et à peu près un quart de celle de l'or. On assure que le platine ne peut se mélanger avec aucun autre métal; dans ce cas, il n'est point susceptible d'altération. Il ne se trouve en Angleterre qu'une très faible quantité de platine; sa valeur est d'environ une guinée et demie par once.

277. SUR LES GOUKOULES (*Goukouli*) (*Siévernî arkhif.* — Archives du Nord; 8 janv. 1826, n° 1, pag. 98).

A l'époque où les Turcs et les Tatars ravageaient par leurs incursions la Russie et la Pologne, les peuples qui habitaient sur les bords du Danube se retirèrent dans les monts Krapaks, où plusieurs d'entr'eux se choisirent des demeures fixes; ces derniers prirent le nom de Goukoules ou Gokoules, parce que, négligeant l'agriculture, ils s'adonnaient entièrement au soin des bestiaux, qui constituaient toute leur richesse et servaient à leur nourriture. Leurs habitations se trouvaient comprises entre la Pologne, la Hongrie et la Boukovine. Ils dorment sur la paille ou sur des nattes; les gens mariés seuls se permettent l'usage du lit. A en juger d'après leur constitution, leur taille et leur extérieur, il faut les regarder comme la seule race slave qui ait conservé sa figure primitive. Les hommes portent des bonnets ornés de rubans et de plumes; ils ne coupent point les cheveux; mais ils les rejettent par derrière. Leur habillement consiste en une simple chemise blanche, brodée de rubans de diverses couleurs, qui ne va que jusqu'aux genoux, et pardessus laquelle ils endossent une peau de mouton ou de tout autre animal. Les lieux où ils exercent leur commerce sont : Kouli, Kolomia, Bogorodtchani, Tissementsika, Nurolayof, Lystschenk, Stári et Kalousk. Parmi les ruisseaux qui se précipitent du haut des montagnes, il faut remarquer les deux Tchéréliousch, le blanc et le noir (*béli i tchórni*), qui forment des cascades semblables à la chute du Rhin près de Schaffhouse, si même elles ne lui sont supérieures. C'est au moyen de ces eaux qu'ils font descendre leur bois le long du Dnieper. Leurs chevaux sont d'une nature particulière, légers, petits, et enfin doués de toutes les qualités nécessaires pour courir dans les montagnes. Il y a dans chaque village un chef nommé *Watasza*, expression encore usitée dans la petite Russie. Leur langue est celle des Russes actuels, mêlée de mots hongrois, bulgares, allemands et polonais. Le pays qu'ils occupent dans les monts Krapaks s'étend sur une surface d'environ douze milles de longueur et de trois milles de large. Le nombre de cette race slave pure s'élève à 30,000 individus.

J.....T.

278. AMÉLIORATIONS AU KAMTSCHATKA.

Le gouvernement russe vient d'envoyer au Kamtschatka un jardinier, pour faire participer cette contrée aux avantages de l'agriculture et de l'horticulture. Ce jardinier aura soin d'y propager la culture des grains, des légumés, des fruits, des bois, et en général des plantes qui sont du ressort de l'économie domestique et rurale; il est chargé de rechercher celles qui peuvent s'y naturaliser, le climat du Kamtschatka n'étant pas aussi rigoureux que beaucoup de personnes le supposent; il sera également de son devoir de rechercher et de recueillir les produits du règne végétal du Kamtschatka, produits peu connus quoique très curieux; et d'enseigner aux habitans de cette contrée l'art de cultiver la terre et les jardins. Le comité a choisi pour remplir ces fonctions le jeune Rûder, jardinier plein de zèle et possédant beaucoup de connaissances, qu'il a acquises dans les jardins de l'impératrice-mère à Pavlovsk. M. Rûder a emporté avec lui une quantité considérable d'instrumens nécessaires pour le jardinage. Avant son départ, il a passé quelques mois au jardin botanique, où il a reçu des instructions détaillées, tant pour son séjour au Kamschatka que pour le temps de son voyage. Depuis sa fondation, le jardin botanique, dont la direction entretient des communications avec les gouvernemens les plus éloignés de l'empire, a toujours fourni au Kamschatka les semences les plus utiles à cette contrée. (*Journal des Débats*; 28 octobre 1828.)

279. NOTES STATISTIQUES SUR SAINT-PÉTERSBOURG. — Commerce; établissemens de bienfaisance, *id.* pour les arts.

I. ASSOCIATION FRANÇAISE DE BIENFAISANCE A ST-PÉTERSBOURG. (7^e année). Broch. in-8° de 12 p. Saint-Pétersbourg, 1827; impr. de V^e Pluchart.

Nous avons parlé (Tom. X, n° 89) du *compte rendu* de cette association pour la 5^e année de son exercice (1825); nous ignorons les résultats de l'exercice suivant (1826); quant à l'exercice 1827, la brochure que nous recevons donne pour balance un restant en caisse de 1,650 roub. 62 kop., le 21 août de cette même année : le total des souscriptions pour l'exercice, s'était élevé à 8,944-85 et le montant des dépenses à 8,385-10.

Le même zèle paraît soutenir les membres de cette Société, et leur bienfaisance est éclairée, condition indispensable aux associations de ce genre pour que les meilleures intentions ne deviennent point quelquefois nuisibles, et n'aient point surtout pour résultat funeste de propager le vice et la paresse, qu'elles doivent tendre à faire disparaître en même temps que la misère. Ainsi le comité a jugé utile de déclarer formellement cette année, à toutes les personnes dont il faciliterait le retour en France, qu'elles ne doivent plus compter sur lui si, par quelque motif que ce soit, elles reparaissent à St.-Petersbourg. Cette mesure a été suscitée par la conduite de quelques individus, qui, après avoir reçu de la Société des secours dont la destination avait été bien indiquée par eux, ont reparu depuis à plusieurs reprises, prétextant toujours les mêmes besoins et la même résolution, qu'ils n'effectuaient jamais. D'autres encore, dit le rapport, *s'exagérant les ressources que peut leur présenter la Russie*, y arrivent, souvent même à pied; puis, trompés dans leurs espérances, ils se voient bientôt obligés de s'adresser au comité. Or, il est de toute justice que celui-ci réserve de préférence ses secours à ceux des Français, habitant depuis long-temps la Russie, à qui l'âge, les infirmités, ou un accident quelconque ôtent complètement la ressource du travail. Quant à ceux qui seraient portés à quitter trop légèrement le sol qui les a vus naître pour des régions que leur éloignement montre presque toujours sous un point de vue trompeur, nous leur rappellerons que, si quelquefois on a pu dire, en partant : *Ubi benè ibi patria*, plus souvent on a pu s'écrier au retour : *Ubi patria ibi benè*. E. H.

280. II. DE L'OUVERTURE D'UN SALON POUR L'EXPOSITION DES PRODUCTIONS DES ARTISTES RUSSES A ST.-PETERSBOURG. (*Journal tchelovékolioubivago obstschestva*. — (Journal de la Société philanthropique; n° 1, pag. 89-94. St.-Petersbourg 1826.)

Le 5 mai 1825, la Société d'encouragement s'est réunie en séance extraordinaire et a arrêté qu'il serait élevé dans le plus beau quartier de la ville une salle où seraient à l'avenir exposées à la curiosité du public, et pour en faciliter l'acquisition, les productions les plus remarquables des artistes mécaniciens et industriels russes. Ces productions resteront pendant six

mois à la disposition des directeurs de l'établissement, et si, pendant ce temps, il se présente quelqu'acquéreur, l'objet exposé sera vendu au profit de l'artiste, mécanicien ou industriel, avec seulement une retenue de 10 pour cent du prix de la vente, pour fournir aux frais de location et d'exposition. Si au bout du terme de six mois expiré, l'objet ne se trouve point vendu, l'auteur est en droit de le retirer, et même si celui-ci était absent, ledit objet serait jusqu'à son retour conservé dans une salle particulière, destinée à cet effet.

281. III. COMMERCE DE ST.-PÉTERSBOURG. 1) *Notice sur idem*, en 1827.

Le mouvement commercial, dans cette capitale, se présente tous les jours avec une nouvelle activité et d'une manière plus extensive. Dans le courant de 1827, le port de Kronstadt salua l'arrivée de 1,257 vaisseaux. La valeur des marchandises exportées dans le courant de la même année, fut estimée à 116,795,217 $\frac{1}{2}$ roubles, dont 42 millions uniquement pour le suif. Les droits de douanes, qui, en 1822, ne se montèrent qu'à 21 $\frac{2}{3}$ millions de roubles, s'élevèrent en 1827, à 34,433,490 $\frac{1}{2}$ roubles. (*Éphémérides géogr. et statist. de Weimar*; 1828, vol. XXV, cah. 2, p. 62.)

2) *Notice sur le mouvement commercial à St.-Petersbourg.*

Dans le courant de 1827, il est arrivé dans le port de Pétersbourg 1251 vaisseaux. Les principaux articles d'exportation se composaient, de savon, pour 42,014,855 roubles; de chanvre, pour 16,487,864 roub.; de toile de lin, pour 10 millions; de lin, pour 7 millions; de fer, pour 5 millions; de cuivre, pour 5 millions; de soie de porc, pour 4 millions; de potasse, pour 4 millions de roubles. La valeur de toutes les marchandises exportées se monte à 115,725,217 roubles. Les droits levés par la douane constituaient en 1822 une somme de 21,638,934 roub., et en 1827, 34,433,490 roub. (*Allgem. Handlungs-Zeitung*, 1828, mars n° 33.)

3) EXPORTATION DES CUIRS DE ST.-PÉTERSBOURG pendant les 3 dernières années :

Valeur des cuirs	en 1825	en 1826	en 1827
	2,813,725 roub.	2,616,157	3,011,151
<i>Id. ouvrés</i>	3,994,785 «	4,305,606	5,657,907

(*Gaz. de St-Petersbourg. — Le Phare du Hérès*, 1^{er} août, 1828, p. 2.)

282. IV. — L'exportation faite en 1828, par 290 navires, se compose de 11,777 tchetverts de froment, 39,106 de seigle, 47,137 d'avoine, 550 d'orge, 131,804 de graine de lin, 186,126 pouds de suif, 45,693 de chanvre, 54,877 de lin, 3957 de potasse, 65,013 de fer, 1450 de soie de cochon, 3422 de chandelle, 17,004 d'huile de baleine, 70,985 tonnes de goudron, 9973 de poix, 530,353 mâts, 246,526 planches, 73,133 ais, sans compter quelques articles moins importants, tels que des langues de bœuf, des peaux de rennes, de petit-gris, etc. (*Allg. Handl. Zeitung*, 30 nov. 1828.)

283. STATISTIQUE DE MOSCOU. — Nombre des maisons, adresses des habitans; établissemens et cours de l'université; institut technologique; maison de travail pour les filles pauvres; hospice pour les maladies des yeux.

I. OUKAZATIEL GILITSCH I ZDANII V MOSKVIË, ILI ADRESSNAÏA KNIGA S PLANOM. — Indicateur des demeures et des édifices à Moscou, ou Livre d'adresses, avec le plan de la ville; par M. SOKOLOF. 372 pages in-12. Moscou, 1826. (*Moskovski télégraph.* — Télégraphe de Moscou; juillet 1826, p. 78.)

Cet ouvrage était indispensable pour l'utilité des habitans d'une ville aussi considérable. Le prince Galitzin, gouverneur militaire de Moscou, ne pouvait mieux faire que d'en confier la publication à M. Sokolof, qui a pris pour modèle l'indicateur de St.-Petersbourg, publié en 1823 par M. Aller.

Le premier chapitre renferme la désignation de toutes les maisons et de tous les édifices avec leur numéro. Sur l'espace de 40 verstes occupé par la ville de Moscou, le nombre de toutes maisons appartenant tant à la Couronne qu'aux particuliers, s'élève à 9861. Vient ensuite la liste alphabétique des propriétaires des maisons. Il est assez curieux de savoir que la famille des Alexéïef en possède 59; les Andréïef 38; les Nikitine 27; les Smirnof 48; les Popof 37; les Mikhaïlof 36; le comte de Schérémétief 30; le comte Orlof 17; la comtesse Orlof 13; le marchand Warguine 12.

Dans le 2^e chapitre, on voit le nombre des églises et celui de

différens édifices publics et établissemens appartenant à la Couronne. On trouve à Moscou 21 couvens, 7 cathédrales, 241 églises, plus 41 dans les établissemens et maisons particulières; 1 église des *Staroobriadni* ou hommes de l'ancienne religion; 2 chapelles et 2 églises pour les Catholiques, 3 pour les Luthériens; 2 pour les Anglais, 3 pour les Arméniens, 1 mosquée, 6 palais; les hôpitaux ou hospices de Catherine, de la Société philanthropique, du corps des artisans, du prince Kourakin, du comte Ostermann Tolstoï, de M^{me} Vadkofski, de l'église catholique, celui des marchands dans le monastère de St.-André; et ceux du marchand Kojevnikof pour les *Staroobriadai* dans les couvens de Novospaski et de Pokrof, plus 51 autres attachés aux églises paroissiales; une maison de refuge pour les pauvres veuves, une autre pour les étrangers (*strannopriimniï*) fondée par le comte Schérémétief, et une enfin sous la protection de la comtesse Schérémétief, destinée à recevoir les officiers de la ligne et ceux de l'état-major. Pharmacies particulières 19; pensions de jeunes gens 20; pour les demoiselles 12; imprimeries 11, lithographies 3; librairies 34.

Chapitre 3^e. Demeures des fonctionnaires civils et militaires; celles des ex-fonctionnaires appartenant aux cinq premières classes de la noblesse, des savans, des médecins, des dentistes, qui sont au nombre de 10, des sages-femmes, des professeurs, peintres, acteurs etc.

Chapitre 4. Demeures de tous les marchands et artisans de Moscou.

Le 5^e Chapitre indique les lieux fréquentés par le commerce et ceux où il est exercé. On observera à cette occasion qu'outre les boutiques du grand bazar, il existe à Moscou 26 magasins de modes, dont 4 seulement sont tenus par des Russes, 7 magasins de schals, 8 de cosmétiques, 3 de musique, 23 de meubles, 9 boutiques grecques pour le tabac, 6 confitureries, 11 auberges, 29 hangars pour les voitures, 122 maisons pour les rouliers, 31 bains.

Dans le 6^e *chapitre*, il est parlé des divers lieux de divertissemens publics, des postes, du comptoir d'adresses pour les étrangers, de celui des débitans etc.

A. J.

cription abrégée des cabinets et autres établissemens qui se trouvent à l'Université, avec la notice de tout ce qu'ils contiennent de remarquable. 152 pag. in-8°. Moscou, 1826.

285. III. CATALOGUS PRÆLECTIONUM IN UNIVERSITATE LITTERARUM CÆSAREAMOSQUËNSI a die augusti xvii anni MDCCCXXV usque ad diem junii xviii anni MDCCCXXVI HABENDARUM; promulgatus auctoritate senatûs academici. 32 pag. in-4°. Moscou 1825. (*Moskofski télégraph.* — *Télégraphe de Moscou*; n° 10, mai 1826, pag. 148.)

On voit, d'après ce catalogue, que dans l'université de Moscou, divisée l'année précédente en quatre sections, se trouvaient attachées sept chaires *de droit politique*; onze *de physique et de mathématiques*; treize *de médecine*; huit *de littérature*, en tout 42 chaires, sans compter les leçons de dessin, de musique et de danse. Quant aux auteurs qui ont servi de base aux cours qui ont été suivis dans les diverses écoles, le conseil de l'université a désigné, outre les ouvrages particuliers des professeurs de l'université, pour la poétique et l'archæologie, *Eschenburg*; pour la théorie et l'histoire des beaux arts, *Sulzer*; pour les antiquités romaines, *Adam*; pour l'histoire, *Schroëkh* et *Pœlitz*; pour la statistique *Hein*; le droit romain *Wildek*; le droit politique, *Achenwall*, etc. — Quelques-uns de ces auteurs sont un peu surannés.

A. J.

286. IV. — CATALOGUS PRÆLECTIONUM IN UNIVERSITATE LITTERARUM CÆSAREA MOSQUËNSI HABENDARUM A DIE XVII AUGUSTI 1826 USQUE AD DIEM XXVIII JUNII 1827. 34 pag. in-4°. Moscou. (*Moskofski Télégraph.* — *Télégraphe de Moscou*; 15 août 1826, n° 15, p. 243.)

Les cours de l'université impériale de Moscou sont maintenant divisés en 4 sections, qui comprennent 24 chaires d'enseignement, au nombre desquelles 7 pour la morale et la politique. On y enseigne *la théologie dogmatique et morale* d'après l'évêque Théophilacte Gorski; *l'histoire sainte*, d'après le métropolitain Philarète et l'évêque Innocent; *les lois russes et leur histoire*, d'après Achenwall et Klüber; *l'économie politique*, d'après Schloezer et Storch; *le droit civil et criminel*, d'après Tsvétaïef. La section de physique et de mathématiques comprend

11 chaires ; la zoognosie et la minéralogie, d'après Fischer ; la chimie naturelle et expérimentale, d'après Payen ; la chimie analytique, d'après Plaff et Thénard ; la physique, la technologie et la botanique, d'après Dvigoubski ; la mécanique et l'optique, d'après Poisson et Lacaille ; l'économie rurale, d'après Pavlof et Thaër ; la géométrie analytique, d'après Francoeur ; la trigonométrie sphérique, d'après le même ; l'astronomie, d'après Schubert ; la théorie militaire, d'après Jomini ; la fortification, d'après Duvernois. Dans la section de médecine, on compte 17 chaires ; l'anatomie, d'après Loder ; la chirurgie, d'après le Guide d'Hildebrandt ; la physiologie, d'après Lenhossek ; la médecine légale, d'après Plenk ; la clinique, d'après Frank ; la pharmacologie, d'après Sprengel, Hartmann, Virey et Wilies ; l'art vétérinaire, d'après Feit ; les maladies des femmes, d'après Capuron ; la pathologie, d'après Ipéi ; la thérapeutique, d'après Sprengel ; les opérations chirurgicales, d'après Hildebrandt ; la botanique médicale, d'après Dvigoubski ; l'art des accouchemens, d'après Siebold ; l'ophthalmologie, d'après Weller ; les mathématiques, d'après Tchoumaïef ; la physique, d'après Dvigoubski ; la receptique, par Konbruch et Ebermayer ; la chimie, d'après Orfila ; les différentes parties et l'histoire de l'astronomie, d'après Loder ; l'anatomie et la physiologie comparées, par Feit ; l'histoire de la médecine, par Sprengel et Hekker. A la section de littérature sont attachées 7 chaires ; la rhétorique, d'après Eschenburg ; la langue slavone et l'esthétique, d'après Sultzer ; l'archéologie, d'après Eberhard ; l'histoire de Russie, d'après Ewers ; les langues arabe et persane ; l'histoire universelle, d'après Schroskh ; la statistique de l'Autriche et de la France, d'après Heim ; la langue et les antiquités grecques ; la langue latine, d'après Scheller ; et les antiquités romaines, d'après Adam. La section préparatoire comprend 10 chaires : la littérature russe, d'après Meraliakof ; l'histoire naturelle, d'après Dvigoubski ; la géométrie et l'algèbre, d'après Francoeur ; la géographie, d'après Heim ; l'histoire, d'après Kaïdanof. On y enseigne de plus les langues allemande, française, anglaise, latine, grecque ; et, pour les arts, la danse, la musique et le dessin.

A. J.

287. V. — SUR L'OUVERTURE DE L'INSTITUT TECHNOLOGIQUE A MOSCOU. (*Kommertcheskaïa Gazeta*. — Gazette du Commerce ; n° 1, 2 janv. 1826.)

C'est au commencement de l'année 1826 que les cours ont commencé dans l'Institut technologique, fondé à Moscou, d'après l'autorisation de l'empereur, et dont le but est d'offrir des moyens d'instruction convenable aux jeunes gens qui se destinent à parcourir la carrière du commerce et de l'industrie.

Les cours s'y divisent en publics et particuliers : dans les cours publics, on enseigne : a) la science du commerce en tant que relative aux manufactures et aux fabriques ; la statistique manufacturière ; la connaissance des marchandises (*waarenkunde*) ; b) la physique et la chimie, appliquée aux fabriques et métiers, la technologie en général ; c) la mécanique et l'hydraulique, par rapport aux fabriques ; d) le dessin et les plans.

Dans les cours particuliers, on s'appliquera à donner aux élèves des notions plus circonstanciées sur les divers produits des manufactures ; sur l'art de teindre, de faire le drap, de préparer les étoffes de soie et de coton, ainsi que les toiles de toutes espèces ; sur la tannerie, la verrerie, et les fabriques de porcelaine, de faïence, de cristaux, etc. Des professeurs éclairés, auxquels on adjoindra des répétiteurs instruits, seront choisis pour enseigner ces divers objets de technologie. L'enseignement se fera presque généralement en langue russe.

Les cours publics dureront 2 années, après lesquelles il sera permis aux élèves de suivre les cours particuliers, dont chacun ne sera pas de moins d'un an. Mais ils ne seront point tenus d'étudier tous les objets d'enseignement ci-dessus énoncés ; ils pourront, selon leurs goûts ou le désir de leurs parens, s'adonner à une branche particulière de la science manufacturière. A ces cours pourront être admis, à la prière de leurs parens ou tuteurs, tous les jeunes gens de la classe libre, depuis 16 jusqu'à 24 ans inclusivement. Les élèves ne doivent aucune rétribution lorsqu'ils se contentent de venir aux cours publics ; ils ne seront tenus de payer que dans le cas où ils désireraient profiter des leçons particulières d'un répétiteur. Tous ces élèves sont externes.

Après l'expiration des années fixées pour la fin des cours tant publics que particuliers, les élèves qui auront été reconnus posséder les connaissances suffisantes pour la branche d'industrie qu'ils auront choisie, recevront, à leur sortie de l'Institut,

un certificat constatant leur aptitude et leur bonne conduite; ceux, au contraire, qui, après l'examen, auront été reconnus n'être pas suffisamment instruits, suivront encore les cours pendant un an. Un directeur est nommé pour veiller à la conduite des élèves, ainsi qu'à la régularité, l'exactitude et la bonne méthode, qui font l'essence de cours véritablement profitables.

A. J.

288. VI. ÉTABLISSEMENT D'UNE MAISON DE TRAVAIL POUR LES FILLES PAUVRES A MOSCOU. (*Journal tchelovèkolioubivago obshchestva*.—Journal de la Société philanthropique; St. P., n° 2, août 1825, p. 164.)

Cet établissement, autorisé par oukase de feu l'empereur Alexandre, en date du 25 janvier 1825, est principalement destiné à recevoir les jeunes filles pauvres orphelines. 1) Elles y apprennent la religion, l'histoire sainte, à lire et à écrire, la grammaire russe, l'arithmétique, le dessin, la calligraphie, et tous les ouvrages de couture et de broderie. 2) Le nombre des élèves est provisoirement fixé à 24. 3) Elles doivent, pour être admises, n'avoir ni moins de 7 ans ni plus de 10, et restent dans l'établissement jusqu'à leur 20^e année révolue. A cette époque, s'il s'en trouve qui n'aient ni parens, ni protecteurs, les chefs de la maison s'occupent de leur procurer une place convenable. 4) Les filles d'esclaves n'y sont point reçues, non plus que celles qui sont issues d'une union illégitime. 5) Tout symptôme de maladie contagieuse est un motif d'exclusion. 6) Toutes doivent avoir eu la petite vérole, ou avoir été vaccinées. 7) L'établissement est placé sous la protection immédiate de l'impératrice régnante. 8) A la fin de chaque mois, l'intendante et l'économe de la maison présentent à l'impératrice les comptes exacts de la recette et de la dépense. Des rapports plus détaillés sont également soumis à S. M. pour chaque semestre et pour toute l'année. 9. Toutes les semaines, l'intendante est tenue de présenter un rapport constatant le nombre, la nature, et la qualité des mets qui ont été servis sur la table des élèves. Elle doit également instruire S. M. du nombre des malades, de la nature des maladies dont elles sont affectées, et de tous les événemens qui auraient pu se passer dans le cours de la semaine. 10) La table est abondante et saine; elle se compose de 3 plats, aux-

quels on en ajoute un 4^e les dimanches et fêtes. 12) Il y a dans la maison une infirmerie, où les élèves demeurent jusqu'à leur entier rétablissement. Une infirmière, tirée de la maison des Veuves, et des servantes zélées veillent à ce que les malades prennent régulièrement les remèdes prescrits par le médecin.

14) Afin d'accoutumer les élèves aux soins du ménage, elles sont, à tour de rôle, de semaine à la cuisine, sans pour cela négliger les objets de leurs études. Elles aident également la femme de charge à recevoir et à donner le linge à la blanchisseuse, à le distribuer aux élèves, et à inscrire sur le livre de dépense les objets de consommation pour la cuisine. 15) Les ouvrages de couture et de broderie doivent avoir le degré de perfection nécessaire pour être vendus. Il est libre à chacun d'en commander dans l'établissement. L'argent qui en provient rentre dans la caisse de la maison. 16) On reçoit des pensionnaires, mais non des demi-pensionnaires.

État de l'établissement.

La directrice ou intendante.....	800 roub.
2 sous-directrices	400
L'économe	700
Le teneur de livres.....	300
Les maîtres.....	1,500
Au prêtre.....	100
Au médecin.....	400
A la femme de charge.....	250
A la cuisinière.....	200
A l'aide de cuisine.....	100
2 femmes de chambre à 100 r.....	200
3 blanchisseuses à 200.....	600
2 invalides pour le service de la maison, à 60 r.....	120
1 homme de peine.....	150
Pour la table, à raison de 50 k. par jour par personne.....	5,110
Habit, linge, lit, etc., à raison de 100 r.	2,400
Chaussure	140
Livres et frais de bureau.....	360
Location de la maison.....	2,500
Chauffage.....	1,100

Éclairage.....	400
Raccommodage et autres frais.....	350
Blanchissage.....	200
Infirmerie.....	400
Habillement des invalides.....	100
Vaisselle pour la cuisine et la table...	200
Entretien d'un cheval, d'une voiture et d'un traîneau.....	400
Dépenses imprévues.....	250

20,000

A quoi il faut ajouter..... 13,020

somme égale à celle accordée par l'empereur pour un établissement du même genre, fondé à St.-Pétersbourg.

Plus, 3,000 r. versés annuellement par le corps des bourgeois..... 3,000

6,000 r., montant de sommes également versées chaque année par des personnes charitables..... 6,000

Plus, enfin, une somme de 40,000 r., produit de dons volontaires, et formant un capital qui a été déposé à la caisse d'épargne du Mont-de-Piété, et dont le revenu permet d'entretenir plusieurs élèves au-delà du nombre déterminé.

Tous ces moyens réunis assurent la prospérité toujours croissante d'un établissement aussi utile et surtout aussi philanthropique.

A. J.

289. VII. D'UN HOSPICE POUR LES MALADIES DES YEUX, NOUVELLEMENT ÉTABLI A MOSCOU. (*Journal tchélovekolioubivago obstschestva*. — Journal de la Société philanthropique; n^{os} 4 et 6, p. 91 et 270.)

Parmi les nombreux établissemens de bienfaisance qui embellissent l'ancienne capitale de la Moscovie, il n'avait point encore existé, jusqu'à ce jour, de maison exclusivement consacrée au traitement des ophthalmies, qui exigent des soins particuliers, et trop souvent de périlleuses opérations. Un objet aussi

important pour l'humanité souffrante ne pouvait manquer d'attirer l'attention de l'autorité locale; aussi, sur un rapport du gouverneur militaire de Moscou, l'empereur Nicolas s'est empressé d'approuver l'établissement d'un hospice pour les pauvres frappés d'ophtalmie. L'inauguration de cet hospice a eu lieu le 11 juillet 1826; à midi, en présence des grands fonctionnaires de l'empire résidant à Moscou; et cette maison de bienfaisance compte au nombre de ses protecteurs tout ce que la Russie renferme de personnes riches et animées de sentiments philanthropiques. L'impératrice Marie a souscrit pour une somme annuelle de mille roubles; les capitaux de l'établissement s'élèvent déjà à 3,378 roubles 33 kopeks $\frac{1}{2}$ de revenu annuel, et à 12,330 roubles de dons volontaires une fois faits.

A. J.

290. GEOGRAPHISCH-STATISTISCHE DARSTELLUNG DER STAATSKRÄFTE VON DEN SÄMMLICHEN ZUM DEUTSCHEN STAATENBUNDE GEHÖRIGEN LÄNDERN. — Exposé géographique statistique des forces sociales des États qui font partie de la Confédération Germanique; par Aug. Fréd. G. CROME, profess. de droit public et d'économie politique à Giessen. 4^e et dernier vol., grand in-8°, 502 p. Leipzig, 1828; Fleischer. (*Leipzig. Literatur Zeitung*; août 1828, p. 1661.)

Les états dont l'auteur s'occupe dans ce 4^e volume sont le duché de Saxe-Cobourg et Gotha, avec la principauté de Lichtenberg; le duché de Saxe-Meiningen avec Hildbourghausen et Saalfeld; le duché de Saxe-Altenbourg (l'auteur évalue la population de ce duché à 107,500 habitants, déduction faite de ce qui a été ôté à Altenbourg lors du partage de 1826); les duchés d'Anhalt, Dessau, de Koethen et de Bernbourg (le premier, où l'auteur a résidé pendant 8 ans, est analysé avec plus de développement que les 2 derniers). Il eût été à désirer que l'auteur indiquât les anciennes franchises des États d'Anhalt. L'auteur remarque, page 240, qu'on a beaucoup travaillé pour obtenir l'établissement d'états particuliers pour le duché de Bernbourg. En parlant du landgraviat de Hesse-Hombourg, que le landgrave gouverne avec un pouvoir absolu, l'auteur a oublié de faire mention du système d'administration, de l'état financier du pays, de la dette publique. Vient ensuite la principauté de Lichtenstein, qui a une population de 5,546 habi-

tans, et une étendue de 2 1/2 milles carrés, avec une constitution du 9 novembre 1818. Puis les villes libres de Francfort, Hambourg, Lubeck et Brême.

On peut reprocher à l'auteur de n'avoir pas répandu assez de lumières sur le système financier de la plupart des États. Mais ce n'est point sa faute; il manquait de documens officiels. Il y a lieu d'espérer que le secret qui, en Allemagne, est strictement observé en matière de finances, secret qui est évidemment préjudiciable au gouvernement, cessera bientôt, grâce aux lumières qui font de continuel progrès.

En ce qui touche les constitutions des États, l'auteur a donné un extrait de la constitution que Cobourg a obtenue en 1821; mais il a négligé d'indiquer les modifications qu'elle a subies par suite de la division, opérée en 1826, des pays de Gotha. En parlant du duché de Meiningen, auquel échet, en 1826, celui d'Hildbourghausen, l'auteur analyse la constitution des deux duchés, et il ajoute que le duc a déclaré, le 18 novembre, que les rapports politiques continueraient à rester sur le même pied qu'auparavant dans les deux duchés, jusqu'à ce que les 2 constitutions aient été fondues en un seul tout. Voici ce que l'auteur nous dit du territoire jusqu'à présent inconnu des deux principautés de Hohenzollern (n. 260). La principauté de Hohenzollern-Hechingen a une constitution représentative; 12 hommes, choisis par le peuple, dont 2 par la ville d'Hechingen, et 10 par les communes rurales, forment la représentation nationale, qui consent annuellement l'impôt. Les représentans ont aussi le droit, et c'est un devoir pour eux de faire des propositions sur tout ce qu'ils croient utile au bien public. Les représentans sont convoqués annuellement au printemps. Quant à Sigmaringen, l'auteur dit que cette principauté n'a pas encore de constitution, mais qu'il est question de lui en donner une. Nous remarquerons, en terminant, que l'auteur s'est appuyé, pour la composition de son ouvrage, sur beaucoup de documens officiels.

R.

291. UEBER DEN NEUESTEN ZUSTAND DER CRIMINAL GESETZGEBUNG IN DEUTSCHLAND.—Sur l'état actuel de la législation criminelle en Allemagne; suivi d'un examen des projets de loi pour les royaumes de Hanovre et de Saxe; par le D^r E. F. A.

MITTERMAIER, avec un appendice contenant des observations générales sur la partie spéciale du Code criminel ; par le D^r **STÜBEL**. De v, 186 et 48 pp. ; pr., 1 thlr, 8 gr. Heidelberg, 1825 ; Engelmann. (*Iena. allg. Liter. Zeitung* ; mars 1827, n^o 44, p. 345.)

Un aperçu critique de l'état actuel de la législation criminelle en Allemagne était d'autant plus désirable, que la plupart des gouvernemens de ce pays ont montré, dans ces derniers temps, beaucoup de sollicitude pour le perfectionnement de cette branche de législation. L'auteur remplit cette lacune d'une manière digne d'éloge, en faisant connaître tout ce qui a été fait à cet égard, ainsi que ce qui reste encore à faire pour réaliser les intentions paternelles des gouvernemens. Il a principalement fixé son attention sur la législation bavaroise de 1813, sur le nouveau projet d'un code criminel du même pays, présenté en 1822, et sur les projets de même nature qui ont paru en 1826 pour les royaumes de Hanovre et de Saxe. La législation pénale de la Prusse, de l'Autriche et de la France, ne se trouve citée que secondairement. L'auteur a divisé son travail en neuf chapitres, savoir, 1 Sur l'état de la législation criminelle d'Allemagne en général. 2 Observations générales sur les législations modernes. 3. Tableau substantiel du nouveau code pénal pour le royaume de Hanovre. 4. Tableau substantiel du nouveau code pénal pour le royaume de Saxe. 5. Sur le système limitatif du pouvoir judiciaire. 6. Sur le rapport des codes aux doctrines, et sur les limites de celles-ci dans les codes. 7. Sur la classification systématique des crimes. 8. Sur les bases proportionnelles entre les crimes et les peines, telles qu'elles sont établies dans les codes. 9. Sur l'étendue du domaine criminel. Ce travail est signalé avec éloge. L. D. L.

292. DES CAUSES QUI NUISENT AU COMMERCE d'exportation de l'Allemagne. (*Allgemeine Handlungszeitung* ; oct. 1828, p. 501.)

Le traité de commerce que les villes anséatiques de Brème et de Hambourg viennent de conclure avec l'Amérique septentrionale, aura sans doute fait une sensation agréable en Allemagne, d'autant plus que le commerce de cette région du globe est, après celui de la Grande-Bretagne, le plus important, et qu'il a été déclaré, dans la Chambre haute d'Angleterre, que la na-

vigation du Weser et de l'Elbe n'est libre qu'aux opérations commerciales, et nullement à celles de la guerre. Mais comme l'exportation des productions de l'industrie allemande ne peut offrir des résultats favorables qu'autant qu'elles peuvent être échangées en partie contre des productions d'outre-mer, et que ces dernières seraient importées en Allemagne sans être assujéties à des droits d'entrée, la classe industrielle et les gouvernemens allemands tomberaient dans une grande erreur s'ils espéraient, par ce nouveau traité de commerce, voir renaître l'industrie, tout en laissant subsister le déplorable système prohibitif tel qu'il se trouve établi de nos jours dans tous les États du continent. L'expérience n'a que trop démontré que le bénéfice des marchandises exportées consiste non point dans la vente, mais bien dans l'échange contre des marchandises coloniales. Or, cet échange se trouve entravé par le droit exorbitant de la douane, et par la grande quantité de marchandises qu'on introduit dans le pays par contrebande. Le spéculateur, après avoir payé 50, 40, 30, 20 thalr. % de droit d'entrée, se voit souvent encombré de marchandises, à moins qu'il ne veuille les vendre au-dessous du prix coûtant, attendu que les contrebandiers peuvent laisser les mêmes objets à 50 % meilleur marché.

293. I. PROJET POUR UNE INSTITUTION DE BIENFAISANCE DANS L'INTÉRÊT DES DOMESTIQUES; par le D^r HAERLIN. (*Allg. deuts. Justiz, Kameral und Poliz. Fama*; 1826, juin, n° 65.)

294. II. MAISON DES PAUVRES POUR LA WESTPHALIE PRUSSIENNE. (*Idem*; 1826, juin, n° 63.)

295. III. RAPPORT SUR UN ÉTABLISSEMENT CRÉÉ A BERLIN POUR L'ÉDUCATION DES ENFANS dont l'instruction est négligée. (*Idem*; 1826, juillet, n° 77.)

I. Il existe en Allemagne, et surtout dans le royaume de Wurtemberg, un grand nombre d'établissements de bienfaisance, où l'infirmité trouve un asile et une main secourable, toujours prête à la soulager; mais, de toutes ces institutions, il n'en est aucune qui soit exclusivement destinée aux domestiques âgés et infirmes. Le journal cité ne nous dit pas si le projet dont nous nous occupons est le travail spontané de l'auteur, ou s'il

est le résultat des vues paternelles du gouvernement. Quoi qu'il en soit, le projet est porté à la connaissance du public de Stuttgart pour qu'il puisse prendre part à la souscription, et l'institution naissante se trouve sous la garantie et la direction de la magistrature. On ne saurait méconnaître les grands avantages d'une institution de cette nature : elle atteint à la fois le but des caisses d'épargne et des établissemens pour l'encouragement des mœurs. En voici les principes fondamentaux.

But de l'établissement.

- 1) Il doit assurer aux domestiques une certaine somme d'argent pour leur servir lorsqu'ils trouvent occasion de se marier.
- 2) Il doit également assurer une pension annuelle aux domestiques âgés ou infirmes.
- 3) Il promet une prime d'encouragement à ceux qui se distinguent par leur bonne conduite.

Organisation.

Cette institution n'est provisoirement que pour les domestiques de Stuttgart. — Il faut au moins 1,000 souscripteurs à 1 flor. par an pour que le projet puisse se réaliser. — Plus tard, quand les fonds et le nombre des souscripteurs seront plus considérables, les domestiques de la province pourront également participer à ses avantages.

- 1) Chaque domestique est autorisé à mettre en rente une partie de son salaire à 4 1/2 %.
- 2) Pour faciliter le calcul, l'administration ne donnant que des reçus de 4 fl., un domestique ne peut placer que 4 fl. à la fois.
- 3) Les maîtres versent tous les ans 1 fl. dans la caisse au bénéfice de leur domestique.
- 4) Après le premier trimestre, qui ne paie point d'intérêt, chaque domestique a le droit de retirer le capital avec intérêt.
- 5) Le domestique qui aura servi pendant 10 ans d'une manière irréprochable chez un ou plusieurs maîtres, jouir ad'une prime de 10 fl.; après 15 ans de service, 20 fl., et, après 20 ans, de 30 fl.
- 5) Pour qu'un domestique infirme ou accablé par l'âge puisse avoir droit à la pension annuelle de 40 fl., il faut qu'il ait au

moins servi pendant 10 ans, et qu'il soit muni de certificats de ses maîtres et du médecin, pour attester sa bonne conduite et ses infirmités.

II. D'après l'inspection (10 septembre 1826) de la maison des pauvres pour la Westphalie prussienne, les résultats de l'administration, en 1824, offrent l'aperçu suivant :

Administration domestique.

	thlr.	gr.	pf.
État de la caisse le 31 décembre 1823	2,005	22	3
<i>A. Recette en 1824.</i>			
1) Arrières dettes.....	142	8	9
2) Rentes.....	437	27	6
3) Rapport de l'économie agricole.	172	11	»
4) Pension pour les détenus.....	1,622	11	1
5) En remboursement pour frais de nourriture et hardes.....	1,149	14	5
6) Rapport des productions manufacturières.....	771	21	4
7) Contribution gratuite des cercles de			
Munster....	1,967	9	6
Arnsberg....	2,168	4	4
Minden.....	1,903	7	9
8) De la caisse départementale d'Arnsberg.....	1,654	»	»
9) Recettes diverses.....	362	»	»
10) Vente de 12,000 thlr. en effets publics.....	10,569	10	»
Total	24,925	17	»

B. Dépense.

1) Entretien des bâtimens.....	241	5	»
2) Entretien et complètement de l'inventaire.....	156	15	6
3) Pour nourriture.....	1,135	7	10
4) Habillement.....	380	23	»
5) Blanchissage.....	91	14	11
6) Chauffage.....	86	27	2
7) Éclairage.....	177	29	3
8) Frais de prise de corps et trans-			

port.....	194	12	9
9) Pour médicamens.....	105	3	10
10 Frais d'impression et de bureau.	29	24	10
11 Frais des voyage.....	48	"	"
12) Traitement de employés.....	1,020	"	"
13) Diverses dépenses domestiques.	484	"	"
14) Salaire des détenus pour divers travaux domestiques.....	512	3	"
15) Gratifications des employés et des domestiques.....	290	"	"
16) Primes de détenus.....	44	10	7
17) Achat de différens matériaux bruts.....	621	16	1
18) Impositions.....	90	18	2
19) Entretien de l'état des bestiaux et des instrumens aratoires.....	84	20	4
20) Pour acquisition de 15 arpens de forêt.....	1,249	2	6
21) Pour l'entretien des gens sans aveu.....	1,207	21	3
22) Surplus de ce que les détenus ont gagné pendant leur captivité pour payer leur nourriture et vêtement (<i>Ueberverdienst</i>).....	102	19	1
23) Pour l'entretien de l'école des garçons moralement négligés.....	65	"	"
24) Autres petites dépenses.....	12	6	
Total	8,419	14	10
Recette	24,925	17	
Dépense	8,419	14	10
État	16,506	2	2

Aperçu de la police administrative de cette maison en 1824.

Nombre des détenus le 31 décembre 1823.

	hommes	femmes	enfants	total
	55	25	8	88
Accroissement de ce nombre dans le courant de 1824.				
a) Vagabonds étrangers....	30	8	1	39
b) Vagabonds indigènes....	16	8	"	24

c) Incorrigibles des communes, tels que ivrognes, joueurs, etc.

	71	21	1	93
Total	172	62	10	244

Nombre des individus qui, dans le courant de 1824, sont sortis de l'établissement.

a) Exportés.....	31	4	»	35
b) Renvoyés dans leurs pays respectifs	63	33	1	97
c) Employés comme domestiques.....	7	6	»	13
d) Envoyés à d'autres institutions correctionnelles....	1	1	»	2
e) Décédés.....	3	»	»	3
f) Réfugiés.....	2	»	1	3
Total	107	44	2	153

Nombre des détenus le 31 décembre 1824.

hommes	femmes	enfants	total
65	18	8	91

Les détenus sont employés à différentes occupations domestiques, agricoles et manufacturières. Chaque détenu a son compte courant. On leur paie les travaux auxquels on les emploie, en prélevant les frais de nourriture et d'habillement. Le surplus de leur gain leur est payé à l'époque de leur sortie.

III. L'institution scolastico-correctionnelle de Berlin, consacrée aux enfans moralement négligés, et qui ont déjà commis des délits, doit sa création au projet de M. *Rather*, chef du département du commerce maritime. Le journal ne fait pas connaître l'organisation de cet établissement; il dit seulement que, dans le principe, le nombre des élèves avait été fixé à 33, et que les dons privés qui ont été versés dans la caisse de l'administration, permettent maintenant de porter ce nombre à 50. Les frais d'entretien de chaque élève montent environ à 60 rthlr. par an. Nous félicitons la capitale de la monarchie prussienne d'avoir une institution de cette nature, en regrettant de ne pouvoir adresser les mêmes félicitations aux autres monarchies européennes.

L. D. L.

296. **BALANZA DEL COMERCIO DE ESPAÑA**, etc. — Balance du commerce d'Espagne avec les puissances étrangères, avec l'Amérique, et avec les Iles Philippines, dans l'année 1826. Madrid, 1828 ; impr. de Burgos.

Cette balance, qui a été présentée au roi par le ministre des finances, peut être considérée comme renfermant les prémices de la statistique de l'Espagne, depuis les malheurs que lui ont causé tant d'oscillations politiques. En 1803 et en 1805, on avait publié des balances du commerce de ce royaume avec les états d'Europe, et ceux d'outre-mer. Elles avaient trait à l'année 1792, après laquelle éclata la guerre avec la France. La prolixité de ces travaux, et les événemens qui suivirent, retardèrent d'abord, et empêchèrent finalement la publication d'autres tableaux destinés à en rectifier les erreurs, et, depuis cette époque, il n'a point paru d'états du commerce de l'Espagne.

Le seul moyen d'atteindre l'exactitude en cette matière, c'est de revenir souvent sur les mêmes travaux ; de cette manière on pourra les rectifier. C'est malheureusement ce qu'on n'a jamais fait en Espagne, ni pour la balance ancienne, ni pour la balance nouvelle. Le département qui l'a dressée, manquait de quelques données nécessaires : les rapports de la junte d'Arancelès, qui ont servi de base au travail, sont défectueux en plusieurs points, comme elle le dit elle-même. Pour conduire à la perfection ce genre de travaux, il faut, non-seulement les commencer, mais encore les continuer. Le gouvernement vient de fournir les documens qu'il possédait sur la statistique commerciale du pays.

Quant à la méthode que l'on a suivie pour la présente balance, il nous semble qu'un seul catalogue n'en facilite pas autant l'intelligence et l'usage que les tables par classes, adoptées pour la balance de 1792. Ces tables ont l'avantage de présenter à l'œil, avec netteté et clarté, les objets et ceux qui leur sont comparés. La seule lecture d'un catalogue prolixe est une tâche fatigante. Dans les tables de la balance de 1792, on aperçoit d'un coup d'œil les divers articles, et la somme totale des laines et des soieries importées et exportées ; pour faire la même opération sur la balance nouvelle, il faut recourir au catalogue entier, et se livrer à un travail de division et de décomposition très-pénible. Là on saisit sans peine, dans le résumé

général, l'excédant partiel et total des exportations de laines, de peaux, de drogues, etc., ainsi que le manque d'exportation des autres articles, à l'égard de chaque nation en particulier, et de toutes ensemble. Ici l'on n'aperçoit que la somme, en masse, du déficit, à l'égard de chaque nation, et la somme totale, relativement à l'Espagne, sans que l'on ait signalé la différence particulière dans chaque branche, différence qu'il faut connaître pour savoir si les diverses branches de commerce font des progrès, ou sont en décadence. Dans ce catalogue, les sommes partielles des marchandises ont été insérées dans la même colonne que les quantités qui les produisent, au grand détriment de la clarté. L'origine et la destination des marchandises sont également confondues, et il faudrait les distinguer pour connaître les objets du commerce de l'Espagne avec chaque nation.

Ce n'est pas à dire, pour cela, que la balance antérieure fût parfaite; nous ne méconnaissions pas non plus, que la balance nouvelle ne l'ait améliorée sous quelques rapports. C'est certainement une amélioration, que d'avoir assigné à chaque partie de marchandises sa valeur; valeur qui, dans la balance de 1792, avait été placée à la fin de chaque table, d'une manière générale, en distinguant seulement les sommes appartenant au commerce de chaque puissance. Cependant, on aurait dû relever les sommes partielles de chaque page, parce qu'autrement il y a incertitude sur l'exactitude des totaux, dont le premier se trouve à la page 151. Voici le résumé général des introductions et exportations étrangères, avec leurs différences évaluées en réaux vellon :

Importation totale.....	301,877,698	2
Exportation.....	146,911,252	13
Différence contre la nation.....	154,966,445	23
Résumé du commerce avec l'Amérique et les îles Philippines.		
Importation.....	75,469,370	17
Exportation de marchandises nationales,	33,037,141	28 $\frac{1}{2}$
ci.....		
Id., étrangères.....		
	674,198	
Différence en faveur de la nation.....	42,432,228	22 $\frac{1}{2}$
Quoique la différence entre les importations et les exporta-		

tions ne soit pas une preuve évidente des gains ou des pertes d'une puissance, mais bien de son activité commerciale, ou de ses spéculations, on peut cependant la considérer comme un fort indice qui, même, devient une preuve, lorsqu'elle est aussi considérable et aussi générale que celle qui résulte contre l'Espagne, de l'état que nous venons de résumer.

La balance de 1826 a considérablement diminué, quant aux résultats numériques, comparativement à la balance de 1792. On n'en sera pas étonné, si l'on prend en considération les malheurs auxquels l'Espagne a été en proie depuis lors.

Dans cette année l'importation a été de.. 714,898,698

l'exportation a été de.. 396,995,133

Différence contre la nation..... 317,903,565

Dans ce résumé sont comprises les îles Baléares et les îles Canaries, qui sont exclues de la balance présente.

Dans l'année 1792, le commerce de la péninsule avec ses possessions d'outre-mer, a donné les résultats suivans :

Importation de métaux d'Amérique dans		
la péninsule.....	357,600,937	666,542,267
de marchandises.....	308,941,330	
Exportation de marchandises nationales		
pour l'Amérique.....	223,174,717	429,758,830
de marchandises étrangères	206,584,113	

Différence en faveur de la péninsule.. 236,783,437

Importation des Philippines en Espagne.. 14,340,256

Exportation aux Philippines..... 7,513,524

Différence en faveur de la métropole.... 6,826,732

On annonce que la balance commerciale pour l'année 1827 sera publiée dans deux mois, que celle de 1828 le sera peu de temps après, et qu'ensuite il en paraîtra une chaque mois.
(*Gaceta de Bayona* ; 20 octobre 1828.) C. R.

297. MOUVEMENT DU PORT DE BILBAO.

Dans le mois de novembre 1828, 18 navires étrangers sont entrés dans le port de Bilbao. Ils venaient de Hambourg, d'Anvers, de Bergen, Christiansund, Brème, Riga, Londres, et d'autres ports d'Angleterre, ayant des cargaisons de toiles, de cabillaud, et d'autres marchandises. Deux navires espagnols ve-

nant de Bordeaux , avec du sucre et d'autres produits , et un brigantin espagnol venant de Londres avec une cargaison composée de diverses marchandises, sont aussi entrés dans ce port.

Dans le mois sont sortis de ce port , faisant voile pour ceux d'Angleterre , 2 navires chargés de châtaignes , et 6 chargés de blé , parmi lesquels se trouvait une frégate de 300 tonneaux ; et au mois de novembre , il en est sorti 4 , chargés de châtaignes , et 9 de blé. A Limpias, Santander et Suanzes , les chargemens de blés sont plus considérables. (*Gaceta de Bayona* ; 8 décembre 1828.) C. R.

298. MOUVEMENT DU PORT DE SANTANDER.

Dans le courant de 1828 , 25 vaisseaux venant de la Havane et d'autres points de l'île de Cuba , sont entrés dans le port de Santander , portant 13,498 caisses de sucre. Il en est sorti 42 bâtimens , se dirigeant vers l'île de Cuba , avec une cargaison de 90,435 tonneaux de farine. Ce nombre prouve que nous pouvons abondamment approvisionner Cuba de cette céréale importante : vérité qui a été contredite par quelques personnes, et révoquée en doute par d'autres. (*Ibid.* ; 30 janv. 1829.) C. R.

299. EXPORTATION DES FARINES POUR L'ÎLE DE CUBA , PAR LE PORT DE SANTANDER , pendant les 8 premiers mois de 1828.

Barils de 186 livres.

En Janvier.....	4,895
Février.....	10,414
Mars.....	14,739
Avril.....	1,850
Mai.....	7,245
Juin.....	7,006
Juillet.....	13,998
Août.....	7,630

TOTAL... 67,777

Exportation de l'année précédente..... 48,139

Excédant pendant ces huit mois..... 19,638

Ce nombre sera probablement doublé dans le dernier trimestre de l'année. Les grains étant rares dans d'autres provinces de l'Espagne , et les farines de Castille obtenant la préférence dans le golfe du Mexique, où la vente s'en fait à des prix

très-modérés, l'exportation de cette marchandise augmentera considérablement, soit pour l'intérieur, soit pour l'Amérique, immédiatement après l'achèvement du canal, que des ordres récents du souverain enjoignent de hâter. (*Ibid.*; 3 oct. 1828.)

C. R.

300. OUVERTURE DU COURS D'AGRICULTURE POUR L'ANNÉE 1829 A MADRID.

Le 7 janvier 1829, le professeur D. Sandalio Arias a ouvert, à Madrid, un cours d'agriculture, et a prononcé un discours sur les questions les plus intéressantes de cette science. Il a commencé par l'exposition de la méthode suivant laquelle on doit procéder aux fécondations hybrides des plantes, et a indiqué les circonstances favorables à cette opération. Après avoir recommandé l'étude de la physiologie végétale, il a expliqué la fécondation des végétaux, et des organes par lesquels elle s'opère. Il a démontré que c'est à la certitude de cette découverte, que sont dus tous les progrès qu'ont fait depuis la botanique et l'agriculture. (*Ibid.*; n° 37, 6 février 1829.) C. R.

301. TRAVAUX PUBLICS A SÉVILLE.

Cette ville reçoit chaque année de nouveaux embellissements. Aux nombreux travaux publics entrepris et terminés sous les auspices de son corrégidor actuel, Don José Manuel de Arjona, a succédé une entreprise importante pour la Compagnie royale du Guadalquivir. C'est la restauration du môle de la *Tour d'or*, et la construction d'un autre môle, qui s'étendra depuis ce point jusqu'au-delà du pont de bateaux. Aussi tôt que ces travaux importants, dont la direction a été confiée à l'ingénieur D. José Agustín de Larraminde, seront achevés, on établira un magnifique pont de pierre ou de fer, afin de rendre plus faciles les communications entre Séville et Triana. Le roi a déjà approuvé le projet de construction d'un chemin s'étendant de Sanlucar de Barrameda, jusqu'au port de Sainte Marie, qui lui a été présenté par le même ingénieur. Le général marquis de las Amarillas est le protecteur de l'entreprise. Cette province fait des vœux pour la réalisation du projet de construction d'un canal latéral au Guadalquivir. L'établissement de ce canal faciliterait les communications par eau, entre Séville et Cordoue, ainsi que l'ir-

rigation de plus de 100,000 fanegas de terre , aujourd'hui frappées d'aridité. La Compagnie du Guadalquivir qui , depuis sa formation a exécuté tant de travaux utiles , prépare et réunit les moyens immenses qu'exige un aussi vaste projet , afin de le mettre à exécution au printemps prochain , s'il y a possibilité. (*Gaceta de Bayona* ; 10 oct. 1828.) C. R.

302. PONT DE BATEAUX SUR LE TIGRE A BAGDAD. (*Naval and military Magazine* ; n° III, sept. 1827, p. 110.)

Le Tigre à Bagdad a plus de 870 pieds anglais de largeur ; il grossit pendant 7 mois et décroît pendant 4. Sa plus forte crue arrive dans les mois d'avril et de mai ; alors sa profondeur surpasse 46 pieds, et sa vitesse à la surface est de 7 milles à l'heure. Les plus basses eaux sont dans la 1^{re} quinzaine d'octobre , et alors sa profondeur est moindre de 15 pieds, et sa vitesse d'un mille et demi par heure.

La communication de la partie de la ville qui est en Mésopotamie avec celle qui est en Perse, est établie au moyen d'un pont de bateaux. Sur les deux rives du Tigre on a construit deux énormes massifs de maçonnerie en briques , de 66 pieds anglais de long sur 28 de large, pour servir de culées.

Le pont est formé avec 35 bateaux de 34 p. 6 p. de longueur sur 14 pieds de largeur, construits comme les bateaux de la Tamise à Londres, ayant la quille presque plate, tirant 6 pouces sur le devant et 4 sur l'arrière, lesquels sont espacés entre eux de 6 pieds 4 pouces. Les deux bateaux extrêmes sont distans de la culée de 8 p. 6 p. Les 3 derniers bateaux de chaque côté forment portière ; les 29 autres ne bougent que pour être remplacés.

L'avant bec des 29 bateaux du centre est armé d'une espèce de crochet qu'on passe dans les chaînons d'une double chaîne dont les extrémités terminées également en crochet sont fixées aux anneaux de 4 ancrs monstrueux, jetés d'un côté près de la grande mosquée et de l'autre près d'un magasin.

Les 6 autres bateaux des extrémités sont arrangés en manière de portières, une sur chaque rive.

On a établi un plancher continu de 24 pieds de largeur sur les madriers recouverts de sable, sur les 29 bateaux ; et il règne le chaque côté un garde-fou de 4 pieds de hauteur.

Lorsque des bateaux ou des vaisseaux doivent monter ou des-

cendre le Tigre, on lâche un des bateaux de l'extrémité du pont pour leur livrer passage, et on le replace à l'instant; mais lorsque le bâtiment est d'un fort tonnage, il faut alors en lâcher deux, et la manœuvre pour les déplacer et replacer interrompt le passage sur le pont pendant une demi-heure.

Les bâtimens qui naviguent sur le Tigre ayant la quille très plate, passent par dessus la partie de la chaîne détachée des bateaux formant portière, sans le moindre obstacle.

Il y a toujours des bateaux de réserve pour remplacer ceux qui forment la partie dormante du pont, lorsqu'ils ont besoin de réparations, et leur remplacement s'opère en moins de 4 minutes, sans rien toucher aux gardes-fous ni au plancher. On surcharge de lest le bateau défectueux pour le faire enfoncer jusqu'à ce qu'il ne supporte plus aucune partie du plancher; on le décroche de la chaîne, et abandonné au courant il a bientôt fait place à l'autre bateau surchargé pareillement, qu'on accroche à la chaîne, qu'on décharge ensuite et qui supporte alors la partie du pont restée un moment sans appui. L.

303. SUR L'ÉTAT ACTUEL DE PLUSIEURS VILLES ET PRINCIPAUTÉS DU MILIEU DE L'ASIE, extrait d'un manuscrit. (*Asiatski-Vestnik*. — Courrier Asiatique; janv., mars, avril et mai, n^{os} 1, 3, 4 et 5, 1826.)

1) *Khiva*. L'étendue et la population de cette contrée sont bien moins considérables que celles de la Boukharie. La ville de *Khiva* est la résidence du khan souverain, Mohamed-Rakhim, et compte 15,000 habitans. Elle est située sur une hauteur, fortifiée par une muraille en terre, et entourée de deux côtés par deux petits lacs. Elle est à 23 verstes d'*Ourguentsa*, la ville la plus peuplée après elle. On peut citer aussi les villes de *Khézaress*, ou *Khézaarsab*, *Khanka*, *Gourland*, *Aral* et *Khadji-Ilî*, qui toutes sont également entourées de fossés et de murs d'argile. Celles de *Ragat*, *Karaman*, *Koskotouk* et *Khanabad* sont petites et peu peuplées. Elles sont toutes habitées par les Tourkomans, à l'exception de *Gourland*, d'*Aral* et de *Khadji-Ilî*. *Khanabad* est la mieux fortifiée de toutes, et l'on y compte jusqu'à mille familles. Elle comprend dans son arrondissement *Kat* et *Yan-Pou-Kala*, ainsi que plusieurs autres bourgs et villages, habités par dix mille familles uzbeks. *Kiptchak*, *Khitaï*, *Kangli*, *Manguit*, ne

sont que des villes insignifiantes. Celle d'*Aliatich*, avec ses dépendances, renferme 5 mille familles Karakalpakes, et l'on porte à 20,000 familles de Tourkomans, de la race de Youmont, la population des villes d'*Anbar* et de *Ménak* : d'où l'on voit que le pays des Khiviens est principalement habité par les Uzbeks et les Tourkomans, tandis que les Karakalpaks y sont très-peu nombreux.

Les productions consistent principalement en blé, djivari, (espèce de froment), mil, et en une immense quantité de lentilles, dont les habitans font du beurre qu'ils préfèrent à celui que l'on tire du lait. Il y vient aussi beaucoup de coton, dont il se fait un assez grand commerce. On travaille mieux les schalls de soie à Khiva que dans la Boukharie.

On prétend avoir trouvé, il y a quelques années, dans un endroit de la principauté de Khiva, le Mézar-Schakh-Abas, ou le tombeau de Schah-Abas; et, dans les ruines de l'ancienne ville d'Orkande, on aurait découvert en deux endroits des trésors, parmi lesquels plusieurs médailles frappées du temps d'Alexandre-le-Grand.

La force militaire du Khan des Khiviens s'élève à 20,000 hommes. Son fils, qui peut avoir maintenant 25 ans, est généralement considéré comme l'héritier présomptif de la Couronne. Toutes les fois que son père s'absente de la capitale, c'est lui qui le remplace avec *Inak-Koultou-Mourad*, frère aîné du Khan, qui réside ordinairement dans la ville de Khézares. Le Khan a en outre un neveu, fils de son défunt frère Iltazar-Khan, et dont le pays entier cite avec éloge la prudence et le courage. *Mohammed-Nazar-Bei*, le plus jeune frère du Khan, demeure à Khiva. Le *Kouss-Bei*, ou visir *Mohammed-Riza* ne jouit pas de l'entière confiance de son souverain.

Quant aux qualités personnelles et au caractère du Khan actuel, tout porté qu'il soit à la violence, il n'en saisit pas moins toutes les occasions qui peuvent favoriser le commerce dans ses États.

Les Arals, qui mènent leur vie nomade près de Khiva et dans les environs du lac Aral, avec les tribus vagabondes de *Khodja-Ilî* et des *Komades*, formaient une masse d'environ 15,000 familles qui, sous le commandement de leur chef *Yakh-salikh-Bei*, étaient d'abord continuellement en guerre avec les

Khiviens; mais Iltazar-Khan, frère aîné et prédécesseur du Khan actuel, en a exterminé une grande partie, parcequ'ils ne voulaient point reconnaître sa domination et se montraient bien plus disposés en faveur de la Boukharie. Les 5,000 familles qui restaient encore ont été transportées par le même Khan dans les environs de Khiva. Après quoi les terres limitrophes de la mer d'Aral ont été envahies par les Tourkomans des tribus ci-après énoncées : les *Abdalsi* 8,000; les *Turdgiriens* 12,000; les *Bazandginiens* et *Kouroundjoukes* 4,000; les *Khadjaks* et *Mouraks* environ 12,000 familles; ces peuples, dont la population monte à près de 36,000 familles, habitaient, dans le principe, le pays qui avait pour limites celui des *Manguischlak*; mais, pressés par les Kirguis de la petite horde, ils furent contraints d'abandonner ce pays et de passer dans celui qu'avaient d'abord occupé les *Arals*. La tribu Tourkomane des *Tekés*, qui erre entre la principauté de Khiva et le Khorazan, reconnaît l'autorité du Khan des Khiviens. Elle se compose de 10,000 familles, et, jusqu'à l'époque de la soumission à ce prince, elle était demeurée indépendante. La tribu des *Youmoutes*, qui lui est également soumise, est une des plus braves de ces contrées. Il commande aussi aux *Emrekes*, et aux *Turcomans* de la rive gauche de l'*Amou*, entre le pays des *Merviens* et la Perse. Les *Karakalpaks*, qui habitaient sur les bords du même fleuve jusqu'à l'embouchure du *Syr-Dari* et dans les environs de la mer d'Aral, reconnaissent, ainsi que les *Arals*, la domination du Khan de Khiva. Les *Turkomans* de *Balk*, dont le nombre s'élève, de 4 à 5,000 familles se trouvent au sud du *Manguischlak*, sur les bords de la mer Caspienne. Plus de 20,000 familles, de la tribu des *Turkomans* *Youmoutes*, demeurent dans le *Korazan*, le pays d'*Aslerabad* et de *Karas*, et se trouvent sous la dépendance du Shah de Perse. Toutes les autres tribus du même peuple n'ont point d'autres souverains que celui de Khiva.

2) *Sarsab*. Les villes de *Sarsab*, *Kitab*, *Orti-Kourgan*, ainsi que celles de *Gourdjab*, *Sinbargue*, *Tsarbag*, *Doulbé*, *Yan-Kourgan*, *Tseraktsi*, *Irkava*, *Dekkiek*, *Kamei*, *Djam*, *Diliantsi*, *Ouloussé* et *Karaténé*, qui en dépendent, obéissent à un chef indépendant de la famille de *Danielbek*, qui fut toujours l'irréconciliable ennemi du Khan des Boukhares. A la mort de

Danielbek, son fils aîné, prince brave, actif et ambitieux, suivit en tout l'exemple de son père, et a inspiré les mêmes sentimens à son frère qui règne aujourd'hui dans Sarsab. Cependant, comme il ne veut point faire la guerre aux Boukhares, il reconnaît en apparence leur autorité, tout en restant maître indépendant dans ses États. Les deux seules forteresses de *Kalibas* et de *Djevre* obéissent au Khan de Boukharie. Toutes les villes dont on vient de parler sont, d'après la coutume orientale, entourées de fossés et de murs en argile.

La plus grande partie du coton que les Russes reçoivent des Boukhares vient du pays de Sarsab; car le coton filé de Boukharie revient à 190 roubles le poud, et les Boukhares en manquent eux-mêmes pour l'entretien de leurs propres fabriques. Les marchands boukhares et les Juifs qui se rendent à Sarsab y achètent, indépendamment du coton, une grande quantité de riz, denrée très-abondante dans cette contrée; et ils échangent ces marchandises contre des schals de Boukharie, au prix de 7 à 8 roubles, et des souliers et des bottines de femmes. Les Boukhares réservent pour leurs fabriques le coton de Sarsab de la meilleure qualité, et n'importent en Russie que le moins fin et celui qui croît dans leur propre pays. Le bon coton de Sarsab se vend aussi fort avantageusement à *Kokante* et à *Taschkent*. On ne voit en Russie que très-peu d'habitans de Sarsab.

3) *Guissar*. C'est un petit pays qui se trouve à 10 jours de marche à l'Est de la Boukharie, au pied d'une chaîne de montagnes. Les villes principales sont : *Guissar-Névi*, ou nouvelle forteresse, et *Dakhet-Névi*, ou nouveau village. La 1^{re} sert de résidence au chef de la province, nommé Seï-Atalyk-Beï, beau-père du Khan actuel des Boukhares. Ce pays abonde en toutes sortes de productions, excepté le coton, qu'il reçoit des Boukhares en échange de moutons, d'huile et de riz. La ville de Malitalan et 50,000 familles Kirguis, de la tribu des Koutagans, forment une partie considérable de cette principauté, dont les habitans sont des Uzbeks. Le Beï actuel vit en grande amitié avec le Khan de Boukharie, en raison des liens de parenté qui l'unissent à lui.

4) *Khodjante*. Cette principauté s'est alternativement trouvée sous la domination du Khan de Kokante et du chef de la terre d'Oriténé, l'Uzbek *Khadayar-Beï*, qui, étant indépendant, fai-

sait la guerre tantôt avec les Boukhares, tantôt avec le Khan de Kokante. A la mort de Khadayar, il y a 25 ans, elle fut réunie au pays de Kokante, sous le règne du père du Khan actuel Narbouschi-Beï. Khodjante comprend dans son arrondissement un grand nombre de villages : ceux de *Marguiliand*, *Andyrljan*, *Némérquiar*, *Takhti-Souléïman* et *Oussé* dépendent du Khan de Kokante. Les habitans de ces pays importent à Pétropavlovsk, ville frontière de Russie, beaucoup de toiles peintes et imprimées et de robes de chambre de soie et de coton. Ils reçoivent des Russes des fourrures et du nankin, qu'ils vendent à Kaschgar, où ils les échangent contre de la rhubarbe qu'ils apportent en Russie. On fabrique à Khodjante une grande quantité de grosses toiles de coton, que les Boukhares achètent pour en faire ces toiles peintes connues sous le nom de *Bourmetes*, et dont les Russes font un grand usage. On y fabrique en outre des tissus de soie, nommés *Koutni*, assez semblables à la ratine, et dont chaque pièce se paie un ducat de Boukharie. La soie est en général la principale production de ce pays : les Boukhares et surtout les Juifs en achètent annuellement 200 charges de chameaux.

5) *Balk*. Il n'y a pas long-temps que cette province a été conquise par Mèr-Mourad-Beï. Elle est principalement renommée pour la soie et pour les tissus qui sortent de ses fabriques. Elle est habitée par des Uzbeks, qui doivent leur civilisation au commerce qu'ils font avec les Persans. Moins portés que leurs voisins au brigandage, ils leur ressemblent en tout sous beaucoup d'autres rapports. La province est divisée en un grand nombre d'arrondissemens, dont les principaux sont : le *Katlan*, le *Tokarestan* et le *Bédakschan* : on y remarque surtout les villes de *Balk*, *Andérah* et *Bédakschan*.

Balk est située sur les frontières de la Perse, près de la rivière Dekhaska, qui se jette dans l'Amou, à 300 verstes à peu près au nord-ouest de cette ville. Cette cité est belle, grande et bien peuplée : les édifices y sont pour la plupart en pierre ou en brique. Le palais du Schah est un vaste monument dans le goût oriental, et presque entièrement bâti avec du marbre extrait des montagnes voisines. Comme les étrangers y jouissent d'une entière liberté, cette ville est devenue le centre de tout le commerce de l'Inde avec la Boukharie, et sans compter le droit

sur les marchandises, qui n'excède pas 20 p. $\%$. Le grand fleuve qui traverse le faubourg de Balk ne contribue pas peu à favoriser les arrivages. On peut se rendre de la Boukharie à Balk en 8 jours par la voie ordinaire, et en 12 jours si c'est par caravane.

Andérah, la ville la plus méridionale des villes possédées par les Uzbeks, est située au pied des montagnes qui séparent la Perse des Indes et de la Grande-Boukharie. Comme il n'y a point d'autre chemin que cette ville pour les bêtes de somme qui arrivent du côté de l'Inde, tous les voyageurs et marchands qui s'y rendent de la Grande-Boukharie avec des marchandises sont tenus de payer 4 p. $\%$ pour leur passage. A cet effet on entretient à Balk un poste militaire assez considérable, et d'autant plus nécessaire que la ville n'est pas très-fortifiée. On trouve dans les montagnes limitrophes des blocs assez riches de *Lapis-Lazuli*, dont les Boukhares font un grand commerce dans la Perse et dans l'Inde.

Bédakschan est une ville ancienne et très-forte en raison de sa position sur la rive septentrionale de la rivière Amou, au pied des hautes montagnes qui séparent l'Indostan de la Tatarie. Elle est petite, mais bien bâtie et fort peuplée. Ses habitants tirent une grande partie de leurs richesses des mines d'or et d'argent, ainsi que des rubis qui se trouvent à peu de distance de la ville. Les montagnards recueillent une grande quantité de sable d'or et d'argent dans les ruisseaux formés par la fonte des neiges, qui découlent des montagnes noires (en Mongol *Belour-Tag*) où se trouve la source de l'Amou, connue dans le pays sous le nom de *Garrath*. Bédakschan est située sur la grande route des Caravanes qui se rendent dans la petite Boukharie et dans la Chine. Cette ville, avant d'être soumise à Mir-Mourad-Beï, obéissait au souverain indépendant Mirai-Kélan, fils du Schah Mir-Mourad. Elle est habitée par les Koukhistans, qui parlent la même langue que les Persans. Pour aller de la Boukharie à Bédakschan il faut passer par Guissar.

6) *Kokante* : cette principauté fort considérable dans le principe, était bornée au nord avec les Kirguis Kaménni, ou Bouroutes; à l'ouest par la Boukharie, et au sud par la Perse; mais, postérieurement, elle s'est beaucoup agrandie par la réunion du *Taschkent* et du *Tourkestan*. La ville de Kokante est si-

tuée dans une vaste plaine sur les rives du Syr-Dari. Elle ne renferme aucune fortification, si ce n'est le palais du Beï, qui est entouré d'une palissade. Les terres environnantes sont couvertes de prairies et de pâturages. On assure que cette ville contient jusqu'à 400 mosquées, sans compter un grand nombre de monumens antiques. Elle est vaste et bien peuplée. Les rues en sont larges et les maisons construites en argile (*Mazanka*). Le coton et la soie forment les deux objets principaux du commerce et de l'industrie nationales. Les Boukhares échangent ces productions contre des marchandises russes. Les Kokantes font également un commerce très-considérable avec la Chine, le pays des Khiviens et la Perse.

Routes que suivent les caravanes.

Route de la Boukharie à Kaboul par Houlm. Le premier jour on arrive de cette ville à la forteresse d'Azbek, en côtoyant la rivière de *Houloum* jusqu'à la ville de ce nom. Cette rivière sort des ruines de *Douab*, à une distance de 4 journées de marche de Houlm. De Bédakschan, située à 15 journées d'Azbek, coule une petite rivière qui se jette dans le Houloum, non loin de cette forteresse. Le Houloum reçoit en outre 5 autres petits ruisseaux, qui s'y précipitent en formant des cataractes au pied de la montagne. A 4 verstes d'Azbek, on traverse la plaine d'Arizlidon, remarquable par la belle culture de ses jardins; à 15 verstes de là Serbas, et à 12, le pays de Khourrem, qui est très-peuplé. Ici la route suit le cours du Houloum, et l'on passe à travers une vaste plaine située à 15 verstes de Khourrem. En sortant du défilé de Rui, on tourne à gauche, et après une marche de 14 verstes on arrive à *Douab*. Ensuite on traverse la haute montagne de *karakoutal*, dont le passage exige une demi-journée. Au pied de cette montagne se trouvent 6 petites forteresses, distantes d'une verste l'une de l'autre, et auxquelles on a donné le nom de *Mader*. Les caravanes s'y arrêtent pour renouveler leurs provisions. De là il faut gagner les fortifications appelées *Kamèdres*, à la droite desquelles on voit des champs et des vignobles bien cultivés, puis on prend à gauche et l'on gravit la haute montagne de *Nissifor*, au pied de laquelle se trouve la place de Saïkan, à une demi-journée des *Kamèdres*. A 20 verstes de là est le mont *Arabad*, avec la forteresse du même nom. Ce pays abonde en mines d'or, d'argent et de cui-

vre. A la même distance de cet endroit on rencontre les ruines de l'ancienne ville de Bamian, où, sur le sommet d'une des montagnes voisines, est un énorme dragon en pierre, des yeux duquel jaillissent des flots d'une eau limpide, qui arrosent les champs de Bamian : sur une autre se trouvent les statues gigantesques du roi *Salsal* et de son épouse, hautes, dit-on, de 60 toises ! Bamian renferme environ 20,000 habitans. A deux verstes de cette ville la forteresse de *Topsi*, où il faut traverser la montagne du même nom que l'on appelle aussi *Souloum-Guizdan*. C'est la plus haute de toutes celles qui hérissent le chemin de Kaboul. A 20 verstes de là, la petite ville fortifiée de *Kalou*, contenant environ 200 maisons ; à 3, les forteresses de *Khadjab* et de *Foullakh-Bekil* ; et à 24 plus loin encore, les 3 forts de *Sekala* ou de *Kgerdan-Divan*. A une demi-journée de marche de là, on arrive à des sources qui forment un vaste réservoir, que le peuple croit peuplé de poissons fabuleux ; ces sources portent dans le pays le nom de *Ser-Tchesmé*. C'est là que commence le territoire de Kaboul, jusqu'à laquelle on compte encore neuf parassangni. L'espace depuis *Darizendan* jusqu'à *Guezdan-Divan* est habité par les Mézars, et plus loin demeurent les Afgans. L'étendue de tout le pays est environ de 380 verstes.

Route de Kaboul à Kachemir. Chaque station, ou parassangue, équivaut à une lieue $\frac{1}{2}$ de France à peu près. 1) *Boudkane* ; 2) *Khourd-Kaboul* ; 3) *Tazi* ; 4) *Djegdélino* ; 5) *Sergab* ; 6) *Djioundoumé* ; 7) *Balaban* ; 8) *Tiad-Bez* ; 15) *Embougane* ; 10) *Idguiaz* ; 11) *Bassavoul* ; 12) *Déké* ; 13) *Lendi-Gané* ; 14) *Guédi-Guilbei* ; 15) *DjilaroudTakaïa*. Ce ne sont pour la plupart que des villages, situés dans des plaines ou sur des montagnes. De là commence la province de *Peschavour*, qui, soumise autrefois aux Afgans, se trouve aujourd'hui sous la domination de *Radji-Senga*.

Villes : 1) *Truavouir* ; 2) *Tsemkens* ; 3) *Nevscherk* ; *Akkoureg* ; 5) *Attak* ; 6) *Minguéri* ; 7) *Khéültron* ; 8) *Gazi* ; 9) *Torbéli* ; 10) *Bir* ; 11) *Belkhak* ; 12) *Tsertréné* ; 13) *Gazi-Skadet* (forteresse) ; 14) *Mouzafer-Abad* ; 15) *Guita* ; 16) *Kalaï* ; 17) *Pakili* ; 18) *Schaldéri* ; 19) *Ouri* ; 20) *Nouwkoukh* ; 21) *Basmoula* ; 22) *Atver* ; 23) *Khazvir* ; 24) *Tatsebel* ; 25) *Dervazeï-Sekhri-Kaschemir*.

A 2 ou 3 journées de marche de Kachemir, on compte plus de trente villes différentes. Lorsque *Mohammed-Azim-Khan*,

abandonna cette ville pour courir à la poursuite de son frère Latikh-Khan, les habitans furieux de ce que ce prince avait fait périr un de leurs principaux citoyens, se soumirent à la puissance du Khan de *Seik*, auquel ils obéissent depuis. Pour se rendre de Sémipalatinsk à Kachemir, on passe d'abord par *Kaschgar*, ville fortifiée, mais qui manque d'eau. De *Kaschgar* il faut se rendre à Yani-Guissar, qui n'en est qu'à 2 journées : de là à *Yarkend*, ville considérable, bien peuplée, et qui dépend aussi de Kachemir; de *Yarkend*, en comptant 8 parassanges par jour, il faut bien 40 jours pour arriver au Tibet. Quoique toute cette route traverse des steppes immenses, elle est cependant sûre, et l'eau y est passablement abondante. Du Tibet à Kachemir, on ne met guère que 15 jours, pendant lesquels on marche presque continuellement de montagne en montagne. Ce vaste espace de pays est peuplé de tribus nomades qui viennent vendre leur blé aux caravanes parties de *Kaschgar*, de la Chine et des autres contrées de l'Asie. A. J.

304. MISSIONS ET CONVERSIONS DANS L'INDE. — I. *Missions au Bengale, et Établissmens de Sérampore.* (*Quart. orient. Magazine* ; sept. 1824, p. 53).

Il résulte d'un Mémoire de M. Adam, publié à Calcutta en 1824, que les missionnaires anglais, dans l'Inde, n'ont converti, depuis 1795 jusqu'en 1800, que 112 Hindous, dont il faut déduire encore les *mauvais sujets* qui ne sont pas une acquisition pour le christianisme; aussi l'*Oriental Magazine* réduit le nombre des véritables conversions à 90. Il en conclut que les missions produisent peu de bien, et que, d'un autre côté, elles ne sont point dangereuses sous le rapport politique, comme on l'a fait craindre à la Compagnie des Indes. D.

305. II. ERREURS DE L'ABBÉ DUBOIS DANS SES LETTRES SUR L'INDE. (*Orient. Herald* ; juin 1824, p. 218).

L'auteur anonyme de cet article combat les argumens produits par l'abbé Dubois, pour prouver que les efforts faits pour convertir les Hindous au christianisme ont dû être infructueux. Il convient qu'il y a de puissans obstacles qui s'opposent aux progrès de cette conversion; mais il pense que ces obstacles viennent plutôt de nous que des Hindous, et qu'on peut espérer de les voir levés. D.

306. PUIITS DE SEL ET DE FEU, A LA CHINE. (Lettres de M. IMBERT, missionnaire apostolique, à M. ***.

Ou-Tong-Kiao, Kiatingfou ; sept. 1826, et 13 sept. 1827.

Monsieur, il y a dans le 2^e ou 3^e volume des Nouvelles Lettres édifiantes, une lettre de l'évêque de Tabraca, où, en parlant de l'établissement de la Foi en Ou-Tong-Kiao, près de Kiating, il parle des puits-salans de ce pays. Voici ses expressions : « *Je ne vous dirai point avec quel art sont creusés ces puits, à plusieurs centaines de pieds de profondeur, très-étroits et polis comme une glace.* » Ce que ce glorieux évêque n'a pas dit, j'entreprends de vous le dire ; cela m'est d'autant plus facile, que j'ai visité cette chrétienté, et y ai passé mes vacances, c'est-à-dire, les 3 mois de chaleur....

« Pour revenir aux puits-salans, il y en a quelques dizaines de mille dans l'espace d'environ 10 lieues de long, sur 4 ou 5 lieues de large. Chaque particulier un peu riche se cherche quelque associé, et creuse un ou plusieurs puits. C'est avec une dépense de mille et quelques cents taëls (le taël vaut environ 7 livres 10 sols). Leur manière de creuser ces puits n'est pas la nôtre. Ce peuple fait tout en petit, et ne sait rien faire en grand. Il vient à bout de tout avec le temps et la patience, et avec bien moins de dépenses que nous. Il n'a pas l'art d'ouvrir les rochers par la mine, et tous les puits sont dans le rocher. Ces puits ont ordinairement de 15 à 1800 pieds français de profondeur, et n'ont que 5, ou au plus 6 pouces de largeur. Si la surface est de terre de 3 ou 4 pieds de profondeur, on y plante un tube de bois creux, surmonté d'une pierre de taille qui a l'orifice désiré, de 5 ou 6 pouces ; ensuite on fait jouer dans ce tube un mouton, ou tête d'acier, de trois cents ou quatre cents livres pesant. Cette tête d'acier est crenelée en couronne, un peu concave par dessus et ronde par dessous. Un homme fort, habillé à la légère, monte sur un échafaudage, et danse toute la matinée sur une bascule qui soulève cet éperon à deux pieds de haut, et le laisse tomber de son poids : on jette de temps en temps quelques sceaux d'eau dans le trou pour pétrir les matières du rocher et les réduire en bouillie. L'éperon, ou tête d'acier, est suspendu par une bonne corde de rotin, petite comme le doigt, mais forte comme nos cordes de boyau : cette corde est fixée à la bascule ; on y attache un bois en triangle,

et un autre homme est assis à côté de la corde. A mesure que la bascule s'élève, il prend le triangle et lui fait faire un demi-tour, afin que l'éperon tombe dans un sens contraire. A midi, il monte sur l'échafaudage, pour relever son camarade jusqu'au soir. . . La nuit, deux autres hommes les remplacent. Quand ils ont creusé trois pouces, on tire cet éperon, avec toutes les matières dont il est surchargé (car j'en ai dit qu'il était concave par dessus), par le moyen d'un grand cylindre qui sert à rouler la corde. Je vous en parlerai bientôt. . . De cette façon, ces petits puits ou tubes sont perpendiculaires, et polis comme une glace. Quelquefois tout n'est pas roche jusqu'à la fin; mais il se rencontre des lits de terre, de charbon, etc. : alors l'opération devient des plus difficiles, et quelquefois infructueuse; car les matières n'offrant pas une résistance égale, il arrive que le puits perd sa perpendiculaire; mais ces cas sont rares. Quelquefois le gros anneau de fer qui suspend le mouton vient à casser; alors il faut 5 ou 6 mois pour pouvoir, avec d'autres moutons, broyer le premier et le réduire en bouillie. Quand la roche est assez bonne, on avance jusqu'à deux pieds dans les 24 heures. On reste au moins 3 ans pour creuser un puits. Pour tirer l'eau, on descend dans le puits un tube de bambou, long de 24 pieds, au fond duquel il y a une soupape; lorsqu'il est arrivé au fond du puits, un homme fort s'assied sur la corde et donne des secousses; chaque secousse fait ouvrir la soupape et monter l'eau. Le tube étant plein, un grand cylindre en forme de dévidoir, de 50 pieds de circonférence, sur lequel se roule la corde, est tourné par 2, 3 ou 4 buffles ou bœufs, et le tube monte : cette corde est aussi de rotin. Ces pauvres animaux ne tiennent guère à ce travail, et il en meurt en quantité. . . L'eau est très-saumâtre; elle donne à l'évaporation un 5^e et plus, quelquefois un quart de sel. Ce sel est très-âcre; il contient beaucoup de nitre. Les personnes qui ne fument point (hommes et femmes, riches et pauvres, tous fument), n'ont bientôt plus de dents. Il y a ici beaucoup d'aveugles et de sourds, ce que j'attribue à ce sel : quelquefois il attaque tellement le gosier, que cela devient une maladie; alors il faut se servir du sel de mer, venu de Canton ou du Tong-King. L'air qui sort de ces puits est très-inflammable. Si l'on présentait une torche à la bouche d'un puits quand le tube plein d'eau est près d'arriver,

il s'enflammerait en une grande gerbe de feu de 20 à 30 pieds de haut, et brûlerait la halle avec la rapidité et l'explosion de la foudre. Cela arrive quelquefois par l'imprudencce ou la malice d'un ouvrier qui veut se suicider en compagnie.

« Il est de ces puits, d'où l'on ne retire point de sel, mais seulement du feu; on les appelle puits de feu. Je vais vous en faire la description. Un petit tube en bambou (ce feu ne le brûle pas), ferme l'embouchure des puits, et conduit l'air inflammable où l'on veut; on l'allume avec une bougie, et il brûle continuellement. La flamme est bleuâtre, ayant 3 ou 4 pouces de haut et un pouce de diamètre. Ici ce feu est trop petit pour cuire le sel;... les grands puits de feu sont à Tsélicou-Tsing, à quarante lieues d'ici. L'année prochaine je visiterai ce pays, où il y a aussi beaucoup de chrétiens, et je vous en enverrai la description.

« Pour évaporer l'eau et cuire le sel, on se sert d'une espèce de grande cuvette en fonte, qui a 5 pieds de diamètre, sur 4 pouces seulement de profondeur. (Les Chinois ont éprouvé qu'en présentant une plus grande surface au feu, l'évaporation est plus prompte)... Elle a au moins un pouce d'épaisseur. Quelques autres marmites plus profondes l'entourent, contenant de l'eau qui bout au même feu, et sert à alimenter la grande cuvette; de sorte que le sel, quand il est évaporé, remplit absolument la cuvette et en prend la forme. Le bloc de sel, de 200 livres pesant et plus, est dur comme la pierre. On le casse en 3 ou 4 morceaux pour être transporté pour le commerce. Le feu est si ardent, que la grande cuvette devient absolument rouge, et que l'eau jaillit à gros bouillons, au centre de la cuvette, à la hauteur de 8 ou 10 pouces. Quand c'est du feu fossile des puits à feu, elle jaillit encore davantage, et les cuvettes sont calcinées en fort peu de temps, quoique celles qu'on expose à ces sortes de feu aient jusqu'à trois pouces d'épaisseur en fonte.

« Pour tant de puits il faut du charbon en quantité. Il y en a différentes sortes dans le pays. Les lits de charbon sont d'une épaisseur qui varie depuis un pouce jusqu'à 15. Le chemin souterrain qui conduit à l'intérieur de la mine, est quelquefois si rapide qu'on y met des échelles de bambou; et il arrive souvent qu'un ouvrier, pour se suicider en compagnie, se laisse

tomber du haut de l'échelle, et tue une dizaine, ou plus, de malheureux qui le suivent. Le charbon est en gros morceaux. La plupart de ces mines contiennent beaucoup de l'air inflammable dont je vous ai parlé, et on ne peut pas y allumer de lampes. Les mineurs vont à tâtons, s'éclairant avec un mélange de saure de bois et de résine qui brûle sans flamme, et ne s'éteint pas. En ouvrant les petits puits de sel, ils trouvent quelquefois, à plusieurs centaines de pieds de profondeur, des couches de charbon fort épaisses; mais ils n'osent pas ouvrir ces grandes mines, parcequ'ils ne savent pas se servir de la poudre pour cet usage, et qu'ils craignent d'y trouver de l'eau en quantité, ce qui rendrait leur travail inutile.

« Quand ils creusent les puits de sel, ayant atteint mille pieds de profondeur, ils trouvent ordinairement une huile bitumineuse qui brûle dans l'eau. On en recueille par jour jusqu'à 4 ou 5 jarres de 100 livr. chacune. Cette huile est très-puante; on s'en sert pour éclairer la halle où sont les puits et les chaudières de sel. . . Les mandarins, par ordre du prince, en achètent souvent des milliers de jarres pour calciner sous l'eau les rochers qui rendent le cours des fleuves périlleux. Un bateau fait-il naufrage, on trempe un caillou dans cette huile, on l'enflamme, et on le jette dans l'eau; alors un plongeur, et plus souvent un voleur, va chercher ce qu'il y avait de plus précieux sur ce bateau. Cette lampe sous-aqueuse l'éclaire parfaitement.

« Si je connaissais mieux la physique, je vous dirais ce que c'est que cet air inflammable et souterrain dont je vous ai parlé. Je ne puis croire que ce soit l'effet d'un volcan souterrain, parce qu'il a besoin d'être allumé; et une fois allumé, il ne s'éteint plus que par le moyen d'une boule d'argile qu'on met à l'orifice du tube, ou à l'aide d'un vent violent et subit. Les charlatans en remplissent des vessies, les portent au loin, y font un trou avec une aiguille, et l'allument avec une bougie, pour amuser les badauds. Je crois plutôt que c'est un gaz ou esprit de bitume; car ce feu est fort puant, et donne une fumée noire et épaisse. Les Chinois païens et chrétiens croient que c'est le feu de l'enfer, et ils en ont grand'peur. De fait, il est beaucoup plus violent que le feu ordinaire.

« Ces mines de charbon et ces puits de sel occupent ici un peuple immense. Il y a des particuliers riches qui ont jusqu'à

100 puits en propriété; mais ces fortunes colossales sont bientôt dissipées. Le père amasse; les enfans dépensent tout au jeu et en débauches. Qu'attendre des païens?

« Les Cantonnaires ont appris des Anglais l'art d'employer le salin dans les verreries; mais leur verre est fort inférieur, et mince comme nos chanterelles. Le salin sert pour la teinture. Les Chinois de cette province n'ont qu'une bonne couleur, c'est le bleu; hommes et femmes s'en habillent. Point d'étoffes de diverses couleurs et à fleurs; l'indigo de la province est fort bon, on teint la toile une seule fois; ensuite on la trempe dans une lessive de salin, ce qui fixe tellement la couleur, qu'on lave et relave nos habits (chemises, culottes, grandes toges et soutanes, tout est bleu), et ils ne déteignent pas, ou très-peu. On se sert du salin aussi pour les porcelaines; mais dans cette province il n'y a pas de manufacture; on l'exporte donc au Kiang-si... Voici le procédé qu'ils emploient pour extraire le salin: ils coupent les petits arbres, et plus encore les grosses herbes, et les brûlent tout de suite tout verts. Ils ont observé que le bois et les herbes sèches contiennent bien moins de salin. Pour le reste, leur méthode est la même que dans nos verreries: ils délaient et lessivent ces cendres dans des baquets d'eau, reçoivent l'eau et la font évaporer.

« Le 6 janvier 1827, j'arrivai à Tsé-Lieou-Tsing (puits de l'eau coulante), après une marche de 18 lieues faites avec mes gros souliers à crampons de fer d'un pouce de hauteur, à cause de la boue qui rendait le chemin glissant. Cette petite chrétienté ne contient que 30 communions. Mais j'y trouve la plus belle merveille de la nature, et le plus grand effort de l'industrie humaine que j'aie rencontré dans mes longs voyages: c'est un volcan maîtrisé.

« Cet endroit est dans les montagnes, au bord d'un petit fleuve; il contient, comme On-Tong-Kiao, des puits de sel creusés de la même manière, c. à d. avec un éperon ou tête de fer crenelée en couronne, lourde de 300 livres et plus. Il y a plus de mille de ces puits ou tubes qui contiennent de l'eau salée. En outre, chaque puits contient un air inflammable que l'on conduit par un tube de bambou; on l'éclaire avec une bougie, et on l'éteint en soufflant vigoureusement. Quand on veut puiser l'eau salée, on en éteint le tube de feu; car, sans cela, l'air

montant en quantité avec l'eau, ferait l'explosion d'une mine. Dans une vallée, se trouvent quatre puits, qui donnent du feu en une quantité vraiment effroyable, et point d'eau. C'est là, sans doute, le centre du volcan. Ces puits, dans le principe, ont donné de l'eau salée; l'eau ayant tari, on creusa, il y a une douzaine d'années, jusqu'à trois mille pieds et plus (?) de profondeur, pour trouver de l'eau en abondance : ce fut en vain; mais il sortit soudainement une énorme colonne d'air qui s'exhala en grosses particules noirâtres. Je l'ai vue de mes yeux : cela ne ressemble pas à la fumée, mais bien à la vapeur d'une fournaise ardente. Cet air s'échappe avec un bruissement et un ronflement affreux qu'on entend de fort loin. *Il respire et pousse continuellement*, et il n'aspire jamais : c'est ce qui m'a fait juger que c'était un volcan qui a son aspiration dans quelque lac, peut-être même dans le grand lac de Houquang, à 200 lieues de distance. Il y a bien, sur une montagne éloignée d'une lieue, un petit lac d'environ d'une demi-lieue de circuit, excessivement profond; mais je ne puis croire qu'il suffise pour alimenter le volcan. Ce petit lac n'a aucune communication avec le fleuve, et ne se fournit que d'eau de pluie.

« L'orifice du puits est surmonté d'une caisse de pierres de taille, qui a six ou sept pieds de hauteur, de crainte que, par inadvertance ou par malice, quelqu'un ne mette le feu à l'embouchure du puits. Ce malheur est arrivé en août dernier. Ce puits est au milieu d'une vaste cour, et au centre de quatre grandes et longues halles ou cuisines, où se trouvent les chaudières qui cuisent le sel. Dès que le feu fut à la surface du puits, il se fit une explosion affreuse et un assez fort tremblement de terre. A l'instant même, toute la surface de la cour fut en feu. La flamme, qui avait environ deux pieds de hauteur, voltigeait sur la superficie du terrain sans rien brûler. Quatre hommes se dévouèrent et portent une énorme pierre sur l'orifice du puits; aussitôt elle vole en l'air; trois hommes furent brûlés, le quatrième échappa au danger : ni l'eau, ni la boue ne purent éteindre le feu. Enfin, après 15 jours de travaux opiniâtres, on porta de l'eau en quantité sur la montagne voisine; on y forma un lac, et on lâcha l'eau tout à coup; elle vint en quantité avec beaucoup d'air, et elle éteignit le feu. Ce fut une dépense d'environ 30,000 fr., somme considérable en Chine

» A un pied sous terre, sur les 4 faces du puits, sont entés 4 énormes tubes de bambou, qui conduisent l'air sous les chaudières. Un seul puits fait cuire plus de 300 chaudières. Chaque chaudière a un tube de bambou ou conducteur du feu. Sur la tête du tube de bambou est un tube de terre glaise, haut de 6 pouces, ayant au centre un trou d'un pouce de diamètre. Cette terre empêche le feu de brûler le bambou. D'autres bambous, mis en dehors, éclairent les rues et les grandes halles ou cuisines. On ne peut employer tout le feu. L'excédant est conduit par un tube hors de l'enceinte de la saline, et y forme trois cheminées, ou énormes gerbes de feu, flottant et voltigeant à 2 pieds de hauteur au-dessus de la cheminée. La surface du terrain de la cour est extrêmement chaude, et brûle sous les pieds: en janvier même, tous les ouvriers sont à demi nus, n'ayant qu'un petit caleçon pour se couvrir. J'ai eu, comme tous les voyageurs, la curiosité d'allumer ma longue pipe au feu du volcan; ce feu est extrêmement actif. Les chaudières de fonte ont jusqu'à 4 ou 5 pouces d'épaisseur: elles sont calcinées et coulent en peu de mois. Les porteurs d'eau salée, des aqueducs en tubes de bambou, fournissent l'eau. Elle est reçue dans une énorme citerne, et un chapelet hydraulique, agité jour et nuit par 4 hommes, fait monter l'eau dans un réservoir supérieur, d'où elle est conduite par des tubes, et alimente les chaudières. L'eau, évaporée en 24 heures, forme un pâté de sel de 6 pouces d'épaisseur, pesant environ 300 livres: il est dur comme de la pierre. Ce sel est plus blanc que celui de Ou-Tong-Kiao, et prend moins au gosier; sans doute que le charbon qu'on emploie en Ou-Tong-Kiao, ou même la différence de l'eau salée, produit ces variantes. L'eau de Tsé-Lieou-Tsing est bien moins saumâtre qu'en Ou-Tong-Kiao; celle-ci produit jusqu'à trois onces, et même 4 onces de sel par livre. Mais en Ou-Tong-Kiao, le charbon est cher; au lieu qu'en Tsé-Lieou-Tsing, le feu ne coûte rien: d'ailleurs, ces deux pays vendent leur sel dans des villes différentes, et des douaniers empêchent de troubler cet accord *impérial*, fait et *approuvé par Sa Majesté fils du ciel*; car c'est le nom que prend l'empereur de Chine.

» J'oubliais de vous dire que ce feu ne produit presque pas de fumée, mais une vapeur très-forte de bitume, que je sentis à deux lieues loin du pays. La flamme est rougeâtre comme

celle du charbon ; elle n'est pas attachée et enracinée à l'orifice du tube, comme le serait celle d'une lampe ; mais elle voltige environ à 2 pouces de l'orifice, et elle s'élève d'environ 2 pieds. Dans l'hiver, les pauvres, pour se chauffer, creusent en rond le sable à environ 1 pied de profondeur : une dizaine de malheureux s'asseoient autour ; avec une poignée de paille ils enflamment ce creux, et ils se chauffent de cette manière aussi long-temps que bon leur semble ; ensuite ils comblent ce creux avec le sable, et le feu est éteint.

» Les habitans païens et chrétiens craignent ce feu extrêmement : ils croient que c'est une évaporation du feu de l'enfer ; cependant ils sont mauvais sujets et rapineurs plus qu'en aucun lieu de la province. Les Chrétiens eux-mêmes y sont fort tièdes et très-pauvres ; un seul est un peu à son aise. Il a un puits d'eau salée qui lui produit 50 francs par jour environ ; mais les frais sont grands. Les autres Chrétiens sont de pauvres vendeurs de légumes. D'autres coupent l'herbe sur les montagnes, et ils la vendent pour nourrir les bœufs qu'on emploie à tirer l'eau. (*Annales de l'association de la propagation de la foi* ; n° XVI, janvier 1829, p. 369.)

307. ÉTAT DES CULTURES COLONIALES FRANÇAISES AU SÉNÉGAL.
Lettre à M. de Férussac.

Paris, 25 février 1829. — J'ai l'honneur de vous communiquer l'extrait ci-joint d'une lettre du Sénégal, qui contient les documens les plus récents sur l'état des cultures coloniales que j'ai introduites dans cette contrée. Peut-être jugerez-vous qu'il y a lieu de publier ces détails dans votre *Bulletin*, tant pour la satisfaction des amis de l'humanité, qui désirent voir pénétrer en Afrique le travail et la civilisation, que dans l'intérêt d'une entreprise éminemment nationale et philanthropique, au développement de laquelle l'ignorance et des passions coloniales opposent, en ce moment à Paris, les plus funestes obstacles. Si vous vous réjouissez d'apprendre à vos lecteurs que de beaux champs d'indigofères existent sur les bords du Sénégal, cultivés par des bras libres, combien ne regretterez-vous pas qu'ils soient encore en si petit nombre ! Combien ne gémirez-vous pas surtout en sachant que tant de Nègres libres, accourus de si loin pour demander de l'ouvrage sur nos établissemens naissans, res-

tent inoccupés, et qu'ils remportent chez eux le découragement et le dégoût, tandis qu'ils s'offraient volontairement pour devenir, à notre école, des missionnaires prêts à répandre dans l'intérieur de l'Afrique, avec les produits de nos manufactures, les habitudes du travail, de l'industrie et de la civilisation ! Déplorons, dans l'intérêt du commerce français et dans celui de l'humanité en général, que quelques intrigues, à Paris, aient le pouvoir d'empêcher tant de bien en Afrique, et d'y faire tant de mal !

Agréez, etc.

Le baron ROGER, ex-commandant
et administrateur du Sénégal.

308. EXTRAIT D'UNE LETTRE adressée par un négociant du Sénégal à M. le baron Roger, ex-gouverneur de cette colonie, relativement à la culture de l'indigo.

St.-Louis, 18 janvier 1829. — Je viens de passer une quinzaine dans le Walo, que je n'avais pas vu depuis mon retour de France, et je vous écris, comme vous m'y avez invité à mon départ, pour vous dire les pensées que m'a suggérées ce pays que nous affectionnons tous les deux, vous d'une amitié pure, et moi, en outre, pour les avantages commerciaux qu'on peut en retirer. Je me suis convaincu que le succès des cultures d'indigo dans ce pays n'est plus un problème; même qu'elles doivent donner de grands avantages, lorsqu'elles auront pris une certaine importance qui promettra de les installer convenablement. La petite récolte faite avec les plantes semées aux dernières pluies a donné les résultats les plus satisfaisants : tous nos jardiniers font maintenant de l'indigo superbe, qui peut rivaliser avec le Bengale. On ne cherche plus à irriguer les terrains; ce serait sans nécessité; quelques-uns disent même qu'on peut éviter une grande partie des sarclages, en semant très à bonne heure et avant les pluies, parce qu'alors l'indigo, levant le premier, étouffe les autres herbes. En général, tous les travaux se font mieux et plus économiquement que lors de mon dernier séjour dans le Walo, il y a 2 ans. Du reste, tous les autres éléments de succès se maintiennent; de nombreuses bandes d'ouvriers Poules et Serracollets parcourent le pays, sollicitant de l'ouvrage qu'on leur refuse; j'en ai trouvé environ cinquante

habitant les masures et les cases abandonnées de l'habitation royale; subsistant, je ne sais comment, en attendant l'occasion de s'employer. Le mil, qui vaut maintenant 15 fr. la barique, n'a valu que 10 fr. les derniers six mois, en sorte que la nourriture d'un ouvrier ne revient pas à 10 centimes par jour. Malheureusement, l'épizootie attaque jusqu'à présent les bœufs, et ne permet pas de compter sur eux pour le labourage des terres.

Vous prendriez plaisir à voir maintenant la Sénégalaise et Barroul, et leurs vastes champs d'indigofères. Je suis convaincu que ces deux habitations produiront, la récolte prochaine, chacune de deux à trois mille livres d'indigo. Laussac vient après; j'y ai trouvé 18 hectares dans la plaine et 15 dans l'île, d'indigofères récemment semés, bien vigoureux, bien serrés, dans des terrains bien digués, qui me font espérer une bonne récolte pour les pluies prochaines. J'ai deux jeux de cuves en commun avec l'Élisabeth. Je vais demander au gouverneur de m'aider à en faire un troisième, et alors, j'espère, j'aurai une habitation bien installée, donnant du revenu et déposant en faveur de la colonisation.

Cette cause, qui a toujours été chancelante depuis votre départ, vient encore de faire une grande perte. M. Potin, Brunet et moi, nous formions comme un triumvirat pour la soutenir et la défendre; M. Potin est mort; cette perte est d'autant plus fâcheuse, qu'il était au moment de donner le bon exemple, en se fixant avec sa famille sur son habitation. Heureusement que notre cause devient chaque jour plus facile à défendre, et que nous entrevoyons déjà le moment où, la conviction devenant générale, nous n'aurons plus qu'à nous féliciter de n'avoir pas laissé éteindre le feu sacré que vous aviez allumé.

Mais, pour en venir à des résultats prompts et importants pour la France, il faudrait des exploitations d'une certaine importance; la culture de la plus précieuse des denrées coloniales exige des capitaux; il serait à désirer que le commerce de France, qui fait tant d'opérations hasardeuses pour obtenir l'indigo du Bengale, voulût s'en procurer moins loin, à meilleur marché, en échange de ses seuls produits manufacturés, et d'une manière toute nationale. Un capital de 250,000 fr., fait par chacune de nos grandes villes de commerce, créerait ici cinq à six grandes indigoteries, qui, bientôt, fourniraient, avec les

établissements existans déjà, une portion notable de l'indigo que la France consomme annuellement. Il est probable que je ferai suivre d'un prospectus, pour un établissement de cet^e genre, quelques caisses d'indigo que j'enverrai à Bordeaux par le premier navire, etc.

309. LES NOIRS EMPLOYÉS COMME SOLDATS DANS UNE COLONIE FRANÇAISE.

Le Département de la Marine a ordonné, en juillet 1827, avec l'autorisation du Roi, la formation au Sénégal de 2 compagnies noires, composées de 100 hommes chacune, et destinées à faire partie de la garnison que la France entretient dans l'île de Ste.-Marie de Madagascar.

Il existe depuis plusieurs années, au Sénégal, à la suite de la garnison locale, un certain nombre de soldats indigènes qui ont été engagés pour 4 ans, et affranchis au moment de leur engagement. Les deux nouvelles compagnies ont été composées d'une partie de ces soldats indigènes et de la quantité de nouveaux engagés qui a été jugée nécessaire pour les compléter.

Les caporaux, les appointés, les tambours et les clairons ont été pris parmi les nouveaux engagés.

Dès les premiers mois, les caporaux commandaient et détaillaient l'école de peloton, et les appointés l'école du soldat. Les tambours et les clairons avaient fait les progrès les plus étonnans, enfin les soldats exécutaient avec ensemble la charge et les feux. Ils avaient suivi à l'école d'enseignement mutuel des cours de lecture et d'écriture, et déjà les caporaux en savaient assez pour être fourriers. Enfin, ces 2 compagnies, qui, dès leur formation, avaient reçu des armes, un uniforme et une solde régulière, sont parties sous le commandement d'officiers et de sergens d'artillerie de marine.

C'est servir l'humanité et c'est concourir efficacement à la civilisation de l'Afrique, que d'appeler ainsi sous nos drapeaux une partie de sa population esclave, qui languit dans l'oisiveté, dans l'ignorance, et dans le dénuement le plus absolu. Il a, d'ailleurs, été établi, comme disposition fondamentale, que les hommes engagés seront, lors de leur libération du service, rendus à leur pays, s'ils ne préfèrent se fixer à Ste.-Marie, au moyen de concessions de terrains et de secours qui leur seront accordés par le gouvernement. (*Moniteur* du 15 novembre 1828.)

310. QUELQUES NOTES RELATIVES AUX POSSESSIONS PORTUGAISES sur la côte occidentale de l'Afrique.

Le royaume de *Congo*, tributaire du Portugal, est indépendant du royaume d'*Angola*. Celui-ci ne s'étend point jusqu'aux embouchures du *Zaïre* ou de *Congo*; mais il se termine, vers le nord, sous la 8^e parallèle, aux limites du territoire d'un prince nègre, qui porte le titre de marquis de *Massul*. Les principaux postes sont établis le long de la rivière de *Coanza*. *Pedras de Pungoandango* est à 3 $\frac{1}{2}$ degrés de *S.-Paolo de Loanda*, et offre le point le plus avancé dans l'intérieur; *Pedras de Encango* se trouve presque sous la même longitude, et sous le 7^o lat. S.; c'est le point le plus avancé vers le nord. Le royaume de *Benguela* n'a que quelques postes militaires; mais ils sont séparés les uns des autres par des déserts d'une étendue considérable. Plus loin, vers le cap *Negro*, les Portugais n'ont plus d'ordres à donner, pas même dans le nouveau port de *Massamedes*. *Cacanda*, située au S.-E., à 70 lieues de *Benguela*, et, au S., à 100 l. de *Pungoandango*, est le poste portugais le plus avancé du côté S.-E. Ces deux points, avec celui d'*Encongé*, forment la ligne militaire de cette nation. Quant aux notices sur la population, elles ne peuvent être que très-imparfaites, vu qu'on n'a le dénombrement que de quelques districts. Il est cependant probable que tout le gouvernement d'*Angola* compte 350,000 individus. M. *Balbi* les porte à 378,000, dont 12,000 blancs, 60,000 esclaves nègres, et 306,000 nègres tributaires. Les revenus d'*Angola* se montaient, en 1819, à 175,202,419 reis, dont 137,320,800 uniquement pour droit d'exportation des nègres. D'après l'estimation de M. *Balbi*, Angola en fournit tous les ans au Brésil jusqu'à 16,000; *Fco de Torres* les porte à 22,000. Les dépenses sont estimées à 141,836,000, ce qui n'offre qu'un excédant de 33,366,419 reis. Les revenus de *Benguela* peuvent se monter à 37 millions de reis; cependant, il n'existe point de détails sous ce rapport. Les troupes d'*Angola* et de *Benguela* se composent d'environ 6,353 hommes, dont 1,991 pour la première ligne, 3,003 pour la seconde, ou faisant partie de la milice, et 1,359 pour les ordonnances (ordenanças). Les princes tributaires sont obligés de fournir un contingent de 20,000 hommes. (*Éphémérides géogr. de Weimar*; 1826, vol. XVIII, cah. 13, p. 415.)

ÉCONOMIE PUBLIQUE.

311. **CONSIDÉRATIONS SUR LE PRINCIPE CONSERVATEUR DE LA SOCIÉTÉ.** In-8° de 18 feuil. $\frac{3}{4}$. Paris, 1826; Didot.

312. **POLITIQUE DES NATIONS;** par le baron Alex. de THEIS, auteur du Voyage de Polyclète. 2 vol in-8° de xlvijj, 316 et 352 p.; prix, 12 fr. Paris, 1828; Grimbert et Dorez.

A la suite d'une préface où le baron de Theis rend compte de ses motifs et du plan de son ouvrage, il place une introduction; il prend l'homme à l'état sauvage, le suit dans les phases de la civilisation, et le peint dans ses variations, jusqu'à ce qu'il puisse décrire les faits dont les aggrégations d'hommes ont rempli l'univers. Il représente la guerre, les invasions, ces catastrophes terribles, comme des bornes que l'homme, par l'ordre de la Providence, pose à l'excès de sa multiplication. Un demi-siècle de paix pour une nation est un de ces phénomènes moraux et rares que l'histoire signale; il faut malheureusement, par la force des choses, que l'homme détruise l'homme. Ainsi, dans l'opinion de M. de Theis, tandis qu'un Dieu créateur jette la vie sur le globe par torrens, les passions des hommes, une triste nécessité les détruisent par milliers (1).

Dans le premier livre, l'auteur porte ses regards sur les divers états de l'homme; il attache les effets aux causes, et croit saisir le lien qui les rapproche: pour lui, les mêmes causes produisent des effets analogues. Suivons-le.

Partout le nombre des naissances excède celui des décès. La population doit donc croître, et le développement est universel. Cet accroissement doit avoir une limite; il faut une cause périodique de destruction, et c'est le tableau des événemens dont elle est la suite qui, pour l'auteur, prend le nom d'histoire. Choissant la Suède, il applique à ce royaume ses malencontreux calculs, depuis le règne de Gustave-Adolphe jusqu'à nos jours.

Il trace ensuite le tableau des états successifs des peuples d'a-

(1) On pourrait tout aussi bien et mieux, puisque l'on serait plus vrai, composer un ouvrage, sous le même titre, dans l'intention de montrer comment la guerre et tous les fléaux qui affligent les sociétés humaines ont constamment empêché partout la population de parvenir à son point naturel d'accroissement.

(Note du Rédacteur.)

bord chasseurs, puis pêcheurs, pasteurs, ensuite cultivateurs, enfin commerçans.

Les tableaux successifs mis sous les yeux du lecteur peignent assez bien les divers états de la civilisation; mais, plus riches de coloris que de composition, ils manquent de cette manière large, le faire des grands peintres. La cause qui, pour les états commerçans, les renverse dès leurs premiers revers, qui les saisit au milieu de leur grandeur pour les anéantir tout-à-coup, est à peine indiquée.

Dans le livre 2°, M. de Theis suit les peuples anciens dans les diverses phases de leur histoire; il les peint dans leur grandeur et leur abaissement. Ce résumé est rapide, et comprend les Chinois, dont les souvenirs historiques sont, comparativement même aux peuples de l'antiquité, plus reculés que les temps héroïques des Grecs et des Romains. On sait que leur civilisation fut telle que, dès les premiers temps, ils avaient ces arts, ces notions littéraires qu'ils ont, par une singulière destinée, conservé intacts, mais sans progrès apparens. Le gouvernement de la Chine, qui n'a que peu de rapports avec nos idées d'institutions, doit avoir en lui-même un grand point d'appui, un grand germe de conservation : tout change; les lois de la Chine, depuis 24 siècles, sont immuables. L'auteur finit ses réflexions sur cet empire par présager sa chute prochaine. Aux Chinois succèdent les Japonais, à ceux-ci les peuples de l'Inde, de la Perse. Ces Hébreux, si grands dans les annales religieuses, si méprisés par les historiens de l'antiquité; cette nation, toujours asservie, toujours délivrée, toujours avilie et survivant à sa honte, formant encore un peuple, quoique les débris en soient dispersés, occupe ensuite le pinceau de l'historien. Les Romains, les Égyptiens, les Carthaginois, les Grecs enfin, viennent tour à tour sur la scène.

Le troisième livre est tout entier rempli des faits historiques qui peuvent faire entrevoir les intérêts des peuples modernes. L'auteur s'occupe d'abord du Portugal : circonscrit dans d'étroites limites, ce royaume a cependant eu ses temps de prospérité, et les noms de Vasco de Gama, d'Albuerque, de Magellan, viennent se placer à côté des héros qui ont des droits à occuper les pinceaux de l'histoire; mais l'effort était trop grand pour pouvoir se soutenir, et le Portugal n'a eu qu'une courte

période de gloire et de succès. Il faut plus de sagesse pour conserver que de courage pour acquérir ; cette maxime de Saluste trouve, à chaque page de l'histoire, son application.

L'Espagne, dont l'histoire variée est si riche en faits, a aussi son tableau synoptique. Destinée à ouvrir à l'Europe une nouvelle source de prospérité, elle n'a pas, comme Marthe dans l'Écriture, choisi la meilleure part. L'orgueil lui a fait préférer l'or, et l'or, infertile par sa nature, a préparé, conjointement avec la prolongation du système inquisitorial, cette longue suite de calamités qui a pesé sur elle.

Nous ne suivrons pas l'auteur dans les courts chapitres qu'il a consacrés à l'Italie moderne, à l'Autriche, si constante dans ses vues, si patiente dans ses revers, si adroite dans l'art des traités, des alliances. L'Autriche serait un peuple du premier ordre, si la politique seule pouvait être un élément de gloire ; de grandeur et de prospérité.

Nous pourrions, avec M. de Theis, conjecturer sur le sort des puissances de l'orient de l'Europe, présenter la Turquie et la Grèce luttant contre ou avec la Russie, interroger le passé pour présager l'avenir ; mais, où les faits manquent, l'historien doit se taire, et la politique attendre. Nous voyons dans Homère les dieux laisser au Destin le soin de se débattre avec les événemens : imitons les dieux d'Homère et leur prudence.

Dans les derniers livres de l'ouvrage, l'auteur est sur son terrain ; il représente les intérêts des peuples du nord et de l'occident de l'Europe. Timide dans sa marche, exact dans les faits sur lesquels il s'appuie, il ne fait guères que rappeler des réflexions vingt fois retracées.

En résumé, ce livre est le fruit de longues études historiques. Montesquieu eût trouvé plus de ces réflexions fortes qui sont le fruit de la méditation. Bossuet, avec sa large manière, eût été plus grand dans ses aperçus ; il eût dominé son sujet et commandé l'admiration. M. de Theis a l'art d'intéresser ses lecteurs en leur montrant des faits qu'ils ont négligé d'apprendre, en leur rappelant ceux qui ont autrefois fait le sujet de leurs études.

BERTHEVIN.

313. SYSTÈME DE FINANCES ET D'ÉCONOMIE PUBLIQUE, applicable aux divers gouvernemens de l'Europe et du Nouveau-Monde,

ou Moyens d'acquitter les dettes nationales, d'assurer le bien-être et l'aisance des états et des peuples, par la création de rentes viagères héréditaires, dédié à la génération présente et future; par M. DESAUBIEZ. In-8° de 20 feuilles. Paris, 1827; Renard.

L'auteur annonce que ce volume est la réimpression de l'ouvrage qu'il publia, en 1780, sous ce titre: *Le bonheur public, ou Moyen d'acquitter la dette nationale d'Angleterre*, de trouver une ressource constante pour les besoins du gouvernement, sans taxe ni impositions, et de rendre les hommes heureux autant qu'ils peuvent l'être par les richesses, présenté aux chambres du Parlement. Londres, 1780; deux parties in-8°. M. Desaubiez a publié une 3^e partie sous le titre de Conciliation des droits de l'état, des propriétaires et du peuple sur l'exportation des grains. Londres, 1782, in-8°, réimprimé fin 1822 sous le titre de *Considérations d'économie publique*, etc.

314. QUELQUES RÉFLEXIONS SUR LES ÉCOLES D'ENFANS; par Édouard DIODATI. In-8° de 33 p. Genève, 1826; Paschoud. (*Biblioth. univ.*; octobre 1826, p. 124.)(Voir le *Bull.*, juillet 1826, n° 222.)

La *Bibliothèque universelle* donne les plus grands éloges à la brochure de M. Diodati sur les écoles d'enfans, et elle justifie ces éloges par des citations qui, pleines d'importance lors de la publication de l'opuscule, sont peut-être devenues encore plus intéressantes depuis les nombreuses vérifications de l'expérience. Un précieux avantage de ces citations, assez étendues, c'est de nous permettre de juger du travail de l'auteur par nous-mêmes. Il décrit avec chaleur les *infant schools*, dans la vue d'engager Genève, sa patrie, à l'imitation de ces utiles établissemens. Il indique d'abord le but de cette institution : « Ce sont des écoles destinées à des enfans incapables encore d'aucune occupation lucrative, et qui n'ont pas atteint l'âge auquel on juge convenable de soumettre l'enfance au régime scolaire; elles peuvent être considérées comme une espèce d'asile offert aux enfans des deux sexes, de trois à six ans, et ont pour but de leur offrir des ressources d'éducation.... Ce sont surtout les enfans nécessairement négligés que cette institution est destinée à recueillir. » Il traite ensuite du régime physique, du régime intellectuel et

du régime moral de ces écoles. Pour le régime physique, il signale les soins apportés au choix d'un emplacement, aux distributions de l'intérieur, à la prolongation des récréations, à la fréquence des momens de relâche, aux exercices d'une gymnastique facile, à la variété des amusemens, à la propreté la plus scrupuleuse. Pour le régime intellectuel, la combinaison des branches d'enseignement admises (premiers élémens de la lecture et de l'écriture, règles simples de l'arithmétique, etc.); l'emploi de tableaux représentant la plupart des objets susceptibles de transmission intuitive (histoire naturelle, arts et métiers, etc.); surtout l'attention de fournir aux facultés naissantes des moyens de développement, d'exercer l'entendement, la mémoire, la justesse du coup-d'œil, etc., celle de l'oreille; de préparer les élèves à tirer tout le parti possible des enseignemens positifs d'une école supérieure. Pour le régime moral, dont il reconnaît l'étroite connexité avec le précédent, la tâche imposée au maître de former le caractère, de diriger vers d'heureuses habitudes, d'appliquer au développement des sentimens vertueux *l'enseignement d'occasion*, singulièrement favorisé par la succession variée des tableaux; de suivre « un système de punitions et de récompenses qui ne sont point destinées à s'associer dans l'esprit de l'enfant aux idées d'un succès manqué ou obtenu, mais aux idées de devoir accompli ou de désobéissance; » d'exercer sur les élèves une surveillance continuelle; de se faire aimer d'eux comme un protecteur qui s'intéresse à leurs plaisirs. Enfin, il appuie sur la distinction, essentielle et trop méconnue, qui existe entre l'instruction et l'éducation. « Aujourd'hui, dit-il, on semble se réveiller sur l'importance de l'éducation, principalement dans les parties de la population qui forment les masses. L'institution dont nous avons essayé d'exposer le but et la marche serait un premier pas dans cette direction heureuse et nouvelle. » Tout me porte à croire que les Genèveois ont profité des conseils philanthropiques de leur compatriote. J'ajouterai avec un vif plaisir que Paris, depuis quelque temps, possède plusieurs salles d'asyle, une surtout rue Saint-Hippolyte, dans lesquelles les idées de M. Diodati, ou, si l'on veut, les idées des Anglais, sont pratiquées avec un succès digne de fixer en France l'opinion publique.

A.-D. LOURMAND.

315. I. CONSIDÉRATIONS SUR LES PRINCIPES FONDAMENTAUX DE L'ÉCONOMIE POLITIQUE ET PRIVÉE, publiées en langue française par M. DÉMIDOF. 24 pag. in-8°, avec une table. Saint-Petersbourg 1826; imprim. du département de l'instruction publique.

316. II. NOUVELLE THÉORIE DE LA BALANCE DU COMMERCE, etc.; par M. N. DÉMIDOF, conseiller d'état. In-4° de vi et 29 pag. (en français.) Pétersbourg, 1826. (*Moskofski Télégraph.*—*Télégraphe de Moscou*; n^{os} 13 et 14, juillet 1826.).

L'ouvrage de M. Démidof roule tout entier sur ce principe, que *l'activité du travail* peut seule assurer la balance du commerce, et que *rien ne peut enrichir un état, si ce n'est l'industrie*. Il nous semble, dit le *Télégraphe* (dont nous croyons devoir conserver les remarques, en en laissant l'appréciation au lecteur, afin qu'il puisse juger de l'état de la critique économique en Russie), qu'il eût été plus raisonnable de dire que la balance commerciale attirait les capitaux, augmentés par l'industrie; car si c'est *l'activité du travail* qui produit la balance du commerce, cette activité même est la seule cause de l'avantage qu'un état peut avoir sur un autre sous le rapport commercial; elle seule est importante, et la balance dont il est ici question ne fait rien à l'affaire.

D'ailleurs, l'auteur. n'est pas conséquent avec lui-même. Avant d'avoir avancé ce principe, qu'un travail actif est la source la plus abondante de la richesse des nations, il avait dit que la balance du commerce avait ruiné l'Espagne, le Portugal et nous ignorons quelle monarchie indienne, et que le système prohibitif enrichissait les états, qui s'appauvrirent au contraire par la quantité des marchandises importées. Ici nous ne comprenons pas mieux l'auteur que lorsqu'après avoir parlé du travail, il se rattache encore à la balance du commerce, dont il soutient l'importance.

Il assure, en terminant, que l'économie politique est compliquée dans ses parties, quoique simple dans son ensemble et dans ses principes; chose assez étrange par elle-même, qu'une science soit simple et compliquée tout à la fois! Mais venons au fait. La balance du commerce ne signifie rien, et il n'est aucune mesure qui puisse la rendre utile à un état, parce que le com-

merce n'attire les capitaux dans un pays que lorsque l'intérieur de ce pays produit lui-même des capitaux ; et cela est si vrai que, lorsqu'un état se trouve entièrement dépourvu de capitaux, il n'est point de système prohibitif qui soit capable d'empêcher sa ruine.

Ces capitaux naissent et s'accroissent par l'emploi de tous les moyens que peuvent fournir à un pays sa position géographique, son organisation physique et sa situation politique, et aucunement par les progrès de l'agriculture et de l'industrie, dans le cas où il pêcherait sous quelque'un des rapports précités.

La base des richesses repose sur les productions qui ont le plus de *valeur intrinsèque*. Voilà pourquoi seulement l'agriculture et les productions naturelles l'emportent sur les produits de l'industrie, quoique ces derniers aient plus de *valeur extérieure*.

La balance du commerce devient égale par l'*appréciation*, car il n'existe pas de moyens de l'établir en faveur de tels ou tels objets en particulier. Un pays doit produire tout ce qu'il peut produire, et permettre l'exportation de tout ce dont l'étranger peut avoir besoin. Il n'est donc pas étonnant que l'ouvrage de M. Démidof reposant sur une base vicieuse, les conséquences qu'il a tirées de son principe soient également erronées.

A. J.

317. III. CONSIDÉRATIONS SUR LA THÉORIE DES CAPITAUX ; par NICOLAS DÉMIDOF, auteur de la nouvelle théorie de la balance du commerce. Moscou, 1826. 23 pages in-8° (en français). (*Moskofski Télégraph*. — *Télégraphe de Moscou* ; déc. 1826, n° 23, page 198.)

L'ouvrage est divisé en 4 chapitres. Dans le premier, l'auteur s'applique à définir le mot *capital* ; il établit ce principe, que *tout objet matériel que nous possédons est un capital*. Il examine dans le second de quelle manière l'homme s'est formé un capital. Le troisième chapitre est par lui consacré à prouver que *le non-matériel* lui-même est un capital pour l'homme : ses connaissances, ses facultés, qui ont enfanté les sciences, constituent un capital soumis aux mêmes lois qu'un capital matériel. Les explications de l'auteur ont le défaut d'être trop brèves, et par conséquent elles manquent de clarté. Dans le 4^e chapitre

enfin, il parle de la division et de l'emploi des capitaux. Il est fâcheux que l'auteur ait tronqué un sujet aussi important, et surtout qu'il n'ait fait aucune mention de la richesse nationale. On peut aussi lui reprocher de n'avoir pas inséré dans son opuscule les divisions systématiques de Storch.

L'auteur de cet article fait, au sujet de cette critique, la remarque, assez singulière du reste, que l'auteur a traité une matière aussi grave que celle de l'économie publique à la manière des économistes politiques français, c. à d. d'un style léger et agréable.

A. J.

318. RAZSOUDNÉNIÉ O SOUSTSCHESTVENNIKH SVOÏSTVAKH I PRINADLEJNOSTIAKH ÎKONOMII POLITITSCHESKOÏ. — Discours sur les propriétés essentielles et les attributions de l'économie politique, prononcé dans la séance solennelle de l'institut Démidof, à Yaroslaff, le 29 avril 1826, par M. Feodor Békétof, professeur d'économie politique et de science financière. 41 pages in-4°. Moscou, 1828.

319. ROUKOVODSTVO DLIA OUDIËLNIKH STRIAPTCHIKH I PROTCHIKH TCHINOVNIKOF OUDIËLNIKH KANTOR. — Guide des avocats de districts et autres fonctionnaires attachés aux chancelières de districts; par P. IVANOF. 96 pag. in-8°. Moscou, 1825. (*Moskofski Télégraph.* — Télégraphe de Moscou, n° 10, mai 1826, pag. 151.)

Cet ouvrage paraît avoir mérité l'approbation générale, et en particulier celle du gouvernement russe, qui en a reconnu toute l'utilité. Rien encore d'aussi exact n'avait paru en Russie sur un sujet aussi important. M. Ivanof y donne des détails historiques fort intéressans sur les biens de districts ou seigneuriaux, pag. 43. On y trouve une notice statistique d'après laquelle, en 1820, il existait 562,833 paysans de districts du sexe masculin, et 616,528 du sexe féminin, qui fournissaient un revenu annuel de 4,246,820 roubles. Le Courrier de l'Europe (*Vestnik Evropoui*) a fait en 1827 une critique injuste du travail estimable de M. Ivanof.

A. J.

320. IZSLÉDOVANĬA O MORSKOÏ NÉOUTRALNOÏ TORGOVLĬ. — Essai sur le commerce maritime des Neutres. In-8°, 70 pag. Dorpat, 1825. (*Moskofskii télégraph.* — Télégraphe de Moscou, n° 19, octobre 1826, pag. 224.)

Le système de neutralité donne lieu à un grand nombre de questions importantes que le droit des gens seul peut résoudre. Il s'agit, d'abord, d'embrasser en général les besoins et les devoirs des différens états en temps de guerre et en temps de paix, afin de déterminer ensuite, avec exactitude, les relations qui peuvent exister entre les peuples neutres et les nations belligérantes. Il ne s'élève de nouvelles difficultés que lorsque la question traite de la neutralité des puissances maritimes, dont l'intérêt est de préserver leur commerce des malheurs que la guerre entraîne nécessairement après elle, et de garantir leur navigation contre les vexations exercées tant par la visite des bâtimens de transport que par celles auxquelles donnent lieu les croisières, dont l'usage s'est perpétué jusqu'à nos jours. De là vient que, non-seulement la neutralité des puissances maritimes occupe une place considérable dans tous les ouvrages qui ont été composés sur le droit des gens, mais encore qu'elle est devenue l'objet d'une infinité de considérations particulières, au nombre desquelles il faut classer l'opuscule anonyme dont il est fait ici mention, sous le titre d'*Essai sur le commerce maritime des Neutres*.

Depuis long-temps déjà, on a divisé en deux classes les auteurs qui ont écrit sur la neutralité maritime : les uns se sont faits les apologistes des Neutres, tandis que les autres ont penché pour les nations belligérantes ; les uns veulent qu'un état neutre jouisse de l'entière liberté du commerce ; les autres prétendent au contraire que son commerce doit être soumis à certaines restrictions exigées par le droit de la guerre. L'auteur que nous citons aujourd'hui fait partie de la première classe. Fidèle aux principes qu'il a adoptés, il ne consent à aucun des obstacles que peut rencontrer le commerce, tels que la défense aux navires d'entrer dans des ports en état de blocus, le transport d'armes et d'approvisionnemens dans aucun des ports des puissances belligérantes, parce qu'il considère tout ceci comme une véritable contrebande, dont il rapporte l'origine au droit positif.

Les droits d'une puissance en état de guerre, et qui consistent à s'emparer des propriétés de son ennemi, d'empêcher l'entrée de toutes marchandises de contrebande, et la violation du blocus, doivent nécessairement donner lieu aux prises. La

fixation de la légalité des prises conduit naturellement à l'examen des droits qu'a cette puissance de visiter les bâtimens, et de saisir le chargement et les équipages de ces mêmes bâtimens. Elle conduit aussi à déterminer exactement l'état du blocus, à fixer la part des prises, et à juger le procès qu'entraîne un tel acte d'hostilité. Tel est l'esprit dans lequel est écrit l'*Essai sur le commerce maritime des Neutres*, dont l'espérance est, dit l'auteur, que le repos de la paix dont jouit l'Europe permettra de reconnaître enfin des principes plus analogues au bonheur, à la moralité et à l'honneur des peuples. On ne peut lui reprocher que d'avoir traité trop superficiellement un point du droit des gens susceptible de vues bien plus approfondies. A. J.

321. ZUSÄTZE UND UMBARBEITUNGEN AUS DER VIERTEN AUSGABE DER IDEEN UEBER DIE POLITIK UND DEN HANDEL DER VORNEHMSTEN VÖLKER DES ALTERTHUMS.—Additions et complémens à la quatrième édition des idées touchant la politique et le commerce des peuples les plus célèbres de l'antiquité; par A. H. L. HEEREN. 1^{re} partie: peuples de l'Asie, avec 1 carte et 2 plans, imprim. principalement pour ceux qui possèdent les éditions antérieures. Grand in-8°; Tom. 1, 356 p.; Tom. 2. Peuples de l'Afrique, avec 2 cartes et 3 plans, 616 p. Goettingue, 1827; Vandenhoeck et Ruprecht. (*Leipzig. Literatur Zeitung*; août 1828, p. 1566.)

Depuis le jour où parut l'ouvrage jusqu'à présent sans égal de Heeren, il s'est présenté des matériaux si abondans pouvant donner lieu à des additions et à des travaux complémentaires, que les personnes qui possèdent les éditions antérieures de l'ouvrage, y compris celle de 1815, n'auraient, sans ce nouveau travail, qu'une œuvre très-imparfaite. Les pages nombreuses de ces deux volumes en sont une preuve certaine. En Afrique surtout, principalement en Arabie et dans la Haute-Egypte, la sûreté dont jouissent maintenant les voyageurs, grâce à Mehemed Ali, ainsi que les progrès de la civilisation des habitans, ont fait découvrir une foule d'objets nouveaux, et une quantité de choses que l'on connaissait déjà ont été mieux approfondies. On peut maintenant concevoir l'espérance qu'un jour on trouvera la clé des énigmes qui couvrent les monumens des Pharaons. L'auteur a rendu compte, avec un esprit de

critique fin et judicieux, de tout ce qu'il y a d'important en ce genre. Ses réflexions sur l'Asie ont beaucoup gagné au moyen des documens fournis par Kinneir, Ker-Porter, Pottinger, Elphinstone, Stamford-Raffles. La grande bibliothèque de Göttingue lui a été d'un merveilleux secours pour ces travaux. C'est ainsi que beaucoup d'articles additionnels et complémentaires sont devenus d'excellens traités, comme, par exemple, ceux qui sont relatifs à l'Éthiopie, à la Nubie et à la Haute-Égypte. Les observations que l'auteur fait sur les prêtres-rois, c. à d. sur les rois, qui, s'ils n'étaient point de la caste des prêtres, étaient cependant dans une grande dépendance à leur égard, plairont à tous ceux qui examineront attentivement la série des symboles qui revient incessamment dans l'ouvrage principal. On y trouvera l'exposé de la vie sacerdotale de ces prêtres-rois ; les nouvelles observations et découvertes de Spohn, Seyffarth et Champollion sont parfaitement analysées, tant sous le rapport historique que sous celui de la critique. L'auteur considère la méthode de Champollion comme la meilleure. Du reste, dit-il, nous ne sommes encore que sur le seuil. Le traité relatif à la merveilleuse Thèbes et à ses monumens est devenu une section toute nouvelle, qui s'étend depuis la page 372 jusqu'à la page 541 du second livre. L'époque la plus brillante de cet état est placée entre 1500 à 1300 avant J.-C. Les cartes, ainsi que les dessins, sont faits avec une grande précision.

322. APERÇU STATISTIQUE SUR LA QUANTITÉ DES CÉRÉALES entreposées maintenant en Europe ; par M. MOREAU DE JONNÈS, membre de l'Académie de Bruxelles et de l'Institut de France, etc. (*Journ. d'agric. du royaume des Pays-Bas* ; juillet 1826.)

On a dit que la production des grains dans les divers États de l'Europe était disproportionnée avec les besoins de la consommation ordinaire. Cette opinion a prévalu dans le Parlement anglais et dans la seconde Chambre législative de la France. M. Williams Jacob, chargé par le Gouvernement anglais de faire une enquête pour constater la quantité de grains disponibles sur le continent pour l'exportation, a présenté un rapport dont les conclusions sont en contradiction avec l'idée qu'on

s'est faite de la surabondance des grains. M. Jacob estime qu'il n'y a guères que 1,853,000 hectol. de grains dont l'importation pût être avantageuse à l'Angleterre.

Un travail fait en Prusse, rapporté par M. Jacob, et reproduit par M. Moreau de Jonnés, porte à 12,150,000 hectolitres les quantités de tous grains qui existaient dans les greniers de l'Europe, au moment de la récolte de 1826, savoir :

En Allemagne, exclusivement aux domaines prussiens..	1,937,000 hectol.
Dans la monarchie prussienne.....	2,583,000
En Pologne et en Russie.....	1,936,000
En Danemark.....	647,000
En Angleterre.....	1,933,000
Dans les Pays-Bas.....	1,177,000
En France, en Italie, en Crimée.....	1,937,000

M. Moreau de Jonnés croit pouvoir déduire de l'évaluation ci-dessus que la moindre intempérie, ou quelques-uns des événemens politiques qui se passent chez nos voisins, suffiraient pour absorber cet approvisionnement et pour ramener la disette. Heureusement la crainte d'un tel désastre est chimérique; et, sans entrer dans de grands détails, il est facile de démontrer l'inexactitude d'un raisonnement qui s'appuie sur des bases entièrement fausses.

D'abord, de ce que moins de deux millions d'hectolitres de grains seraient disponibles avec *avantage* pour l'importation en Angleterre, faut-il en conclure autre chose, sinon que les excédans les plus considérables ne se trouvent pas accumulés sur les points d'où seulement les frais de transport n'en rendraient pas l'importation onéreuse en portant le prix de la denrée au-dessus de la valeur du produit indigène?

Quant aux calculs faits en Prusse, quelques faits vont suffire pour en faire apprécier le mérite.

Des renseignemens recueillis avec soin portent à plus de 14 millions d'hectolitres de froment, de méteil et de seigle, les approvisionnemens disponibles, en France, au moment de la moisson de 1826. Les besoins annuels de la population s'élevant; en ces trois espèces de grains, à près de 78,800,000 hectolitres, il en résulte qu'à l'époque dont il s'agit la France avait encore de quoi nourrir tous ses habitans pendant plus de deux mois.

Quant aux autres États de l'Europe, il suffit de comparer le prix des grains au 1^{er} janvier et au 1^{er} juillet 1826, sur leurs principaux marchés, pour se convaincre qu'avant la moisson il devait exister en général des ressources notables et bien supérieures aux besoins extraordinaires dont on redoutait l'influence.

Voici le tableau des prix moyens de l'hectolitre de froment sur les principaux marchés de l'étranger au commencement de 1826 et au moment le plus rapproché de la dernière récolte.

MARCHÉS.	DATES.	PRIX.	DATES.	PRIX.
Odessa.....	Janvier.	7 fr. 40 c.	Juillet.	4 fr. 14 c.
Londres.....	31 Décembre.	27 66	24 Juin...	25 38
Stockholm....	Janvier...	10 87	Juin... 10	77
Dantzic.....	30 Décembre.	10 88	Juin... 9	56
Stettin.....	15 Janvier...	9 02	30 Juin... 8	70
Copenhague...	Décembre.	7 55	Juin... 6	85
Hambourg....	6 Janvier...	9 34	Juin... 7	68
Amsterdam....	30 Janvier...	12 32	Juin... 11	31
Anvers.....	31 Décembre.	13 39	30 Juin... 12	91
Trieste.....	Décembre.	11 80	30 Juin... 8	73
Palerme.....	5 Janvier...	14 96	20 Juillet.	9 28
Naples.....	Décembre.	13 43	Juin... 9	55
Civita-Vecchia.	Id.	11 80	30 Juin... 10	10
Livourne....	Id.	14 04	30 Juin... 14	04
Milan.....	Id.	16 85	2 ^e trim. .	14 82
Gênes.....	7 Janvier...	16 07	23 Juin... 14	26
Nice.....	Décembre.	19 "	30 Juin... 12	73
Santander....	Id.	20 65	30 Juin... 19	58
Barcelone....	Id.	26 08	30 Juin... 28	28

On voit, par le tableau ci-dessus, que partout, à l'exception de Barcelonne, le prix du froment était plus bas, au moment de la récolte, qu'au commencement de l'année. La baisse ne peut être attribuée à la présence des nouveaux produits: on voit alors que ceux-ci, dans plusieurs états, avaient eu à souffrir de la grande sécheresse de l'été.

Est-il probable qu'en pareille occurrence les prix eussent éprouvé une diminution assez considérable, si les ressources avaient été réduites au point de ne plus représenter (d'après les calculs de M. Moreau de Jonnés) qu'à sept ou huit jours des besoins de l'Europe?

Quel crédit accorder aux calculs faits en Prusse, lorsque la France possédait à elle seule des approvisionnements plus considérables que ceux que l'on donnait à l'Europe entière?

L'auteur de ces calculs avait été bien mal informé, et on doit regretter que M. Moreau de Jonnés en ait fait la base de ses observations.

S'il est dangereux d'évaluer trop haut les ressources en grains de l'Europe, il ne le serait pas moins d'en atténuer la consistance : l'agriculture, aussi bien que les consommateurs, auraient également à s'alarmer de toute exagération dans l'un ou l'autre sens. Tel est le motif qui nous a déterminés à répondre par quelques faits aux erreurs contenues dans l'article inséré en juillet dans le *Journal d'agriculture du royaume des Pays-Bas*.

323. OBSERVATIONS ON THE BENEFITS ARISING FROM THE CULTIVATION OF POOR SOILS, etc. — Remarques sur les avantages qui résultent de la culture des terres ingrates en y appliquant le travail des pauvres, ainsi qu'on le pratique dans les colonies d'indigènes et d'orphelins en Hollande; par Will. JACOB. In-8° de 41 pp. à la suite du 2^e rapport du même sur le commerce des grains. Londres, 1828; Murray. (Voir le *Bulletin* de 1829, p. 131.)

Nous regrettons vivement que le temps et l'abondance des matières nous obligent à ne donner qu'une idée fort incomplète de cet important Mémoire. M. Jacob l'a publié dans la vue d'engager ses compatriotes à essayer, en Angleterre, l'expérience faite avec succès dans les Pays-Bas. En effet, ces deux royaumes, qui marchent à la tête des états signalés par l'industrie et la richesse, ne le sont guère moins par la multitude de leurs nécessiteux. Il semble que la pauvreté, ce fléau, dont la présence, chez des peuples libres et éclairés, excite à la fois la surprise et la douleur, y suive, et même y devance les progrès de l'opulence. A l'aspect de cette misère progressive, le philanthrope se demande si tout l'éclat de la plus brillante industrie est d'une valeur réelle pour la prospérité générale, et si les prodiges de cette industrie, si féconde en moyens de puissance et de jouissance pour une partie de la nation, peuvent compenser les maux qui pèsent sur la masse?

Aucun peuple, en Europe, dit M. Jacob, pas même l'Angle-

terre, n'offre, comme la Hollande, l'exemple d'une affligeante différence de situation dans les classes de la société. Aucun pays, l'Angleterre exceptée, n'offre aux spéculations une aussi grande masse de capitaux disponibles, comparative-ment à l'étendue du territoire et à la population : cependant, à peine existe-t-il de contrées où la superficie du sol privé de toute culture forme une portion plus considérable de la surface entière de l'état. Les habitans sont distingués par leur industrie, par leur économie, par une propriété recherchée, par l'amour du pays natal. Comment donc se fait-il que le nombre des individus vivant sur les capitaux et le travail communs y soit dans une proportion qui dépasse de beaucoup tout ce que l'on voit dans les autres contrées de l'Europe (1)? Pourquoi ce fléau pèse-t-il sur le pays, d'un poids toujours croissant, depuis que la réunion des anciennes provinces autrichiennes à la Hollande, y a fondé, sous le nom de royaume des Pays-Bas, le plus libre et le meilleur de tous les gouvernemens continen-taux ?

La sagesse pratique de ces peuples s'est portée à chercher sur leur propre sol un remède à ce mal alarmant. Les pauvres sans travail, le sol sans culture leur ont offert un moyen d'amélioration respective. Le labeur des indigens pouvait, en effet, servir à fertiliser les terres stériles : la fécondation du sol par des capitaux privés, trouve trop d'obstacles dans toutes les causes de dépenses qui ajournent le profit à un temps très-éloigné. Néanmoins, il n'est pas de terres stériles d'une certaine étendue, qui n'offrent des *oasis*, quelque exigus qu'ils soient, dont l'aspect, fortement contrastant avec le sol environnant, ne démontre la possibilité d'une culture que le temps rendra fruc-

(1) En 1821, M. Smits, secrétaire de la *Commission statistique*, évaluait la population entière du royaume à 5,715,347 habitans. Dans la même année, M. Kirckhoff, dans son *Mémoire sur les colonies de bienfaisance*, d'après des documens officiels, portait à 753,218, le nombre des pauvres secourus par la charité publique. Le Baron Malchus, dans son livre intitulé : « *Statistique et économie politique* », publié à Stuttgart en 1826, établit pour les Pays-Bas et d'autres contrées, les proportions suivantes de la population pauvre à la population totale. — Pays-Bas, 14; Berlin, 10; Angleterre, 9; Vienne, 10; France, 82/10; Prusse, 67/10 pour 100. Mais il ne cite pas ses autorités.

tueuse. Un examen réfléchi nous apprend bientôt que tout a commencé par la stérilité. Le travail a seul créé partout la fertilité. Un examen encore plus approfondi prouve que cette création fut originairement et surtout l'œuvre de cette portion des travailleurs, dont les forces, dans cet emploi, eussent été perdues pour la société, ou employées à son dommage.

Beaucoup de théoriciens, et même des économistes pratiques réprouvent la mise en culture des terres stériles, comme ne donnant point de profits. L'examen des faits, des calculs sans prévention, sans atteindre à une précision rigoureuse pour l'époque et le montant du profit, prouvent qu'il doit se réaliser. Ce qui ne convient pas à un particulier pressé de jouir, peut convenir à une société, à un peuple capable de persévérance, et en état d'attendre les bienfaits du temps. C'est ce que démontre M. Jacob par l'analyse des travaux et des procédés qui ont fécondé, amélioré les sols ingrats, dans la Grande-Bretagne et ailleurs. Quoiqu'à toutes les époques de ses progrès, la culture ne double pas le produit net du sol, avec la patience et la persévérance on arrive à produire chaque année un excédant au-delà des besoins de la consommation, susceptible de former une réserve soit pour la culture nouvelle, soit pour la vente. C'est dans le Mémoire de l'auteur qu'il faut chercher les faits et les détails sur lesquels il fonde cette vérité pratique, ainsi que l'exposé des difficultés qui arrêtent souvent l'exploitation des terres stériles, et les moyens de les surmonter. Les exemples qu'il cite à l'appui de l'utilité de ces entreprises sont convaincans. Dans les Pays-Bas, le district entre Gand et Anvers, appelé le *Pays de Waes*, n'est pas le moins concluant. Nous l'avons nous-même visité plusieurs fois, et toujours avec une égale admiration. C'est une des merveilles du travail et de l'industrie. Sur les 9 lieues de route environ, qui conduisent de l'une à l'autre de ces grandes villes, 7 à peu près offrent l'aspect de la plus riche culture, d'une série à peine interrompue de bourgs, de villages, d'habitations bien construites, parmi lesquels on distingue les bourgs ou villages de *Béveren*, de *Saint-Nicolas*, de *Lockerén*, qui partout passeraient pour des villes riches et élégantes. A l'époque de nos excursions, il y a déjà près de 30 ans, le 1^{er} comptait 8,000, le 2^e, 20,000, et le dernier, 28,000 habitans. Ce district, comme le remarque M.

Jacob, est mieux peuplé, mieux cultivé, plus productif qu'aucun autre espace de même étendue en Europe. Eh bien ! dans le temps des guerres civiles de la Flandre, c'était un sol sablonneux, sans habitans, sans culture, sans aucuns moyens alimentaires. Sa métamorphose miraculeuse a été l'œuvre du travail persévérant de plusieurs générations. Les résultats si frappans de ce travail, de ces progrès lents, sont aujourd'hui des champs féconds, un bétail de toute beauté, une population saine, propre, bien nourrie, bien vêtue, bien logée, jouissant de l'aisance, même d'une grande richesse, enfin tous les signes évidens d'une brillante prospérité agricole.

La campine de Brabant, située entre Maestricht, Breda et Anvers, n'était aussi autrefois qu'un sol stérile. Il est très-bien cultivé aujourd'hui : toutefois il y reste assez de parties incultes pour représenter l'ancien état de ce district. Ces contrées et beaucoup d'autres, dans les Pays-Bas ; témoignent assez de ce que peuvent pour l'avantage public le temps, le travail, la persévérance : les peuples, les grandes associations peuvent au temps actuel exécuter avec un succès égal ce que firent autrefois les communautés ecclésiastiques, jadis les plus grands propriétaires du sol et les grands promoteurs de la civilisation agricole en Europe.

Jusqu'à présent, dit M. Jacob, nous n'avons considéré la culture des terres stériles que sous le rapport étroit du profit pécuniaire. Il faut l'envisager sous un point de vue plus élevé, plus important : le nombre immense de nos pauvres compatriotes, les progrès frappans de l'immoralité d'une jeunesse entraînée à la violation des lois, par le besoin et l'ignorance, réclament toute l'attention du patriote, de l'ami de l'humanité. Indépendamment de toute vue de profit, la certitude morale d'arracher à la misère, au crime, une multitude malheureuse, par l'offre d'un travail utile, par une discipline qui lui assure les bienfaits de l'éducation et des bonnes habitudes, l'espoir non moins fondé de prémunir le corps social contre les périls dont le menacent leur oisiveté, leur ignorance et leur misère, périls incompatibles avec les progrès d'une civilisation réelle et générale, sont des motifs suffisans pour exciter tout l'intérêt des hommes éclairés.

C'est sous ces divers points de vue que M. Jacob examine les

colonies fondées dans le royaume des Pays-Bas, et particulièrement à *Frédéric's ord*, la plus florissante de toutes. Comme nous avons déjà fait connaître le plan de ces colonies, et leur situation, nous ne suivrons pas l'auteur dans le tableau qu'il en fait. Nous avons cru devoir nous attacher spécialement à l'indication beaucoup trop rapide de ses vues générales et des faits qui leur servent d'appui, parce que les observations de cet économiste, non moins renommé pour l'étendue de ses connaissances pratiques que pour sa sagacité, nous ont paru ramener l'économie politique à son véritable but. Trop souvent, l'école moderne, en France et en Angleterre, l'a égarée dans des discussions scholastiques sur la richesse et sur les moyens présurés d'augmenter sans cesse la production. Or, le but de l'économie politique, comme l'a déjà fait remarquer M. de Sismondi, parmi nous, est, non pas la production de la richesse, pour elle-même et pour les individus, mais la civilisation et la prospérité générale, dont la richesse est un élément, un moyen, mais non le terme. M. Jacob a parfaitement prouvé que ce qu'il y avait souvent de plus utile pour une nation, était, non pas la richesse concentrée dans quelques classes, même au plus haut degré, mais la richesse bien répartie, ou l'aisance étendue aux masses. Il a fait voir aussi, qu'à cet égard, les sociétés atteignaient leur but, non par les combinaisons isolées et d'intérêt privé, qui calculent surtout le plus grand bénéfice prochain, mais par les vues plus généreuses de grandes associations douées de la patience et de la persévérance nécessaires pour semer long-temps avant de recueillir, et pour acheter d'heureux et immenses résultats par des progrès lents, un travail opiniâtre et des sacrifices.

AUBERT DE VITRY.

324. DU MONOPOLE QUI S'ÉTABLIT DANS LES ARTS INDUSTRIELS ET LE COMMERCE, *au moyen des grands appareils de fabrication*; par J. N. BIDAULT. In-8° de 46 p.; prix, 1 fr. 50 c. Paris, 1828; Renard.

Nous avons déjà rendu compte d'un 1^{er} écrit de M. Bidault contre le mode d'éclairage par le gaz (Voy. T. XIII, p. 260); dans cette 2^e brochure, M. Bidault qualifie de *funeste*, la révolution qui s'opère dans les arts industriels et dans le commerce au moyen des machines, par la raison que ces machines envahissent tous

les genres de fabrication, et que tous les jours elles remplacent des milliers d'ouvriers. L'auteur enveloppe dans la proscription qu'il prononce, toutes les machines, et en première ligne toutes celles à tisser, qu'il présente comme portant les plus rudes coups à la classe ouvrière des campagnes; les machines à vapeur qui ne sont propagées que par la cupidité qui risque tout, affronte tout, jusqu'à la mort, pour se satisfaire. La charrue même n'échappe pas aux préventions de l'auteur, parce qu'elle a restreint la culture à bras qui donnait de l'ouvrage à un plus grand nombre; ni l'imprimerie, parce qu'elle fait tort au métier de copistes qui, cependant, mettaient quelquefois une année entière à produire un livre.

L'auteur nie la diminution des prix provenant de l'emploi des machines; il nie que la fabrication par les machines puisse avoir pour résultat d'étendre nos relations commerciales avec le Nouveau-Monde; il affirme que jamais nous ne pourrions entrer en concurrence efficace avec les Anglais pour les tissus et les métaux manufacturés au moyen de machines, fabriquer aussi bien ni à si bas prix que les Anglais.

Enfin, M. Bidault, dans sa mauvaise humeur contre les machines abrégatrices du travail, les assimile aux manufactures et usines qui peuvent nuire à la sûreté et à la salubrité publiques, et demande qu'elles soient, comme ces dernières, soumises à des précautions spéciales de la part de l'administration générale.

Le grand argument de M. Bidault, celui sur lequel est fondé tout son écrit, est, que les machines réduisent à l'inactivité un grand nombre d'ouvriers par manque de travail, et que, par une conséquence que nous déduirons de sa proposition, elles sont contraires à l'accroissement de la population. Pour toute réponse, voici un fait dont nous garantissons l'authenticité comme témoin oculaire. En 1803, la fabrique de Lille a eu sa première *machine continue* à filer le coton; cette machine devait nécessairement supplanter un grand nombre d'autres petites machines appelées *mull-jenny*, disséminées chez beaucoup de petits fabricans, et qui seules fournissaient le fil à la fabrique: un commencement d'insurrection eut lieu, il ne s'agissait de rien moins que d'aller détruire la machine nouvelle venue, que M. Fauchille venait de faire monter dans un des faubourgs

de Lille. La fermeté de l'administration déjoua ce complot; des centaines de *mull-jennys* ont cédé la place à quelques machines continues, mues la plupart par la vapeur, et qui économisent des milliers de bras; et la population du département du Nord, qui, sous le régime du travail presque exclusif par des bras, était, en 1803, de 839,000 individus, s'est montée, dès 1826, sous le régime des machines, à 962,648 habitants, tous aussi activement occupés qu'en 1803. Mais puisque l'auteur met en question si les avantages produits par la charrue *ne sont pas trop chèrement payés*, comment ne proscrit-il pas aussi les moulins à farine, et ne demande-t-il pas le rappel des pénibles moulins à bras, qui exigeaient, dans chaque ménage un peu nombreux, l'emploi continu d'un homme, et qui, avec une quantité donnée de grains, étaient si loin de produire cette quantité et cette qualité de farine qui en est tirée aujourd'hui par nos admirables moulins à mouture économique?

Au reste, vers la fin de sa brochure, M. Bidault se fait cette question : *quels sont ceux qui prônent avec tant de complaisance les résultats des machines ?* — Puis il répond vivement : *ce sont ceux qui proclament en même temps, tous les jours, l'utilité, la nécessité de l'instruction du peuple. . . . Ce sont ceux-là même qui combattent tous les jours le rétablissement des corporations, des jurandes, des maîtrises.*

BOTTIN.

325. COURS D'ÉLOQUENCE, à l'usage des jeunes gens qui se destinent au barreau ou à la tribune nationale, professé publiquement dans la salle de la Société des arts à Genève, et dans celle de l'Académie provinciale à Lyon; par Ch. DUBAND, ancien procureur du Roi. 2 vol. in-8° de xxiv, 369 et xix, 365 p.; prix, 14 fr. Paris, 1828; Malher.

La destination de ce cours nous permet seule de l'annoncer dans le *Bulletin* étranger aux belles-lettres et aux études purement littéraires. Nous nous bornerons à le signaler aux hommes que l'âge appelle à affronter les périls de la tribune. L'auteur a improvisé ses leçons devant un nombreux concours, à Genève et à Lyon; il en a fait imprimer la substance. Dans la 1^{re} partie, il traite de l'*Histoire de l'Éloquence*; dans la 2^e, il examine les principes qui constituent l'*art oratoire*.

VOYAGES.

326. RÉSUMÉ DES VOYAGES ENTREPRIS PAR LA GRANDE-BRETAGNE, POUR PERFECTIONNER L'HYDROGRAPHIE DES MERS POLAIRES ARCTIQUES. — Lettre du capit. anglais Edward SABINE. — (*Revue encyclop.*; avril 1827.)

Le capitaine Sabine, en offrant l'historique des expéditions entreprises depuis quelques années par le gouvernement anglais, vers les régions polaires, établit qu'elles avaient pour objet la solution des deux questions suivantes, savoir : 1^o s'il existait au nord de l'Amérique une communication navigable entre l'Atlantique et la mer Pacifique ; 2^o s'il est possible, par la navigation, ou autrement, d'atteindre le pôle boréal.

La recherche d'un passage navigable-entre l'Atlantique et la mer Pacifique, pour les vaisseaux marchands qui allaient de l'Europe en Chine, et dans la mer des Indes, occupa les navigateurs dès la fin du xvi^e siècle, où les diverses branches de l'Océan, les baies et les bras de mer, à partir du cap méridional du Groenland, jusqu'à la côte du Labrador, limites déterminées pour les recherches du passage, furent parcourus et examinés par des nombreuses expéditions aux frais de commerçans anglais. Ces voyages firent successivement connaître le *détroit* et la *baie d'Hudson*, les *détroits de Davis* et de *Cumberland*, la *mer de Baffin*, en démontrant une continuité de côtes, excepté cinq entrées au nord et à l'ouest de ladite mer, auxquelles Baffin donna les noms de *Wolstenholme-Sound*, *Whale-Sound*, *Smith's-Sound*, *John's-Sound* et *Lancaster's-Sound*. Le capitaine Sabine fait observer que l'expression *sound*, entrée, diffère de celle de baie, en ce qu'elle ne désigne pas nécessairement une enceinte fermée ; il ajoute que ces découvertes confirmèrent déjà l'opinion que, lors même qu'il existerait un passage, il ne pourrait être d'aucune utilité pour le commerce. Tel était l'état de la question lorsqu'on la renouvela en 1818. Dans l'intervalle elle avait été agitée de temps en temps, et avait donné naissance à deux ou trois expéditions navales, qui n'amènèrent aucun résultat digne de remarque.

Au commencement de 1818, l'*Isabelle*, de 400 tonneaux, et

l'Alexandre, de près de 300, furent équipés et confiés à des officiers de la marine royale, avec environ 100 hommes pour les deux vaisseaux. Des moyens extraordinaires furent mis en œuvre pour préserver leurs carènes du choc des glaces; ils furent approvisionnés suffisamment pour passer, au besoin, l'hiver dans la zone glaciale. *L'Isabelle* était commandée par le capitaine Ross, chef de l'expédition, et *l'Alexandre* par le lieutenant Parry, devenu célèbre par ses expéditions postérieures. Ces vaisseaux, partis en avril, revinrent en nov., après avoir fait, pendant l'été, le tour du détroit de Davis et de la mer de Baffin, en remontant le long de la côte orientale, et redescendant le long de la côte occidentale. Cette nouvelle reconnaissance des côtes prouva l'exactitude et la fidélité des premiers voyages. Les cinq entrées qui avaient été vues, mais non pas examinées par Baffin, furent aperçues de nouveau, de loin toutefois, à l'exception de l'entrée de Lancaster, dans laquelle l'expédition s'enfonça jusqu'à une trentaine de milles, et où elle trouva la réunion de toutes les circonstances qui pouvaient faire soupçonner l'existence d'un passage.

Au retour du capitaine Ross, deux autres bâtimens, *l'Hécla*, sous les ordres du lieutenant Parry, chef de l'expédition, et le *Griper*, sous ceux du lieutenant Liddon, furent équipés pour achever cette reconnaissance. Ils quittèrent la Tamise en mai 1819, arrivèrent dans le Lancaster's-sound, que l'on reconnut pour un détroit de 150 milles de longueur sur 30 à 40 de largeur, d'une profondeur considérable, et affranchi de glaces. Les côtes, très-élevées et presque perpendiculaires, suivent à peu près la direction est-ouest; il fut appelé *détroit de Barrow*. A sa sortie, au commencement d'août 1819, le progrès des navigateurs vers l'ouest, dans la direction du détroit de Behring, fut momentanément arrêté par les glaces; et ils employèrent quelques jours à la reconnaissance d'un canal, qu'ils appelèrent du nom du Roi, alors *Prince Régent*. La reconnaissance de ce canal, poussée jusqu'à 120 milles, dans la direction du sud, fit penser que la côte orientale était celle du continent de l'Amérique, ou que si des canaux de communication entre les deux océans, semblables à celui de Barrow, existaient plus au sud, on parviendrait, selon toute probabilité, à la côte du continent, en longeant le bord oriental du

canal du Prince Régent. Au retour des bâtimens dans le détroit de Barrow , les obstacles qu'ils avaient rencontrés d'abord étaient disparus , et ils purent s'avancer à l'ouest , depuis le 90° jusqu'au 110° long. O. , mérid. de Greenwich , en suivant toujours les côtes méridionales d'une série d'îles presque toutes situées sur le même parallèle , et comprises entre 74°-76° lat. N. Parvenu à la plus occidentale de ces îles , l'expédition , surprise par les glaces , hiverna dans une rade de l'île qu'on nomma *île Melville* , du nom de lord Melville , alors premier lord de l'amirauté. Au retour de la bonne saison , les vaisseaux reprirent leur station à l'extrémité occidentale de cette île , située par 114° long. O. de Greenwich , dans l'espoir que la glace dont l'Océan était partout couvert , excepté au voisinage des côtes , permettrait bientôt de se frayer un passage. Mais à la fin d'août , après un séjour de près d'une année dans le même lieu , il fallut y renoncer , et chercher une continuité de côtes pour obtenir une continuité de mer navigable. L'expédition revint en Angleterre en novembre , après une absence de 18 mois.

En janvier 1821 , l'*Hécla* fut rééquipée , ainsi que la *Furie* , navire du même tonnage , et le lieutenant Parry , devenu capitaine , en prit le commandement , secondé par le capit. Lyon , nouvellement revenu de Mourzouk. Ils firent voile en mai 1821 , avec ordre de s'avancer dans le détroit d'Hudson , au lieu de celui de Davis , et de chercher à atteindre la côte du continent le plus près possible du point où sa continuité avait déjà été reconnue , c'est-à-dire près de *Repulse-Bay* ; puis de côtoyer toujours jusqu'à l'océan Pacifique , si cela était praticable. L'expédition parvint à la côte du continent , au point désigné , et trouva bientôt un second canal de communication entre les deux océans , auquel on donna le nom de *détroit de l'Hécla et de la Furie* (Hecla and Fury strait). Malheureusement , ce détroit ne ressemblait point à celui de Barrow ; il était , au contraire , resserré et encombré de glaces. Durant deux saisons successives , l'expédition persévéra dans ses efforts pour gagner la mer polaire , dont on était peu éloigné , et qui fut reconnue pour être débarrassée de glace par les hommes de l'expédition , qui traversèrent la terre à pied de temps à autre , pour faire des reconnaissances. Ce ne fut qu'après avoir passé deux hivers presque dans le même lieu , et consommé la moitié des provi-

sions, avant d'avoir, pour ainsi dire, comme observe avec raison le capitaine Sabine, franchi le seuil du passage, que, perdant l'espoir du succès, l'expédition, la troisième de ce genre, sous Parry, revint en Angleterre, après 30 mois d'absence.

Ce non-succès ne fit pas renoncer entièrement au projet de passer de l'Atlantique à la mer Pacifique : on pensa qu'avec un détour par les détroits de Davis et de Barrow, et en descendant au sud, à travers le canal du Prince Régent, on pourrait atteindre l'extrémité occidentale du détroit de l'Hécla et de la Furie, à l'extrémité orientale duquel Parry avait été arrêté. Dans ce cas, la côte du continent pourrait encore faciliter la navigation. Les mêmes navires furent équipés et confiés au même officier, auquel on adjoignit le capitaine Hoppner. C'était la quatrième expédition de Parry dans les régions polaires, et la troisième où il commandait. On mit à la voile en mai 1824, mais, comme on arriva un peu tard cette fois au canal du Prince Régent, on hiverna à Port-Bowen, sur la côte orientale, à quelques milles de l'embouchure du canal. Au retour de la bonne saison, en 1825, nos navigateurs s'étaient avancés de quelques milles plus au sud que dans la première expédition, et aucune circonstance ne paraissait diminuer l'espoir du succès, lorsque le naufrage inopiné de la Furie arrêta leurs progrès ; étant prise par une bourrasque, entre la terre et la glace flottante, elle périt, serrée entre les deux. On revint immédiatement avec l'équipage des deux vaisseaux. Telle fut l'issue du quatrième et dernier essai que l'Angleterre avait jugé à propos de tenter pour naviguer de l'Atlantique à la mer Pacifique ; et, malgré la non réussite, on demeura persuadé de la possibilité de conduire un bâtiment d'une mer à l'autre, par le nord de l'Amérique, en dépitant toutefois que l'importance du résultat fût proportionnée aux difficultés de l'entreprise.

Pendant l'exécution de ces travaux, on relevait les côtes de l'Amérique septentrionale, au moyen d'expéditions par terre. Telle était la mission du capitaine Franklin, en 1819, 1820, 1821 et 1822. Les résultats géographiques furent la longitude et la latitude de l'embouchure de la *rivière de la Mine de cuivre* (Copper-mine river), et la reconnaissance des côtes entre les 109° et 115° de longitude ouest, espace d'environ 550 milles, en raison des sinuosités de cette côte. En 1824, le capitaine

Lyon était parti d'Angleterre pour exécuter les mêmes travaux, depuis la baie d'Hudson jusqu'au 109° longitude ouest; mais avant qu'il eût achevé la traversée, son vaisseau, maltraité par la tempête, l'obligea de revenir sur ses pas. Le capitaine Franklin, s'adjoignant le docteur Richardson, retourna sur les côtes de la mer polaire, avec le projet de reconnaître tout le littoral, entre la rivière de Mackensie, par 134° long. O., et le détroit de Behring, où la corvette *la Fleur* (the Blossom), devait l'attendre, pour l'amener en Europe par la route de Chine; il espérait atteindre la corvette en octobre. Pendant ce temps, Richardson partait de l'embouchure de la Mackensie, et se dirigeant à l'est, devait achever la reconnaissance de la côte jusqu'à la partie qu'ils avaient reconnue ensemble en 1822. Le projet de ce dernier était, pour son retour, de remonter la rivière de la Mine de cuivre, et de se diriger vers le Canada. Le capitaine Sabine ne doutait point, lorsqu'il écrivait ce résumé, que la double expédition ne réussît, mais on sait maintenant qu'il n'en fut pas ainsi: Franklin s'était avancé par terre jusqu'au 150° long. O., par 72° 30' lat. N.; il avait parcouru plus de la moitié de la côte vers le Cap glacial, et n'était séparé du navire le Blossom, arrivé à ce cap, que de 150 milles, ce qu'il ignorait, car autrement il eût pu venir en Angleterre par l'océan Pacifique. Craignant de dépasser ses instructions, et de ne pas rencontrer le Blossom, que commandait le capit. Beechey, il revint hiverner au lac du Grand Ours, où venait de reparaître le docteur Richardson qui avait, avec le lieutenant Kendall, exploré toute l'étendue des côtes comprises entre les rivières de Copper-mine et de Mackensie. Cette dernière expédition n'a plus laissé, à l'ouest, que 11 degrés de côtes maritimes à explorer, depuis le point qu'avait atteint le capit. Franklin, jusqu'au Cap glacé, que le Blossom avait même dépassé de 120 milles, en se plaçant dans un havre, où, faute de voir arriver l'intrépide Franklin, il remit à la voile, en septembre, pour l'Europe, par la mer Pacifique. Les voyageurs par terre sont de même retournés en Angleterre, mais par l'Atlantique.

Il nous reste à parler de la seconde question, relative à la possibilité d'arriver au pôle nord, soit par la navigation, soit de toute autre manière. Le capitaine Sabine explique pourquoi des tentatives ont eu lieu pour résoudre ce problème: elles ont

pris naissance dans les ingénieuses hypothèses de quelques savans ; ils ont pensé que peut-être les glaces , au nord du Spitzberg , qui , de temps immémorial , ont empêché les navigateurs de s'avancer de plus de quelques milles au-delà du 81° lat. , n'étaient en effet qu'une barrière qui défendait l'entrée d'une mer libre : et , en attendant que l'existence de cette mer fût prouvée , on lui a imposé d'avance le nom de *Bassin du pôle*. Cette hypothèse fit décider la première expédition , confiée au capitaine Philips , depuis lord Mulgrave , en 1773. Ce navigateur se fraya un passage à travers les glaces brisées et flottantes qui formaient l'extérieur de la barrière ; mais il reconnut bientôt que derrière se trouvait un champ de glace compacte et solide , qui interdisait absolument la navigation , et qu'on n'y découvrait aucune apparence d'eau liquide , dans tout l'espace qu'on pouvait apercevoir du haut de ses navires. Ses explorations s'étendirent depuis le Groenland jusqu'à la côte orientale du Spitzberg. En 1818 , lorsqu'on reprit la recherche d'un passage au nord-ouest , la tentative de 1773 fut aussi renouvelée par la *Dorothée* , sous les ordres du capitaine Bughan , et le *Trent* , sous ceux du lieutenant , aujourd'hui capitaine Franklin. Ce voyage n'eut pas plus de succès que celui de Philips.

En 1823 , une troisième expédition essaya de reconnaître la nature et l'étendue de la barrière opposée à la navigation depuis le Spitzberg jusqu'au Groenland. Le capitaine Clavering , commandant du *Griper* , s'occupa de cette recherche , et n'y apprit pas davantage , si ce n'est qu'il acquit la certitude que le voisinage de la terre influe assez sur la température de la mer pour maintenir dans son voisinage un petit espace de mer libre : c'est à cette cause qu'est due l'existence d'un canal de quelques milles de largeur , qu'il trouva entre le Groenland et les glaces. La surface de ce canal était semée de débris de glaces rompues ; mais la navigation n'y était pas impraticable ; la rupture des glaces était l'effet de deux causes réunies : la chaleur que la terre contracte durant les longs jours des régions polaires , et le mouvement des marées ; leur action avait été assez forte pour tenir ce canal ouvert jusqu'au 76° lat. ; la côte continuait à courir vers le nord ; mais , comme la saison était fort avancée , le capitaine Clavering dut revenir sur ses pas.

C'est au printemps de 1827 que le capitaine Parry fut chargé d'une quatrième expédition , en se dirigeant vers le Spitz-

berg, afin de partir de cette île à l'aide de bateaux-traineaux, et d'essayer d'atteindre au pôle, ou du moins de s'assurer de l'état de la mer dans ces parages élevés; le capitaine Sabine ne doutait presque pas de la réussite, mais on a su depuis, que l'intrépide navigateur, arrivé sur les lieux, a rencontré tant d'obstacles, qu'il a dû renoncer à son projet. Le *Bulletin*, T. XI, n° 216, a donné la description des moyens employés, et de la route suivie; Parry ne put atteindre que la latitude de $82^{\circ} 45'$, et il était encore éloigné de plus de 400 milles du pôle. En 1816, le baleinier d'Aberdeen, le *Neptune*, avait gagné les $83^{\circ} 20'$; Hudson, en 1606, ne s'avança que jusqu'au 82° , et le capitaine Philips, en 1773, que jusqu'au $80^{\circ} 48'$. On pourrait conclure de ces efforts sans résultat majeur, qu'il faut abandonner l'idée de pénétrer jusqu'au pôle, et qu'à l'égard du passage navigable tant cherché, il ne reste de véritable chance de succès que par le détroit de Behring.

ALBERT-MONTÉMONT.

327. VOYAGE AGRONOMIQUE EN AUVERGNE; par M. de PRADT, ancien archevêque de Malines. Nouv. édit. In-8° de 259 p.; prix, 5 fr. Paris, 1828; Pichon et Didier.

Les facultés d'un homme éminent par le talent s'appliquent avec succès à tout ce qui devient pour lui sujet d'observation. L'existence de M. de Pradt en Auvergne, comme propriétaire, a dirigé les siennes sur l'agriculture de cette province, et il a jugé utile de nous en présenter les résultats. Tel est le but de son voyage agronomique. En l'indiquant dans la préface, il signale le vice général de l'économie française, surtout dans les départemens du centre et du midi : ce vice est l'industrie négative, qui consiste à *se passer du marché*, c.-à-d. à dépenser le moins que possible, tandis que l'industrie active, la véritable économie domestique, s'occupe de produire et de *porter au marché*, pour fournir aux dépenses utiles. Cette dernière économie est celle des pays riches, tels que l'Angleterre et les Pays-Bas; c'est la mère des améliorations. L'autre maintient un mauvais système de culture, et s'oppose à tout progrès, de peur des dépenses. Elle appauvrit, au lieu d'enrichir. L'auteur divise son sujet en 3 parties; la 1^{re} fait connaître les localités, la 2^e l'état de la culture, et la dernière les perfectionnemens praticables. Car, comme il le dit fort bien, « l'indication de la ré-

forme des défauts est encore plus intéressante que celle de leur existence, ou plutôt, on ne doit en faire l'indication que pour mettre à côté celle du redressement. » En publiant cet ouvrage, M. de Pradt donne, pour l'une de nos anciennes provinces, un exemple qu'il désire vivement voir imiter pour les autres. C'est en effet le vrai moyen de faire bien connaître l'état, les ressources et les espérances de l'agriculture française, beaucoup mieux que n'a pu y réussir Arthur Young dans son utile mais trop superficiel ouvrage.

Le voyage de M. D. P. que nous envisagerons sous les rapports de production, d'industrie et de statistique, dont s'occupe notre *Bulletin*, est divisé en IX chapitres.

Le 1^{er} est consacré à des observations générales sur la culture de quelques départemens du centre de la France. L'auteur insiste avec beaucoup de raison sur l'importance première de la richesse agricole. C'est avec peine qu'on trouve la France, et la France centrale, si fort arriérée pour les progrès de l'agriculture. Le système routinier des jachères absolues, pratiquées obstinément dans les $\frac{2}{3}$ du royaume, diminue d'un tiers le produit de son sol. La moitié seule des 2 autres tiers produit les grains d'espèce supérieure. Vingt départemens surtout, c.-à-d. les anciennes provinces de Sologne, Berry, Nivernais, Poitou, Bourbonnais, Forez, Vivarais, Limousin, Marche, Auvergne, Gévaudan, Cévennes, Rouergue et partie du Quercy sont les victimes du système le plus déraisonnable en fait de culture. On peut juger de leur pauvreté par les produits de leurs contributions foncière et mobilière et des octrois municipaux, les 3 bases d'évaluation les plus sûres pour le degré de richesse d'un pays, puisqu'elles représentent, la 1^{re}, la richesse de la terre, la 2^e celle des habitans, et la 3^e l'état du commerce et de la consommation. L'esquisse du tableau de ces provinces, trop fidèlement tracée par M. D. P., inspire un sentiment pénible. Nous noterons comme document statistique curieux le produit annuel évalué à 1 million pour le département du Tarn, des fromages de Roquefort, les premiers de tous les fromages connus, mélange de lait de vache et de brebis, où ce dernier doit dominer, que l'on fabrique dans les montagnes du Bas-Rouergue.

Chap. II. *Tôpographie, sol et climat de l'ancienne Auvergne,*

(départemens du Puy-de-Dôme et du Cantal, avec moitié de celui de la Haute-Loire). — L'étendue de cette province est de 35 lieues dans sa plus grande longueur, et de 18 dans sa plus grande largeur. L'Allier l'arrose dans toute sa longueur, et y est la seule rivière navigable. Pendant 7 à 8 mois elle forme dans son cours le beau bassin de la Limagne. Les autres rivières remarquables sont la Dordogne et la Dore. Les montagnes principales sont 1^o le Puy-de-Dôme, chaîne où sont les volcans éteints, élevé au-dessus du niveau de la mer de 820 toises; 2^o le Mont-d'Or, où se trouvent les bains célèbres de ce nom, 1016 toises; 3^o le Cantal, 996. On trouve en Auvergne des mines d'antimoine, des mines de houille, qui suffisent à la consommation et à une grande exportation. Les fabriques principales en quincailleries, papeteries et petites merceries sont situées à Thiers et à Ambert. Aurillac a une assez grande fabrique de cuivre. Étendue de la province, en lieues carrées, 650; population 887,000 âmes. Par lieue carrée, 1,364.

Villes princip.	population.	villes princip.	population.
Clermont.....	30,000 âmes.	Saint-Flour.	7,000 âmes.
Thiers.....	15,000	Brioude.	6,000
Riom.....	12,000		
Aurillac.....	10,000	Issoire.	5,000

L'Auvergne compte 3 zones différentes de productions et de climats; la 1^{re}, au pied des montagnes, tempérée, très-abondante, admet toutes les cultures, les fruits et la vigne; la 2^e, à mi-côte, froide et médiocre, est bornée à la production des grains; la 3^e, à la cime des monts, glaciale et cependant très-bonne, est limitée presque en totalité à l'herbage, soit comme prairies, soit comme simple pâturage.

C'est dans la 1^{re} zone que se trouve la Limagne, dont le sol doit son excellence à l'engrais des terres par la lave des anciens volcans. Quelques-uns fument encore par intervalles. Le noyer est l'arbre de la terre volcanique. L'Auvergne manque de bois, quelques points exceptés. On s'acharne à détruire ce qui reste; on coupe toujours et on ne replante jamais, système détestable, qui menace la France d'une disette absolue en ce genre, et de ses funestes suites.

Chap. III. 1^{re} partie de l'Auvergne. *La Limagne.* — Un phénomène aussi singulier qu'affligeant signale l'aspect de cette

contrée; à côté d'une fertilité éminente, de villes et de villages nombreux, d'une population immense, on est frappé, en entrant dans ces lieux, de la saleté et de la misère des habitans. L'humidité du sol en cause l'insalubrité. L'extrême division des propriétés dans une contrée dont la longueur n'excède pas 25 lieues, et la largeur moyenne, 4, réduit la masse des paysans, qui travaillent pour autrui, à une pauvreté désolante, sur le sol le plus fécond. La Limagne produit une immense quantité de chanvres, autre cause d'insalubrité. Ce qu'on appelle le Marais, les plaines de Clermont et de Plauzat, forment la belle Limagne, partie la plus fertile de la province. Le reste de la Limagne est médiocre. Avec le chanvre, le blé, la vigne, l'huile, les prairies et les fruits sont les produits principaux. Le froment abonde. L'exportation en est assez considérable. Le vin, évalué à un produit moyen annuel de 3 %, est la culture la plus lucrative quoique de qualité inférieure. On en exporte beaucoup pour Paris, où les vins colorés et forts de l'Auvergne et de l'Orléanais se mélangent avec des vins plus légers. Les toiles dures et grossières s'exportent principalement en Languedoc. On exporte aussi pour Paris beaucoup de pommes dites *de bateau*. Une excellente espèce d'abricot sert à faire des pâtes exquis, mais sur 300,000 fr. de produit brut, ne donne qu'un produit net de 30,000. On remarque une grande augmentation dans l'emploi de la luzerne. L'assolement des terres est bien entendu. Les prairies naturelles sont bien tenues : il n'en est pas de même de la prairie artificielle, qui demande de grandes améliorations. L'auteur forme les mêmes vœux pour la culture de la vigne, dont il faudrait perfectionner la méthode, ainsi que celle de fabrication, en multipliant les bonnes espèces de plants, surtout celui de Champagne rouge. Les mêmes travaux, les mêmes frais produiraient ainsi des vins valant 3 fr. au lieu de 3 s. la bouteille. Nous laissons au *Bulletin* des sciences agricoles l'indication détaillée des vices de culture et des perfectionnemens nécessaires. Le défaut de rotation dans les récoltes, le manque de clôtures, l'emploi de l'araire, au lieu de la grande charrue, sont les causes principales auxquelles l'auteur attribue l'infériorité des produits, relativement aux avantages du sol. La destruction des bois a occasionné celle des grands établissemens de tanneries que possédait autrefois l'Auvergne.

Que ne ferait-on pas avec un peuple sobre, laborieux, diligent, comme celui de la Limagne ? Il ne lui manque que l'industrie. Les chemins sont généralement mauvais dans cette belle contrée, et les communications vicinales impraticables pendant 6 mois de mauvaise saison.

Chap. IV. *Animaux.* — « Les animaux, dit avec raison M. D. P., sont la richesse principale de l'agriculture, soit comme valeur vénale, soit comme moyen d'engrais. » Le bœuf de la Limagne, quoique mal nourri, est d'une belle espèce, le cheval médiocre et peu nombreux. On s'y adonne à l'élevage des mulets. Le mouton y est de la petite espèce : le nombre en est fort grand. Les cochons y sont très-multipliés : l'espèce du bétail en général y dégénère. La valeur de chaque tête de mouton n'excède pas 10 fr. Le produit bien modique de la laine est de 3 livres pesant, à 1 fr. la livre. Le mouton d'Espagne porte communément de 5 à 6 livres, au prix de 1 fr. 50 c. ci — 7 fr. 50 c., c.-à-d. qu'il rend comme $2\frac{1}{2}$ et ne consomme que pour un. Le croît du mouton de Limagne vaut au plus 3 fr. Celui du mouton d'Espagne 10 fr., 3 fois plus que le mouton d'Auvergne, total 17 fr. 50 c. par tête, au lieu de 6 fr. Donc nécessité d'importation et de croisement. Le bœuf de la Limagne médiocre est fort inférieur à l'autre. L'espèce du mouton importé du Quercy est supérieure ; il porte 4 à 5 livres de laine, à 1 fr. la livre.

Chap. V. *2^e partie de l'Auvergne.* — Cet espace renfermant 44 lieues, a pour culture presque unique le labourage. La 3^e partie de cette division de l'Auvergne forme presque une vaste plaine, au milieu des montagnes, d'où lui est venu le nom de Planèze. La partie la plus riche, qui avoisine Saint-Flour et s'étend jusqu'au Rouergue, est la Beauce des montagnes d'Auvergne. Elle est très-renommée pour ses récoltes de pois et de fèves, et a beaucoup de prairies naturelles dans ses vallons. Le seigle est la récolte générale. Le labourage est biennal. Les jachères sont absolues. Le bétail y est rare. Une propriété de 2,400 fr. de revenu, partagée à peu près entre le propriétaire et le fermier, renferme 1,200 arpens. C'est 2 f. de produit par arpent. Par un véritable contre-sens on y sacrifie l'élevage productive des animaux au labourage peu productif. Règle générale, dit M. D. P., le labourage ne doit être que la moitié du

pâturage, dans les terres fortes, et le tiers dans les terres légères, proportion dont on n'a pas d'idée dans la plus grande partie de la France. Cette partie de l'Auvergne manque généralement de bois. L'habitant émigre pour aller chercher au loin sa subsistance.

Chap. VI. *Animaux.* — Semblables à ceux de la moyenne Limagne. Très-médiocres, faute de prairies artificielles.

Chap. VII. 3^e partie de l'Auvergne. — Les grandes montagnes. Longueur 20 lieues, largeur 14; 280 lieues carrées, 3 divisions; la 1^{re} gazonnée sans bois, la 2^e revêtue de gazon et de bois, la 3^e boisée, sans gazon. La partie gazonnée est la région des hautes montagnes. Hivers longs et rigoureux. Le sol de ces hautes montagnes est excellent, supérieur même à celui de la basse Limagne. La partie gazonnée avec des bois est aussi d'un très-bon sol. La partie boisée sans gazon est sèche et stérile. Les hautes montagnes sont tout pâturage. Tout s'y rapporte à l'éducation et au profit du bétail, savoir : l'élève, l'engrais et le laitage. Le fromage de très-mauvaise qualité, ne valant que 9 s. la livre, s'exporte principalement en Languedoc et dans les ports de l'Océan, pour la consommation locale. Cette exportation s'élève à 40,000 quintaux, au prix de 40 fr.; total, 600,000 fr., dont il faut déduire le prix du sel. Le nombre des vaches engraisées n'excède pas 9,000 têtes. Le bétail gras est vendu pour la consommation de Lyon et de quelques villes du Languedoc et du Dauphiné, quelque peu pour Paris. L'auteur évalue le bétail de toutes les hautes montagnes à 152,000 têtes, formant un capital de 15,200,000 fr. M. D. P. pense qu'à l'aide des prairies artificielles et d'un meilleur système de culture, on nourrirait dans cette région 4 fois plus de bétail, bien plus fort. En Hollande, un recensement porte le bétail à 902,603 têtes sur une étendue de terre 2 fois moindre. Le poids commun du bœuf d'Auvergne n'est que de 500 livres, celui du bœuf de Hollande, de 900 à 1,000 livres. Le nombre des têtes de bétail en Hollande excède de $\frac{2}{3}$ celui d'Auvergne. Le bétail du 1^{er} pays est donc au 2^e comme 5 à 1. Le prix commun en Hollande est 200 livr. par tête. Il n'est que de 100 livr. en Auvergne. La valeur des 902,603 têtes en Hollande est 184,400,000 fr.; celle des 152,000 têtes d'Auvergne, 15,200,000 fr. Mais le pâturage hollandais étant de plus de moitié plus étendu, la valeur comparative est réduite à 1 pour 4. Chaque

tête de bétail en Hollande produit 140 fr., en Auvergne 48 fr. Proportion 1 à 3. Quelle perspective pour des améliorations ! La culture du blé, du seigle, du lin est assez répandue. L'irrigation, que favoriserait une multitude de courans d'eau, n'est pas assez bien entendue. Le prix trop élevé des prairies ne pourra baisser que par une meilleure culture des prairies naturelles et par l'introduction des prairies artificielles. Le blé sarrasin fournit à la nourriture de la plus grande partie du peuple. La 3^e portion des hautes montagnes n'a presque que des bois et des cultures en blé, seigle et sarrasin. C'est une contrée misérable.

Chap. VIII. *Animaux.* — Le bétail de cette 3^e partie, malgré l'abondance des herbages, est le plus grêle de toute l'Auvergne, preuve certaine, dit M. De P., que la qualité des animaux tient moins à la nourriture qu'au sang ou à la qualité des races. Celles de la haute Auvergne sont petites, mais robustes et bien prises. Cette petitesse vient de la négligence à les croiser et à les renouveler. Ce bétail est recherché dans les anciennes provinces de Poitou, Saintonge, Gévaudan et Bugey. Il n'y a point, comme on le croit, de vrais chevaux d'Auvergne ; la race indigène s'est effacée par les importations continues de jumens à bas prix, tirées surtout de la Bretagne et du Poitou ; on évalue à 1,300 les jumens destinées à la reproduction des chevaux, et à 4,000 celles qu'on destine à la reproduction des mulets. On ne trouve plus dans les foires de chevaux au-dessus du prix de 300 fr. Les montagnes de l'Auvergne sont cependant le pays le plus propre à l'élève des chevaux, à raison de la quantité et de la qualité des fourrages. Leur sécheresse prévient les maladies. Toutefois, le prix des chevaux, dans ces montagnes, est trop bas pour que leur éducation puisse donner aucun profit. La laine grossière des moutons n'y sert que pour des vêtemens non moins grossiers, trop communs dans presque tout le centre de la France. Le commerce des moutons délicats du Mont-d'Or, que l'on consomme à Paris, se réduit à peu de chose.

Chap. IX. *Améliorations nécessaires.* — Une meilleure culture, en général ; l'emploi d'une meilleure charrue, la suppression des jachères, l'irrigation mieux soignée des prairies naturelles, l'introduction des prairies artificielles, telles sont les réformes

matérielles à opérer. Mais pour réussir dans cette réforme, il faut commencer par une réforme morale ; il faut éclairer les cultivateurs de l'Auvergne sur leurs intérêts. Or, l'ignorance et la pauvreté générales sont de grands obstacles. C'est ici que l'esprit d'association et l'action du gouvernement doivent exercer leur influence ; il faut remédier à l'ignorance du peuple par l'instruction primaire, au défaut d'aisance par de judicieux encouragemens. Des primes accordées aux cultivateurs qui supprimeront les jachères, qui adopteront et conserveront les bonnes méthodes des cultures ; des exemples offerts à leur émulation par des propriétaires aisés et éclairés ; des prix pour les produits améliorés en bestiaux ; le rétablissement des haras par l'envoi, non-seulement de beaux étalons, mais de belles jumens poulinières, qui renouvelleront les races ; l'obligation imposée aux propriétaires à qui on les confiera de conserver toujours, pour l'entretien de ces races améliorées, quelques-uns des poulains, telles sont à peu près les mesures principales indiquées par l'excellent observateur à qui l'on doit cet ouvrage.

Dans un supplément ajouté 27 ans après sa composition, M. De Pradt, après un éloquent tableau des grands progrès faits en tout genre, durant cet intervalle, par les Sociétés, reconnaît la part que l'Auvergne a prise à ce rapide mouvement. Des constructions nombreuses, élégantes, se font remarquer à Clermont, à Issoire : Thiers, Ambert, Aurillac, Mauriac, ont fait aussi des progrès notables ; les autres villes sont restées stationnaires. Mais, 1° le superbe établissement thermal du Mont-d'Or ; 2° le cordon de Thiers, où le nouveau chemin de Clermont à Lyon ; 3° la route directe ouverte de Clermont vers Bordeaux, par Brives et le département de la Corrèze, attestent les efforts fructueux des Auvergnats pour vivifier leur province, qui se révèle en quelque sorte maintenant aux voyageurs. On estime à 600,000 fr. le bénéfice que l'établissement du Mont-d'Or assure annuellement au pays. M. De Pradt attribue avec raison au défaut de communications, comme à la cause principale, la longue stagnation de nos départemens centraux. L'incurie ou les prodigalités d'une administration uniquement attentive aux routes militaires, laissait ces provinces dans un état d'isolement, d'apathie et de dénuement qui en faisait, en quelque sorte, une Pologne française. Les communications qui s'ouvrent de toutes parts modifieront cet état de

barbarie ; on ne verra sûrement plus dans des villes qui, comme Dreux et Nogent-le-Rotrou, ont ensemble 25,000 habitans, l'ignorance régner au point de ne leur procurer pour toute librairie que des catéchismes, de mauvais almanachs, etc., dont le fonds total atteint à peine une valeur de 1,200 fr. Parmi ces communications nouvelles, qui vont vivifier l'Auvergne et les contrées qui l'entourent, nous citerons encore avec l'auteur la route directe de Nîmes à Paris, celle de Saint-Flour à Rhodéz, ouvrant la double communication avec le haut et le bas Languedoc. Le zèle des Auvergnats a pourvu à ces travaux dispendieux ; quoique pauvre et écrasé d'impôts, le département du Cantal a fait ouvrir le long de l'Alagnon, de Massiac et de Murat, un chemin qui ne le cède à rien de ce qui a été fait de plus hardi dans les Alpes. La ville de Murat, animée d'un véritable esprit commercial, a donné le signal et soutenu cette entreprise par de généreux sacrifices ; le nombre et la rapidité des voitures publiques ont permis enfin le transport des fruits et des produits du Nord et du Midi, celui des poissons de la Méditerranée au sein de l'Auvergne. La pierre si abondante de Volvic forme aujourd'hui les trottoirs des rues de Paris. Matière première, travail d'extraction, de taille, d'apport au lieu d'embarquement, tout est profit pour l'Auvergne. L'accroissement du commerce de houille y a créé des villages florissans, tels que celui de Jumeau ; plus de 2,500 bateaux sont expédiés chaque année. Les nouvelles méthodes d'exploitation ont été introduites sous la direction de M. De la Mothe.

L'auteur regrette que l'agriculture, qui tend à améliorer, n'ait pas suivi ces progrès. Elle n'en a fait que dans la Limagne, et seulement des progrès matériels, c'est-à-dire en étendue d'exploitation et par la division des propriétés. Celle-ci a changé de vastes espaces incultes en théâtres de cultures de la plus grande beauté ; elle augmente tous les ans celle de la vigne. Mais le progrès essentiel, le progrès moral de l'agriculture, par les meilleures méthodes, qui doublent et triplent les produits, est toujours arrêté par une parcimonie craintive, habitude du riche comme du pauvre. L'acquisition de terres donnant un revenu net de 3,000 fr. exige un capital de 100,000 : le quart, la moitié au plus, employés en améliorations, procureraient le même revenu, sans surcroît d'impôts. Mais le propriétaire auvergnat ne peut se persuader qu'il vaut mieux creuser

son champ que l'élargir. Point d'amélioration non plus dans le bétail ; quelque peu dans l'introduction des prairies artificielles au sein de la basse Limagne.

La basse Auvergne a adopté de meilleures méthodes de mouture, qui font rechercher ses farines dans le voisinage, à Lyon, à Bordeaux, dans le midi. La papeterie est devenue aussi très-lucrative ; c'est à Clermont et à Thiers, chez les descendants des compatriotes de Vercingétorix, que se fabrique une grande quantité de papier pour l'ancien empire de Montézuma.

M. De Pradt ne paraît croire à l'utilité ni du canal projeté pour l'Auvergne, dont les immenses difficultés et les frais l'effraient, ni des courses de chevaux pour en améliorer l'espèce sous les rapports de la vigueur et des services essentiels, ni enfin aux résultats avantageux des expériences faites par M. de Montlosier sur sa propriété de Randanne. En applaudissant au zèle de cet illustre et généreux citoyen, il pense que l'ingratitude de la position et du sol laissera sans fruits ses sacrifices.

Mieux situé, dans la montagne gazonnée, arrondissement de Murat, canton d'Allanches, l'établissement De Pradt, créé et dirigé par l'auteur, offre à son zèle éclairé de plus amples récompenses. Il faut en lire la description dans son livre. Ses expériences sur l'élève du bétail et des chevaux ont complètement réussi ; 41 vaches mères et 3 taureaux, tirés de Suisse, ont reproduit 112 têtes et transporté la pure espèce suisse au milieu de l'Auvergne ; 20 belles jumens anglaises, normandes, mecklenbourgeoises, ont donné des produits très-beaux et fourni des étalons qui formeront une race indigène supérieure.

La culture du lin, déjà éprouvée avec succès dans cette exploitation expérimentale, promet à M. De Pradt de réaliser le projet d'une culture en grand, et toutes ces épreuves, en ouvrant aux habitans et à la France de nouvelles sources de richesses, couronneront, par leur réussite, ses généreux efforts.

Nous ne pouvons, en terminant, que répéter le vœu de l'auteur pour que notre patrie s'enrichisse d'autant de *Voyages agronomiques*, rédigés sur le plan du sien, qu'elle compte d'anciennes provinces. Nous y joindrons celui de le voir imité également dans toutes pour ses belles et utiles expériences.

AUBERT DE VITRY.

328. VOYAGE EN PROVENCE ; par M. SC. MARIN. (Extrait d'une

relation inédite.) (*Journal des Voyages* ; 116^e cah., juin 1828, p. 295.)

La Provence mérite de fixer les regards du voyageur : mœurs, usages, esprit public, langage, monumens, antiquités, tout se détache de l'ensemble national, tout s'éloigne du type particulier à la masse des Français. Cette dissemblance, que la température et le langage mettent entre les Provençaux et le reste des Français, commence à être remarquée à Avignon. Aux 13^e et 14^e siècles, cette ville fut la capitale de la civilisation littéraire et des beaux-arts. Il n'est pas un voyageur qui, en passant à Avignon, ne se fasse un devoir de visiter la fontaine de Vaucluse, illustrée par Pétrarque ; on montre, sur une éminence, une mesure féodale, qui fut, dit-on, le manoir du sire de Sades, mari de la célèbre Laure.

Le palais pontifical d'Avignon est aujourd'hui changé en caserne. Cette ville est ceinte de remparts régulièrement tracés, mais qui ne paraissent pas susceptibles d'une grande défense. On y trouve une succursale de l'Hôtel des Invalides de Paris. Elle est divisée en deux quartiers, l'un presque désert, et l'autre animé et marchand, où l'on a bâti récemment un élégant théâtre sur le plan de l'Odéon. Avignon perd tous les jours de sa population.

La culture de la garance et celle du mûrier font la principale richesse du territoire. Il y a une grande quantité de moulins à soie dans la ville ; c'est là que se dévident presque tous les cocons de la Provence, et d'où partent les expéditions de soie et d'organzins qui vont à Lyon se transformer en magnifiques tissus.

Près d'Avignon, on traverse la Durance sur un pont de bois d'une cinquantaine d'arches, bien qu'en été cette rivière ne soit qu'un ruisseau ; mais dans la saison pluvieuse, elle descend des Alpes en écumant, se répand dans les campagnes, renverse digues et jetées, et, par ses dévastations, désole de grandes plaines, qu'elle couvre de galets. Les économistes du midi ont cherché à diverses reprises à briser cette impétuosité, et à tirer parti de ces landes qu'elle enlève à l'agriculture ; il faut espérer que l'on parviendra à surmonter les difficultés que présente ce projet philanthropique.

La Crau est une vaste plaine couverte de cailloux que le Rhône a peut-être charriés, quoiqu'il soit visiblement impos-

sible qu'il en ait tant apporté à son embouchure, sans en avoir disséminé le long de sa course. Les naturalistes se sont livrés à des dissertations plus ou moins ingénieuses pour expliquer ce phénomène géologique. A mesure que l'on s'approche d'Aix, on voit les champs couverts de ces petits oliviers dont le fruit, cueilli avant maturité, donne cette huile verdâtre si estimée. Aix, comme on le sait, fut, sous Raymond-Bérenger, le centre des lettres provençales, et la capitale de cette demi-civilisation littéraire répandue par les Troubadours.

Les eaux thermales, qui jadis avaient donné de la réputation à cette ville, manquent aujourd'hui de vogue; on assure que leur efficacité curative s'est épuisée avec le temps.

Des voyageurs ont raconté que, d'Aix à Marseille, l'air était embaumé par l'odeur des orangers et des oliviers, et que l'on marche sans cesse sous des berceaux de citronniers et de lilas. Il ne faut pas ajouter trop de foi à ces relations poétiques; le fait est que l'on ne traverse guère que des montagnes arides et nues, où l'on a pour tout parfum les exhalaisons pestilentielles des fabriques de soude, reléguées dans les anfractuosités de ces montagnes dépouillées de verdure. Cependant les aspects changent, et, après ces sites sauvages, l'œil découvre des vallons charmans.

De nombreuses *bastides* environnent Marseille; elles sont si rapprochées, que l'on dirait qu'elles sont un prolongement de la ville. On peut diviser Marseille en vieille et nouvelle ville; la vieille (la ville grecque) est bâtie sur deux monticules qui s'élèvent à la droite du port; la nouvelle ville entoure le golfe qui forme une espèce d'entonnoir. L'entrée du port est si étroite qu'à peine un navire marchand peut y passer. Deux forts sont assis à droite et à gauche de ce goulet. Une chose digne de remarque, c'est le peu d'étendue de la vieille ville, comparative-ment à la population qu'on lui accordait et qu'on faisait monter à plus de 109,000 âmes, et cependant son enceinte n'embrasse pas la sixième partie de Marseille moderne, dont la population ne s'élève pas au-delà de 125,000 âmes. On trouve à Marseille des cartes topographiques où se voit tracée cette enceinte dans la grande rade. Les Marseillais ne s'occupent guère de la noblesse de leur origine; l'érudition historique de la masse ne dépasse pas la peste de 1720, et Belzunce avec le roi René et la reine Jeanne, qui forment toute la tradition chro-

nologique du commun bourgeois, ne laissent pas de s'amalgamer d'une manière confuse dans leurs esprits, ce qui donne lieu à de plaisans anachronismes, dès qu'ils s'enfoncent dans les fastes de leur cité. Le musée de Marseille est pauvre en produits indigènes; il ne reste pas les moindres débris de l'industrie et de la civilisation des Tyriens, des Carthaginois et des Massiliens, et le peu qu'il en possède se rapporte plus à la Massilie romaine qu'à la grecque.

De T.

329. A PICTURESQUE AND DESCRIPTIVE TOUR, etc.—Voyage descriptif et pittoresque dans les Hautes-Pyrénées, avec quelques détails sur les bains de ce département; par J. HARDY, esq. Un vol. in-8°. Londres, 1825; Ackermann. (*Gentlem. Magaz.*; oct. 1825, p. 333 — *London lit. Gazette*; 17 sept., p. 594. — *Month. Review*; oct., p. 208. — *Bibl. univ. de Genève*; nov. 1826, p. 281, déc. p. 367.) *Voy. aussi le Bullet.*; Tom. IX, n° 161.

M. Hardy est un amateur des beaux sites, plutôt qu'un peintre de mœurs; aussi ne trouve-t-on rien dans son livre qui ne soit déjà beaucoup trop connu. Il est dans son élément lorsqu'il décrit les scènes riantes ou sévères de la nature, depuis Bordeaux jusqu'à Cauterets. Il fait de Bordeaux une description assez étendue, il vante ses édifices publics et particuliers, son magnifique pont qui rivalise avec celui de Waterloo à Londres, son port qui peut contenir jusqu'à 1000 vaisseaux, ses quais bordant les maisons sur une longueur de près d'une lieue, la superbe rue appelée le Chapeau-Ronge, l'hôtel de la préfecture, le théâtre et même la cathédrale; il parle de ses environs charmans, et de son commerce en vins, qui forme la principale industrie de cette ville.

L'auteur, en quittant Bordeaux pour aller dans les Pyrénées, suivit quelque temps les bords de la Garonne, qui lui offrirent des tableaux ravissans, de belles maisons de campagne, d'anciennes villes qui furent le théâtre de guerres sanglantes sous Henri IV, d'antiques châteaux parmi les vignobles, la rivière couverte de barques à voiles, le mouvement gracieux du bateau à vapeur qui glisse doucement sur l'eau sans même en rider la surface, la diversité des costumes, la gaité des Gascons, etc. A Langon, situé dans le voisinage des côtes de Saubert, Preignac, Barsac, Marsac, qui produisent du vin blanc, notre voyageur prit la diligence pour Pau. Ce furent alors d'autres aspects; il fallut bientôt franchir les noires forêts et le sol aride des Landes, pour arriver à Roquefort, où la route des Hautes-Py-

renées se sépare de celle de Bayonne. D'Aire, ville bâtie dans une situation très-élevée, M. Hardy partit pour Pau, belle cité placée sur les bords du Gave, et patrie de Henri IV et du roi actuel de Suède. De là il se rendit à Lourdes, puis à Argeles, dont il aime la vallée, riche de prairies, de chataigniers, de tilleuls et de toutes sortes d'arbres. Enfin il parvint à Cauterets et à Barèges, célèbres par leurs eaux thermales. Ici le paysage est d'une grandeur imposante. M. Hardy visita en détail Barèges, fréquenté par les militaires pour blessures, les bains St.-Sauveur, les eaux de Bonne, de Bagnères et de Luchon.

De là M. Hardy parcourt les Pyrénées, sur lesquels il ne donne aucune notion, qui ne se retrouve ailleurs. Il n'oublie pas les habitans de ces contrées appelés Cagots. Ce sont des Cretins tels qu'on en trouve dans la Suisse, mais bien plus hideux, et dans un état complet de misère et de délaissement; la couleur de leur teint est livide, leur stature est celle des nains, presque tous ont un goître énorme, et ils n'ont pour vêtement qu'un sarreau de toile.

A. M.

330. I. A VISIT TO THE SUMMIT OF MONT-BLANC. — Visite au sommet du Mont-Blanc; par le capit. SHERWILL. In-8°. Londres, 1827.

331. II. ASCENSION DU D^r EDM. CLARK et du capit. MARKAM SHERWILL, à la première sommité du Mont-Blanc, les 25, 26 et 27 août 1825. Relation adressée à l'un de ses amis par le capit. Sherwill; traduit de l'anglais par A. P.....r. In-8° de 5 feuil. $\frac{1}{2}$. Paris; Nepveu. Genève; Delarue.

332. III. RELATION DU VOYAGE DU DOCT. CLARK ET DU CAPIT. SHERWILL AU MONT-BLANC, fait au mois d'août 1825. (*Edimb. Journ. of Science*; avril 1826, p. 255; *Bibl. univ. de Genève*; 1825, p. 245). (Le même ouvrage que ceux dont on vient de lire les titres.)

333. IV. SOUVENIRS D'UNE VISITE A L'HOSPICE DU GRAND-SAINT-BERNARD. (*Orient. Herald*; sept. 1826, p. 447).

334. V. NOUVELLE ASCENSION AU MONT-BLANC, en 1827. (*Bibl. univ. de Genève*; août 1827, p. 322).

Le voisinage du Mont-Blanc et du Grand-Saint-Bernard, qui ne sont séparés l'un de l'autre que par une vallée, nous font réunir ici les quatre articles ci-dessus en une seule analyse. L'ascension du D^r Clark et du capitaine Sherwill au Mont-Blanc, n'a procuré aucun fait nouveau à la science; ce n'est plus à pré-

sent qu'une affaire d'amour-propre ou de curiosité qui coûte ordinairement la vie à quelque guide, et il en faut un grand nombre dans cette entreprise aussi périlleuse que pénible. Quant aux *souvenirs* touchant le *Grand-Saint-Bernard*, nous n'y avons retrouvé non plus que des notions déjà connues; c'est toujours la description de la route de Martigny à l'hospice, le récit des dangers auxquels les voyageurs sont exposés en hiver, à cause des neiges, des avalanches et des tourmentes; c'est encore la relation du passage de l'armée française en 1800, pour aller vaincre les Autrichiens à Marengo; c'est enfin la peinture de l'hospice, dont les religieux accueillent tous les étrangers qui y arrivent, quels que soient leur pays, leurs usages et leur culte. Nous signalerons seulement une circonstance presque ignorée, et qui prouve cependant la généreuse sollicitude des religieux du Saint-Bernard pour les voyageurs. Durant l'hiver, qui est de 9 à 10 mois, deux domestiques appelés *Marronniers*, descendent tous les jours à une lieue de l'hospice, l'un dans la vallée septentrionale, et l'autre dans la vallée méridionale, où existe un abri, près duquel ils montent sur un rocher élevé, d'où la vue s'étend assez loin, et ils crient de toutes leurs forces, par trois fois, de quart-d'heure en quart-d'heure, accompagnés d'un chien qui porte un flacon de vin ou d'eau-de-vie. Si, après trois quarts-d'heure, ils n'ont rien vu ni entendu, ils retournent au couvent; s'ils n'y reviennent pas au bout d'un certain temps, les pères envoient du monde à leur recherche, car il est alors probable qu'ils auront eu à secourir des hommes égarés, ou que ces guides auront été eux-mêmes surpris par quelque tourmente ou avalanche. J'ai, dans la nouvelle édition de mon *Voyage aux Alpes et en Italie*, offert d'assez longs détails sur ce passage et sur le Mont-Blanc.

Quant à la nouvelle ascension qui a eu lieu au Mont-Blanc le 24 juillet 1827, elle n'a servi qu'à découvrir, pour arriver au sommet, une route plus facile que l'ancienne et moins exposée aux avalanches. Les voyageurs étaient deux Anglais; ils ont mis 50 heures à faire leur course; les guides ont dû tailler dans la glace plus de 1,000 escaliers, et la caravane est revenue au prieuré de Chamouni, le visage couvert d'ampoules par suite de la réverbération du soleil.

A. M.

335. SOUVENIRS D'ITALIE (1825). VOYAGE DE NAPLES A AMALFI;
par E. G. D. d'A. Extrait d'un Voyage inédit en Italie, pen-

dant les années 1824 à 1827. 3^e édit. In-18 de 108 p., papier raisin. (Ne se vend pas). Paris, 1829; imp. de Pinard.

Ce petit volume, auquel son auteur paraît destiner une suite, est une nouvelle réimpression, tirée à *cent exemplaires* seulement, d'un article imprimé pour la première fois dans la *Revue encyclopédique* (cah. de nov. 1827, p. 278-295) et accompagné de 4 lithographies, qui ne sont pas reproduites ici. Mais, ce qui vaut mieux sans doute, nous y avons remarqué d'heureuses additions, surtout dans les notes, dont l'auteur avait dû être sobre en écrivant pour un recueil périodique, et qu'il a restituées à leur véritable place dans cette réimpression, avec tous les développemens que le sujet pouvait exiger. Nous citerons surtout la note sur le tombeau de Virgile, celle sur feu Martin, major-général au service de la Compagnie des Indes anglaises, extraite de la *Biographie universelle* (article de l'auteur de ce voyage), et celles qui sont rangées sous les lettres I à L.

La ville d'Amalfi, à laquelle le monde est redevable de la découverte des *Pandectes* et de celle de la *Boussole*, n'étant sur aucune des routes fréquentées de l'Italie, est rarement visitée par les voyageurs. Cette raison fera rechercher plus vivement la lecture du volume que nous annonçons et à la fin duquel l'auteur a placé, sous le titre de *Tabulæ amalfitanæ*, un abrégé instructif de l'histoire de cette ville, fondée vers l'an 600 de J. C.

L'auteur, quoique jeune encore, est déjà connu par la publication de plusieurs ouvrages qui ont donné une idée favorable de son érudition et de son bon goût. Il s'occupe en ce moment de l'impression d'une histoire des Normands en Italie. E. H. 336 VOYAGE A TIVOLI; par M. D. M. In-8° de 24 p. Paris 1829; impr. de Gaultier-Laguionie.

Cette brochure décrit complètement une des excursions les plus intéressantes que puissent faire deux hommes qui possèdent bien leurs classiques latins; aussi le voyage à Tivoli a-t-il été fait à pied, avec une bonne carte de la campagne de Rome, un Horace en poche et la boîte du botaniste sur le dos. Deux routes se présentent pour se rendre à Tivoli, en partant de l'auberge *del forno*, l'une à gauche, que la carte qualifie d'*antiquissima*, et la route de la *villa hadriana*. Aller par l'une et revenir par l'autre est le moyen, pour des observateurs, de ne rien laisser échapper. C'est ce qu'ont fait M. Morisson et son compagnon de voyage; aussi ont-ils pu visiter successivement *Monticelli*

placé comme l'aigle au sommet d'un mont isolé qui a la forme de pain de sucre; la forteresse de *Vecchia*, qui n'est ni bien ancienne ni bien intéressante, quoiqu'au dire des gens du pays, un trésor y soit caché sous la garde du diable; puis, aux approches de Tivoli, le temple de la Toux, édifice de forme ronde, qui reçoit le jour par une ouverture pratiquée dans sa coupole hémisphérique. M. Morisson fait remarquer que ce temple, qui n'est autre chose qu'un *sacellum* du III^e ou IV^e siècle, se trouve aux approches de Tivoli, et cette dernière circonstance lui donne occasion d'observer que c'était ordinairement dans les environs des villes, des cités, qu'on trouvait de pareils édifices érigés à la peste, à la gale même et à d'autres fléaux; c'est ainsi que de nos jours encore, nous rencontrons dans le voisinage des populations agglomérées, des chapelles dédiées à *Notre Dame des fièvres*, à *Notre Dame des douleurs*, etc.

Tivoli, aux rues étroites (l'ancien Tibur), s'élève en amphithéâtre au milieu des oliviers qui tapissent le penchant de la montagne à laquelle il est adossé; il sépare le *Latium* de la Sabine. Les murs de grand nombre d'habitations sont en totalité, ou en partie antiques. Cette ville annonce une existence plus ancienne que celle de Rome dont elle fut tour à tour l'ennemie, ou l'alliée. Le pays de Tibur, dont le sol fertile ne demande qu'à produire, fut quelque temps la vaste maison de campagne de tout ce que Rome antique avait de plus distingué. On y était attiré par la bonté de l'air qu'on y respire, par la variété et l'aspect pittoresque des sites et la fraîcheur de ses vallées pendant les chaleurs brûlantes de l'été. « C'est là que Mécènes fuyait dans sa délicieuse villa le fracas de la ville; Auguste lui-même ne dédaigna pas d'y venir fréquemment se délasser du fardeau de l'empire; Horace, Salluste, Catulle, Cassius, Varus ont habité Tivoli; ils étaient voisins en quelque sorte. Ces grands personnages en firent la fortune. Après la mort d'Auguste, ce beau séjour fut abandonné et le cardinal d'Est est le seul Romain qui l'ait habité depuis Hadrien. Les seigneurs romains d'aujourd'hui y ont à peine un pied à terre. » La moitié d'une des anciennes portes est encore debout. Le temple de Vesta, la grotte de Neptune où l'Arno glisse sur un lit d'algues et de mousse, mais qui était restée veuve de la grande cascade que l'on songe à rétablir (on y montre une roue pétrifiée de char antique), la grotte des Syrénes où l'on admire encore dix colonnes debout, de tra-

vertin, cannelées, d'ordre corinthien et bien conservées, reçoivent la visite de nos voyageurs. Dans une autre direction, ils rencontrent successivement les magnifiques substructions de la villa du consul Vopiscus, qui supportent maintenant un terrain cultivé; les pénates d'Horace, aujourd'hui métamorphosés en un petit couvent où l'on croit encore reconnaître le *triclinium*, où le joyeux propriétaire, couronné de roses, savourait avec ses amis le Falerne parfumé, et à quelque distance les gracieuses cascates qui se dépioient en nappes argentines sur un fond verdoyant, et dont Horace, de ses vergers, apercevait la grande chute. Au-dessous d'Horace habitait le galant Catulle. Un aqueduc amenait l'eau de sa villa aux bains de son voisin; une église à la Vierge remplace l'habitation du poète libertin. Varus était voisin d'Horace, Varus fameux par sa défaite et par le désespoir d'Auguste; son superbe palais, dont les fondemens sont encore visibles, embrassait un terrain immense et devait contraster d'une manière bien frappante avec la petite maison qu'habitait l'*aurea mediocritas*. Les restes de la maison de Cynthie arrêtent peu nos voyageurs. Les voici sur la route de la villa Hadriana qui avait environ sept milles de tour. De lugubres cyprès en dessinent aujourd'hui l'enceinte. C'est là qu'Hadrien avait imité les fêtes et les édifices qui lui avaient plu davantage lorsqu'il fit le tour des provinces de l'empire. Dépouillée par Constantin de la plus grande partie des peintures et des statues qui furent transportées à Constantinople; devenue en 554 quartier-général de Totila, et logement de ses farouches soldats; livrée ensuite aux dévastations des Lombards, les plus destructeurs des barbares, et à celles des guerres civiles du moyen âge, cette magnifique villa sert aujourd'hui de carrière d'exploitation aux maçons et aux fabricans de chaux. Pourtant nos voyageurs ont pu encore y reconnaître ces substructions admirables par leur étendue et leur élévation qu'avait nécessitée l'inégalité du terrain, et qui, en certains endroits, devenaient gigantesques. Ils y ont retrouvé les théâtres grecs et le portique où l'on s'abritait en cas de pluie; la palestresituée entre les deux théâtres, et qui avait la forme d'un trapèze; la nymphée; le mur en partie d'*opus reticulatum* du pécile d'Athènes, long de 890 palmes sur 40 de hauteur; le canope égyptien et le temple de Sérapis qui le termine, en partie conservé; c'est là que furent trouvées les belles statues égyptiennes qui décorent le Canope du Capitole. De la ter-

rasse du palais impérial, l'œil se promène agréablement sur un vallon cultivé, qui figurait le Tempé de Thessalie; au fond coule un filet d'eau qu'on se plaisait à nommer le Penée. Ce qu'il y a de plus entier sont les chambres des gardes prétoriennes que le peuple appelle les *cento camerelle*; elles ont deux étages et reçoivent le jour par la porte et la fenêtre placée au-dessus. Des restes de stuc d'une main légère et correcte ornent encore les plafonds. En remontant on va à la maison de Brutus et de Cassius. Elle est isolée, dans l'étroit le plus sauvage de la montagne, loin et hors de la vue de Tivoli. De là ces fiers amans de la liberté avaient la vue sur Rome et épiaient les démarches de César. Il reste peu de chose de celle de l'historien Salluste, à un demi mille de là. Le voyage est terminé par une visite à l'habitation de Mécènes et à la villa d'Este. La première sert aujourd'hui d'arsenal; une cour en forme de terrasse fermée de trois côtés offre une belle vue sur la campagne de Rome, un des côtés de la cour et ses colonnes subsistent encore, ainsi qu'un reste de portique qui semble avoir fait partie d'un temple d'Hercule, dont la cathédrale a pris la place et reçu les débris. La seconde, la villa d'Este, bâtie vers le milieu du XV^e siècle, par le cardinal Hyppolite d'Este, rappelle à nos voyageurs deux noms célèbres, celui de Lenôtre qui en a dessiné les jardins, et de l'Arioniste qui y composa plusieurs de ses immortels poèmes.

Cet article peut paraître un peu long pour une brochure de quelques pages; mais nous savons que l'auteur a en portefeuille des choses plus importantes sur l'Italie et sur la Sicile qu'il vient d'habiter pendant plusieurs années, et nous avons cru utile de lui faire une sorte d'appel à la publication. BOTTIN.

337. VOYAGE DE L'EMPEREUR ALEXANDRE A CAÏANA (Finlande).
(*Leipzig. Liter. Zeitung*; août 1828, p. 1713.)

Le capitaine Sébastien Gripenberg, attaché à l'état-major de l'armée de Finlande, publie une description en langues russe, allemande, française et suédoise, de ce voyage fait par l'empereur Alexandre, dans une contrée située bien avant au nord-ouest, et qui n'avait encore été visitée par aucun prince. L'ouvrage commence par des renseignemens statistiques et historiques sur la ville de Caïana et la forteresse de Caïaneborg, plus ancienne que la ville. On y a ajouté 6 vues lithographiées (les dessins sont du

paysagiste Bolin de St.-Pétersbourg, et la lithographie d'Engelmann à Paris). 1 L'empereur s'embarque sur le lac Uleatrask; 2 il dîne sur le Mybigge (nouvel établissement) d'un paysan; 3 traversée du lac Uleatrask; 4 l'empereur aborde près de Rajanasous la cataracte d'Ammä; 5 l'empereur sur les ruines de Caïaneborg; 6 à son retour de Caïana, l'empereur traverse dans une petite barque de pêcheur le fleuve Waratojocki. On souscrit à Stockholm chez Wiborg jusqu'au premier janvier 1828, pour 25 roubles en assignats de banque, pour un exemplaire sur vélin avec vues non coloriées, 75 avec vues coloriées sur vélin, 55 avec vues sur papier chinois.

338. FRAGMENS DES MÉMOIRES D'UN VOYAGEUR DANS LES PROVINCES SUD-EST DE LA RUSSIE; par M. NETCHAÏEF (*Moskofski télégraph.* — Télégraphe de Moscon; janvier 1826.)

Les monts Caucases présentent les traces des plus grands bouleversemens de la nature : leur hauteur est presque égale à celle des Alpes; mais on n'y voit ni ces lacs, ni ces vastes glaciers, ni ces belles cataractes que l'on rencontre dans la Suisse. Les chûtes d'avalanches y sont très-rares; cependant il y a quelques temps qu'une énorme masse de neige et de pierres tomba du haut du Kazbek, et arrêta la course du Térék; mais la rapidité du fleuve se fraya bientôt un chemin sur cet éboulement, et ses eaux ont repris aujourd'hui leur route ordinaire. Les tremblemens de terre sont assez fréquens dans ces contrées. C'est après un de ces phénomènes observé dans les monts Beschtof, que l'on vit jaillir une source sulfureuse, auprès de laquelle on s'est empressé de construire des bains pour les malades. Au-dessus de ces monts gigantesques, on voit s'élever le double sommet de l'Elbrouss : c'est là que, d'après le dire des habitans, est assis le trône de glace de Djin-Padcha, le chef des esprits. Le voyageur serait tenté d'aller s'assurer de l'absurdité de ces fables ridicules, ou plutôt d'aller admirer la nature du haut de ces montagnes colossales; mais sa témérité serait bientôt punie par les sauvages habitans de la contrée, qui ne vivent que de vol et de brigandage.

Si l'on en excepte deux maisons d'un marchand de la ville de Kizliar, toutes les autres n'ont qu'un seul étage, et sont presque toutes recouvertes en jonc. On ne les bâtit point en pierre, parce qu'elles seraient trop fraîches pendant l'été.

Quoique des montagnes couvertes de belles forêts ne soient pas éloignées des lieux que M. Nitchaïef décrit ici, cependant vu la difficulté de couper le bois, et de le transporter à travers des chemins presque impraticables, les habitans aiment mieux faire venir celui dont ils ont besoin pour leurs constructions de Kizlia où il arrive par Artiakhan.

A 8 verstes des eaux thermales, au pied même du mont Beschtof se sont établies, il n'y a pas long-temps, quelques familles allemandes, pour lesquelles on a construit de petites maisons fort propres, entourées de jardins et de potagers. C'est là aussi que se sont fixés les missionnaires envoyés d'Édimbourg pour convertir les habitans des montagnes. Au pied du Beschtof, on voit également deux villages (*aouli*) habités par de paisibles Tcherkesses, et où l'on remarque plus de propreté que dans la plupart des hameaux disséminés dans la même contrée.

Depuis l'introduction du christianisme, les Tcherkesses écrivent leur langue en lettres arabes; mais comme ils ne peuvent, au moyen de ces caractères, représenter tous les sons de la langue tcherkesse, qui abonde en syllabes nasales et gutturales, il serait à désirer que l'on inventât un alphabet particulier pour les peuplades kabardiniennes. Un habitant d'Ouzden, connu à tous les voyageurs sous le nom de *Schora*, a formé le dessein de présenter au gouvernement un modèle d'alphabet kabardinien. Ce jeune homme, doué des capacités les plus heureuses, est parvenu à apprendre cinq langues, l'arabe, le tatar ou le turc, l'abassinien, le persan et le russe. Quelques-unes lui ont été enseignées dans l'école de Koumouitsk fondée dans le village d'*Enderi*, auquel les Russes donnent mal à propos le nom d'Andréïof. Lorsque les Kabardiniens formaient encore un peuple redoutable et nombreux, leurs victoires étaient célébrées par des poètes nationaux, qui portaient le nom général de *Hic-ïou-ko*. Un de ces bardes a survécu aux malheurs qui ont affligé son pays. A en juger par les traductions de Schora, ces poésies offrent assez d'analogie avec les anciens chants écossais. A. J.

339. EXTRAIT D'UNE LETTRE DU BRÉSIL, ÉCRITE PAR UN BOTANISTE ALLEMAND. (*Hertha*; février 1828, p. 63.)

Après que les pluies nous eurent retenus pendant six mois, le ciel reprit un aspect plus serein. Au milieu de février, nous

quittâmes la fabrique de fer Ipanéa et prîmes la route qui conduit au sud. Après quatre jours de marche, nous arrivâmes dans la petite ville d'Itapitrimiga, et quatre jours plus tard dans celle encore plus petite d'Itapeba, aujourd'hui Fachina. Nous voyions tous les jours de vastes forêts antiques succéder à de riantes prairies plantées de palmiers innombrables et peu élevés. A partir de Fachina, le pays est plus ouvert, plus libre, plus montagneux. Les hautes montagnes de *Mæungava* et de As Furnas peuvent être considérées comme limite de la végétation des tropiques; car ce n'est que dans le fond des vallées que l'on trouve encore des palmiers. Les plantations de café, de sucre et de pavots, deviennent aussi infiniment rares, parce que le froid se fait déjà vivement sentir. Là, une foule de végétaux, qui sous les tropiques s'élèvent à la hauteur d'arbres, rampent pour ainsi dire à terre. Les habitations des hommes deviennent moins rares. Souvent nous étions obligés de bivouaquer en plein air et de nous munir de provisions. Nous étions forcés de placer des sentinelles dans le voisinage des forêts Araucaniennes, afin de ne pas être attaqués par les Goganari qui errent dans ces contrées. Tous les jours nous rencontrions des troupeaux de bétail, de chevaux, de mulets et de porcs que l'on conduit au marché à Rio-Janeiro. C'est l'unique commerce et aussi le plus avantageux des provinces du Sud. De Fachina nous arrivâmes après huit jours dans la petite ville d'*Yapo*, aujourd'hui *villa de Castro*. Nous étions en route depuis trois semaines, et avions fait 60 milles. Notre route fut constamment pénible.

Au premier avril, nous devions être de retour à Ypanéma ou Porto Feliz, par conséquent Castro était le terme de notre voyage. Le 30 mars nous atteignîmes la fabrique de fer d'*Ipanéma*, et le 2 avril, *Porto Feliz* où devait commencer notre grand voyage par eau. Ma récolte s'élevait à 200 espèces, parmi lesquelles se trouvaient surtout deux espèces de *Cassia*, dont la forme se rapproche beaucoup de celle des papilionacées, et qui dès lors forment une excellente transition à cette famille. Nous recueillîmes des espèces d'*Eriocaulon*, *Stevia verbena*, *hyperica*; Boraginées, *Salvia lantana*, *polygala*, *oxalis*, *lobelia*, *rhenia*, *melastoma* *crotona*, plusieurs graminées et une foule d'objets nouveaux. Nous nous embarquâmes le 21 juin dans l'après-midi. Pendant 4 jours de navigation le long des rives du Tiete nous

vîmes des habitations; partout où nous ne faisons même que passer, nous étions salués par des salves d'artillerie. A ces scènes riantes, succéda la solitude; autour de nous régnait un profond silence. Les alentours du fleuve, d'énormes rochers qui s'élevaient en forme de murailles; partout de vastes forêts antiques invitaient à la méditation. Ce calme parfait n'était troublé, à de rares intervalles, que par le bruit uniforme des rames que répétaient les échos de ces lieux. La monotonie de la navigation était interrompue par l'aspect quotidien de bas-fonds, d'écueils et de cascades, et les dangers qui nous environnaient, nous tenaient éveillés. L'art et la méthode avec laquelle les pilotes conduisent les grands canots à travers un véritable archipel d'îles sont dignes d'intérêt; ils ont une habileté inconcevable à éviter les écueils cachés sous l'eau, à suivre les courans et à échapper ainsi au danger. Au près des cascades les plus élevées, on décharge les canots; le bagage est transporté jusqu'à l'extrémité inférieure de la cascade. On descend les canots par la chaussée faite de rondins, opération qui, suivant l'éloignement, dure de trois à six jours. Deux cataractes, l'Arahandara et l'Itapira où le fleuve qui a déjà une largeur de 5 à 600 pieds se resserre de plus en plus, et se précipite d'un rocher d'une hauteur de 40 à 50 pieds, présentent des scènes admirables. L'on entend jusqu'à un mille le bruit de l'eau et l'on voit même à une distance très éloignée le nuage bleuâtre que forme la chute des ondes.

Là, on voit voltiger des centaines d'oiseaux aquatiques, qui cherchent à saisir les poissons qui vont de rocher en rocher. J'ai récolté sur ces rochers une riche moisson de *Lacis*, et j'espère pouvoir enrichir un jour la botanique de plusieurs espèces nouvelles. Du reste ma récolte n'a pas été très importante; car ici les forêts sont impénétrables comme elles le sont en général auprès des fleuves. Notre bivouac nocturne dans ces forêts vierges, serait un tableau assez attrayant. Les feux allumés en divers endroits, éclairent la forêt. Quelques individus sont occupés à apporter du bois; d'autres dépècent un tapir, (*tajacu*) et en font sécher la chair sur le feu; ceux-ci dépouillent de sa peau une onza qu'ils ont tuée, ou font rôtir un singe à la broche; ceux-là déplument des perroquets, choisissent des poissons, ou déjà assis auprès d'une écuelle de bois, mangent, tandis que les paresseux,

qui sont en petit nombre, se balancent dans leurs hamacs. Nous, couverts de nos manteaux, un cigarre à la bouche, nous allons de groupe en groupe pour assister à ces scènes divertissantes, ou prendre notre part de conversations amusantes.

Nous nous trouvions alors dans le district des *Xavantes* et des *Guaxas*; il fallait par conséquent que nous nous nous tinssions sur nos gardes. Séparés que nous étions pour ainsi dire du monde, nous contractâmes peu à peu l'habitude de la vie libre ou indépendante des peuples nomades, et nous devînmes plus gais et plus communicatifs. Le 13 août nous sortîmes du Tiesse et entrâmes dans le Parana. Vis à vis de l'embouchure du Tiesse, à un quart de mille du rivage, est situé le village indien de *Cazapos*; il se compose de douze huttes construites avec des feuilles de palmier, dont chacune semble avoir servi d'habitation à une famille de 8 à 12 membres. Les habitans étaient probablement allés à la chasse dans les bois, ou à la pêche; car hormis leurs arcs et leurs flèches, ils avaient tout laissé. Aussitôt que nous mettions le pied dans une hutte, nous étions assaillis par des puces (*pulex irritans* et *pulex penetrans*.) Nous remontâmes ensuite dans un petit canot le fleuve jusqu'à une distance de deux milles pour voir la cataracte d'Urabupunga qui a un quart de mille de largeur.

Une nappe d'eau, que l'œil peut à peine embrasser, se précipite, sous diverses formes, de rochers élevés; et, après avoir formé plusieurs îles, se presse dans un canal profond qui a environ 40 pieds de large. C'est auprès de ce fleuve que je trouvai pour la première fois la *Triplaris americana* en fleurs.

Nous descendions depuis quatre jours le Parana, lorsque nous arrivâmes à l'embouchure du Rio Pardo, que nous fûmes obligés de remonter. La moitié supérieure du fleuve est remplie d'écueils et de chûtes d'eau; le courant est très-rapide, la navigation dangereuse, lente et monotone. Le paysage change alors; l'on voit, au lieu de forêts, des arbres peu élevés et des prairies auxquelles les Cayapos, errans dans ces contrées, mettent annuellement le feu à l'époque de la sécheresse (depuis le mois de juin jusqu'au mois de septembre). Aussi le soleil était-il alors obscurci par des nuages de fumée, et cependant la nuit, le ciel paraissait tout en feu. Nous mettions le feu aux prairies que nous trouvions encore intactes, et jouissions ainsi du spec-

tacle magnifique d'un incendie qui s'étendait à plusieurs milles. Long-temps avant notre arrivée, le feu avait été mis dans quelques districts ; le sol était couvert d'une verdure nouvelle, et de nouvelles plantes y croissaient. Journallement je découvrais des fleurs dont la forme m'était jusqu'alors restée inconnue, et recueillais des espèces nouvelles de *Jatropha*, *Sapium*, *Croton*, *Dalechampia* et autres Euphorbiacées, *Gomphia hirtellæ*, *Buttnerieæ*, *Cassieæ*, *Gomphrenæ*, *Tunieræ*, etc. J'étais constamment dans ces prairies, et je faisais en peu d'heures le chemin que les canots ne pouvaient faire que dans un jour, à cause des sinuosités considérables du fleuve. Dans une excursion de ce genre, M. Taunay, notre peintre, et moi, serions presque devenus la proie des sauvages ; heureusement, ils nous craignaient autant que nous pouvions les craindre, et c'est ainsi que nous échappâmes au danger. Enfin, nous arrivâmes au *Rio Sanguésuga* (le fleuve des sangsues), puis sur le dos de la montagne et à la propriété appelée Camapuan. C'est là que nous trouvâmes la première habitation d'hommes après un voyage de 4 mois ; elle est, de tous côtés, éloignée de 2 à 300 milles de toute population civilisée. Cet établissement fut fondé, peuplé et cultivé par les Paulistes (habitans de St.-Paul au Brésil), que la soif de l'or conduisit dans la province de Mattogrosso. Considérée comme centre du voyage, c'est une contrée très-commode pour se procurer des provisions ; on y acquitte aussi les droits pour l'exportation de l'or. Il s'y trouve maintenant près de deux cents habitans, un commandant et des administrateurs, et de 30 à 40 hommes armés, qui défendent l'établissement contre deux races indiennes, savoir, les Cayapos et les Guaycoras. On y transporte les canots par le dos de la montagne, qui a une largeur de 2 milles $\frac{1}{2}$, et à l'aide d'une voiture attelée de 16 à 18 bœufs, que l'on a construite à cet effet.

Les fleuves qui partent d'ici coulent dans la direction de l'occident vers le Paraguay, qui, coulant du nord au sud, se jette dans la mer sous le nom de Rio de la Plata. Nous fîmes un séjour de cinq semaines à Camapuan, où j'enrichis mon herbier de plantes nouvelles. Dans les marais de ces lieux, croît le beau palmier appelé *Burète*, dont la feuille n'est ni *frons palmata*, ni *frons pinnata*, mais tient le milieu entre les deux. Le 20 no-

vembre, nous nous embarquâmes sur le petit fleuve Camapuan; le 21, nous arrivâmes au *Rio Coxim*. La navigation sur ce fleuve étant prompte comme l'éclair, je ne pus faire une récolte abondante de plantes. Après 14 jours de navigation, nous arrivâmes au *Taquary* : là cessent les écueils et les cataractes, et par conséquent aussi les dangers ; alors je quittai l'expédition avec M. Taunay, et nous nous embarquâmes dans un petit canot, afin d'arriver plus tôt à Cuyaba, et d'y faire les préparatifs nécessaires à la réception de l'expédition. Nous parvinmes bientôt dans la petite colonie de Corumba, qui fait partie d'Albuquerque. Dans cette contrée, vivent les paisibles Indiens Guanazes, qui ont des relations de commerce avec les Portugais, et portent sur les marchés de très-beaux tissus de coton.

Après une navigation de 14 jours, nous arrivâmes au Rio San Lorenzo, dont les rives sont habitées par les sauvages civilisés appelés Guatos, avec lesquels nous échangeâmes plusieurs objets. Aux rives du Paraguay, comme à celles du San Lorenzo, les antiques forêts alternent avec de vastes plaines couvertes d'eau (*Pantanos*). La chaleur était insupportable ; cependant nous arrivâmes après 10 jours au Rio Cuyaba, dont le courant était rapide, et qui menaçait de sortir de son lit. Nous éprouvions beaucoup de peine à avancer ; nous n'avions qu'une chétive nourriture ; le vin et l'eau de vie nous manquaient ; aussi le mécontentement était-il empreint sur tous les visages. Dans les premiers jours de janvier, nous atteignîmes enfin la première habitation où nous renouvelâmes nos provisions. Là, nous trouvâmes des troupes de singes noirs (*guaribas*), qui sautent d'arbre en arbre et de branche en branche en faisant retentir l'air de leurs cris. Un alligator de 6 à 7 pieds de long est caché de 5 pas en 5 pas dans les touffes de pontederia ; ses cris effraient les passans ; mais il ne leur fait aucun mal. Les Indiens se nourrissent principalement de viande d'alligator ; elle n'a point une odeur agréable. Je ne pouvais pas songer à herboriser ; car il était impossible de sécher une feuille de papier, et tout pourrissait entre les feuilles.

De ce moment, notre voyage devint plus agréable : le 9 janvier, dans l'après-midi, nous arrivâmes au port de Cuyaba, après un voyage de 7 mois, pendant lequel nous traversâmes

des steppes désertes, des forêts d'un aspect monotone, non sans être exposés à de fréquens changemens de température et à des dangers en apparence très-graves. La ville de Cuyaba est à un 8^e de mille du port. Quand nous fûmes arrivés, nous nous adressâmes aussitôt au président de la province, qui non-seulement nous promit tous les secours imaginables, mais nous reçut aussi avec infiniment de bienveillance dans sa maison, qui porte ici le nom de palais. Nous restâmes chez lui jusqu'à l'arrivée de notre expédition. Comme je ne puis me livrer commodément à mes travaux dans le local qu'on a assigné à l'expédition, j'ai loué près de la ville une petite maison de campagne, située sur une éminence; j'y jouis constamment d'un air frais; j'y trouve toujours de l'eau fraîche, et ma vue s'étend de tous les côtés à une distance de quelques milles. De ma maison aux champs, il n'y a qu'un pas, et je puis vaquer tranquillement à mes travaux. Je vis ici dans la solitude, mais je jouis d'un calme et d'un contentement parfaits. J'ai pour domestique un esclave. La ville de Cuyaba est un peu plus grande que Charlottenbourg. Le pays d'alentour est assez uni jusqu'à une distance de 6 à 8 milles; il s'y trouve plusieurs marais qui, dans la saison des pluies, forment des lacs, et un grand nombre de plantes d'une nature particulière. Le sol, qui renferme maintenant encore beaucoup d'or, est très-quartzeux; c'est de l'argile mêlée à du sable, ou du sable pur, ou de la pierre ferrugineuse. Il nourrit beaucoup de plantes rares. Les plantes suivantes forment la principale végétation : les *Curatella americana*, *Baryosma*, quatre espèces de *Gardenia*, sept de *Bauhenia*, *Plumeria*, *Dalechampia*, *Bignonia*, etc. La cherté est extraordinaire; mais la paresse des habitans l'est encore davantage. La chaleur est accablante; cependant il règne pendant la nuit une fraîcheur agréable.

Nous ne savons pas combien de temps nous resterons dans cette province; si nous y demeurons jusqu'au mois d'août 1828, je visiterai les montagnes voisines, descendrai le fleuve jusqu'à la frontière du Paraguay, explorerai les pantanos, et serai de retour à Cuyaba pour la saison des pluies. Si mes desirs sont remplis, si mon plan se réalise, l'expédition se partagera ici : les mathématiciens et les dessinateurs s'embarqueront avec les autres sur le fleuve Arinos, qui est peu connu; mais

M. Taunay, notre peintre, et moi, nous irons à Matto Grosso jusqu'à la limite de la nouvelle république de Bolivia, et nous nous embarquerons à Villa Bella sur la Guapori; on se réunira à Santarem aux rives du fleuve des Amazones, et de là on ira à Para. De cette manière, notre voyage deviendra plus important, sans occasioner de plus fortes dépenses; mais ce ne sont là que des plans; je donnerai la continuation de mon voyage à partir de Para.

C. R.

340. EXTRAIT DE LA PARTIE INÉDITE DU VOYAGE AUX ANTILLES et à l'Amérique méridionale, de M. LE BLOND, médecin et savant naturaliste français, correspondant de l'Académie des Sciences et de l'Institut. (*Journal des Voyages*; 1826 mai, p. 129, et juin, p. 265.) (*Voy. le Bullet.*, T. IV, 1825, n° 101.)

M. Le Blond, après avoir exercé avec succès la médecine aux Antilles, forma un établissement dans l'île de la Trinité. Cette île, favorisée par tous les dons de la nature, et riche en productions diverses, est située vers l'embouchure du fleuve de l'Orénoque; elle a environ 100 lieues de tour.

Ce n'est pas sans quelque regret et quelque crainte, que notre savant docteur s'exposait à vivre sous le gouvernement ombrageux de l'Espagne, à qui cette île appartenait alors; mais le desir de connaître, d'étudier la nature dans une contrée nouvelle, et peu visitée, fut encore plus fort chez lui. Dans un premier voyage pour prendre des renseignemens nécessaires, il s'embarqua seul, sur un bâtiment commandé par un capitaine Espagnol, qui avait épousé depuis peu la fille du contador de la Trinité, lequel tomba dangereusement malade pendant la traversée. M. Le Blond le fit transporter chez lui, et lui administra des remèdes qui produisirent le meilleur effet. Cette cure lui valut l'amitié du contador, une réception flatteuse du gouverneur de la Trinité, et une haute considération parmi les habitans de l'île.

La fille cadette du contador, donna des leçons d'espagnol à notre voyageur, qui fit de rapides progrès. Il s'appliqua aussi à connaître les mœurs des habitans, dont le plus grand nombre vit dans les campagnes, dans de petites habitations appelées *Cononcos*, où ils s'occupent à cultiver les productions nécessaires à leur subsistance. Ils se nourrissent de bananes, de pata-

tes sucrées, de cassave et d'arépas, ou gâteaux de maïs. Un seul homme un peu laborieux pourrait en nourrir vingt, et davantage, sans beaucoup se fatiguer. Quelques pieds de cacaoyers, quelques touffes de cannes à sucre, plantées autour de leurs paisibles demeures, qui ne sont, la plupart du temps, que des cabanes couvertes en feuilles de palmier, leur donnent le sucre et le chocolat dont ils ont besoin. Les femmes élèvent de la volaille avec du maïs, et en vendent avec avantage aux bâtimens qui, de temps à autre, abordent au port d'Espagne; elles se procurent, par ce moyen, les vêtemens dont elles se parent les dimanches, lorsqu'elles vont à la ville entendre la messe, danser et se divertir. Les hommes vont à la chasse, et plus souvent à la pêche, dans des petits canots faits d'un seul tronc d'arbre, où ils passent la nuit, à une ou deux lieues en mer. Ils viennent aussi à la ville vendre le surplus de leur pêche, et l'argent qu'ils en retirent est aussitôt converti en agua-ardiente, ou eau-de-vie, qu'ils boivent à plein verre. Aucune autre boisson, pas même le vin, n'a autant de charme pour eux, et jeunes et vieux, les femmes même, en font une grande consommation. Du reste, peu soucieux de l'avenir, ils passent leur temps dans leurs hamacs, à racler une mauvaise guitare, à chanter quelque romance langoureuse, à fumer le cigarre, ou à dormir. Passez-vous devant une habitation, on vous invite gracieusement à entrer, et la maîtresse de la maison vous présente d'abord un cigarre allumé, qu'il serait très-malhonnête de refuser. L'orange, la papaye, l'avocat, et d'autres excellens fruits qui viennent en plein vent, vous sont ensuite offerts de bon cœur: s'il s'y rencontre plusieurs hommes et femmes, la danse du fandango s'organise bien vite au son de la guitare. L'abondance de toutes les choses nécessaires à la vie se trouvant ainsi sous la main et autour de leurs demeures, les habitans sont étrangers aux soins, aux inquiétudes, à la soif de l'or, qui dévorent les propriétaires des autres colonies des Antilles.

Notre médecin, après avoir acheté un terrain fertile, à une petite lieue du port d'Espagne, où il comptait faire une plantation, s'embarqua pour la Grenade, afin de réaliser sa modique fortune. Il mouilla devant un village indien nommé Coro, où le bâtiment devait prendre un chargement de tortues. Entré dans ce village, gouverné par une mission de capucins de la

provinces de Cumana, il se rendit au presbytère, et fut bien reçu par le chef de la mission, qui remplissait les fonctions de curé. Ce vieillard vénérable avait pour vicaire un capucin plus jeune, dont la barbe noire et touffue dépassait la ceinture. On se rendit le soir à l'église, où toute la peuplade était rassemblée. Après la prière, une douzaine de jeunes Indiennes, entièrement nues, à l'exception d'un très-petit tablier, se détachèrent de la troupe, et vinrent deux à deux au presbytère. Elles devaient y passer la nuit, renfermées dans des chambres; précaution qu'on prend, dit le curé, à l'égard de celles qui ne sont pas mariées, et qui ne seraient pas en sûreté dans les cahanes de leurs parens, à cause des mœurs licencieuses des Indiens. M. Le Blond parut douter de la sécurité parfaite dont ces jeunes filles pourraient y jouir, et remarqua que le capucin à barbe noire les dévorait des yeux, à mesure qu'elles défilaient devant lui pour se rendre au dortoir; il donnait aux plus jolies de petits coups d'une baguette qu'il tenait à la main, et de préférence là où les tabliers ne les protégeaient nullement, ce qui leur faisait faire, en riant, il est vrai, des bonds, comme les jeunes chèvres poursuivies par le bouc du troupeau. Des Indiens qui étaient présens désignaient chacun leur future au curé. Celui-ci répondit à l'un: oui, quand tu auras fait mon abatis de manioc; à l'autre, quand tu auras récolté mon maïs; à quelques-uns, quand vous m'aurez pris tant de tortues, ou quand vous m'aurez fait cette chose, ou quand vous aurez bâti une cabane pour votre femme, et planté des vivres pour votre ménage, etc.

Dans l'église, dit M. Le Blond, tout se passait avec la plus grande décence: à mesure que les individus arrivaient à la prière, au son de la cloche, les hommes se plaçaient sur deux rangs d'un côté, et les femmes de l'autre; quoique tous fussent nus, les parties sexuelles à peine couvertes, je ne vis pas même un sourire. Deux Indiens âgés, ayant chacun une verge à la main, faisaient l'office de bedeaux, et maintenaient l'ordre et le respect dû au lieu saint.

M. Le Blond continue sa narration en faisant connaître quels étaient les châtimens imposés aux Indiens par le bon curé, qui ne paraissait pas mésuser de son autorité. Les Indiens avaient des vivres en abondance qu'il les obligeait de planter et d'entre-

tenir convenablement. Il n'exigeait pour lui que les produits de la pêche des tortues , et la récolte du maïs , qui se faisait deux fois l'an , et qui lui rapportait 2000 francs environ. Son système de tenir les jeunes filles séparées des garçons , avait l'avantage d'enflammer des désirs qu'il faisait tourner au profit des mœurs et du travail. La messe , dit notre voyageur , fut célébrée avec pompe ; il y eut une procession ; la musique , composée de deux guitarras , accompagnait quatre chantres , qui ne s'en acquittaient pas mal , et , à tout prendre , cela valait bien une grande messe d'un de nos villages en France. La peuplade paraissait coquette et heureuse.

Après un court séjour à la Grenade , M. Le Blond revint à la Trinité ; il avait acheté de son premier hôte une mulâtresse , très-entendue , et son mari , un Sambo , ou sang mêlé , s'engagea , moyennant une centaine de piastres par an , à fournir tout le poisson dont le ménage aurait besoin. Une maison de maître sur le terrain acheté , et des cases pour quatre esclaves noirs , furent bientôt bâties. Le gouverneur donna au nouveau colon huit Indiens pour un mois , moyennant un modique salaire : ils furent occupés à défricher huit arpens de terre. Il ne fallut que 15 jours pour élever la maison du maître. Elle donnait sur une belle savanne ou prairie naturelle , de plus d'un quart de lieue de long ; au bout d'un mois , tout le monde fut logé convenablement , et , tout compte arrêté , dit M. Le Blond , mon établissement me coûta 600 francs. Les habitans des environs me pourvoyaient à bon marché de bananes et de cassaves. Mon Sambo , qui allait à la pêche avec un des noirs , fournissait du poisson pour tout le monde. J'avais des poules que ma mulâtresse m'avait achetées pendant mon absence , des œufs en quantité , du bœuf salé , du vin et de l'eau-de-vie apportés de la Grenade. Tous les matins j'allais avec mon fusil faire un tour dans le bois , d'où je rapportais quelques perroquets , qui , avec du bœuf desalé et des racines , faisaient une soupe excellente ; la volaille ne manquait pas ; je menais une vie heureuse , et mon petit amour-propre était flatté , en pensant que j'allais être un des habitans les plus aisés de l'île.

Notre docteur fit bientôt de plus vastes défrichemens , acheta de nouveaux esclaves noirs , loua des Indiens , et se livra avec succès à la culture des cacaoyers. Il raconte , à cette occasion ,

le prétendu miracle qui les fit périr en 1727 dans cette île, ainsi qu'à la Martinique; puis il cite des exemples des terreurs superstitieuses dont les Espagnols de la Trinité sont frappés. Ils croient tous aux revenans, et les redoutent beaucoup. Il fait ensuite le tableau des exercices pieux et des cérémonies religieuses, qui occupent habituellement une grande partie du temps des habitans du port d'Espagne, et des missions extraordinaires qui s'y font. Aux scènes de dévotion décrites par notre voyageur, en succédaient d'autres bien moins lugubres; mais nous n'osons suivre ici M. Le Blond, ni citer les tableaux un peu trop érotiques qu'il retrace, quoiqu'ils servent à achever l'esquisse des mœurs dans l'île de la Trinité. Ce qu'il y a de mieux à en dire, c'est, qu'en général, les jeunes femmes de toutes couleurs, blanches, jaunes ou noires, si elles cèdent avec transport à la plus irrésistible des passions, se donnent plus qu'elles ne se vendent. Les refus étaient souvent accompagnés de ces mots : « je ne trafique point et je ne suis pas une marchandise. »

M. Le Blond fut invité par le gouverneur à se rendre à *Saint-Joseph de Oruna*, réputée capitale de l'île; il y passa les fêtes de Noël, dont il fait la description. Puis il alla visiter une colonie de pêcheurs français établie sur une côte à l'est de l'île, éloignée de 20 lieues environ du port d'Espagne. On se plaisait à dire dans le pays qu'ils étaient descendus des célèbres flibustiers, et ils ne repoussaient pas trop cette origine fabuleuse. Nous ne suivrons pas notre voyageur dans les nombreuses parties de chasses et de pêches qu'il fit avec ses nouveaux amis les pêcheurs français; mais nous nous transporterons avec lui sur la terre ferme, et chez les Indiens sauvages, nommés Gwaraones, qui habitent une vaste contrée, au delta de l'Orénoque. Les récits de M. Le Blond offrent encore ici des tableaux de mœurs et des détails d'histoire naturelle du plus grand intérêt, que nous ne pouvons rapporter. Nous engageons ceux de nos lecteurs qui désirèrent se faire une idée complète de la vie des sauvages Gwaraones, à lire l'ouvrage de notre voyageur : nous vîmes, dit-il, défiler sur les branches, les hommes, les femmes et les enfans qui revenaient du buin. Les uns portaient du vin de palmier, des fagots de bois, ou des vers palmistes. Tous marchaient ou couraient avec la même aisance que nous qui cheminions à terre sur un sol uni.

M. Le Blond ne revenait pas de son étonnement en trouvant une peuplade évaluée alors de 8 à 10,000 individus, perchée sur des arbres, vivant au milieu des eaux, entourée de marais et de fange, et jouissant cependant de la meilleure santé. Je serais volontiers, dit-il, resté quelque temps parmi ces heureux enfans de la nature, et malgré la monotonie d'un séjour prolongé dans leurs maisons, ressemblant à de grandes cages, j'aurais voulu en visiter plusieurs, pour mieux juger de leurs ressources, et du pays qu'ils habitent. Revenu à la Trinité, après plusieurs excursions sur le continent, et dans les îles adjacentes, M. Le Blond fut froidement reçu par le gouverneur espagnol, à qui les voyages des colons étrangers, surtout dans les îles appartenant aux Anglais, inspiraient de la méfiance. Le contador de la Trinité, dont notre médecin avait refusé d'épouser la fille cadette, lui avait retiré sa protection, et devint bientôt un ennemi dangereux. Tout réussissait cependant dans l'établissement du nouveau colon, lorsque sa négresse disparut; il apprit deux mois après, qu'on l'avait vue au milieu de la forêt, près de la cabane d'un nègre anglais qui y vivait isolé, et redouté de toute la contrée; on racontait les choses les plus extraordinaires concernant cet homme: c'était un géant énorme, on l'avait vu marcher sur la mer, etc., etc. Ces récits avaient inspiré une telle terreur, que M. Le Blond ne trouva personne qui voulût l'accompagner pour aller dans cette forêt. Cependant, il se rendit maître du nègre indépendant, et sa négresse lui fut restituée. Cette affaire donna quelque relief à M. Le Blond, en même temps qu'elle lui fit des ennemis; on lui tendit des pièges, il manqua d'être assassiné pendant une procession, on l'avertit enfin qu'il avait été question de l'arrêter, etc., et on lui conseilla de sortir au plus vite de la Trinité.

M. Le Blond opéra plusieurs cures, sur lesquelles il s'étend avec complaisance. L'une de ces cures eut lieu sur un soi-disant lépreux, qui avait mangé excessivement d'une tortue caret. Ici le docteur se livre à une longue discussion sur les maladies de la peau, et sur l'effet produit par la tortue caret. Une autre cure importante qu'il fit, fut celle d'un possédé du démon. M. Le Blond entre dans de grands détails sur le traitement qui s'en suivit; le malade voyait toujours des petits diables, qui, de loin en loin lui faisaient la grimace; quelques saignées, de l'eau de

poulet, un bon régime le rétablirent enfin parfaitement, et il finit par rire avec son docteur du Petit Albert, et des grimoires dont on repaissait, pour quelques sous, la crédulité du peuple.

Depuis la conquête de l'île par les Anglais en 1797, jusqu'à la paix d'Amiens en 1802, la population s'y était considérablement augmentée; les émigrations de Saint-Domingue, des colonies françaises et anglaises l'avaient portée, en 1807, à 31,000 habitans, parmi lesquels on comptait 20,000 esclaves. Il y avait 214 sucreries, dont quelques-unes fabriquaient de 2 à 300,000 livres pesant. L'exportation du sucre pour l'Angleterre et l'Amérique septentrionale, s'éleva, cette année, à 18,235 boucauts, ou 21,234,600 livres pesant. On y récoltait, en outre, année commune, près de 1,500,000 livres pesant de coton.

L. S. M.

MÉLANGES.

341. PROGRAMME D'UN PRIX DE 1,500 FRANCS, pour le meilleur mémoire en faveur de la liberté de l'enseignement.

La Société d'*Instruction élémentaire*, celle de la *Morale chrétienne*, et celle des *Méthodes d'Enseignement*, vivement frappées des inconvéniens causés par l'absence de la liberté d'enseignement, se sont réunies pour proposer un prix destiné au meilleur mémoire en faveur de cette liberté.

Les concurrens ne devront point se borner à exposer en quoi cette liberté est bonne; ils s'attacheront aussi à démontrer comment elle est possible; à déterminer par quels caractères se distingue un régime libre; à rechercher quelles sont les garanties que réclament les droits de ceux qui reçoivent l'instruction, comme les droits de ceux qui la donnent.

L'objet du concours étant de provoquer des travaux profitables, surtout à la France, il conviendra de rechercher avec soin quelles mesures conduiraient promptement vers l'établissement durable d'un régime libre, et quels sont les moyens de surmonter les difficultés d'exécution.

Rien n'est prescrit aux concurrens sur la forme, sur l'étendue de leurs mémoires, sur l'ordre des matières, sur la position des questions qu'ils croiront utile de résoudre. Voici seulement l'in-

dication de quelques-uns des points sur lesquels ils jugeront sans doute à propos de s'arrêter plus particulièrement.

Le législateur, l'autorité administrative, ou tout autre pouvoir public, ont-ils, soit le droit, soit le devoir de s'immiscer dans l'enseignement? Cette mission leur doit-elle appartenir toujours? Leur doit-elle appartenir en certains cas seulement? Ne doit-elle leur appartenir jamais?

Serait-il nécessaire ou avantageux d'admettre certaines précautions préventives? par exemple: des autorisations préalables; des grades ou diplômes; des certificats de moralité, de capacité.

Quels sont les délits contre la liberté d'enseignement?

Quels sont ceux qui résultent d'un mauvais usage de cette liberté? Quelles seront les peines? A qui sera dévolue la surveillance de l'enseignement, la poursuite et la condamnation des délits?

Aux questions qui viennent d'être sommairement indiquées, les concurrens joindront toutes celles dont la solution leur paraîtra propre à éclairer l'opinion publique sur les avantages de la liberté et sur les inconvéniens du monopole de l'enseignement? Ce qui importe, c'est de poser nettement les principes généraux; puis d'en faire l'application à la situation actuelle du pays, et à l'établissement d'une législation qui (tout en gardant les précautions transitoires convenables, dans le cas où les concurrens jugeraient nécessaire une transition) pût, avec efficacité, garder tous les droits et réprimer tous les abus.

Les Mémoires seront adressés, francs de port, avant le 1^{er} janvier 1830, à M. Cassin, agent général des trois Sociétés, rue Taranne, n° 12.

342. ACADEMIE DES SCIENCES. Séance du 11 novembre 1828.

M. Arago fait, en son nom et au nom de M. de Rossel, un rapport très-favorable sur un mémoire de M. d'Aussy, relatif à la détermination des longitudes géographiques de Malthe, Milo et Corfou. Les conclusions de ce rapport sont que le travail en question, fait par un homme auquel une connaissance approfondie de la théorie et de la pratique des instrumens a dû fournir tous les moyens d'apprécier le degré d'exactitude de chaque procédé, est très-précieux pour la science, et que l'A-

cadémie doit lui donner l'approbation la plus entière. La commission pense de plus que l'Académie doit engager l'auteur à continuer de semblables travaux. Sa position, qui lui procure les moyens de puiser dans l'utile collection du dépôt de la marine des matériaux qui n'existent nulle part ailleurs, peut lui permettre d'arriver à une précision que, sans cette ressource, personne ne pourrait atteindre. M. de Prony présente, de la part de l'auteur (M. Bale) une carte très-détaillée du comté de Mayo, en Irlande, avec les opérations trigonométriques qui ont servi de base à ce travail. M. de Prony rend immédiatement le compte le plus favorable de l'ouvrage qu'il présente. (*Le Globe*; 15 novembre 1828.)

343. LA SOCIÉTÉ ÉTABLIE A MARSEILLE pour la propagation de l'instruction, a tenu ces jours derniers une assemblée à laquelle M. Ch. Dupin a assisté. Entr'autres objets dont la Société s'est occupée, il a été donné lecture d'une lettre par laquelle M. Toulouzan apprend à la Société, dont il est membre, qu'il est autorisé par le comte Capo-d'Istria, président de la Grèce, à se mettre en rapport avec les autorités compétentes, pour donner suite à un projet adopté, il y a quelques mois, par la Société, et qui tend à établir un collège spécial, une école normale grecque à Marseille. Sur la demande de M. Toulouzan, la Société a décidé qu'elle s'occuperait, conjointement avec lui, de l'exécution de ce projet.

M. Ch. Dupin a saisi l'occasion d'indiquer les rapports nouveaux qu'un pareil établissement peut faire naître entre Marseille et le Levant. « Les hommes, a-t-il dit, qui auront été élevés parmi vous, qui auront contracté vos goûts et vos besoins, qui devront à votre cité les bienfaits d'une éducation éclairée, aimeront à former avec vous des relations commerciales; par habitude et par reconnaissance, les Grecs entretiendront avec Marseille des rapports qui ne peuvent manquer de concourir à la richesse et à la prospérité du pays. M. Dupin a laissé entrevoir, en terminant, la possibilité de fonder plus tard à Marseille des collèges semblables pour les Égyptiens, les Africains de l'intérieur, les Barbaresques et les habitants de l'Asie mineure. Il exhorte la Société à ne point perdre de vue, dans la suite de ses travaux, ce vaste plan qui peut assurer au commerce marseil-

lais et à la France en général des avantages incalculables. (*Journal du Commerce*; 12 déc. 1828.)

344. MÉLANGES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES DE MALTE-BRUN, ou Choix de ses principaux articles sur la Littérature, la Géographie et l'Histoire, recueillis et mis en ordre par M. J. NACHET, avocat à la Cour royale. 3 vol. in-8° de VII, 439, 454 et 424 p.; prix, 18 fr. Paris, 1828; Aimé-André.

La célébrité de feu M. Malte-Brun, l'intérêt et le piquant des articles si variés où il déposait presque journallement les résultats des connaissances profondes et diverses qu'il avait acquises, devaient faire désirer que ces articles, d'ailleurs si instructifs, fussent sauvés de l'oubli auquel sont condamnées des notices disséminées dans un grand nombre de feuilles quotidiennes, ou de recueils scientifiques. L'amitié s'est chargée de ce soin, et n'a rien épargné pour répondre aux vœux des amis de la science. Un choix judicieux a présidé à cette utile et agréable collection, divisée en cinq sections d'après la nature des divers articles dont elle se compose.

Ces cinq sections sont intitulées : *Géographie, Voyages, Littérature, Histoire et Variétés scientifiques*. Ces trois dernières occupent le 3^e volume, et dépendent plus particulièrement de la 7^e section du Bulletin où elles ont été signalées à l'intérêt des lecteurs de cette section. Nous ne nous occuperons donc ici que des deux premières parties de ces *mélanges*, qui, chacune, remplissent un des deux premiers volumes de ce recueil.

Le 1^{er} volume contient 1^o une foule de notices géographiques et statistiques sur diverses contrées de l'Europe : on retrouvera les faits principaux dans la partie de la grande géographie de ce célèbre écrivain, consacrée à cette partie du monde; 2^o les analyses de beaucoup d'ouvrages marquans et de quelques cartes, remplies de remarques savantes et d'observations curieuses. La plupart de ces travaux, que l'on peut considérer comme de véritables dissertations, sont trop connus de nos lecteurs pour que nous entrions à leur sujet dans aucun détail; leur nombre d'ailleurs en rendrait l'énumération seule aussi longue que fastidieuse, et leur analyse dépasserait les limites obligées de cet article. Ces réflexions s'appliquent également aux articles qui composent le second volume.

Parmi ces articles, les uns sont de petites relations originales des voyages de l'auteur sans doute, tels que le *Voyage à Dresde et dans ses environs*, le *voyage à Cassel*, etc.

Les autres sont des extraits des principales relations publiées en France, ou dans les pays étrangers, telles que le *voyage de Millin dans le midi de la France*, celui de Péron *aux terres australes*, du Comte de Bray, *dans le Tyrol*; celle des *Tableaux de la nature* par M. de Humboldt (cet article eût été mieux placé dans la section de géographie); les divers *Voyages* du même savant, et une foule d'autres; presque tous les ouvrages marquant en ce genre ayant été analysés par Malte-Brun dans le journal des Débats ou ailleurs. On y trouve aussi l'article sur l'*Asia Polyglotta*, de M. Klaproth; d'autres sur la *Grammaire de la langue arménienne*, par M. Cirbied, sur les *éléments de la Grammaire turque*, sur l'*Archæologie française* de M. Pougens, auraient été plus convenablement placés dans le Tom. III, comme appartenant aux sciences philologiques intimement liées aux sciences historiques, ou dans les variétés scientifiques, à côté de l'article sur l'*Atlas ethnographique* de M. Balbi.

345. OUVRAGE MANUSCRIT DE M. BARBIÉ DUBOCAGE, sur l'*Argolide*.

A l'époque de sa mort en 1825, M. Barbié Dubocage avait en portefeuille, et il avait laissé à sa famille, un manuscrit intitulé l'*Argolide*, où toute cette partie du Péloponnèse se trouve décrite dans ses plus minutieux détails, soit d'après les auteurs anciens, soit d'après les voyageurs modernes, jusqu'en 1810. Une carte topographique accompagne ce travail, dont la publication, dans les circonstances présentes, offrirait un grand intérêt. On annonce que les mesures sont prises pour que cette publication puisse avoir lieu, et l'on assure que le Gouvernement a marqué l'intérêt qu'il y attachait sous le rapport de la science en général et par les sentimens que ne pouvait manquer de lui inspirer la famille d'un auteur à tant de titres recommandable. (*Moniteur*, 26 oct. 1828.)

346. UNTERHALTUNGSBLÄTTER FÜR WELT UND MENSCHENKUNDE.

— Feuilles pouvant contribuer à faire connaître le monde les hommes, et Aperçu hebdomadaire de ce qu'il y a de plus

remarquable sur la terre. 4^e année. 866 pag. in-4°. Aarau, 1827; Sauerländer.

La plus grande partie de ce gros volume consiste en extraits des journaux français; ces extraits sont donnés ici comme des articles originaux, presque sans aucune indication des sources d'où ils sont tirés, procédé d'autant plus maladroit, que les journaux français étant très-répandus, beaucoup de lecteurs ont pu se souvenir d'avoir déjà lu ailleurs les articles publiés par les *Unterhaltungsblätter*, comme étant composés en allemand. Ces mélanges sont assez bien choisis quant à la variété. Le rédacteur paraît s'être flatté qu'en les faisant paraître en Suisse, il jouirait de toute la liberté nécessaire à un journal indépendant. Son attente a été trompée; les feuilles portent les marques de nombreuses mutilations produites par la censure, et, à la fin, le rédacteur déclare que, pour se dérober à ce joug, il a pris le parti, à dater de 1828, de paraître en cahiers mensuels. Nous ignorons si ce changement a suffi pour le mettre à l'abri des ciseaux censoriaux. D—c.

347. SOCIÉTÉ PRUSSIENNE POUR L'AMÉLIORATION DES PRISONS.

Le gouvernement prussien vient d'approuver une Société qui s'est formée à Berlin dans l'intérêt de l'amélioration des prisons; elle compte parmi ses membres des personnes qui, par leur position sociale, peuvent éminemment coopérer à la réussite de l'entreprise philanthropique de cette Société. (*Allgemeine Zeitung*; 4 déc. 1828.)

348. ON VIENT DE DÉCOUVRIR A UTICA, dans l'état de New-York, une source de gaz inflammable, d'où ce fluide s'échappe continuellement en quantité considérable, et en produisant une très-vive lumière. Le terrain où se trouve cette source est composé, en grande partie, d'alumine et d'ardoise. On n'a pu jusqu'ici y découvrir d'eau, quoiqu'on y ait fait des fouilles à plusieurs pieds de profondeur. (*Journal de Paris*; 1^{er} février 1829.)

349. NOUVELLES DÉCOUVERTES.—EXTRAIT D'UN RAPPORT ADRESSÉ AU MINISTRE DE LA MARINE et des colonies par le capitaine de frégate LONGUEVILLE, commandant la corvette *la Moselle*.

Valparaïso, le 10 mai 1828.

L'île de Solar et Gomez, vue en 1793, 1805, 1806, par des

marins étrangers, vient d'être vue, en 1828, par le capitaine du navire *la Comète*, qui dit qu'elle est située par $26^{\circ} 30'$ latitude sud, et $105^{\circ} 25'$ longitude ouest, méridien de Greenwich. Cette île, qui n'est pas très-éloignée de celle de Pâques, n'est portée sur aucune de nos cartes.

Le cap. Montané, du navire de Bordeaux *la Consolation*, m'a dit que, par $50^{\circ} 10'$ latitude sud et 49 longitude ouest, méridien de Paris, il avait vu une terre qui n'est portée sur aucune de nos cartes. Ce dernier bâtiment a rencontré à la mer un brick anglais, dont le capitaine croit que cette terre prétendue n'était qu'un banc de glaces. J'ai questionné à cet égard les deux capitaines, et il en est résulté, dans mon opinion, que le capitaine français a raison. (*Nouv. Journ. de Paris* ; 17 septembre 1828.)

350. GLACES FLOTTANTES.

Vers la fin d'avril 1827, le capitaine Skidder du paquebot le *Henri IV*, allant du Havre à New-York, a vu, par les $48^{\circ} 49'$ de longitude et les $43^{\circ} 43'$ de latitude, des glaçons détachés, de 300 pieds de long et 100 de hauteur. La température de l'Océan était d'environ 47° Fahr.; à un mille d'éloignement des glaçons, le thermomètre tomba à 34° , et, à la moitié de cette distance, il avait baissé jusqu'à $31^{\circ} \frac{1}{2}$. Le même capitaine a rencontré aussi d'immenses glaçons peu élevés au-dessus du niveau de la mer. Un voyageur qui se rendit, à la même époque, d'Angleterre à New-York, vit plus d'une centaine de ces îles de glace, dont plusieurs présentaient des formes bizarres. (*Annal. marit. et colonial* ; 1827, nos 10 et 11, p. 617.)

Le 28 avril 1828, le capitaine Jucometti, du brick d'Anvers l'*Éliza*, en doublant le cap de Bonne-Espérance, fit rencontre de 5 montagnes de glaces flottantes, qui présentaient l'aspect de clochers, et dont la hauteur pouvait être de 250 à 300 pieds. La mer se brisait contre ces énormes masses de glace, de manière à ce qu'on s'imagina d'abord qu'elles se trouvaient arrêtées et fixées par quelques bancs de sable inconnus; mais les sondes prouvèrent le contraire. Des rapports officiels, publiés en 1792, font mention de semblables îles de glace, vues, en 1789, par les $37^{\circ} 22'$ et les $42^{\circ} 50'$ de longit., et dont l'élévation au-dessus de la surface de la mer était estimée devoir être de 300 à

400 pieds. M. Jucometti rencontra ces montagnes de glace par les 37° 31' de latitude méridionale et les 18° 17' de longitude est de Greenwich, et il les dépassa à une distance d'un quart de mille. Après avoir quitté l'île de la Trinité, il eut constamment à lutter contre un courant qui portait dans la direction du nord ; direction qu'il attribue à la présence de ces masses de glace. Il regardait comme très-probable que ces îles flottantes atteindraient, avant de se fondre, les 34 ou 35° de latitude. (*Galign. Messenger*; 23 oct. 1828.)

351. ÎLE PITCAIRN. — (mer du Sud.)

Les lettres les plus récentes de l'île Pitcairn, reçues à Valparaiso, représentent cette petite colonie comme jouissant d'une tranquillité parfaite. Les productions actuelles du pays sont, le plantain, la banane, les noix de coco, le fruit-pain, la canne à sucre, les pommes de terre, le gingembre, et une sorte de plante, de laquelle on distille une liqueur spiritueuse. Le nombre des individus qui, dans l'origine, débarquèrent dans l'île, était de 28, dont neuf Anglais, provenant de l'équipage de la *Bounty*, et de 19 indigènes d'Otaheïte et de Tabouis, consistant en 9 hommes, 12 femmes et un enfant. Maintenant la population de l'île comprend 64 individus des deux sexes, Anglais, tant de naissance que d'origine, dont 28 hommes et 26 femmes, et 5 femmes natives d'Otaheïte. Un fait remarquable, c'est qu'aucun des individus qui abordèrent dans l'île avec Christian, et dont il n'en existe pas un seul vivant, ne mourut d'une mort naturelle ; chacun d'eux fit une fin tragique occasionnée, soit par l'assassinat, soit par d'autres espèces de délit, fruits des dissensions intestines de cette petite et naissante colonie. Les descendants de Christian sont représentés comme étant d'un très-beau sang : leurs traits, dit-on, décèlent fortement leur origine anglaise. La beauté de l'un d'eux, jeune fille appelée Marie Anne Christian, devenue presque proverbiale, lui a fait donner le surnom de « Fille des mers du Sud. » Les habitations de ces insulaires, qui ont trente pieds de profondeur sur douze de largeur, sont construites en planches. On a calculé que l'île est assez étendue pour subvenir pendant un siècle, par le moyen de la culture, et quelque soit l'accroissement de sa population, à l'alimentation de ses habitants. Dernièrement un Américain,

le seul étranger qui existe parmi eux , a débarqué dans l'île et s'y est fixé. Cet homme, charpentier de son métier, leur sera probablement de la plus grande utilité. Déjà il leur a enseigné les premiers élémens de l'art de bâtir, et ouvert une école pour l'instruction des enfans dans ces genres d'industrie. John Adams jouissait d'une bonne santé; mais il se ressentait un peu des infirmités de l'Age. Il manifestait le désir de revoir son pays natal. (*Hampshire Telegraph*. — *Calign. Messeng.*; Paris, 6 mars, 1829.)

TABLE

DES ARTICLES DE CE CAHIER.

Géographie et Statistique.

GÉOGR. ET STATIST. GÉNÉRALES.—Tableaux de la nature; A. de Humboldt. Trad. par Eyriès.....	257
Almanach de Gotha, pour 1829.....	1b.
<i>The Companion to the almanac</i> . Le Compagnon de l'almanach....	1b.
<i>Taschenbuch</i> , etc. Alman. pour la propagation des connais. géographiques.....	258
Rapport statistique sur les colonies; De Férussac.....	1b.
Sur la dispersion et le nombre des Juifs, etc.; Hassel.....	269
Notice sur les Juifs Karaites.....	271
FRANCE.—Le réveil du Spectateur français; Delacroix.....	275
Les lois rurales de la France, etc.; Fonnel et Rondonneau.....	277
Observations sur le Code rural; Gastebois.....	280
Questions commerciales; Rodet.....	281
Commerce du coton en France.....	290
Vente du pain à Paris.....	291
École centrale des arts et manufactures.....	293
I. Établissement du service philanthropique du ramonage.—II. Entretien sur l'établissement en faveur des jeunes ramoneurs.....	295
PAYS-BAS.—Prix moyens des grains à Bruxelles, depuis 1500; Quételet.....	297
État des Religions en Hollande.....	299
Description de la Maison de force de Gand.—Recherches historiq. sur Anvers.....	300
Commerce du Café à Anvers.—Annuaire du Limbourg.....	301
GRANDE-BRETAGNE.— <i>The Library of useful Knowledge</i> . Bibliothèque des connaissances utiles.....	302
Monnaies dans la Grande-Bretagne. — <i>The late crisis</i> , etc. Examen impartial de la dernière crise.....	306
Commerce du Coton dans la Grande-Bretagne.....	309
<i>Moral Statistics of the Highlands and Islands</i> , etc. Statistique morale de la Haute-Écosse, etc. — II. <i>Statement</i> , etc. Notes et observations sur les maîtres d'école d'Écosse.—III. <i>Considerations</i> , etc. Considérations sur le système des écoles paroissiales en	

Écosse, etc.; Th. Chalmers.— IV. <i>Statement</i> , etc. Notes sur l'expérience de l'Écosse, quant à l'éducation du peuple.— V. <i>Returns</i> , etc. Relevés officiels concernant l'éducation dans les paroisses d'Écosse, etc.....	309
SUÈDE.— Exposé de l'administration générale du royaume.....	315
Mouvement commercial en Suède.....	324
État de l'instruction publique en <i>id.</i>	325
Russie.— I. <i>On the designs of Russia</i> .— II. Des projets de la Russie; Évans. Trad. par Gauja.— III. <i>A few words</i> , etc. Quelques mots sur nos relations avec la Russie, etc.— IV. La Russie, etc.; Niel- lon-Gilbert.....	<i>Ib.</i>
I. État de la population en Russie.....	330
II. <i>Id.</i> de la Livonie.— III. <i>Id.</i> de Pakof.— IV. Mouvement de <i>id.</i> pour Riga.....	331
Sur le commerce des Arabes et des Perses avec la Russie; Rasmussen.	332
Commerce de la mer Noire.— I. <i>Notices</i> , etc. Documents sur ce com- merce et celui de la mer d'Azof; Will. Jacob.....	<i>Ib.</i>
II. Commerce de la <i>id.</i> (Notification).— III. Navigation de <i>id.</i> , etc.	335
Considérations sur la possibilité d'une communication par terre de la Russie avec l'Inde et la Chine.....	336
Constructions publiques en Russie.....	337
État général des Mines russes.....	338
I. État de l'or et du platine extraits de l'Oural.— II. Notice sur l'or, etc., de <i>id.</i>	339
Les Goukoules.....	340
Améliorations au Kamtschatka.....	341
Notes statistiq. sur St.-Petersbourg.— I. Association française de bienfaisance.....	<i>Ib.</i>
II. De l'ouverture d'un salon des arts à <i>id.</i>	342
III. Commerce de <i>id.</i> 1) — Notice sur <i>id.</i> 2) — <i>Id.</i> sur le mouvement commercial à <i>id.</i> 3) — Exportations des cuirs de <i>id.</i>	343
Statistique de Moscou.— I. <i>Oukazatiel gilitich</i> , etc. Indicateur des demeures et des édifices à <i>id.</i> ; Sokolof.....	344
II. Guide de l'Université de <i>id.</i> — III. <i>Catologus prælectionum in uni- versitate</i> , etc., pour 1825.— IV. <i>Id.</i> pour 1826.....	346
V. Ouverture de l'Institut technologique à Moscou.....	347
VI. Établissement d'une maison de travail pour les filles pauvres, à <i>id.</i>	349
VII. Hospice pour les maladies des yeux, à <i>id.</i>	351
ALLEMAGNE.— <i>Geogr. statist. Darstellung</i> , etc. Exposé géogr. statist. des États de la Confédération germanique; A. Fr. G. Crome. IV ^e vol.	352
<i>Ueber den neuesten Zustand</i> , etc. Sur l'état de la législation crimi- nelle en Allemagne; Mittermaier et Stübel.....	353
Des causes qui nuisent au commerce d'exportation en Allemagne...	354
I. Projet d'institution pour les domestiques; Haerlin.— II. Maison des pauvres pour la Westphalie prussienne.— III. Rapport sur l'Institut de Berlin pour l'éducation des enfants négligés.....	355
ESPAGNE.— <i>Balanza del Comercio</i> , etc. Balance du Commerce de l'Espagne, en 1826.....	360
Mouvement du port de Bilbao.....	362
<i>Id.</i> du port de Santander.— Exportation des farines pour Cuba.....	363
Ouverture du cours d'agriculture pour 1829, à Madrid.....	364
Travaux publics à Séville.....	<i>Ib.</i>
ASIE.— Pont de bateaux sur le Tigre à Bagdad.....	365

Sur l'état actuel de plusieurs villes et principautés de l'Asie centrale.	366
I. Missions et conversions dans l'Inde. — II. Erreurs de l'abbé Dubois.	374
Puits de sel et de feu en Chine.	375
Sur les cultures du Sénégal. — Lettres à M. de Férussac, etc.	382
Les Noirs soldats à Madagascar.	385
Notes sur les possessions portugaises en Afrique.	386

Économie publique.

Politique des nations; De Theis.	387
Système de finances, etc.; Desaubiez.	289
Réflexions sur les écoles d'enfans; E. Diodati.	390
I. Considérations sur les principes fondamentaux de l'économie politique, etc. — II. Nouvelle théorie de la balance du commerce; N. Démidof.	392
III. Considérations sur la théorie des capitaux; <i>id.</i>	393
Guide des avocats; P. Ivanof. — Essai sur le commerce maritime des Neutres.	394
<i>Zusätze</i> , etc. Additions aux idées sur la politique et le commerce des Anciens; Heeren.	396
Aperçu statistique sur la quantité des céréales entreposées en Europe; Moreau de Jonnés.	397
Observations, etc. Remarques sur les avantages de la culture des terres ingrates par les pauvres; Will. Jacob.	400
Du monopole dans les arts industriels; Bidault.	404

Voyages.

Résumé des voyages anglais aux mers polaires; Ed. Sabine.	407
Voyage agronomique en Auvergne; De Pradt.	413
Voyage en Provence; S. Martin.	422
Voyage aux Pyrénées; J. Hardy.	425
Visite et ascension au sommet du Mont-Blanc; Sherwill, Clark, Markam (articles 338-334).	426
Souvenirs d'Italie: Voy. de Naples à Amalfi.	427
Voyage à Tivoli.	428
Voyage de l'empereur Alexandre à Caïana (Finlande).	431
Fragmens des mém. d'un voyageur dans le sud-est de la Russie; Netchaief.	432
Extrait d'une lettre du Brésil, écrite par un botaniste allemand.	433
Extrait de la partie inédite du voyage aux Antilles, de M. Leblond.	440

Mélanges.

Programme d'un prix de 1500 fr. pour le meilleur Mém. en faveur de la liberté de l'enseignement.	446
Académie des sciences (<i>Séance</i> du 11 nov. 1828).	447
Société de Marseille pour la propagation de l'instruction.	448
Mélanges scientifiques de Malte-Brun; Nachet.	449
Manuscrit de M. Barbié Dubocage sur l' <i>Argolide</i> .	450
Fenilles destinées à faire connaître le monde et les hommes (en allemand).	<i>ib.</i>
Société prussienne pour l'amélioration des prisons.	451
Nouvelles découvertes: Rapport du cap. Longueville.	<i>ib.</i>
Glaces flottantes.	452
Sur l'île Pitcairn (mer du Sud).	453

BULLETIN

DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES, ÉCONOMIE PUBLIQUE; VOYAGES.

GÉOGRAPHIE ET STATISTIQUE.

352. **PRÉCIS DE LA GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE**, ou Description de toutes les parties du monde, sur un plan nouveau, d'après les grandes divisions naturelles du globe; précédé de l'Histoire de la Géographie chez les peuples anciens et modernes, et d'une Théorie générale de la géographie mathématique, physique et politique; et accompagné de cartes, de tableaux analytiques, synoptiques et élémentaires, et d'une table alphabétique des noms de lieux; par M. MALTE-BRUN. Tom. VII^e, in-8° de 793 p.; prix, 10 fr. Paris, 1828; Aimé-André. (Voy. le *Bullet.*; Tom. XIII, n° 269).

Lorsqu'à la fin de 1826, la mort frappa Malte-Brun, on dut craindre que son ouvrage ne fût pas continué. Alors 6 volumes seulement avaient paru, et les nombreux souscripteurs du *Précis de la géographie universelle* purent penser que cet ouvrage ne serait pas achevé, ou que s'il l'était, on ne retrouverait pas dans les derniers volumes cet intérêt puissant, cette variété de connaissances, cette élégante originalité de style qui avait assuré le succès des premiers. Le septième volume a paru il y a quelque mois, et les craintes ont dû se dissiper au moins en partie: on sait maintenant que l'ouvrage sera terminé; mais cette suite est-elle digne du commencement, est-elle digne du géographe célèbre dont la mort se fait encore si vivement sentir? c'est ce que l'examen des savans et le jugement du public apprendront avec le temps; car un ouvrage de ce genre n'est pas jugé du premier coup.

Un avis de l'éditeur, placé en tête de ce volume, annonce qu'on a suivi le plan tracé par Malte-Brun, et qu'on s'est servi des matériaux trouvés après lui. Nous reconnaissons volontiers

que le plan de Malte-Brun n'a pas subi de modifications, et peut-être aurait-on pu adopter, en quelques points, un ordre plus méthodique que celui dont il a souvent donné l'exemple. Si, dans le Tome VI, il a séparé par la description de la Russie d'Europe et par celle du royaume de Pologne, l'histoire de 2 provinces qui appartiennent à la monarchie autrichienne, la Hongrie et la Galicie, et s'il a rendu ainsi l'étude de l'empire autrichien difficile à suivre et à compléter, ce n'était pas une raison pour morceler la description de la Suisse, et pour placer dans l'histoire de la Prusse celle du canton de Neuchâtel, qui devait bien plutôt rester avec son numéro d'ordre dans la série des 22 cantons. Il est sans doute bien difficile, dans une géographie universelle, de concilier et les exigences passagères des circonscriptions politiques, et les exigences bien autrement puissantes qui naissent de la configuration même des lieux; il doit toujours en résulter ou des omissions ou des répétitions, et l'on peut dire que le Précis de Malte-Brun est, sans contredit, celui de tous les traités de géographie où l'on a su éviter cet écueil avec le plus de bonheur et de talent, le seul peut-être où l'auteur a su se tenir également éloigné de la sèche monotonie des dictionnaires, et de la stérile élégance des descriptions pittoresques.

Malte-Brun avait-il, comme l'annonce son éditeur, laissé un grand nombre de matériaux? Nous sommes disposés à en douter. Ceux qui ont servi à composer le Tome VII, ont été, en grande partie du moins, recueillis dans des ouvrages, dans des recueils, dans des écrits politiques qui n'ont paru que depuis sa mort. Il est plus que probable, par exemple, que Malte-Brun ignorait la division actuelle de la Saxe ducale, nécessitée par l'extinction de la maison de Gotha, et qui n'admet plus aujourd'hui que deux principautés, celle de *Saxe-Meiningen*, et celle de *Saxe-Altenbourg*, au lieu de 5 qui existaient en 1825 (p. 262). Ces renseignemens sont tirés du manuscrit de l'ouvrage de M. Balbi, intitulé : *Balance politique du globe*, et ils étaient inconnus aux auteurs de l'*Abrégé de géographie moderne* de Pinkerton, MM. Walckenaer et Eyriès qui, en 1827, ont conservé l'ancienne division.

Il est certain aussi qu'une foule d'autres détails pleins d'intérêt ne pouvaient se trouver parmi les matériaux de Malte-

Brun. Tous les emprunts faits à la *Balance politique du globe* (pag. 327), et les renseignemens puisés dans le voyage en Italie et en Sicile, de M. Simond, ouvrages qui ne parurent qu'en 1828, indiquent assez qu'une autre main a complété les premières recherches de Malte-Brun. Il en est de même des calculs sur la population de la Bavière, qui sont fondés sur des relevés de 1827 (p. 361); de l'abolition dans ce pays des maîtrises et des jurandes, qui ne fut décrétée qu'en 1827, et qui se trouve mentionnée dans le Précis (p. 359); d'un extrait du discours de la couronne de Bavière, à l'ouverture de la session de 1828 (p. 365); d'une foule de renseignemens empruntés à des ouvrages périodiques allemands, qui n'ont paru qu'en 1826 et 1827 (p. 381); d'un tableau des journaux publiés en Allemagne, en 1827 (p. 533); enfin des nombreux détails qui ont été tirés, pour la description de l'Autriche, de l'*Alphabetisch-topographisches Postreise-Handbuch*, de Thielen, qui ne parut à Vienne qu'en 1827 (p. 520). Il résulte donc évidemment de ces rapprochemens qu'il serait facile de multiplier à l'infini, que non-seulement les matériaux de Malte-Brun sont loin d'avoir suffi, mais même que ceux qu'il peut physiquement avoir rassemblés ne forment qu'une faible partie du Tome VII du Précis; il en résulte aussi qu'un autre a concouru à la rédaction de ce volume, et n'a pas reculé à l'idée d'être le continuateur de Malte-Brun. Examinons rapidement comment ce *continuateur* a su remplir la tâche qu'il s'était imposée. Pour qui connaît l'ensemble du Précis de la géographie universelle, il sera facile de voir que dans ce volume, tout ce qui tient à l'histoire naturelle, et spécialement aux questions géologiques, est traité avec bien plus de netteté, bien plus d'étendue, bien plus de talent que dans les volumes précédens. Le sol de la Bavière, par exemple, est décrit de manière à indiquer dans l'auteur de cette description des connaissances plus positives à cet égard. Le *continuateur* a joint à l'histoire physique de chacune de ses chaînes de montagne, l'indication des principales roches que l'on y rencontre; sa description des terrains calcaires que l'on trouve au nord et au sud du Danube, celle des ossemens fossiles qui gissent, soit dans les terrains d'alluvion, soit dans les cavernes, et notamment dans celle de *Gailenreuth*, sont intéressantes et dévoilent un homme bien au courant de la science.

On peut citer encore à l'appui de cette opinion, l'histoire géologique de la Bohême, l'hypothèse de l'existence d'une *caspienne* au milieu des montagnes qui entourent ce pays, la description des divers terrains, des roches, des volcans qu'on y trouve; on peut citer aussi les détails géologiques sur l'Illyrie, et la description des deux fameuses cavernes d'*Adelsberg* et de *Magdalena*, enfin l'explication tout-à-fait raisonnable d'un fait qui semblait incroyable, les traces de *Pholades* au pied des colonnes de l'ancien temple de Sérapis, à Pouzzole. Ce phénomène de mollusques marins creusant les colonnes d'un temple, ne pouvait, disait-on, s'expliquer qu'en admettant une grande submersion de cette partie de l'Italie; mais rien dans nos temps historiques n'annonce cette grande révolution physique, tandis que plusieurs faits semblent indiquer que ce terrain a servi de lit à un lac salé, et il n'en faut pas davantage pour rendre raison de l'existence des *Pholades*. Toute cette partie physique, si complète dans le Tome VII, n'a pourtant pas une étendue trop grande, et le continuateur a su se renfermer dans de justes limites, et conserver aux autres parties de sa narration un espace toujours proportionné à leur importance.

Nous pensons aussi qu'on remarquera dans ce volume un bien plus grand nombre de détails que dans les précédens. Ainsi, jamais le *continuateur* n'a négligé d'indiquer quand une ville nouvelle est bâtie sur les ruines d'une ville ancienne; il a toujours joint à la description de chaque ville, une liste des hommes célèbres auxquels elle a donné le jour; il a décrit dans chaque pays un plus grand nombre de lieux, et n'a réellement omis que ceux qui ne présentaient aucun intérêt; enfin, il a donné à ses tableaux statistiques plus d'étendue que ne l'avait fait Malte-Brun, et y a constamment ajouté une foule de détails qu'on négligeait naguères encore, mais auxquels on ajoute aujourd'hui une très-grande importance: tels sont les chiffres qui indiquent le nombre des écoles et des enfans qui les fréquentent, celui des établissemens de bienfaisance, la quotité des budgets et des dettes publiques, etc. Aussi ce volume a-t-il reçu un accueil très-favorable; les nombreux souscripteurs du Précis ont eu, en le lisant, la double certitude, et que l'ouvrage serait continué, et qu'il serait continué avec talent. Il en est plus d'un qui en ont témoigné leur satisfaction à l'éditeur, et

nous le félicitons sincèrement d'avoir pu rencontrer un *continuateur* consciencieux et capable (1).

Quant au style de ce livre, il nous a paru tout-à-fait convenable; moins original que celui de Malte-Brun, il est toujours simple, clair et précis. D. . . z.

353. PETITE GÉOGRAPHIE MÉTHODIQUE, destinée aux enfans du premier âge et aux écoles élémentaires; par M. A. MEISSAS, élève de l'abbé Gauthier, et M. A. MICHELOT, chef d'institution, élève de l'École polytechnique; ouvrage adopté par l'Université royale de France. In-18 de ij et 64 p.; prix, cart., 75 c., broché, 60 c. Paris, 1828; Baudouin frères.

C'est un abrégé de la géographie des mêmes auteurs que nous avons signalée à l'estime publique (Voy. le *Bullet.*; Tom. XII, n° 193); il est destiné aux écoles primaires et aux jeunes enfans. La modicité du prix de ce petit traité, et son exécution, justifient une semblable destination.

354. DICTIONNAIRE GÉOGRAPHIQUE UNIVERSEL DE VOSGIEN, totalement refondu et mis au niveau de la science moderne: purgé de plus de 500 doubles emplois, articles imaginaires, etc, et augmenté d'environ 10,000 articles: contenant entre autres détails, selon un ordre systématique et un plan uniforme, et avec l'orthographe véritable des noms propres, *la description abrégée des grandes régions physiques, des empires, des provinces, des villes, des fleuves, des mers, des chaînes de montagnes, etc.; les divisions et subdivisions les plus remarquables des temps passés et la division actuelle; les positions et les distances, la population, la superficie par lieues et milles carrés; les revenus et la dette, les forces militaires, les religions et le gouvernement, etc.; et pour la France spécialement, les nouvelles divisions administrative, législative, militaire, judiciaire, etc.; avec un tableau synoptique par département et 4 appendices; savoir: un précis abrégé de géographie; un vocabulaire polyglotte des syllabes, racines ou mots usités en lieux divers dans la composition des noms propres géographiques; 3° une chronologie de la science géographique; 4° une table des renvois pour toutes les variantes in-*

(1) Les journaux allemands ont signalé dans ce 7^e volume plusieurs erreurs relatives à l'Allemagne. On fera bien de les corriger par errata dans le 8^e volume.

troduites dans les désignations géographiques, etc.; par V. PARISOT, élève de l'École normale. Av. 7 cartes nouvelles dressées par M. DUFOUR, géographe. Livrais. 1 à 6. In-8°; prix, 1 fr. 25 cent. la livr., 1 fr. 40 av. carte color. Paris, 1828; Baudouin frères, éditeurs.

Nous pourrions d'abord demander à l'auteur de ce nouveau dictionnaire, à quoi bon rattacher au nom de Vosgien un ouvrage nouveau, totalement refondu, corrigé et grandement augmenté, et qui, au fond, ne ressemble guère au dictionnaire publié pour la première fois en 1747, par Ladvocat, sous le nom emprunté de Vosgien, comme le dit très-bien M. Parisot dans sa préface. Acquiert-il de cette espèce de parenté que l'on veut lui donner, quelque droit à l'estime publique, à la confiance des personnes qui cherchent un bon dictionnaire géographique? il est permis d'en douter. Il eût autant valu l'annoncer pour ce qu'il est, un dictionnaire nouveau et très-nouveau; car il contient autant d'articles que tous les autres, et coûte très-peu. C'est en effet, par le temps qui court, un petit phénomène, qu'une livraison d'un dictionnaire à deux colonnes, au prix de 1 fr. 25 c. On aura ainsi un volume de 6 à 700 pag. pour 7 fr. 50 c., tandis qu'un mince in-8° ordinaire coûte souvent ce prix. On ne peut s'attendre au reste à trouver beaucoup de détails sur chaque lieu: il eût fallu tripler le nombre des livraisons; cependant il est certain que l'auteur a pu réunir dans ce volume, et pour chaque article, les données générales les plus essentielles, et qu'en affirmant qu'on ne lui contestera ni *patience* ni *conscience*, il n'est point avantageux. Ce dictionnaire nous paraît parfaitement remplir son objet, et mériter d'être distingué pour l'usage ordinaire. D.

355. VERGLEICHENDES WOERTEBUCH, etc. — Dictionnaire comparatif de la géographie ancienne, du moyen âge et moderne; par MM. BISCHOFF et J. H. MÜLLER. In-8°. Gotha; 1829.

Feu M. Bischoff était occupé de la rédaction de cet ouvrage, dans lequel il comptait donner, non-seulement les noms géographiques qui se trouvent dans la Bible et dans les auteurs classiques, mais aussi ceux qu'on rencontre dans les auteurs grecs et latins du moyen âge. Sa mort, arrivée en 1827, l'a empêché d'achever ce travail important, et l'ouvrage qu'il avait conduit jusqu'à la moitié, a été achevé par M. Müller.

Ce dictionnaire contient 28,000 articles. Il est suivi d'une table qui donne les synonymes géographiques de l'antiquité, du moyen âge et de nos jours. Cette table est de 6,000 articles. Ce qui donne un prix particulier à ce grand travail, c'est l'indication exacte des sources dans lesquelles les auteurs ont puisé.

356. GENEALOGISCH-HISTORISCH-STATISTISCHER ALMANACH.— Almanach généalogique, historique et statistique; par le D^r G. HASSEL. 6^e année. 572 et 148 pag. in-18. Weimar, 1829; Comptoir d'industrie.

Nous annonçons le 6^e et dernier volume de l'Almanach de Hassel, géographe laborieux, qui a été récemment enlevé à la science. Ce volume est au reste rédigé sur le même plan, et contient en grande partie les mêmes matières que celui dont nous avons rendu compte l'année dernière. On y trouve une généalogie détaillée des familles régnantes, avec des notes de statistique sur les états où elles règnent; l'Allemagne occupe une grande place dans cette généalogie; non-seulement les familles régnantes, mais encore les familles nobles, dites médiatisées, c'est-à-dire qui autrefois jouissaient des droits de souveraineté dans leurs terres, y sont énumérées par lignes et branches, sans qu'un seul individu soit oublié. L'auteur a poussé ses recherches généalogiques jusqu'en Asie et en Afrique, et il a soigneusement indiqué la généalogie des familles régnantes sur lesquelles il a pu se procurer quelque renseignement. Il termine par un aperçu chronologique des principaux évènements de l'histoire, depuis le commencement de l'ère, c'est-à-dire depuis le déluge jusqu'à l'année 1828; il ajoute une espèce de chronique de l'année dernière. Cette partie n'est pas la meilleure du livre; mais elle a son utilité.

Les notes de statistique ajoutées à la généalogie de la dynastie de chaque état ont pour objet la population, la superficie de la contrée, l'énumération des principales villes, l'état militaire, l'instruction, les finances, la proportion entre les sectaires des divers cultes, etc. Plusieurs de ces données ne peuvent être qu'approximatives: Hassel se tenait au courant des mouvemens et des progrès de la statistique; mais il a pu lui échapper quelques erreurs. Dans un tableau sommaire mis à la fin de la partie généalogique, l'auteur récapitule la population et

l'état financier et militaire de tous les états de l'Europe. Tout à la fin de la liste de 57 états (y compris St.-Marin, Cracovie, etc.), nous voyons figurer un état auquel on n'avait pas jusqu'à présent fait l'honneur de le mettre au rang des états souverains de l'Europe; c'est le pays de Bentinck, dont la superficie est de 1,20 mille géograph., et la population de 2,900 ames.

Il est probable que, malgré la mort de Hassel, cet almanach sera continué; nous engageons le rédacteur futur à se tenir bien au courant des publications officielles relativement à la statistique des états.

D—G.

357. **ALMANACH DU COMMERCE DE PARIS**, des départemens de la France et des principales villes du monde, contenant : 1° La Statistique élémentaire, revue chaque année, des 86 départemens de la France, considérés sous les rapports topographique, agricole, industriel, commercial et administratif; 2° Une revue statistique commerciale sommaire des principaux États des cinq parties du monde; 3° La Nomenclature d'environ cent mille raisons de commerce dont, près de moitié, avec adresses vérifiées à domicile des fabricans, manufacturiers, commerçans et principaux habitans de la capitale et des principales villes; 4° Une Table géographique des 5,500 localités comprises dans l'Almanach; 5° Une table très-détaillée des matières; par Séb. BOTTIN, chev. de la légion d'honneur, ancien administrateur, etc. Ann. 1829; prix br., 12 fr.; relié, 14 fr. La publication de 1830 sera la 33°.

Ce livre, dont l'Académie des Sciences de l'Institut a honorablement distingué la partie statistique, dans sa séance publique du 7 juillet 1824 (par une médaille d'or), remplit toujours mieux chaque année le cadre qui se trouve tracé dans son titre. On peut prédire que si M. Bottin, qui est auteur d'un des premiers almanachs de la statistique de la France, continue à lui donner toujours autant de soins, son *Almanach du Commerce* deviendra un livre plus qu'eupéen; car il sera indispensable même aux nouveaux États américains à cause de leurs rapports commerciaux avec l'Europe.

358. **SPECIMEN GEOGRAPHIE PHYSICÆ COMPARATIVÆ**; auctore D^r Joach. Fred. SCHOUW, in universit. havniensi botanices prof. 65 pag. in-4°, avec 3 pl. lithogr. Copenhague, 1828; imprim. de Schultz.

M. Schouw trouve les Manuels de géographie mal conçus, en

ce qu'ils font à peine connaître la terre, ce qui est ou devrait être pourtant leur but, et qu'ils chargent la mémoire des élèves de noms et de circonscriptions politiques, réunissent sous un point de vue des contrées entièrement distinctes (par exemple le Danemark, et ses colonies en Asie et en Afrique), et en séparent d'autres que la nature a réunies. M. Schouw ne nie pas l'existence d'ouvrages spéciaux sur la géographie physique; mais selon lui, ils ne contiennent que des élémens, et ils comparent rarement les faits isolés sur le globe. Assurément il y a du vrai dans le blâme que M. Schouw déverse sur les géographies élémentaires; cependant il faut tenir compte aux auteurs de la nécessité dans laquelle ils se trouvent, de resserrer beaucoup les matières qu'ils ont à traiter, et de donner la préférence aux notions qui sont le plus indispensables aux élèves. Certes, le spectacle de la nature est plus beau et plus étonnant que l'ouvrage des hommes; mais pour les diverses conditions de la vie sociale, la connaissance du dernier est plus urgente; la constitution du sol de la France est mille fois plus intéressante que la division du royaume en départemens et en arrondissemens: cependant il est indispensable de connaître cette division, quelque soit l'état que l'on embrasse; la connaissance de la constitution du sol est plutôt du ressort de la carrière scientifique. Voilà, je crois, ce que l'on peut dire à l'excuse des rédacteurs des manuels de géographie. Lorsque la science sera parvenue à réduire les notions physiques à quelques principes, il sera peut-être plus facile de combiner la connaissance du globe et celle des états; et d'accorder à l'une et à l'autre partie l'attention et la place qu'elles méritent dans les manuels de géographie.

M. Schouw a voulu sans doute montrer par son *Specimen*, comment il faut, ou comment on peut comparer les divers faits de même nature observés sur le globe: il a choisi à cet effet la comparaison des Alpes, des Pyrénées et des monts de la Scandinavie. Il a visité lui-même les Alpes, depuis la Carniole jusqu'au mont Cenis; il a visité également une partie considérable des monts scandinaves. Il ajoute au surplus une liste d'ouvrages qu'il a consultés pour chacune des trois chaînes de montagnes.

Passant ensuite à la comparaison même des 3 chaînes, l'auteur en détermine d'abord la position; les Pyrénées se trou-

vent entre 42 et $43\frac{1}{2}^{\circ}$ de latit. septentr., les Alpes entre $43\frac{1}{2}$ et 48 , les montagnes de la Scandinavie entre 58 et 71° . Les Alpes et les Pyrénées sont donc à une distance presque égale entre l'équateur et le pôle septentrional; les monts scandinaves s'avancent jusqu'au cercle polaire; d'ailleurs les Pyrénées n'occupent guère plus d'un degré de latitude, les Alpes en occupent $4\frac{1}{2}$, les monts scandinaves 13. Il est évident que ces derniers doivent présenter une plus grande variété de température, et avoir en général un climat bien plus froid. A l'égard de la longitude, les Pyrénées s'étendent de 16 à 21° , les Alpes de $22\frac{1}{2}$ à 35 , et les monts scandinaves de $22\frac{1}{2}$ à 48° méridien de l'île de Fer. M. Schouw détermine de plus la position de ces chaînes par rapport à la mer, leur étendue superficielle et leur direction. Il donne ensuite des tables des hauteurs, en indiquant les auteurs ou les ouvrages qui les ont publiés. Dans les montagnes de la Scandinavie, l'auteur signale entre autres les hauteurs suivantes :

Sulitelma.....	5,800 p.
Areskutan.....	4,500
Syltop.....	5,500
Tronfield.....	5,300
Sneehætten.....	7,100
Pikhætten.....	6,400
Lodalskaabe.....	6,200
Lomseg.....	6,200
Nordre Skagestaelting...	7,100
Soendre id.....	7,600
Koldeting.....	6,800
Mugnafield.....	6,800
Justedalsbrøe.....	6,000
Suletind.....	5,500
Hallingjoekel.....	5,400
Harteig.....	5,200
Folgefond.....	5,000
Gousta.....	5,800

L'auteur indique ensuite les principaux cols de ces montagnes; il n'en cite que 2 qui dépassent une élévation de 4,000 pieds, savoir : le col entre Lom et Justedal 4,200, et celui de Soelhæfond 4,400 p. Voici comment M. Schouw établit en nombres ronds les hauteurs moyennes des ramifications de cette chaîne.

Montagnes de la Laponie septentrionale.

	hauteur moyenne.	cimes les plus élevées.
Entre Varangerfjord et Alten.....	1000—1500 p.	} 3000—4000 p.
Alten et Torned-trask.....	1500—2000	

Montagnes de la Laponie méridionale.

Entre Torned-trask et Jankarensoupts.....	2000—3000	5000—6000
le Kiclen, entre Jankarensoupts et Sylfield...	1500—2000	3000—4000
le Dovre.....	2500—3500	5000—7000
le Langfield et le Sognesfield.....	4000—5000	6000—7600
le Filefield.....	3500—4000	5000—6000
le Hardangerfield.....	4000—5000	5000—5200
le Valtendalsfield.....	3000—4000	3000—4000
le Jogle et le Byklefield.....	1500—3000	1500—3000

M. Schouw donne ensuite les hauteurs des pics et cols des Alpes et des Pyrénées; de la comparaison des 3 tableaux, il tire les conclusions suivantes : 1° les cimes des Alpes surmontent celles des Pyrénées de 4,000 pieds, et celles de la Scandinavie de 7,000; ainsi les plus hautes cimes des monts scandinaves n'atteignent qu'à la moitié de la hauteur des Alpes. 2° L'élévation de la chaîne est à sa longueur comme 1 à 117 dans les Pyrénées, comme 1 à 231 dans les Alpes, et comme 1 à 721 dans la Scandinavie. 3° Dans les Alpes, les cimes les plus hautes dépassent les ports ou cols beaucoup plus que dans les 2 autres chaînes. 4° Les montagnes de la Scandinavie atteignent la plus grande élévation dans leur partie méridionale, les Alpes dans leur partie occidentale; dans les Pyrénées, les plus grandes élévations se trouvent presque au milieu; seulement elles se rapprochent un peu de l'extrémité occidentale.

De là, l'auteur passe aux pentes et versans; il compare les vallées, lacs et fleuves. Nous signalons dans ce parallèle un tableau des lacs des monts scandinaves, avec indication de leur hauteur. A l'égard de la géologie des 3 chaînes, l'auteur avoue qu'il manque encore beaucoup de renseignemens pour que l'on puisse déterminer la constitution géognostique de ces masses. Dans les montagnes scandinaves on ne trouve pas de roches secondaires; le gneis et le schiste micacé y sont communs; les eaux thermales y manquent. Pour le climat, il rapporte les observations isolées qui ont été faites non-seulement sur les montagnes, mais aussi dans les contrées qui les avoisinent. Les Pyrénées n'ont presque pas de glaciers; dans les Alpes, la limite inférieure de la glace perpétuelle descend à 3,000 pieds, dans la Scandinavie méridionale à 1,000, et dans la Laponie septentrionale elle descend même jusqu'au niveau de la mer. La ré-

gion alpine est à peu près la même dans les 3 chaînes. Les arbres s'arrêtent dans la Scandinavie à 3,300 et même à 1,500 pieds, dans les Alpes à 6,200 et 5,600, dans les Pyrénées à 6,900 et 6,500; les céréales disparaissent dans la Scandinavie (sous 60° - 61° de latit.) à 2,000 p., et sous 70° de latit. la limite est au niveau de la mer; dans les Alpes septentrionales elles finissent à 3,400, et dans les méridionales à 4,500; dans les Pyrénées septentrionales à 4,900; dans les Pyrénées méridionales à 5,200. Quant aux différences dans le règne animal, elles sont peu importantes. Les peuples enfin qui habitent les 3 chaînes montrent des différences de caractère; mais cette diversité ne pourrait s'expliquer par des renseignements physiques. Les 3 planches qui accompagnent ce mémoire intéressant, contiennent des échelles comparatives des hauteurs. D—c.

359. GUIDE DES MARINS DANS LA NAVIGATION NOCTURNE LE LONG DES CÔTES, ou Description générale de tous les Phares, Fanaux et autres Remarques, élevés sur les côtes maritimes de toutes les nations du monde, pour la sûreté de la navigation, d'après les descriptions inédites les plus récentes; par M. COULIER, auteur des Tables géonomiques des principales positions du globe, etc. In-8°. Paris, 1829; Hector Bessange. (Sous presse.)

360. DICTIONNAIRE GÉNÉRAL DES COMMUNES DE FRANCE ET DES PRINCIPAUX HAMEAUX QUI EN DÉPENDENT, etc. 3^e édit., revue, corrigée sur des documens authentiques. 1 vol. in-8° de tableaux, 675 p.; prix, 8 fr. Paris, 1829, au bureau de l'Almanach du Commerce, rue J. J. Rousseau, n° 20. (Voy. le *Bullet.*; Tom. VI, n° 222.)

La première édition de ce livre utile a paru en 1818, elle ne contenait alors que 3 colonnes, indiquant *la commune*, *le chef-lieu d'arrondissement*, *le chef-lieu du département*. Un chiffre placé après le nom de la commune faisait de plus connaître la distance au chef-lieu de sous-préfecture. Le nombre total des localités comprises dans cette première édition ne dépassait pas 35,000; il est aujourd'hui de 43,500, dont 39,300 communes-mairies et 4,200 hameaux. Cet accroissement notable qui se remarque dans les 2^e et 3^e éditions, n'est pas la seule améliora-

tion que le Dictionnaire des Communes doive aux soins de M. Bottin; il les a de plus enrichies d'une 4^e colonne de la plus grande utilité; celle dans laquelle on voit, d'un coup-d'œil, les lieux qui ont bureau de poste aux lettres, relais de poste aux chevaux, et, pour les communes qui ne possèdent pas de boîtes de poste aux lettres, l'indication des bureaux qui les desservent. Sous ces derniers rapports surtout, le Dictionnaire des Communes convient aux administrateurs, aux notaires, avoués, huissiers, et aux personnes qui sont dans le commerce, dans les affaires, etc. On ne peut que savoir beaucoup de gré à M. Bottin pour les soins qu'il apporte à améliorer successivement un ouvrage de cette nature, dont le mérite consiste à être complet et très exact, et dont l'utilité est évidente pour presque tout le monde.

361. **MANUEL DU JURÉ**, ou Exposition des principes de la législation criminelle, dans ses rapports avec les fonctions de juré, et Commentaire de la loi du 2 mai 1827 sur l'organisation du jury, et des articles du Code d'instruction criminelle qui traitent de l'examen et du jugement par jurés; par Victor GUICHARD et J. J. DUBOCHET, av. à la Cour roy. de Paris. 2^e édit. mise en rapport avec la loi du 22 juillet 1828. In-8^o de xiv et 495 pag. Paris, 1829; Sautelet et comp. (Voy. *Bullet.* d'avril 1828, n^o 196, l'annonce de la première édit. de cet ouvrage.)

362. **I. HISTOIRE DU DROIT MUNICIPAL EN FRANCE**, sous la domination romaine et sous les trois dynasties; par M. RAYNOUARD, de l'Institut de France, etc. 2 vol. in-8^o de XLVIII-351 et 399 pag.; prix, 14 fr. Paris, 1829; Sautelet et comp^e.

363. **II. HISTOIRE CRITIQUE DU POUVOIR MUNICIPAL**, de la condition des cités, des villes, des bourgs, et de l'administration comparée des communes en France, depuis l'origine de la monarchie jusqu'à nos jours; par M. C. LEBER, chef du bureau du contentieux des communes au ministère de l'intérieur. In-8^o de 630 p.; prix, 8 fr. Paris, 1828; Audot.

364. **III. HISTOIRE DES COMMUNES DE FRANCE**, et Législation municipale, depuis la fin du XI^e siècle jusqu'à nos jours, dédiée aux deux Chambres; par P. J. S. DUFREY (de l'Yonne).

1 vol. in-8° de xx et 332 pag.; prix, 5 fr. 50 c. Paris, 1828; Gœury.

365. IV. HISTOIRE DE L'ADMINISTRATION LOCALE, ou Revue historique des divers changemens survenus dans l'organisation administrative des villes et communes, des provinces et départemens, depuis le commencement de la monarchie jusqu'à l'avènement de S. M. Charles X, œuvre posthume de M. le Baron C. F. E. DUPIN, conseiller maître en la Cour des Comptes, ancien préfet des Deux-Sèvres, etc., précédée d'une Notice biographique sur l'auteur par son fils, et d'une Préface, par M. DUPIN aîné, avocat, membre de la Chambre des Députés. In-8° de xi et 337 p. Paris, 1829; Baudouin.

366. V. ÉTAT DU POUVOIR MUNICIPAL ET DE SES VARIATIONS, depuis la restauration jusqu'au 28 février 1828, et Examen de quelques questions élevées sur l'organisation de ce pouvoir; par M. CAONIER, membre du Corps municipal de Paris. In-8° de 439 p.; prix, 6 fr. Paris, 1829; Delaforest.

367. VI. TABLEAU HISTORIQUE ET CRITIQUE DES COMMUNES FRANÇAISES, depuis leur établissement jusqu'en 1829; par Ad. FLINIAUX et Alc. WILBERT, avocats. 1 feuille; prix, 4 fr. Paris, 1829; Bénard. (Extr. d'un *Atlas* inédit sur l'organisation politique de la France.)

368. VII. DES COMMUNES ET DE L'ARISTOCRATIE; par M. DE BABANTE, pair de France. Nouv. édit. rev. et aug. In-8°. Paris, 1828; Ladvocat.

369. VIII. DU POUVOIR MUNICIPAL ET DE LA POLICE INTÉRIEURE DES COMMUNES; par M. le président HENRIOT DE PANSEY. 2^e édit. In-8° de viij et 355 p. Paris, 1824; Théophile Barrois père.

370. IX. DE LA NÉCESSITÉ URGENTE ET DES MOYENS LÉGAUX de mettre le régime municipal et communal en harmonie avec la Charte constitutionnelle; par M. DU MIRAL, ancien magistrat. Vu, corrigé et approuvé par M. DUPIN aîné, avocat et député. Publié par M. BIRET, ancien magistrat. In-8° de 183 p. Paris, 1827; Tournachon. (Voy. le *Bullet.*; To. XIII, n° 230.)

371. X. DE L'ORGANISATION DES COMMUNES, et du Pouvoir municipal selon la Charte; par M. P. DESSAURET, avocat à St.-Flour (Cantal). In-8° de 11 et 232 p.; prix, 3 fr. 50 c. Paris, 1828; Dentu.
372. XI. DE L'ADMINISTRATION DÉPARTEMENTALE ET MUNICIPALE, ou Projet d'institutions administratives mises en harmonie avec la Charte constitutionnelle et les lois des élections et du jury; par M. BOYARD, conseiller à la Cour royale de Nancy. 2^e édit. In-8° de 2 feuilles $\frac{1}{4}$. Toul, 1828; Carez.
373. XII. DE LA CENTRALISATION ET D'UNE LOI ORGANIQUE des administrations communales et départementales; par A. BARGINET (de Grenoble). In-8° de 2 feuilles $\frac{1}{2}$. Paris, 1828; Delaunay.
374. XIII. DE LA DÉMOCRATIE DANS LA MONARCHIE CONSTITUTIONNELLE, ou Essai sur l'organisation municipale et départementale, et sur la formation des notabilités politiques en France; par M. Joseph AUBERNON, ex-préfet. In-8° de VIII et 113 p.; prix, 3 fr. Paris, 1828; Ponthieu.
375. XIV. DES TRIBUNAUX ADMINISTRATIFS, ou Introduction à l'étude de la jurisprudence administrative, contenant un examen critique de l'organisation de la justice administrative et quelques vues d'amélioration; par L. A. MACAREL, avocat à la Cour royale de Paris, etc. In-8° de xij et 581 pag.; prix, 8 fr. Paris, 1828, rue des Grands-Augustins, n° 28, et Roret.
376. XV. ANALYSE de l'ouvrage précédent. (*Revue française*; n° 6, nov. 1828, p. 58.)
377. XVI. DES ADMINISTRATIONS PROVINCIALES ET MUNICIPALES; par M. le comte de VAUBLANC. In-8°. Paris, 1829; Johanneau.
378. XVII. DE LA CHARTE PROVINCIALE; par M. le comte DE TOCQUEVILLE, pair de France. Broch. in-8° de 62 p. Paris, 15 févr. 1829; Blaise.

Nous avons d'abord conçu le projet de faire connaître avec quelques détails chacun des ouvrages publiés sur les communes

et le pouvoir municipal dans un moment où la loi présentée aux Chambres donne à ces ouvrages un grand degré d'importance et d'intérêt; mais cette circonstance, prévue déjà depuis quelque temps, a fait naître trop d'écrits pour qu'il nous soit possible d'exécuter ce projet. D'une part, le temps nous manquerait pour les étudier et les analyser tous complètement avant l'instant où leur annonce ne serait plus opportune; de l'autre, la place nous manquerait également; car on voit par les titres de ceux qui nous sont connus combien leur nombre, qui s'accroît chaque jour, demanderait de temps et d'espace. Nous nous bornerons donc à les signaler à l'attention de nos lecteurs et surtout à ceux d'entr'eux qui, par devoir, sont obligés d'étudier la matière et de se préparer aux débats qui vont s'ouvrir sur l'un de nos droits les plus précieux, celui de la cité, et sur l'une des questions les plus vitales pour le bonheur et la prospérité du pays, comme pour la sécurité et le bonheur du trône.

Nous nous attacherons seulement à caractériser chacun de ces ouvrages, afin d'en signaler l'esprit et le but, et de montrer ce que chacun d'eux offre de distinctif et de spécial. Nous chercherons ensuite à préciser les résultats principaux que tant de recherches savantes et consciencieuses ont mis hors de doute en ce qui touche à l'histoire du droit municipal; nous préciserons également les résultats d'un autre ordre, que l'expérience et l'habileté des écrivains qui nous occupent ont mis en évidence, pour le meilleur exercice de ce droit.

En effet, parmi les ouvrages que nous signalons, les six premiers sont essentiellement historiques; les autres sont, à proprement parler, des traités ou des aperçus politiques et administratifs sur la matière; en sorte que nous pouvons avec avantage diviser notre examen en deux parties distinctes, dont l'une servira d'introduction à l'autre, la *partie historique* et la *partie administrative*.

M. Raynouard scrutant de longue main les monumens de notre histoire nationale, s'étant surtout attaché à rassembler les titres de nos franchises du moyen âge, nous offre le tableau le plus érudit et le plus complet des communes et du droit de cité sous les Romains et sous les trois premières dynasties de nos Rois. Il ne s'occupe point des réformes introduites par

suite de la Révolution. C'est l'ouvrage d'un historien profond et consciencieux, d'un penseur et d'un bon citoyen. Il a élevé la base solide du droit, sur laquelle toute bonne législation devra désormais s'appuyer, afin de renouer la chaîne des temps et de fonder la législation nouvelle sur les souvenirs, les besoins et les usages de la nation. Son ouvrage est divisé en 4 livres : il nous fait connaître l'état des Gaules sous la domination romaine; l'origine des colonies et des municipes; le gouvernement, l'administration des Gaules; la composition de la curie ou corps municipal, ainsi que l'ensemble des magistratures municipales; le sénat, sa composition; les divers modes d'élection; les assemblées représentatives des provinces des Gaules sous les Romains; l'état des Gaules, depuis l'invasion de Clovis et l'existence de la curie, pendant la durée des trois premières dynasties. Il suit ainsi dans tous ses détails l'histoire des communes et celle des magistratures municipales dans toute la période qu'il s'est tracée, n'avançant qu'appuyé sur des monumens authentiques et présentant ainsi le tableau le plus curieux et le plus complet de toutes les parties de notre ancien système d'administration locale.

M. Leber embrasse le même champ avec moins d'avantages, sans doute, et moins de détails, que le savant académicien, sous le point de vue de l'érudition, pour l'époque romaine et le moyen âge; mais il continue le tableau jusqu'aux temps actuels, ou, pour mieux dire, il présente en regard l'état comparatif de l'établissement et de l'administration des communes sous le régime actuel et sous le régime ancien. Son livre, fruit d'une longue étude de la matière et d'une longue expérience de l'application des dispositions législatives, et écrit avec bonne foi, sans doute, porte cependant l'empreinte de la position de l'auteur. C'est l'œuvre d'un administrateur façonné à l'empire de la centralisation, et cet ouvrage, d'ailleurs plein de détails, doit être lu et médité avec celui de M. Raynouard, où la vérité, au sujet de l'état ancien des communes, est établie souvent contrairement aux opinions de M. Leber.

M. Dufey a seulement esquissé le tableau terminé par M. Leber; mais son esquisse a moins de profondeur et moins de précision. C'est le même plan; mais ce n'est ni la même ordonnance, ni le même coloris. L'auteur se borne à indiquer quel-

ques résultats, sans entrer dans la véritable histoire de l'établissement des communes, ni dans le détail des obstacles qu'elles eurent à surmonter pour se constituer dans les temps modernes. Il rappelle les traités d'un grand nombre de villes; il fait connaître l'état du régime municipal après Henri IV, sous Louis XIV, sous Louis XV et en 1788, puis les réformes, suite de la Révolution. En un mot, M. Dufey a rassemblé beaucoup de faits: il les expose d'une manière simple et judicieuse; mais ces faits isolés ne constituent point une histoire des communes: c'est plutôt un coup d'œil historique sur ce sujet.

L'ouvrage de feu M. Dupin comprend également les temps anciens et les temps modernes, mais il embrasse en outre l'administration des provinces et celle des départemens, en distinguant avec soin les institutions relatives à l'ordre municipal de celles qui s'appliquent à l'ordre administratif supérieur. C'est l'ouvrage d'un légiste et à la fois d'un administrateur habile et consciencieux. Il est indispensable pour bien connaître ce qui existait avant et depuis la Révolution.

Le titre du livre de M. Cronier indique le champ plus restreint dans lequel il s'est placé, c'est le *Tableau très-complet et bien présenté du pouvoir municipal et de ses variations, depuis la Restauration jusqu'en 1828*. Ici c'est un membre du Corps municipal de la capitale, qui montre que toujours les communes ont été privées de l'exercice de leurs droits.

Enfin, dans le tableau synoptique de MM. Fliniaux et Wilbert, ces jeunes avocats ont voulu montrer sous un seul coup d'œil l'histoire des communes et l'état de l'administration départementale et municipale en France jusqu'à l'époque actuelle. Cette partie est mieux traitée que la première. Ils ont fait dériver la formation des communes de la révolte contre le pouvoir reconnu, au lieu de montrer, l'histoire en main, le droit municipal établi légalement depuis la domination romaine.

Les résultats les plus généraux et les plus importants que nous fournissent les recherches des écrivains que nous venons de citer, surtout celles de M. Raynouard, sont le maintien des lois et des institutions romaines, et l'existence de la curie ou corps municipal dans les Gaules depuis l'invasion de Clovis et pendant la durée des trois premières dynasties de nos Rois, l'in-

dépendance de l'administration municipale d'après les institutions romaines, l'élection populaire des échevins, juges, vicaires, centeniers, etc.; la preuve que les échevins exerçaient à la fois des fonctions municipales et des fonctions judiciaires; il en était de même des *bons hommes* ou *prudhommes*; le concours légal du peuple aux élections épiscopales sous les trois dynasties, et l'intervention des magistrats municipaux dans les assemblées où le clergé et le peuple nommaient les évêques; le concours des magistrats et du peuple de Rome à l'élection des papes; le droit de pétition consacré par la loi dès le temps des empereurs; M. Raynouard prouve encore par la citation de nombreux monumens sous les trois dynasties, la séparation essentielle et fondamentale établie entre les actes, les agens du gouvernement et les actes, les agens de l'administration municipale pour les affaires locales des cités. Il cite quelques documens qui indiquent que les cités, les cantons possédaient des biens en commun; il décrit les assemblées des comtés sous les trois dynasties. M. Raynouard prouve l'existence des administrations municipales à l'époque de l'établissement des communes, et rappelle la distinction essentielle entre l'antique droit municipal et le privilège nouveau conféré par la *charte commune*. Le droit municipal pouvait se passer des privilèges conférés par les chartes de communes; mais celles-ci supposaient ordinairement l'existence préalable du droit municipal. Il prouve du reste l'existence des communes antérieurement à Louis-le-Gros et avant la concession des chartes. Il rapporte les preuves des promesses expresses des Rois pour le maintien du régime municipal qui existait de toute ancienneté en France. Le trône et le peuple, en proie aux usurpations des seigneurs féodaux, s'entendirent et s'unirent pour ressaisir leurs droits. Les chartes des communes furent des supplémens de la loi municipale. Sous la 3^e dynastie le droit de la cité s'agrandit et se corrobora de titres nouveaux jusqu'en 1692, où l'on appliqua au régime municipal un système de pénalité injuste et nuisible à l'état. Les communes rachetaient à prix d'argent leur liberté menacée. C'était un impôt déguisé. M. Raynouard montre qu'avant 1771, la seule Provence avait payé 12 millions 500,000 livres pour le rachat de ces charges vénales. Il fait voir

combien il serait inique de s'autoriser de cet abus de la force pour y reconnaître un droit.

Les deux édits de 1764 et 1765 rétablirent les communes dans leurs droits. Puis vinrent les *assemblées provinciales* et enfin le régime de 1788, et les divers systèmes suivis depuis la Révolution, systèmes dont nous ne tracerons pas ici l'historique, parce que cette tâche nous conduirait trop loin et qu'il suffit de renvoyer le lecteur à l'ouvrage de M. Leber et à celui de M. Dupin. Il reste prouvé, pour tout lecteur impartial, qu'à toutes les époques, si le pouvoir a voulu s'emparer de l'administration locale, après une possession plus ou moins longue, mais toujours contestée, la force des choses, les mœurs publiques, l'intérêt bien entendu du pouvoir l'ont conduit à rendre aux communes la gestion des intérêts purement locaux : quelque soient les différences entre les époques, les résultats ont été et seront toujours les mêmes sous ce rapport.

Examinons sommairement actuellement les ouvrages plus spécialement administratifs.

L'ouvrage de M. de Barante (VII) est trop connu pour que nous nous y arrêtions long-temps. Cette nouvelle édition a cependant subi des changemens notables; l'auteur a dû en retrancher tout ce qui tenait aux circonstances politiques de l'époque où parut la 1^{re} édition; mais les idées générales sont restées les mêmes. Il cherche les principes d'une bonne loi communale dans la forme du gouvernement, dans l'état de la société et dans nos mœurs nationales. Il accorde peu d'autorité à cet égard aux traditions historiques et considère uniquement l'état présent des esprits et des choses, et par conséquent il a dû s'occuper simultanément de l'*aristocratie* et des *communes*. *Point d'aristocratie raisonnable et constitutionnelle*, dit-il, *si elle n'a pour office naturel de veiller aux intérêts locaux; point de communes s'il n'y avait pas une classe de citoyens disposés à donner leur loisir et à consacrer leurs soins aux intérêts de leurs concitoyens.*

M. de Barante examine successivement ce qu'ont été les communes, ce qu'a été l'aristocratie, les tentatives faites en France pour y constituer une aristocratie, la division des propriétés, la liberté d'industrie, l'aristocratie selon la charte, les départemens, les conseils-généraux, les préfets, les municipalités rurales et urbaines; il termine cet examen par un résumé où il in-

dique les attributions qu'il voudrait voir accorder à l'administration départementale, à l'administration des villes et bourgs et à celle des communes rurales. Il rentre avec grande raison pour le *conseil-général* dans les principes qui avaient guidé le pouvoir lors de la création des *assemblées provinciales*. C'est aussi cette idée qui nous avait semblé la plus naturelle, la plus équitable et la plus propre à assurer la prospérité publique lorsque nous publiâmes un *Essai* sur cette matière (1). Ce n'est, en effet, qu'en entrant dans cette voie nouvelle et plus large pour l'administration des intérêts locaux, que l'on peut espérer de diminuer réellement les charges qui pèsent sur l'état, de détruire sans inconvéniens cette centralisation avec laquelle toute administration est impossible, et de constituer enfin la société de manière à calmer les esprits, à asseoir les positions individuelles et à créer une éducation publique qui nous manque. M. de Barante veut des préfets, administrateurs du département plutôt que commissaires du pouvoir central et missionnaires politiques. — Un *conseil-général*, composé d'un membre élu par chaque canton, au maximum de 36, par l'assemblée des citoyens portés sur les deux listes du jury. Un *conseil municipal* pour toutes les populations agglomérées de 1000 habitants au moins. — Un *conseil cantonal* pour les communes urbaines, formé de deux délégués élus par chaque commune. — Une loi spéciale pour régler les formes administratives de la ville de Paris et du département de la Seine, ainsi que pour la Corse. M. de Barante ne parle ni des sous-préfets, ni des conseils d'arrondissemens; c'est dire qu'il ne les admet pas dans son système.

M. Henrion de Pansey s'occupe (VIII) uniquement du pouvoir municipal; son ouvrage est trop connu pour que nous fassions autre chose que mentionner les améliorations de cette seconde édition. Ce vénérable magistrat a séparé tout ce qui, dans la première, se rapportait aux biens communaux, pour en faire un traité plus étendu, qui paraîtra plus tard; et en développant davantage tout ce qui concerne le pouvoir muni-

(1) *Chambres départementales* considérées comme moyen d'arrêter toute usurpation sur la puissance légitime, et de rétablir la liberté convenable aux communes. In-8°. Paris, 1816; Arthus Bertrand.

cipal et la police intérieure des communes, il a ajouté à cette partie deux chapitres importants, l'un sur l'*organisation de la société*, où il prouve que de cette organisation dépend la bonne ou mauvaise composition des corps municipaux ; l'autre sur le *régime municipal de la ville de Paris*. Cet important traité renferme les fruits d'une sage et longue expérience, les secours de l'histoire, l'état de la législation sur les communes et l'instruction la plus complète sur la matière. « *La loi pour la composition des municipalités*, dit M. Henrion de Pansey, *n'est pas à faire. On la trouve dans notre Charte constitutionnelle : et pour son complément et son application, il ne faut qu'ajouter : 1° les habitants portés sur le rôle des impositions directes courent seuls à l'élection des officiers municipaux ; 2° les contribuables qui font partie de la moitié la plus imposée de la commune sont seuls éligibles. Que l'on applique, ajoute-t-il, ce mode d'élection aux conseils généraux de département et d'arrondissement, et tous les pouvoirs (de ce genre) émanés de la même base, et par conséquent dans le plus parfait accord, formeront un faisceau indestructible.* »

Nous avons déjà signalé l'ouvrage de M. Du Mirail (IX), et nous renvoyons le lecteur à l'article du *Bulletin* où nous l'avons fait connaître.

M. Dessaret (X) retrace d'abord les modifications qu'a subies le pouvoir municipal en France, depuis 1789. Frappé de l'impossibilité de trouver dans l'état actuel de la population des officiers municipaux suffisamment instruits dans les diverses communes rurales, et du peu d'importance de la plupart de ces communes, M. Dessaret propose de prendre pour base de l'unité communale, le canton tel qu'il existe ; il revient, comme on voit, à la constitution de l'an III. Il compose le conseil municipal de cette grande commune d'autant de membres que le canton renferme de populations agglomérées ou d'anciennes communes, et d'un nombre égal de notables choisis parmi ceux de la municipalité entière. Tous les maires d'un même arrondissement et un nombre égal de notables, membres des conseils municipaux, formeraient le conseil d'arrondissement. Il demande que sur la liste des élus le Roi ait la nomination des conseillers municipaux, des maires et adjoints. L'auteur suit, d'après ces bases, l'application de ses principes ; il règle, il dé-

finit tous les genres d'attributions du pouvoir municipal, et son ouvrage, fruit d'une longue pratique, peut être consulté avec fruit par les hommes qui sentiraient le besoin d'éclairer ou d'appuyer leurs théories par les leçons de l'expérience.

L'ouvrage de M. Boyard (XI) nous étant inconnu, et n'ayant pu même nous le procurer à Paris, nous nous bornons à en donner le titre. Il en sera de même pour celui de M. Barginet (XII).

L'ouvrage de M. Aubernon (XIII) offre un point de vue plus élevé que les précédens; il a pour but de prouver la nécessité de reconnaître la démocratie en France comme un fait immuable dont il faut tenir compte dans la constitution de l'État, et d'indiquer les moyens de rendre cette démocratie même le principal appui de la monarchie, en faisant sortir de son sein les élémens d'ordre et de puissance qu'elle renferme. L'auteur jette un coup d'œil rapide sur la monarchie ancienne, sur la formation de la démocratie, et sur les tentatives faites contre celle-ci depuis la Restauration et pour le rétablissement de la monarchie absolue. Le chap. IV est intitulé, *Nécessité de remplacer l'ancienne aristocratie par les notabilités politiques que la démocratie renferme*. L'auteur examine successivement l'état des citoyens avant la Charte, et leurs intérêts dans l'ordre actuel; puis il offre un plan d'organisation générale du système électoral dans tous les degrés et de formation de la hiérarchie des notabilités politiques. Le dernier chapitre a pour but de montrer les moyens d'opérer *l'alliance de la démocratie et de la royauté dans la monarchie constitutionnelle*.

Voici une esquisse de l'organisation proposée par M. Aubernon; il admet cinq classes de citoyens, les *citoyens des communes rurales*, les *citoyens des cantons*, les *citoyens des villes*, les *citoyens des départemens* et les *citoyens notables du royaume*. Tous les habitans jouissant de leurs droits civils sont *citoyens de la commune*. Ils s'assemblent tous les 5 ans pour nommer les officiers municipaux, ceux-ci sont élus parmi les notables, les notables sont composés du quart des citoyens les plus imposés de la commune, d'après l'ordre des quotes d'impôt direct. La résidence est obligée pour les officiers municipaux. Les préfets nommeraient les maires et les adjoints parmi les officiers municipaux élus.

Les *municipalités cantonales* seraient composées d'un prési-

dent de canton, d'un adjoint, et d'un conseil municipal, composé des maires des communes rurales. Les *citoyens de cantons* seraient les maires, adjoints et officiers municipaux de toutes les communes des cantons, et les notables plus imposés, en nombre double du premier. Ils s'assembleraient tous les 5 ans pour présenter 4 candidats au préfet qui nommerait le président et l'adjoint de la municipalité cantonale. Ces candidats devraient payer au moins 300 fr. d'impôts directs et être domiciliés dans le canton. Cette même assemblée élirait un député de canton, payant au moins 300 fr., au conseil général du département. Cette assemblée élirait aussi des candidats pour les places de juges de paix. L'auteur détermine, sur des bases analogues, les élections des officiers municipaux des villes. Les maires des communes, des cantons, et les membres du conseil général formeraient la notabilité du pays et seraient la pépinière où les électeurs pourraient choisir les députés. Les électeurs et les jurés composeraient les *citoyens du département*. Enfin il propose d'adjoindre aux 15 ou 20,000 éligibles qui composent les grands collèges, les maires des villes et de cantons, les membres des conseils généraux, les députés, les pairs, les ministres, les grands officiers de la Couronne, les membres du conseil-d'état, les ambassadeurs, préfets, généraux, colonels, amiraux, capitaines de vaisseaux, intendans, présidens des cours, les membres de l'Institut et des Académies, ce qui présenterait une masse de 20 ou 25,000 individus, pour former de cet ensemble les *citoyens notables du royaume* et remplacer l'ancienne noblesse privilégiée.

M. D'Aubernon sentant que cette notabilité serait illusoire sans prérogatives, leur cherche des privilèges; il propose entre autres de leur donner le droit de former une liste de 300 élus, parmi lesquels le Roi nommerait à sa volonté les pairs du royaume, etc.

Nous signalerons avec beaucoup d'intérêt l'ouvrage important de M. Macarel (XIV), ainsi que l'analyse qui en a été faite dans la *Revue française* (XV), à cause de la discussion lumineuse à laquelle se livre l'auteur de cette analyse sur les principes même de la matière. L'ouvrage de M. Macarel, jurisconsulte très-estimé, laborieux et consciencieux écrivain, est, comme il l'indique lui-même par son titre, une *introduction à l'étude de la*

Jurisprudence administrative. Cet ouvrage sort en quelque sorte du cadre de notre recueil où nous ne considérons les ouvrages de cette espèce, et même tous ceux qui font l'objet de cet article, que sous le point de vue de l'économie sociale ou publique. Une portion de cet ouvrage a paru dans la *Thémis*, en 1819; mais ce n'était que l'ébauche du traité que publie aujourd'hui M. Macarel, et auquel il s'est préparé par 12 ans de travaux. Cet ouvrage est indispensable à consulter pour bien connaître l'organisation de l'administration municipale et départementale, et l'ensemble des attributions ou des contacts de ces administrations; car, indépendamment des principes, des règles de toute bonne administration qui y sont nettement posées, de tout ce qui concerne les fonctions, la juridiction et la jurisprudence administrative, il traite avec beaucoup de détail des juges administratifs, c'est-à-dire des *conseils de préfecture*, des *préfets*, des *ministres*, des *maires*, des *sous-préfets* de la *Cour des comptes*, des *juges en matière de prises maritimes*, des *commissions de liquidation*, des *conseils de révision en matière de recrutement*, des *évêques*, du *Conseil-d'État*, etc. Il signale les vices, les imperfections d'organisation des conseils de préfecture, les améliorations désirables; il propose la création d'*auditeurs* près les conseils de préfecture, qui formeraient et perpétueraient des magistrats pour la justice administrative; il propose également de former des *conseils de sous-préfecture*. Il indique les moyens d'améliorer la juridiction préfectoriale et la juridiction ministérielle, etc. En un mot, ce livre plein de vues utiles, se recommande à plus d'un titre et au jurisconsulte et à l'administrateur, et aux législateurs appelés à prononcer sûr la grande et importante question de l'organisation départementale et municipale: on devra également méditer l'analyse qui en a été faite dans la *Revue française*.

L'ouvrage de M. le comte de Vaublanc (XVI) sur les *administrations provinciales et administratives*, offre un plan d'organisation conçu sur des principes tout différens des idées énoncées dans les ouvrages précédens. Il isole son organisation provinciale du système pratique et administratif. Il propose des conseils de province et d'arrondissement, et supprime les conseils de département. Dans les conseils de province entreraient de droit les membres actuels des conseils généraux, les archevê-

ques et évêques, les premiers présidens et procureurs généraux des Cours royales, les maires des bonnes villes, les recteurs des académies, les présidens des conseils d'agriculture et de commerce, un certain nombre des grands propriétaires élus à vie par le Roi, puis quelques négocians, armateurs, manufacturiers aussi élus par le gouvernement. Les conseils d'arrondissement resteraient ce qu'ils sont quant au personnel, mais on leur adjoindrait les président et procureur du Roi du tribunal de première instance, les maires, les vicaires généraux, les curés de canton. Tous les maires et tous les conseillers municipaux continueraient d'être nommés par le Roi ou le préfet; mais le Roi se réserverait d'accorder à certaines villes l'élection de leurs magistrats, et toute liberté serait laissée aux communes pour rétablir les corporations d'arts et métiers.

M. de Tocqueville, long-temps administrateur et membre de la Commission qui a rédigé le projet de loi soumis aux Chambres, a voulu faire connaître son opinion individuelle sur ce grand objet. Il pose les principes qui, suivant lui, doivent régler la matière. Il fait très-bien ressortir les inconvéniens des municipalités cantonales; il fait sentir la nécessité de l'élection directe pour les conseillers municipaux, et veut qu'ils soient élus par des notables plus imposés dans les communes urbaines. Il appelle au concours de cette élection deux autres genres de notabilités, celles de l'industrie et celles de la science ou des lumières. L'impôt propre à l'industrie servira de règle pour fixer les électeurs; la loi fixera les conditions pour les hommes de science. Les conseils municipaux délibéreront sur les intérêts de la commune: l'exécution doit être exclusivement confiée au maire après approbation du Roi ou de son agent. Le maire fait partie du conseil municipal: le Roi peut annuler les actes illégaux, suspendre des membres du conseil, ou le dissoudre; il ne peut s'assembler sans autorisation préalable. Le noble pair examine avec soin tout le mécanisme de la machine administrative, et discute les avantages et les inconvéniens du système qu'il adopte; puis il passe à la loi départementale.

D'abord il examine l'utilité des conseils d'arrondissement, et, selon nous, il combat avec raison l'opinion qui soutient l'avantage des conseils cantonaux. M. de Tocqueville s'oppose à l'élection directe pour les membres des conseils généraux d'après

des motifs puisés, dit-il, dans l'esprit même de la Charte. La répartition de l'impôt, et la discussion du budget variable sont des actes administratifs; or, selon la Charte, toute administration émane du Roi, et si les conseils généraux ont le vote des centimes facultatifs, applicables à leur département, faculté qui nécessite une délégation des contribuables, cette faculté modifie le droit. En un mot, ces conseils sont mixtes, en sorte que leurs membres doivent être nommés par le Roi sur une liste d'élus par les contribuables, afin qu'ils soient en même temps les délégués du Roi et ceux des imposés. Tel est, fort en abrégé, l'opinion du noble pair. Il est bien singulier qu'aucun de ceux qui ont écrit récemment sur l'administration départementale et communale, n'ait songé à citer, ni même sans doute à consulter l'ouvrage de M. d'Argenson (ministre des affaires étrangères sous Louis XV), intitulé : *Considérations sur le gouvernement ancien et présent de la France*; livre loué, à juste titre, par J. J. Rousseau, comme l'œuvre d'un excellent esprit, d'un homme profondément instruit et d'un très-bon citoyen. C'est dans ce livre que l'on trouve les vues d'un ami éclairé de son pays sur l'administration locale. Il est vrai que les gens de cour appelaient ce ministre d'Argenson la bête. F.

379. DICTIONNAIRE TOPOGRAPHIQUE, HISTORIQUE ET STATISTIQUE DU DÉPARTEMENT DE LA SARTHE, etc.; par J.-R. PESCHE. V^e et VI^e Livr. (*Voy. le Bullet.*; Tom. XV, n^o 131.)

M. Pesche poursuit avec zèle, et nous pouvons dire avec un succès mérité, son utile entreprise. Les deux nouvelles livraisons que nous annonçons contiennent les feuilles 12 à 19 du *Dictionnaire*, et les feuilles 3 à 5 de la *Biographie*, consacrées à la suite de la chronologie des évêques du Mans. La 6^e livraison contient en outre une petite carte de la *Champagne du Maine*, considérée sous les rapports géologique et féodal. On appelle ainsi quelques parties du Maine et de l'Anjou. M. Pesche en donne une description complète et très-instructive. La partie publiée du Dictionnaire ne conduit encore qu'au mot *Chapelle*. On sait déjà par le plan de cet ouvrage, que nous avons fait connaître, que l'auteur ne néglige aucune localité, et qu'il les décrit toutes. Nous donnerons plus tard, et sur chaque partie terminée, un article étendu pour en faire apprécier à nos lecteurs l'intérêt et le mérite d'exécution. D.

380. STATISTIQUE DE L'ARRONDISSEMENT DE FALAISE ; par MM. F. GALERON, Alph. de BRÉBISSE, Jul. DESNOYERS, etc., av. des dessins lithogr. par MM. Ch. de Vauquelin, A. d'Oilliamson, A. de Brébisson, de Relley, Dulambay, etc.; Tom. II, 5^e cahier, *suite de la description du canton de Falaise*; par M. Fréd. GALERON. In-8° de 45 à 204 p., avec 4 lithographies in-4°. Falaise, 1828; Brée aîné.

Cette nouvelle livraison continue la description détaillée de chacune des communes du canton de Falaise, description qui aura sa suite dans la livraison suivante.

Quatre jolies lithographies accompagnent ce cahier, elles représentent : 1° *La fête patronale de Ste.-Anne d'Entremont*; 2° *les Manoirs de Sousmont et d'Anilly le Tesson*; 3° *le château d'Aubigny*; 4° *la Brèche au Diable*.

Nous reviendrons sur cet ouvrage avec plus de détails, lorsqu'il sera plus avancé. D.

381. PROTESTANTISME DISSIDENT EN ANGLETERRE.

Il y a long-temps que les dissidens protestans n'ont fait, en corps, des représentations relativement à l'incapacité civile sous laquelle ils gémissent. La cause des Protestans et celle des Catholiques, bien qu'ils diffèrent dans leurs croyances religieuses, étant essentiellement la même, nous ne voyons pas pourquoi ils ne se réuniraient pas pour tâcher d'obtenir une justice qui leur est refusée sous les prétextes les plus futiles et les plus injustes. Suivant le recensement de 1821, la population de l'Angleterre et du pays de Galles était évaluée à 12,200,000 individus; on estime que plus de la moitié de ce nombre d'habitans ne professe point les doctrines de l'Église dominante; en voici le relevé approximatif:

Dissidens d'Angleterre et du pays de Galles....	6,000,000
Dito — d'Irlande.....	500,000
Dito — la presque totalité de la population d'Écosse.....	2,135,000
Catholiques d'Irlande.....	6,000,000
Dito — d'Angleterre.....	500,000
Total.....	15,000,000

Ainsi, voilà de compte fait, sur une population totale de 22,000,000 d'habitans, une majorité de 15,000,000 de dissidens qui sont plus ou moins privés de l'exercice de leurs droits civils! (*Sphynx. — Galign. Messeng*; 7 fév. 1828.) L.

382. EXAMEN IMPARTIAL DU COMMERCE DE LA GRANDE-BRETAGNE avec toutes les parties du monde, durant les périodes les plus remarquables des 17^e, 18^e et 19^e siècles; le tout établi avec un soin scrupuleux d'après les documens et rapports les plus authentiques rédigés à l'usage du Parlement, des ministres et du Bureau du commerce britanniques; par César MOREAU, vice-consul de France à Londres. 1 feuil. gr.-vél. lithogr.; pr., 2 fr. Londres, mai 1828; Treuttel et Würtz, et Paris, *id.* (*Voir*, pour les travaux précédens de l'auteur, *le Bulletin*, Tom. III, n^o 121; V, n^o 53; VI, n^o 228; VII, n^o 17; IX, n^o 182; X, n^o 209; XII, n^o 59; XIII, n^o 277.)

Nous avons successivement signalé, comme on vient de le voir, les travaux de M. César Moreau, modèles de patience, de sagacité et de concision, tables analytiques et arithmétiques de l'industrie et du commerce, désormais d'un usage indispensable, et que l'on consultera toujours avec beaucoup de fruit. Ce nouveau résumé que nous annonçons ne sera pas moins utile que les précédens.

L'introduction explique le double but de ce travail. L'auteur, continuant, dit-il, de substituer les faits aux théories, a voulu; 1^o écarter toute déception des tableaux d'importations et d'exportations en rétablissant l'exactitude des évaluations, principalement par la comparaison des valeurs déclarées aux valeurs officielles, dont les estimations successives ne sont que des sources d'erreurs, et par la distinction entre les objets réellement exportés et ceux qui ne sont que réexportés. C'est à l'aide de ces moyens surtout, que M. C. Moreau dissipe les illusions de ces balances de commerce, ou excédans énormes d'exportations, mystifications sans but réel, puisqu'il n'en résulte pas la démonstration d'une supériorité de bénéfices pour les nations qui obtiennent ces excédans. 2^o Les résultats des faits doivent aussi, dans l'intention de M. Moreau, servir à prouver que la liberté du commerce ne saurait être absolue

sans les plus graves inconvéniens, et qu'elle ne peut être que relative, sans doute aux facultés nationales et aux facilités qu'offrent à un peuple les nations étrangères avec lesquelles ses relations commerciales sont établies. Ce n'est point ici le moment de tirer des faits constatés les inductions décisives pour la marche à suivre relativement à l'affranchissement du commerce.

Le résumé de M. Moreau se compose de 3 tableaux. Le 1^{er} présente les importations qui ont eu lieu dans la Grande-Bretagne de chaque pays du monde, séparément; il présente en regard, pour chacune des 14 dernières années, la totalité comparée de la valeur officielle et de la valeur réelle approximative, établie d'après ce que les documens officiels et des communications particulières ont pu offrir à l'auteur de plus positif.

Le 2^e tableau offre le même exposé relativement aux produits coloniaux et étrangers qui ont été importés et réexportés de la Grande-Bretagne.

Le 3^e contient les mêmes renseignemens pour l'exportation des produits du sol et de l'industrie britanniques.

Nous insérons ici le tableau des 15 principaux articles (importations, réexportations et exportations) comme indiquant ceux qui ont augmenté, ou diminué depuis la paix.

IMPORTATIONS dans la GRANDE-BRETAGNE.	COMPARAISON DES TROIS ANNÉES FINISSANT LE 5 JANVIER.								RÉEXPORTATIONS de la GRANDE-BRETAGNE.	
	1826 à 1828	1823 à 1825	1820 à 1822	1817 à 1819	1817 à 1819	1820 à 1822	1823 à 1825	1826 à 1828		
Sucre brut.....	liv. ster. 15,986,615	liv. ster. 16,107,300	liv. ster. 16,869,741	liv. ster. 15,747,628	liv. ster. 11,484,206	liv. ster. 8,023,497	liv. ster. 6,562,082	liv. ster. 6,537,268	Café.	
Coton en laine.....	22,096,303	16,841,600	14,149,835	13,073,959	3,896,665	3,440,948	3,130,989	2,063,567	Étoffes des Indes.	
Café.....	8,752,248	8,535,562	9,194,309	9,654,036	2,923,137	2,504,949	2,268,709	2,002,843	Sucre brut.	
Thé.....	9,893,224	8,809,162	8,552,960	8,776,708	2,108,146	2,478,998	2,890,513	4,341,540	Coton en laine.	
Sole brute et filée.....	5,718,129	4,900,487	3,692,097	2,544,873	2,696,035	2,711,177	1,679,808	1,341,822	Rhum.	
Blés, Grains et Farines.....	5,239,945	613,203	3,273,519	6,515,218	1,841,744	1,700,869	1,525,700	2,170,033	Indigo.	
Lin brut.....	5,211,950	3,738,552	2,571,704	2,098,750	868,414	503,618	678,255	680,967	Poivre.	
Bois de toute espèce.....	3,485,713	2,860,737	2,299,275	2,211,178	486,090	978,151	612,741	487,050	Tabac à fumer.	
Indigo.....	2,782,101	2,005,183	1,763,366	2,482,990	496,961	474,357	485,880	605,198	Vins.	
Vins de tous les pays.....	2,852,915	2,148,919	1,728,140	2,917,473	418,334	307,827	242,747	147,903	Thé.	
Saif.....	6,296,978	2,382,280	2,141,292	1,441,049	631,712	623,681	716,786	466,028	Eaux-de-vie.	
Laine.....	2,798,810	2,136,962	1,739,594	1,960,267	297,155	284,221	276,946	273,576	Peaux brutes et tannées.	
Étoffes des Indes.....	1,694,504	1,337,484	1,457,264	2,250,900	341,568	238,149	636,926	276,130	Cannelle.	
Rhum.....	1,256,547	1,215,440	1,797,512	1,379,200	306,111	211,663	292,213	357,611	Cochénille.	
Peaux brutes et tannées.....	1,858,658	2,078,192	813,061	763,770	268,250	373,966	310,393	336,598	Salpêtre.	

**PRODUITS DU SOL ET DE L'INDUSTRIE D'ANGLETERRE, D'ÉCOSSE ET D'IRLANDE,
EXPORTÉS.**

VALEUR OFFICIELLE.

**VALEUR DÉCLARÉE.
(*)**

	liv. ster.	liv. ster.	liv. ster.	liv. ster.	liv. ster.	liv. ster.	liv. ster.	liv. ster.	liv. ster.	
Tissus de coton.....	77,246,454	76,854,577	58,780,295	57,012,044	43,817,796	69,686,522	43,525,674	39,526,133		Tissus de coton.
dito laine.....	10,960,611	17,616,027	14,467,164	17,607,385	23,151,519	18,031,804	18,130,400	16,455,695		dito de laine.
dito lin.....	7,574,406	8,532,284	5,786,951	5,660,872	5,106,114	4,796,514	6,750,777	6,513,545		dito de lin.
Coton filé.....	10,625,991	7,762,964	5,5 06,600	3,802,519	7,027,934	7,654,256	8,461,880	10,243,663		Coton filé.
Sucre raffiné.....	2,932,049	5,470,031	6,337,996	6,732,626	6,934,699	4,748,178	2,313,717	2,447,087		Sucre raffiné.
Fer forgé et acier.....	4,017,588	3,469,978	3,044,861	3,291,021	3,305,949	2,766,215	2,573,864	3,368,029		Fer forgé et acier.
Quincaillerie et coutellerie.....	1,906,629	1,666,172	1,240,513	1,759,616	4,492,690	2,979,941	3,423,015	3,960,645		Quincaillerie et coutellerie.
Ouvrages en cuivre et en bronze.....	1,706,679	1,709,937	1,847,551	1,969,478	2,252,463	2,055,605	1,665,968	1,843,070		Ouvrages en cuivre et en bronze.
Sel.....	726,486	734,601	711,268	680,811	499,192	544,566	500,553	586,819		Sel.
Étain travaillé.....	747,862	677,391	552,149	871,316	888,064	565,307	603,084	753,152		Étain travaillé.
Joaillerie et orfèvrerie.....	531,489	577,944	754,259	1,069,038	1,028,733	757,827	592,697	540,728		Joaillerie et orfèvrerie.
Chapeaux de toute espèce.....	563,706	629,477	637,525	678,906	976,678	728,521	707,935	693,402		Chapeaux de toute espèce.
Charbon de terre.....	877,940	693,916	636,969	642,959	342,000	327,662	328,177	430,545		Charbon de terre.
Poissons de toute espèce.....	544,283	667,092	703,684	736,270	936,809	718,487	599,763	576,909		Poissons de toute espèce.
Papeterie.....	556,437	459,698	427,259	523,970	524,070	327,258	459,698	556,437		Papeterie.

(*) Je crois utile de faire remarquer que, d'après un acte du parlement de la 84^e année du règne de Georges III, quiconque déclare, lors de l'exportation des produits du sol et de l'industrie du Royaume-Uni, une valeur inférieure à la valeur réelle, encourt une amende de 20 livres sterling, et comme la déclaration des colporteurs est précédée de factures détaillées, on dit que leurs déclarations sont très-exactes.
A. D. V.

383. RISE AND PROGRESS OF THE WOOL TRADE, etc. — Origine et progrès du commerce de la laine brute et mise en œuvre dans la Grande-Bretagne depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'époque actuelle (juillet 1828), d'après les documens officiels mis en lumière au moyen d'un grand nombre de tableaux dressés sur un plan nouveau, et présentant un ensemble d'aperçus sur la quantité de laine étrangère importée dans la Grande-Bretagne de chaque pays et chaque année, depuis 1794 jusqu'à 1827; 2° la quantité réexportée, et celle qui est restée dans le pays pour la fabrication; 3° le prix de chaque espèce de laine, depuis 1780; 4° le taux et le produit des taxes; 5° la quantité et la valeur déclarée en étoffes de laines anglaises exportées de la Grande-Bretagne pour l'Europe, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique, et pour chaque royaume, état ou colonie, en distinguant chaque espèce d'étoffes, telles que draps de toute sorte, etc., etc., casimirs, flanelles, couvertures, tapis et tapisseries, bonneterie, etc., étoffes de laine et coton, etc., etc., avec divers détails historiques, politiques et commerciaux liés au commerce britannique et étranger en laine brute et ouvrée. L'ancien commerce établi sur les documens originaux imprimés ou manuscrits, les plus authentiques, et le commerce plus récent, sur les documens parlementaires, ceux du Bureau du commerce, les comptes des douanes et les ouvrages anglais ou étrangers les plus estimés; par M. César MOREAU, vice-consul français à Londres. In-folio de 8 p., lithogr.; pr., 2 sh. 6 pences. Londres et Paris, juillet 1828; Treuttel et Würtz.

Ce nouveau travail de M. C. Moreau est rédigé sur un autre plan que les précédens. Au lieu de faire précéder ses tableaux, ainsi qu'il l'avait fait jusqu'à présent, par une introduction contenant l'histoire du commerce dont il s'occupait, et les observations que lui suggéraient les vicissitudes, les progrès et la législation de ce commerce, il a fait entrer dans l'histoire du commerce spécial des laines, et des lois et réglemens relatifs, les tableaux qui indiquent les effets divers de cette législation variable, et les remarques auxquelles donnent lieu les mouvemens de ce commerce, ne réservant pour la fin de son travail que la série de tableaux suffisamment indiquée par son titre et par les observations historiques et économiques qui précèdent.

Cette nouvelle méthode nous paraît un perfectionnement. Elle ne laisse plus le lecteur perdu, pour ainsi dire, au milieu d'une mer de chiffres. L'analyse des lois et réglemens, l'histoire du commerce, les remarques de l'auteur et les tableaux, ou relevés arithmétiques d'importation, d'exportation, etc., aux différentes époques, s'éclairent réciproquement par le soin qu'il a pris d'encadrer chaque tableau à la place qu'indique l'époque à laquelle il se rapporte. Les causes se trouvent ainsi indiquées successivement par les résultats, et le lecteur s'explique sans difficulté les vicissitudes de progrès, de langueur et de décadence.

On voit, par le témoignage des anciens historiens et particulièrement de César, que le commerce des laines a toujours été important dans la Grande-Bretagne, grâce à l'abondance des pâtures, favorisée par la douceur du climat. Déjà, vers le milieu du 10^e siècle, les Flamands étaient aussi en possession de fabriquer les meilleurs draps. Il nous serait impossible de signaler ici tout ce que présente de curieux et d'instructif la suite de cette analyse historique et économique des faits. Nous nous bornons à noter quelques circonstances qui mettent en saillie soit les préjugés économiques d'une époque et les effets qui en résultent, soit les variations dans le prix et le commerce des laines.

La fabrication des draps pour la consommation intérieure, et l'exportation des laines avaient une grande activité dès la fin du 12^e siècle (1189), si l'on en juge par ce qu'en dit Mathieu de Westminster dans son histoire. « La laine anglaise, convertie en draps par les fabricans flamands, sert à vêtir chaudement tous les peuples du monde. » Une colonie de ces fabricans s'était établie dans le pays de Galles. Des compagnies de tisserands et de marchands, payant des taxes au Roi pour leurs privilèges, s'étaient formées dans tout le royaume, à Londres, Oxford, York, Nottingham, Huntingdon, Lincoln et Winchester, à Bedford, Beverley, Norwich, etc., etc. On faisait brûler les laines anglaises lorsqu'elles étaient mêlées avec la laine d'Espagne. La grande activité du commerce des draps en 1216, sous le roi Jean, est prouvée par un relevé des taxes perçues à l'importation sur la Guède (*Woad*), plante rare qui servait à la teinture; ces taxes s'élevèrent alors à près de 600 liv. st. On

ordonna, en 1261, que la laine, au lieu d'être vendue à l'étranger, fût convertie en draps dans le pays. Tous les habitants furent astreints à ne porter que du drap confectionné en Angleterre, et, en 1266, la laine fut taxée à la sortie. Les relations commerciales et politiques avec la Flandre et la France, firent ensuite modifier ces mesures. C'est en 1272 qu'il est fait mention pour la 1^{re} fois des manufactures de draps de l'Irlande. En 1337, on voit le Parlement mettre l'exportation de la laine au nombre des cas de félonie. Toutes ces variations dans la législation étaient, comme on peut le croire, très-nuisibles au commerce anglais. Les difficultés qui en résultaient donnèrent lieu à la réunion d'un *conseil de Commerce*, ou Parlement commercial, plus nombreux que le Parlement ordinaire. Les temps qui suivent offrent une pareille alternative de liberté et de prohibitions, ou de restrictions dans le commerce des laines. En 1338, le Parlement accorde au roi Édouard III la préhension et le monopole de la vente de 20,000 sacs de laine, à des conditions dont on peut lire le détail curieux dans l'ouvrage de M. Moreau, ainsi que ceux qui sont relatifs à des mesures du même genre, prises les années suivantes. Nous citerons le relevé de l'importation et de l'exportation des laines et autres objets en Angleterre, dans l'année 1354, d'après un document conservé à la Trésorerie.

EXPORTATIONS.	VALEUR		MONTANT des TAUXES PERÇUES.
	l. st. sh. den.	l. st. sh. d.	l. st. sh. d.
3,651 1/2 sacs de laine, à.....	6 " "	180,909 " "	
3,036 quintaux id. (de 1205 p. chaque)	2 " "	6,072 " "	81,624 1 1
65 peaux avec leurs toisons.....		1 1 8	
Valeur totale de la laine exportée et des taxes perçues.		195,982 1 8	81,624 1 1
Peaux écruës.....		89 5 "	6 17 6
4,774 1/2 pièces de drap, à.....	2 " "	9,519 " "	
8,061 1/2 id de laine torse, à.....	" 16 8	6,717 18 4	216 13 7
Valeur totale des exportations et taxes.....		312,338 5 "	81,846 12 2
IMPORTATIONS.	l. st. sh. den.	l. st. sh. d.	l. st. sh. d.
1,831 pièces de draps fins, à.....	6 " "	10,980 " "	97 12 "
397 3/4 quintaux de cire, à.....	2 " "	795 10 "	19 17 5
1,829 1/2 tonneaux de vin, à.....	2 " "	8,659 " "	182 19 "
Toiles, merceries, épiceries, etc.....		22,943 6 10	285 18 3
Valeur totale des importations et taxes.....		36,383 16 10	566 6 8

La balance en faveur de l'Angleterre, dit M. Moreau, n'est donc en apparence que de 173,954 liv. st. 8 sh. 2 d. Mais, ajoute-t-il, ce document ne comprend ni l'étain, ni le plomb, objets capitaux d'exportation depuis les temps les plus reculés, non plus que plusieurs autres articles de moindre importance. Il en conclut que la balance favorable devait être beaucoup plus forte. Il est cependant difficile de croire que le document mentionne tous les objets et toute la valeur des objets importés.

On remarque, sous la date de l'an 1400, une table chronologique curieuse des variations dans le prix des bêtes à laine et des laines, depuis 1126 jusqu'à cette époque. On y voit qu'un mouton, qui se payait 4 d. en 1126, valait 1 sh. 2 d. en 1314. D'après un compte rendu au roi Henri par le trésorier d'Angleterre, le 6 mai 1421, le revenu de l'année précédente montait à 55,743 liv. st. 10 sh. 10 $\frac{1}{4}$ d. La majeure partie du revenu public provenait dès-lors des taxes sur les laines. Celles d'Angleterre étaient, à cette époque, supérieures aux laines d'Espagne. On voit par une table chronologique des prix, de 1400 à 1494, que le mouton qui valait 1 sh. en 1424, se payait 2 liv. st. dans les montagnes, en 1494. Un acte du Parlement de 1534, pour mettre un terme à la conversion des terres arables en pâturages, défend à chacun d'avoir au total plus de 2,400 moutons, les agneaux non compris, et de tenir plus de 2 fermes. Guichardin, dans la description des Pays-Bas, évalue à plus de 200,000 pièces de draps, la quantité importée annuellement dans cette contrée par l'Angleterre; il en estime la valeur à 10 millions de florins de Hollande, environ 1 million sterling, et la valeur totale du commerce entre les deux pays à 24 millions de fl., ou environ 2,400,000 liv. st. C'est à partir de l'année 1564, sous le règne d'Élisabeth, que les mesures prises par le Parlement et par le Gouvernement donnèrent en Angleterre une impulsion toujours plus puissante à la fabrication et au commerce des laines et des draps. Une 3^e table chronologique des prix de l'an 1500 à l'an 1576 nous apprend que le mouton qui se vendait tondus 1 sh. la 1^{re} de ces deux années, valait, la dernière, 5 sh. à Aberdeen. Jusqu'à l'année 1608, les Anglais étaient peu avancés dans l'art de teindre et de préparer leurs draps. On les envoyait d'ordinaire pour ces deux opérations en Hollande, d'où ils revenaient en

Angleterre, pour y être vendus. Ce fut alors que Cockayne, associé avec d'autres négocians, obtint du roi Jacques un privilège pour la teinture et la préparation des draps nationaux, de la vente desquels le roi se réservait le monopole. Il prohiba en conséquence l'exportation des draps bruts. Mais en Hollande et en Allemagne, on usa de représailles, en prohibant l'importation de tous draps bruts d'Angleterre. Le roi fut ainsi obligé de permettre l'exportation d'une quantité limitée de draps bruts, et bientôt après, il supprima le privilège accordé à Cockayne. M. Moreau cite, à cette occasion, une lettre au roi Jacques, du chancelier Bacon, dans laquelle il paraît blâmer l'aliment fourni au commerce étranger par l'exportation des draps bruts. Car, dit-il, si nous voulons soutenir nos manufactures de draps par la vente de nos draps bruts jusqu'à ce que nous puissions les teindre et les préparer, les Hollandais soutiendront leurs teintureries et leurs apprêts à l'aide de nos draps bruts, jusqu'à ce qu'ils puissent en fabriquer. C'est de l'année 1614 que date l'invention des draps teints en laines de diverses couleurs, due à un acte des états généraux de Hollande, lequel prohibait l'importation dans ce pays des draps teints en pièce en Angleterre. On voit, en 1822, le roi Jacques charger une commission spéciale nombreuse, d'une enquête sur les causes du discrédit et du bas prix des draps anglais dans l'étranger, et sur les moyens de relever ce commerce. Jusqu'en 1634, les fabricans de draps protestans, wallons, italiens et hollandais établis à Norwich, Cantorbéry, Sandwich, etc, avaient exercé librement leur culte. Laud, l'archevêque de Cantorbéry ayant voulu contraindre leurs enfans à fréquenter les églises paroissiales, cette tyrannie sacerdotale força 140 familles à se réfugier en Hollande, où elles enseignèrent aux nationaux l'art de travailler la laine, au grand détriment des fabriques anglaises. Les mêmes causes, dit à ce sujet M. Moreau, produiront toujours les mêmes effets. La France put s'en convaincre à la révocation de l'édit de Nantes. C'étaient les persécutions du duc d'Albe, dans les Pays-Bas, qui avaient envoyé en Angleterre les familles flamandes, de qui on y avait appris à fabriquer les serges communes, etc. (*Sayes, bayes, etc.*) Ce fut aussi aux réfugiés français, qu'en 1685, les Anglais durent les progrès de la fabrication des draps légers. C'est vers

1647, que Nicolas Cadeau et d'autres Français obtinrent pour 20 ans le privilège de fabriquer à Sedan, avec la plus belle laine d'Espagne, des draps noirs et de couleur, pareils aux draps de Hollande. En 1651, on proposait à la république d'Angleterre de traiter avec la Cour d'Espagne, pour en obtenir le droit de préemption de toutes les laines espagnoles, afin de faire tomber les fabriques de drap hollandaises et françaises, lesquelles, disait-on, s'alimentaient au moyen de ces laines, au point qu'une seule province hollandaise fabriquait de 24 à 26,000 pièces par an. Mais ce projet n'eut pas de suite. Ce fut en 1659, après la paix des Pyrénées, que Colbert commença à adopter toutes les mesures, qui bientôt élevèrent au plus haut degré de prospérité la fabrication et le commerce des draps de France dans le Levant, commerce qui y amena la décadence de celui des Anglais. Ce que l'alderman Cockayne avait inutilement essayé pendant les 7 années de 1608 à 1615, fut enfin accompli en 1667. Un brasseur flamand, venu en Angleterre avec sa famille, et encouragé par la Couronne, apprit aux Anglais à teindre et apprêter en perfection les plus beaux draps destinés à l'exportation. En 1698, la Chambre des pairs, organe de la jalousie des fabricans de drap d'Angleterre, pressait le roi Guillaume de mettre obstacle aux progrès des fabriques irlandaises, et d'encourager la fabrication des toiles dans ce royaume. Un acte de 1700 exempta toutes étoffes de laine anglaises de taxes à la sortie.

Voici, d'après les comptes des douanes, la valeur officielle des étoffes de laine exportées d'Angleterre pendant les années 1698, 1699, 1700 et 1701.

ANNÉES.	LIEUX D'EXPORTATION.		TOTAL.
	LONDRES.	AUTRES PORTS.	
	liv. st.	liv. st.	liv. st.
1698	2,102,634	1,017,961	3,120,615
1699	2,026,831	905,461	2,932,292
1700	2,021,145	968,018	2,989,163
1701	2,045,951	1,082,414	3,128,365
Cette année la valeur totale de la laine anglaise était estimée à.....			liv. st. 2,000,000
En supposant le prix moyen de 6 den. la livre, ou 8 liv. sterl. le ballot, on aura une quantité totale de 250,000 ballots.			
Les frais de fabrication étant évalués à.....			6,000,000
La valeur totale des étoffes fabriquées en laine, sera de.....			8,000,000

Valeur officielle des Étoffes de laine exportées d'Angleterre , dans les années						
1718.	1719.	1720.	1721.	1722.	1723.	
liv. st.	liv. st.	liv. st.	liv. st.	liv. st.	liv. st.	
2,678,696	2,730,297	3,069,049	2,903,310	3,381,842	2,920,601	
Idem Pour les Années						
1738.	1739.	1740.	1741.	1742.	1743.	1744.
liv. st.	liv. st.	liv. st.	liv. st.	liv. st.	liv. st.	liv. st.
4,158,643	3,218,273	3,656,790	3,669,743	3,358,787	3,541,568	3,420,970

En 1770, la valeur totale des exportations en étoffes de laine excédait 4,000,000 liv. st.; depuis, elle a toujours été en augmentant. Le montant total des exportations du même genre en Angleterre, pour toutes les parties du monde, a été, en 1772, de 4,436,783 liv. st., et en 1776, de 3,868,053 liv. st.

Cette branche capitale de fabrication employait, dans les différentes parties de l'Angleterre, environ 1,500,000 individus. L'exportation qui se fait de Londres, excède toujours de beaucoup celle qui se fait sur les autres points. En 1775, année dans laquelle cet excédant fut le moins fort, Londres exporta encore en ce genre, pour 2,247,570 = 3 = 0, tandis qu'il ne fut exporté des autres ports qu'un total de 1,972,602 = 57 = 2.

En 1783, le Parlement, cédant aux clameurs des fabricans d'étoffes de laine, malgré les représentations de sir Joseph Banks et d'Arthur Young, porta une loi par laquelle l'exportation des moutons vivans était prohibée, *sous peine de confiscation du bétail, ainsi que du bâtiment de transport, d'une amende de 3 liv. st. par tête de mouton, et de 3 mois de prison, au secret, pour tous ceux qui concourraient à l'exportation, et de châtimens plus sévères en cas de récidive*, etc. Le transport du bétail dans l'intérieur de l'Angleterre, l'élevage des bêtes à laine, étaient assujettis par le même acte à des gênes et à des restrictions sans fin. *La peine de mort était portée en cas de destruction du bétail, des étoffes de laine sur le métier, des mécaniques*, etc. Elle fut étendue à l'Écosse, en 1789.

C'est de 1790 que date la machine à carder la laine inventée par Edmond Cartwright. Cette invention diminua bientôt de près de 2,000,000 st. les frais de fabrication.

Valeur officielle de l'exportation des étoffes de laine dans toutes les parties du monde, de 1790 à 1794.

1790 — 5,190,637 liv. st. — 1791 — 5,505,034. — 1792 — 5,510,668. — 1793 — 3,806,536. — 1794 — 4,390,920.

Id. de 1795 à 1799. — 1795 — 5,172,884 liv. st. — 1796 — 6,011,133. — 1797 — 4,963,355. — 1798 — 6,499,339. — 1799 — 6,876,939. Nous sommes forcés, à notre grand regret, de renvoyer nos lecteurs à l'ouvrage de M. Moreau, pour les détails intéressans des causes qui ont influé, depuis cette époque, sur le mouvement du commerce des laines.

En 1800, la valeur totale des laines fabriquées en Angleterre était estimée à 7,876,165 liv. st. La valeur totale, après la fabrication des étoffes de toutes sortes, à 19,800,000, et malgré l'invention des machines, cette fabrication occupait 3 millions d'individus. On évaluait le capital fixe qu'on y employait à 6 millions st. Tout le travail de l'Angleterre ne pouvait suffire à la demande de l'étranger.

Nous recommandons à l'attention des hommes studieux les divers tableaux à la suite de cet excellent travail; l'ensemble fait connaître les prix variés du *bétail*, de la *laine*, de toute espèce et de toute qualité, ainsi que des produits fabriqués sur les marchés anglais à différentes époques; les mouvemens successifs de l'importation des laines étrangères en Angleterre, depuis 1797 jusqu'à 1827 inclusivement; enfin un dernier tableau établit par pays, la quantité et les valeurs officielles des étoffes de laine exportées de la Grande-Bretagne, depuis 1816 jusqu'à la fin de 1827, ainsi que le rapport de ces valeurs aux valeurs déclarées pour 1822, 1825 et 1828. Il résulte des tableaux d'importation que le total des étoffes de laine importées de toutes parts en Angleterre, se réduisait, en 1827, à une valeur de 41,865 liv. st., tandis que l'exportation s'élevait à 4,937,660 liv. st., valeur officielle.

A. D. V.

384. COMMERCE DU FER DANS LA GRANDE-BRETAGNE. (*Repertory of patent inventions*, etc.; nov. 1828. — *Bibliothèque univers.*; déc. 1828, p. 316).

Il n'est aucune branche du commerce de la Grande-Bretagne qui fasse aussi bien connaître le rapide et solide développement de ses manufactures, que le commerce du fer. Ce pays

lui doit en grande partie les nombreux perfectionnemens qui conservent à ses mécanismes une supériorité marquée; tandis que l'abondance qui s'y trouve, du meilleur combustible, lui donne l'avantage sous d'autres rapports.

Tout le fer fabriqué dans la Grande-Bretagne se montait :

En 1740 à 17,000 tonnes (1) élaborées par 59 fourneaux.

1788	68,000	85
1796	125,000	121
1806	250,000	»
1820	400,000	»
1827	690,000	284

Ces 690,000 tonnes sont fournies en 1827 par les différens comtés dans les proportions suivantes :

Staffordshire. 216,000 tonnes élaborées par 95 fourneaux.

Shropshire. 78,000 31

Galles méridionale. 272,000 90

Galles septentrion. 24,000 12

Yorkshire. 43,000 24

Derbyshire. 20,500 14

Écosse. 36,500 18

Total 600,000 284

Environ $\frac{3}{10}$ de cette quantité de fer sont d'une qualité propre à la fonte, et sont consommés en entier dans la Grande-Bretagne et en Irlande, à l'exception d'une petite partie qui s'exporte en France et en Amérique. Les autres $\frac{7}{10}$ sont convertis en barres, en fils, en feuilles, etc., dont une grande quantité est exportée dans toutes les parties du monde.

Pour donner quelque idée de la valeur de ce commerce pour le pays, nous pouvons estimer à 12 livres sterl. la tonne, le prix moyen du fer fondu ou travaillé; ce qui, en déduisant cinq pour cent de perte dans la fonte, donne pour les $\frac{3}{10}$ de fer de fonte: liv. sterl. 2,239,800 soit fr. 57,114,900

Et en déduisant trente pour cent de perte pour le fer travaillé, donne pour les $\frac{7}{10}$ de celui-ci. liv. sterl. 4,057,200 soit fr. 103,458,600

Total liv. sterl. 6,297,000 soit fr. 160,573,000

(1) La tonne est de 20 quintaux anglais, chaque quintal de 112 livres avoir du poids, et chacune de ces livres vaut 0,913 de livre poids de marc, ou 676,496 grammes. La tonne équivaut donc à 2045,06 livres de marc, soit 1001,36 kilogrammes. (R.)

La somme deviendrait beaucoup plus considérable si l'on faisait entrer en ligne de compte les belles manufactures de Birmingham et de Sheffield.

Ce qui ajoute à l'importance de la fabrication du fer dans la Grande-Bretagne, c'est que ce fer sort en entier des mines du pays, et qu'il n'entre dans sa manutention aucun ingrédient étranger : en conséquence, presque tout l'argent qu'elle procure va dans la bourse des artisans et manufacturiers anglais.

385. A LETTER ADDRESSED TO THE PEERS OF SCOTLAND. — Lettre adressée aux Pairs d'Écosse, par Charles lord KINNAIRD. Londres, 1826.

C'est pour montrer les désavantages de la pairie d'Écosse relativement à celle d'Irlande, que le lord écossais Kinnaird a pris la plume. Voici quels sont les lois en usage dont se plaint l'auteur. 1° Le fils aîné d'un pair d'Écosse ne peut être au Parlement le représentant d'aucun comté, d'aucun bourg écossais. Cette privation n'existe point à l'égard des pairs irlandais ; 2° si le lord écossais n'est pas choisi pour siéger parmi les pairs de la Grande-Bretagne, il ne peut non plus accepter une place dans la chambre des Communes ; il est exclu des fonctions parlementaires, et l'on pense bien que la Couronne n'appelle ou ne fait appeler à siéger parmi les pairs que les lords écossais qui lui sont dévoués. Lord Kinnaird est un de ceux que le gouvernement laisse de côté, et pour cause ; 3° les pairs écossais ne siègent que pendant la durée d'un Parlement, tandis que les pairs irlandais sont élus pour la vie ; or, comme les fonctions parlementaires en Angleterre participent de l'administration de la justice, lord Kinnaird voit dans cette mesure une atteinte portée à l'indépendance, à l'inamovibilité des juges. On cite plusieurs grands procès pour affaires d'état, jugés par la chambre des Lords, et dans lesquels les lords écossais, à cause de leur position, ont presque unanimement voté selon le désir de la Couronne.

D.

386. POPULATION CATHOLIQUE D'IRLANDE.

État du nombre des habitans, tant catholiques que protestans, qui, suivant le dernier recensement dressé par M. Foster,

se trouvaient en Irlande en l'année 1821. La population de ce pays était alors de 6,801,827 ames.

PROVINCES.	TOTAL		
	DE LA POPULATION.	DES CATHOLIQUES ROMAINS.	DES PROTESTANS.
ULSTER.....	1,998,484	806,000	1,202,000
LEINSTER.....	1,757,492	1,380,000	377,000
MUNSTER.....	1,935,612	1,735,600	200,000
CONNAUGHT.....	1,100,229	800,000	171,000

Suivant une estimation déduite des relevés dressés par les Protestans, la proportion numérique existant entre les Catholiques et les Protestans est de 4,838,000 Catholiques contre 1,963,487 Protestans. On compte dans les provinces de Leinster, de Munster et de Connaught 4,250,000 Catholiques et 750,000 Protestans. Les paroisses d'Antrim et de Down ne possèdent pas un seul Catholique. A Clare, dix paroisses contiguës n'ont pas un Protestant. (*Globe. — Galign. Messeng.*; Paris, 13 mars 1829).

L.

387. KONGL. TABELL-COMMISSIONENS UNDERDAANIGA BERÄTTELSE till Kongl. Maj. angående Nativitetens och Mortalitaetens forhaallande. — Rapport de la Commission royale de statistique, fait au roi, sur les rapports entre les naissances et décès en Suède depuis 1821 jusqu'en 1825, sur la population, etc. 68 p. in-4°. Stockholm, 1828; imprim. de Marquard.

En Suède, une Commission particulière, dont l'origine date de la première moitié du 18^e siècle, est chargée de recueillir chaque année les relevés du mouvement de la population, tels qu'ils sont consignés dans les registres des paroisses tenus par les ministres de la religion. Tous les 5 ans, elle fait un travail général sur les résultats des relevés qui lui ont été adressés et qu'elle compare aux résultats du terme précédent. Nous avons sous les yeux le dernier travail de ce genre qu'elle ait présenté au roi. Dans le préambule, elle fait remarquer au roi l'accroissement rapide de la population de la Suède, surtout dans l'an-

née 1823, où cet accroissement a été de 42,192 individus; à aucune époque, ajoutent les commissaires, pas même dans le temps où la Finlande appartenait encore à la Suède, ce royaume n'a offert l'exemple d'une augmentation aussi considérable de ses habitants.

Les naissances dans les 5 années depuis 1821 jusqu'en 1825 se sont montées aux sommes que voici :

ANNÉES.	ENFANS				TOTAL.
	LÉGITIMES		ILLÉGITIMES		
	mâles.	fémmes	mâles.	fémmes	
1821	43,938	41,868	3,218	3,048	92,072
1822	44,647	42,737	3,595	3,330	94,309
1823	46,639	44,440	3,548	3,632	98,259
1824	44,477	42,606	3,316	3,178	93,577
1825	47,751	45,863	3,344	3,357	100,315
TOTAUX.....	227,452	217,514	17,021	16,545	478,532
Terme moyen des 5 années.....	45,490	43,503	3,404	3,309	95,706
Terme moyen des 5 années précédentes.	40,634	38,724	2,997	2,898	85,253
Accroissement annuel des naissances pendant les dernières 5 années.....	4,856	4,779	407	411	10,453

A l'égard des naissances légitimes aux illégitimes, il se trouve que le nombre des enfans naturels au total des naissances dans les 5 années, a été = 1 : 2 $\frac{3}{4}$ dans Stockholm, = 1 : 6/10 dans les autres villes, et = 1 : 18 $\frac{2}{5}$ dans les campagnes, enfin, dans tout le royaume = 1 : 13 $\frac{3}{10}$. Pendant les 5 années précédentes, le rapport entre les naissances illégitimes et le total des naissances dans le royaume, avait été = 1 : 14 $\frac{1}{2}$.

Voici le tableau de la mortalité dans chacune des 5 années :

Année.	mâle.	fémm.	total.
1821	33,466	32,950	66,416
1822	30,500	28,890	59,390
1823	28,802	27,265	56,067
1824	29,071	27,185	56,256
1825	29,180	27,285	56,465
Totaux....	151,019	143,575	294,594

Il est mort parmi
les enfans au-des-
sous d'un an.....

8,316

6,887

15,203

26 individus ont passé, dans les 5 ans, l'âge centenaire. Dans le même espace de temps, 1,126 individus se sont noyés, 388 enfans ont été étouffés dans le lit de leurs mères ou nourrices, 151 individus se sont suicidés, 12 enfans et 35 adultes ont été assassinés, 7 ont été condamnés à mort et exécutés, 36 sont morts d'ivresse, 6 ont été tués par la foudre, 12,623 enfans sont mort-nés.

Suit le tableau des décès par âges.

Décès depuis 1820 jusqu'en 1825.		mâl.	fem.
Au-dessous d'un an.		8,316	6,887
Entre	1 et 3 ans.	2,799	2,550
	3 5	1,001	975
	5 10	981	954
	10 15	548	549
	15 20	567	578
	20 25	830	692
	25 30	909	779
	30 35	953	831
	35 40	934	876
	40 45	1,153	965
	45 50	1,180	897
	50 55	1,253	1,033
	55 60	1,461	1,314
	60 65	1,668	1,745
	65 70	1,686	1,886
	70 75	1,692	2,001
	75 80	1,208	1,573
	80 85	707	1,001
	85 90	268	443
	90 95	77	152
	95 100	11	31
Au-dessus.		2	3

Dans les 5 années précédentes il était mort 31,452 hommes et 30,877 femmes.

Nous passons aux mariages contractés pendant le dernier lustre.

Années.	Mariages.	
1821	22,890	dont 17,708 entre célibataires.
1822	24,431	19,026
1823	23,993	19,017
1824	23,907	18,971
1825	23,640	19,097
Total...		118,861
		93,819

Dans le même espace de temps la mort a dissous 80,421 mariages, dont 46,880 par le décès du mari, et 32,389 par celui de la femme.

A la fin de l'année 1825, un peu plus de $\frac{2}{3}$ de la population de la Suède était au-dessous de 20 ans, environ $\frac{3}{10}$ au-dessous de 40, un peu plus de $\frac{1}{10}$ au-dessous de 50, près de $\frac{4}{50}$ au-dessous de 60, près de $\frac{3}{50}$ au-dessous de 70; et un peu plus de $\frac{3}{100}$ de la population avaient atteint un âge plus avancé.

Le nombre des pauvres était de 21,216, dont 660 à Stockholm, 1,809 dans les autres villes, et 18,747 dans les campagnes; 9,664 de ces pauvres demeuraient chez d'autres personnes, 8,991 recevaient des secours chez eux; 2,033 étaient dans les hospices et 528 dans les hôpitaux.

Les détenus étaient au nombre de 1,833, savoir: 200 à Stockholm, 1,577 dans les autres villes, et 56 dans les campagnes. On comptait en Suède 588 étrangers et 424 Juifs. Il existait 522,055 ménages, dont 77,334 de 2 individus, 244,641 de 3 à 5 individus, 181,361 de 6 à 10 individus, 16,076 de 10 à 15 individus, enfin, 2,643 de plus de 15 individus.

Avant de passer au tableau général de la population des provinces de la Suède, nous avons à signaler une remarque sur l'accroissement rapide de cette population. En 1804, la Commission de statistique avait calculé que si les progrès de la population de la Suède (y compris la Finlande) continuaient dans la même proportion, qu'alors cette population serait doublée dans 69, et triplée dans 100 ans. Depuis ce temps on a observé un accroissement plus considérable, puisque maintenant la population gagne 12 $\frac{1}{10}$ pour cent tous les ans; ainsi, dans la supposition que rien n'arrête ce mouvement, il ne faudra que 61 ans pour doubler, et que 96 ans pour tripler le nombre d'habitans de la Suède. Il est évident que le peuple suédois jouit actuellement d'un bien-être dont il était privé autrefois.

TABLEAU DE LA POPULATION DE LA SUÈDE EN 1825.

et Statistique.

563

DISTRICTS DE	DANS LES CAMPAGNES.			DANS LES VILLES.			GRAND TOTAL.	ACCROISSEMENT DEPUIS 1820	
	hommes.	femmes.	TOTAL.	hommes.	femmes.	TOTAL.		en individus.	pour cent.
Stockholm.....	47,133	51,474	98,607	2,065	2,423	4,488	103,095	5,391	5.5
Upsala.....	36,571	40,380	76,951	2,418	3,228	5,646	81,897	1,681	2.1
Södermanland.....	47,306	51,243	98,551	3,949	4,293	8,242	106,793	8,602	8.4
Östergötland (Gothie orient.).....	79,336	85,830	165,166	7,698	9,426	17,124	182,290	9,734	5.6
Jönköping.....	59,619	64,433	124,052	2,555	3,389	5,944	129,986	8,442	6.9
Krönoberg.....	48,486	52,536	101,011	719	979	1,698	102,709	6,690	7.0
Calmar.....	73,200	78,153	151,353	4,128	5,234	9,362	160,720	10,819	7.2
Gotland.....	16,371	17,696	34,067	1,814	2,270	4,084	38,151	2,587	7.3
Blomberg.....	33,388	36,030	69,418	8,018	8,878	16,896	86,314	6,363	8.1
Christianstad.....	68,102	71,303	139,405	3,253	2,723	5,976	145,380	10,697	7.9
Malmö.....	84,188	84,944	169,132	11,578	11,488	23,067	192,199	15,562	8.8
Hälsing.....	38,549	41,614	80,163	2,538	2,956	5,494	85,657	5,564	6.9
Geelensberg.....	55,984	57,215	113,199	16,115	17,477	33,592	146,691	11,772	8.7
Elfsborg.....	86,964	91,618	178,582	4,088	4,356	8,439	187,021	16,961	10.0
Skaraborg.....	74,412	78,929	153,341	2,755	3,518	6,273	159,614	11,063	7.5
Värmland.....	76,985	80,840	157,825	2,477	3,090	5,567	163,372	15,118	10.2
Nerike.....	49,741	53,437	103,178	2,692	3,414	6,076	109,254	8,795	8.8
Westmanland.....	37,211	42,232	79,433	3,997	5,188	9,185	88,618	3,963	3.5
Kopparberg.....	58,321	65,448	123,769	2,418	3,203	5,619	129,388	6,548	5.3
Göteborg.....	40,783	45,308	86,091	4,857	6,788	11,645	97,736	9,976	5.4
West-Norrland.....	32,408	36,169	68,575	1,827	2,035	3,862	72,337	5,150	7.7
Jämtland (Jemtne).....	18,877	19,868	38,745	180	197	377	39,122	2,298	6.0
Wästerbotten (Botnie occidentale).....	21,291	22,380	43,671	558	682	1,240	44,911	4,547	11.3
Norrhotten (Botnie septentrionale).....	18,564	19,929	38,513	1,024	1,087	2,111	40,624	3,462	9.4
TOTAUX.....				93,494	107,322	200,806	79,473	3,904	5.2
Ville de Stockholm.....				36,497	42,976	79,473	2,771,253	186,503	7 7/10
GRANDS TOTAUX.....	1,202,969	1,287,964	2,490,933	129,981	150,298	280,279	2,771,253	186,503	7 7/10

Ces 2,771,253 âmes sont réparties sur une superficie de 3370 ¹¹/₁₀₀ milles carrés, ce qui donne 739 sur le mille carré.

D-o.

Ces 2,771,253 âmes sont réparties sur une superficie de 3370 $\frac{1}{2}$ milles carrés, ce qui donne 739 sur le mille carré.

D-g.

388. MORTALITÉ EN SUÈDE EN 1828.

Les listes officielles extraites des registres des paroisses de Stockholm, présentent un excédant de 2,000 mortalités sur les naissances de l'année passée. La même proportion a lieu dans plusieurs autres villes de la Suède ; ainsi

Malmöe . . offre 251 naissances et 274 mortalités.

Carlsrona. 321 625

Wisby 113 202

(*Allgem. Zeitung*; 11 fév. 1829.)

389. SUÈDE. IMPORTATIONS ET EXPORTATIONS.

Dans le courant de l'année 1827, il est entré à Stockholm 34,081 tonnes de froment, 101,201 de seigle, 115,224 d'orge, 8,430 de malt, 32,965 d'avoine, 6,524 de pois, 144 de vesces, 3,099 de méteil, et 2,625,671 mesures d'eau-de-vie. D'après les rapports publiés jusqu'à ce jour, l'exportation des grains de la Suède, pendant la même année, se compose de 39,282 $\frac{5}{8}$ tonnes d'avoine, 167 de méteil, 15,122 $\frac{5}{8}$ de froment, 27,693 d'orge, 3,917 $\frac{1}{2}$ de malt, 34,670 de seigle, 656 $\frac{5}{8}$ de vesces, 11,927 $\frac{1}{3}$ de pois, 321 $\frac{3}{4}$ tonnes de farine de froment, 31 de farine de seigle, et 46 $\frac{1}{2}$ de gruau de seigle (*Ibid.*; 29 janvier 1829).

Il a été exporté de Suède, en 1828, 164,000 tonnes de grains de toute espèce. C'est beaucoup pour un pays où naguère on importait annuellement 500,000 tonnes de grains (*Ibid.*; n° 85).

390. SUÈDE. CONSOLIDATION DES SABLES MOUVANS.

Le défrichement et la consolidation des sables mouvans se poursuivent avec activité dans diverses provinces. Dans la partie nord de la province de Scanie, on a planté, l'année dernière, 82,550 arbres et semé en blé 480 tunnlands. (*Ibid.*; n° 85).

391. BIDRAG TIL KUNDSKAB OM DE DANSKE PROVINDSERS NÆRVERENDE TILSTAND I ØKONOMISK HENSEENDE. — Mémoires pour servir à la connaissance de l'état actuel des Provinces danoises sous le rapport de l'économie rurale, publié par ordre du roi, sous les auspices de la Société d'économie rurale. Cah. 1 — 3, in-8°. Copenhague, 1826 — 1827. (*Dansk Litteratur Tidende*; 1828, n°s 19, 20, 21 et 29).

Depuis assez long-temps, les autorités publiques, dans les provinces du Danemark, ont l'ordre d'envoyer chaque année au gouvernement un rapport sur l'état de l'agriculture; comme ces rapports sont en partie très-insuffisants, la Société d'agriculture a jugé à propos de les faire compléter et rectifier par quelques-uns de ses membres. Voilà ce qui a donné lieu aux mémoires sur l'état agricole des provinces, dont il a paru trois cahiers, qui seront suivis de plusieurs autres, jusqu'à ce que tout le Danemark ait été décrit de cette manière. Les 3 cahiers comprennent la description des bailliages de Veile; Randers et Aarhuus.

1° *Veile*, en Jutland. Dans ce bailliage l'agriculture est arriérée. Les principaux paysans entendent pourtant mieux la culture de leurs propriétés. On ne cultive en grand la pomme de terre que dans quelques communes, particulièrement à Bygholm; depuis que les grains étaient à très-bas prix, on s'était adonné davantage à la culture du colza; le ver blanc, *Tinea Brassicæ*, nuit beaucoup à cette plante; on sème peu de chanvre et encore moins de lin; on cultive plus de cumin qu'autrefois, ainsi qu'un peu de gaude et de tabac. Dans ces pays l'élevé des chevaux est une des principales ressources du paysan; le plus beau bétail jutlandais se trouve à Ussing-gaard. On a, dans les dernières années, amélioré la race des bêtes à laine. Il y a des fermes où l'on trouve maintenant des troupeaux de 100 à 150 bêtes à laine demi-fine. Une Société d'économie rurale, fondée en 1823 pour le bailliage de Veile, entretient à Palsgaard une bergerie-modèle, ayant en ce moment 20 mérinos. Les propriétés rurales ont baissé de prix; quelquefois elles trouvent difficilement des acquéreurs; il paraît néanmoins que la baisse s'arrête. En Angleterre, en Allemagne, etc., on a récemment converti beaucoup de champs en pâturage, dans l'espoir d'en tirer meilleur parti; cette circonstance fait présumer que les grains vont reprendre un cours plus élevé, et ne tomberont plus aussi bas qu'ils l'ont été.

2° *Randers*. Dans ce bailliage jutlandais, le grain est la principale ressource pour les cultivateurs de l'Est; l'élevé des bestiaux et des chevaux pour les cultivateurs de l'Ouest. Il y a des paroisses où l'on se sert de la marne pour engrais depuis un siècle. Les landes sont aux terres labourées dans la proportion

de 1 à 13. Les plus beaux chevaux et le meilleur bétail viennent des environs de Randers. En 1810, il a été fondé en cette ville une Société agricole; mais jusqu'en 1823 on n'a rien vu de ses travaux.

3° *Aarhuus*. Sur ce bailliage on donne des renseignemens moins satisfaisans que sur les deux précédens. Il paraît que dans ce pays on améliore la race des bêtes à laine, en introduisant des béliers espagnols, anglais et autres; mais on commence à négliger l'élevé des chevaux. La culture des pommes de terre est considérable dans les villages qui dépendent de la baronie de Vilhemsborg.

392. ÉTAT ACTUEL DU DANEMARK (*Allgem. Handl. Zeitung*; oct. 1828, p. 541)

Parmi les provinces qui constituent le royaume de Danemark, ce sont principalement le Holstein et le Lauembourg qui jouissent dans ce moment d'un état florissant, et Altona prend la part la plus active aux relations commerciales que la ville de Hambourg entretient en Amérique, etc. Altona est aujourd'hui la première ville commerciale du Danemark, tandis qu'à Copenhague les affaires sont réduites à une complète stagnation. Plusieurs maisons de commerce de cette dernière ville, ainsi que celles de Flensbourg, font équiper à leurs frais des vaisseaux marchands à Altona et à Hambourg, attendu que les articles d'exportation se trouvent dans ces deux dernières villes en plus grande abondance et à meilleur marché que sur le Sund et la mer Baltique. Les provinces danoises de Sleswig, Jutland et les îles se trouvent en général dans une position bien critique. Les fabriques et manufactures établies dans ces provinces ne pourront jamais soutenir la concurrence avec les pays étrangers; le commerce dans ces contrées est trop peu considérable, et bien que le gouvernement fasse tout pour y encourager les fabriques et les manufactures, elles ne se maintiennent, pour ainsi dire, que par protection. Cet état de langueur se trouve encore aggravé par le manque d'activité et d'énergie dans les entreprises manufacturières. Les habitans préfèrent se borner à la pêche, au commerce, à la navigation, à l'éducation des bestiaux et à l'agriculture. Les côtes, et principalement la côte occidentale, éprouvent tous les ans une émigration considé-

nable d'hommes robustes, qui trouvent facilement un accueil favorable partout où les armes et la navigation commerciale offrent de l'occupation. On trouve même de ces hommes sur toutes les flottes, sur tous les armateurs américains. Les nourrisseurs de bestiaux et les cultivateurs trouvent pour leurs objets un débouché sûr à Hambourg. La douane établie sur le Sund est d'un rapport considérable, surtout depuis la navigation fréquente des vaisseaux marchands qui se rendent directement en Finlande et en Russie. Il est fâcheux sans doute qu'un grand nombre de vaisseaux passent devant Copenhague sans lui rapporter le moindre avantage. L'industrie est entièrement paralysée dans cette ville; le prix des maisons y a considérablement baissé; plusieurs propriétaires ont vendu les leurs, faute de possibilité de payer les impositions. Les habitants vivent en plus grande partie du grand nombre d'employés et de la cour; toute la classe commerçante s'est retirée des affaires, et il serait impossible de l'engager aujourd'hui à faire de nouvelles entreprises, attendu que toutes ses opérations ont eu des résultats extrêmement fâcheux dans ces dernières années, notamment dans ses relations commerciales avec les Indes orientales et la Chine, où les Anglais et les Américains ont porté le coup mortel aux affaires des Danois. Même les affaires avec les îles danoises aux Indes occidentales, se trouvent exclusivement entre les mains des négocians d'Altona et de Hambourg. L'une des principales causes de la grande activité actuelle du commerce de Hambourg, c'est que le commerce de cette ville est libre, et que les marchandises étrangères de tout genre n'y paient aucun droit d'entrée. Il en résulte naturellement que le vendeur comme l'acheteur y trouve des avantages qu'il chercherait en vain ailleurs où le commerce est frappé du déplorable système prohibitif.

L. D L.

393. APERÇU DES MANUFACTURES ET DES FABRIQUES dans le Danemark. (*Hertha*; 1826, 2^e année, vol. VI, cah. 3, p. 179).

1. *L'île de Seeland*. Copenhague : 242 fabriques d'eau-de-vie, 50 brasseries, 5 fabriques de vinaigre, 9 raffineries de sucre, 8 savonneries, 32 manufactures de tabac, 21 manufactures de drap, 15 manufactures d'objets de coton, 8 fabriques de bas, 18 manufactures de chapeaux, 24 manufactures de gants, 29

manufactures de toile de lin, 3 manufactures de soieries, 2 maroquineries, 29 tanneries, 5 fonderies de fer, une fabrique de porcelaine, et plusieurs autres fabriques et manufactures qui, en 1824, occupaient 11,267 personnes. On trouve à la proximité de la ville 4 moulins à huile et 3 dans l'île d'Amack; des manufactures de drap dans le village de Friedrichsberg; une manufacture de bas de coton à Gjentofte; dans la commune de Lynghy une fabrique de toiles de coton peintes, des papeteries, un moulin à huile, des forges de fer, des usines de cuivre et de laiton; un moulin à poudre à Donse; des manufactures de draps à Usserøede; à Hellebek, près de Helsingør, une manufacture d'armes, une blanchisserie à procédé chimique, et une manufacture d'objets de coton; à Hillerød une salpêtrière et une fabrique d'acide azotique; à Frederikswærk une fonderie de canon, des moulins à poudre, une fabrique de lames de sabre, une forge de fer et de cuivre; à Roskilde des manufactures de toiles et d'objets de coton, une papeterie; à Kjøng de grandes manufactures de toile de lin, de coutils et de damas; à Hulemase une papeterie et un moulin à huile; une manufacture de drap à Wordingborg; à Holsteinborg des manufactures d'objets de laine et de toile de lin, un moulin à huile et des tanneries; à Slagelse une manufacture de drap.

Ile de Moen. Une tannerie à Hege.

Ile de Bornholm. Des fabricans de montres et des potiers.

Laland. Une fabrique d'amidon près de Nysted.

Fyonie. Des manufactures de drap à Middelfort; à Odense des fabriques de gants, une raffinerie de sucre, une savonnerie, une manufacture d'objets de laine, une tannerie et des manufactures de drap; à Svendborg des tanneries et des manufactures de bas; dans l'île de Faasinge, construction de vaisseaux; à Skjoldemose un moulin à huile; à Brahetrolleborg des tanneries et une forge de fer; dans le comté de Muckadell une papeterie; une tannerie à Faaborg, et une fabrique de cartes à Assens.

Jutland. A Aalborg une raffinerie de sucre et deux savonneries; à Aarhus une raffinerie de sucre, des manufactures de laine et de coton, 2 moulins à huile et des manufactures de tabac; à Randers des manufactures de drap, d'objets de laine et de gants, une fabrique de noir de fumée; à Fredericia 4 ma-

manufactures de drap, et plusieurs autres fabriques et manufactures de tout genre sur différens points de la province.

Duché de Sleswig. A Flensbourg, un grand nombre de fabriques d'eau de-vie, 10 raffineries de sucre, des manufactures de tabac, des savonneries et des moulins à huile; à la proximité de cette ville une forge de cuivre et des tuileries considérables. A Christiansfeld des manufactures de bas et de toiles de coton, des savonneries et des fabriques de chandelles; dans la ville de Tondern des manufactures d'objets de laine, et dans ses environs des fabriques de dentelles; à Ascheffel une papeterie; dans le bailliage de Hutten deux verreries. Plusieurs autres villes et villages ont des moulins à huile, des manufactures de tabac, des raffineries de sucre, etc.

Duché de Holstein. Altona est, après la capitale la ville, la plus importante du royaume sous le rapport de l'industrie manufacturière; on y trouve des manufactures de tabac, de chapeaux, d'objets de laine et de coton, des fabriques de vinaigre, des savonneries, etc. Neumunster a des manufactures de laine et des fabriques de boutons de métal; à Wandsbeck des fabriques de toiles peintes, des blanchissemens de cire, des tanneries et des moulins pour la fabrication de la sciure des bois de teinture, etc.; à Itzehoe des raffineries de sucre, des manufactures de tabac et des fabriques de pipes, etc.; à Harnerau des manufactures de toiles de coton; à Kellinghusen des manufactures de faïence. On y trouve en outre, dans plusieurs endroits, des moulins à huile, des fabriques de chicorée, 13 papeteries, plusieurs moulins à poudre, des forges de cuivre, etc.

Duché de Lauembourg. La ville de Lauembourg a des raffineries de sucre, des savonneries, des brasseries et des fabriques de poterie. On trouve en outre dans ce duché une papeterie, une forge de fer et une manufacture de drap. L. D. L.

394. DE LA SUPRÉMATIE DES ROIS DE DANEMARK dans la mer Baltique, et de leur tentative de fermer aux flottes militaires étrangères l'accès de cette mer; par le D. ESTRUP. (*Nordisk Tidsskrift*; vol. I, cah. 2.)

M. Estrup part du principe que les rois de Danemark, placés à l'entrée de la mer Baltique, ont le plus grand intérêt à veiller à ce qu'aucun vaisseau ennemi ou suspect ne s'introduise dans

cette mer dont ils sont les gardiens naturels; il dérive de là le droit de percevoir un impôt sur tous les vaisseaux qui entrent ou qui sortent. On ignore l'époque à laquelle a commencé cette levée d'impôt dans le Sund. Au 15^e siècle, il passait déjà pour une coutume très-ancienne converti en droit. Le traité de 1490 entre le roi danois Jean et celui d'Angleterre, prescrit à la marine anglaise, naviguant dans la mer Baltique, de passer par le Sund, et de ne point transporter d'effets appartenant aux ennemis du Danemark. En 1507, les villes anséatiques se soumirent également au passage du Sund. M. Estrup cite plusieurs faits historiques pour faire voir comment les prétentions du Danemark à la suprématie dans la mer Baltique se sont développées et manifestées peu à peu dans le cours des siècles. D.

395. KOPENHAGEN UND DIE UMGEGEND. — Copenhague et les environs, décrits par Fréd. THAARUP, conseiller d'état. 362 p. in-12, avec 2 cart. et 4 plans; prix, 2 rixdal. Copenhague, 1828; imprim. de Popp. (*Dansk Litterat. Tidende*; 1828, n^o 52.)

M. Thaarup est suffisamment connu par ses travaux statistiques sur le Danemark. En 1821 il a donné aussi une description des monumens de la capitale. Son dernier ouvrage est une description complète de cette ville. Après la bibliographie, il donne l'étendue, la population, décrit les édifices publics, les églises et les collections d'art publiques, même les collections scientifiques; il parle ensuite des académies et de l'université, des autres établissemens d'instruction, de l'état ecclésiastique, des institutions de bienfaisance, de sûreté publique; il indique l'organisation des autorités municipale et judiciaire, des manufactures, et du commerce. Il envisage Copenhague comme place forte et comme port militaire, ajoute un précis de l'histoire de la capitale, et des itinéraires pour les environs, auxquels est destinée une des cartes de l'ouvrage. Quelques parties laissent à désirer, n'étant pas complètes; mais en général le guide de M. Thaarup peut être consulté avec fruit. D.

396. IMPORTATION DU SUCRE ET DU CAFÉ A COPENHAGUE.

Dans le courant de 1827, on a importé à Copenhague, à peu près 13 millions de livres de sucre (dont 9 millions de St-Croix);

et 4 millions de livres de café. (*Allgem. Handlungs-Zeitung*; mars 1828, n° 28, p. 119.)

397. STATISTIK DES OESTREICHISCHEN KAISERTHUMS. — Statistique de l'empire d'Autriche; par Jos. ROHRER, prof. à Lemberg. Vol. 1^{er}, in-8° de 348 p. Vieune, 1827. (*Ephémérides géogr. de Weimar*; 1828, vol. XXV, cah. 13, p. 398.)

L'auteur est déjà favorablement connu, tant par son excellente description ethnographique des différentes nations de l'empire d'Autriche, que par son esquisse des provinces occidentales de cet empire; résultat de son voyage en Galicie, Silésie et Moravie. Après avoir laissé reposer sa plume depuis 1808, probablement par suite des événemens politiques qui ont frappé sa patrie, il l'a ressaisie aujourd'hui pour nous initier dans l'état actuel de la statistique de l'Autriche, ouvrage qui, s'il est continué avec la même sollicitude et sur le plan de ce 1^{er} volume, nous offrira l'un des meilleurs travaux que la statistique ait produits jusqu'à ce jour. Cette première partie est uniquement consacrée à la population. Les résultats de ses données sont présentés dans le tableau ci-dessous :

PROVINCES.	SURFACE par milles géograph. carrés.	POPULATION en 1825 et 1826.	Nombre des villes.	Bourgs.	Villages.	MAISONS.
1 Lombardie.....	851,94	4,237,301	42	281	5,401	542,543
2 Dalmatie.....	273,75	323,112	9	14	988	49,175
3 Tyrol.....	516,41	789,835	21	32	1,558	98,689
4 Illyrie.....	519,74	1,121,240	54	57	6,848	167,012
5 Styrie.....	399,40	824,505	20	96	3,539	163,050
6 Autriche.....	708,65	2,008,970	52	352	11,126	274,897
7 Bohême.....	952,95	3,698,506	286	275	11,924	541,074
8 Moravie.....	481,56	1,068,713	119	178	3,673	288,905
9 Galicie.....	1548,03	4,293,488	95	194	6,042	633,709
10 Hongrie.....	4181,60	9,471,263	62	644	11,895	1,026,007
11 Transylvanie.....	1160,80	2,000,015	13	64	9,566	256,629
12 Frontière militaire.....	609,70	907,453	12	13	715	89,669
	12,153,53	31,664,401	785	2200	66,017	4,181,459

La population de l'archiduché d'Autriche et du Salzbourg, ou plutôt des pays au-dessous et au-dessus de l'Ens, se montait en 1820 à 1,897,417; en 1825 à 2,008,970, et en 1827 à 2,075,335 individus. Il en résulte qu'en 7 ans, elle a éprouvé un accroissement de 227,918 ames.

L. D. L.

398. SUR LA PRODUCTION DU SEL MARIN, et sur les salines des pays autrichiens maritimes; par M. d'UNDERRAÏN. (*Archiv für Geschichte, Statistik, etc.*; sept. 1825, n^{os} 115, 116 et 117.)

L'auteur commence par avouer qu'il a puisé ses renseignemens dans les *Annales de l'institution polytechnique de Vienne*, vol. 3, année 1822, et dans les *Mémoires politico-économiques sur la ville et le territoire de Trieste, sur l'Istrie, la Dalmatie et sur Venise*, 1821. On obtient, en Autriche, le sel marin, en laissant évaporer l'eau de mer, dans des marais salans qui sont entourés de digues. L'auteur décrit brièvement les procédés de la fabrication, et passe ensuite à la partie statistique.

Les établissemens des salines marines de l'Autriche se trouvent, 1^o aux environs de Trieste, savoir : à Servole et à Zaule; 2^o à Muggia, Capod'Istria et Pirano dans la péninsule de l'Istrie; 3^o à Arbe, Pago et Digniska en Dalmatie; enfin 4^o à Stagno, dans le pays de Raguse. Voici la surface de ces marais :

Salines du pays de Trieste . . .	179,522 toises carrées ;
Istrie . . .	3,413,898
Dalmatie . . .	409,928
Raguse . . .	82,901

Total . . . 4,086,249 toises carrées,

dont 298,079 sont des domaines du gouvernement; le reste est propriété particulière.

On voit que l'Istrie est la province qui a le plus de marais salans; on les divise en 4 groupes ou vallées, savoir : Valle di Servole e Zaule, V. di Muggia, V. di Capod'Istria et Valle di Pirano. Les salines de la dernière vallée seule occupent 2,441,176 tois. carr. Nous aurions désiré trouver à la suite de l'indication de l'étendue des salines, les chiffres de leur produit total, mais l'auteur ne donne que le produit de quelques-uns de ces établissemens : les salines de Dalmatie, par exemple, produisent 180,000 quintaux de sel par an; de cette quantité, 72,000 quintaux se consomment dans la Dalmatie, le reste se vend aux Turcs. L'Istrie et la Dalmatie ensemble produisent, d'après un terme moyen de 10 ans, environ 400,000 quintaux par an; il s'en consomme 387,000 quintaux dans l'Istrie. D.

399. ÉTAT DES BESTIAUX EN TYROL, EN 1826.

On comptait dans cette province, en 1826, 1,032 étalons, 8,352 jumens, 6,129 chevaux hongrois, 44,472 bœufs et 210,058 vaches. (*Ephémérides de géog. Weimar*; 1828, vol. XXIV, cah. 11, p. 349.)

400.. HÔPITAUX DES FRÈRES DE LA MISÉRICORDE EN AUTRICHE.

L'ordre bienfaisant des Frères de la Miséricorde, a donné, dans les 25 hôpitaux en Autriche, depuis le 1^{er} nov. 1826 jusqu'à fin oct. 1827, l'hospitalité gratuite à 16,605 malades, dont 1,742 Protestans, 68 Juifs et 16 Grecs; de ce nombre, 1,430 sont morts, et 15,175 ont été rendus à la société. (*Österr. Beobachter*; 1828, n° 3.)

401. TRANSLATION DE LA BIBLIOTHÈQUE D'APONY DE VIENNE A PRESBOURG; par G. de GYURIKOVITS. (*Archiv für Geschichte, Statistik, etc.*, 1825, n° 88.)

La capitale de la Hongrie a 6 grandes bibliothèques, celles du Primat du royaume, de l'académie catholique, de l'archigymnase catholique, du lycée évangélique, du comte de Lamberg et du comte de Wallenstein; les 4 premières devraient être publiques; mais, à l'exception de la bibliothèque du lycée protestant, elles sont fermées aux hommes studieux, et ne sont par conséquent pas d'une grande utilité pour la ville; celle du lycée même n'est accessible que pendant 4 heures par semaine. Le comte d'Apony, propriétaire d'une bibliothèque de 20 mille volumes, dans laquelle a été incorporée une partie de la belle bibliothèque de Macarthy, vendue à Paris, a fait bâtir, à Presbourg, un édifice où sa bibliothèque sera placée et ouverte pour les amis de l'étude. La ville a adressé des remerciemens au propriétaire.

D.

402. BESCHREIBUNG DES MARKTES BERTHOLDSDORF. — Description du bourg de Bertholdsdorf. 18 p. in-12. Vienne, 1826.

Bertholdsdorf est un bourg de 300 maisons et 1900 ames, au pied des montagnes, à une demi-lieue de Vienne. Il a de bonnes auberges, très-fréquentées dans la belle saison par les Viennois; une caserne, un hospice, et une manufacture de tissus.

L'auteur donne l'histoire de la prise du bourg par les Turcs, dans leur guerre d'invasion, en 1683. D.

403. I. DIE STRAUBINGER HÜTTE ZU BAD-GASTEIN. — La cabane de Straubing à Gastein. 98 p. in-24. Vienne, 1819; imprim. de Haykul.

404. II. REISE-HANDBUCH FÜR KRANKE ODER NATURFREUNDE WELCHE DAS THAL UND WILDBAD GASTEIN, etc. — Guide des malades et des amis de la nature, qui veulent visiter la vallée et les eaux minérales de Gastein, sous les rapports de l'histoire naturelle, de l'archéologie et du pittoresque; par Emile ***. 563 p. in-8°, avec une vue lithogr. Vienne, 1827; Tendler et de Marstein.

Ces deux ouvrages sont du même auteur: le premier indique rapidement quelques curiosités des eaux de Gastein dans le Salzbourg; le second est un guide complet, contenant beaucoup d'itinéraires, et tous les renseignemens qu'un voyageur peut désirer. Les itinéraires sont au nombre de 43, et ne se bornent pas à de simples indications des relais et des distances; l'auteur ajoute des notices historiques et topographiques. Vient ensuite la géologie de la vallée de Gastein, puis la description des eaux minérales et des bains disposés pour les malades. L'auteur énumère toutes les analyses faites de ces eaux, au nombre de 38; il donne les tarifs des prix pour le séjour à Gastein, et l'emploi des bains. Les excursions aux montagnes et cascades des environs, donnent lieu à des descriptions pittoresques; l'ouvrage est terminé par de nouveaux itinéraires pour retourner de Gastein à Vienne, Munich, etc. On trouve encore dans ce volume la liste de tous les ouvrages publiés sur Gastein, des extraits du livre des voyageurs, en vers et en prose, un vocabulaire du patois de Salzbourg, des notes sur les mœurs et usages des campagnes aux environs de Gastein, etc. Au total, le guide de M. Emile *** est un *vademecum* instructif et intéressant. D—G.

405. LA VALLÉE DE STUBEI, EN TYROL, ET SES HABITANS. (*Beiträge für Geschichte, Statistik, etc. von Tyrol und Vorarlberg*; vol. I, p. 166.)

A 3 lieues d'Inspruck, au pied du mont Schoenberg, un torrent, le Ruzbach qui se réunit au Lill, traverse une vallée pit-

toresque dominée par les glaciers du Serlesberg et d'autres cimes du voisinage : cette vallée est ce qu'on appelle le Val Stubei ; elle communique avec plusieurs vallées latérales, et ses pâturages s'étendent au haut des montagnes. La fonte des neiges et des glaces fait quelquefois prodigieusement enfler le torrent, et ses débordemens causent de grands ravages ; par les défilés qui aboutissent au val Stubei, il reçoit les eaux de plusieurs autres torrens alimentés par les glaciers. Avec les vallées latérales, le val Stubei a une superficie de $5 \frac{1}{4}$ mill. géograph. carrés ; après le Wipphthal, c'est la plus grande vallée de cette partie du Tyrol ; elle renfermait en 1824 une population de 3747 ames, et 561 feux ; autrefois le pays était plus peuplé : en 1763 on y comptait près de 5000 ames ; nous verrons plus bas ce qui a fait décroître la population, qui se trouve resserrée sur une superficie d'environ 2 milles carrés ; car tout le reste est occupé par les pâturages, les bois de sapins et les glaciers. On compte 5 villages, savoir : Schoenberg 280 hab., Mieders 489, Telfes 573, Fulpmes 935, et Neustift 1470, ainsi que plusieurs hameaux. On est étonné de trouver dans les villages de cette vallée solitaire, de bonnes auberges et de grandes églises ornées de peintures et de sculptures en bois, qui sont l'ouvrage d'artistes du pays, dont quelques-uns doivent leur talent plutôt à la nature qu'à l'art. Stubei est en général un pays industriel qui a plusieurs ressources. Autrefois la chasse aux chamois et aux cerfs était lucrative ; mais elle est maintenant détruite. L'auteur de la description paraît regretter le temps où les seigneurs du pays avaient le pouvoir de livrer les braconniers aux recruteurs militaires. Le sol agricole de la vallée, entremêlé de gravier, ne donne pas assez de grains pour les besoins de la consommation ; mais les pâturages des Alpes sont excellens : on engraisse des bestiaux, des porcs et des moutons. En 1824, les 5 villages possédaient 88 chevaux, 578 bœufs, 1393 vaches, 410 veaux, 296 porcs, 2921 moutons et 636 chèvres ; ils prennent aussi des moutons et des chèvres en loyer dans les pâturages ; ainsi on comptait en 1824, sur les alpes de Stubei, 6200 moutons et 1200 chèvres. La vallée pourvoit la ville d'Insruck d'œufs et de volailles, et elle reçoit en échange du pain blanc. L'apprêt des laines et la filature du lin occupent les femmes des villages. Autrefois on exploitait

aussi les mines de métaux dans les montagnes : elles sont abandonnées depuis long-temps. Depuis ce temps les villageois se sont adonnés à la fabrication de la quincaillerie, clouterie et coutellerie, et ils y ont fait de grands progrès. On compte dans toute la vallée 93 maîtres artisans, ayant 130 compagnons ou ouvriers, sans compter une centaine de paysans à qui ils donnent du travail; de ces maîtres, 73 sont établis dans le seul village de Fulpmes, foyer de toute cette fabrication. De tous les côtés on y entend les coups de marteau, et les roues des moulins. Les Tyroliens excellent en général dans les travaux mécaniques; ceux de Stubai se distinguent par leur adresse dans l'apprêt du fer et de l'acier; plusieurs fois leurs ouvrages ont mérité des éloges dans l'exposition des objets d'industrie à Vienne. Un artisan, à Telfes, nommé Joseph Kremser, a su réunir dans une maisonnette un martinet pour le cuivre, 2 machines pour l'étirage du laiton, un moulin à polir et à moudre, une forge, etc. A l'aide de 3 ouvriers, il façonne tous les ans 40 quintaux de laiton et 4 quintaux de cuivre, se livre à l'agriculture avec 4 vaches et 2 bœufs, et, comme il est très-bon musicien, il donne des leçons aux paysans qui accompagnent le service divin. Toute la vallée emploie environ 2200 quintaux de métal brut, dont près de 2000 viennent de la Carinthie; le Tyrol même pourrait en fournir la plus grande partie; mais l'exploitation étant plus chère dans le Tyrol, on est obligé de préférer le fer, le cuivre et le laiton de la Carinthie; il en vient un peu aussi de la Styrie. Ces matériaux bruts coûtent environ 45,000 florins, à quoi il faut ajouter 6,000 flor. pour les charbons; mais ceux-ci s'apprennent dans la vallée; ainsi les fabricans ont à déboursier, pour matières brutes, une somme de 51,000 flor. Ils livrent à la consommation environ 1500 quintaux de métaux façonnés, tels que limes, serrures, scies, marteaux, ustensiles de cuisine, balances, etc. L'auteur de la description a donné comme supplément une liste des articles fournis par les fabriques de Stubai, avec l'indication des prix, en 1805 et en 1825.

Les habitans de Stubai ne sont pas seulement fabricans, ils joignent le commerce à l'industrie; ainsi, pour avoir des assortimens de marchandises, ils tirent du dehors de la vallée les articles qu'ils ne fabriquent pas eux-mêmes, et les expédient avec les leurs; c'est surtout en Autriche et en Carinthie qu'ils

se pourvoient de marchandises. Leurs envois se dirigent sur l'Autriche, la Hongrie, la Bohême, la Pologne, la Bavière, Bade, Wurtemberg, Francfort, la Suisse, le Piémont, le royaume Lombardo-Vénitien, les États de l'Église, et par Trieste sur le Levant. Comme les États d'Allemagne ont suivi l'exemple de l'Autriche en fermant leurs frontières, les envois pour ce pays ont beaucoup diminué; en Suisse, les marchandises du Stubei se trouvent en concurrence avec celles de France, des Pays-Bas et de Bade; mais depuis la réunion de la Haute-Italie avec l'Autriche, Stubei trouve dans la Lombardie un débouché assez favorable.

Le commerce de Stubei a commencé, au 17^e siècle, par des colporteurs qui débitaient leurs marchandises dans les pays d'alentour. On cite un marchand de fers, nommé George Tanzer, qui arriva avec 8 quintaux de quincaillerie sur le dos, à la douane de Schaffhouse. Dans la suite le commerce fut séparé de l'industrie, et l'on finit par former des dépôts dans un grand nombre de villes. Il y a encore une vingtaine ou une trentaine de colporteurs; mais la plus grande partie des marchandises s'expédie par la voie ordinaire du commerce. C'est l'occupation de Compagnies ou de Sociétés organisées d'une manière particulière. Chaque Compagnie a un chef qui donne son nom à la Société; ses associés sont distingués par les noms de camarades ou compagnons, et de demi-camarades, suivant leurs mises de fonds, qui varient de 500 flor. à 4000. Au bout d'un ou de deux ans on termine l'entreprise et on partage les bénéfices. Outre les camarades il y a des apprentis ou valets qui sont payés. Pour être reçu au nombre des camarades ou associés, il faut avoir servi au moins 8 ans dans les Compagnies, et être agréé par tous les co-associés. Depuis les guerres, la baisse du papier d'État autrichien, le perfectionnement du système des douanes dans d'autres pays, etc., la fabrication, le commerce et la population de Stubei sont tombés à la fois. Actuellement tout le commerce d'exportation vaut à peu près 115,000 flor. En été, beaucoup de familles d'Innsbruck viennent vivre dans les auberges de la vallée, qui tire aussi quelque parti d'une composition de simples que l'on vante contre les maux de poitrine. D—G.

406. I. THÉÂTRE DE GUERRE DE L'AUTRICHE ET DE LA RUSSIE DANS LA TURQUIE D'EUROPE; par M. F. de CIRIACY. (Trad. de l'allemand par le général RAVICHIO.) In-8° de vii et 74 p., avec une carte de la Turquie d'Europe, partie septentrionale, lithogr. Paris, 1828; Levrault.
407. II. THÉÂTRE DE LA GUERRE AUTRICHIENNE ET RUSSE DANS LA TURQUIE D'EUROPE.; trad. de l'allemand de F. de CIRIACY, major prussien, par le chev. HERVÉ, capitaine aide-de-camp etc. In-8 de 64 p. Strasbourg, 1828; Heitz. Paris, Anselin.
408. III. DESCRIPTION DE SCHUMLA ET DE SES ENVIRONS, suivie de la Relation des sièges de cette ville, par les Russes, en 1774 et 1810, avec un Plan pour servir à l'intelligence de cette relation, et une Vue de la principale mosquée de la ville; par J. G. BARBIÉ DU BOCAZE, membre de la commission centrale de la Soc. de géographie. In-8° de 91 pag. Paris, 1828; Firmin Didot.

Nous signalons ces 3 publications auxquelles les circonstances donnent un véritable intérêt. Les deux premières sont la traduction d'un écrit du major Ciriacy, écrit depuis long-temps connu et estimé. La 3^e est composée d'extraits empruntés à d'autres ouvrages.

L'ouvrage du major Ciriacy a paru, en 1822, sous le titre d'*Essai d'une description topographique, statistique et militaire de l'Europe ottomane*. M. le général Ravichio et M. Hervé en ont traduit la partie qui concerne, sinon la totalité du théâtre de la guerre, du moins la partie la plus essentielle, les rives du Danube, le Balkan et toutes les provinces où se sont passés les événemens de la dernière campagne. La traduction du général Ravichio a l'avantage d'être accompagnée d'une carte qui facilite beaucoup l'intelligence du texte. Du reste, l'ouvrage du major Ciriacy est trop connu pour qu'il soit nécessaire de faire connaître à nos lecteurs les faits contenus dans ces traductions; l'un et l'autre se recommandent par leur exactitude, et c'est un service que les auteurs ont rendu au public en mettant à sa portée cette partie d'un ouvrage qui n'est pas entre les mains de tout le monde, et qui est écrit dans une langue encore peu répandue parmi nous.

La description intéressante de Schumla, par M. Barbié du Bocage, est puisée dans les ouvrages les plus modernes et aux sources les plus authentiques; elle occupe les 25 premières pages de l'ouvrage. La relation du siège de cette ville en 1774, est extraite de l'ouvrage de Vassif Effendi, qui, en 1774, joua un rôle dans les négociations conclues avec la Russie, et depuis a travaillé aux *Annales de l'empire ottoman*. Elle est tirée de la traduction que M. Caussin de Perceval a donnée d'une partie de ces Annales, sous le titre de *Précis historique de la guerre des Turcs contre les Russes, depuis l'année 1769 jusqu'à l'année 1774*, 1 vol. in-8°, Paris, 1822. La relation détaillée du siège de 1810 est extraite d'un ouvrage peu connu, que l'auteur n'indique pas. Le plan qui accompagne la notice sur Schumla est réduit en partie du levé fait par ordre du grand visir Keur-Youssof, en 1810, sur une grande échelle, et où la distance entre chaque batterie est indiquée en mètres. La vue de la grande mosquée a été dessinée par un officier allemand.

D.

409. POPULATION DE CONSTANTINOPLE.

Il paraît que la population de Constantinople, y compris les faubourgs, qui avait été estimée diversement de 400,000 à 600,000 âmes, ne dépasse pas 380,000 individus, et que le nombre des maisons de toute espèce est d'environ 80,000. On assure que celui des habitans en état de porter les armes, à Constantinople, est, en proportion de la population entière, très-peu considérable. (*London and Paris Observ.*; 15 févr. 1829.)

410. ÉTUDES D'ARBRES ASIATIQUES dessinées d'après nature; par J. MILBERT, voyageur du gouvernement, correspondant du Jardin du Roi. 12 planches gr. in-fol., lithogr. Paris, 1828; impr. lith. de Gauguain et C^o.

Nous annonçons avec satisfaction cette collection de dessins parce qu'elle intéresse beaucoup la géographie et les voyages, et nous regrettons seulement qu'elle ne soit pas plus considérable et ne comprenne pas un plus grand nombre de ces arbres célèbres dont on trouve la mention à chaque page dans les relations de voyages. En effet, en lisant le récit des voyageurs, les ouvrages des géographes et des statisticiens, on trouve à

chaque pas la mention de certains végétaux, qui jouent un grand rôle dans l'économie sociale des peuples des deux mondes, et le plus souvent le lecteur n'en a pas la moindre idée. Ce serait donc une chose utile autant qu'agréable de nous offrir une collection complète des principales productions de ce genre, des pays divers étrangers à l'Europe. Un semblable ouvrage ne serait point inutile au botaniste lui-même, qui, le plus souvent, n'a pas la moindre idée du port de ces grands végétaux. En attendant un travail plus complet, rendons grâce à M. Milbert pour la Collection qu'il vient de publier; naturaliste exercé et peintre habile à la fois, ses dessins ont un mérite éminent d'exécution et de vérité. On trouve dans cette collection: 1° le *Cocotier*, 2° une *Fougère en arbre*, 3° le *Papayer*, 4° le *Bois d'Ébène* et une autre *Fougère arbre*, 5° un *jeune Manguier*, 6° l'arbre appelé le *Bois noir* ou l'*Acacia du Malabar*, 7° le fameux *Arbre à Pain*, 8° le *Palmier Arequier*, 9° le *Palmier-Cocotier*, 10° un *vieux Manguier*, 11° le *Bananier*, 12° et enfin le *Bois de Thek*.

On conçoit encore combien une semblable collection serait utile aux peintres de paysages qui auront à rendre la végétation des tropiques. Une collection de cette espèce, comprenant tous les arbres qui devraient y entrer, c'est-à-dire tous ceux qui, par leur emploi dans les arts ou les fruits qu'ils donnent, ou leur usage pour décoration, etc., etc., ont une célébrité acquise, et qui en reproduirait en couleur le port et les détails d'après nature, aurait un grand intérêt. Il serait à désirer qu'un texte court et bien rédigé accompagnât cette collection, qui mériterait et obtiendrait certainement un grand succès. D.

411. NOTICE SUR LA TATARIE OCCIDENTALE; par J. Fr. DAVIS.
(*Transact. of the roy. asiatic Society of England*; vol. II, part. 1, pag. 197.)

Cette notice ne consiste guère qu'en notes fournies par le missionnaire français Amiot, qui a résidé 30 ans à Pékin, et qui a été renvoyé par le dernier empereur Kea-King, ennemi des Européens. Il assure avoir envoyé en France l'analyse d'un ouvrage chinois sur le *Sy-yu* ou la Tatarie occidentale, avec des cartes et la description de chaque district. Les habitants de ce pays sont pasteurs, ils ont une quantité prodigieuse de bœufs,

moutons, chèvres cachemires, chevaux renommés et chameaux; ils sont aussi cultivateurs, du moins depuis que les colonies chinoises se sont introduites dans le pays. Beaucoup de cantons sont très-fertiles en riz, millet et surtout en blé; la farine est à très-bas prix, ainsi que le chanvre, le coton, les raisins, les melons; il y a une montagne toute couverte d'oignons. En général, toutes les productions des climats tempérés y sont en grande abondance. Les contributions se paient en grains, cuivre rouge et en *yu*, pierre très-estimée des Chinois: le produit ne suffit pas pour les frais de l'administration. Placé sous un climat tempéré, Sy-yuen a les avantages sous le rapport du caractère des habitans et de la richesse des productions territoriales: aussi Kien-Lung attachait le plus grand intérêt à cette conquête; il y envoya des colonies tatares, favorisa les émigrations, et y multiplia les soldats cultivateurs. Cependant Sy-yu n'a jamais été bien soumis; les chefs, voisins de la Russie, tenaient des deux pays, et les frontières n'étaient pas exactement déterminées.

M. Davis ajoute quelques remarques sur la difficulté d'accorder les noms indiqués dans les cartes chinoises avec ceux que donnent les récits des voyageurs européens. Il cite le mot chinois de *Kih-shih-ho-urh*, c'est-à-dire Kaush-Kaur ou Cashgar, qui n'est pourtant pas le Cashgar auprès de Yarkend, etc. D.

412. I. NOTE SUR QUELQUES MONTAGNES DU HAUT-PÉROU; par M. COQUEBERT DE MONTBRET. (*Annal. des Sciences natur.*; avril 1828, p. 420.)

413. II. NOUVEAUX ÉCLAIRCISSEMENS adressés par M. PENTLAND à M. Coquebert-Montbret sur les mêmes montagnes. (*Ibid.*; juillet, p. 294.)

414. III. OBSERVATIONS SUR LES ANDES DU PÉROU, en réponse à la Note de M. Coquebert de Montbret insérée dans les *Annales des Sciences natur.*; par J. B. PENTLAND, (*Philos. Magaz.*; août 1828, p. 115.)

415. IV. ÉLÉVATION DES PRINCIPAUX PICS DE L'AMÉRIQUE ET DE L'ASIE. (*Athenæum*; 5 nov. 1828.)

La Note publiée par M. de Montbret lui avait été donnée par
F. TOME XVII.

M. Pentland, Anglais attaché à la mission diplomatique de son gouvernement dans le Haut-Pérou. Cette Note a pour but de faire voir que le *Chimborazo* est surpassé en hauteur, non seulement par plusieurs des pics de l'Himalaya, mais par quelques montagnes de la chaîne des Cordillières dont il fait partie. Une de ces montagnes, l'*Illimani*, située dans la république *Bolivia*, par environ 16° 35' de lat. S., au voisinage du lac Titicaca, serait formée de schiste de transition semblable à ceux de la vallée de Maurienne en Savoie, et elle offre deux pics, l'un au nord, l'autre au sud.

La hauteur absolue de celui du nord, qui n'est pas le plus élevé, a été trouvée de 24,350 pi. anglais (environ 74 hectom. 26 cent.), ou près de 9 hectom. de plus que le *Chimborazo*, dont l'élévation est de 6,530 m.; mais il y a, ajoute M. de Montbret, d'après la Note de M. Pentland, des sommets plus élevés encore dans cette partie des Andes, entre les 16° 30' et les 13° 20' de lat. S. Un d'eux, situé près du village *Loraté*, paraît s'élever jusqu'à 25,400 pi. angl., d'après un premier calcul fondé sur des observations. Il aurait ainsi 12 hectom. 27 centièmes de plus que le *Chimborazo*, et seulement 74 mètres de moins que le 14^e pic de l'Himalaya.

M. Brué a cru devoir faire des objections à ces évaluations de M. Pentland. Si l'*Illimani*, a-t-il dit, était aussi rapproché de l'Océan, cette montagne aurait fixé depuis long-temps l'attention des navigateurs, particulièrement des hydrographes chargés de relever ces parages. Enfin elle aurait été décrite par les voyageurs.

En admettant les données nouvelles et curieuses dues à M. Pentland, pour les monts du Haut-Pérou, on aurait pour l'ordre décroissant des hautes sommités du globe, les résultats suivants.

14 ^e pic de l'Himalaya.....	haut. 78 hectom.	21
Le pic voisin de Loraté....	77	47
Le pic du nord de l'Illimani.	74	26
Le 12 ^e pic de l'Himalaya...	70	88
Le 13 ^e id.....	69	59
Le Chimborazo.....	65	30

M. de Montbret termine cette Note en appelant l'attention

sur l'avantage d'employer, ainsi qu'il le fait ici, des unités de mesures plus en rapport avec les objets auxquels on les applique. L'hectomètre, par exemple, pour les hautes montagnes, le décamètre pour une montagne moyenne, le mètre pour un tertre, etc., les nombres composés d'un grand nombre de chiffres se gravant plus difficilement dans la mémoire.

Nous transcrirons en grande partie les *éclaircissemens* adressés par M. Pentland à M. de Montbret, et qui ne sont que la traduction de l'article du *Philosophical Magazine* cité. L'article de l'*Athenæum* n'en est qu'un extrait.

La grande chaîne des Andes est divisée, entre les 14° et 20° parallèles de latitude sud, en deux séries longitudinales, que les habitans créoles du pays nomment *Cordilleras*.

Ces deux Cordillières sont séparées l'une de l'autre par une très-grande vallée interalpine (longitudinale), dont le fond est élevé de 12,000 à 13,000 pieds anglais au-dessus du niveau de l'Océan. A l'extrémité septentrionale de cette vallée est situé le célèbre lac de *Titicaca*. C'est sur les bords et dans les îles de ce lac que l'empire des Incas a pris naissance, ainsi que la civilisation des Péruviens.

La Cordillère occidentale sépare les rivages de l'Océan Pacifique de la vallée du *Desaguadero*, que l'on pourrait appeler la Tatarie du Nouveau-Monde. Dans cette partie de la chaîne des Andes sont situés plusieurs volcans en activité. La Cordillère orientale, formée principalement de roches de transition et secondaires, sépare la même vallée des vastes plaines des *Chiquitos* et des *Moxos*. Elle sépare aussi les affluens des rivières Beni, Mâmore et Paraguay, des cours d'eau qui se rendent au lac Titicaca et à la rivière Desaguadero.

Cette même Cordillère de l'est est comprise dans les limites politiques de la république de Bolivie.

Elle offre, entre le 14° et le 17° degré de latitude, une série presque continue de pics, dont les sommets sont couverts de neige, et dont plusieurs ont au-delà de 20,000 pieds de hauteur. C'est sur cette série de montagnes neigeuses, appartenant à la Cordillère de l'est, que s'élèvent les plus hautes montagnes observées jusqu'ici dans toute l'étendue des Andes, et notamment les *Nevados* de *Illimani* et de *Sorata*, qui surpassent, sous ce

rapport, les autres colosses du prolongement colombien des Andes, tels que le Chimborazo, l'Antizana et le Cayambé, et qui le cèdent de peu aux plus hauts pics de l'Himalaya.

Le mont Illimani est situé dans la province de la Paz, une de celles de l'état de Bolivie, à 20 lieues marines à l'est-sud-est de la cité de la Paz. Il est plus avancé vers le sud qu'aucun des autres pics neigeux de la Cordillère orientale; et, suivant les observations astronomiques faites près de sa base septentrionale par M. Pentland, à la Paz et au hameau de Totorat, il est situé entre les parallèles de $15^{\circ} 35'$, et de $16^{\circ} 40'$ de latitude sud, et entre le 67° et le 68° de longitude, à l'ouest du méridien de Greenwich. Ses sommets forment un dos traversé par 4 pics alignés du sud au nord, parallèlement à l'axe de la chaîne. Celui de ces pics que M. Pentland a mesuré, et dont il a trouvé que l'élévation est de 24,200 pieds anglais (12,000 pieds au-dessus de la ville de la Paz), est le plus avancé vers le nord; mais il lui a paru que le pic le plus austral était encore plus élevé, sans que cependant il ait été à portée de déterminer exactement la différence d'élévation de ces 2 pics.

Le mont Illimani est composé de grauwacke ou schiste de transition, dont les strates sont souvent séparés les uns des autres par des bancs de roche quarzeuze (*quartz-rock*) et de *Kiesel-schiefer* (flinty-slate). Ces roches offrent, dans leur structure minéralogique et dans leurs rapports géologiques, une ressemblance frappante avec celles des vallées de la Maurienne et de la Tarentaise.

Aux roches schisteuses de l'Illimani sont associées aussi des masses puissantes de syénite porphyritique et de vrai granite, soit en filons, soit en couches ou masses stratifiées.

Le schiste de transition est traversé par de nombreux filons de quartz hyalin (vitreux), contenant des particules d'or natif et de pyrites aurifères; plusieurs de ces filons ont été exploités par les indigènes avant l'arrivée des Européens, et sur des points élevés de 16,000 pieds.

La partie du littoral de l'Océan pacifique, qui est à l'ouest sous le même parallèle que l'Illimani, est située entre la rade de Quilcad ($16^{\circ} 42'$) et le cap nommé el Morro de Arequipa ($16^{\circ} 30'$), et entre les méridiens de $72^{\circ} 4'$ et $73^{\circ} 20'$ de longitude occidentale. Ainsi, en prenant une moyenne entre les

observations du capitaine Basile Hall et celles d'Alessandro Malespina, le point de la côte du Pérou le plus rapproché de l'Illimani, est à une distance horizontale de cette montagne, qui n'est pas moindre que 310 milles géographiques, répondant à un arc de 5° 3'.

Ce fait suffit pour démontrer l'impossibilité qu'il y aurait à ce que, de la côte de l'Océan pacifique, on pût apercevoir, soit le mont d'Illimani, soit aucune partie de la Cordillère de l'est; dont l'axe est à peu près parallèle au méridien entre le 14° et le 17° degré de latitude. Cette impossibilité existerait, même si l'espace intermédiaire était parfaitement horizontal; à plus forte raison, lorsqu'entre la Cordillère de l'est et la mer, se trouve la Cordillère de l'ouest, dont quelques montagnes ont plus de 22,000 pieds de haut; par exemple, le dôme trachytique du Chuquibambo, situé au N.-N.-O. d'Arequipa. (Faut-il lire N.-N.-E. ?) D'après ce qui vient d'être dit, j'ai peine à concevoir, ajoute M. Pentland, comment une personne aussi éclairée que l'est M. B. ait pu élever, contre l'exactitude de mes observations, une objection telle que celle dont il a été rendu compte à l'Académie, et n'ait pas considéré qu'un sommet élevé de 24,200 pieds anglais, au-dessus du niveau de l'Océan, ne saurait être aperçu à une distance qui est de plus de 100 lieues marines.

Après ce que M. Pentland a dit au sujet de l'Illimani, il passe à des considérations sur le *Nevado de Sorata*.

Cet autre colosse est situé sur le prolongement vers le nord de la Cordillère orientale, et presque au centre du groupe neigeux dont il a été parlé ci-dessus; sa latitude est de 15° 30'; il est à l'est du grand village de Sorata, habité par des indigènes. Son élévation est de 25,200 pieds anglais au-dessus du niveau de la mer. M. Pentland a déduit cette hauteur en partie d'une mesure trigonométrique prise des bords du lac Titicaca, et en ce qui concerne la partie du sommet qui s'élève au-dessus de la limite supérieure des neiges perpétuelles, limite qui, à cette latitude et dans la partie latérale des Andes du Pérou, descend rarement au-dessous de 17,100 pieds, il l'a déterminée de plus près. La grande masse de la Cordillère orientale, au nord du parallèle de 17° S., est formée des roches de transition, dont il a été fait mention ci-dessus, en observant que les

roches syénitiques deviennent plus abondantes dans leur prolongement vers le nord. Les roches schisteuses abondent en filons aurifères, et donnent passage à des cours d'eau nombreux qui se jettent dans le *Rio-Beni*, et qui, par l'or qu'ils charrient, et qu'on en extrait dans la partie de la province de *Lavecaia*, qui forme le district qui borde la rivière de *Tipuani*, donneraient à ce district des droits à être regardé comme étant le fameux *Eldorado*, dont on a tant parlé sans l'avoir jamais pu trouver.

Notes qui accompagnaient la lettre extraite ci-dessus.

La ville (*Ciudad*) de *Arequipa*, une des plus jolies de l'Amérique du Sud, est située à la base occidentale de la Cordillère de l'ouest, au centre d'une vallée fertile arrosée par deux rivières nommées *Arequipa* et *Inchocajo*, qui descendent des montagnes voisines. La vallée d'*Arequipa* est bornée à l'est et au nord par trois pics à sommets couverts de neige. Celui du milieu est un volcan presque égal en hauteur au *Cotopaxi*, auquel il ressemble aussi pour la forme. Au sud et à l'ouest, règne entre les montagnes et la côte de l'Océan Pacifique, une ligne de basses montagnes trachitiques et un désert de sable fort étendu, qui a, en largeur, plus de 50 milles.

M. Pentland a conclu de ses observations que la ville d'*Arequipa* a pour latitude, à la maison du consul d'Angleterre, 16^o 28' 58", et pour longitude occidentale 71^o 20'. Quant à l'élévation de cette ville au-dessus de l'Océan Pacifique, il l'a trouvée de 7,797 pieds anglais (2,844 varas (2,376 $\frac{1}{2}$ mètres).

Au surplus, M. Pentland annonce qu'il publiera d'ici à peu de mois les principaux résultats des observations qu'il a faites sur les antiquités, la géographie, l'histoire naturelle et la statistique pendant ses voyages dans le Pérou et dans l'état de *Bolivia*.

Les éclaircissemens qu'on vient de lire, et qu'il nous a invité à publier, ont pour but principal de réfuter les objections auxquelles avait donné lieu la notice que notre empressement à faire jouir le public d'une découverte importante en géographie, et à rendre hommage à son auteur, nous a fait insérer dans ce journal.

TABLE

DES ARTICLES DE CE CAHIER.

Géographie et Statistique.

GÉOGRAPH. GÉNÉRALE.—Précis de la Géographie universelle, T. VII;	
Malte-Brun.....	457
Petite Géographie méthodique; Meissas et Michelot.....	461
Dictionnaire géograph. universel de Voagien; Parisot.....	<i>ib.</i>
<i>Vergleichendes Wörterbuch</i> , etc. Dictionnaire comparatif de géogr.	
ancienne, etc.; Bischoff et J. H. Müller.....	462
<i>Genealogischer Almanach</i> . Almanach généalogique, etc.; Hassel.	463
EUROPE.— <i>Specimen Geographiæ physicæ comparativæ</i> ; J. F. Schouw.	464
FRANCE.—Almanach du commerce de Paris; Bottin.....	<i>ib.</i>
Dictionnaire général des communes de France; <i>id.</i>	468
I. Histoire du droit municipal en France; Raynouard.—II. Histoire	
critique du pouvoir; Leber.—III. Histoire des communes de	
France; Dufey.—IV. Histoire de l'administration locale; C. F. E.	
Dupin et Dupin aîné.—V. État du pouvoir municipal, etc.; Cro-	
nier.—VI. Tableau historiq. et critique des communes françaises;	
Fliniaux et Wilbert.—VII. Des communes de l'aristocratie; De	
Barante.—VIII. Du pouvoir municipal et de la police intérieure	
des communes; Henrion de Pansey.—IX. De la nécessité urgente	
et des moyens légaux d'harmonie entre le régime municipal et la	
Charte; Du Miral.—X. De l'organisation des communes, etc.;	
Dessauet.—XI. De l'administration départementale et municip-	
pale; Boyard.—XII. De la centralisation et d'une loi organique	
départementale et communale; Barginet.—XIII. De la démocratie	
dans la monarchie constitutionnelle; Aubernon.—XIV. Des tri-	
bunaux administratifs; Macarel.—XV. Analyse de l'ouvrage pré-	
cédent; <i>Revue Française</i> .—XVI. Des administrations provinciales	
et municipales; comte de Vaublanc.—XVII. De la Charte provin-	
cialle; comte de Tocqueville.....	469
Dictionnaire topogr. histor. et statistiq. et départ. de la Sarthe, etc.;	
J. R. Pesche.....	483
Statistique de l'arrondissement de Falaise; F. Galeron, etc.....	484
Protestantisme dissident en Angleterre.....	<i>ib.</i>
GRANDE-BRETAGNE.—Examen impartial du commerce de la;	
César Moreau.....	485
<i>Rise and Progress of the Wool Trade</i> , etc. Origine et progrès du	
commerce de la laine dans la; <i>id.</i>	489
Commerce du fer dans la; <i>id.</i>	496
<i>A Letter addressed to the Peers of Scotland</i> . Lettre adressée aux Pairs	
d'Écosse; lord Kinnaird.....	498

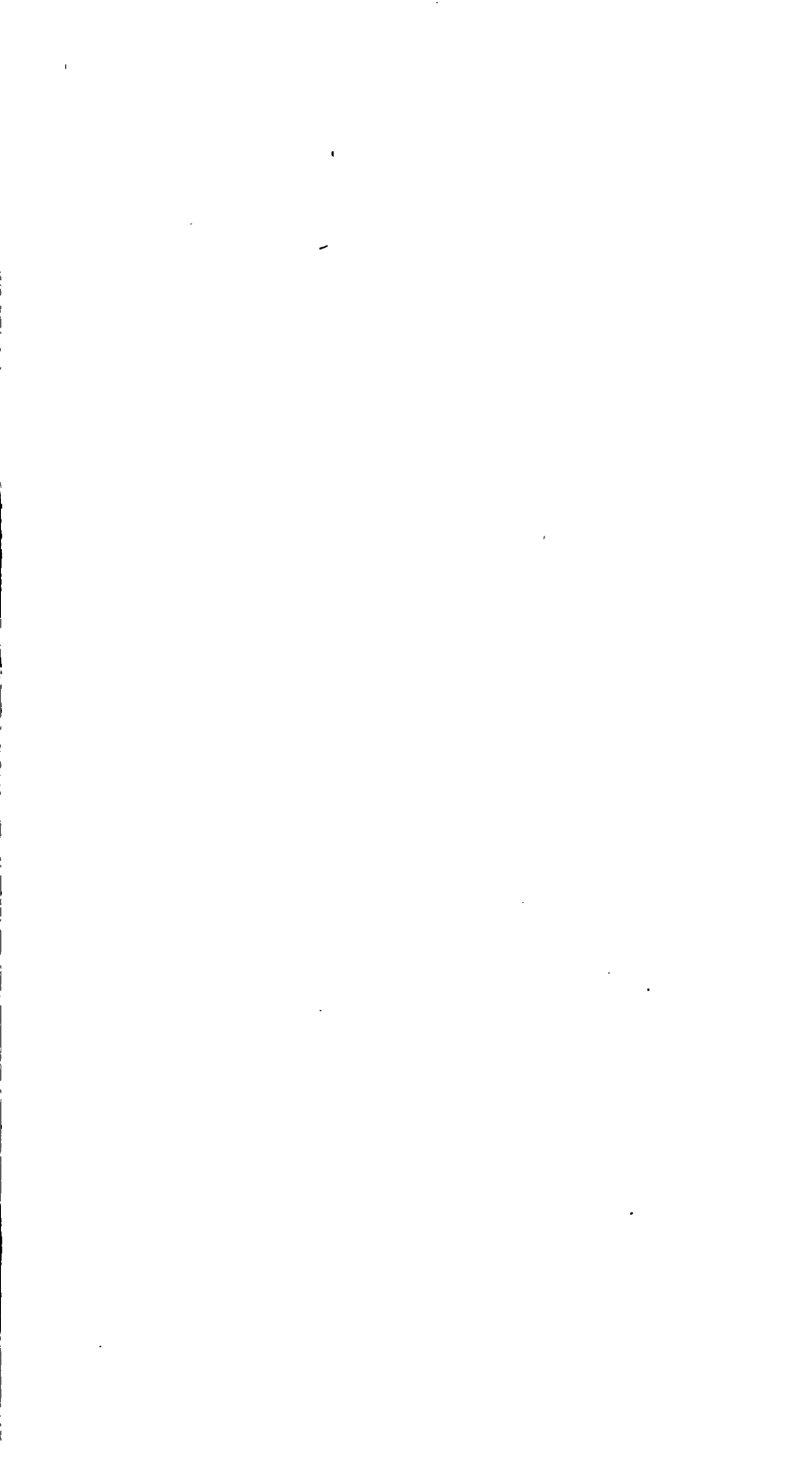
Population catholique d'Irlande.....	ib.
SUÈDE. — <i>Kongl. Tabell-commissionens underdaaniga Beraattelse</i> , etc. 498	
Rapport de la commission royale statistique (de Suède), sur les relations entre les naissances et les décès en Suède, 1821-1825. 499	
Mortalité en Suède en 1828.....	504
Importations et exportations de <i>id.</i>	ib.
Considérations des sables mouvans en <i>id.</i>	ib.
DANEMARK. — <i>Bidrag til kundskab</i> , etc. Mémoires sur l'état actuel des provinces danoises, etc.....	ib.
État actuel du Danemark.....	506
Aperçu des manufactures et des fabriques danoises.....	507
De la suprématie des Rois de Danemark dans la Baltique.....	509
<i>Kopenhagen</i> , etc. Copenhague et les environs; Thaarup.....	510
Importation du sucre et du café à Copenhague.....	ib.
ALLEMAGNE-AUTRICHE. — Notices statistiques sur l'.....— <i>Statistik des Oestreich. Kaiserthums</i> . Statistique de l'empire d'Autriche; J. Rohrer.....	511
Sur la production du sel marin et les salines en Autriche; d'Underrain.....	512
État des bestiaux en Tyrol.....	513
Hôpitaux des Frères de la miséricorde en Autriche.....	ib.
Translation de la bibliothèque d'Apony à Presbourg; Gyurikovits. <i>ib.</i>	
I. <i>Beschreibung</i> , etc. Description du bourg de Bertholdsdorf....	ib.
<i>Die Straubinger Hütte</i> , etc. La cabane de Straubing à Gastein. — II. <i>Reise-Handbuch</i> , etc. Guide, etc., dans la vallée et les eaux minérales de Gastein, etc.; Émile ***.....	514
La vallée de Stubai en Tyrol, et ses habitans.....	ib.
TURQUIE D'EUROPE. — I. Théâtres de guerre de l'Autriche et de la Russie dans la; de Ciriacy, trad. par le gén. Rovichio.— I. <i>Id.</i> ; <i>id.</i> , trad. par Hervé. — III. Description de Schumla et de ses environs, etc.; Barbié du Bocage.....	518
Population de Constantinople.....	519
ASIE. — Études d'arbres asiatiques, etc.; J. Milbert.....	ib.
Notice sur la Tartarie occidentale; J. Fr. Davis.....	520
AMÉRIQUE méridionale. — I. Note sur quelques montagnes du Haut-Pérou; Coquebert de Montbret. — II. Nouveaux éclaircissemens de M. Pentland au même, etc. — III. Observations sur les Andes du Pérou, etc; J. B. Pentland. — IV. Élévation des principaux pics de l'Amérique et de l'Asie.....	523

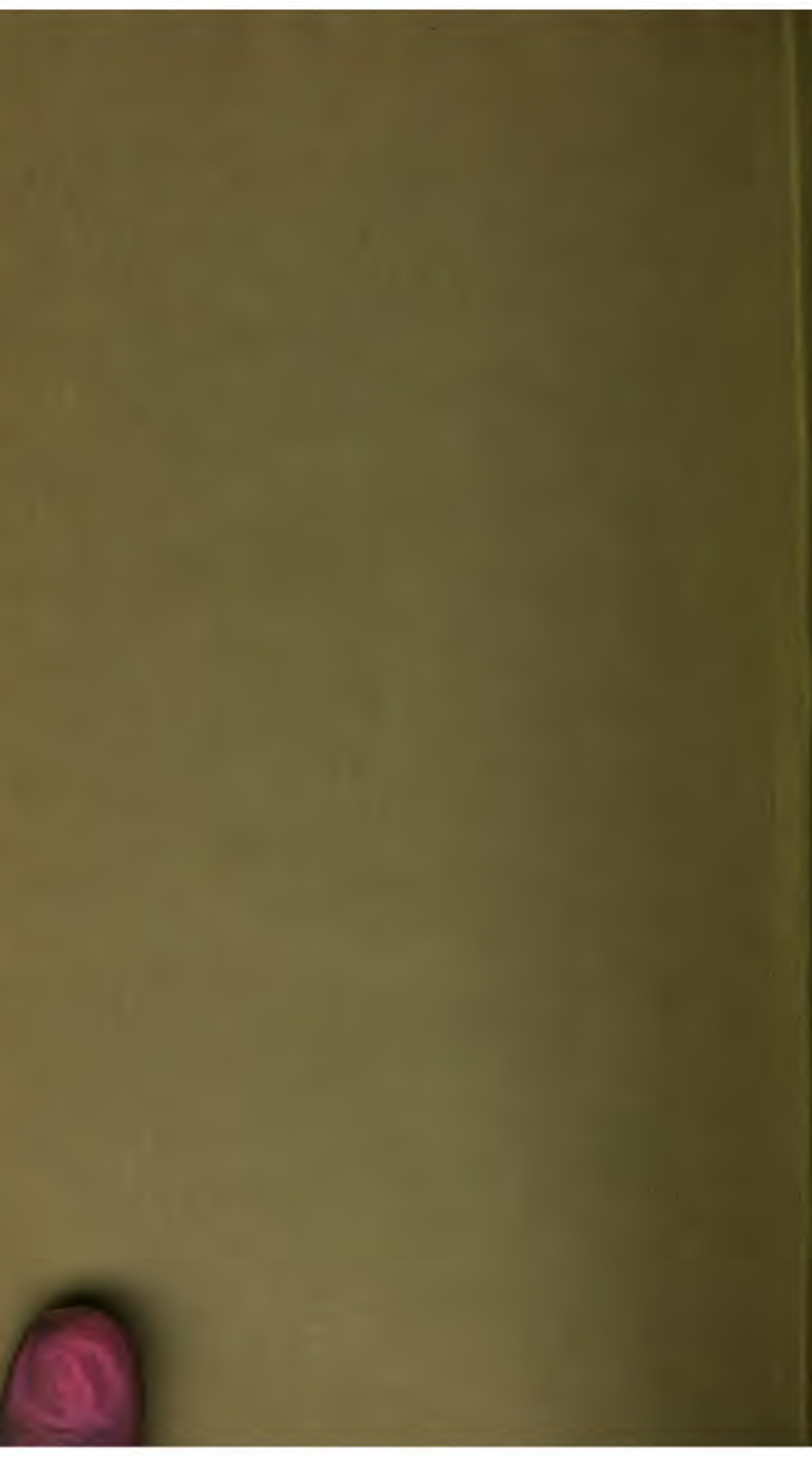
FIN DU DIX-SEPTIÈME VOLUME.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,

RUE JACOB, N° 24.







MAY 13 1930

